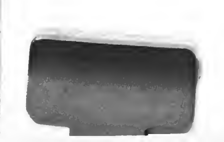
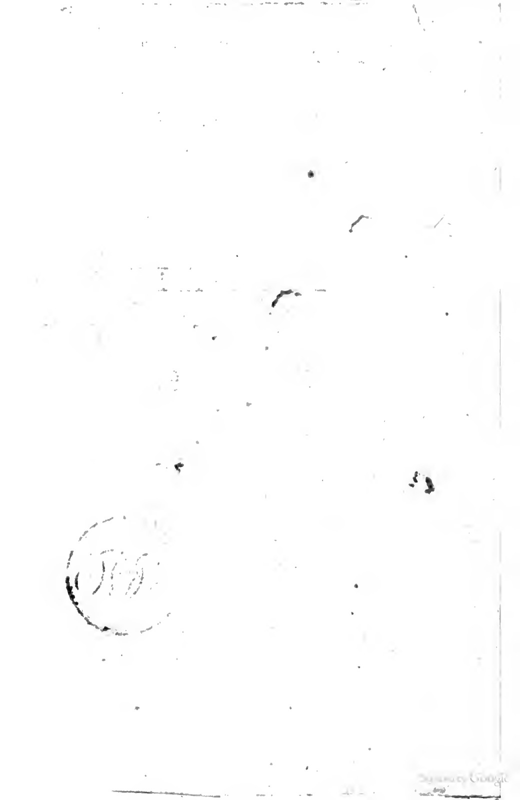



PIZZOFALCONE



DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ.
TOME II.



DICTIONNAIRE
PORTATIF
DE SANTÉ,

DANS LEQUEL tout le monde peut prendre une connoiſſance ſuffiſante de toutes les Maladies, des différents Signes qui les caractériſent chacune en particulier, des Moyens les plus sûrs pour s'en préſerver, ou des Remedes les plus efficaces pour ſe guérir, & enfin de toutes les Inſtructions néceſſaires pour être ſoi-même ſon propre médecin;

Le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, & compoſé d'une infinité de Recettes particulieres, & de Spécifiques pour pluſieurs Maladies.

*Par M***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M.* DE *B***, Médecin des Hôpitaux.*

Cinquieme Edition, revue & corrigée.

TOME SECOND.

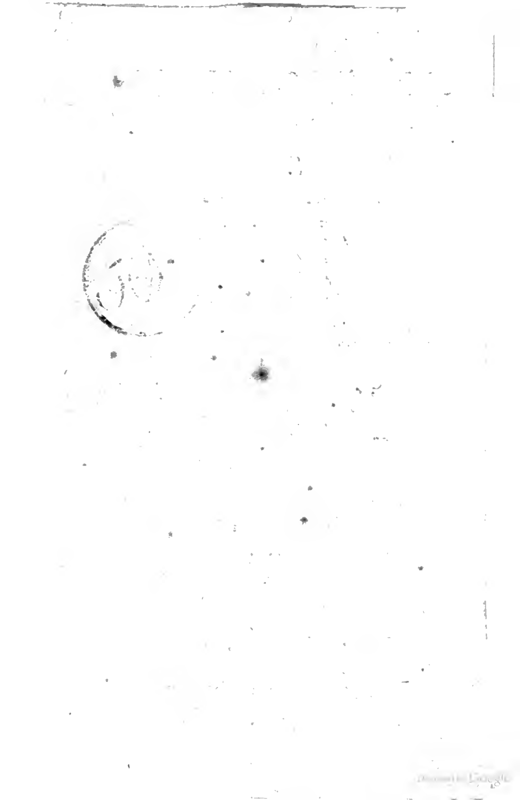
Deux Vol. reliés, 10 liv.



A PARIS,
Chez JOSEPH BARBOU, rue des Mathurins.

M DCC LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.





DICTIONNAIRE PORTATIF DE SANTÉ.

(M A L)

MAIGREUR, f. f. état dans lequel les mufcles & les différentes parties du corps font émaciés.

Plufieurs caufes peuvent contribuer à l'amaigriffement, comme la trop grande vivacité du fang, les exercices trop violents, l'air vif & fec, les aliments échauffants, les liqueurs fpiritueufes, les vins de liqueurs, le café; les paffions de l'ame, comme la trifteffe, l'ennui & l'amour. On y remédie par les aliments humectants, pris en quantité raifonnable; par les boiffons abondantes, les bains; la viande des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, le poulet; par la ceffation totale des travaux fatiguants, par le repos de l'ame & la férénité de l'efprit, &c.

MALACIE, f. f. appétit contre-nature pour certains aliments qu'on defire avec un empreffement extraordinaire, & qu'on mange avec excès. *Voyez* Foiblesse d'Estomac.

MAL, f. m. douleur, maladie, infirmité corporelle.

Mal d'Aventure. C'eft un mal qui vient au doigt. *Voyez* Panaris.

Mal des Ardents. *Voyez* Erysipele.

Mal-Caduc. *Voyez* Epilepsie.

Mal de Cœur : naufée, foulevement d'eftomac, accompagné de dégoût. *Voyez* Dégout, Nausée, Vomissement.

Mal d'Enfant. *Voyez* Accouchement.

Mal de Gorge gangreneux. C'eft une affection de la gorge, qui eft très rapidement fuivie de la gangrene.

On reconnoît cette maladie aux fignes fuivants : à une douleur légere dans la gorge, qui occupe quelquefois la luette, la voûte du palais, les amygdales, la bafe de la langue, & l'œfophage. Il y a peu ou point de fievre, pour l'ordinaire ; quelquefois cependant la fievre eft très-lente, & ne laiffe pas que d'arrêter & de retarder les progrès de la gangrene. Quand la maladie augmente, il fe forme dans la gorge des taches blanchâtres & gangreneufes : l'haleine eft fort puante ; la voix eft rauque : le malade parle du nez ; & la gangrene fait des progrès très-rapides.

Cette maladie fe déclare ordinairement dans les enfants, par la puanteur de la bouche, le dégoût, les naufées, la difficulté de refpirer, le dévoiement, & les déjections vermineufes : le pouls eft extraordinairement lent & petit, & n'annonce rien de fâcheux.

Nous avons tracé le diagnoftic & le pronoftic de cette maladie à l'article Esquinancie gangreneuse. *Voyez* cet article.

On confeille auffi, quand la gangrene eft formée, d'avoir recours au gargarifme qui fuit :

Prenez, *D'Eaux de Grofeilles.*
De Rofes, de chaque deux gros.
De Sel de Saturne, vingt grains.

pour fe gargarifer plufieurs fois dans la journée. Quand cette compofition n'a pas affez de vertu, on peut y fuppléer par la fuivante :

Prenez, *D'Eaux d'Aigremoine.*
De Plantain, de chaque deux onces.
D'Efprit-de-vin, deux gros.
Du Sublimé corrofif, deux grains.

Mêlez, pour se gargariser deux ou trois fois dans la journée.

Il faut faire usage de ce gargarisme avec la plus grande circonspection; & prendre garde d'en avaler, de peur de se faire tort.

MAL DE MERE. *Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.

MAL DE NAPLES. *Voyez* VÉROLE.

MAL DE PARIS. C'est une espece de diarrhée séreuse, ou quelquefois dyssentérique, à laquelle sont sujets la plupart des étrangers qui arrivent à Paris.

Cette maladie s'annonce d'abord par des dégoûts, la perte de l'appétit, les nausées, les rapports, le défaut de digestion. Bientôt après il survient un dévoiement séreux, accompagné de douleur & de tranchées; insensiblement le mal augmente; les malades perdent totalement l'appétit; les tranchées deviennent plus fortes; ils rendent des glaires & du sang, avec des envies continuelles d'aller à la selle. Ce flux devient pour lors dyssentérique, & est suivi de l'amaigrissement général du corps, du flux cœliaque, de la lienterie, de palpitations, de foiblesses continuelles, de convulsions, & de la mort.

On attribue la cause de cette maladie à la mauvaise qualité de l'eau de la Seine, qui fait, sur ceux qui en boivent, des impressions très-nuisibles.

On doit, en ce cas, commencer par faire cesser au malade l'usage de l'eau de riviere; &, s'il n'a point de fievre, on lui fera boire du vin de Bourgogne vieux & pur, ou coupé avec de l'eau d'une fontaine qui ne tire pas sa source de la riviere. Avant ses repas, le malade prendra quelques cuillerées d'élixir de Garus, & pour tisane, une infusion de fleurs d'ortie blanche & de fleurs de camomille: au bout de quelques jours, si le dévoiement n'est pas si violent, on purgera le malade avec deux onces de manne & une once de catholicon double. On continuera après, la tisane & l'élixir ci-dessus: s'il y a de la fievre, on mettra le malade aux bouillons, aux crêmes de riz légeres, aux lavements pendant les premiers jours; après quoi, on le purgera, & on le traitera comme ci-dessus.

Pour éviter la rechute, on peut faire bouillir l'eau de riviere pendant un demi-quart d'heure, & la boire ensuite, quand elle est rafraîchie; de cette façon elle ne peut pas nuire au corps: au reste, il ne faut jamais la boire pure, mais la couper avec moitié vin de Bourgogne.

Si toutes ces précautions sont inutiles, il faut faire voyager le malade, ou le renvoyer chez lui. *Voyez* DIARRHÉE, DÉVOIEMENT, DYSSENTERIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

MAL SAINT-ANTOINE. *Voyez* ERYSIPELE.

MAL SAINT-JEAN. *Voyez* EPILEPSIE.

MAL SAINT-MAIN. *Voyez* GALE, LEPRE, LADRERIE.

MALADIE AIGUE. On appelle ainsi une maladie qui parcourt ses temps avec rapidité, & qui se décide pour la mort ou pour la vie en peu de temps: telles sont les fluxions de poitrine, les fievres continues avec redoublement, les fievres putrides malignes, les dyssenteries, l'apoplexie, les différentes inflammations de la tête, de la poitrine & du bas-ventre. Comme toutes les maladies aiguës ne se terminent pas aussi promptement que les autres, on les regarde encore comme aiguës jusqu'au quarantieme jour; après quoi, elles deviennent chroniques.

Cet ouvrage étant destiné aux médecins & chirurgiens de campagne, aux curés, aux dames de charité, & généralement à tous ceux qui, éloignés des secours de l'art, sont bien-aises de connoître eux-mêmes leurs maladies, & la maniere de mettre en usage les moyens propres à les combattre, nous avons jugé à propos de remédier, jusqu'à un certain point, au défaut des Dictionnaires, celui de présenter des connoissances réelles & utiles, éparses, & sans autre ordre que celui qui est alphabétique. On ne peut remédier à ce défaut que de deux manieres, par des renvois, ou en présentant dans des articles généraux les principes qui lient & enchaînent les connoissances de détail. Nous avons mis en usage, dans ce Dictionnaire, l'une & l'autre maniere. La derniere nous paroît d'autant plus avantageuse, que,

dans un très-grand nombre de cas, les personnes qui ne sont pas de l'art doivent s'en tenir aux principes généraux, & tâcher d'en faire une juste application. Les exceptions à faire, quoiqu'indiquées dans les articles particuliers, sont souvent hors de la portée du commun des lecteurs. En suivant les principes généraux, on ne risque pas de nuire aux malades; au lieu qu'en s'en écartant, on s'expose au danger de se tromper; & cette erreur leur coûte quelquefois la vie.

Nous allons exposer dans cet article les principes de pratique qu'on doit suivre dans le traitement des maladies aiguës : ces principes ont pour base l'observation constante & non interrompue, depuis Hippocrate jusqu'à nous; & ils sont confirmés par l'expérience des plus célebres praticiens de tous les temps & de tous les lieux.

Un des caracteres essentiels aux maladies aiguës, c'est d'être accompagnées d'une fievre plus ou moins forte, relativement au genre de la maladie & à ses différents temps. Par exemple, dans la fievre éphémere, qui est une maladie de peu de durée, la fievre n'est pas aussi forte que dans la phrénésie, où la fievre est presque poussée à son plus haut degré: dans la pleurésie, la fievre est bien plus forte dans les premiers jours, que dans le temps de l'excrétion critique par les crachats ou par toute autre voie.

Pour bien saisir le génie & la marche des maladies aiguës, il faut faire une singuliere attention aux temps d'irritation ou de crudité, de coction & d'excrétion critique. *Voyez* l'article Crise.

On divise les maladies aiguës, à raison de leur violence, en très-aiguës, en celles qui le sont moins, & en aiguës simplement. Cette division, répandant peu de lumiere sur leur méthode curative, ne mérite pas que nous nous y arrêtions long-temps.

On les divise encore en bénignes & en malignes.

Les maladies aiguës bénignes sont celles qui ne sont point accompagnées de symptômes graves & dangereux, qui ont une marche réguliere, & dont le cours n'est point interrompu par d'autres maladies graves,

qui métamorphosent celles qui sont bénignes de leur nature, en malignes par accident.

Les maladies aiguës malignes sont celles qui, dès leur invasion, sont accompagnées de symptômes effrayants, qui font craindre pour la vie du malade. Ces symptômes sont une prostration de forces extraordinaire, des défaillances, des syncopes, des soubresaults dans les tendons, des convulsions violentes, des délires furieux, des anxiétés insupportables, des cardialgies, des éruptions de taches pourprées, des parotides, des bubons & des charbons, enfin des assoupissements apoplectiques. On n'observe pas tous ces symptômes chez tous les malades; mais tels ou tels de ces symptômes se développent chez certains malades, d'autres symptômes chez d'autres, & servent par-là à caractériser le genre de fievre dont ils sont atteints.

On reconnoît d'autres fievres malignes; mais elles ne le sont que par accident, c'est-à-dire que la malignité qui survient est occasionnée, tantôt par un mauvais traitement, tel que l'usage des échauffants & des violents diaphorétiques dans les fievres d'un caractere inflammatoire, tantôt par une autre maladie qui se complique avec celle qui existe déja depuis quelques jours, comme dans une péripneumonie à laquelle il survient une fievre putride. La division des maladies aiguës, en bénignes & malignes, est importante dans la pratique, & jette beaucoup de jour sur le traitement de ces maladies.

Observons en passant, que les maladies aiguës malignes de leur nature sont très-dangereuses; au lieu que celles qui le sont par accident, ne le sont pas autant en effet qu'elles paroissent l'être: car souvent une saignée, ou l'émétique, administré à propos, suffisent pour faire disparoître ces symptômes effrayants qui n'annoncent qu'une malignité apparente.

Une autre division des maladies aiguës, est celle qui est tirée de la nature de la maladie. Cette division seroit bien préférable à toute autre, si nous pouvions nous assurer toujours de la nature du mal; mais il arrive souvent qu'il est très-difficile de bien connoître

la nature d'une maladie, ſoit à cauſe des ſymptômes qui ne ſe développent pas toujours d'une maniere bien ſenſible pour l'obſervateur, ſur-tout dans les commencements, ſoit par rapport aux complications qui ſont très-embarraſſantes.

Cependant ſi on fait bien attention aux maladies aiguës qui arrivent le plus fréquemment, & ſi en même temps on compare les différents traitements employés avec ſuccès pour leur guériſon, on ſe convaincra qu'on peut réduire les maladies aiguës à trois genres principaux; le premier comprendra toutes les maladies aiguës d'un caractere inflammatoire; le ſecond, toutes celles qui reconnoiſſent pour cauſe une ſaburre quelconque dans les premieres voies, c'eſt-à-dire dans l'eſtomac & les inteſtins, (*voyez* INFLAMMATION & SABURRE); & le troiſieme, celles qui ſont produites par la diminution ou la ſuppreſſion de la tranſpiration, & qu'on appelle ordinairement *fievres catarrhales*.

Ces trois genres peuvent ſe compliquer l'un l'autre, & conſtituer par-là différentes eſpeces, qui participeront, plus ou moins, des maladies primitives dont elles auront été formées.

L'inflammation étant de deux eſpeces, l'éryſipélateuſe & la phlegmoneuſe, le premier genre doit être diviſé en deux eſpeces. La premiere renfermera les maladies aiguës dont le caractere eſſentiel eſt une inflammation éryſipélateuſe : telle eſt la maladie qu'on nomme *éryſipele ;* la ſeconde, celles dont le caractere eſſentiel eſt une inflammation phlegmoneuſe : telle eſt la petite-vérole bénigne.

La ſaburre eſt auſſi de pluſieurs eſpeces : tantôt elle eſt aigre, comme chez les enfants, & les adultes d'un tempérament foible & pituiteux; tantôt elle eſt glaireuſe, tantôt vermineuſe, bilieuſe putride, &c. Chacune de ces eſpeces de ſaburre produit différentes maladies, dont on trouvera la deſcription & le traitement dans les articles AIGREURS, PITUITE, GLAIRES, VERS, FIEVRE BILIEUSE PUTRIDE, &c.

Il eſt aſſez rare de rencontrer une maladie inflam-

matoire ſimple, de même qu'une maladie purement ſaburrale ; mais on voit fréquemment des maladies aiguës qui participent de l'un & l'autre genre. Le grand point, pour les bien traiter, conſiſte à bien diſtinguer quel eſt le caractere primitif, & quel eſt celui qui n'eſt que ſecondaire & dépendant preſque toujours du premier. Prenons pour exemple une fievre putride des premieres voies, accompagnée d'inflammation aux poumons, & voyons de quelle maniere on doit ſe conduire pour ne pas tomber dans l'erreur. Ou l'inflammation du poumon eſt vraie, ou elle eſt fauſſe ; (*voyez à l'article* PÉRIPNEUMONIE *la deſcription de l'une & de l'autre.*) On connoîtra qu'elle eſt vraie & primitive, lorſque la maladie aura commencé par les ſymptômes d'une vraie péripneumonie, que le ſujet ſera pléthorique, la chaleur & la douleur conſidérables, le pouls mou, la fievre très-aiguë, & la difficulté de reſpirer très-grande. Quoiqu'il y ait preſque tous les ſymptômes d'une fievre putride, comme nauſées, rapports nidoreux, déjections puantes & abattement de forces ; cependant, vu le caractere d'une inflammation vraie, il faudra commencer le traitement par une ou deux ſaignées, & même davantage, ſi on le juge à propos : on ne peut trop recommander d'être modéré ſur les ſaignées dans ces ſortes de cas, vu l'abattement des forces, & la ſaburre putride des premieres voies, qui ne ſe guérit jamais par des ſaignées. Après la premiere ſaignée, on ne riſque rien de preſcrire un émétique, & même un émético-cathartique : au lieu d'augmenter l'inflammation, comme on pourroit le préſumer d'après quelques théories erronées, il la diminuera au contraire ; & on ſera étonné de ſon effet, s'il y a une ſaburre réelle dans les premieres voies.

Mais il arrive très-ſouvent que la péripneumonie eſt ſymptomatique, ou qu'elle eſt fauſſe ; ce qu'on reconnoît aux ſymptômes, qui ſont les mêmes que ceux d'une péripneumonie fauſſe, & qui ont paru après les ſymptômes réels & caractériſtiques d'une fievre putride des premieres voies : alors le traitement doit être tout

différent; on doit s'abstenir des saignées, & prescrire les émétiques & les purgatifs, &c. En voilà assez pour servir d'exemple & pour se diriger dans des cas analogues. Nous avons cru ces remarques assez importantes pour ne pas les passer sous silence : nous allons continuer ce que nous avons à dire sur les maladies aiguës en général.

Les causes éloignées des maladies aiguës sont de deux sortes : les unes disposent aux maladies, & les autres les occasionnent. Les premieres s'appellent *prédisposantes*, ou *proégumenes* ; les dernieres, *occasionnelles*, ou *procathartiques*.

Les causes prédisposantes viennent de l'âge, du sexe, du tempérament, de la constitution, du genre de vie, &c.

Les causes occasionnelles ou procathartiques dépendent, 1° des changements subits de la température de l'air, de sa pesanteur, de son élasticité, & des corps hétérogenes & nuisibles qui y sont renfermés, tels que des miasmes putrides, &c ; 2° de l'inégalité & du changement des saisons : c'est à ces deux premiers genres de causes qu'on doit rapporter presque toutes les maladies épidémiques, (*voyez* MALADIES ÉPIDÉMIQUES) ; 3° de l'excès de travail auquel est exposé sur-tout le peuple de la campagne : cet excès de travail produit souvent l'épuisement, desseche les solides, épaissit les humeurs, & donne lieu à des maladies inflammatoires, qui sont d'autant plus dangereuses, que la nature, affoiblie par le travail excessif, est incapable de les surmonter ; 4° des mauvais aliments & des boissons nuisibles. Les aliments sont mauvais, soit parce qu'ils sont tirés de grains mal mûris, recueillis dans de mauvais temps, ou ergotés, soit parce que les grains n'ont pas été bien conservés dans les greniers, qu'ils se sont échauffés, & que par-là ils ont acquis des qualités nuisibles. Les aliments sont encore mauvais, ou le deviennent par les mauvaises préparations qu'on leur fait subir. Un pain mal levé, mal cuit, se digere difficilement, épaissit le sang, produit des glaires & de la mucosité dans les premieres voies, empâte les visceres du bas-ventre, & dispose par-là à des maladies fâcheuses, sur-tout chez

les enfants. Les fruits cruds sont très-nuisibles à certains tempéraments froids & pituiteux : ils nuisent à toutes sortes de personnes, lorsqu'on en mange avec excès.

Les boissons deviennent encore des sources de maladies. L'eau peut être de mauvaise qualité ; ce qu'on reconnoit souvent par le goût, & quelquefois par l'odeur ; alors elle n'est plus aussi propre à la digestion ; elle la trouble ; d'où il résulte dans les intestins un amas de mauvais sucs, qui produisent tôt ou tard des maladies graves & fâcheuses. L'abus des liqueurs fermentées, comme le vin, l'eau-de-vie, le cidre, la biere, toutes ces liqueurs, soit par leurs mauvaises qualités, soit par l'excès qu'on en fait, sont des causes perpétuelles de maladies auxquelles le peuple est souvent exposé, & dont les gens du bel air ne sont point exempts : (*voyez* MALADIES DES GENS DU MONDE.) Voilà les causes principales des maladies aiguës, auxquelles on doit bien faire attention, afin de bien connoître la nature & le caractere de telle ou telle maladie aiguë, pour bien saisir les indications à remplir, & la méthode curative. Passons à présent à la description des maladies aiguës en général.

Nous avons distingué trois temps dans les maladies aiguës, celui de crudité ou d'irritation, celui de coction, & celui de crise ou d'excrétion critique. Ces trois temps, plus ou moins longs, s'observent généralement dans toutes les maladies aiguës, dans l'ordre que nous venons de les nommer. Il est presqu'inutile d'observer que nous voulons parler des maladies aiguës accompagnées de fievres ; car nous avons dit plus haut que la fievre étoit un caractere essentiel des maladies aiguës. Nous ferons de même remarquer que, quoique nous ne nions pas qu'il ne puisse y avoir des fievres qui se terminent par assimilation, comme l'on dit, ou sans aucune évacuation ; cependant, s'il y en a, le nombre en est si petit, qu'on peut les passer sous silence sans danger.

Les maladies aiguës s'annoncent plus ou moins promptement, eu égard aux causes qui les produisent. Celles qui proviennent d'une saburre dans les premieres voies ;

n'arrivent pas ſubitement, à moins qu'il n'y ait quelque complication. Le malade traîne pendant quelques jours, (pour parler le langage du peuple,) c'eſt-à-dire que l'appétit diminue, les digeſtions ſe font avec plus de peine; on reſſent, le matin en ſe levant, des envies de vomir; on a des rapports ou aigres, ou d'œufs pourris: quelquefois on reſſent des pincements d'eſtomac, accompagnés de douleur peſante à la tête: on éprouve des laſſitudes & des peſanteurs dans les membres; voilà à peu près le prélude des maladies aiguës, occaſionnées par la ſaburre des premieres voies. Les fauſſes inflammations, même les vraies, quand elles ont pour unique cauſe la trop grande pléthore, s'annoncent à peu près de la même maniere, ſi ce n'eſt que dans ces dernieres, les oppreſſions, la penté au ſommeil, une chaleur plus grande par tout le corps, & une foibleſſe apparente, dans laquelle les forces ſont plutôt opprimées ou empêchées qu'elles ne ſont réellement diminuées, précedent preſque toujours.

Les maladies inflammatoires arrivent très-ſouvent tout d'un coup & ſans qu'on s'y attende. Un froid ſubit, un coup d'eau fraîche, ſont capables de les déterminer dans l'inſtant.

Un léger friſſon, auquel ſuccede tout de ſuite une chaleur brûlante, une douleur aiguë, avec tumeur, rougeur (ſi l'inflammation eſt externe), fievre aiguë, avec un pouls fort, dur, tendu, & plus ou moins ſerré. Quand l'inflammation eſt interne, on n'apperçoit ni tumeur, ni rougeur; mais tous les autres ſymptômes ſont très-ſenſibles. C'eſt ainſi que commencent les maladies aiguës vraiment inflammatoires.

Les maladies catarrhales s'annoncent à peu près comme celles qui ſont produites par la ſaburre des premieres voies; cependant il faut remarquer que dans les premieres, les cauſes les plus capables de diminuer ou de ſupprimer la tranſpiration ont précédé l'invaſion de la maladie, & qu'eu égard aux ſymptômes, les maladies catarrhales ſont accompagnées d'une douleur obſcure de la tête, comme dans le rhume (dont elles ne different que par le degré), d'une excrétion de ſéro-

ſité par le nez, de raucité, & d'une toux plus ou moins ſeche avec difficulté d'avaler.

Le temps de crudité ou d'irritation dans les maladies aiguës, c'eſt-à-dire celui où la matiere morbifique eſt telle par ſes qualités, qu'elle ne peut pas être chaſſée; ce temps qui arrive toujours au commencement des maladies aiguës, n'eſt pas tellement inhérent à ce commencement, qu'il ne ſe trouve quelquefois après une coction plus ou moins complette, & dans le déclin d'une maladie. On voit aſſez fréquemment des eſpeces de rechutes dans les maladies aiguës, occaſionnées ou par la mauvaiſe manœuvre du médecin, ou par la négligence & l'imprudence des malades, ou enfin par les mauvais conſeils des gardes, des parents, amis, femmelettes, &c. Ces rechutes ſont toujours accompagnées de crudité, ou plutôt d'irritation dans leur commencement: quelquefois auſſi la maladie, après avoir donné quelques ſignes de coction avec diminution des ſymptômes, recommence de nouveau avec des ſignes de la plus grande crudité. Il eſt extrêmement important d'avoir égard à ces changements dans la marche d'une maladie; car c'eſt d'après ces changements ou ces irrégularités bien obſervées, qu'on part pour bien placer une ſaignée, un émétique, ou tel autre médicament.

On reconnoît le temps de crudité ou d'irritation dans une maladie aiguë, lorſque les ſymptômes de la maladie vont toujours en augmentant, c'eſt-à-dire que les fonctions, ſoit animales, ſoit vitales, ſoit naturelles, qui ſont léſées, perſiſtent dans cet état, ou s'éloignent de plus en plus de l'état naturel & ſain; que les ſécrétions ſont diminuées, & même ſupprimées; que les excrétions, plus ou moins éloignées de l'état naturel, ne s'en rapprochent pas; que le ventre eſt toujours reſſerré & tendu, ou bien relâché, ſans aucun ſigne de coction, d'où réſulte une diarrhée ſymptomatique; que les urines coulent en petite quantité, claires, limpides ou rouges; que la peau eſt ſeche & aride, & que toute l'habitude du corps eſt plus ou moins éloignée de l'état naturel. Mais ce qui contribue le plus à faire reconnoître ce

temps d'irritation, c'est lorsque les symptômes réels de la maladie augmentent, & qu'en même temps les humeurs de la circulation, des sécrétions, des excrétions & les excréments, s'éloignent plus de leur état naturel, soit par rapport à la quantité, soit par rapport à leurs qualités sensibles.

Il est un autre signe d'irritation ou de crudité; qui doit l'emporter sur tous les autres; c'est l'état du pouls, qui est très-différent de ce qu'il est dans l'état naturel, & dans tout autre temps de la maladie. On connoît le pouls de crudité ou d'irritation par la dureté, la tension & la roideur de l'artere: outre cela, ce pouls est ordinairement resserré, concentré, & plus ou moins fréquent, plus ou moins inégal & plus ou moins irrégulier, relativement à la maladie & à la partie affectée.

Le temps de coction arrive à certains jours réglés, & qui suivent entr'eux un certain ordre. (*Voyez l'article* CRISE.) Il s'annonce par une diminution réelle des symptômes de la maladie, les forces du malade restant les mêmes, quelquefois augmentant par un ramollissement du bas-ventre & de la peau, par des urines qui se rapprochent de l'état naturel, & qui déposent un sédiment blanchâtre, égal & uniforme; par des crachats épais, jaunâtres & blanchâtres, qui sortent avec facilité; par des déjections liées & d'une consistance de purée; par des sueurs accompagnées de la diminution des symptômes; & enfin par le relâchement, la mollesse, le développement du pouls; (*voyez l'article* POULS): ce sont-là les signes principaux qui annoncent le changement de la matiere morbifique, & sa préparation à l'excrétion. Tous ces signes ne paroissent pas toujours dans toutes les maladies & chez tous les sujets. Ceux qui sont tirés des excrétions ne se rencontrent pas dans tous les cas, parce que la matiere morbifique s'évacue, tantôt par une seule voie, & tantôt par plusieurs. Une remarque importante à faire, c'est que, pourvu que les forces du malade se soutiennent, & que le pouls se développe & se ramollisse, quoique les excrétions semblent annoncer encore un état de crudité, on peut bien augurer de la maladie, & annon-

cer un commencement de coction qui ne tardera pas à se faire mieux connoître. Nous insistons sur ces détails, parce que ce sont eux qui doivent diriger dans le traitement.

Le temps de crise ou d'excrétion de la matiere morbifique suit immédiatement celui de coction, pourvu que la nature ne soit point troublée dans son travail. Ce temps est celui qui termine la maladie : c'est celui où les forces de la vie reprennent le dessus, détruisent la cause de la maladie, & chassent au dehors la matiere morbifique; c'est le temps où, selon les anciens, la maladie est jugée en bien. Mais il arrive souvent que la matiere morbifique est, pour ainsi dire, indomtable : alors les forces de la nature sont épuisées avant que la matiere puisse être préparée à l'évacuation; ce qui fait succomber le malade dans le temps même de l'irritation, & quelquefois au commencement de celui de la coction. Mais, quand la matiere morbifique a été cuite, ou a subi le changement nécessaire pour son expulsion, il peut se faire que cette matiere, soit par sa quantité, soit à cause de la voie qu'elle aura choisie pour son issue, demande plus de forces à la nature qu'elle ne peut en fournir; ce qui fait succomber le malade presqu'au moment où il alloit être guéri, si ses forces avoient été plus considérables.

De ce que nous venons de dire il résulte, que les maladies aiguës se terminent, en général, de deux manieres, par la santé, & par la mort : à ces deux manieres on peut en ajouter une troisieme, celle où elles se terminent par une autre maladie, ce qui est assez fréquent. Cette derniere terminaison est de deux especes. La premiere arrive quand la matiere morbifique, n'ayant pas été évacuée par quelque cause que ce soit, se dépose sur quelques parties nobles, où elle produit des abcès & des suppurations. L'autre espece a lieu quand les forces de la nature, ayant été épuisées par le travail de la coction & de la crise, ne sont pas suffisantes pour chasser tout-à-fait la matiere morbifique; ou si elle a été expulsée entiérement, le malade reste dans un abattement & une foiblesse qui peuvent le conduire au

tombeau durant la convalescence, ou devenir des causes de nouvelles maladies, comme Hydropisies, Marasme, Fievre lente, Phthisie, Maladie hypochondriaque, hystérique, &c. (*voyez ces articles.*) Voilà les différentes terminaisons funestes des maladies, soit par la mort, soit par d'autres maladies: passons à celles qui sont heureuses, & d'où résulte la santé & le rétablissement du malade.

Toutes les maladies aiguës ne se terminent pas de la même maniere, c'est-à-dire que l'évacuation de la matiere morbifique ne se fait pas de la même maniere, ni par les mêmes voies dans toutes les maladies aiguës; mais ce qu'elles ont de commun, c'est l'évacuation, c'est la préparation à cette évacuation.

Les maladies inflammatoires sont celles qui parcourent les trois temps d'irritation, de coction & de crise, avec le plus de régularité, dans lesquelles la coction proprement dite a le plus lieu, & qui ont des évacuations critiques plus marquées.

Les maladies produites par la saburre des premieres voies ne sont pas regardées, par un grand nombre de praticiens, comme critiques, c'est-à-dire, dans lesquelles on observe les trois temps marqués ci-dessus; car, disent-ils, un petit purgatif, ou un émétique donné au commencement de ces maladies, les guérissent tout de suite, en évacuant la saburre. Il est facile de leur répondre, 1° qu'il est très-rare de voir ces maladies sans nulle complication; 2° que quand même elles seroient pures & simples, l'émétique ou les purgatifs plus ou moins répétés n'évacuent pas si complettement les mauvaises humeurs, qu'il n'en reste toujours un peu qui passent dans les secondes voies, où elles sont cuites, & expulsées, comme on a lieu de s'en convaincre, en examinant les urines du malade, & en faisant attention aux sueurs qui arrivent très-fréquemment, & qui achevent l'excrétion de la matiere morbifique.

Ce qu'il importe beaucoup de connoître, c'est la voie que la nature choisit pour évacuer la matiere morbifique. Il est très-rare qu'elle chasse cette matiere par une seule voie: elle le fait ordinairement par plusieurs;

mais, parmi celles-là, il y en a toujours une vers laquelle l'effort critique est principalement dirigé : les autres ne sont, pour ainsi dire, qu'auxiliaires de celle-ci,

Ou l'excrétion se fait subitement & tout d'un coup ; ou elle se fait successivement & par gradation, sans trouble & sans orage.

Dans le premier cas, elle est précédée de ce que les anciens appelloient *perturbation critique*, & que le vulgaire appelle *crise* tout simplement. Voici les phénomenes qui précedent l'excrétion critique qui arrive subitement, & dont l'ensemble ou la collection forme la *perturbation*, ou l'*orage critique*. Après la coction, dans le temps que la crise a coutume d'arriver, (*voyez* CRISE) tout d'un coup, sans aucune cause manifeste, le malade ressent une stupeur dans les membres : il est assoupi, ou est travaillé d'une insomnie accompagnée de délire ; il a des anxiétés, une difficulté de respirer plus grande : la nuit qui précede la crise est turbulente ; il éprouve des frissons : la partie vers laquelle tend & aboutit l'effort critique est rouge, dolorifique, avec un sentiment de pesanteur & de dureté : les yeux s'obscurcissent, ou deviennent plus brillants que de coutume, ils répandent des larmes involontaires : les nausées, la chaleur, la soif, le resserrement des hypochondres, & l'agitation convulsive de la levre inférieure, tourmentent le malade de telle sorte, qu'il paroît aux assistants être à l'agonie. Cette scene se termine, tantôt par une hémorrhagie du nez, tantôt par une diarrhée considérable, quelquefois par des vomissements, par des sueurs, par des éruptions à la peau, &c. Dans ce moment, le pouls a ordinairement un caractere particulier, qui indique à celui qui sçait le reconnoître, la voie par laquelle l'évacuation est près de se faire, (*voyez l'article* POULS). Quand les maladies ne sont pas bien compliquées, quand le médecin laisse agir le nature & ne la trouble point, cette excrétion subite, précédée de la plupart des phénomenes que nous venons de détailler, est assez fréquente, sur-tout dans les tempéraments robustes, comme chez les paysans & les gens de la campagne.

Mais,

Mais dans les villes, où il y a plus de soi-disant médecins qui besognent, où les maladies sont plus compliquées, & les tempéraments moins robustes, il est assez rare de voir une crise si subite & si prompte.

Quand l'excrétion critique n'est pas si orageuse, & qu'elle se fait plus paisiblement, elle est annoncée par les signes que nous avons rapportés plus haut. Outre les signes généraux, chaque excrétion est annoncée par d'autres signes qui lui sont propres. L'hémorrhagie du nez est annoncée par la rougeur des yeux, par l'affoiblissement de la vue, par une douleur aiguë à la partie postérieure de la tête, par la pesanteur & la pulsation des tempes, par des larmes involontaires, & sur-tout par une démangeaison des narines, & un pouls rebondissant ou dicrote. *Voyez* POULS.

La sueur critique s'annonce par une suppression subite des urines, par un petit frisson, par la mollesse de la peau, par une chaleur douce répandue sur toute la superficie du corps, & enfin par un pouls mou & ondoyant.

Le vomissement critique est précédé d'un pincement de l'estomac, de vertige, de nausée, d'une excrétion abondante de salive limpide, & d'une agitation spasmodique de la levre inférieure.

On connoît qu'une diarrhée critique est sur le point d'arriver, quand le malade éprouve des borborygmes dans le ventre, ou, ce qui signifie la même chose, des grouillements, quand son ventre se tuméfie, & qu'il a un pouls intermittent.

L'évacuation critique par les urines s'annonce par un sentiment de pesanteur dans les hypochondres, par un gonflement de la vessie, par la quantité des urines augmentée, par un sentiment de chaleur que le malade éprouve en les rendant, & par un pouls qui approche de celui de la sueur. *Voyez* POULS.

Les crachats sont aussi très-souvent critiques, surtout dans les maladies inflammatoires de la poitrine. On reconnoît que la matiere morbifique prend cette voie, quand, vers le troisieme ou le quatrieme jour de la maladie, le malade rejette les crachats épais, res-

semblants à du pus, & mêlés de quelques stries sanguinolentes, accompagnés d'une moindre difficulté de respirer, & d'une diminution des symptômes de la maladie: ce sont-là les principales voies que la nature choisit pour évacuer la matiere morbifique, & les signes qui peuvent les faire reconnoître.

Quant à la terminaison des maladies par abcès, ou dépôt critique, *voyez les articles* INFLAMMATION, ABCÈS, BUBONS, & PAROTIDES.

Après avoir exposé l'histoire & la marche des maladies aiguës, il nous reste à parler de leur traitement; ce que nous allons faire le plus briévement qu'il nous sera possible.

Quand on entreprend la cure d'une maladie, on doit agir d'après les indications que peuvent nous fournir, 1° les forces du malade, 2° les causes éloignées & occasionnelles de sa maladie, 3° la nature du mal, 4° les symptômes de la maladie. Mais ce qui doit principalement diriger le traitement d'une maladie aiguë, ce sont les trois temps de crudité, de coction, & de crise, que nous avons expliqués plus haut.

Représentons-nous une maladie aiguë comme un combat; la matiere morbifique, c'est l'ennemi; & la nature, ou les forces du corps ou du malade, comme on voudra, est aux prises avec elle.

Dans le temps de l'irritation, la maladie paroît avoir le dessus, & l'a réellement: dans le temps de la coction, la nature gagne du terrain, reprend le dessus; &, dans le temps de la crise, elle met son ennemi en déroute & remporte la victoire.

En considérant les choses sous ce point de vue, qui est le seul sous lequel elles doivent être considérées, quel est le devoir du médecin, ou de toute personne qui veut entrer pour quelque chose dans cette guerre? C'est d'être spectateur attentif; d'aider, de diriger la nature, si elle est foible & si elle s'écarte de la voie; de rester oisif & simple spectateur, quand elle est assez forte; de la modérer lorsqu'elle combat avec trop d'impétuosité, & qu'elle s'expose à s'épuiser avant que son ennemi soit vaincu.

Ainſi, dans le temps de la crudité, on aura égard au régime du malade, qu'on proportionnera à ſes forces & à la nature du mal. On le tiendra dans un air modéré, ayant ſoin de renouveller l'air de ſa chambre: on le fera ſortir de ſon lit, & on tâchera de le tenir levé pendant pluſieurs heures par jour, ſi ſes forces le permettent. On le mettra pour cela dans un fauteuil modérément couvert: on lui fera prendre une tiſane adouciſſante, humectante, rafraîchiſſante, faite avec une décoction d'orge dans laquelle on fera fondre du miel, & qu'on rendra plus ou moins épaiſſe, ſelon que la diete du malade devra être plus ou moins rigoureuſe. Les boiſſons avec la racine de chicorée ſauvage, de chiendent, avec les fleurs de mauve, de guimauve, dans leſquelles on fait diſſoudre cinq à ſix grains de nitre par pinte, ſont auſſi très-recommandées, lorſqu'il s'agit de tempérer & de rafraîchir. On évitera les ſudorifiques, les échauffants, les cordiaux ſtimulants, qui ne feroient qu'augmenter le mal: ces remedes ſont très-ſouvent capables de rendre très-grave & très-dangereuſe une maladie qui ſe ſeroit guérie promptement & facilement ſans leur uſage. Le meilleur cordial qu'on puiſſe donner à un malade attaqué d'une maladie aiguë, c'eſt de ne pas l'étouffer par le grand nombre & la peſanteur de ſes couvertures; c'eſt de ne pas laiſſer croupir l'air de ſa chambre, & de le renouveller ſouvent; c'eſt de lui faire prendre des tiſanes aigrelettes, des boiſſons acides, lorſque la nature de ſa maladie, & la chaleur âcre & bouillante dont elle eſt accompagnée, le demandent. En ſuivant ce ſimple régime, on guériroit un très-grand nombre de maladies; car la nature feroit facilement le reſte.

Quant aux médicaments à preſcrire au commencement des maladies aiguës, on peut les réduire à trois genres principaux, l'évacuation du ſang, les émétiques, & les purgatifs.

L'évacuation du ſang ſe fait par l'ouverture des veines, par l'application des ſang-ſues, & par les ventouſes ſcarifiées. On emploie ſur-tout la premiere dans les commencements de pluſieurs maladies aiguës. Nous

donnerons plus bas les préceptes de pratique qu'il faut observer dans l'administration des principaux médicaments usités dans les maladies aiguës.

Dans le temps de coction, si la marche de la maladie est réguliere, il ne faut rien faire : le meilleur est de s'en tenir au régime indiqué ci-dessus, mais sur-tout lorsque la nature est prête de faire une crise subite & prompte ; car, dans ce moment, le moindre remede donné mal-à-propos est capable de tuer le malade.

Dans le temps de l'excrétion critique, on doit l'aider doucement, sans violence, par de légers diurétiques, si elle se fait par les urines ; par de légers diaphorétiques, si c'est par les sueurs : si elle se fait par une diarrhée, on donne quelques légers minoratifs ; & ainsi des autres, toujours en agissant avec modération.

Quand le malade entre dans la convalescence, on lui fait prendre deux ou trois purgatifs modérés, pour évacuer les matieres qui pourroient être restées ; ensuite on le remet insensiblement à son régime ordinaire, auquel on ajoute l'usage de quelques stomachiques, de quelques toniques légers, pour remédier au trop grand relâchement que la maladie a produit. Nous allons finir cet article, déja trop long, par quelques préceptes relatifs à l'administration des médicaments dans les maladies aiguës.

De la Saignée. Quels sont les cas où la saignée convient ? dans quel temps de la maladie doit-on la pratiquer ? quelle est la quantité de sang qu'il faut évacuer ? enfin dans quel endroit la saignée doit-elle être faite ? Ce sont-là les principales questions de pratique sur la saignée, auxquelles nous allons répondre en peu de mots.

1° La saignée est indiquée toutes les fois qu'il y a pléthore, soit générale, soit particuliere, (*voyez* PLÉTHORE). Les maladies inflammatoires sont presque les seules où la saignée soit réellement indiquée, de même que dans toutes celles qui sont compliquées avec une vraie inflammation. En général, dans toutes les maladies aiguës, lorsque le sujet est pléthorique, d'un tempérament sanguin, ou biliosо-sanguin, la sai-

gnée convient, & produit de très-bons effets: elle ôte une partie de la cause matérielle de la maladie: elle donne plus de jeu aux solides; elle en diminue la tension & l'irritation: enfin elle rend le travail de la nature plus libre & moins orageux.

2° Le temps de la saignée, dans les maladies aiguës, doit être celui de la crudité ou de l'irritation: par conséquent on doit saigner dans les premiers jours de la maladie, quand tous les symptômes augmentent plutôt qu'ils ne diminuent. Le temps d'irritation est plus ou moins long: aussi le temps de saigner n'est point borné par les jours de la maladie, mais par les signes de coction ou de crise; car, si-tôt qu'on apperçoit quelques signes de coction ou d'une crise prochaine, il faut s'abstenir de saigner, parce qu'alors on troubleroit l'ouvrage de la nature. Mais si la maladie, après avoir donné quelques signes de coction ou d'évacuation critique, recommence de nouveau, *recrudescit*, c'est-à-dire que, tous les signes de coction ayant disparu, tous les symptômes de crudité reparoissent, alors on doit considérer la maladie comme commençante, & saigner hardiment, si les forces du malade le permettent, & si la nature de la maladie le demande, fût-ce au douzieme jour de la maladie.

3° La quantité de sang qu'on tire doit être relative à la pléthore du malade, à ses forces réelles, à la vigueur de la maladie. On la réitérera plus ou moins, selon que les circonstances le demanderont. En général, chez les personnes d'un tempérament robuste, vigoureux & bilieux, il faut commencer par une saignée copieuse, de trois ou quatre poëlettes de sang, en faisant une large ouverture. Les tempéraments délicats & foibles doivent être ménagés, lorsque la saignée leur est nécessaire; on doit la faire moins copieuse, de deux poëlettes tout au plus, ayant soin que l'ouverture de la veine soit plus petite, & que le sang ne sorte pas avec trop de vélocité. On substitue quelquefois, chez ces personnes délicates, à la saignée faite avec la lancette, une évacuation sanguine produite par les ventouses sca-

rifiées, ou l'application des sang-sues : par ces moyens, on ne risque pas de produire un affaissement toujours très-dangereux, en tant qu'il diminue trop les forces, & qu'il rend par-là la nature inepte & incapable de cuire & d'expulser la matiere morbifique.

4° Sans entrer ici dans de grands détails sur la révulsion & la dérivation, nous nous contenterons de dire que l'on doit saigner du bras dans la pléthore générale, & les maladies aiguës inflammatoires générales; que, lorsque la pléthore est particuliere, & l'inflammation locale, on doit préférer certains endroits, eu égard à la partie affectée. Par exemple, dans toutes les maladies inflammatoires internes de la tête, on doit saigner plutôt à la jugulaire & au pied; ce qu'il convient aussi de faire dans les maladies où il n'y a qu'une simple congestion sanguine, sans inflammation. Dans les inflammations de la poitrine, les pleurésies, les esquinancies, les fluxions de poitrine, on saigne du bras, & quelquefois du pied. Dans celles du bas-ventre & de la matrice, on ne doit point saigner du pied, mais seulement du bras, à moins que, dans les maladies des femmes, les regles ne pouvant avoir lieu par défaut de pléthore locale, ou étant supprimées sans qu'il y ait inflammation de la matrice, alors la saignée du pied est préférable à toute autre. Dans les inflammations locales externes, on doit saigner le plus près qu'il est possible de la partie affectée, & préférer, en ce cas, l'application des sang-sues, ou les ventouses scarifiées, à tout autre moyen.

Il ne faut point être excessif dans l'administration de ce remede. Il ne faut ni trop saigner, ni trop peu. On ne doit point prétendre étouffer les maladies par la saignée : il suffit de faire ensorte que les forces de la nature n'aient ni trop d'activité, ni trop de langueur.

Quant aux regles particulieres à observer dans les différentes maladies, voyez-les chacune en son lieu, dans les articles particuliers.

Des Emétiques & des Purgatifs. Faut-il donner l'émétique au commencement des maladies aiguës? faut-il

purger, & quand doit-on le faire? Ce sont des questions importantes, qui demandent quelques réflexions.

Dans les maladies aiguës qui dépendent de la saburre des premieres voies, dans celles qui sont compliquées avec cette même saburre, & dans les maladies aiguës qui ont pour cause la diminution ou la suppression de l'insensible transpiration, on doit donner l'émétique au commencement, le plutôt qu'on le peut. Quand la maladie est saburrale, il en ôte la cause, & la guérit tout de suite: quand elle est compliquée, il ôte la complication, il rend la maladie moins aiguë; sa marche devient plus réguliere, & les forces de la nature se distribuent avec plus d'égalité. Lorsque la maladie dépend de l'insensible transpiration diminuée ou supprimée, rien de meilleur que l'émétique pour la rétablir; car un de ses effets principaux est de pousser à la peau. On s'en abstient, lorsqu'il y a inflammation à l'estomac & aux intestins, lorsque les personnes ont la poitrine très-foible & très-délicate; qu'elles ont craché le sang, & dans les maladies purement inflammatoires.

Les purgatifs ne sont pas d'un usage si fréquent, au commencement des maladies aiguës, que l'émétique: cependant, dans les maladies dépendantes de mauvaises humeurs amassées dans les premieres voies, il est très-souvent à propos de donner un purgatif le même jour qu'on a donné l'émétique, ou le sur-lendemain. Dans les maladies aiguës putrides, & qui ne sont point régulieres, c'est-à-dire où l'on n'observe pas exactement les trois temps que nous avons rapportés ci-dessus, on purge dans tous les temps de la maladie, parce que la dépuration des humeurs se faisant par les intestins, on doit évacuer les matieres à mesure qu'elles s'amassent. Dans les maladies où il y a une véritable coction, telles sont les maladies inflammatoires, on ne doit point purger pendant que la coction se fait, crainte de la troubler: on ne doit le faire que lorsque l'évacuation de la matiere morbifique se fait par les intestins; alors, pour aider la nature, on prescrit de légers minoratifs, qui agissent doucement & sans trouble. Dans les maladies aiguës de la poitrine, qui se terminent par les

crachats, on ne doit pas purger pendant qu'ils ont lieu, afin de ne pas les ſupprimer. On purge encore dans la convaleſcence, plus ou moins, eu égard à la maladie & à l'état du malade, pour évacuer les reſtes de la matiere morbifique, & les crudités occaſionnées par les mauvaiſes digeſtions.

Des Cordiaux. Il n'y a qu'un ſeul cas où les cordiaux conviennent dans les maladies aiguës; c'eſt lorſque les forces manquent réellement, que le malade étant d'un tempérament lâche, & ayant des humeurs épaiſſes & viſqueuſes, les ſolides ont beſoin d'un aiguillon qui les excitent à l'action : alors on donne des cordiaux, c'eſt-à-dire des ſubſtances aromatiques & ſpiritueuſes, qui conſtituent la claſſe des cordiaux proprement dits. Quand la nature eſt trop foible par un vrai défaut de forces, (car elle peut ne l'être qu'en apparence, lorſque les obſtacles s'oppoſent à ſon action: dans ce dernier cas, les vrais cordiaux ſont ceux qui enlevent les obſtacles : s'ils viennent du ſang, on preſcrit la ſaignée ; ſi ce ſont des crudités dans les premieres voies, on donne l'émétique & les purgatifs) on donne des médicaments doucement irritants & légérement échauffants, afin de ranimer les forces. Il eſt un autre cas où l'on peut encore les donner, mais avec modération; c'eſt dans la convaleſcence, qui eſt preſque toujours accompagnée d'une diminution réelle des forces.

De l'Opium, & ſes Préparations. L'opium convient-il dans les maladies aiguës? On ne peut preſque point donner de regles générales ſur ſon uſage, parce que ce remede demande beaucoup de prudence & d'habileté. En général, l'opium convient toutes les fois que la maladie eſt compliquée avec une affection ſpaſmodique, indépendante de la maladie, comme vapeurs, tenſion nerveuſe, &c. Mais il faut s'en abſtenir, même quand cette complication a lieu, lorſque la maladie préſente des ſignes de coction & d'évacuation critique, car, dans ce cas, il deviendroit très-dangereux, en tant qu'il ſupprime preſque toutes les excrétions; dans le temps de crudité ou d'irritation, & lorſque cette derniere

eſt augmentée par un déſordre dans l'action nerveuſe capable de produire des ſymptômes très-violents: on peut en faire uſage, en conſultant les articles de ce Dictionnaire, relatifs au cas particulier dont il s'agit.

Des Diaphorétiques & Sudorifiques. Quand les perſonnes attaquées d'une maladie aiguë ſont d'un tempérament robuſte & vigoureux, que les forces ſont plus que ſuffiſantes, il faut s'abſtenir totalement de ces remedes; car, en voulant forcer la nature, on la dérange; & il arrive par-là très-ſouvent qu'on rend une maladie maligne, de bénigne qu'elle étoit. Il n'y a qu'un cas où les ſudorifiques un peu actifs peuvent convenir; c'eſt dans l'invaſion d'une fievre catarrhale: il eſt aſſez ordinaire de voir chez les payſans de la campagne, que des échauffants, des diaphorétiques, des cordiaux, adminiſtrés tout au commencement d'une maladie produite par une ſuppreſſion de tranſpiration, la rétabliſſent tout de ſuite; ce qui empêche très-ſouvent la maladie d'aller plus loin.

Des Véſicatoires. En général, on peut appliquer les cantharides, lorſque, dans une maladie aiguë, on voit qu'après quelques ſignes de coction, les forces s'affoibliſſent conſidérablement, que le malade eſt d'un tempérament lâche & phlegmatique. Dans les maladies inflammatoires accompagnées de laxité, d'affaiſſement de forces au commencement du temps de la coction, on peut les appliquer avec beaucoup de ſuccès. On doit s'en abſtenir dans les fievres putrides, ſur-tout celles qui arrivent chez un tempérament ſanguin, bilieux & mélancolique, à moins que la putridité ne ſoit entretenue par la laxité des ſolides & l'épaiſſiſſement des humeurs. Quant aux regles particulieres, *voyez* les différents articles de ce Dictionnaire.

Des Récidives. Il arrive aſſez ſouvent, dans les maladies aiguës, des récidives occaſionnées ou par des reſtes de matiere morbifique, qui n'ont point été évacués, ou par des fautes dans le régime, lorſqu'on mange trop, & plus que les forces de l'eſtomac ne peuvent digérer; alors il s'amaſſe des crudités qui renouvellent la maladie, ou qui en produiſent une autre. Dans les deux cas,



les récidives doivent être traitées comme une nouvelle maladie aiguë ; mais il faut être plus modéré sur la saignée, à cause de l'affoiblissement des forces, occasionné par la maladie antérieure. *Voyez* MALADIES CHRONIQUES.

MALADIES DES ARTISANS. Les pauvres sont sujets à une infinité de maladies, qui semblent, pour la plupart, avoir des caracteres différents de celles du commun des hommes, & qui, par conséquent, exigent un traitement particulier. Cette partie du genre humain qui est la plus à plaindre, & qui est livrée aux travaux les plus pénibles, mérite une consolation particuliere, & exige que l'on fasse une sérieuse attention aux maux qui l'affligent.

La plupart des pauvres, qui tirent leur subsistance des différents travaux auxquels ils se livrent, y trouvent souvent les maux les plus funestes.

Il est, par conséquent, très-avantageux pour ces ames charitables qui cherchent à soulager les malheureux dans leurs peines, de leur procurer tous les secours nécessaires pour pouvoir opérer ces œuvres pieuses auxquelles elles se sont destinées.

Comme les pauvres artisans sont, en général, fort à l'étroit du côté de la fortune, nous aurons l'attention de ne prescrire dans leurs maux que des remedes dont l'acquisition soit facile & peu coûteuse, & qui, pour la plupart, ne les troubleront point dans les travaux ordinaires, autant qu'il sera possible de le faire.

Il n'est point d'artisans qui ne soient sujets à des maladies particulieres, qui dépendent presque toutes du genre de vie & de la nature de la profession qu'ils exercent. Nous tâcherons d'approprier le traitement à chaque espece d'homme & de maladie.

Maladies des Amydonniers.

Tout le monde sçait que les amydonniers pétrissent le bled avec les pieds, après l'avoir fait macérer dans des vaisseaux de marbre ou de bois, remplis d'eau, pour ensuite en tirer la pâte que l'on fait sécher au soleil. Sans cette maniere d'exécuter leurs travaux, il n'est

pas douteux qu'ils seroient exposés à des maux bien plus grands, sur-tout s'ils se servoient de l'usage des mains. Cependant, de cette masse battue, il s'éleve une vapeur d'un goût fade, tirant sur l'aigre; c'est l'impression de cet acide qui occasionne à ceux qui pétrissent l'amydon des oppressions, des toux si étranges, qu'ils sont, la plupart du temps, obligés d'interrompre leurs travaux, pour ne pas étouffer sur le champ. Ils sont également sujets à des maux de tête, à des asthmes & à des toux convulsives, à mesure que cette vapeur acide s'éleve avec plus ou moins de force, & qu'elle est plus ou moins âcre & irritante.

Pour éviter ces sortes de maladies, les amydonniers devroient travailler dans des lieux très-spacieux, dans lesquels on devroit pratiquer un courant d'air continuel, qui chassât sans cesse cette vapeur acide, à mesure qu'elle s'éleveroit. On pourroit, par exemple, pratiquer au haut de l'endroit où ils travaillent, une fenêtre qui répondit à quelqu'autre fenêtre ou porte, d'un côté opposé: on ouvriroit en même temps l'une & l'autre issue, afin d'attirer l'air en abondance.

Une autre précaution que ces ouvriers pourroient prendre, ce seroit de se mettre autour du cou une espece d'entonnoir de papier, dont le côté le plus large fût tourné vers la tête: par ce moyen, la direction de la vapeur se trouveroit brisée, & ils éviteroient cette évaporation subite & directe de la matiere âcre de l'amydon.

Quand, malgré toutes ces précautions, le mal les surprend, il faut d'abord leur frotter les narines avec de l'eau thériacale, de l'eau de Luce, du sel ammoniac, qui détruisent sur le champ l'activité de cette matiere acide: immmédiatement après, on leur fera prendre de l'huile d'amandes douces par cuillerée, jusqu'à ce que la toux & les efforts soient un peu calmés. On pourra aussi leur faire prendre le looch suivant:

Prenez, *Douze Amandes douces pelées.*

Battez-les dans un mortier, en y ajoutant par degré,

D'Eau commune, quatre onces.

De Gomme Arabique, un scrupule.

De Magnésie en poudre, un gros.

Ajoutez ensuite

De Sirop de Guimauve.

De Diacode, de chaque demi-once.

D'huile de Noix, une once.

Mêlez le tout ensemble, en remuant exactement, pour faire un looch que vous donnerez par cuillerées, jusqu'à ce que les symptômes ci-dessus soient appaisés.

Pour boisson, on leur fera une émulsion avec une douzaine d'amandes pelées & battues dans un mortier, sur lesquelles on versera une chopine d'eau de guimauve; on passera le tout, & on y ajoutera un peu de sucre candi.

Quelquefois on se contentera de faire prendre au malade un bon verre de vin, & de lui donner tous les soirs un demi-gros de thériaque, sur-tout lorsque le mal n'est pas si grave; car, quand les symptômes sont violents, il faut absolument avoir recours à une saignée, pour diminuer l'effort de la toux, & calmer sa violence.

On les purgera tous par un lavement, avec le remede suivant:

Prenez, *De Miel mercurial, deux onces.*

De Diaphœnic.

De Diaprun, de chaque une once.

Faites fondre dans une chopine d'eau.

On leur donnera aussi dix-huit grains d'ipécacuanha, s'ils ont la langue chargée, & quelques nausées ou envies de vomir: on recommencera ensuite le lavement comme ci-dessus.

Immédiatement après, on fera prendre au malade du sirop anti-scorbutique, avec de l'eau & du vin anti-scorbutique, décrit à l'article SCORBUT. On pourra faire aussi des pilules pour terminer la guérison, & pour achever de détruire l'acide répandu dans le sang. Telles sont les suivantes:

Prenez, *De Savon d'Alicante, deux gros.*

De Safran de Mars apéritif, demi-gros.

D'Yeux d'Ecrevisses, deux scrupules.

Avec suffisante quantité de sirop d'Absinthe.

Faites des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra quatre à-la-fois, trois fois par jour.

Maladies des Baigneurs.

Les baigneurs & les étuvistes sont obligés, par état, d'être renfermés dans des lieux chauds & humides, & de respirer un air étouffant, privé d'une partie de son ressort, chargé de la vapeur d'haleine & de la transpiration de gens souvent mal-sains, qui s'y trouvent; ce qui les expose à des maladies qu'ils ne peuvent éviter.

Les baigneurs sont sujets à des étouffements qui sont quelquefois si forts, qu'ils sont obligés de sortir pour respirer, sans quoi ils étoufferoient.

Quand ces étouffements & ces difficultés de respirer sont si considérables qu'ils perdent connoissance, il faut les transporter sur le champ hors de la chambre, leur desserrer le cou & les habits, leur faire respirer des odeurs vives, leur frotter les bras, les mains & les pieds avec de la flanelle, & tâcher de ranimer la circulation, en leur faisant avaler quelques cuillerées d'eau des Carmes dans de l'eau, ou un petit verre d'eau-de-vie; on leur donnera ensuite le lavement suivant:

Prenez, *De Diaphœnic, une once.*
De Crystal minéral, deux gros.
De Vin émétique trouble, une once.

Faites fondre le tout dans une suffisante quantité d'eau pour un lavement, qu'on renouvellera de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que la poitrine paroisse totalement dégagée.

Pour éviter ces attaques, les baigneurs auront l'attention, aussi-tôt qu'ils se sentiront oppressés, de sortir des étuves pour respirer, afin de ne pas tomber dans des états si fâcheux.

Comme les bains se prennent quelquefois pour des maux & des ulceres contagieux, les étuvistes & les baigneurs auront grand soin de ne pas respirer de trop près la vapeur des eaux où sont plongés les malades, ni les exhalaisons qui sortent de leurs corps. Après qu'ils auront touché au malade, ils se frotteront les mains avec du vinaigre, & ils respireront de l'essence de jas-

min : ils pourront même se frotter le visage & les narines avec du vinaigre des quatre voleurs, décrit à l'article PRÉSERVATIF.

Ce que nous disons ici au sujet des bains chauds, doit aussi avoir son application à l'égard des bains froids. On doit être attentif, quand on sort des étuves qui sont très-chaudes, à ne point entrer subitement dans les lieux où sont les bains froids, ni d'y plonger les mains, sans avoir auparavant pris la précaution de s'accoutumer à la température de l'air de la chambre.

Maladies des Bateliers, des Pêcheurs, des Jardiniers, & de ceux qui conduisent les Trains de bois.

Toutes ces especes de gens sont, comme on le voit, exposés à vivre dans un air humide & froid, qui les morfond continuellement; joint à ce qu'ils sont obligés souvent d'avoir les mains, les pieds & quelquefois tout le corps dans l'eau. De-là la transpiration se supprime, la circulation s'arrête dans les différentes parties du corps; ce qui produit des démangeaisons, des dartres, des érysipeles, des pleurésies, des catarrhes, des rhumatismes, des toux, des maux de côté, qui sont les maladies les plus communes, dont sont attaqués ceux qui habitent les lieux humides & froids.

C'est à la transpiration arrêtée qu'on doit attribuer la cause immédiate de ces maladies, & c'est le froid qui en est la cause éloignée.

Les premieres précautions que doivent prendre ces sortes de gens, c'est de se tenir suffisamment vêtus, autant que leur faculté le permet; de se pourvoir de bottes ou bottines pour marcher dans l'eau, dans un cas de nécessité.

2° Ils doivent avoir toujours dans leurs poches un mélange d'eau & d'eau-de-vie, c'est-à-dire, un poisson d'eau-de-vie sur une pinte d'eau; &, aussi-tôt qu'ils se sentent saisis de quelque froid, ils doivent y avoir recours, & en boire un grand coup : par ce moyen, ils

empêcheront la transpiration de se supprimer; ils donneront à leur sang de la fluidité qui le fera circuler; & ils éviteront bien des attaques de rhume, de catarrhe & de fluxions.

3° Il est à propos qu'ils fument du tabac; pour changer la qualité mal-faisante de l'atmosphere qui les environne, pour remplir leurs poumons d'une vapeur chaude & calmante, qui les préserve d'une irritation qui les menace, & le sang du ralentissement où il peut tomber par l'inspiration d'un air froid & humide. Si la nécessité de la manœuvre dans leur bateau, ou sur les trains de bois, leur ôte la facilité de fumer du tabac, ils peuvent y suppléer par le tabac pris par le nez ou mâché.

4° Ce qu'il faut encore qu'ils observent, c'est qu'ils ne doivent jamais boire froid, soit en travaillant, soit en finissant leurs travaux; de sorte qu'il est plus sûr, en pareil cas, de boire un bon verre de vin, ou un verre d'eau-de-vie avec de l'eau, pour se préserver des catarrhes & des rhumes.

La principale précaution que devroient prendre ces especes d'ouvriers, ce seroit de porter sur leur dos un surtout ou une espece de capote de toile cirée, qui leur couvriroit la nuque, les épaules, & tout du long de l'épine du dos, afin que ces pauvres gens ne fussent pas mouillés à chaque instant du jour. Au sortir de leurs travaux, ils quitteroient cet habillement, ils se ressuieroient en changeant de linge, ou simplement en se faisant sécher dans leur lit ou auprès du feu.

A l'égard des rhumes, fluxions de poitrine, catarrhes, toux, & autres maux qui surviennent à ces sortes de gens, ils n'exigent point un traitement différent. *Voyez ce que nous avons dit à chacun de ces articles en particulier.*

Maladies des Blanchisseuses.

Les lavandieres, les lessiveuses, les blanchisseuses, comme on le sçait, ont presque toujours les pieds, les mains & les jambes dans l'eau froide, dans des rivieres souvent bourbeuses & mal-saines.

Il n'en faut pas davantage pour ſupprimer la tranſpiration, pour arrêter les regles, & expoſer ces femmes malheureuſes aux ſuppreſſions, aux pâles-couleurs, à la cachexie, & aux enflures des jambes.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que le ſéjour continuel qu'elles font dans l'eau, fait une impreſſion ſi vive ſur les ſolides, qu'il en détruit la texture, les rend pareſſeux & incapables de reſſort: c'eſt pourquoi ces ſortes de femmes ſont ſujettes aux œdêmes, à la leucophlegmatie & à l'hydropiſie.

Les femmes qui font la leſſive ne ſont point exemptes des maux que contractent les blanchiſſeuſes qui lavent le gros linge à la riviere: elles ſont de plus ſujettes à d'autres incommodités. La plupart ont des maux de tête continuels, occaſionnés par la vapeur de la leſſive bouillante, dans laquelle elles plongent perpétuellement les mains, & qu'elles ont toujours ſous les yeux & ſous le nez; vapeurs qui deviennent très-dangereuſes, lorſqu'elles y mêlent ou ſubſtituent la chaux à la cendre; auſſi ſont-elles expoſées aux oppreſſions d'aſthme & aux étouffements.

Les blanchiſſeuſes de menu linge ont pour leur part à eſſuyer des gerçures ſur les mains, les poignets ou les bras, leſquelles ſont plus ou moins dartreuſes, éryſipélateuſes & inflammatoires. De-là naiſſent de fâcheuſes fievres, & des douleurs ſi vives dans les parties malades, que ces femmes ſont obligées quelquefois de diſcontinuer le blanchiſſage.

Les leſſiveuſes éviteront leurs maladies, en s'expoſant, le moins qu'elles pourront, à la vapeur de leur leſſive, & en ſe garantiſſant le nez & la bouche, par le moyen d'un entonnoir de papier; en ne mettant point de chaux dans leur leſſive, & en ſe lavant ſouvent le viſage & les yeux avec de l'eau.

A l'égard de celles qui ont les mains gercées, il ne faut jamais appliquer deſſus rien de gras, comme pommade, huile d'amandes douces, ou autre choſe ſemblable. L'eau d'orge mondé ſuffit toute ſeule pour laver les gerçures & les boutons enflammés. Quand les douleurs ont vives, on peut les étuver avec du lait chaud, laiſſant

fant par-dessus un linge mouillé de lait ou d'eau d'orge, ou enduit de crême bien récente. Il faut recommander à ces sortes de gens d'éviter le vin, les ragoûts épicés & salés, & même l'usage de la viande à souper. On pourra avoir recours aux saignées, si le cas l'exige, & employer les remedes que nous avons indiqués en pareil cas. *Voyez* GERÇURE & ENGELURE.

Lorsque ces personnes seront bien guéries, elles ne reprendront le blanchissage, qu'en ayant soin de se laver souvent les mains avec de bonne huile d'olive, ou du beurre bien frais, avant de les mettre dans l'eau.

Quand les blanchisseuses repassent leurs linges, il s'éleve une vapeur qui participe du cuivre ou du fer; ce qui peut quelquefois irriter le genre nerveux, & l'agacer. Il faut qu'elles évitent de respirer cet air, le plus qu'elles pourront, & qu'elles se frottent souvent le nez avec du vinaigre.

Le danger devient encore plus grand, quand elles se servent de charbon au lieu de braise, & qu'elles travaillent dans un endroit étroit & renfermé. Le mouvement & l'action de leurs bras fatiguant leur poitrine, à mesure qu'une vapeur mal-faisante la pénetre, cela les expose aux maux & aux épuisements de poitrine. Ainsi elles doivent éviter de se servir de charbon, ou du moins ouvrir souvent les fenêtres & les portes, pour renouveller l'air, & le rendre plus sain. *Voyez* VAPEURS DE CHARBON.

Maladies des Bouchers.

La puanteur qui regne dans les boucheries doit nécessairement altérer la qualité de l'air, & le disposer à la pourriture & à la corruption. Le sang des animaux que l'on égorge se pourrit en très-peu de temps, &, répandant dans l'air des vapeurs cadavéreuses, produit des gangrenes, des maladies malignes.

C'est pourquoi ces ouvriers sont sujets aux maux de cœur, aux vomissements, aux pertes d'appétit, aux maux de tête & aux oppressions.

L'attention que doivent avoir ces sortes de gens, est de jetter beaucoup d'eau dans l'endroit où ils tuent leurs

bœufs, de tenir continuellement les portes & les fenêtres ouvertes, d'y laisser circuler l'air librement, de respirer souvent du vinaigre des quatre voleurs, de se laver les mains & le visage avec de l'eau fraiche, de prendre souvent l'air au dehors, & de ne point rester dans leurs boucheries quand ils ont fini leur ouvrage. Voici une boisson dont les bouchers peuvent faire usage dans les dégoûts & les maux de cœur auxquels ils sont exposés.

Prenez, *De Racines d'Impératoire.*
De Galanga, ratissées & coupées menu, de chaque une once.
De Myrrhe, un gros.
De Safran, demi-gros.
De Quinquina, deux gros.
D'Encens mâle, un gros.
De Canelle concassée, deux gros.

Faites infuser le tout chaudement dans deux pintes de vin blanc sur des cendres chaudes. Passez la liqueur, pour en prendre un petit verre dans le besoin.

Comme les bouchers se trouvent continuellement dans la vapeur du sang des animaux nouvellement tués, ils reçoivent par les pores absorbants des sucs extrêmement nourrissants, qui augmentent la plénitude de leur sang, & les tient presque toujours dans un état de pléthore habituelle; aussi voit-on presque toujours que ces gens sont forts & robustes, qu'ils ont de gros membres & un embonpoint considérable : ils sont aussi sujets à l'apoplexie, aux coups de sang, aux hémorrhagies & aux étouffements.

On évitera ces inconvénients, en les saignant de temps à autre, en leur faisant boire beaucoup de petit-lait ou d'eau de chiendent, en leur faisant prendre des lavements, & en les purgeant deux ou trois fois par an.

Maladies des Boulangers.

Les boulangers, qui remplissent une des professions les plus utiles à la vie, sont sujets à de grands inconvénients. Ils passent d'abord la nuit à faire le pain : ce dérangement dans leur vie les expose aux maux qui sui-

vent le défaut de transpiration. L'habitude continuelle où ils sont de s'exposer à la chaleur de leur four, & de respirer ensuite un air froid, leur occasionne des fluxions de poitrine, des pleurésies, des rhumes, &c.

La quantité prodigieuse de farine qu'ils avalent ne peut manquer de gêner leur respiration, & de produire beaucoup d'affections de poumon.

Leurs yeux, exposés à chaque instant à recevoir des impressions mal-faisantes des flammes & du feu, & de la poussiere farineuse qui voltige, les rend chassieux.

Ils doivent donc éviter, autant qu'ils peuvent, les variations subites de chaud & de froid, auxquelles ils sont exposés. La nuit, comme ils sont tout nus, ils ne doivent point s'exposer à la fenêtre ni à la porte : autrement ils risquent de supprimer la transpiration ; ce qui est d'autant plus dangereux, qu'ils sont plus échauffés par la chaleur du lieu où ils sont. Ils feroient bien aussi de se couvrir la tête avec un mouchoir, pour éviter l'ardeur de la flamme, & l'impression de la poudre farineuse qui est répandue dans l'air. Ils auront en même temps la précaution de se laver le visage avec de l'eau, de se gargariser avec de l'eau & du vinaigre, & de se nettoyer les yeux avec moitié eau-rose & moitié eau de plantain.

La grande chaleur dans laquelle les boulangers sont obligés de vivre, dispose leur sang à la dissolution, & les rend sujets au scorbut, à une espece de cachexie, de langueur & de consomption. Ils éviteroient tous ces inconvénients, si, après avoir fait ce qui est de leur ministere, ils prenoient les précautions que nous venons de dire ; si d'ailleurs ils avoient soin de respirer un air pur & serein, une demi-heure avant de se coucher ; s'ils évitoient, pendant la nuit, de boire des liqueurs spiritueuses, comme de l'eau-de-vie; & s'ils faisoient usage, pour boisson, d'un peu de vin dans beaucoup d'eau. Leurs maladies se traitent à peu près comme les autres, excepté qu'on doit être plus réservé sur les saignées & les boissons, parce qu'ils sont trop épuisés pour pouvoir les bien soutenir.

La maladie la plus grave & la plus fâcheuse à laquelle les boulangers sont exposés, c'est celle occasionnée par

la vapeur du charbon. Comme ces sortes de gens ont coutume d'éteindre leur charbon, pour en faire de la braise qu'ils vendent ensuite à différents particuliers, ils sont obligés de mettre leurs charbons sous des cloches à la cave. Quand ces hommes malheureux vont ensuite dans ces lieux pour chercher leur braise, souvent la vapeur les saisit & les suffoque; ils tombent évanouis, & perdent connoissance: l'air qui a perdu tout son ressort, & qui est chargé de la partie mal-faisante du charbon, saisit si vivement la respiration, qu'il intercepte & arrête subitement toutes les fonctions.

Le premier soin qu'on doit prendre, quand ces pauvres malheureux sont tombés dans cet état, est de les transporter d'abord dans un air pur, & de leur faire respirer de la fumée de tabac; de leur donner sur le champ un bon verre d'eau-de-vie, s'ils peuvent l'avaler, & un lavement de tabac. On leur fera, en même temps, des frictions sur tout le corps avec une flanelle trempée dans l'esprit-de-vin; on les pincera, on leur arrachera les poils, on excitera la circulation de toutes les manieres: quand elle sera parfaitement rétablie, on leur donnera un verre de vin avec un peu de girofle & de muscade; après quoi, s'ils ne sont pas entiérement rétablis, on pourra les saigner au bras, leur donner des boissons abondantes & des lavements, & sur-tout de l'opium ou des gouttes anodines. Un moyen sûr pour éviter ces sortes d'accidents, c'est, en descendant dans la cave, d'y jetter du papier enflammé: s'il brûle tout-à-fait, on n'a rien à risquer de la vapeur: quand il s'éteint, il ne faut point entrer dans la cave, & il faut se conduire de la maniere qui suit. On prend une botte de paille, que l'on met à la porte de la cave ou sur les marches de l'escalier; on y met le feu: cette paille embrasée sert de ventouse, & attire avec force l'air extérieur, & le fait descendre dans la cave: on a, en même temps, soin d'ouvrir le soupirail de la cave, afin de donner à l'air un libre cours; après quoi, on jette encore du papier enflammé dans la cave, & l'on voit s'il se consume; sinon on recommence encore la même chose que ci-dessus, jusqu'à ce que l'air de la

cave soit entiérement renouvellé. Par ce moyen, les boulangers éviteront les accidents fâcheux auxquels ils sont tous les jours exposés.

Maladies des Brasseurs.

Tout le monde sçait que les liqueurs qui fermentent, comme le vin, la biere, le cidre, détruisent en partie l'élasticité de l'air, & répandent une odeur très-malfaisante : l'orge & le houblon, lorsqu'ils sont préparés pour faire la biere, se trouvent en état, par leur vapeur, de nuire extrêmement aux personnes qui entreroient imprudemment dans les celliers.

Ce qu'on peut conseiller de meilleur à ces sortes de gens, c'est d'ouvrir de temps en temps les portes du cellier, & de les pratiquer de façon qu'il puisse y avoir un courant d'air. Pour éviter ces sortes d'accidents, les brasseurs auront soin de plus de se frotter les narines avec du vinaigre des quatre voleurs, du castoréum ou de l'esprit de sel ammoniac, avant de descendre dans leur cellier.

Les autres maladies auxquelles sont sujets les brasseurs, sont les ivresses, les maux de cœur, les aigreurs, occasionnés par l'usage qu'ils font de la biere nouvelle. Pour éviter ces maux, ils doivent n'en boire que sobrement, ou coupée avec de l'eau ; faire usage, de temps en temps, du café, & sur-tout dans l'accès de leur ivresse ; car cette liqueur fouette le sang, l'anime, & tire le corps de l'assoupissement.

Maladies des Cabaretiers.

Les vapeurs malignes qui sortent des liqueurs qui fermentent, sont fort à craindre ; celles qui ont déja fermenté sont aussi quelquefois très-nuisibles : c'est pour cela que les cabaretiers, quand ils descendent dans leur cave, doivent prendre les mêmes précautions que les brasseurs, & doivent faire construire des endroits vastes & aérés, pour y placer leur vin ; car, quand ils restent long-temps dans leur cave, ils risquent de tomber en

ivresse, tant l'odeur est vive & forte : c'est sur-tout l'odeur du vin nouveau qui est la plus à craindre, & celle qui porte le plus de préjudice à la machine.

On remédie à cet état, en prenant l'air, en se mettant à l'usage d'une infusion légere de café, en faisant faire des frictions sur tout le corps avec une flanelle, en faisant bassiner son lit, & se couchant, pour tâcher d'exciter les sueurs.

Les autres maladies des cabaretiers viennent de l'altération qu'ils donnent à leur vin, quand ils sont accommodés avec la litharge, la céruse, ou avec les eaux-de-vie, la fiente de pigeon; ce qui donne la colique des peintres ou des plombiers.

Il est vrai que les cabaretiers qui font ces sortes de manœuvres criminelles, ont grand soin de ne point s'y exposer eux-mêmes; mais, quand cela arrive par mégarde, le traitement n'est point différent de celui que nous avons indiqué à l'article COLIQUE DES PEINTRES.

Maladies des Canonniers.

Les canonniers, ou ceux qui forgent les canons & les battent, sont à peu près dans le cas des chaudronniers : le bruit continuel qu'ils font excite sur eux des impressions si vives, qu'il dérange chez eux l'organe de l'ouïe, & qu'il les rend sourds de très-bonne heure ; joint à ce qu'il s'éleve des parties métalliques qui voltigent dans l'air qu'ils respirent, & qui leur occasionnent des asthmes, des tremblements, des étouffements, des coliques. On peut suivre le même traitement que pour les maladies des chaudronniers. Ils auront seulement l'attention de garnir leurs oreilles d'un peu de coton, pour briser la force des sons; & ils y insinueront tous les jours un peu d'huile de lis ou d'huile de laurier, pour donner un peu de force à la membrane du tambour, qui doit être fatiguée par le bruit continuel.

A l'égard des autres maladies, elles n'exigent pas un traitement différent de celui que nous avons tracé dans le cours de cet ouvrage.

Maladies des Carriers.

Les ouvriers qui ſont obligés de travailler dans les carrieres, & qui reſpirent un air lourd & groſſier, qui n'eſt point renouvellé, ſont expoſés à des infirmités très-dangereuſes. On doit ſe repréſenter aiſément le contraſte qui doit arriver, quand, après avoir reſpiré un air pur & ſerein, on ſe trouve tout d'un coup tranſporté dans un air ſans reſſort. Quelle différence de poids ſur leur peau & ſur leur corps! Auſſi ces ſortes d'ouvriers ſont-ils ſujets aux aſthmes, à la cachexie; & ils périſſent ordinairement à quarante-cinq ou cinquante ans; car on a remarqué, en général, que ceux qui ſont obligés d'habiter ſous terre pour y faire leur profeſſion, périſſent de très-bonne heure.

Pour prévenir les maux dont ces pauvres gens ſont menacés, ils ſe muniront, en deſcendant, d'un petit ſachet pendu à leur cou, dans lequel on aura enfermé une gouſſe ou deux d'ail, pilées avec un peu de camphre: ils ſe frotteront encore le nez & les tempes avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou quelque vin aromatique. L'uſage du tabac en fumée, ou par le nez, eſt encore un préſervatif fort utile dans ces lieux ſouterrains.

Si, en ſortant, ils ſe trouvoient mal, il faut au plutôt les mettre au lit, leur faire boire beaucoup d'eau bien chaude, ou d'infuſion de petite ſauge. On les frottera par tout le corps avec une ſerviette; on leur lavera les bras & les jambes avec du vin chaud ou quelque vin aromatique; on leur appliquera des ventouſes ſeches; &, ſi le cas le requiert, on en viendra même à la ſaignée, en leur faiſant avaler un gros de confection d'hyacinthe, avec vingt-quatre grains de poudre de la Comteſſe dans un verre d'eau de chardon bénit.

Au reſte, ces ouvriers doivent prendre les mêmes précautions que nous avons conſeillées aux braſſeurs, aux boulangers, de jetter tous les matins de la paille enflammée, avant de deſcendre, pour n'être point ſurpris de la vapeur qui s'exhale de ces ſouterrains.

Ces ſortes d'ouvriers ſont auſſi expoſés à tous les maux qui viennent de la tranſpiration ſupprimée, comme

les rhumes, les catarrhes, les rhumatismes : ces maladies n'exigent point un traitement différent de celui que nous avons tracé à chaque article en particulier.

Maladies des Chandeliers.

Ce métier, quoiqu'utile à la vie, est sujet à bien des inconvénients, eu égard à la puanteur & à l'infection qui l'accompagnent. La fonte des graisses ou la préparation des suifs, exhale une odeur qui porte au cœur.

Les ouvriers qui travaillent manuellement la chandelle, sont les premiers à en souffrir, parce qu'ils ont à respirer & à avaler ces vapeurs grasses & animales, qui s'élevent des suifs qui bouillent dans les vaisseaux de cuivre : c'est pourquoi ces ouvriers sont sujets aux maux de cœur, aux vomissements, aux pertes d'appétit, aux maux de tête & aux oppressions.

Les remedes que l'on a trouvés contre les impressions du suif, sont les vomitifs préparés, sur-tout l'oxymel scillitique, sans pourtant donner l'exclusion à l'émétique, dont on peut aussi faire usage, à la dose de deux grains en lavage. On fera prendre ensuite le suc dépuré de cerfeuil, de chicorée sauvage, de mélisse, par cuillerées; ou l'on fera avaler au malade un demi-gros de thériaque avec le suc d'une orange aigre.

Les chandeliers auront l'attention de se frotter le nez & les tempes, plusieurs fois par jour, avec du vinaigre des quatre voleurs, & de travailler leur suif au grand air.

Maladies des Charrons, Charpentiers & Menuisiers.

Ces trois professions sont analogues ensemble : aussi sont-elles exposées aux mêmes maux. Comme ces ouvriers sont dans un travail continuel, & qu'ils sont un grand usage du rabot & de la scie, ils sont ordinairement maigres, secs, sujets aux tremblements, aux clous ou panaris : la vapeur des bois qu'ils travaillent, qui sont souvent colorés, portent dans leurs poumons une difficulté de respirer, & une gêne dans la circulation. Comme ils sont presque toujours debout, ils sont

expoſés aux maux des jambes, aux enflures des pieds & des parties inférieures : les efforts conſidérables qu'ils font quelquefois, leur donnent des varices, des deſcentes.

Ces ouvriers doivent prendre à peu près les mêmes précautions que nous avons indiquées par-tout, c'eſt-à-dire, de reſpirer, autant qu'ils peuvent, l'air libre ; de ne point faire d'effort violent, d'éviter l'uſage de l'eau-de-vie & des liqueurs ſpiritueuſes. Leurs maladies, au reſte, ſe traitent à l'ordinaire.

Maladies des Chaudronniers.

Un autre métier, de la claſſe de ceux qu'on nomme ſédentaires, c'eſt celui des chaudronniers, qui, étant toujours aſſis dans leurs boutiques, battent continuellement le cuivre avec un marteau, & font un bruit ſi conſidérable, qu'ils s'étourdiſſent eux-mêmes, & deviennent ſourds : ce bruit continuel & trop violent fatigue la membrane du tympan, force le ton de ſes fibres, & détruit ſon élaſticité. Il eſt aſſez difficile de remédier à cette maladie, parce qu'elle ſe forme inſenſiblement, & qu'elle ne ſe déclare que dans un âge avancé.

Un autre inconvénient plus funeſte, auquel ces ouvriers ſont ſujets, c'eſt la vapeur du cuivre, qu'ils reſpirent, qui, s'inſinuant par les pores, par la reſpiration ou par la bouche, pénetre juſques dans les poumons & l'eſtomac ; ce qui leur donne des aſthmes, des étouffements, des toux ſeches. L'huile d'amandes douces, priſe par cuillerées, pluſieurs fois par jour, l'orgeat, le lait d'amandes en boiſſon, le lait, le petit-lait, ſoulagent ces malades ; mais, pour peu que leurs corps ou leurs tempéraments ſoient enclins à la pulmonie ; il faut abſolument qu'ils quittent le métier.

On a obſervé que ces ſortes d'ouvriers étoient ſujets, dans leurs maladies aiguës, à avoir des tintements d'oreille, des bruiſſements, quelquefois même des ſurdités. Mais, comme ces maux prennent leur origine dans la nature même de leur métier, on doit moins s'en effrayer.

Maladies des Chaux-Fourriers.

La chaux peut occaſionner de grands accidents à ceux qui la travaillent. Sa vertu deſſéchante va à un tel point ſur les parties nerveuſes, qu'elle donne des tremblements continuels à ces pauvres malheureux. Le poumon ſe trouvant chargé de cette matiere corroſive, l'aſthme, la phthiſie ſurviennent.

Ces ſortes d'ouvriers ne peuvent rien faire de mieux que de s'humecter la poitrine avec de la tiſane de guimauve, ou de l'eau de fleurs de guimauve avec le ſirop de violette. Ils peuvent auſſi faire uſage, le matin, d'un verre de lait de vache, noyé dans beaucoup d'eau. Le beurre frais, le matin, étendu ſur le pain, leur eſt encore très-utile.

Il faut que ces ouvriers prennent ſoin de ne point s'expoſer à l'air froid en ſortant de leur four, de ne point trop reſpirer la vapeur de la chaux, & de prendre l'air de temps en temps.

Maladies des Copiſtes.

Les copiſtes des manuſcrits, qui paſſent leur vie à déchiffrer de vieilles écritures, & qui liſent habituellement d'anciens manuſcrits, ſont expoſés à perdre la vue, par la violente contenſion où ſe trouvent, jour & nuit, les fibres & les membranes des yeux. Ils ſont auſſi expoſés aux cataractes. Ces ſortes de maladies ſont preſqu'incurables. Ils peuvent ſeulement avoir l'attention de ne point trop ſe fatiguer; de faire uſage, de bonne heure, de lunettes qui conſervent; de ſe frotter les yeux, ſoir & matin, avec de l'eau d'euphraiſe, ou avec de l'eau & quelques gouttes d'eau-de-vie. Ces ſortes de perſonnes doivent ſur-tout éviter de travailler à la lumiere; ou, s'ils ſont obligés de le faire, il faut qu'ils ſe ſervent d'un défenſif de taffetas vert, qui briſe les rayons de la lumiere, & les empêche de porter une impreſſion directe ſur les yeux.

Les copiſtes ſont encore expoſés à une autre maladie; c'eſt la paralyſie du bras, & les tremblements dans les

mains : la grande habitude dans laquelle ils se trouvent d'exercer leurs mains & leurs doigts, relâche considérablement les solides, détruit leur ressort, & produit la paralysie. Il suffit pour eux de se laver, soir & matin, les mains avec du vin rouge, dans lequel on aura fait bouillir des roses de Provins, ou de se frotter avec de l'eau-de-vie de lavande, soir & matin. Au reste, cette maladie vient de fatigue : on y remédie en prenant du repos, & en n'exerçant plus ses doigts. Ils peuvent aussi avoir recours à la pommade suivante :

Prenez, *Une chopine de Vin.*
Une livre de Beurre frais non salé.

Faites-les bouillir, pendant demi-heure, avec une poignée de sauge, de romarin & d'hyssope, bien hachés : couvrez bien le vaisseau ; passez ensuite, & exprimez fortement le tout par un linge, & mêlez-y un verre d'eau-de-vie. Ce mélange est fort utile dans cette espece de paralysie : on en frottera la partie deux ou trois fois par jour.

Maladies des Cordonniers.

La nécessité dans laquelle sont les cordonniers, surtout pour femmes, de jaunir ou rougir les talons de leurs souliers, les rend susceptibles des maux auxquels sont exposés les peintres & les doreurs. Ils ont des coliques, des paralysies, des maux de cœur, des maux d'estomac, qui se traitent comme la colique des peintres.

La mauvaise odeur des cuirs & des peaux, produit un air mal-sain qu'ils respirent tous les jours, & qui leur donne des étouffements, des asthmes & des difficultés de respirer. Pour y remédier, il faut qu'ils laissent les portes ouvertes plusieurs fois par jour, qu'ils ouvrent tous les chassis de leur boutique, afin de donner passage à l'air extérieur.

L'habitude dans laquelle sont ces ouvriers de travailler le dos courbé & toujours assis, les expose aux maux de reins, aux hémorrhoïdes : ils ont de plus dans les mains des oignons, des calus, & souvent des panaris. Il faut qu'ils lavent leurs mains, soir & matin, dans l'eau tiede ; qu'ils se frottent les reins tous les soirs en se cou-

chant, & qu'ils se promenent pendant une heure avant de se coucher.

Maladies des Corroyeurs.

Cette profession est si sale & si puante, qu'il est impossible que ceux qui la font ne soient exposés à beaucoup d'incommodités : l'odeur qui s'exhale des cuirs & des matieres putrides des animaux, s'insinuant dans le corps par la respiration, altere la qualité du sang, le dispose à la putréfaction, & le rend propre à tourner en dissolution. Aussi ces sortes de gens sont-ils sujets aux gangrenes, aux taches scorbutiques, aux démangeaisons à la peau, à la dissolution du sang, & à tous les maux qui viennent de la putréfaction des humeurs.

Ces ouvriers doivent respirer un air pur & serein, le plus qu'il est possible : les fêtes & dimanches, ils doivent se promener hors de la ville, & tâcher de réparer les effets du mauvais air auquel ils sont habitués. Ils auront soin aussi de tenir leur boutique bien propre, en la lavant souvent, en la balayant deux fois par jour, en laissant toutes les portes ouvertes, pour donner un libre courant à l'air : ils respireront de plus du vinaigre plusieurs fois par jour, ou du suc de citron ; &, comme leurs humeurs sont disposées à tourner en putréfaction, il faut qu'ils évitent de se nourrir de viandes salées & épicées, qu'ils assaisonnent leur nourriture avec du vinaigre, & qu'ils prennent pour boisson une chopine d'eau dans laquelle ils verseront la moitié d'un verre d'eau-de-vie.

Maladies des Couteliers.

Les couteliers ont des maladies qui dépendent de la profession qu'ils exercent. Les uns étant courbés & étendus au dessus de la pierre à repasser, les autres tournant une route avec rapidité ; ce qui donne aux uns des douleurs dans les bras & dans les jambes, les expose aux tremblements & aux paralysies ; & aux autres, des maux d'estomac, des difficultés de respirer, des asthmes, des maux de reins & de dos, joint à ce qu'ils respirent un air chaud auprès de leur forge, & qu'ils sont

renfermés dans un lieu où l'air, pour l'ordinaire, n'a point d'issue.

En général, on doit leur conseiller d'éviter de rester trop long-temps dans la même posture, de varier leurs travaux, tantôt tourner la roue, tantôt raffiner le fer, & cesser leur ouvrage quand ils sentent quelque disposition à leur maladie.

Maladies des Crocheteurs.

Les fardeaux continuels que portent les crocheteurs, les efforts continuels qu'ils font, l'étrange violence qu'éprouvent toutes les parties, exposent le corps de ces pauvres malheureux à périr à chaque instant. Les vésicules du poumon, enflées par beaucoup d'air lorsqu'ils veulent élever quelque fardeau considérable, joint à la fatigue continuelle qu'éprouve la poitrine qui est tirée en arriere par les sangles des crochets, les rend sujets aux crachements de sang. La ridicule vanité où ils sont de faire parade de leurs forces dans des occasions où il est inutile de le faire, les expose à des efforts violents, où ils peuvent se briser quelques vaisseaux, se rompre les anneaux du bas-ventre, & se donner des descentes, des entorses, des varices considérables.

Ainsi il est essentiel de saigner ces sortes de gens, quand ils sont attaqués de ces maladies, & de le faire même plusieurs fois, selon le besoin.

Une autre incommodité à laquelle ils sont sujets, c'est de devenir bossus. L'habitude continuelle dans laquelle ils sont de se tenir courbés pour se prêter à leurs charges, fait que l'épine se voûte & se courbe. Le remede à cet inconvénient ne pourroit être que de prendre les précautions nécessaires pour ne point se courber de cette maniere, ce qui est bien difficile; aussi conservent-ils cette difformité tout le reste de leurs jours.

Ces sortes de gens ne sont pas moins exposés aux maladies de suppression de transpiration, que les bateliers, les pêcheurs, &c. Ils sont continuellement dans le cas d'avoir si chaud, qu'ils sont tout en sueur; après quoi ils passent dans un air froid, qui peut leur faire beaucoup de mal: un verre de vin pur, bu sur le champ, les pré-

ſerve de tous les accidents, pourvu qu'ils aient l'attention de ne point ceſſer tout d'un coup leur exercice, mais de ſe promener juſqu'à ce que leur ſueur ſoit finie.

Maladies des Doreurs.

Les doreurs manient continuellement le mercure qui entre dans leurs couleurs, & qui fait ſur eux des impreſſions ſi vives, qu'ils ſont ſujets à des coliques violentes, à des tremblements dans les membres, à des paralyſies, à des maux de tête, à des irritations de nerfs conſidérables, & à des phthiſies.

On recommande à ces ſortes de gens beaucoup de boiſſons, comme l'eau de guimauve, le lait coupé le matin, l'huile d'amandes douces, les crêmes de riz, priſes en guiſe de ſoupe à dîner & à ſouper : il faut qu'ils évitent le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, les aliments échauffants, & tout ce qui peut animer leur ſang. Quand, après ces précautions, ils ne peuvent ſe garantir des mauvais effets de leur profeſſion, il faut qu'ils la quittent.

Maladies des Diſtillateurs.

Ceux qui diſtillent les eaux-de-vie ſont continuellement enfermés dans un air chargé de parties vineuſes & aſſoupiſſantes, qui les rend comme ſtupides, languiſſants ou engourdis, & ſans appétit. Les nerfs, irrités par les impreſſions de ces parties volatiles, dérangent & troublent toute l'économie animale.

Les chymiſtes & les apothicaires, qui ſont ſujets à diſtiller des plantes qui ont une odeur forte, ſont expoſés quelquefois à en avoir des atteintes cruelles : tels ſont ceux qui diſtillent l'eau-forte, qui leur produit des toux, des crachements de ſang continuels. A l'égard des autres qui ne diſtillent que des plantes dans l'eau-de-vie, ils riſquent beaucoup moins : cependant ils ſont expoſés à des ivreſſes, à des étourdiſſements, des éblouiſſements qui leur durent quelquefois pendant des mois entiers.

Ce qu'on peut leur conſeiller de mieux, c'eſt, pendant qu'ils travaillent à diſtiller les eaux-de-vie, de ſe

priver de boire du vin ; dans le temps qu'ils ont à entonner le vin ou l'eau-de-vie, de détourner leur visage, & d'avoir soin de se laver, de temps en temps, avec l'eau froide : enfin ils feront bien de sortir quelquefois des lieux où se passent leurs opérations, afin de changer l'impression de ce mauvais air. Ils respireront de l'esprit de sel ammoniac, ils se frotteront les narines & les mains de vinaigre, & ils boiront de temps en temps un peu d'oxycrat.

Les chymistes sont sujets de plus aux coliques, aux asthmes, aux pissements de sang, aux convulsions. Ils deviennent tremblants, chassieux, asthmatiques & sans dents, tout ce mal étant causé par la force de l'impression des vapeurs ou fumées métalliques. L'usage de l'huile d'amandes douces, prise soir & matin, le lait de vache ou d'ânesse, continué pendant long-temps, les bouillons faits avec le veau & les choux rouges, sont très-efficaces dans ces maladies.

Maladies des Ecrivains.

Les écrivains de profession, qui gagnent leur vie à écrire & à copier sans cesse des manuscrits, ou semblables ouvrages souvent mal écrits ou griffonnés, sont exposés à perdre la vue, parce que les fibres nerveuses des yeux, se trouvant fatiguées par la lecture continuelle, perdent leur ressort, & s'affoiblissent. Ils sont également sujets à la paralysie. *Voyez ce que nous avons dit ci-dessus dans les* MALADIES DES COPISTES.

Maladies des Etuvistes.

Ils sont, ainsi que les baigneurs, exposés à passer d'un air chaud dans un air froid ; &, par conséquent, les maux qu'ils ont à redouter, viennent de la suppression de la transpiration. *Voyez ce que nous avons dit aux* MALADIES DES BAIGNEURS.

Maladies des Fondeurs.

Les exhalaisons & les fumées qui s'élevent des matieres que travaillent les fondeurs, empoisonnent leurs

maisons, & les remplissent d'une vapeur très-nuisible: ces parties métalliques, passant par la respiration, coagulent le sang, en arrêtent le mouvement, produisent des étouffements, des asthmes, des difficultés de respirer; circulant ensuite avec le sang, elles causent des coliques, des lassitudes, des maux de tête, & des irritations nerveuses: tels sont les fondeurs de cloches, de canons & de caracteres. Ils sont aussi sujets à l'apoplexie, & sont ordinairement poussifs.

Les remedes, en général, consistent à respirer un air pur, à éviter, autant qu'il est possible, ces vapeurs empoisonnées, à laisser les fonderies toujours ouvertes, à leur donner de temps en temps de l'huile d'amandes douces, l'eau de guimauve, les adoucissants, les bouillons au mou de veau & aux choux. A l'égard de leurs coliques, occasionnées par la présence des parties métalliques qu'ils respirent, on les traite comme la colique des peintres.

Maladies des Foulons.

Ce n'est pas dans l'eau que les foulons se mettent pour fouler les laines & les draps, mais dans l'urine croupie & puante, dans laquelle ils sont à demi nus, dans des endroits bien fermés. Un tel bain pour les pieds & les mains, des exhalaisons aussi infectes que celles qui s'élevent d'une pareille urine, les crasses huileuses des draps & des laines, qui vont frapper les narines, qui se respirent, & qui se répandent sur l'habitude du corps de ces ouvriers presque nus, sont des sources de maladies presque continuelles.

Ainsi ces ouvriers sont sujets aux influences de la transpiration supprimée, aux démangeaisons & âcretés sur la peau, aux bouffissures, aux enflures des jambes & des pieds, aux maux de tête, de cœur & d'estomac.

Les précautions qu'ils doivent prendre consistent à laisser l'endroit où ils travaillent toujours ouvert; à se laver le corps, soir & matin, avec de l'eau fraîche; à respirer du vinaigre, de l'esprit de sel ammoniac, plusieurs fois par jour; & à prendre l'air le plus qu'ils pourront, les jours qu'ils n'auront rien à faire.

Maladies des Fourbisseurs.

Tous les ouvriers qui travaillent à fourbir le fer & le cuivre qui entrent dans les épées, respirent continuellement la matiere qui sort de ces métaux : aussi pour l'ordinaire sont-ils maigres & décharnés, exposés à des mouvements de fievre, à des crachements de sang, à des difficultés de respirer. La nécessité dans laquelle ils sont de remuer les bras pour limer différentes matieres, leur donne des lassitudes dans les membres, des courbatures, des tremblements, des calus dans les mains, & des dispositions à la paralysie.

Ces ouvriers doivent éviter de respirer la vapeur qui vient des métaux qu'ils travaillent, en mettant devant eux quelque chose capable d'en détourner la direction. A l'égard de leurs maladies, il en est à peu près de même que des autres états de la vie.

Maladies des Graveurs.

Les graveurs, qui travaillent au burin ou à l'eau-forte, ont aussi leurs maladies. Ceux qui s'exercent sur le cuivre respirent continuellement cette vapeur ; ce qui doit leur donner des picotements, des irritations à la poitrine, des toux, des crachements de sang, des difficultés de respirer : aussi sont-ils ordinairement maigres & décharnés.

La vie sédentaire qu'ils menent les expose aux maux d'estomac, au dégoût, au défaut d'appétit, aux boutons, aux dartres, & à toutes les maladies qui viennent de la mauvaise digestion & de l'âcreté du sang.

Ils remédieront à ces différents accidents, en prenant de l'exercice, en tâchant de ne point respirer les vapeurs du cuivre ni de l'eau-forte, en faisant usage du lait coupé, ou de quelque eau de guimauve, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Maladies des Jardiniers.

Voyez cet article dans les MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Imprimeurs.

Il eſt encore une autre profeſſion dans laquelle il y a des ouvriers aſſis habituellement, pendant que d'autres ſont debout ; ce ſont les imprimeurs, dont les uns étant à la compoſition, & les autres à la preſſe, ſont preſque toujours dans la même poſition.

Ceux qui ſont à la caſſe deviennent expoſés à des maux d'yeux, ſur-tout à des cataractes : on voit la cauſe de ces infirmités dans la néceſſité où ſont les compoſiteurs à l'imprimerie, d'avoir toujours les yeux fixés ſur les caracteres noirs qu'ils ont à diſtribuer ou à compoſer. Cette couleur noire appeſantit la vue, & trouble l'imagination dans ces ouvriers, de telle maniere que ces caracteres leur demeurent préſents, & même ſous les yeux, lorſqu'ils dorment. L'effort que ſouffre la prunelle de l'œil, pendant que la vue eſt ſi long-temps fixée, occaſionne une étrange altération dans les fibres dont ſont compoſées les membranes des yeux.

Les ouvriers qui ſont à la preſſe finiſſent ordinairement par des tremblements dans les membres, des efforts, des deſcentes, des hydropiſies, & des ulceres aux jambes. Quoi qu'il en ſoit, les maladies de ces deux ſortes d'ouvriers ne viennent que des ſolides ; auſſi ſont-elles difficiles à guérir : il ſeroit à ſouhaiter pour leur ſanté, qu'ils travaillaſſent alternativement à la preſſe & à la caſſe ; ils remédieroient à une partie des maux auxquels ils ſont expoſés.

Au reſte, les compoſiteurs peuvent ſe ſervir de lunettes, ou de conſerves, pour ſe préſerver les yeux. Quand ils ſe ſentent la vue fatiguée, ils doivent reſter un inſtant les yeux en l'air, pour les détourner de deſſus le même objet : ils peuvent auſſi frotter leurs yeux, ſoir & matin, avec de l'eau d'euphraiſe, ou avec de l'eau & quelques gouttes d'eau-de-vie.

Les preſſiers doivent ſe frotter, ſoir & matin, les bras avec de l'huile d'olive, éviter les débauches de vin, parce qu'elles leur ſont très-funeſtes, & ne point s'excéder de fatigue, en travaillant forcément un jour, pour réparer le temps qu'ils ont perdu.

Maladies des Lavandieres.

Nous avons déja dit qu'elles étoient sujettes aux pâles-couleurs, aux suppressions, &c. *Voyez* MALADIES DES BLANCHISSEUSES.

Maladies des Lessiveuses.

Nous avons renfermé dans le même chapitre les maladies des blanchisseuses, des lavandieres & des lessiveuses. *Voyez* MALADIES DES BLANCHISSEUSES.

Maladies des Maquignons, Postillons & Couriers.

Ceux qui montent habituellement à cheval, comme les maquignons, ou les postillons qui courent la poste jour & nuit, ont des maladies qui sont manifestement & originairement les effets des états violents dans lesquels ils mettent les muscles de leur corps pendant toute leur vie; ce qui les rend sujets à des pissements de sang, aux hémorrhoïdes, aux rhagades, aux fics, aux ulceres variqueux, aux maux de reins & de vessie, au crachement de sang.

La contrainte perpétuelle & les états forcés dans lesquels ces sortes de gens se trouvent, les différentes attitudes qu'ils sont obligés de prendre pour se tenir sur leurs chevaux, tendent tous les muscles & tous les nerfs du corps, irritent vivement le sang & les humeurs, & exposent ces sortes de gens aux ruptures de vaisseaux, qui les font quelquefois périr subitement.

Il faut que ces sortes de gens évitent, autant qu'ils peuvent, de courir la poste ou de monter à cheval dans les grandes chaleurs; &, quand ils sont obligés de le faire, il faut qu'ils évitent le vin pur & l'eau-de-vie: ils peuvent seulement faire usage d'un demi-verre d'eau-de-vie dans une chopine d'eau, ou d'autant de vinaigre dans la même quantité d'eau. Au reste, ils pourront faire usage, à l'intérieur, de l'huile d'amandes douces, de l'eau d'orgeat, & d'une décoction de racines de guimauve, & observer un régime doux, en évitant

les chairs salées, l'épicerie & les aliments de mauvaise digestion.

Maladies des Marbriers, des Statuaires & des Tailleurs de pierres.

Les ouvriers qui ont à tailler des pierres ou le marbre, doivent se garder d'une poudre fine & impalpable, qui se détache de ces sortes de matériaux, de maniere que, sans qu'ils y pensent, il s'en forme des especes de graviers dans le poumon, dans l'estomac, & ailleurs; de-là naissent des concrétions pierreuses, qui bouchent & obstruent les canaux du sang, & gênent la circulation; ce qui donne des mal-aises, des difficultés de respirer, des crachements de sang, & autres maux de cette nature.

On ne sçauroit trop recommander à ces ouvriers de boire assidument de l'eau chaude, pendant leur travail, & même de se mettre dans l'habitude de prendre un demi-gros de casse cuite avant leurs repas, ou bien d'avaler, de temps en temps, de l'huile d'amandes douces, pour empêcher que cette poudre ne s'amoncele dans l'estomac, & pour l'entraîner par les selles.

Les statuaires, qui emploient le plâtre à faire leurs statues, ont quelque chose de semblable à appréhender; car il s'éleve continuellement du plâtre qu'ils mettent en œuvre, une poudre fine qu'ils respirent, laquelle endommage leur poumon: ainsi ils ont besoin des mêmes précautions que les marbriers & les tailleurs de pierres.

Maladies des Meûniers.

Les maladies des meûniers ressemblent bien plus à celles des boulangers, depuis que l'on a inventé les moulins à vent & les moulins à eau; ils sont continuellement parmi la farine, qu'ils respirent, & qui charge leur poumon. Etant exposés de plus à porter de pesants sacs de blé, ils sont toujours à la veille d'avoir des descentes. Pour y obvier, ils feront très-bien de porter continuellement des ceintures ou des

sangles très-larges, qui, les serrant de bas en haut, leur affermiront les entrailles dans leur situation naturelle.

Si, nonobstant cette précaution, il leur survient quelque descente, il leur est de la derniere importance de ne jamais aller sans bandage, pour ne point s'exposer à être surpris par quelque subit étranglement de boyaux, qui ne manqueroit pas de leur arriver, à cause des efforts trop fréquents qu'ils font en portant des sacs de blé.

Une autre remarque, c'est que souvent ils deviennent sourds, parce qu'ils ont à entendre, jour & nuit, le bruit des eaux & des meules de leurs moulins : on leur conseille de tenir du coton dans leurs oreilles, autant qu'ils le pourront.

Il est encore une observation assez singuliere au sujet des meûniers & des boulangers, c'est que les uns & les autres sont fort sujets à avoir des poux : la poussiere de farine, dont ils sont couverts, en est la cause ; & le peu de propreté de ces ouvriers y contribue.

Maladies des Ouvriers sédentaires.

Les arts sédentaires tiennent de bien près à ceux où les artisans sont contraints d'être debout. Les ouvriers qui exercent certaines professions sont obligés d'être tout à-la-fois debout, & en quelque façon assis : tels sont les artisans qui travaillent aux draps, aux tapisseries, aux bouracans. Plusieurs d'entr'eux sont obligés, dans leurs maladies, d'avoir recours aux charités de paroisse, comme des gens totalement épuisés. On doit faire attention que la violence qu'il faut que ces artisans se fassent pour tendre les jambes & les cuisses, avant de se tenir fermes sur le siege sur lequel pose leur corps, leur attire les maux dont il a été fait mention à l'occasion des maladies de ceux qui travaillent debout; mais les ouvriers dont il est ici question, ont de plus à souffrir de grandes lassitudes dans les bras, dans le dos & dans les jambes : ces lassitudes sont bien différentes de celles qu'on appelle *lassitudes spon-*

tanées ; car celles-ci viennent de l'épaississement des liquides, & les autres de l'effort des solides.

Les fabricants de drap ou de serge se présentent abattus de lassitudes, de maux de pieds ou de jambes ; d'autres d'entr'eux ont mal aux yeux, parce que le duvet qui s'élève de la laine qu'ils emploient, & la vapeur de l'huile qui est dans ces laines, leur enflamment les yeux.

Une autre sorte d'ouvriers, qui achevent de façonner les draps, sont les tondeurs, qui contractent, parce qu'ils sont debout, les maladies propres aux artisans qui gardent cette situation ; & en même temps le poids des ciseaux avec lesquels ils tondent les draps, les laisse dans l'état violent que souffrent leurs bras & leurs mains.

Tous ces ouvriers ont besoin de se reposer un ou deux jours de la semaine, ou de ne travailler que six ou sept heures par jour ; autrement ils risquent de périr très-jeunes. Les saignées sont contraires à toutes ces sortes d'ouvriers ; les aliments nourrissants, les crêmes de riz, leur conviennent ; & ils peuvent prendre aussi de l'huile d'amandes douces, des tisanes de guimauve, de graine de lin, & éviter sur-tout les liqueurs & les débauches, qui leur sont extrêmement funestes.

Maladies des Pêcheurs.

Les pêcheurs sont sujets aux maladies occasionnées par la suppression de la transpiration, ainsi que les bateliers. *Voyez* MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Peintres & des Broyeurs de couleurs.

La plupart des peintres sont obligés de faire eux-mêmes la préparation & le mélange de leurs couleurs ; &, comme il y entre souvent du mercure, de la litharge, de la ceruse, de l'orpiment, & d'autres préparations métalliques aussi dangereuses, il n'est pas étonnant qu'ils soient exposés à des maux de cœur continuels, à des douleurs d'estomac, & à des coliques

violentes. Les parties métalliques, qui ſont dans les couleurs qu'ils broient ou qu'ils manient, s'inſinuent à travers les vaiſſeaux abſorbants, par le moyen de la reſpiration, & cauſent, par-tout où elles s'attachent, des douleurs très-vives, des picotements à la poitrine, des toux, des crachements de ſang; mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que leur ſiege principal eſt preſque toujours dans le ventre: auſſi voit-on les peintres, les broyeurs de couleurs, ceux qui préparent les talons pour femmes, & généralement tous ceux qui emploient les métaux avec les couleurs, porter un viſage pâle & défiguré, un corps ſec & décharné, le dos toujours courbé, pour diminuer en partie les douleurs du ventre.

La ſaignée eſt regardée, dans ces maladies, comme inutile ou pernicieuſe: les douleurs qui s'excitent dans le corps ne ſont point inflammatoires, comme on pourroit ſe l'imaginer; & les boiſſons délayantes & rafraîchiſſantes ne font qu'augmenter la difficulté qu'il y a de débarraſſer les inteſtins de ces parties actives qui y ſont engagées.

Voici le traitement qu'on doit ſuivre. On donnera d'abord un lavement compoſé de feuilles de pariétaire, de mauve, de guimauve, avec ſuffiſante quantité d'huile, pour laver les entrailles, & entraîner les excréments qui pourroient y être engagés; après quoi, on donnera le lavement ſuivant:

Prenez, *Une pomme de Coloquinte*,
que vous ferez bouillir avec une chopine d'eau.

Ajoutez-y enſuite
De Diaphœnic, une once.
De Cryſtal minéral, deux gros.

Paſſez le tout pour un lavement. On répete ce lavement quatre ou cinq jours de ſuite, juſqu'à ce que les douleurs ſoient un peu calmées; après quoi, on fera prendre au malade quatre grains d'émétique en lavage.

Chaque ſoir où l'on preſcrira des lavements purgatifs ou de l'émétique, on donnera au malade un demi-gros de thériaque, pour calmer les efforts des muſ-

cles & des viſceres. On répete l'uſage des lavements & du vomitif, juſqu'à ce que les douleurs ſoient totalement ceſſées.

On finira par prendre la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Squine, demi-once.*

De Séné, deux gros.

Faites bouillir dans cinq demi-ſetiers d'eau, réduits à chopine ; faites infuſer enſuite deux gros de canelle : on en boira une pinte par jour.

Ces ſortes de coliques ſont ſujettes à dégénérer en paralyſie. *Voyez* COLIQUE DES PEINTRES.

Maladies des Perruquiers.

Les perruquiers ſont ſujets aux maladies occaſionnées par la poudre qu'ils reſpirent continuellement, & par la mal-propreté dans laquelle ils vivent : cette pouſſiere extrêmement fine, dans laquelle ils ſont, paſſant par la reſpiration, gêne les conduits des poumons, & peut à la longue les obſtruer ; ce qui leur donne des toux, des aſthmes, des enrouements, des difficultés de reſpirer, qui les tourmentent par intervalles. Une partie de cette poudre, paſſant par le canal alimentaire, s'amaſſe dans l'eſtomac, & y cauſe des nauſées, des maux de cœur, des envies de vomir, des dégoûts & des indigeſtions.

La mal-propreté, en outre, dans laquelle vivent ces ſortes de gens, qui couchent preſque tous les uns ſur les autres, & qui portent des habits toujours ſales & chargés de poudre, les rend ſujets aux démangeaiſons de la peau, aux rougeurs, aux boutons & à la vermine.

Les précautions que ces ſortes de gens doivent prendre, c'eſt d'humecter leur poitrine & leur eſtomac, en buvant, dans la journée, quelques verres d'eau, pour détremper cette matiere plâtreuſe qui ſe forme dans leur corps, & pour empêcher qu'elle ne ſe fixe & ſe colle dans les différentes parties du corps, & qu'elle n'y forme des obſtructions.

En second lieu, il est bon qu'ils se purgent, de temps en temps, avec deux gros de follicule de séné, deux onces de manne & deux grains d'émétique en deux verres, pour faire couler, s'il se peut, cette même matiere produite par l'amas de la poudre. Ils auront soin aussi de se laver le visage & les mains une ou deux fois par jour, de se frotter le corps, en se couchant & en se levant, avec du linge, & d'en changer le plus qu'ils pourront. D'ailleurs, si, malgré ces précautions, ils ne peuvent vaincre leurs maux, il faut nécessairement qu'ils quittent leur profession.

Maladies des Plâtriers, des Maçons, &c.

Les ouvriers qui travaillent le plâtre, ou qui l'emploient journellement à différents ouvrages nécessaires à la société, sont d'abord exposés à la chaleur de fourneaux très-ardents, très-desséchants & très-vaporeux. Le plâtre, comme l'on sçait, est extrêmement mal-faisant, sur-tout lorsqu'il est nouvellement préparé: on a vu des gens périr subitement, pour avoir habité des appartements nouvellement construits; joint à ce que le plâtre a la vertu de se gonfler, comme on le voit aux bâtiments; ce qui fait que les vaisseaux du poumon doivent être distendus, tandis que les tuyaux nerveux sont comprimés, & que la circulation des esprits se trouve arrêtée, ou du moins extrêmement gênée. Aussi les plâtriers deviennent-ils asthmatiques, cachectiques, & enfin meurent misérablement.

Quelques-uns conseillent de faire usage, dans cette profession, d'une décoction de cendre de sarment, comme un préservatif contre les effets du plâtre. Ce qu'on peut faire de mieux, c'est de laver beaucoup son sang, de ne jamais boire ni eau-de-vie ni vin pur; de faire usage de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces tous les matins, pour tenir le ventre libre, & d'une tisane de guimauve, pour adoucir les entrailles & les endroits où le plâtre se trouve engagé. Le lait de vache, noyé dans beaucoup d'eau, est aussi un remede qui leur convient très-fort.

Maladies des Plombiers, des Potiers d'Etain & de Terre.

Ce font à peu près les mêmes vapeurs, les exhalaifons ou fumées métalliques, foit mercurielles, vitrioliques ou nitreufes, qui, s'élevant des matieres que travaillent ces ouvriers, leur occafionnent leurs maux. La chaleur du feu continuel où ils fe trouvent, jointe aux parties mal-faifantes qui fe détachent des métaux, leur donnent les coliques que nous avons décrites à l'article MALADIES DES PEINTRES, & les font tomber dans des paralyfies qui les tiennent eftropiés pour le refte de leur vie : ils deviennent bouffis, cachectiques.

Une autre maladie qui prend aux potiers de terre & d'étain, ce font des vertiges qui attaquent affez fouvent ceux qui travaillent à la roue. Ces efpeces d'étourdiffements font ordinairement fuivies d'affections épileptiques, quelquefois même d'apoplexie.

Les coliques & les tranchées de ces ouvriers fe traitent comme la colique des peintres. A l'égard des vertiges, comme ils font également produits par ces parties métalliques, les faignées y font totalement inutiles : il vaut mieux avoir recours aux lavements purgatifs, aux émétiques, & entretenir un écoulement par le ventre, pour dégager ces matieres qui fe font portées dans leur cerveau.

Maladies des Poiffonniers.

La puanteur horrible qui accompagne ces états, rend ceux qui les font, fufceptibles des impreffions mal-faines qui s'exhalent de la viande pourrie qu'ils remuent tous les jours. Cette matiere putrefcible, mêlée avec leur fang, les difpofe à la putréfaction, aux maladies gangreneufes, à la diffolution. La partie huileufe de ces poiffons, qui s'exhale, s'attache fur la peau, la pique, l'irrite, & produit des boutons, des démangeaifons, des âcretés.

Ces fortes de gens doivent affaifonner tous leurs ali-

ments avec du vinaigre, boire beaucoup de limonade, mâcher quelquefois des écorces de citron, se laver deux fois par jour le visage & les mains avec de l'eau fraîche, éviter de mettre le nez sur les baquets dans lesquels se trouve leur poisson corrompu, tâcher de donner de l'air aux endroits qu'ils habitent, & respirer un air pur, en se promenant les jours où ils auront la liberté de le faire.

Maladies des Porteurs de chaises.

Les porteurs de chaises sont un autre genre d'hommes que le poids de leur profession accable : chez eux, ce sont principalement les poumons qui ont à souffrir, parce que l'art de porter plus légérement la chaise consistant à tenir, le plus qu'il est possible, le corps ou l'épine du dos dans sa ligne naturelle de direction, les poumons des porteurs de chaises, qui ont à se dilater souvent par leur travail, ne le font qu'avec peine, parce que ce viscere trouve d'autant moins d'espace dans la poitrine, que le corps se conserve plus droit. Les maux de poitrine, les oppressions, les maux de côtés & les crachements de sang, qui prennent si souvent aux porteurs de chaises, n'ont point d'autre cause que l'embarras dans lequel tombe la circulation du sang dans les poumons de ces pauvres gens, & dans les muscles de la respiration ou de la poitrine. Que si l'on ajoute à ces inconvénients l'habitude où sont les porteurs de chaises de s'enivrer de vin & d'eau-de-vie, l'on sçaura la raison pourquoi le sang souffrant par sa turgescence, ou trop raréfié, passe alors difficilement par le poumon. Le comble du mal, c'est lorsque la chaleur, ou la soif extrême, les oblige à boire de l'eau froide ; car, le sang n'ayant jamais plus de disposition à s'épaissir par l'action du froid, que quand il est bien échauffé, faut-il s'étonner si les fluxions de poitrine, dont sont affectés les porteurs de chaises, sont accompagnées de fievres si aiguës, & les mettent bientôt au tombeau ?

Les saignées multipliées conviennent dans ces sortes de maladies ; car, comme ces hommes sont plus forts

que les autres, que leurs maladies sont plus aiguës, ils supportent aussi plus aisément la perte de leur sang. Il faut pourtant observer de ne pas trop les noyer de boissons ni de lavements, parce que ces sortes de gens sont accoutumés à boire de l'eau-de-vie ; ce qui jetteroit leurs fibres dans un relâchement & une foiblesse considérable. Les premiers jours de leur maladie, on leur donnera pour boisson, de l'eau dans laquelle on jettera une cuillerée ou deux de vinaigre ; & par la suite, on leur permettra une boisson faite avec quatre cuillerées d'eau-de-vie dans une chopine d'eau.

Quand leurs maladies sont occasionnées par un froid subit qui les a saisis, il ne faut point leur donner pour boisson de vinaigre ni d'eau-de-vie, parce que ces liqueurs coaguleroient encore plus leur sang, & s'opposeroient à leur guérison : il vaut mieux leur faire une tisane de chiendent, de réglisse & de bourrache.

Maladies des Porteurs d'eau.

Les porteurs d'eau sont des porte-faix qui, en effet, sont exposés aux mêmes maladies que les porteurs de chaises ; mais deux circonstances aggravent les dangers ou les inconvénients de cette pénible profession : l'une, c'est qu'étant toujours dans le maniment de l'eau, & exposés à l'aller prendre froide ou glacée à la riviere, ce sont des occasions qui effectuent souvent les menaces des maladies attachées à leur travail : l'autre circonstance regarde les femmes qui ne craignent pas de se faire porteuses d'eau. Cependant, comme elles peuvent encore être en âge d'avoir des enfants, à combien de malheurs ne s'exposent-elles pas en portant de l'eau, dans le temps que peut-être elles commencent d'être grosses ? C'est donc s'exposer à des fausses-couches ou à des avortements. Quoi, en effet, de plus capable de précipiter un accouchement, que le poids d'une charge de deux seaux pleins d'eau, lesquels, dirigeant la ligne du centre de gravité vers les parties basses, occasionnent le relâchement de ces parties, d'où s'ensuit la perte de l'enfant ?

Le remede à tous ces malheurs est d'abord, pour les

femmes, de quitter ce métier quand elles sont embarrassées, pour ne point s'exposer aux avortements.

A l'égard des hommes & des filles, il convient qu'ils se tiennent toujours couverts, du mieux qu'il leur est possible, pour éviter les impressions du froid & du chaud, les suppressions, la cachexie, la bouffissure, la toux, les engelures, & généralement tous les maux qui viennent de la transpiration supprimée.

Au reste, les maladies vives des porteurs d'eau sont les mêmes que celles des porteurs de chaises, & n'exigent point un traitement différent.

Maladies des Postillons.

Ces sortes de gens sont exposés aux mêmes maladies que les couriers & les maquignons, ainsi que les fiacres & les cochers. Ce sont ordinairement des descentes occasionnées par le cahot des voitures & du cheval, qui se guérissent même très-difficilement, parce qu'elles se sont formées par un relâchement insensible des anneaux des muscles. *Voyez* DESCENTES, *&* MALADIES DES MAQUIGNONS.

Maladies des Soldats.

La vie militaire est sujette à de grandes & de fréquentes incommodités, qui sont inséparables de cet état: elles y sont telles, que souvent elles font de grands dégâts, sans épargner même les corps les plus robustes. On a observé que les maladies qui regnent le plus communément parmi les troupes, sont les toux, les maux de gorge ou angine, la pleurésie, la péripneumonie, le rhumatisme, la fievre intermittente, les fievres intermittentes printanieres & automnales, & la fievre quarte. Les soldats sont souvent attaqués de la jaunisse, de l'hydropisie, du vomissement, du choléra-morbus, des maux vénériens, de la gale. Ils sont aussi sujets à la diarrhée, à la dyssenterie, à avoir les intestins enflammés, à la phrénésie, à l'hémorrhagie du nez, au scorbut & aux vers. Chacune de ces maladies est traitée à son article: ainsi il suffit d'ajouter ici quelques observations, au moyen desquelles on pourra prévenir les

maladies, & conserver la santé du soldat. L'on n'ignore point que la guerre ne permet pas toujours de suivre à la lettre ce qu'on va dire; mais il n'est pas pour cela inutile de connoître ce qui est le plus avantageux, afin qu'on puisse du moins s'en servir, lorsque les circonstances le permettront.

I. Le soldat nouvellement enrôlé, & arraché tout-à-coup à ses parents, ne perd, pour ainsi dire, pas plutôt de vue le clocher de son village, qu'il tombe dans la mélancolie; &, laboureur robuste, il soutient cependant à peine les fatigues & les incommodités de la vie militaire. Il seroit à desirer qu'on pût l'accoutumer peu à peu à ce nouveau genre de vie; mais, en attendant, rien n'est mieux que de lui procurer tous les moyens qui peuvent le divertir & le distraire.

II. Les herbages, les légumes frais, sont pour le soldat une nourriture saine: les fruits mûrs lui sont également bons, ils ne nuisent jamais que par l'abus que l'on en fait; mais les fruits qui ne sont point à leur maturité, & qui sont âpres, sont très-nuisibles. Au reste, l'usage des mêmes légumes & des fruits garantit du scorbut, & guérit même ceux qui en sont atteints.

III. Il est essentiel de faire choix de l'eau la plus pure qui se puisse trouver: on n'en trouve point d'absolument pure; mais on doit donner la préférence à celle qui a le moins de parties hétérogenes. Il est, au surplus, très-aisé de distinguer l'eau plus pure, d'avec celle qui l'est moins, au moyen de l'huile de tartre par défaillance. En faisant tomber dans un verre quelques gouttes de cette huile, l'eau moins pure devient sur le champ trouble, tandis qu'il ne se forme qu'un léger nuage dans celle qui est plus pure. Si l'on se sert d'eau de riviere, il faut ne la point puiser près des bords, l'eau du milieu étant toujours meilleure.

On se trouve quelquefois dans la triste nécessité de n'avoir pour boisson que de mauvaises eaux: dans ce cas, on les corrigera beaucoup, si l'on y mêle une certaine quantité de vinaigre. On peut, par exemple, en mêler six onces dans trois pots d'eau: la boisson en devient même plus agréable.

L'on rendra aussi l'eau beaucoup moins nuisible, en y mettant quelques rouelles de racines de la plante nommée *calamus aromaticus* : cette racine se trouve par-tout, & principalement dans les endroits marécageux, où d'ordinaire les eaux sont les plus mauvaises.

IV. Il faut donner au soldat un bon habit, & qui le couvre bien; que ses souliers soient d'un cuir épais & fort, & que le fil dont ils sont cousus soit bien enduit de poix : il sera même très-bien d'en enduire toutes les coutures du soulier; cela empêche l'eau de pénétrer.

V. On doit, autant qu'il est possible, choisir pour les camps un terrain sec. Celui qui paroît tel, ne l'est quelquefois point du tout, parce que les eaux sont à peu de distance de la surface. Il est, au reste, fort facile de s'en instruire, en creusant la terre; &, sans qu'il en soit même besoin, on n'a simplement qu'à examiner les puits à portée des villages. Si l'eau est élevée dans ces puits, le terrain est humide : si elle y est basse, le terrain est sec.

Il convient même d'éviter le voisinage d'épaisses forêts : elles empêchent le vent de pénétrer, & rendent dans leurs environs l'air humide & croupissant.

Si cependant la nécessité oblige de camper dans un terrain humide, il faut alors changer plus souvent que de coutume la paille des soldats. Quant aux officiers, ils se trouveront très-bien d'une toile cirée, étendue au-dessous de leur lit.

Dans des temps de pluie, plus les tentes sont tendues, moins elle y pénetre : de petits fossés, creusés autour des tentes, rendent aussi moins humide l'endroit où le soldat couche, parce qu'ils recueillent l'eau qui tombe du ciel.

VI. Lorsqu'une armée séjourne long-temps dans la même camp, les mauvaises exhalaisons de tant de corps occasionnent toujours des maladies, à moins qu'il ne survienne des vents forts & fréquents; & elles sont surtout à craindre, si l'on respire un air chaud & humide. Les changements de camp contribuent donc à la santé du soldat, sur-tout quand la dyssenterie regne : il naît de-là une raison de plus pour éviter le voisinage des

forêts épaiſſes, qui empêchent le vent de percer.

VII. Rien ne nuit plus au ſoldat, que de mettre habit bas, & de s'expoſer à un air frais, quand il eſt échauffé par le travail, & de boire alors avidement de l'eau froide, ſur-tout de l'eau de puits, qui l'eſt ordinairement beaucoup. L'eau de riviere eſt moins nuiſible, les rayons du ſoleil, auxquels elle eſt continuellement expoſée, la rendant moins froide.

VIII. Il faut, pendant les grandes chaleurs, laiſſer, le moins qu'il eſt poſſible, les ſoldats en faction, expoſés à l'ardeur du ſoleil, & éviter qu'ils n'y dorment. Les cuiraſſiers ſont ceux qui ſouffrent le plus du ſoleil, ſur-tout quand leur cuiraſſe eſt une fois échauffée.

IX. On ne peut trop recommander la propreté aux ſoldats. Qu'ils ſe lavent fréquemment le viſage, les mains, les pieds; &, ſi la ſaiſon le permet, qu'ils ſe baignent, le plus qu'il eſt poſſible, dans l'eau courante.

X. On doit éviter, avec le plus grand ſoin, de loger pluſieurs hommes enſemble dans un endroit peu ſpacieux; &, ſi l'on s'y trouve obligé, il faut du moins y renouveller l'air le plus ſouvent qu'il ſe peut, ſoit que ceux qui ſont logés enſemble ſe portent bien, ou qu'ils ſoient malades; car c'eſt de-là que naiſſent les maladies les plus dangereuſes, & même les maladies contagieuſes.

XI. Le pain doit être bien cuit, & pétri de bonne & pure farine; car celle qui eſt moiſie ou gâtée, occaſionne des maladies très-dangereuſes.

XII. Enfin, ſi les troupes campent au printemps, & ſur-tout dans le commencement de cette ſaiſon, l'on verra infailliblement parmi elles beaucoup de malades. Les maladies qui regnent alors principalement, ſont des toux fort incommodes, des maux de gorge, des pleuréſies, des péripneumonies, & des rhumatiſmes.

Toutes ces maladies ne ſont pas contagieuſes; mais elles ne permettent point que l'on faſſe faire aux malades beaucoup de mouvement: c'eſt pourquoi il faut tâcher d'avoir les hôpitaux à portée, &, ſi l'état de la maladie le demande, ſaigner le malade avant de le tranſporter, le retardement pouvant entraîner des ſuites fâcheuſes.

Les

Les fievres intermittentes regnent aussi quelquefois pendant cette saison ; mais, toutes choses égales, elles sont moins opiniâtres que celles qui regnent en automne. Au printemps, elles sont presque toujours tierces ou quotidiennes, & rarement quartes, à moins que ce ne soit dans des sujets qui en ont été attaqués pendant l'hiver ; ce qui, à proprement parler, n'est qu'une rechute.

Maladies des Potiers d'Etain & des Potiers de Terre.

Voyez Maladies des Plombiers.

Maladies des Statuaires.

Voyez Maladies des Marbriers.

Maladies des Tailleurs d'habits.

L'habitude dans laquelle sont ces sortes d'ouvriers d'avoir toujours le dos courbé, les rend ordinairement bossus. Ce sont des affections qui dépendent de la nature des solides. Comme cette indisposition est venue par degrés, & qu'elle ne porte point de préjudice à la machine, il est inutile de tenter d'y remédier ; on peut cependant, quand le mal est confirmé, faire des frictions avec l'huile d'amandes douces, l'huile de laurier, & le baume suivant :

Prenez, *De la Graisse humaine, quatre onces.*
Des Graisses d'Oie.
De Chapon, de chacune trois onces.
De l'Huile de Laurier, deux onces.
Des Feuilles de Sauge.
De Marjolaine.
De Sureau.
D'Yeble.
De Calament.
D'Origan.
De Lavande, de chaque une poignée.

Faites cuire le tout jusqu'à consomption des herbes. Coulez ensuite, en exprimant. Dissolvez dans l'expression,

De Baume du Pérou, une once.
De l'Huile de Pétrole.
De Lavande, de chacune deux gros.

Mêlez pour un baume, ou liniment, dont il faut frotter l'épine du dos.

Les tailleurs sont sujets encore à avoir les jambes torses, par l'habitude qu'ils contractent de les avoir toujours croisées: la circulation se trouvant gênée & arrêtée par cette posture singuliere, il en résulte des maux de jambes, des douleurs vagues dans les membres, des taches noirâtres & scorbutiques, & quelquefois des bouffissures.

Pour éviter ces inconvénients, il faut qu'ils exercent souvent leurs jambes, qu'ils s'y fassent des frictions avec une flanelle; &, quand ils sentiront des engourdissements dans les membres, il faut qu'ils se remuent & qu'ils agitent leur corps, pour éviter que le sang ne s'accumule dans cette partie.

Maladies des Tailleurs de pierres.

Voyez MALADIES DES MARBRIERS.

Maladies des Tanneurs.

Les tanneurs sont toujours sur les peaux des bêtes mortes, sur la chaux, & semblables ingrédients qu'ils emploient pour habiller les cuirs. Leur manœuvre est à peu près la même que celle des corroyeurs : ils foulent aux pieds ces cuirs qu'ils ont fait macérer dans l'eau remplie de chaux, de noix de gale & d'écorce de chêne, & enfin ils les frottent & imbibent de suif. Il n'est pas étonnant, après cela, qu'ils soient sujets à avoir le visage bouffi & cachectique, & qu'ils deviennent ordinairement poussifs, parce que les odeurs qui sortent de ces travaux, sont d'une infection épouvantable.

Ces ouvriers doivent prendre les mêmes précautions

que les corroyeurs, c'eſt-à-dire, laver ſouvent leurs boutiques, en y jettant de l'eau pluſieurs fois par jour, ouvrir les portes pour laiſſer toujours un libre courant d'air, & reſpirer pluſieurs fois par jour du vinaigre.

Les autres maladies auxquelles ſont ſujets les tanneurs, ſont toutes celles qui ſont produites par la ſuppreſſion de tranſpiration; comme ils ont continuellement les mains & les pieds dans l'eau: ils ſont expoſés aux bouffiſſures, aux œdêmes, aux boutons, âcretés & démangeaiſons. *Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet dans les* MALADIES DES BATELIERS.

Maladies des Teinturiers.

Les ouvriers qui ſont expoſés à manier l'eau continuellement pour leurs travaux, ſont ſujets aux maladies occaſionnées par la ſuppreſſion de tranſpiration. *Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet à l'article* MALADIES DES BATELIERS.

Les teinturiers ſont encore ſujets à reſpirer des odeurs fortes, ſur-tout celles qui s'exhalent des différents mordants qu'ils emploient: ils faut qu'ils évitent de mettre le nez ſur ces fortes d'odeurs; qu'ils reſpirent pluſieurs fois par jour de l'eau thériacale ou du vinaigre des quatre voleurs; qu'ils ſe donnent de l'air le plus qu'ils pourront. Ils ont auſſi quelques atteintes de colique des peintres. *Voyez* COLIQUE DES PEINTRES.

Maladies des Tiſſerands.

Voyez MALADIES DES OUVRIERS SÉDENTAIRES.

Maladies des Tondeurs de draps.

Voyez MALADIES DES OUVRIERS SÉDENTAIRES.

Maladies des Verriers, & de ceux qui travaillent aux Manufactures des glaces.

La néceſſité où ſont ces ſortes d'ouvriers d'être toujours dans une chaleur exceſſive, ne leur donne qu'un air raréfié, extrêmement chaud, qui deſſeche tous leurs

ſucs, qui gêne leur reſpiration, empêche la liberté de la circulation dans les poumons, & produit des aſthmes, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, des maux de poitrine, des vertiges, des éblouiſſements, quelquefois même des apoplexies.

Le premier ſoin qu'ils doivent prendre, c'eſt d'éviter ſoigneuſement l'eau-de-vie & le vin : ce ſont des poiſons pour eux. Ils peuvent faire uſage, tous les jours, d'eau de guimauve, pour laver continuellement leur ſang, & le tenir dans un état de fluidité : au reſte, il faut qu'ils aient l'attention, de temps en temps, de ſortir de la verrerie, pour reſpirer l'air, & pour rafraîchir leurs poumons.

Les autres maladies qui tourmentent ces ſortes d'ouvriers, ſont celles qui ſont occaſionnées par la ſuppreſſion de la tranſpiration, comme les rhumes, la toux, les fluxions, les dyſſenteries. Comme ces hommes ont toujours fort chaud, & qu'ils ſont preſque tout nus, ils courent riſque, en s'expoſant à l'air, d'être ſaiſis des maladies que nous venons d'indiquer : ainſi, il faut qu'ils aient l'attention de ſe bien couvrir, & de s'accoutumer par degrés à l'air froid.

A l'égard de ceux qui travaillent aux manufactures de glaces, comme ils manient perpétuellement le mercure, ce métal volatil & ſubtil s'inſinue par la reſpiration, ſe porte à la tête, & leur occaſionne des éblouiſſements, des maux de tête, des vertiges, des tintements d'oreilles, des attaques de vapeurs, de tremblements, de paralyſie, d'épilepſie, & généralement tous les maux qui viennent de l'altération des nerfs : ils ſont également ſujets aux coliques des peintres, quand ce métal s'arrête dans le bas-ventre, & y occaſionne des douleurs.

Il faut ſuivre, dans toutes ces maladies, le même traitement que dans celles des peintres.

Maladies des Vuidangeurs, Cureurs de puits & d'égoûts.

Les ouvriers qui travaillent à curer les égoûts & les

cloaques, & principalement ceux qui sont établis pour nettoyer les latrines, méritent une attention particuliere. En effet, ce seroit une injustice bien criante, que de manquer d'égard pour des pauvres malheureux qui hasardent leur santé & leur vie pour la commodité du genre humain.

Les premieres incommodités auxquelles ils sont exposés, sont des douleurs cuisantes qu'ils ressentent dans les yeux; ce qui va même quelquefois jusqu'à leur faire perdre la vue. La vapeur qui s'éleve des ordures qu'ils nettoient, s'attache principalement à leurs yeux, sans intéresser aucunement le cerveau ni la poitrine.

On doit recommander à ces sortes de gens de terminer leur besogne le plus vîte qu'ils le pourront, de se retirer ensuite dans un lieu obscur, & de laver leurs yeux avec de l'eau tiede ou avec du lait tiede; & ils pourroient faire usage d'un collyre fait avec du vin blanc bien vieux, dans lequel on fait infuser une pincée d'euphraise. Ils pourroient, avant de descendre dans la fosse, se frotter les paupieres avec de la crême douce & bien nouvelle, afin d'émousser l'action mordicante des sels qui s'élevent de ces sortes de vapeurs.

Une autre maladie à laquelle sont sujets ces ouvriers de basses-œuvres, est le plomb, dont les effets sont terribles. Lorsque ces malheureux descendent dans des latrines ou dans des puisards dont les ventouses n'ont pas été soigneusement tenues ouvertes, la lumiere qu'ils portent toujours avec eux pour s'éclairer, enflamme cette vapeur qui les suffoque dans l'instant. Ceux qu'on retire assez vîte, échappent quelquefois à ce fatal accident; mais la brûlure universelle de leur peau leur fait souffrir des douleurs cruelles, & les prive souvent de l'usage de plusieurs de leurs membres.

Ces vapeurs agissent quelquefois d'une façon plus lente, mais toujours également funeste pour ces pauvres ouvriers, en leur coupant peu à peu la respiration, & leur appesantissant la tête d'une maniere insensible, au point qu'ils tombent comme s'ils étoient frappés d'apoplexie.

Il est bien difficile de remédier aux accidents de ces vapeurs qui s'enflamment avec explosion ; la mort qu'elles causent est subite, & comparable à celle de ceux qui sont frappés du tonnerre. On a presque toujours trouvé leur poumon flétri, contus & lacéré, avec épanchement ichoreux & sanguinolent dans la poitrine ; effet de la commotion subite, & auquel il n'y a pas de remede.

Ceux que l'on a retirés assez tôt pour les sauver de ce funeste accident, & qui ont eu le corps tout brûlé, avoient pour leur plus fâcheux symptôme une grande difficulté de respirer, comme s'ils eussent été attaqués d'une pleurésie seche ; & il a fallu les traiter en conséquence pour les réchapper : ce qui a le mieux réussi pour guérir leurs brûlures, a été l'onguent populéum, dans lequel on a préalablement fait bouillir une bonne quantité de la plante appellée *stramonium ferax*.

Mais il y a un moyen très-simple de prévenir ces accidents, c'est de jetter dans la fosse ou dans le puisard quelques poignées de paille enflammée, avant que d'y descendre ; c'est le moyen d'épuiser cette vapeur, qui se dissipe à mesure qu'elle s'enflamme, & qui ne cesse ordinairement de brûler, que lorsqu'elle est entiérement consumée.

Il est à remarquer que, la plupart de ces vapeurs ne prenant feu que lorsqu'on leur présente de la flamme, le charbon n'agissant pas sur elles, on doit au moins laisser passer vingt-quatre heures avant que de descendre dans le puits, & s'assurer, en répétant l'expérience, s'il ne s'est pas reproduit de nouvelles vapeurs. Avec cette précaution, on n'aura rien à craindre de ces terribles effets.

On préviendra d'une maniere toute aussi simple les effets de l'autre espece de vapeurs, qui suffoque d'une maniere insensible ; elles ont cette propriété, que la flamme s'y éteint dès qu'elle y est exposée quelques secondes, comme elle fait dans la machine pneumatique où on ôte l'air qui l'environne : c'est pourquoi il est à propos, avant que de descendre dans ces sortes d'en-

droits, d'éprouver, par le moyen d'une chandelle attachée au haut d'une corde, s'il n'y a point quelques vapeurs de cette nature. L'ouvrier ne risqueroit rien, s'il avoit la précaution, lorsque sa chandelle commence à moins éclairer, de retourner sur ses pas : il ne faut pas de lampe à l'huile pour ces especes de travaux : la flamme ne s'éteint, pour ainsi dire, qu'avec la vie du conducteur. Lórs donc qu'il est impossible d'habiter dans ces souterrains, il faut tâcher d'établir une circulation d'air ; ce que l'on obtient, en laissant descendre jusque vers la moitié de la fosse un grand réchaud plein de feu, le renouvellant quand il s'éteint, & continuant ainsi jusqu'à ce que la vapeur soit entiérement sortie.

Mais s'il arrive que, faute de ces précautions, quelque pauvre ouvrier se trouve dans l'espece d'apoplexie causée par ces vapeurs, le mal n'est pas absolument sans remede. On aura d'abord recours aux frictions des bras, des jambes & de toutes les parties du corps, pour tâcher d'y ranimer la circulation interrompue, & entretenir la chaleur & la fluidité du sang : on excitera principalement les organes de la respiration par l'éternument, par l'odeur des esprits volatils, présentés cependant avec précaution, en essayant de faire avaler un peu d'oxymel scillitique, pour exciter une petite toux ; enfin on aura recours à la fumée de tabac, qu'on fera entrer par le nez dans la bouche même, en même temps qu'on donnera des lavements de la décoction de la même plante. Il ne faudra pas cesser d'agiter le corps, jusqu'à ce qu'on apperçoive la respiration rétablie ; alors on fera avaler quelque léger cordial au malade, comme une cuillerée ou deux d'eau de mélisse composée, délayée dans un peu d'eau de canelle simple : ce cordial ne manquera pas de ranimer les forces, & d'achever de rétablir la circulation qui aura été suspendue.

Les saignées, dans ces sortes de cas, sont très-dangereuses : il vaut mieux commencer par faire des frictions sur tout le corps, & faire tout ce que nous avons prescrit ci-dessus, avant de pratiquer la saignée.

Maladies produites par les Vapeurs des mines.

Tous les ouvriers qui travaillent sous terre, sont attaqués des maux qui viennent de la transpiration supprimée, comme les rhumes, les rhumatismes, la goutte, les catarrhes : ils sont tourmentés par les maladies qui viennent d'un air épais & grossier, qui n'a point de ressort ; tels sont les maux de cœur, les foiblesses, l'asthme ; les étourdissements, les éblouissements, les oppressions, & les crachements de sang.

On remédie à tous ces maux difficilement ; on peut cependant employer les mêmes précautions que nous avons indiquées dans les MALADIES DES VUIDANGEURS.

Ce que les mineurs ont le plus à craindre, est l'impression de la vapeur de ces lieux souterrains : il y en a quelquefois qui sont saisis si vivement, qu'ils en périssent sur le champ ; ceux qui en réchappent, se traitent comme nous l'avons dit dans les MALADIES DES VUIDANGEURS.

MALADIES CHRONIQUES. C'est le nom que l'on donne aux maladies dont la marche est lente, & dont les effets ne sont point précipités, ni pour la mort, ni pour la vie : telles sont les pâles-couleurs, la cachexie, la phthisie, la paralysie, le scorbut, les écrouelles. Ainsi, quand une maladie dure quarante, cinquante, soixante jours & plus, elle devient chronique : c'est pourquoi l'on voit tous les jours des fievres aiguës dégénérer en maladies chroniques.

Les maladies chroniques ont une marche bien différente de celle des maladies aiguës. Les temps d'irritation, de coction, & d'évacuation critique, qu'on observe dans ces dernieres, ne se rencontre que très-imparfaitement dans les maladies chroniques. Cependant à la rigueur, & en observant de très-près la marche des maladies chroniques, on peut facilement retrouver dans celles-ci les trois temps que nous avons remarqués dans les aiguës, avec cette différence que, dans les chroniques, le temps d'irritation est très-long, & occupe presque toute la durée d'une maladie chronique. Les trois quarts de ces maladies se terminent par une

coction & une évacuation critique, lorſqu'elles ſe terminent en bien.

Il y a pluſieurs genres de maladies chroniques; mais, en général, celles qui ſont les plus fréquentes ſont celles qui ont pour cauſe le vice des digeſtions, la foibleſſe de l'eſtomac, & les crudités qui s'amaſſent dans les premieres voies. Après celles-ci, les plus fréquentes, dans le ſiecle où nous vivons, ſont les Maladies nerveuſes, hypochondriaques & hyſtériques. (*Voyez ces articles.*) Il eſt une troiſieme claſſe de maladies chroniques; ce ſont celles qui ont pour cauſe une maladie aiguë antérieure: elles peuvent être diviſées en pluſieurs genres. 1° Lorſque la matiere morbifique n'eſt pas évacuée, & qu'elle ſe porte ſur un viſcere important à la vie, ou ſur toute autre partie, elle y produit ou des abcès, d'où il réſulte des ſuppurations internes, (*voyez* SUPPURATION INTERNE); ou cette matiere ſe durcit, & produit un ſquirrhe qui gêne plus ou moins les fonctions des organes qui en ſont voiſins, (*voyez* SQUIRRHÉ); ou enfin, cette matiere ſe portant à l'extérieur, à la peau ou aux articulations, elle cauſe à la premiere des affections dartreuſes, des ulceres, &c. (*voyez* DARTRES & ULCERE): quand elle ſe dépoſe aux articulations, il s'enſuit des abcès, quelquefois des ankyloſes, ou le fond d'un vice goutteux ou rhumatiſmal. *Voyez* GOUTTE & RHUMATISME, DÉPOT.

Il arrive très-ſouvent que, la matiere morbifique n'ayant pas été évacuée tout-à-fait, ce qui en reſte ſe dépoſe ou ſe cantonne dans les viſceres du bas-ventre, comme le foie, la rate, le pancréas, le méſentere, &c; alors elle produit des obſtructions plus ou moins conſidérables, à raiſon de ſa nature, & de l'état des ſolides. Il n'eſt pas rare de voir ces obſtructions cauſer des hydropiſies aſcites & enkyſtées. *Voyez* OBSTRUCTIONS & HYDROPISIE.

Quoique toute la matiere morbifique ait été évacuée dans une maladie aiguë, il arrive quelquefois que les forces ont été tellement affoiblies, qu'elles ne ſont plus ſuffiſantes pour remplir les fonctions néceſſaires à la vie; &, malgré tous les ſoins & tout le ménagement poſſi-

ble, le malade tombe dans le marasme & la fievre lente, qui le conduisent très-souvent à la mort.

Les autres maladies chroniques dépendent d'un vice particulier des humeurs, qui ne cede souvent qu'à des remedes particuliers & spécifiques. La vérole, le scorbut, les écrouelles, les affections cutanées, &c. dépendent des virus particuliers & inconnus, qui se détruisent par le mercure, les anti-scorbutiques, le soufre, &c. d'une maniere qui ne nous est pas plus connue. *Voyez chacune de ces maladies.*

Il y a deux grands moyens pour guérir les maladies chroniques qui ne reconnoissent pas pour cause un virus particulier, le RÉGIME & l'EXERCICE. On pourroit avancer que ces deux moyens bien administrés, guérissent les trois quarts de ces maladies.

On trouvera, dans les articles particuliers sur chaque maladie chronique, les regles particulieres selon lesquelles on doit diriger le traitement qui convient. Nous remarquerons ici seulement, que, dans le traitement des chroniques, il faut faire une grande attention, non-seulement au tempérament particulier du malade, mais encore à l'état des solides & à celui des humeurs. Les solides sont souvent très-tendus, très-sensibles, dans un état de crispation qui peut produire des effets semblables à ceux qui résultent d'un trop grand relâchement : c'est pourquoi, si on n'est pas bien attentif à saisir les signes qui font reconnoître cette tension, cette crispation des solides, on s'expose à commencer le traitement d'une maladie par où il auroit fallu le finir; à faire précéder les toniques, les stimulants, au lieu qu'ils doivent seulement suivre l'usage des adoucissants, des délayants, des relâchants : par-là on renverse tout le traitement, & on augmente plutôt le mal, qu'on n'y remédie. On doit faire la même attention, lorsqu'il s'agit de commencer tout de suite par les toniques & les stimulants. C'est par-là qu'on doit commencer lorsque les solides sont dans un état de relâchement, & les humeurs dans un épaississement visqueux. Cet épaississement des humeurs, qui est tantôt visqueux ou glutineux, & tantôt sec, dense & dur, se trouve toujours accompagné d'un

état des solides analogue au sien ; de maniere que l'épaississement sec est accompagné de tension & de rigidité dans les solides, & celui qui est visqueux de relâchement. Si on a égard à ces différents états des solides & des humeurs, on évitera bien des fautes, qu'il est très-facile de commettre sans cela.

MALADIES DES ENFANTS. *Voyez* ENFANTS.

MALADIES DES FEMMES. *Voyez* FILLES, FEMMES GROSSES, FEMMES EN COUCHE.

MALADIES DES FEMMES EN COUCHE. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

MALADIES DES FEMMES GROSSES. *Voyez* FEMMES GROSSES.

MALADIES DES FILLES. *Voyez* FILLES.

MALADIES DES GENS DE LETTRES. Les gens de lettres péchent ordinairement par un excès opposé à ceux qui travaillent du corps : ils ont l'esprit continuellement tendu & occupé ; ce qui tend tous les nerfs, rend les fonctions languissantes, l'estomac paresseux, la digestion lente : c'est donc le genre nerveux, ou les esprits, qui fournissent principalement aux frais de ce travail qui est d'autant plus insidieux, qu'il flatte par le plaisir qu'il procure de découvrir la vérité. Cependant les nerfs, portés au-delà de leur ton naturel, parce que les esprits s'en dérobent, se dérangent & s'alterent, il n'est guere de source de maladie plus dangereuse, & cependant moins susceptible de guérison : telles sont les affections mélancoliques & hypochondriaques, les coliques, les insomnies, les indigestions, les hémorrhoïdes, les maux de tête & migraines, les attaques de colique, de néphrétique & de goutte, les veilles & les insomnies.

La premiere chose que doivent éviter les sçavants & les gens studieux, est de ne pas travailler la nuit ; car autrement les esprits, accoutumés avec les nerfs à demeurer tendus, restent dans cette disposition la plus contraire à la santé ; ce qui augmente le mouvement des solides, l'âcreté des humeurs, produit l'épaississement de la lymphe, & jette le malade dans une foiblesse continuelle. Ainsi, pour éviter de tomber dans cet état,

il ne faut point pousser son travail au-delà des bornes du jour. La preuve la plus complette que l'on a trop travaillé, c'est lorsqu'on est trop affoibli, énervé, lourd, pesant, que l'on sent des bâillements, qu'on a le visage rouge & enflammé, & que l'on ne se sent aucune disposition au sommeil: ainsi toutes les personnes de cabinet doivent, pour entretenir leur santé, prendre le soir quelques heures de promenade & de dissipation, & sur-tout éviter de trop souper.

Les affections spasmodiques & mélancoliques, auxquelles les gens de lettres sont principalement sujets, ne peuvent se guérir que par les remedes que nous avons indiqués dans ces différents articles: il faut seulement observer que le repos & la tranquillité d'esprit, le bon air, & l'usage des potions calmantes, suffisent pour la guérison de ces maux. Un bon régime, des aliments propres, tels que la soupe, les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les viandes bouillies & rôties, le grand usage des boissons aqueuses, rétablissent le bon ordre dérangé dans la machine, sur-tout lorsqu'on les accompagne de la dissipation d'esprit, de l'usage habituel des potions calmantes, décrites aux articles VAPEURS & SPASME. Il faut éviter sur-tout les aliments échauffants; l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses, le café, le chocolat à la vanille, l'air froid & sec, ou chaud & sec, les exercices & le travail forcés, les veilles continuelles & la contension d'esprit, l'usage des purgatifs, les remedes chauds & brûlants: il faut, au contraire, délayer l'intérieur par l'usage continu du petit-lait & des lavements, & l'extérieur par les bains tiedes, & sur-tout par une vie douce & tranquille.

Indépendamment de ces maux funestes qui ne sont pas de tous les jours, il en est, parmi les gens de lettres, qui sont journaliers; ce sont des maux ou foiblesses d'estomac, dont se plaignent la plupart d'entr'eux, parce qu'en effet c'est l'infirmité attachée à la condition des gens de lettres : ainsi il faut leur prescrire des remedes propres à fortifier l'estomac; tel est l'usage du vin pris en petite quantité, & pur, après le repas, comme du vin de Malvoisie ou de Hongrie, ou deux ou trois cuillerées

de bon vin d'Alicante ou d'Espagne. On peut leur conseiller aussi quelques gouttes d'élixir de propriété, ou quelques gouttes d'élixir de Garus, ou simplement la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.
De Quinquina en poudre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre vingt-quatre grains avant les repas, en buvant par-dessus un petit verre de vin d'absinthe.

Il est bon d'observer cependant, que ces remedes peuvent échauffer à la longue, sur-tout ces sortes de gens qui ont ordinairement la fibre dure & le sang âcre: ainsi, pour éviter cet inconvénient, on pourroit prendre tous les matins une chopine de petit-lait, & un lavement le soir.

A l'égard des autres maux qui affectent les gens de lettres, comme les hémorrhoïdes, la constipation, ils n'exigent point un traitement différent de celui que nous avons indiqué dans ces différents articles.

Une autre incommodité, à laquelle ils sont sujets, sont les maux qui proviennent de l'exhalaison des chandelles avec lesquelles ils travaillent, & de la vivacité de la lumiere qui affecte leurs yeux : ainsi, autant qu'ils peuvent, il faut qu'ils se servent de quelqu'instrument propre à garantir leurs yeux ; &, autant qu'ils peuvent, ils doivent éviter de travailler à la chandelle: il vaut mieux qu'ils se servent de bougie, parce qu'ils risquent beaucoup moins pour leur tempérament.

Au reste, comme nous l'avons dit plus haut, le régime, la dissipation, l'exercice, contribuent beaucoup à maintenir la santé des gens de lettres : ils deviennent même indispensables pour eux, par rapport à la vie laborieuse qu'ils menent.

MALADIES DES GENS DU MONDE.

Le luxe ou l'augmentation des besoins factices, avec la recherche des moyens de les satisfaire, en nous ôtant la maniere simple de vivre de nos ancêtres, nous a privés de tous les avantages qui en résultent. Le moral & le physique en ont souffert considérablement : nos vices

se sont augmentés ; nos maladies, nos infirmités se sont multipliées ; notre constitution s'est affoiblie ; en un mot, notre extérieur, au lieu d'annoncer une ame forte dans un corps sain, n'annonce plus qu'un esprit foible, lâche & pusillanime, dans un corps efféminé, dont tous les ressorts sont sans énergie & sans vigueur.

Le luxe, en introduisant les richesses dans une grande ville, y amene avec elles le libertinage & l'oisiveté, deux sources fécondes de maladies. Le libertinage mine la nature humaine dans son principe ; & l'oisiveté en affoiblit les ressorts, par les obstacles qu'elle oppose sans cesse au libre exercice de ses fonctions.

Nous sommes aujourd'hui affligés de maladies inconnues à nos peres : on ignoroit autrefois dans les villes, ce que c'étoit que le scorbut ; à présent, rien de si commun que le vice scorbutique.

Autrefois les médecins rencontroient, dans leur pratique, des maladies bien moins compliquées & d'une nature plus bénigne : à présent, presque toutes les maladies, soit aiguës, soit chroniques, sont compliquées ou de virus vérolique, ou de scorbut, ou enfin d'affections nerveuses, & quelquefois de ces trois vices ensemble.

Nos peres recevoient une éducation moins molle & moins efféminée : ils n'affoiblissoient point leur tempérament & les forces de la vie, par un usage prématuré des plaisirs de l'amour ; ils attendoient que le corps eût pris tout son accroissement & toute sa force pour se livrer à la reproduction de l'espece. La corruption des mœurs, moins grande & moins étendue, ne leur offroit pas sans cesse devant les yeux des exemples capables d'exciter de vives impressions dans leur imagination, & de leur donner les idées des plaisirs de l'amour, avant que d'avoir la force de s'y livrer. Ils suivoient paisiblement les impressions de la nature, & ne la frustroient pas de ses droits, en substituant à l'objet naturel de leurs caresses, la manœuvre la plus infâme, ou l'objet le plus contraire à son but. *Voyez les articles* ONANISME *&* PÉDÉRASTIE.

Il n'est pas étonnant que les gens du monde ne jouissent pas d'une santé ferme & vigoureuse, tandis que

toutes les causes de maladie les assiegent de toutes parts. Il suffit de jetter un coup d'œil sur leur maniere de vivre, pour s'en convaincre.

Quelle est la vie d'un homme du monde, ou plutôt de quelle maniere végete-t-il ? L'air qu'il respire dans sa chambre à coucher n'est, pour ainsi dire, jamais renouvellé ; il ne la croit jamais assez calfeutrée. Petite chambre, volets fourrés, rideaux bien fermés : on s'imagineroit qu'il fait tout au monde pour s'étouffer ; ainsi le peu d'air qu'il respire pendant son sommeil, est un air corrompu par sa transpiration, par le voisinage de sa garde-robe, & par le défaut de communication avec le dehors. S'il quitte une table de jeu, ou une partie de débauche, c'est pour aller s'enfermer dans une salle de spectacle, petite, mal-propre, dont l'air est empesté par l'haleine de trois mille personnes dont les trois quarts sont malades, & de la fumée de six cents bougies. En sortant du spectacle, il court à un souper où chaque mets est un poison qui porte l'incendie dans sa frêle machine. Les sauces, les épices, les aromates employés pour exciter un appétit languissant, font qu'il se livre à des excès de table les plus funestes à la santé. L'abus des liqueurs spiritueuses, des vins étrangers, du café, devient une cause journaliere de dérangement dans sa santé. Après un tel souper, qui a duré une partie de la nuit, il en consume le reste dans le jeu, ou l'usage immodéré des femmes; ensuite le jour arrive : il rentre chez lui, se livre à un sommeil plein de trouble & d'agitation, interrompu par les restes de son souper mal digéré, & se réveille avec des douleurs de tête, des nausées, des tremblements de nerfs, & plusieurs autres incommodités. Il en faut dire autant de nos dames du bon ton, chez lesquelles les effets de cette mauvaise maniere de vivre sont encore plus sensibles & plus graves.

Mais quelle est la cause de cette foule de maladies nerveuses, d'affections hypochondriaques, hystériques, dont les gens du monde sont affectés? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les passions de l'ame. Les hommes du grand monde ont, pour la plupart, une ambi-

tion effrénée, une avarice insatiable, qui, par les obstacles qu'elles rencontrent, deviennent une cause très-forte de ces hypochondriacies si difficiles à détruire, si incommodes aux autres & à soi-même. Les obstructions, les fievres malignes, les fievres putrides, les inflammations d'un mauvais genre, sont les tristes effets du mauvais régime des gens du monde, & de l'excès de leurs passions.

Les femmes, par ce même régime, par leurs intrigues perpétuelles, & leur fureur pour le jeu, par leurs excès dans les plaisirs de l'amour, donnent lieu à ces vapeurs, à ces maux hystériques qui les rendent ou folles ou imbécilles. N'est-ce pas de causes pareilles que procedent ces irrégularités dans leurs regles, ces fleurs-blanches si dégoûtantes, qui sont souvent accompagnées de quelques virus ou cancéreux, ou véroliques, ou scorbutiques ; ces fausses couches si fréquentes, ces accouchements laborieux, ces dépôts laiteux enfin si difficiles à guérir, & si souvent incurables ?

Heureux le laboureur ! trop heureux s'il sçait l'être !

Il nous suffit, dans cet article, d'avoir présenté les maladies les plus fréquentes aux gens du monde, les causes qui y donnent lieu, & le tableau de la vie physique d'un Grand, afin d'en inspirer de l'horreur à celui qui feroit tenté de l'imiter. Ceux qui ont une fois acquis l'habitude d'une telle vie, sont incorrigibles. Quoique punis sans cesse de leurs déréglements, ils ne laissent pas que de s'y livrer aveuglément : le seul profit que la société en retire, c'est qu'ils abregent une vie qui est à charge à leurs semblables.

MALADIES DES HUMEURS. *Voyez* HUMEURS.

MALADIES INFLAMMATOIRES. *V.* INFLAMMATION.

MALADIES DU LAIT. *Voyez* LAIT.

MALADIES DE LA LUETTE. *Voyez* LUETTE.

MALADIES DE LA LYMPHE. *Voyez* LYMPHE.

MALADIE NOIRE. *Voyez* HÉMORRHAGIE DES INTESTINS.

MALADIE DU PAYS. C'est un desir immodéré de retourner dans sa patrie.

Cette

Cette maladie est accompagnée de tristesse & d'un ennui mortel. Quand on parle aux malades de leur pays, ils le mettent au dessus de tous les autres, & en font des éloges ridicules : moins ils sont dans la possibilité d'exécuter leur desir, plus il s'irrite, & plus les malades en ont de tourments. Les fonctions sont troublées, l'appétit est perdu, la digestion est viciée, le pouls est fiévreux & irrégulier, les urines & les selles se suppriment, & les malades tombent dans l'amaigrissement & le marasme.

Cette maladie attaque sur-tout ceux qui sont d'un tempérament sensible, élevés dans la mollesse, & qui, depuis qu'ils sont sortis de leur patrie, ont éprouvé de la peine & de la fatigue.

La cause prochaine de cette maladie vient de l'imagination, ce que l'événement justifie tous les jours ; car, aussi-tôt que ces sortes de malades retournent chez eux, tous leurs maux se guérissent : il arrive cependant quelquefois que la pléthore, la mauvaise digestion, la fievre, produisent cet état de misanthropie dont on n'est plus le maître.

Comme on connoît la cause de cette maladie, il est aisé d'y porter remede, en renvoyant les malades prendre l'air natal, après les avoir cependant saignés & purgés, leur avoir fait prendre à leurs repas quelques coups de vin vieux pur, & leur avoir conseillé la dissipation, un régime doux, & beaucoup d'exercice.

Maladies de la Peau. La peau, considérée dans ses membranes & ses vaisseaux, est sujette à une infinité de maladies qui lui viennent de causes externes & internes.

Parmi ces maladies, on place la lepre des Arabes, la lepre des Grecs, la gale, les croûtes & les éruptions cutanées des enfants, les dartres, l'érysipele, la petite-vérole, les éruptions cutanées qui arrivent dans les fievres malignes, le charbon & le cancer ; la transpiration sensible & insensible supprimée, les changements de la couleur de la peau, les taches & marques différentes imprimées sur la peau du fœtus, la chute des cheveux, la teigne, la maladie pédiculaire, les maladies qui atta-

quent la peau du visage, telles que la goutte-rose, les pustules, les boutons, les taches de rousseurs, &c; les maladies qui attaquent la peau des mains & des pieds, comme les verrues, les cors & les porreaux; les maladies du prépuce, les hémorrhoïdes, les échymoses ou contusions, les plaies & les ulceres de la peau, les brûlures; les blessures faites par les morsures des bêtes venimeuses, & celles qui sont faites par les insectes & les instruments venimeux.

Nous avons traité de toutes ces différentes maladies, chacune à leur article.

De la Lepre des Arabes.

Comme nous avons traité très au long de cette maladie, nous nous contenterons de rapporter quelque chose au sujet de son traitement.

Quelques médecins ont prétendu que la castration se faisoit avec succès pour guérir cette maladie : d'autres recommandent les bains froids; quelques-uns vantent beaucoup la préparation suivante :

Prenez, *De l'Écorce interne d'Orme, récente, quatre onces.*

Faites-les cuire dans trois chopines d'eau de fontaine, jusqu'à la diminution d'un tiers.

Ajoutez à la colature,

Du Sirop de Framboises.

De Mûres, de chaque une demi-once.

Mêlez le tout, pour en prendre trois verres par jour, de quatre en quatre heures.

Un médecin fameux, qui a eu beaucoup de ces maladies à traiter, après la saignée & la purgation, ordonnoit le remede suivant :

Prenez, *De Racines de Polypode de Chêne.*

De Chardon-Roland, de chaque une demi-once.

De Séné, deux gros.

De Rhubarbe.

De Méchoacan, de chaque demi-once.

Du Santal citrin, deux gros.

Du Sel de Tartre, un gros & demi.

Laiſſez infuſer ces matieres à froid, pendant trois jours, dans un vaiſſeau de verre, avec trois chopines de vin blanc, & une chopine d'eau de ſureau: paſſez la liqueur, dont vous prendrez un petit verre tous les matins.

Si l'eſtomac s'accommode du petit-lait, le malade en boira trois chopines par jour, pendant vingt jours; au bout de ce temps, on pourra y faire infuſer de la fumeterre, de la chicorée & des ſommités de patience. Quand le petit-lait produit un mauvais effet, on peut y ſuppléer avec la tiſane qui ſuit:

Prenez, *De la Sciure de bois de Saule, une demi-livre.*
De la Racine de Salſepareille, quatre onces.
Du Santal blanc.
Du Bois de Lentiſque, de chacun deux onces.
Des Sciures d'Ivoire.
De Corne-de-Cerf, de chaque ſix gros.
D'Etain.
D'Antimoine crud, enfermé dans un nouet, de chaque quatre onces.
De la Régliſſe, une once.

Faites infuſer & enſuite cuire ces matieres dans cinq pintes d'eau de fontaine, juſqu'à la diminution du tiers, pour en prendre deux verres par jour, un le matin, & l'autre le ſoir.

On fera prendre en même temps au malade l'électuaire ſuivant:

Prenez, *De la Conſerve de Racine de Patience, quatre onces.*
Des Yeux d'Ecreviſſes.
De Corail rouge, de chaque deux gros.
De l'Ivoire, un gros.
Du Santal citrin, un gros & demi.
De Sel de Prunelle, deux gros.
Du Vitriol de Mars, un gros.

Formez de toutes ces matieres miſes en poudre, un électuaire, avec une ſuffiſante quantité de ſirop de limon, pour en prendre un gros, ſoir & matin, avant la tiſane ci-deſſus.

On ne négligera pas en même temps les bains & le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile de Tartre par défaillance.*
D'Amandes douces, parties égales.
dont vous vous servirez deux fois par jour, mêlées ensemble.

On en frottera toutes les parties malades, avec un linge. Pour boisson ordinaire, on donnera au malade la décoction suivante:

Prenez, *De la Racine d'Oseille, trois onces.*
De Sassafras, une once.
De Raisins secs, quatre onces.
Faites-en une décoction dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

De la Gale.

On peut voir la description de cette maladie à son article.

Voici quelques recettes qui paroissent appropriées à cette maladie:

Prenez, *De la Thériaque de Venise, un demi-gros.*
De l'Electuaire d'Œuf, vingt-quatre grains.
De la Racine de Serpentaire en poudre, quinze grains.
Du Bezoard oriental, quatre grains.
Du Sirop de Citron, une suffisante quantité,
pour faire deux bols, dont un le matin, & l'autre le soir, en buvant par dessus la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau de Chardon-bénit, quatre onces.*
Des Eaux Epidémiques,
Thériacale, de chacune deux onces.
Du Sirop d'Œillet, une once.
Mêlez le tout pour deux prises. Le topique suivant fait aussi bien des merveilles sur la peau:

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage.*
D'Aunée verte, de chaque une demi-livre.
De la Graisse de Porc, quatre onces.
Broyez les racines; faites-les cuire dans la graisse; &

exprimez le tout fortement, pour en faire un liniment. *Voyez ce que nous avons dit de cette maladie à son article.*

Des Croûtes & des Eruptions cutanées des Enfants.

Parmi les maladies des enfants, il n'y en a guere auxquelles ils soient plus sujets, qu'aux éruptions galeuses ou pustuleuses dans différentes parties du corps, comme les fesses, mais plus particuliérement le front, les sourcils & autres endroits du visage, que nous leur voyons souvent couverts de croûtes seches.

Il faut bien se donner de garde de dissiper ces maladies avec la litharge, le mercure, le soufre, comme c'est la coutume des femmelettes & des charlatans : il suffit de faire prendre à l'enfant du petit-lait, d'empêcher que la nourrice ne fasse usage de ce qui peut échauffer ou enflammer son sang, & de la faire purger de temps en temps. On peut purger l'enfant avec le sirop de chicorée composé, à la dose d'une once ; avec celui de rose solutif, à la dose de demi-once: on peut ordonner en même temps les poudres absorbantes, comme les yeux d'écrevisses, les perles préparées. On donnera aussi, avec succès, aux enfants deux ou trois grains de mercure doux, avec un peu de sucre.

Que les nourrices se gardent donc bien de dessécher les écoulements qui se font derriere les oreilles ; qu'elles les rétablissent au contraire, s'ils viennent à disparoître subitement, par l'application d'un morceau de toile cirée, en forme d'emplâtre, ou par de l'emplâtre composé d'un gros d'emplâtre de ceruse, & d'un demi-gros d'emplâtre véficatoire. *Voyez* CROUTES DE LAIT & MALADIES DES ENFANTS.

Des Dartres.

Après la saignée, les délayants & les purgatifs réitérés, on peut se servir, avec succès, de l'eau qui suit :

Prenez, *De l'Alun.*

Du Vitriol blanc, parties égales.

Faites-les cuire sur un feu doux, dans un vaisseau de terre, jusqu'à une consistance pierreuse; jettez une cuillerée de cette matiere en poudre dans deux livres d'eau bouillante : quand elle sera dissoute, filtrez la liqueur, dont vous bassinerez les parties, après l'avoir fait tiédir.

Cette composition a des vertus admirables pour appaiser le feu & la chaleur des dartres, & pour calmer les démangeaisons ; mais il ne faut en faire usage qu'après avoir employé les remedes généraux. *Voyez* DARTRES.

De l'Erysipele.

Sa cure consiste dans la diete, qui doit être modérément rafraîchissante & humectante, comme les crêmes légeres d'orge & de gruau, & les bouillons de poulet. La boisson sera faite avec du petit-lait; &, après les saignées & les doux purgatifs, on procurera la transpiration avec la thériaque, le rob de sureau, l'antimoine diaphorétique, le safran, &c. La fomentation suivante est aussi utile dans ce cas, quand les douleurs sont un peu calmées.

Prenez, *Du Savon blanc, une once.*
D'Eau de Sureau, trois chopines.

Faites bouillir le tout jusqu'à la dissolution du savon, & trempez-y des linges que vous appliquerez chaudement sur la partie affectée, les renouvellant dès qu'ils seront secs.

De la petite-Vérole, & des Eruptions cutanées.

Nous avons donné la description & la méthode curative de la petite-vérole. Il ne s'agit ici que de quelques éruptions cutanées, qui exigent très-peu ou point d'application locale. Nous pensons que le plus sûr moyen est de n'user d'aucune application sur le visage, parce que les huiles & les liniments ne font que retarder la chute des croûtes, qui tombent assez d'elles-mêmes quand le malade commence à être mieux. Ceux qui, après la chute parfaite des croûtes, voudront se servir de quelques remedes pour adoucir la peau, & recou-

vrer leur teint, peuvent employer les remedes suivants:

Prenez, *De la Cire blanche, deux onces.*
De l'Huile d'Amandes ameres, trois onces.
Du Blanc de Baleine, demi-once.
De la Ceruse lavée dans l'Eau-Rose, six gros.
De Camphre, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en frotter les parties légérement.

Les autres éruptions qui surviennent dans les fievres malignes, aux bras, aux cuisses, à la poitrine & au dos, dépendent essentiellement de la maladie à laquelle elles sont jointes; & le traitement est le même. *Voyez* FIEVRE MALIGNE PESTILENTIELLE.

Du Charbon & du Cancer.

Nous renfermons ces deux maladies sous le même titre, non pas tant à cause de leur affinité, quoiqu'elles paroissent l'une & l'autre participer du plus haut degré de corrosion, que par la raison qu'elles ne sont pas proprement des affections de la peau; car il est rare qu'elles attaquent la peau, sans se communiquer aux autres membranes & aux parties musculeuses. Voici des topiques que l'on recommande dans le charbon.

Prenez, *Du Sel commun, demi-gros.*
Du Poivre, un gros.
De Fleurs de Rhue, une poignée.
Du vieux Levain, une once.
Figues grasses, trois.

Pilez & mêlez ces matieres, renouvellant deux fois par jour l'application de ce remede. La composition suivante est propre pour hâter la suppuration:

Prenez, *De la vieille Thériaque.*
Du Mithridate, de chaque une demi-once.
Du Levain.
De la Térébenthine, de chaque deux onces.
Du Miel-Rosat, une once & demie.
Du Beurre frais, deux onces.
De Vitriol blanc, une once.
De la Suie de cheminée, une once & demie.
Du Savon noir, trois onces.

De Safran, deux onces.
Jaunes d'Œufs, trois.

Mêlez le tout pour un cataplasme.

Le beurre d'antimoine, appliqué tout autour de la tumeur, en arrête la malignité.

A l'égard du cancer, la cure consiste à tenir, autant qu'il est possible, la partie nette, & défendue contre la corrosion, par des topiques doux & simples, tels que le pompholyx, l'eau de plantain, celle de frai de grenouille, avec le sucre de Saturne. Les femmes dont les cancers ne sont point ulcérés, doivent observer que rien n'irrite, ne comprime ou n'offense la partie; enfin elles doivent éviter toute application externe, & être en garde contre les promesses des empiriques & des charlatants.

Des Transpirations sensibles & insensibles supprimées.

Lorsque la transpiration est arrêtée par le resserrement des pores, occasionné par l'air froid, le sang acquiert plus de chaleur, à raison des vapeurs & des sérosités retenues, dont une grande quantité, se portant sur les glandes de la gorge, attire quelquefois des catarrhes qui produisent l'angine, la pleurésie & le rhumatisme.

La transpiration sensible, ou la sueur, dépend plutôt, dans le cas de maladie, du tissu vicié, ou de la colliquation du sang, que de la trop grande ouverture des pores de la peau; c'est ce que l'on voit arriver dans le scorbut, la phthisie, &c.

On doit s'attacher sur-tout à corriger la constitution particuliere des humeurs, avant de faire attention à la peau ou à ses pores: par exemple, si la sérosité est surabondante, les hydragogues pourront être employés, dans la vue de la détourner des pores de la peau, & de l'évacuer par des passages plus convenables; tels sont un demi-gros de jalap & un demi-gros de crême de tartre.

On diminue les sueurs immodérées, en tenant le malade légérement couvert & vêtu, en évitant tous

les sels volatils ou acides spiritueux, comme le vinaigre; en lui faisant prendre des substances absorbantes, comme la craie, le corail, ou l'électuaire suivant :

Prenez, *De la Conserve de Roses, deux onces.*
De la Confection d'Hyacinthe, un gros.
Du Diascordium, deux gros.
Du Corail rouge préparé, deux onces.
De Sirop de Myrte, une quantité suffisante pour faire un électuaire, dont le malade prendra de la grosseur d'une noix muscade deux fois par jour.

Dans les sueurs des scorbutiques & des personnes attaquées de consomption, toute l'attention du médecin doit se tourner du côté des maladies dont ces sueurs sont les symptômes. Quant à la diete, le lait, les crêmes d'orge, d'avoine, offrent de bons secours, si rien ne s'oppose à leur usage.

Les indications curatives se réduisent, dans ces cas, à corriger la masse du sang, à resserrer modérément les pores cutanés trop ouverts, à déterminer la sérosité & les excréments aqueux vers les reins. Dans cette vue, on peut employer les bouillons anti-scorbutiques, les poudres nitreuses & absorbantes; on peut ensuite faire oindre le corps avec l'huile rosat & celle de myrrhe, & donner le julep suivant :

Prenez, *D'Eau distillée de Nénuphar, quatre onces.*
De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop de Limon, six gros.

Mêlez le tout pour une potion.

Il faut éviter le vin & toutes les frictions de la peau; & on répandra dans le lit du malade la poudre suivante :

Prenez, *Des Fleurs de Nénuphar.*
De Roses rouges, de chaque trois onces.
Du Labdanum, demi-once.
Du Styrax, deux onces.
De la Graine de Sumac, une once & demie.

Réduisez le tout en poudre, pour l'usage ci-dessus.

Quand les pores sont trop ouverts, on les dispose au resserrement & à la contraction, en détournant les sé-

rosités de la peau par les diurétiques & les purgatifs, de même que par les absorbants, tels que les yeux d'écrevisses, le corail, la craie, la gomme arabique, les émulsions, le nitre & le sel de prunelle.

Il nous reste à parler de quelques affections qui ont rapport à la transpiration sensible, comme les sueurs puantes, fournies par toute l'habitude du corps, ou quelques-unes de ses parties, vers les aisselles & les aines; celles des mains & des pieds, qu'on ne doit arrêter qu'avec beaucoup de circonspection, & les mêmes précautions dont on use dans le desséchement des cauteres, des ulceres anciens, de l'humeur de la teigne, & de celle qui coule du derriere des oreilles des enfants; car l'évacuation qui se fait dans tous ces cas, n'est qu'une dépuration du sang, à l'égard duquel chaque pore de la peau est un émonctoire qui tarit ou desseche les impuretés contractées par nos humeurs; ensorte que si l'on s'avise d'arrêter de pareilles excrétions, avant que d'avoir corrigé l'habitude du corps & les vices des fluides, ou pratiqué ailleurs quelqu'autre égoût, il est fort à craindre que la suppression de cette humeur ne soit promptement suivie de la mort du malade.

On recommande la lotion suivante pour les sueurs puantes:

Prenez, *Du Romarin, une poignée.*
De la Marjolaine.
Du Basilic, de chaque une demi-poignée.
De l'Absinthe.
De l'Armoise.
De Roses rouges, de chaque deux poignées.
De l'Alun crud, une demi-once.
Du Sel commun, trois gros.
Du Vinaigre rosat, une chopine.
De l'Eau de Fontaine, deux pintes.

Faites infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures, en tenant le vaisseau bien couvert: on passe la liqueur, & on se lave avec, tous les jours, soir & matin.

On peut substituer à cette lotion l'infusion avec le

romarin, la marjolaine & l'absinthe, en y ajoutant deux gros d'alun sur une pinte.

On peut aussi saupoudrer les chaussons, ou quelques linges que l'on met sous les aisselles, avec la poudre de tuthie & de pierre-ponce, les cendres de cuivre, les scories & la limaille de fer.

Mais ceux qui voudront se servir de ces remedes, doivent faire attention à ce qui a déja été dit; car, cette évacuation garantissant de plusieurs maladies, on devroit plutôt l'entretenir que de lui donner la moindre atteinte, à moins que, par quelques cauteres ou quelques tisanes apéritives, on ne suppléât tous les jours au défaut de ces évacuations.

Des Changements de la Couleur de la Peau.

Parmi les maladies qui alterent la couleur de toute l'habitude du corps, nous avons choisi les pâles-couleurs & la jaunisse, comme les deux plus communes. On sçait que ces deux maladies produisent un changement considérable à la peau, en la pâlissant ou en la jaunissant; mais, comme cette altération dépend du vice particulier des humeurs, en attaquant leur cause, on détruit aussi ce symptôme, qui disparoît par les mêmes remedes qui emportent la maladie.

Des Taches & des Marques différentes imprimées sur la Peau du Fœtus.

Quoiqu'il ne soit pas vraisemblable que l'imagination de la femme puisse apporter aucun changement à la peau du fœtus, il est cependant vrai que les nouveaux nés sont exposés à porter en venant au monde ces sortes de difformités.

On conseille de frotter ces taches avec le sang de l'arriere-faix ; mais ce remede ne paroît point avoir d'efficacité : la meilleure maniere d'en venir à bout est par la section. Ceci regarde simplement les tumeurs & les excroissances; auxquels cas il faut appeller un chi-

rurgien habile. On tenteroit en vain d'emporter les décolorements de la peau, telle que la rougeur occasionnée par l'envie du vin : la cicatrice qui résulteroit de la cure, feroit plus difforme que la marque même.

La destruction des grandes excroissances ressemblantes à des fruits ou à des viandes que la femme enceinte a desirés, sans les avoir obtenus, tire souvent à conséquence, & cela, non-seulement parce que ces excroissances sont disposées à dégénérer en ulceres malins, mais encore à cause de l'hémorrhagie, qui peut être occasionnée dans l'extirpation, par le grand nombre de vaisseaux qu'elles reçoivent : d'ailleurs, si elles ne sont pas entiérement déracinées, elles paroîtront de nouveau, & seront plus rebelles & plus incommodes qu'auparavant; ensorte qu'avant de les entreprendre, il faut bien examiner les parties où elles sont situées, celles où elles joignent & où elles communiquent, les vaisseaux qui les nourrissent, leur étendue, leur profondeur, enfin, si elles peuvent être brûlées avec sûreté par le cautere actuel ou potentiel, ou coupées avec le bistouri.

Le temps de l'extirpation est la saison qu'elles paroissent les plus pâles, les plus molles, les plus plates & le moins incommodes; car quelques-unes de ces envies, comme les fruits auxquels elles ressemblent, ont leur temps de maturité & de flétrissure, quoiqu'elles ne tombent ni ne meurent jamais entiérement d'elles-mêmes.

Si elles ne tiennent que par un pédicule, nous conseillons la ligature, avec la précaution, après la chûte de l'excroissance, de détruire la racine avec le cautere ou quelque caustique; autrement, c'est un hasard si elle ne reparoît pas la saison prochaine. Il faut avoir la même attention, si la tumeur est emportée par le bistouri; après quoi il faut appliquer sur l'endroit un petit cautere pointu, qui prévient l'hémorrhagie, détruit les petites fibres qui lioient l'excroissance, & corrige la malignité, s'il y en a. La plaie se traite ensuite comme une brûlure ordinaire.



De la Chute des Cheveux, & de leurs autres Maladies.

L'alopécie ou la chute des cheveux, qu'on appelle aussi *pelade*, est une maladie à laquelle les vieillards sont sujets.

Les causes, en général, sont une lymphe corrosive, qui ronge & consume les racines des poils; les champignons vénéneux, les poisons, le mal vénérien, la petite-vérole, tout ce qui ronge & corrode extérieurement les racines des poils. La mauvaise conformation des pores cutanés, qui leur donnent passage, sont les causes éloignées.

Cette maladie est évidente à la vue seule; mais il y a, selon quelques-uns, cette distinction à faire, que si les poils tombent seuls, ils laissent la peau saine & entiere: c'est une alopécie simple; au lieu que si l'épiderme se sépare avec eux, ou si la peau est excoriée, c'est un ophisiasis.

La cure exige la saignée, une purgation, & une diete convenable; il faut faire mâcher de la pyretre, faire respirer du tabac & de la bétoine: quant aux topiques, après avoir rasé les cheveux qui restent sur la partie chauve, on doit se servir de fomentations de différentes especes, selon les différentes indications; ou bien on peut laver la tête avec une lessive où l'on a fait bouillir les racines d'iris de Florence & d'aloès, tandis qu'on emploie d'autres remedes propres à ouvrir les pores, & à attirer les sucs nourriciers. Mais si l'alopécie vient du defaut de nourriture, on frottera la partie avec un linge grossier, les feuilles de figuier ou un oignon, jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges; on peut aussi y appliquer les sang-sues, & y faire de légeres scarifications. D'autres conseillent de piquer la partie avec une aiguille, & d'y appliquer ensuite l'onguent de labdanum, la fiente de pigeon, l'herbe aux poux, l'huile de baies de laurier, la térébenthine, la cire, &c.

On fait ordinairement trois especes de remedes successivement, propres à faire revenir les cheveux.

Prenez, *Du Roseau brûlé.*

Des Amandes ameres avec leur peau, de chaque deux onces.
De l'Encens, une once.
De l'Huile de Camomille, une demi-once.
Et suffisante quantité de Cire.

Faites fondre le tout sur un feu doux, pour faire un onguent, en remuant le tout, & en ajoutant,

De l'Huile d'Olive.

Quand on aura fait usage de cette recette pendant huit jours, on passera à la suivante:

Prenez, *De la Poudre d'Amandes ameres grillées, deux gros.*
De la Semence de Roquette, un gros.
De l'Ellébore, demi-gros.
De la Graisse d'Ours.
D'Oie, de chaque demi-once.
Suffisante quantité de Cire,

pour un liniment, comme ci-dessus.

Après l'usage continué également pendant huit jours de celui-ci, on se servira du suivant:

Prenez, *De l'Euphorbe.*
De la Férule.
De l'Huile de Laurier, de chaque deux gros.
Du Soufre vif.
De l'Ellébore noir & blanc, de chaque un gros.
De la Cire, suffisante quantité

pour faire un liniment.

L'usage de tous ces remedes demande, comme nous l'avons déja dit, de la circonspection, non-seulement eu égard à leur force, mais au temps de leur continuation, qui ne doit pas s'étendre au-delà du moment que la partie paroît rouge, ou que le malade se plaint d'une chaleur incommode & douloureuse : c'est ce qui doit nous porter à être attentifs à regarder souvent, chez les enfants, si les parties paroissent irritées ou enflammées; &, dans ce cas, on doit les frotter avec l'huile-rosat, ou celle d'aneth.

La barbe, qui est un ornement arbitraire, est cependant un des apanages de l'homme; de façon que l'on

regarde comme efféminés ceux en qui elle ne pousse pas, ou en qui elle pousse trop lentement. Voici ce qu'il faut faire pour la faire croître. Il faut, après avoir rasé le poil follet, frotter doucement la partie avec un linge, dans la vue d'en ouvrir les pores, & d'y attirer la nourriture; on la frotte ensuite avec l'onguent suivant, en se mettant au lit:

Prenez, *De l'Huile, dans laquelle on aura fait bouillir d'Eau-Rose, une once.*
De la Cendre d'Abeilles, ou de Guêpes, un gros & demi.
De la Fiente de Rat, un demi-gros.
Du Miel, une once.
Du Labdanum, trois gros.
De Graisse d'Ours, suffisante quantité
pour en faire un liniment, en faisant fondre le tout sur le feu.

On lavera fréquemment la partie avec une décoction d'aurone, de capillaire, de politric & de romarin.

Quand les sourcils tombent, on peut se servir du remede suivant:

Prenez, *De l'Encens brûlé & réduit en suie, deux gros.*
Du Mastic.
De la Résine, de chaque un gros.
Incorporez le tout dans suffisante quantité de graisse d'ours, pour en faire un liniment dont on frotte les sourcils.

Les cheveux sont encore sujets à se fendre & à se fourcher dans leur extrémité. On conseille alors d'en frotter le bout avec du fiel, & de les laver ensuite avec une décoction de capillaire, ou des racines & des feuilles d'aurone; ou on se servira de la composition suivante:

Prenez, *Du Fiel de Bœuf, une once.*
Du fort Vinaigre, une demi-livre.
De l'Ail.
De la petite Centaurée, de chaque une pincée.
Faites une décoction, dont vous laverez la tête plusieurs fois.

Il y a une autre espece de maladie des cheveux, où ils tombent, après avoir été rongés & détruits par de

petits vers qui sont semblables à des mittes. Pour détruire cette vermine, on se sert du remede suivant :

Prenez, *De la Racine de Genet, deux onces.*
De la Myrrhe en poudre, deux gros.
De la Semence d'Ortie en poudre, trois gros.
De l'Ail, un gros.
De Vinaigre, une chopine.

Faites cuire légérement toutes ces drogues sur un feu doux : passez la liqueur, & servez-vous-en pour frotter la tête dans les endroits où sont les vers.

Quant à la couleur des cheveux, nous remarquerons que les cheveux gris des vieillards doivent être abandonnés à eux-mêmes, parce que cette couleur ne vient que du produit naturel des sucs froids & phlegmatiques qui bouchent les pores, & privent les cheveux de toute nourriture. Mais si la chauveté est prématurée, on peut employer les remedes déja décrits ci-dessus. Si les cheveux deviennent gris dans la jeunesse, on peut quelquefois les noircir.

La maladie contraire à la chute des cheveux est leur trop grande abondance, ou leur naissance dans des endroits où ils ne doivent pas venir. Parmi les remedes que l'on peut employer pour les détruire, les plus doux sont l'eau de persil, le suc d'acacia, la gomme de lierre, les œufs de fourmis, ou le dépilatoire qui suit :

Prenez, *De la Gomme de Lierre, une once.*
De l'Orpiment.
Des Œufs de Fourmis.
De la Gomme Arabique, de chaque un gros.

Réduisez le tout en poudre, & faites-en un liniment avec suffisante quantité de vinaigre. Mais la prudence exige qu'on ne tente aucun des dépilatoires, sans être bien attentif à laver la peau immédiatement après. *Voyez* Alopécie, Dépilatoire.

Quant au *Morbus pilaris* proprement dit, il vient de ce que les poils, poussés trop foiblement contre la peau, y sont retenus ; ce qui arrive sur-tout au dos des enfants, où ces poils, piquant par leurs extrémités les filaments nerveux, font pousser aux enfants des cris continuels. Ces poils forment quelquefois une petite tumeur

tumeur à la surface de la peau, semblable à un petit abcès; alors on doit les arracher avec des pincettes, ou fomenter la peau avec de l'eau tiede, & appliquer ensuite un onguent composé avec le miel & la farine de froment.

Les poils sont encore sujets à d'autres accidents: ou ils se trouvent hors de leur situation & de leur ordre naturel, comme dans le trichiasis, où les cils sont repliés dans l'œil; dans le districhiasis, où ils forment un double rang; dans la phalangosis, où il y a deux ou trois rangs de poils à la paupiere supérieure ou à l'inférieure. Nous ne nous arrêterons point à ces différents articles qui exigent un traitement particulier: il faut seulement humecter la masse du sang, tempérer l'âcreté des humeurs, & bassiner les yeux avec de l'eau tiede tous les jours.

La derniere maladie qui attaque les cheveux est le PLICA POLONICA. *Voyez cet article.*

De la Teigne.

Cette maladie est commune aux nourrissons & aux enfants; la sanie qui coule des trous qui sont formés à la peau, les a fait nommer *achores*. *Voyez* TEIGNE & ACHORES.

De la Maladie pédiculaire.

Tout le monde convient qu'il s'engendre des poux de différentes especes sur la tête ou sur les autres parties du corps des enfants & des adultes. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

Des Maladies qui attaquent la peau du visage, telles que la goutte-rose, les pustules, les boutons, les taches de rousseur, &c.

Le visage est sujet à devenir rouge ou boutonné, ce que l'on appelle *goutte-rose*; ce sont des petites gouttes rouges, ou des tubercules couleur de feu, répandues çà & là sur le visage, & principalement sur le nez. Quelques-uns nomment cet accident *rubedo maculosa*.

Les parties du visage sont quelquesois si remplies de ces taches, qu'elles les rendent d'un aspect affreux.

On distingue trois degrés dans cette maladie, qui sont la rougeur simple, la rougeur pustuleuse, & la rougeur ulcéreuse. La cause est un sang échauffé, visqueux & épais, qui, porté par les arteres capillaires à la peau du visage, s'y arrête, à raison de sa viscosité, & y produit la rougeur. Ce sang, retenu sous la cuticule, éleve celle-ci, y forme de petits tubercules, & l'ulcere enfin.

La cure de cette maladie est douteuse; mais le mal n'est point dangereux. Si la maladie est simple, récente, & attaque un bon tempérament, il y a grande espérance de guérison; mais si elle est invétérée ou maligne, elle est à peine curable: elle admet tout au plus le traitement palliatif.

Il est certain qu'elle ne doit pas toujours son origine aux excès du vin & des liqueurs spiritueuses, puisqu'on remarque qu'elle attaque quelquesois les personnes les plus tempérées. Cependant les grands buveurs sont les plus sujets à cette maladie.

On doit, dans la cure de cette maladie, corriger l'intempérie des visceres, & détruire les obstructions, tandis qu'on travaille en même temps à évacuer & à détourner les humeurs des parties affectées, par la saignée, les vésicatoires, les ventouses, les cauteres, & les doux purgatifs souvent répétés. La diete doit être humectante & rafraîchissante : le malade doit se priver du vin, des liqueurs fortes, & de toutes les substances salées, épicées ou de haut goût. Il peut user pour boisson, d'une émulsion faite avec les quatre semences froides, ou d'un mélange de lait & d'eau, ou du petit-lait clarifié. La laitue, le pourpier, l'oseille & les épinards sont souvent prescrits comme aliments. Enfin tout le régime doit être le même que dans l'Erysipele, la Gale & le Scorbut. *Voyez ces différents articles.*

Cette méthode rafraîchissante & tempérante demande cependant beaucoup de prudence; car, si l'on ôtoit tout-à-coup les liqueurs fortes au malade, & qu'on ne lui accordât pour boisson que du petit-lait ou du lait avec

de l'eau, on pourroit, à la vérité, le guérir de la couperose; mais on risqueroit de le priver bientôt après de la vie, en étouffant trop subitement la chaleur animale, détruisant l'appétit, & occasionnant par-là la leucophlegmatie ou l'hydropisie : on peut leur permettre un peu de vin & d'eau.

Il y a aussi beaucoup de précautions à prendre à l'égard des topiques. Si la rougeur est simple, récente & sans pustule, les rafraîchissants peuvent être mis en usage, tels que le petit-lait, les lavements & la fomentation suivante :

Prenez, *De la Racine de Sceau de Salomon, deux onces*
Des Fleurs de Sureau, deux onces.
De Tartre blanc, une once & demie.
Du Vin blanc, deux pintes.
De Camphre, deux gros.

Laissez infuser ces matieres pendant dix ours, & les distillez ensuite, pour vous servir de l'eau qui en résultera.

Si la maladie est rebelle, & les tubercules durcis, on doit commencer par les émollients en fomentation & en onguent, comme la décoction de mauve, de bouillon-blanc, de sceau de Salomon, & de graine de lin.

Les tubercules suppurés doivent être ouverts pour donner issue à la matiere, & les restes de l'humeur dissipés par l'application de ces mêmes remedes mêlés avec les fleurs de sureau, de romarin & de genet; après quoi, pour dessécher & consolider la peau, on se servira du remede qui suit :

Prenez, *Du Jus de Citron, trois onces.*
De la Ceruse, suffisante quantité pour épaissir ce suc;
De l'Æthiops minéral, demi-gros.

Incorporez bien le tout, & formez-en un onguent.

La décoction de son dans le vinaigre & l'eau-rose, est un bon remede dans la rougeur simple du visage. On fera prendre en même temps à l'intérieur, l'antimoine diaphorétique tous les jours, à la dose d'un demi-gros, avec cinq à six grains de fleurs de benjoin. On fera en même temps des bouillons rafraîchissants,

que l'on continuera pendant huit jours, tels que ceux que nous avons décrits dans les articles Acreté, Acrimonie, & Bouillonnement des Humeurs. On ſaignera & on purgera le malade de temps en temps: on lui fera prendre des lavements, quand il aura le ventre ferré; & on aura ſoin de purifier l'intérieur, avant de paſſer aux topiques.

La peau eſt ſujette quelquefois à être hâlée: le remede ſuivant ſuffit pour le détruire.

Prenez *Une Grappe de Raiſin verte.*

Mouillez-la, & la ſaupoudrez d'alun & de ſel: enveloppez-la enſuite dans du papier, & faites-la cuire ſous des cendres chaudes; exprimez-en enſuite le jus, dont vous vous laverez le viſage pendant deux ou trois jours. Cette liqueur emporte le hâle admirablement bien.

Le ſel de tartre, de nitre & de ſaturne, mêlés, à la doſe d'un demi-gros chaque, avec de la pommade, fait le même effet.

Il y a pluſieurs autres taches & difformités auxquelles la peau du viſage eſt plus ſujette que celle des autres parties du corps, non-ſeulement à cauſe de ſa texture plus fine & plus délicate, mais ſur-tout parce qu'étant plus expoſée à l'air froid & à la chaleur du ſoleil, les humeurs s'y diſſipent plus difficilement, à raiſon du reſſerrement des pores, que dans les parties qui ſont tenues chaudes & couvertes; mais la plus grande partie de ces taches ne differe guere des puſtules ordinaires ou des tubercules: ainſi on peut ſuivre le même traitement que nous avons donné.

Les taches de rouſſeur, nommées *lentilles*, ſont des petites taches rondes, de niveau avec la peau, d'une couleur jaunâtre ou tannée, répandue généralement ſur le viſage, mais ſur-tout ſur le front, parce que la peau de cette partie, ſe trouvant plus denſe, permet moins l'évaporation des humeurs. Les lentilles attaquent auſſi quelquefois le cou & les mains, expoſés comme le viſage à la chaleur du ſoleil. On dit qu'elles ſont produites par la bile extravaſée, & condenſée ſous l'épiderme en forme de petites gouttes ou taches jaunes. C'eſt une remarque certaine, que ceux qui ont

les cheveux roux, font communément sujets aux taches de rousseur : voici les remedes qui leur sont propres.

Prenez, *Des Eaux de Fleurs de Sureau.*
De Fèves, de chacune. parties égales.

Mêlez pour une lotion ; après quoi, vous vous servirez de la suivante :

Prenez, *De Fiel de Chevre.*
De Bouc ou *de Vache, demi-once*

Mêlez-les avec de la poudre de vers extrêmement fine, pour un liniment. Si ces remedes ne réussissent pas, on passera aux suivants :

Prenez, *De la Gomme de Cerisier, trois gros.*

Dissolvez-la dans trois onces de fort vinaigre, & mêlez-la avec tant soit peu de farine d'avoine ; passez le tout, pour en bassiner la partie.

Le remede qui suit guérit aussi très-promptement les rousseurs.

Prenez, *Des Racines d'Iris,*
D'Ellébore blanc, pulvérisées, de chaque un gros.
De Miel commun, demi-once.

Incorporez-les ensemble, & frottez-en les lentilles.

Le suc de scabieuse, mêlé avec du borax & du camphre, produit le même effet. *Voyez* LENTILLES.

Des Maladies qui attaquent la peau des mains & des pieds.

Tels sont les panaris, les engelures, les porreaux, les cors, les fentes, les crevasses & quelques affections des ongles. Nous avons traité du panaris, des engelures, des cors & des porreaux, chacun à leur article.

Nous ne parlerons point ici de la dureté calleuse de la peau des paumes des mains & des plantes des pieds, chez les personnes exposées à la fatigue & au travail. Il suffira de faire observer que le bain de la partie durcie, ainsi que les émollients, conviennent ici ; mais, malgré ces secours, & quoiqu'on ait emporté tout ce qu'il

y avoit de dur dans la peau, elle revient dans le même état, dès que la personne retourne à son travail.

Pour les crevasses & la rudesse de la peau des mains, servez-vous de l'huile de froment & de la pâte qui suit :

Prenez, *Des Amandes douces,*
Des Amandes ameres,
Des Noyaux de Pêche, de chaque une once & demie.
Des Farines d'Avoine,
De Lupin, de chacune douze gros.
De la Poudre de Racine de Guimauve.
De la Corne-de-Cerf calcinée à blancheur.
Des Graines de Courge mondées, de chacune six gros.
De la Semence de Pavot blanc, dix gros.

Pilez ces matieres dans un mortier de marbre, en y versant peu à peu ce qu'il faut de suc de citron ou d'orange ; enfin ajoutez-y

Une suffisante quantité de Miel de Narbonne,

pour former une pâte de molle consistance. On se frotte les mains, deux fois par jour, avec cette pâte.

Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose des vices des ongles des doigts des mains & des pieds, comme leurs inégalités, leur épaisseur trop grande, leurs aspérités, leur changement de couleur, leur inflexion, leurs fentes & leur chute ; mais nous nous étendrons peu sur cette matiere, attendu qu'il y a, dans ces cas, peu de fonds à faire sur les remedes, & qu'ordinairement les ciseaux, le canif, la lime ou un morceau de verre, suffisent pour polir les ongles, & leur donner une meilleure forme ; mais on doit en user avec la derniere précaution, de crainte qu'allant jusqu'au vif, ou touchant leur insertion nerveuse, il n'arrivât quelques accidents semblables à ceux des cors & des verrues.

Lorsque les ongles tombent, certains médecins recommandent un emplâtre de cire vierge ; d'autres, la poudre de racine d'iris de Florence, mêlée avec du vin, ou une composition avec le suif de daim, la résine & l'huile de myrte.

Il faut, pour prévenir leur mauvaise forme, les garantir de toute compression externe, jusqu'à leur parfaite induration.

Leurs taches ou couleurs différentes se dissipent d'elles-mêmes, ou croissent avec l'ongle : on les emporte ensuite aisément, en raclant ou en coupant.

Des Maladies du Prépuce.

La premiere est appellée *Phimosis*, la seconde *Paraphimosis* : consultez ces deux articles.

Des Hémorrhoïdes.

Quoique cette incommodité ne soit pas proprement une affection de la peau, cependant elle y confine de si près, (sur-tout lorsque les hémorrhoïdes débordent au-delà de l'anus, & forment diverses excroissances tout autour sur la peau même,) que l'on peut les ranger parmi les maladies de la peau. Nous avons traité amplement de cette matiere à l'article HÉMORRHOÏDES.

Des Parties du corps réunies ou séparées contre l'intention de la nature, dès la premiere conformation, ou par accident.

Il arrive très-fréquemment que les parties qui devroient être unies, se trouvent séparées, & d'autres fois, quoique plus rarement, que celles qui devroient être séparées ou ouvertes, sont jointes ou fermées: la maladie est, dans ces deux cas, originaire ou accidentelle.

Nous voyons un exemple, dans le bec-de-lievre, des parties originairement séparées, qui devroient être jointes ; & chaque plaie nous en fournit un de celles qui sont divisées accidentellement.

Nous en avons de celles qui sont ordinairement jointes, contre l'ordre de la nature, dans les personnes qui naissent sans aucun passage, du moins naturel, pour les excréments ou pour l'urine. Nous observons enfin des exemples de celles qui sont accidentellement unies

dans ceux qui, en conséquence de quelque accident, comme la brûlure, ont les doigts joints ensemble, ou les oreilles collées contre la tête. Enfin les excoriations du vagin, des levres, des narines, &c. traitées sans l'attention requise, occasionnent la jonction de ces parties. Pour remédier à ces imperfections, on doit avoir recours au chirurgien.

De quelques autres Accidents qui affectent indifféremment les parties du corps.

La peau est exposée à quelques autres accidents internes, tels que les contusions, les plaies, les ulceres, la brûlure, les morsures des bêtes venimeuses : on trouvera le traitement de toutes ces maladies à leurs articles particuliers.

MALADIE PÉDICULAIRE. *Voyez* PÉDICULAIRE.

MALADIE DU PLOMB. *Voyez* PLOMB.

MALADIE DU POIL. *Voyez* POIL.

MALADIES DES VIEILLARDS. *Voyez* VIEILLARDS.

MANIE, f. f. délire perpétuel & furieux, sans fievre. Ceux qui sont attaqués de cette maladie, se jettent sur tout ce qui se présente, brisent tout, maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper; ensorte qu'on est obligé de les enchaîner : encore rompent-ils leurs liens.

Les maniaques ont le regard audacieux, les yeux enflammés & le visage pâle, toujours prêts à faire du mal aux autres; & ils sont d'une force & d'une chaleur si grande, qu'ils viennent à bout de l'homme le plus robuste, & qu'ils ne craignent point les froids les plus violents: ils se mettent aisément en colere, quoiqu'ils soient ordinairement gais: ils sont agités de visions pendant le sommeil; ils aiment les femmes avec fureur.

Ce sont ordinairement les hommes colériques, mélancoliques, qui ont les yeux égarés, le visage pâle, qui sont les plus sujets à cette maladie.

La cause prochaine de la manie est une trop grande sensibilité dans les nerfs, & leur disposition à s'enflammer; la suppression des mois & des hémorrhoïdes, les vers, l'ivresse; les passions de l'ame, comme les

chagrins ſubits. L'uſage des liqueurs ſpiritueuſes occaſionne cette maladie.

Il faut commencer par ſaigner le malade au pied, ſelon la force de ſon tempérament & de ſon âge; ce qu'on répétera, même pluſieurs fois: on lui fera prendre enſuite l'émétique en lavage, pour dégager l'eſtomac, qui eſt preſque toujours embarraſſé dans cette maladie. Il prendra beaucoup de lavements, les bains froids pendant quelques jours; & pour boiſſon, une décoction faite avec une poignée de feuilles de mouron dans une chopine d'eau; ou, ſi l'on aime mieux, on fera bouillir une demi-pincée de baies de raiſin de renard dans la même quantité d'eau: on peut auſſi leur faire prendre le petit-lait clarifié en grande abondance, en y ajoutant vingt grains de ſel de nitre par chopine.

Tous les huit jours, on purgera les maniaques, en leur faiſant prendre le ſoir ſix gros de ſirop diacode. On leur appliquera ſur la tête des compreſſes trempées dans de l'eau froide, dans laquelle on aura mis un tiers d'eau-de-vie. La poudre tempérante de Stahl, priſe à la doſe d'un demi-gros, ſoir & matin, peut être très-ſalutaire. Le camphre fait auſſi de grands biens dans cette maladie; on peut donner, par exemple, l'opiat qui ſuit:

Prenez, *De Conſerve de Coings, une once.*
D'Extrait de Bourrache, demi-once.
Du Sel Sédatif, un gros.
D'Opium, douze grains.
De Camphre diſſous dans l'huile, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire un opiat, dont la doſe ſera d'un demi-gros, ſoir & matin.

On pourra, tous les ſoirs, donner au malade la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eaux diſtillées de Ceriſe noire.*
De Nénuphar, de chaque deux onces.
De Teinture de Caſtoréum, vingt gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
Du Sirop de Karabé, demi-once.

Mêlez le tout, pour prendre en une dose, à l'heure du sommeil.

On doit observer cependant de ne point faire un grand usage de l'opium dans cette maladie, parce qu'il peut augmenter la fureur & la manie : ce n'est qu'après avoir employé les saignées, les délayants & la diete, qu'il peut être de quelque utilité.

Pour éviter la rechute de cette maladie, qui revient presque toujours périodiquement, il faut faire saigner & purger le malade tous les deux mois, lui faire prendre les bains dans la belle saison, l'engager à faire de l'exercice & à prendre de la dissipation, & lui faire observer un régime exact, en ne lui permettant que des aliments doux & de facile digestion, de l'eau rougie à ses repas, & sur-tout en lui conseillant d'éviter les veilles immodérées, les grandes peines d'esprit & de corps.

MARASME, s. m. amaigrissement & consomption de tout le corps.

Celui qui est attaqué du marasme paroît comme un squelette, la peau collée sur les os, le ventre creux & comme attaché au dos, le visage pâle & terreux, les yeux enfonçés & les tempes abattues : c'est le dernier degré de l'atrophie.

Le marasme est essentiel ou accidentel, universel ou particulier.

Le marasme essentiel est celui qui vient de la disposition du sang ou des esprits animaux, & qui n'est l'effet d'aucune maladie précédente. Le marasme accidentel est celui qui dépend de quelque maladie particuliere, comme de la dépravation de l'estomac ou de la suppuration des poumons.

On reconnoît le marasme, en général, par les signes suivants : le visage est pâle & défiguré, l'appétit se perd, les forces diminuent tous les jours, les urines sont rouges & peu abondantes ; enfin le malade tombe dans un amaigrissement & un desséchement affreux.

Les causes du marasme, en général, sont d'abord la dépravation du suc nourricier & l'altération des fibres du corps : les causes qui disposent à cette maladie sont

les violentes passions de l'ame, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses & des aliments échauffants, la faim & la soif supportées trop long-temps, le défaut de nourriture saine, les exercices violents & les travaux pénibles, les veilles continuelles & immodérées, les évacuations longues & considérables.

On distingue trois sortes de marasme, celui qui est occasionné par le vice des solides, celui qui provient du vice des liquides; le dernier est formé par la dépravation des nerfs.

Du Marasme des solides.

On reconnoît cette espece de marasme à une sécheresse considérable sur tout le corps, qui n'est accompagnée d'aucun vice essentiel dans les fonctions; c'est ce que l'on voit arriver dans les vieillards & dans les gens laborieux de la campagne, & ceux des villes qui font des exercices trop violents.

Les causes du marasme des solides sont les exercices violents, le grand usage de l'eau-de-vie qui les desseche & qui les raccornit, les veilles immodérées & la dissipation continuelle & forcée sans une réparation proportionnée: tels sont les pauvres gens qui travaillent & dissipent beaucoup, qui se nourrissent peu, & prennent de mauvais aliments.

Pour remédier à cette maladie, si le malade est dans la force de l'âge, s'il n'est point trop épuisé, on lui fera faire une ou deux saignées, selon le besoin; prendre beaucoup de lavements, des bains chauds, continués pendant long-temps, des tisanes rafraîchissantes, avec la racine de guimauve, le bouillon-blanc, la graine de lin, l'orgeat, les boissons chaudes & relâchantes, comme des infusions de fleurs de guimauve, de pas-d'âne, &c. Le malade prendra beaucoup de repos & de sommeil, des crêmes d'orge, de riz, & le lait pour toute nourriture: il ne fera aucune espece d'exercice violent; il se fera faire des frictions sur le corps, soir & matin, avec de la bonne huile d'olive ou avec du sain-doux bien frais; il évitera sur-tout le vin & les liqueurs spiritueuses, les aliments échauffants, la grande chaleur & le grand froid,

Les vieillards sont sujets à une espece de marasme des solides, qui vient de l'obstruction de leurs vaisseaux qui s'obliterent par l'âge. *Voyez* VIEILLARDS.

Du Marasme des liquides.

On appelle marasme des liquides, celui qui vient par leur dépravation ; c'est ce que l'on voit arriver dans la phthisie, dans le scorbut & le cancer. Toutes les humeurs du corps dégénerent, se décomposent ; les fonctions se détruisent, & il ne se fait plus de nutrition ; de-là vient le dépérissement, l'amaigrissement & la consomption du corps.

On reconnoît cette espece de marasme aux maladies qui l'ont précédé ou qui l'accompagnent : ainsi, si c'est un pulmonique, un scorbutique qui tombe dans le marasme, il est à présumer que cette maladie dépend de la premiere, & qu'elle n'en est que le symptôme : on s'apperçoit aussi de la dépravation des liquides par l'abolition de toutes les fonctions, la perte de l'appétit, la digestion viciée, les urines pâles & crues, les excréments liquides & fétides.

Les causes occasionnelles de cette maladie sont un air trop chaud & trop vif, l'abstinence forcée, les aliments échauffants, les boissons spiritueuses, les exercices violents, les veilles immodérées, les passions violentes, les hémorrhagies, une gonorrhée ou des fleurs-blanches, des abcès, des ulceres, la dyssenterie ou diarrhée, le diabètes, la salivation, l'hydropisie, les sueurs abondantes, & tout ce qui peut épuiser le corps.

Comme cette espece de marasme dépend toujours de quelque maladie, elle n'exige point un traitement différent de celle à laquelle elle est associée : ainsi tous les remedes se bornent aux laits de vache, de chevre, d'ânesse ; aux crêmes d'orge, de riz, de gruau ; aux boissons adoucissantes & calmantes, comme aux bouillons de veau, de poulet, de limaçon, de tortue ; aux sirops adoucissants, comme ceux de guimauve, de capillaire, de limaçon, de tortue ; aux remedes gélatineux, comme les loochs, la gomme adraganthe, la gomme arabique, dissoutes dans de l'eau, & unies à un

des firops adouciſſants ci-deſſus. Nous avons traité du maraſme des liquides en particulier, aux articles HECTISIE, PHTHISIE, SCORBUT.

Du Maraſme nerveux, ou de la Conſomption nerveuſe.

C'eſt un dépériſſement du corps, ſans aucune fievre remarquable, ſans toux & ſans difficulté de reſpirer, accompagné du défaut d'appétit & de digeſtion, d'une foibleſſe & d'un amaigriſſement univerſel.

Au commencement de cette maladie, le corps devient œdémateux & bouffi, & comme farci d'un chyle dénué d'eſprit; le viſage eſt pâle & défiguré : l'eſtomac a de l'averſion pour toutes ſortes d'aliments, excepté pour les liquides; & les forces du malade diminuent tellement, qu'il eſt réduit à garder le lit, avant que les chairs ſoient totalement conſommées. Quelque ſorte que ſoit la couleur de l'urine, on ne s'apperçoit point que le malade ait la fievre, ni à ſon pouls, ni à la ſoif, ni à la chaleur qu'il reſſent; de ſorte que les ſignes qui indiquent manifeſtement cette eſpece de conſomption, ſont fort équivoques : ils ſe réduiſent à la diminution des forces, aux dégoûts ſans fievre, ſans toux & ſans gêne dans la reſpiration, quoiqu'il arrive quelquefois que la reſpiration ſoit un peu gênée.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt un vice particulier des nerfs, qui les fait tomber dans le dépériſſement.

Les cauſes éloignées ſont un air humide & chargé de parties ſulfureuſes, le grand uſage de la viande crue ou mal cuite, les liqueurs ſpiritueuſes, l'épuiſement, les exercices violents, les paſſions vives & tumultueuſes, les chagrins & la mélancolie.

La cure conſiſte dans l'uſage convenable des remedes ſtomachiques & propres à fortifier les nerfs, tels que les anti-ſcorbutiques, les amers & les martiaux. Suppoſez, par exemple, que le corps ſoit fort échauffé, il prendra, tous les trois ou quatre jours à ſon lever, le julep ſuivant :

Prenez, *D'Eaux distillées de Camomille.*
De Mélilot, de chaque deux onces.
De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.
D'Elixir de propriété, un gros.
De Sirop d'Armoise, une once.

Mêlez le tout pour un julep. Sa boisson ordinaire doit être faite avec de la biere coupée à moitié eau; ou, s'il l'aime mieux, avec du petit-lait clarifié, à la dose d'une pinte, à laquelle on ajoutera une once & demie de sirop anti-scorbutique. Une heure avant de dîner, il prendra trente gouttes d'élixir de propriété dans un demi-verre de vin d'absinthe: on lui appliquera sur l'estomac des fomentations faites avec les herbes aromatiques, comme le thym, le pouliot, le serpolet, la sauge, la marjolaine, l'absinthe, la menthe.

Quand le malade aura continué pendant quinze jours l'usage des remedes ci-dessus, il prendra les pilules suivantes.

Prenez, *D'Extrait chalybé de Mynsicht, douze grains.*
De Conserve de Roses rouges, ancienne, un gros.
De Baume du Pérou, sept gouttes.
De Poudre de Réglisse, autant qu'il en faut pour en faire des pilules de la grosseur d'un petit pois.

Donnez-en deux par jour au malade, une le matin, & l'autre le soir en se couchant.

Dans les défaillances & les attaques vives des nerfs, on donnera au malade un bol composé de cinq gouttes de baume blanc, de quatre gouttes d'esprit de corne-de-cerf, dans une quantité convenable de sucre candi: on répétera ce bol deux fois par jour.

Le malade tâchera de se distraire par l'exercice, par la fréquentation de ses amis; car cette maladie est presque toujours occasionnée par les chagrins & les soucis. La bonté de l'air est extrêmement salutaire dans cette maladie; c'est pourquoi on doit changer de climat, & voyager, pour trouver un air plus sain. Comme l'estomac est la partie principalement affectée dans cette maladie, il est essentiel de suivre un régime convenable,

& d'observer tout ce que nous avons prescrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Nous avons traité des autres especes de marasmes aux articles ATHROPIE, CONSOMPTION, FIEVRE LENTE, HECTISIE, PHTHISIE, SCORBUT.

MARISCE, s. m. petite excroissance charnue, molle, fongueuse, indolente, qui vient au fondement, au périné, & à la partie interne supérieure des cuisses dans les femmes : c'est ordinairement un symptôme de la grosse vérole; ce que l'on reconnoît, quand le malade est attaqué de cette maladie.

Cette tumeur se dissipe par les remedes propres à la vérole; sinon on la détruit avec des ciseaux, en appliquant dessus de la pierre de vitriol. *Voyez* VÉROLE.

MAUVAIS GOUT DANS LA BOUCHE. C'est un symptôme qui prouve la foiblesse de l'estomac, la mauvaise disposition de ce viscere. Le mauvais goût est ordinairement accompagné de la langue chargée, des rapports, du dégoût, des nausées, & de tous les caracteres qui dénotent la foiblesse d'estomac.

Quand cette indisposition est passagere, il suffit de faire prendre au malade une chopine de petit-lait clarifié tous les matins, & des lavements pendant huit jours; après quoi, on lui fera prendre une purgation douce, & on lui remettra l'estomac, avec un demi-gros d'extrait de genievre avant ses repas.

Quand le mauvais goût dans la bouche est habituel, il prouve une foiblesse d'estomac marquée. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Au reste, il y a des personnes qui sont sujettes au mauvais goût le matin, parce qu'elles soupent trop le soir; il faut pour lors se réformer sur cet article.

MAUX DE DENTS. *Voyez* DENT & DENTITION.

MAUX DE GORGE. *Voyez* ESQUINANCIE.

MAUX DE POITRINE. *Voyez* INFLAMMATION DE POITRINE, PLEURÉSIE, PÉRIPNEUMONIE, FLUXION DE POITRINE, RHUME, CATARRHE, PHTHISIE, ASTHME.

MAUX DE TÊTE. On appelle ainsi les douleurs qui se font sentir dans la tête.

On distingue ces maux en universels & en particuliers. Le mal de tête universel se reconnoît à une douleur plus ou moins vive, qui occupe toute la partie qui est accompagnée de chaleur, quelquefois d'élancement, de pulsation & de fievre : on sent aux yeux un accablement, une pesanteur, & une difficulté de s'occuper à la lecture & de se mettre au grand jour.

Le mal de tête particulier se répand dans les différents endroits de la tête ; telles sont les douleurs d'oreille, les migraines, les maux de dents & les maux des yeux. *Voyez* FLUXIONS SUR LES OREILLES, DENTS, YEUX, MIGRAINE & CLAVUS.

Les causes qui peuvent produire le mal de tête universel, sont la plénitude, la grande chaleur, (*voyez* CALENTURE, COUP DE SOLEIL) ; un coup, une chute, un amas de sang dans le cerveau, une inflammation, un abcès, un corps étranger.

Quelle que soit la cause des maux de tête universels, on ne peut y remédier qu'en désemplissant les vaisseaux par les saignées au pied, les boissons rafraîchissantes, l'eau à la glace, dans les cas où la chaleur est la cause du mal de tête, l'usage des bains, & sur-tout des lavements pris tous les jours, soir & matin. L'application des sang-sues à l'anus convient aussi dans les cas où le mal de tête est produit par quelque suppression d'hémorrhoïdes : on peut aussi employer ce remede aux parties naturelles des femmes, quand leurs regles sont supprimées, & qu'elles leur occasionnent de violents maux de tête.

Après les saignées, l'usage des bains, les lavements continués pendant quelques jours, on peut appliquer sur la tête des compresses trempées dans de l'eau très-froide, & frotter la tête avec moitié eau & moitié eau-de-vie. Pour boisson ordinaire, on peut prescrire l'orgeat, la limonade, si l'estomac peut les supporter, ou faire bouillir dans une pinte d'eau une demi-poignée de chiendent, une pomme de reinette, coupée en quatre, à laquelle on ajoutera une once de sirop de nénuphar.

Au bout de quelques jours de l'usage de ces remedes, on

on pourra purger le malade une ou deux fois, selon la nécessité: si le mal de tête étoit opiniâtre & violent, on pourroit appliquer les sang-sues à la partie affectée. Il faut faire attention que tous ces remedes ne conviennent, comme nous l'avons dit, que quand la tête est également attaquée par-tout; car, quand il n'y a que quelques parties affectées, il faut avoir recours aux articles qui traitent des maux de tête en particulier.

MÉLANCOLIE, s. f. C'est un délire sur certains objets particuliers, sans fureur & sans fievre, ordinairement accompagné de crainte & de tristesse, sans occasion apparente.

La mélancolie est triste ou gaie, quelquefois l'une & l'autre.

On distingue la mélancolie de la phrénésie & du délire, parce qu'elle est sans fievre, & qu'elle subsiste pendant très long-temps, sans décider le malade pour la mort ni pour la santé. On la distingue de la manie, en ce qu'elle n'est pas accompagnée de la même fureur, quoiqu'il arrive quelquefois que la mélancolie dégénere en manie. En outre, les mélancoliques sont toujours attachés à un même objet sur lequel ils délirent: ils raisonnent très-sainement sur tous les autres.

On reconnoit cette maladie à une certaine inquiétude d'esprit, sans cause apparente, aux dégoûts de tout ce qui pouvoit auparavant faire plaisir, à la grande sensibilité & à la grande facilité que l'on a à verser des larmes: la respiration est profonde & laborieuse; le cœur palpite; le visage est pâle & exténué; le ventre est resserré: il survient des feux considérables à la tête, des lassitudes, des défaillances; le sommeil est inquiet: ceux qui sont attaqués de mélancolie, sont tristes, abattus, chagrins, & quelquefois excessivement gais sans aucune cause apparente; ils tremblent de frayeur, manquent de courage, sont tourmentés d'insommie, & aiment la solitude: ils entrent facilement en colere, passent brusquement d'un état à un autre, & se font rendre raison des choses les plus futiles: ils ont des temps d'avarice, dans lesquels on ne peut rien leur arracher: quelquefois ils sont si prodigues, qu'ils dissiperoient tout, si on

les laissoit faire ; tantôt ils ne rendent point d'excréments, & tantôt ils évacuent des matieres seches, noires, & enduites de glaires & de matieres bilieuses ; leurs urines sont en petite quantité, âcres & bilieuses ; ils ont les hypochondres gonflés, des vents, des rapports putrides & puants ; ils rendent aussi quelquefois une humeur âcre avec la bile. Ce sont ordinairement les gens de lettres, ceux qui sont sujets aux vapeurs, qui sont attaqués de cette maladie.

La cause prochaine de cette maladie est le vice de l'imagination qui se trouve affectée de quelques idées noires & funestes. La cause matérielle est ordinairement l'épaississement du sang, & un engorgement dans le cerveau & dans les parties nobles : ainsi tout ce qui peut augmenter l'épaississement du sang peut donner lieu à la mélancolie, comme les spéculations profondes dans les sciences, le chagrin, la crainte ; la suppression du flux hémorrhoïdal dans les hommes, & des regles dans les femmes ; les aliments échauffants, gluants, visqueux ; le grand usage du vin, des liqueurs spiritueuses, des eaux glacées ; l'air épais & grossier, le sommeil trop long, l'oisiveté, ou la vie douce ou tranquille qui succede tout-à-coup à une vie exercée & tumultueuse, les chairs salées & enfumées, les fruits verds, les farineux non-fermentés, les médicaments astringents, coagulants, les poisons lents, les fievres chaudes & opiniâtres.

Quand la mélancolie vient d'un esprit foible & troublé, ce que l'on connoît à la foiblesse naturelle de l'esprit du malade, à quelques révolutions subites qui peuvent l'avoir bouleversé, & à l'égalité & la facilité avec laquelle toutes les fonctions s'exercent, on y remédie par une conversation agréable, beaucoup de dissipation, de complaisance, & jamais de contrariété, par une liberté entiere, par l'exercice à cheval & en carrosse, & en inventant tous les jours des plaisirs nouveaux qui puissent distraire ou charmer les inquiétudes naturelles du malade ; par un air humide & chaud, des lavements, des narcotiques, tel qu'un demi-gros de thériaque tous les soirs.

Tous les remedes du malade seront tirés de son

régime qui doit être doux & humectant : les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les légers savonneux, les fruits mûrs, les légumes bien cuits, le potage au gras, le bœuf, le mouton, la volaille, bouillis ou rôtis, & le pain cuit deux fois, sont les seuls aliments dont il doit se nourrir; pour boisson, de l'eau coupée avec du vin, & quelquefois du vin pur, pourvu qu'il soit vieux : pour tisane, on peut faire bouillir deux onces de miel dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines.

Cette espece de mélancolie est sujette à former des embarras & des engorgements dans les visceres ; elle dégénere pour lors en mélancolie hypochondriaque : ce que l'on connoît aux pesanteurs de tête, aux embarras dans la mémoire, dans l'imagination & dans le jugement, aux fréquents maux de tête & aux chaleurs de cette partie, aux tumeurs vers le foie ou la rate, aux gonflements de l'estomac, aux vents & aux rapports : il faut pour lors suivre le traitement que nous avons indiqué dans les vapeurs hypochondriaques. Les remedes consistent dans les lavements fréquents, dans les saignées faites au pied ou au bras, selon la partie affectée, aux boissons adoucissantes & calmantes, aux bains tiedes, aux remedes propres à faire couler le sang & les humeurs, comme les eaux ferrugineuses de Forges & de Passy ; & ensuite prescrire les remedes propres à calmer les accidents qui se multiplient à l'infini. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES.

MEMBRES RETIRÉS. On peut se servir, dans ce cas, de l'onguent qui suit :

Prenez, *De la Graisse humaine, une once.*
De l'Huile de Vers.
De la Moëlle de l'os de la cuisse du Bœuf, de chacun six gros.
De Térébenthine.
Du Styrax liquide.
Du Blanc de Baleine, de chacun deux gros.
De l'Essence d'Anis, douze gouttes.

Faites un onguent, dont il faut frotter, soir & matin, les parties malades. On prendra en même tems une infusion de menthe de jardin, en guise de tisane.

Si l'on n'est pas en état de se procurer cet onguent; on fera faire usage au malade des bains d'eau de tripes: on mettra dans l'eau de tripes le membre retiré, plusieurs fois par jour, & on l'y laissera le plus de temps qu'il est possible; &, quand le malade sortira de ce bain, on laissera sur la partie affectée, ou des décoctions émollientes, ou le cataplasme avec la mie de pain & le lait. Il faut continuer ces remedes, du temps, si l'on veut guérir.

On peut encore exposer, plusieurs fois par jour, le membre retiré, à la vapeur d'une décoction d'herbes émollientes.

MENSTRUES. (*suppression des*) *Voyez* REGLES, SUPPRESSION.

MERCURE, s. m. C'est une substance à demi-métallique, liquide, froide au toucher, d'une couleur argentée. Il est très-pesant, très-volatil; il s'attache aux métaux, & particuliérement à l'or.

Le mercure est le plus pesant de tous les métaux, à l'exception de l'or, qui est à peu près au mercure, comme quatre à trois. Le mercure s'unit & s'amalgame avec tous les métaux, à l'exception de l'antimoine & du fer, auxquels il s'unit plus difficilement.

Les anciens croyoient que le mercure étoit un poison: cependant, depuis deux cents ans, on l'a fait servir aux usages intérieurs, quoique l'on crût que ce fût un poison. A présent on est revenu de cette erreur, & on s'en sert plus communément dans les maladies. Il faut pourtant avouer qu'il n'est pas sans aucun risque; car ceux qui le tirent des mines, quoiqu'ils soient d'un tempérament très-robuste, à peine passent-ils quatre ans sans être attaqués de tremblements dans les membres & de paralysie. De même, quand ce médicament est mal administré, il peut être d'un usage très-dangereux; mais il devient salutaire, quand on le place à propos.

Le mercure a la vertu d'ouvrir les pores & les glandes, & de les désobstruer: c'est pourquoi, dans les tumeurs des glandes, dans les squirrhes de la rate, du mésentere & du foie, dans les ganglions & les écrouelles, on s'en sert avec avantage; il n'est pas moins efficace dans les

tumeurs, les bubons, les ulceres vénériens, les pustules de la peau & la gale ; car, comme toutes ces maladies prennent leur source dans une lymphe épaisse & visqueuse, il faut un médicament puissant pour pouvoir la diviser : il n'en est point qui réussisse mieux que le mercure, à cause de sa liquidité & de sa pesanteur : aussi faut-il prendre garde de le donner inconsidérément, parce qu'il porte dans le sang de l'agitation & du feu. On doit toujours faire précéder les saignées, les bains, les délayants & les purgatifs, afin d'empêcher qu'il ne fasse quelque ravage dans le corps.

L'effet du mercure, quand il est pris à l'intérieur par la bouche, ou quand il est insinué par les pores de la peau, pousse à la transpiration ; & quand il est amassé dans une certaine quantité, il excite un écoulement abondant de salive épaisse & fétide, accompagnée de douleurs, de gonflement dans la bouche ; c'est ce qu'on appelle la *salivation.*

La premiere préparation que l'on donne au mercure, c'est de le purifier, en le faisant distiller dans une retorte, avec de la chaux vive, afin de le dégager de toutes les ordures auxquelles il est uni ; & quelquefois on le passe à travers une peau de chamois.

On se sert du mercure crud pour détruire les vers, en l'unissant avec du sucre dans un mortier, & en ajoutant quelques gouttes d'huile d'amandes douces. On en met aussi dans un nouet de vessie de porc, que l'on fait bouillir pendant demi-heure, à la dose d'une demi-livre, dans trois pintes d'eau.

On donne également le mercure crud dans la passion iliaque, quand les intestins sont rentrés les uns dans les autres, afin de les dégager par le poids de ce demi-métal.

Dans la gale, on en fait aussi des ceintures que nous avons décrites à cet article, & dont on se sert, avec avantage, dans cette maladie.

Les préparations de mercure qui sont les plus en usage, sont le précipité rouge, le précipité blanc & le précipité jaune ; l'æthiops minéral, le cinabre factice, le sublimé corrosif, le mercure doux & la panacée mercurielle.

Nous avons donné les usages & les doses de toutes ces préparations, dans les différents articles que nous avons eu à traiter.

Parmi les vertus que l'on reconnoît au mercure, la principale est celle de détruire le virus vénérien. Les uns s'en servent pour donner la salivation par le moyen des fumigations; d'autres ont recours aux frictions, quelques-uns aux emplâtres & aux onguents; & les derniers le font prendre par la bouche.

Voici la maniere de faire les fumigations. Après avoir saigné le malade, une ou deux fois selon le besoin, lui avoir fait prendre les bains pendant douze ou quinze jours, & du petit-lait, on le place tout nu dans une chambre échauffée par un poële, & on jette ensuite, sur un réchaud plein de feu, deux ou trois gros de cinabre, qui, venant à s'évaporer, s'insinue par les pores de la peau, pénetre jusqu'aux plus petits vaisseaux du corps, & excite une sueur plus ou moins abondante. Quelquefois on renferme le réchaud & le malade sous une couverture, en lui laissant la tête libre, pour forcer les particules du mercure à s'insinuer plus promptement dans la peau. On donne ces fumigations, de deux jours l'un, jusqu'à ce que les gencives se tuméfient, qu'il s'y forme des ulceres, & que la salive ait coulé en suffisante quantité.

Les frictions se donnent de la maniere suivante: on prépare d'abord le malade, comme nous l'avons dit ci-dessus; ensuite on le place dans un endroit chaud; on lui frotte le corps à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les parties commencent à rougir. Alors on fait quelques frictions avec l'onguent mercuriel; on commence par les pieds, les jambes & les genoux: le second jour, on passe aux cuisses & aux aines; le troisieme, aux fesses & aux lombes; le quatrieme, aux poignets, aux bras & à l'avant-bras; ce que l'on continue de deux jours en deux jours, selon les forces du malade, & jusqu'à ce qu'il survienne une salivation abondante, qui doit être de deux ou trois livres par jour. Il faut faire les frictions dans un lieu chaud, & ne pas se mettre trop près du feu, de peur que la chaleur ne fasse dissiper le mercure

trop promptement. Le premier jour, les frictions doivent être faites avec deux gros d'onguent; & on augmente toutes les fois d'un gros, jusqu'à la dose d'une once. On se servira, pour cet effet, de l'onguent mercuriel décrit à l'article ONGUENT.

Il est essentiel, en donnant la salivation, d'observer tous les jours l'état de la bouche, d'examiner s'il ne s'y forme point des tumeurs, si le malade n'y sent point de la douleur, si les gencives ne sont point gonflées; auquel cas, il ne faudroit point augmenter davantage la dose de l'onguent, de peur de rendre la salivation trop forte, & d'occasionner des symptômes fâcheux. C'est ce que l'on voit arriver tous les jours aux gens sans expérience, qui s'ingerent de manier un remede aussi dangereux. On pourra s'assurer que la salivation viendra, si, après la quatrieme ou la cinquieme friction, la bouche s'échauffe & devient seche, si les gencives & les glandes salivaires se gonflent, si le malade crache fréquemment, si les vaisseaux salivaires s'enflamment, & s'il se forme de petits ulceres qui augmentent tous les jours de grosseur. Si l'on ne voit aucun de ces signes dans la bouche, on doit être réservé sur l'administration de ce remede, parce qu'il y a des gens qui ne salivent jamais, quelque dose de mercure qu'on leur donne.

Quand la salivation est trop abondante, que l'on s'apperçoit que le malade en est affoibli, & qu'il souffre des douleurs de tête très-violentes, il faut lui faire mâcher un gros de camphre, dans la journée, en plusieurs prises. Il faudra en même temps purger le malade avec l'eau de casse qui suit:

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire aux deux tiers. Passez la liqueur, & ajoutez-y
De Manne, deux onces & demie,
pour prendre en deux ou trois verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre.

On prescrira en même temps, soir & matin, des lavements avec la casse, ou avec deux onces de lénitif fin, &

deux gros de cryſtal minéral. On fera en même temps, ſur toute la peau, des frictions avec une flanelle, pour exciter la tranſpiration; & on fera mettre le malade chaudement dans ſon lit.

Cette maniere de donner la ſalivation eſt la plus uſitée; mais c'eſt en même temps la méthode la plus dangereuſe qu'on ait imaginée pour guérir la vérole; car, outre les douleurs & l'affoibliſſement conſidérable qu'on éprouve, toutes les dents ſe trouvent ébranlées, les nerfs dans un tremblement & des agitations convulſives, & il reſte ſouvent des affections à la tête & à la poitrine. Il vaut donc mieux, s'il eſt poſſible, l'éviter; ce que l'on peut faire, en donnant les frictions de loin en loin, & en purgeant tous les quatre ou cinq jours le malade, ou, ce qui eſt préférable, en ſe ſervant du mercure qui ſuit:

Prenez, *Mercure revivifié très-exactement deux ou trois fois du Cinabre. & lavé pluſieurs fois dans le Vinaigre chargé de Limaille de fer, deux onces.*

Eteignez-le exactement avec le ſuc de ſauge: lorſqu'il ſera éteint, ajoutez

Deux gros de Camphre mêlé avec un peu de Sucre.

Agitez-le doucement, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement mêlé avec le mercure éteint. Ajoutez enſuite

Deux onces de Graiſſe de Porc, fraîche,

pour faire la pommade ſelon l'art.

Quoique ce remede ait la vertu d'enchaîner la ſalivation, on ne doit cependant commencer à le donner qu'à petites doſes, afin qu'étant inſinué peu à peu dans les vaiſſeaux, il prépare les voies, ſans violence, à une plus grande quantité de mercure, qui ne doit jamais cependant excéder une demi-once, ou cinq gros. On met quelquefois un jour d'intervalle entre chaque friction, quelquefois deux, & même davantage, ſelon les forces du malade & la différence des tempéraments.

Il y a encore une autre façon de donner le mercure, c'eſt de le preſcrire ſous la forme de panacée. On

commence d'abord par faire une ou deux ſaignées, comme nous l'avons dit : on purge enſuite le malade, & on lui fait prendre les bains; après quoi on lui donne, le premier jour au matin, dix grains de panacée, & le ſoir, cinq autres grains. On laiſſe un jour d'intervalle ; après quoi on en preſcrit quinze grains le matin, & douze le ſoir. On le laiſſe encore repoſer un autre jour; &, le lendemain, on lui donne vingt grains le matin, & dix le ſoir; ce que l'on continue de deux jours l'un, juſqu'à ce que la ſalivation ſoit établie.

Quand on donne la ſalivation, par quelque route que ce ſoit, on ne doit la ceſſer que quand on voit les ſymptômes calmés ; ſinon on recommence les remedes comme ci-deſſus, juſqu'à parfaite guériſon.

Pendant tout le courant de la ſalivation, il vaut mieux nourrir le malade avec des bouillons, des œufs frais, des panades, qu'avec des aliments ſolides.

Une heure après chaque friction, le malade peut prendre un bouillon; mais il doit s'abſtenir, pendant trois heures, de toute nourriture.

Quand la ſalivation eſt terminée, on doit purger le malade deux ou trois fois, & le mettre à l'uſage des crêmes de riz, d'orge, de gruau, & au lait, pour toute nourriture.

On ne doit jamais donner la ſalivation à un malade qui a la poitrine délicate, ou qui eſt menacé de tomber en hectiſie.

Cette méthode de guériſon eſt également dangereuſe dans le ſcorbut, dans les affections hypochondriaques & dans la diſſolution du ſang; car le mercure ne peut qu'augmenter l'activité des humeurs, & les faire tomber en colliquation.

On voit, après tout ce que nous venons de dire, que le mercure eſt un remede très-utile, mais en même temps dont l'adminiſtration eſt très-difficile : il faut beaucoup de jugement & de prudence pour pouvoir appliquer ce remede ſelon les circonſtances.

De toutes ces méthodes, celle que nous conſeillons de ſuivre eſt celle par laquelle on peut éviter la ſalivation; & nous ne voyons point de circonſtances où les

autres puissent lui être préférées, à cause des accidents funestes qui peuvent résulter de la salivation, qui est quelquefois si violente, qu'on ne peut l'arrêter avec aucun remede.

Les frictions mercurielles peuvent & doivent être regardées aujourd'hui comme le moyen le plus sûr de guérir la vérole, si elles sont administrées comme il convient. Il ne faut pas croire cependant qu'elles guérissent cette maladie d'une façon exclusive à toute autre préparation mercurielle, ou, ce qui est la même chose, à toute autre maniere de donner le mercure. Il y a plus; on rencontre des véroles qui résistent avec opiniâtreté aux frictions bien conduites. Il faut alors changer de batterie, & donner le mercure sous une autre forme, soit qu'on se décide pour la panacée, ou pour d'autre préparation. *Voyez l'article* VÉROLE.

MÉTÉORISME. *Voyez* TYMPANITE.

MIGRAINE, s. f. douleur aiguë qui afflige une partie de la tête, soit du côté droit, soit du côté gauche: quelquefois elle n'en occupe que le devant, le derriere, ou le sommet.

Par cette seule définition, on peut distinguer la migraine du mal de tête en général, puisqu'elle n'affecte que quelques parties de la tête, au lieu que le mal de tête est beaucoup plus étendu. La migraine est presque toujours accompagnée de foiblesse d'estomac, de suppression des regles ou des hémorrhoïdes, & presque toujours suivie de quelques envies de vomir; ce qui n'arrive point dans le mal de tête ordinaire.

On reconnoît la migraine à des douleurs pulsatives, lancinantes, opiniâtres, & quelquefois si violentes, que les malades s'imaginent qu'on leur fend, qu'on leur arrache la tête. Cette douleur occupe ordinairement la moitié de la tête du côté gauche, & s'étend quelquefois jusqu'aux yeux & jusqu'aux dents: le cou & les bras quelquefois ne sont point épargnés. Dans certains sujets, la migraine occupe une partie du crâne, si petite, qu'il leur semble qu'on veut leur enfoncer un clou dans cette partie. Le pouls est serré, & tout le corps est dans un état convulsif: le malade ne peut supporter ni le bruit

ni la lumiere ; ſon urine eſt crue dans le commencement de l'accès, & rouge ſur la fin ; le ventre eſt ordinairement reſſerré, & le malade reſſent des nauſées & des envies de vomir.

Les femmes ſont plus ſujettes à cette maladie que les hommes, & ſur-tout les filles d'un tempérament ſanguin & fort échauffé, qui ont l'eſtomac foible & délicat.

La cauſe prochaine de cette maladie eſt l'irritation des nerfs & le gonflement des vaiſſeaux de la tête : ainſi tout ce qui peut occaſionner la plénitude excite la migraine, comme la ſuppreſſion des évacuations naturelles, telles que les regles & les hémorrhoïdes, l'oubli des évacuations artificielles, comme la ſaignée & les ſcarifications, le vice de l'eſtomac & des premieres voies, le changement d'une vie laborieuſe en une vie ſédentaire, l'excès du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, la trop grande chaleur, les aliments pernicieux ou de difficile digeſtion, comme la ſalade, les pâtiſſeries, les chairs ſalées, les mets épicés & de haut goût ; les paſſions vives, comme la colere.

Dans l'accès de la migraine, on doit, avant tout, ſi elle n'eſt point occaſionnée par la ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes ou des ſaignées habituelles, faire prendre au malade l'émétique en lavage, des lavements d'eau de riviere pluſieurs fois par jour, & le ſuivant tous les matins.

Prenez, *Des Racines de Mauve.*
De Guimauve, de chaque une once.
De Feuilles de Pariétaire.
De Bouillon-blanc, de chaque une demi-poignée.
Des Sommités d'Origan, une pincée.
Des Semences d'Anis.
De Carvi, de chaque un demi-gros.

Faites bouillir le tout ſucceſſivement dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers.

Ajoutez alors,

D'Electuaire lénitif, une once.
De Sel Gemme.
D'Huile d'Aneth, de chaque deux gros;
pour un lavement.

On prescrira au malade la poudre tempérante de Stahl, à la dose d'un demi-gros, toutes les quatre heures. Pour boisson ordinaire, on fera bouillir une poignée de bourrache, & autant de buglose dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers, & on y ajoutera quinze grains de nitre purifié. Tous les soirs, en se couchant, le malade prendra quatre grains de pilules de cynoglosse.

A l'extérieur, on appliquera l'esprit-de-vin camphré, l'eau de la reine de Hongrie, l'eau de lavande, les feuilles de verveine, bouillies dans du vinaigre, & un emplâtre d'opium: on fera prendre au malade les bains aux pieds; on fera des frictions sur les parties inférieures; on appliquera les sang-sues à l'anus. Le malade pourra aussi respirer fortement par le nez du suc de betterave cuite sous la cendre, plusieurs fois par jour.

Quand l'accès sera passé, on purgera le malade une ou deux fois, selon le besoin; & on le mettra à l'usage de la tisane suivante:

Prenez, *D'Ecorce de Cascarille, trois gros.*
De Nitre purifié, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers, que le malade prendra en quatre verres dans la journée, à distance égale; ce qu'il continuera pendant huit jours. L'élixir de propriété, celui de Garus, sont très-efficaces en ce cas. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Si l'on s'apperçoit qu'il y ait des marques de plénitude, il faudra pratiquer la saignée, & observer une diete exacte, tant dans l'accès qu'après l'accès; c'est ce que l'on doit observer dans les migraines occasionnées par la suppression des menstrues, des hémorrhoïdes & des saignées: on doit ensuite faire ce que nous avons prescrit aux articles HÉMORRHOÏDES & SUPPRESSION DES MENSTRUES.

Il est essentiel d'observer un régime exact, d'éviter les ragoûts, les pâtisseries, les aliments cruds, comme la salade, la vie oisive & paresseuse, le sommeil trop long, les chagrins, la tristesse, & le travail de cabinet trop suivi.

Quand la migraine est périodique, & qu'elle ne dépend point des regles ni des hémorrhoïdes, la diete que nous avons prescrite ci-dessus y remédie parfaitement bien; & une décoction de deux gros de quinquina dans une chopine d'eau, continuée pendant huit jours, en se purgeant avant & après, acheve la guérison.

MISÉRÉRÉ, f. m. passion iliaque, espece de colique dans laquelle on rend les excréments par la bouche. *Voyez* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

MŒCONIUM. (*maladie par le*) *Voyez* MALADIE DES ENFANTS.

MOIS, f. m. écoulement de sang par les parties naturelles, auquel les femmes sont sujettes: on lui a donné ce nom, parce qu'il revient tous les mois. *Voyez* REGLES, SUPPRESSION DES MENSTRUES.

MORIBONDS, f. m. On appelle ainsi ceux qui sont dans un état si désespéré, qu'ils ne doivent attendre à chaque instant que la mort. Voici un julep qui convient pour eux:

Prenez, *Deux Jaunes d'Œufs frais.*
De Sucre candi blanc, demi-once.
De l'Essence de Canelle, trois gouttes.
De Vin d'Espagne, six onces.

Mêlez bien le tout. C'est un excellent confortant, qu'on prendra en une ou deux fois.

Ce remede n'est point fait pour guérir le malade; c'est simplement pour le tirer de l'état fâcheux dans lequel il est, & pour donner par-là la facilité de placer les autres remedes.

MORPIONS, f. m. plur. petits insectes ressemblants à des poux, qui s'attachent aux parties naturelles, aux aisselles & aux aines de l'homme & de la femme.

Ils sont ordinairement si petits dans le commencement, qu'on a de la peine à les appercevoir: ils causent des démangeaisons insupportables, des rougeurs, des

cuissons, & ils s'attachent si fortement à la peau, qu'on ne peut pas les en détacher. Quelquefois même ils s'insinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très-vives. Nous avons donné la maniere de détruire ces insectes. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

MORSURE, s. f. solution de continuité, faite à la peau par les dents de quelque animal irrité. Souvent ces sortes de morsures ne sont suivies d'autre accident que de douleur, de rougeur & d'une légere inflammation, comme on l'éprouve tous les jours dans les morsures des chats, des chiens, des perroquets; ces sortes de blessures se traitent comme des contusions ou des plaies simples.

Il n'en est pas de même des morsures occasionnées par des animaux venimeux ou enragés; car elles produisent des accidents très-fâcheux, & quelquefois même la mort.

Les morsures d'un animal en colere, en fureur, soit homme, soit bête, ont souvent produit des effets terribles, & qui ressembloient à ceux qui suivent les morsures d'animaux enragés. Quelques médecins pensent que la colere & la fureur peuvent produire sur la salive un changement & une altération telle, qu'elle ne differe pas alors de celle d'un animal enragé: il est donc à propos, quand on est appellé pour voir une personne mordue, de s'instruire de toutes les circonstances.

De la Morsure des chiens, chats & autres animaux enragés.

Les chiens sont beaucoup plus sujets à la rage que les chats & les autres animaux; &, quand ils sont attaqués de cette maladie, ils ont la fureur de mordre indistinctement tout le monde. Leurs morsures, qui sont suivies & accompagnées d'accidents très-fâcheux, sont traités dans un article particulier. *Voyez* RAGE.

De la Morsure du serpent à sonnettes, du scorpion & de l'aspic.

La piquure de ces animaux est ordinairement suivie

d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & par tout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties inférieures, sont affectés d'enflure aux aines: si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles; mais si la piqure est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que cause la brûlure: il paroît des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, aussi-bien que sur tout le corps, si bien qu'il semble que le malade ait été frappé de la grêle: il a le visage contrefait; il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux; les larmes sont visqueuses; les jointures perdent leur mouvement; & cet accident est accompagné de la chute du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & tombe dans des convulsions qui tiennent de l'opisthotonos.

On remédie à ces accidents, en prenant intérieurement de la racine d'althæa & de panais. Cette derniere est un remede excellent, soit qu'on la mange verte, ou qu'on la prenne en poudre. Les semences de panais sauvage & les noisettes produisent aussi de très-bons effets. Voici un antidote excellent pour la morsure de ces animaux:

Prenez, *De Castoréum.*
De Poivre, de chaque demi-once.
De Costus.
De Spica-nard.
De Safran.
De Suc de Centaurée, de chaque deux gros.
De Miel clarifié, suffisante quantité pour en faire un opiat.

On en prend la grosseur d'une noisette, trempée dans du vin, pour la piquure de scorpion, & dans du vinaigre, pour celle de l'aspic & du serpent à sonnettes. Cet antidote attire le venin, bien qu'il ait été digéré, & qu'il se soit fixé dans les articulations. L'ail pilé, seul ou avec du sel, la rhue sauvage, ou la plante appellée

scorpiurus, produisent aussi de bons effets, quand on les applique sur la plaie. On peut substituer à ces remedes le cataplasme fait avec un gros de rhue sauvage, pilée avec du vinaigre, une once de cire, un quart d'once de résine de pin, & quelque peu d'huile.

Si l'on ne peut pas se procurer de l'opiat décrit ci-dessus, on pourra y suppléer par la thériaque; on en fera infuser un demi-gros dans un verre de bon vin.

De la Morsure de la tarentule.

La tarentule est une espece d'araignée qui se multiplie dans le territoire de la Pouille, & dont la morsure est très-dangereuse. *Voyez* TARENTISME.

De la Morsure de la vipere.

La vipere est une espece de serpent qui a la gueule armée de deux dents incisives, placées immédiatement sur une poche membraneuse, pleine d'une matiere venimeuse, extrêmement subtile. Aussi-tôt que l'animal est irrité, il dresse ses deux dents, & comprime la poche venimeuse; ce qui fait que le venin s'échappe, coule à travers les dents qui sont creusées, & s'insinue de cette maniere dans le sang.

C'est par ces deux dents & par cette poche qu'on distingue la vipere des autres serpents, comme la couleuvre, &c. Cet animal se trouve communément dans les bois, sur les bords des ruisseaux, dans les endroits marécageux, & sur le bord des étangs.

Aussi-tôt qu'on a été mordu de la vipere, on sent une douleur vive, suivie d'un engourdissement dans la partie, d'un gonflement & d'une espece de bouffissure. Insensiblement la partie se tuméfie, devient totalement engourdie, & même quelquefois paralysée. L'enflure gagne insensiblement des pieds aux jambes & aux cuisses, des mains aux bras & à l'avant-bras. Il survient des défaillances, des maux de cœur, des affoiblissements dans la vue, des vertiges, des palpitations de cœur, des sueurs froides, des convulsions, & la mort.

On a proposé jusqu'à présent une infinité de remedes,

des, pour guérir de la morsure de la vipere. On commençoit anciennement par scarifier la partie, par y appliquer du sel, du poivre & des matieres très-irritantes; ensuite de quoi, on faisoit avaler au malade un verre de vin chargé de canelle & d'un gros de thériaque: quelquefois on se contentoit de sucer la partie, & d'appliquer dessus, le foie ou la tête de vipere. On faisoit prendre au malade des tisanes avec les racines de domte-venin, de scorsonere & de scordium, le bézoard, le sirop d'œillet. On faisoit des ligatures dans les différentes parties du corps, pour empêcher l'enflure; mais toutes ces méthodes prouvoient bien qu'on étoit encore loin du remede propre à cette maladie.

Quelques expériences, qui ont été faites en Angleterre & en France, ont prouvé que les alkalis volatils étoient le véritable contre-poison de cette maladie. On a fait d'abord ces épreuves sur des chiens, sur des chats qui avoient été mordus de la vipere, & qui ont été guéris ensuite par l'usage de ces remedes.

Parmi ces alkalis volatils, on place le sel ammoniac, le sel volatil d'Angleterre, celui de corne-de-cerf, l'esprit volatil de sel ammoniac, de cochléaria & de corne-de-cerf. Enfin celui de tous ces remedes qui paroît agir avec le plus d'efficacité, est l'eau de Luce, dont voici la composition:

Mettez dans un flacon de crystal quelques gouttes d'huile blanche de karabé, rectifiée: versez dessus le double de bon esprit volatil de sel ammoniac; bouchez le flacon avec son bouchon de crystal, & tenez-le dans la poche de la culotte, pendant quelques jours: la plus grande partie de l'huile se dissoudra; ajoutez-y pour lors une pareille quantité du même esprit volatil de sel ammoniac; &, après avoir laissé le tout en digestion à la même chaleur, pendant quelques jours encore, vous trouverez l'huile de karabé entiérement combinée avec l'alkali volatil, sous la forme & la consistance d'un lait clair, de couleur jaunâtre. Conservez-le exactement fermé dans le même flacon.

Pour faire l'eau de Luce, il suffit de verser quelques

gouttes de savon succiné sur de l'esprit volatil de sel ammoniac bien vigoureux ; on y en ajoute plus ou moins, suivant la blancheur & l'odeur de karabé qu'on veut donner à l'eau. Voici une autre maniere de faire l'eau de Luce.

Prenez, *Trois gros d'Alkali fixe de Tartre.*
Un gros & demi d'Huile de Succin, rectifiée à la chaux.

Dissolvez le tout avec quatre onces d'esprit-de-vin dans un mortier de verre avec un pilon de cette même matiere. La dissolution une fois faite, mettez le tout dans une bouteille légérement bouchée, que vous placerez sur des cendres chaudes, afin que l'union soit plus parfaite. Au bout d'un quart d'heure, coulez la liqueur. Le produit, qui résulte de ce mélange, sert à faire l'eau de Luce, en versant quelques gouttes de cette dissolution sur l'esprit volatil de sel ammoniac, fait avec de la chaux vive.

On conserve cette liqueur dans un flacon bien fermé, pour le besoin.

Quand quelqu'un a été mordu d'un serpent, & qu'il survient quelqu'accident, il faut d'abord s'assurer par les signes que nous avons dit ci-dessus, si l'animal est une vipere; auquel cas, on versera sur le champ cinq à six gouttes d'eau de Luce dans un verre d'eau & de vin, que l'on fera avaler au malade. On réitérera cette boisson de quart d'heure en quart d'heure, selon que les symptômes sont plus ou moins violents, & jusqu'à ce qu'ils soient totalement calmés.

A l'extérieur, on frottera la plaie avec quelques gouttes de cette eau de Luce. Il ne faut point s'effrayer de l'ardeur & de la chaleur que porte ce remede dans le corps. Il paroît que le poison de la vipere n'agit qu'en jettant les nerfs dans l'insensibilité : il faut, par conséquent, des remedes actifs, pour les tirer de l'état dans lequel ils sont.

Si l'on s'appercevoit que l'on eût donné au malade une grande quantité d'eau de Luce, & que les symptômes subsistassent toujours, on pourroit se servir d'un moyen pour empêcher cette eau volatile de se dissiper ;

ce feroit de lui frotter tout le corps avec de l'huile d'olive, pour boucher les pores de la peau, & enchaîner ce remede.

On doit, fur le champ, lors de la morfure, donner des dofes fréquentes de ce remede; & on les diminue d'heure en heure, de jour en jour, jufqu'à parfaite guérifon.

Tous les curés de village devroient fe munir d'une bouteille de cette eau, pour pouvoir rendre fervice à tous les pauvres malheureux de la campagne, qui ne font que trop expofés à cet accident.

Si par malheur quelqu'un a été mordu, & qu'on n'ait pas de ce remede, on pourroit y fubftituer le fel volatil d'Angleterre, celui de corne-de-cerf, ou le fel ammoniac, que l'on feroit diffoudre dans du vin & de l'eau.

Si l'on étoit dans une campagne où il ne fût pas poffible de trouver aucun des remedes ci-deffus, on prendroit de la racine de raifort, de la graine de navet & de moutarde, du creffon, du cochléaria, de l'ail: on écraferoit le tout enfemble, pour en faire avaler le fuc au malade, en attendant qu'on pût fe procurer les fecours ci-deffus. L'huile d'olive, appliquée fur la morfure de la vipere, a produit de bons effets; & c'eft un remede qu'on ne doit pas négliger, quand on manque d'eau de Luce. Ce remede a été publié, comme un fpécifique, par la Société Royale de Londres. On a fait différentes expériences fur des pigeons; & les réfultats en ont été très-agréables. Ces mêmes expériences, répétées par l'Académie des Sciences, n'ont pas eu les mêmes fuccès. Il y a eu des pigeons mordus par la vipere, & frottés d'huile, comme le recommande la Société, qui n'ont pas furvécu à l'expérience; & le remede a été ainfi abandonné: cependant il ne le méritoit pas; & tout récemment, on vient de publier quatre cures opérées par l'application de l'huile d'olive, dont on frotte la partie bleffée: on l'enveloppe, & on la laiffe dans ces compreffes trempées d'huile, qu'on a foin de renouveller de temps en temps. On peut aider l'action

de l'huile par quelques potions cordiales, ou quelques boissons diaphorétiques, telle qu'une infusion de mélisse.

MORT SUBITE. Il n'y a rien de plus certain que la mort; mais les signes de la mort sont incertains. Il faut donc, quand une personne passe, en peu d'instants, de la vie à la mort, ou plutôt à la privation de mouvement, de sentiment, de respiration, être sur ses gardes, & mettre en œuvre tous les moyens imaginables, pour sçavoir si elle est réellement morte, si elle n'a que les apparences de la mort, enfin s'il n'est pas possible de la rappeller à la vie; car quel reproche n'a-t-on pas à se faire, si on a laissé enterrer comme mort quelqu'un qu'on trouvera, par la suite, dans son cercueil, débarrassé de son suaire, & avec les marques qui démontrent qu'il a vécu dans son tombeau? Ces exemples malheureusement ne sont pas rares : nous n'en citerons que deux ou trois des plus frappants & des plus authentiques. Ils ne seront pas déplacés dans un Dictionnaire aujourd'hui entre les mains des personnes capables d'empêcher ces accidents, soit en différant les enterrements, soit en faisant observer les réglements faits à cet égard. Paul Zacchias, célebre médecin de Rome, raconte que, dans l'hôpital du S. Esprit, un jeune homme, attaqué de la peste, tomba, par la violence de la maladie, dans une syncope si parfaite, qu'on le crut mort. Son corps fut mis au nombre de ceux qui, étant morts de la même maladie, devoient être incessamment enterrés. Dans le temps qu'on transportoit ces cadavres sur le Tibre, dans la barque destinée à cet office, le jeune homme donna des signes de vie; ce qui le fit rapporter à l'hôpital. Deux jours après, il retomba dans une pareille syncope; & son corps, pour cette fois réputé mort sans retour, fut mis, sans balancer, au nombre de ceux qu'on devoit enterrer. Dans ces circonstances, il revint encore à lui; on lui donna de nouveaux soins : il a guéri, & vécu encore bien des années depuis.

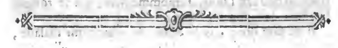
Tout le monde sçait l'histoire arrivée, il y a quelques années, à Orléans. Une dame ayant été enterrée,

avec une bague au doigt, dans le cimetiere public d'Orléans, la nuit suivante, un domestique, attiré par l'appât du gain, découvrit le cercueil, &, ne pouvant venir à bout de couler la bague hors du doigt, prit le parti de le couper. L'ébranlement violent que la blessure causa dans les nerfs, rappella la femme à elle-même; & un cri violent, que lui arracha la douleur, saisit le voleur d'effroi, & le mit en fuite. Cependant la femme se débarrassa du linceul dont elle étoit enveloppée. Elle retourna chez elle, survécut à son mari, & lui donna un héritier dans les dix ans de vie qu'elle eut depuis cet événement. Enfin personne n'ignore la triste fin de Jean Duns, surnommé *Scot*, qui se rongea les bras dans son tombeau.

Il ne faut donc pas se hâter de quitter un malade, ou se dispenser de le voir, à la premiere nouvelle qu'on donne de sa mort; & cela doit être sur-tout observé pour les personnes qui meurent en peu de moments, & sans cause manifeste. On doit, dans ces cas, faire venir le médecin, malgré le proverbe; & alors il fera garder le malade dans le lit, le fera frotter, chauffer: on appliquera des linges chauds; on pourra lui irriter le nez avec un crin ou un chalumeau. Il sera bon de lui mettre sur la langue du sel, d'appliquer les vésicatoires en plusieurs endroits, & de faire précéder leur application de celle des ventouses, dont l'effet est plus prompt. On n'épargne pas encore les scarifications. La fumée de tabac, introduite dans l'anus, a réveillé le mouvement des intestins, & la machine a été remise en action plusieurs fois par ce moyen; peut-être même pourroit-on insinuer l'air dans la poitrine, par d'autres moyens.

S'il s'agit d'une femme hystérique, le castoréum, l'assa-fœtida, feront bien; enfin un remede qui a rendu à la vie des personnes réputées mortes, chez lesquelles on ne sentoit ni le mouvement, ni celui de la respiration, qui avoient résisté à l'empreinte de la cire d'Espagne, à cette méthode qui a la confiance des gardes-malades, c'est l'esprit volatil de sel ammoniac, avalé pur, ou jetté dans le nez, à une dose assez forte.

Si le sujet reste tranquille à tous ces remedes, & qu'il ne donne aucune marque de sentiment, il ne faudra pas, pour cela, se hâter de l'enterrer: on pourra ensuite tenter l'application d'un fer chaud à la plante des pieds, ou sur la poitrine, vers la pointe du cœur. L'ouverture du cadavre, qu'on ne devroit jamais manquer d'ordonner, sera retardée; & il ne sera enfin enterré que quand il donnera des marques de putréfaction, seul signe certain d'une mort certaine; signe qu'il faut attendre dans les morts subites, si l'on ne veut pas avoir à se reprocher d'avoir enterré vivantes des personnes qu'on croyoit mortes.



(NER)

NAUSÉE, s. f. envie de vomir, accompagnée de dégoût, d'anxiété d'estomac, & de salive à la bouche.

On distingue les nausées des vomissements, en ce qu'elles forment le premier degré du vomissement, & qu'elles ne sont point accompagnées de symptômes aussi graves. *Voyez* DÉGOUT, VOMISSEMENT.

NÉPHRÉTIQUE. (*colique*) C'est une affection inflammatoire des reins, une douleur considérable dans les ureteres, qui répond quelquefois dans tout le bas-ventre. *Voyez* COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

NERFS. (*foiblesse des*) C'est un relâchement dans ces parties, qui les rend incapables d'exécuter leurs fonctions à l'ordinaire, & qui diminue la force & le mouvement dans la partie.

Quand cette maladie est une suite de la vérole, du scorbut, des écrouelles, ou de la mélancolie hypochondriaque, on y remédie en ôtant la cause qui l'a produite.

Il ne s'agit ici, que de la foiblesse des nerfs, causée par quelque effort ou quelques légeres obstructions dans la partie: on peut alors appliquer le remede suivant:

Prenez, *Des Feuilles d'Hyeble,*
D'Armoise, de chaque une once.

Faites-les bouillir dans une pinte de lie de vin; on en frotte la partie, & on y applique le marc. Le baume suivant est encore d'une grande efficacité dans ce cas:

Prenez, *Des Feuilles d'Hyssope,*
De Romarin,
De Thym,
De Baume,
De Lavande,
De Laurier, de chaque une poignée.
Des Vers de terre,
Des Grains de Genievre, de chacun quatre onces.
Quatre petits Chiens nouveaux-nés.

Coupez les chiens par morceaux, hachez les herbes & les vers de terre; concassez les grains de genievre, & faites bouillir le tout sur un petit feu, pendant demi-heure, avec

De Beurre frais,
D'Huile d'Olive,
De Graisse humaine, de chaque une demi-livre.
De Cire jaune, un quarteron.

Passez cet onguent avec une forte expression; battez-le bien ensuite, jusqu'à ce qu'il soit froid. On le fait chauffer, quand on veut s'en servir. On peut faire en même temps l'opiat qui suit:

Prenez, *De Conserve de Fleurs d'Orange, une once.*
D'Extrait d'Enula-Campana, une demi-once.
De la Rapure de Gayac,
De Sassafras,
De Squine, de chaque deux gros.
De la Racine de Serpentaire de Virginie, pulvérisée, trois gros.
De Confection Alkermès, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de teinture de bois sudorifique, pour en faire un opiat dont la dose sera d'un demi-gros le soir & le matin.

La boisson sera une tisane avec la squine & le sassafras.

Prenez, *De Squine, deux gros.*

Faites-la bouillir dans une pinte d'eau, que vous réduirez à trois demi-setiers; ajoutez-y alors,

De Sassafras, demi-gros,

& retirez aussi-tôt votre vaisseau du feu; &, après demi-heure d'infusion, vous passerez cette liqueur, pour en boire quelques verres, dans la matinée à jeun, & aux repas avec le vin.

NIDOREUX. (*rapports*) On appelle ainsi ceux qui ont une odeur & un goût de pourri, de brûlé & d'œufs couvés. Nous avons traité de cette maladie à l'article ALKALI. *Voyez* RAPPORT, DÉGOUT, NAUSÉE, VOMISSEMENT.

NOCTAMBULES. s. m. On appelle ainsi ceux qui ont l'imagination lésée, qui se levent la nuit, & se promenent en dormant.

Quelques-uns de ceux qui sont attaqués de cette maladie, répetent pendant la nuit ce qu'ils font pendant le jour. D'autres se promenent dans des endroits très-dangereux. On les appelle aussi *lunatiques.*

Cette maladie tire son origine du vice de l'imagination qui est excitée par la plénitude des vaisseaux du cerveau.

On saignera le malade une ou deux fois du pied, selon ses forces & l'état de la maladie; on lui fera mettre les pieds dans l'eau chaude & prendre les bains. On le purgera ensuite avec une médecine douce, que l'on répétera, à deux jours de distance. On lui fera prendre les eaux épurées de Passy, ou celles de Balaruc, pendant une quinzaine de jours. Pour tisane, on le mettra à l'usage d'une décoction de bourrache & de buglose; &, sur chaque chopine, on ajoutera quinze grains de nitre purifié; ou on lui fera prendre du petit-lait en abondance.

A l'extérieur, on jettera de l'eau froide au malade

quand il sortira de son lit; on mettra un vase plein d'eau, au pied de son lit, pour qu'il se jette dedans, quand il s'éveillera. Si ces remedes ne réussissent pas, on le tiendra assujetti, avec des liens, dans son lit pendant la nuit. On pourroit encore le tenir éveillé plusieurs nuits de suite, ou le laisser dormir dans la journée.

NOLI ME TANGERE, signifie : *Ne me touchez pas*. On appelle ainsi le cancer ulcéré, qui attaque le visage, le nez, la bouche, le menton. En voulant le guérir, on l'irrite davantage; & on avance la mort du malade, c'est de-là que lui vient son nom. *Voyez* CANCER.

NOUEURE DES ENFANTS, maladie chronique, qui consiste dans une nutrition inégale, avec un amaigrissement de toutes les parties du corps, & un accroissement prodigieux de la tête; accompagné d'une courbure de l'épine & de la plupart des os longs, d'un gonflement des os spongieux, des nœuds qui se forment aux articulations, d'un relâchement des jointures, d'une dépression des côtes, &c.

Cette maladie est presque particuliere aux enfants. On remarque que ceux qui en sont attaqués ont l'esprit plus vif & plus pénétrant que les autres; qu'ils mangent beaucoup, & qu'ils ont le foie & la rate d'un volume considérable.

Quand cette maladie est dans son commencement, il survient des engorgements, des nœuds aux extrémités des os; le ventre se gonfle & se durcit : on dit pour lors que les enfants sont noués, & c'est ce qu'on appelle la *noueure*. Quand la maladie augmente, les os s'amollissent, se courbent, & forment pour lors ce qu'on appelle *rachitis*.

Cette maladie attaque les enfants aux environs de leur neuvieme mois, ou plus tard, selon que l'irrégularité s'introduit plus ou moins promptement entre les différentes parties du corps. La peau est lâche; il y a tumeur flasque au visage, à la tête & au bas-ventre: les autres parties sont maigres, mais sur-tout les muscles; il y a des grosseurs aux environs des jointures: insensiblement les os ne peuvent plus soutenir le corps,

l'épine se courbe ; le malade ne marche plus qu'avec peine, ou ne peut plus se mouvoir aucunement ; les arteres de la gorge sont gonflées, la tête s'enfle ; &, comme le cou est foible, elle branle & tombe en devant. Les enfants qui en sont attaqués ont la poitrine étroite & comprimée latéralement, le sternum en pointe, & les extrémités des côtes nouées. A mesure que la maladie augmentera, il surviendra une fievre lente, une difficulté de respirer, & autres symptômes qui conduisent à la mort.

La cause immédiate de cette maladie est l'épaississement de la lymphe. On sçait que c'est la lymphe qui préside à la formation du fœtus : c'est elle qui fait la premiere nourriture des os ; &, quand elle est altérée, elle devient la cause ou le fondement de cette fâcheuse maladie. Les nœuds qui se forment dans les épiphyses des os, les arcs qu'ils figurent, & particuliérement dans l'épine du dos, sont des signes réels d'une lymphe surabondante, qui, s'accumulant dans les fibres des os par son épaississement, produit toutes sortes de difformités : cet amas de sucs lymphatiques frustrant les parties musculeuses & charnues du suc nerveux, qui doit entrer dans la nutrition & faire l'affermissement des fibres musculeuses, produit l'amaigrissement & la mollesse de toutes les fibres, tandis que le cerveau, le foie & le mésentere se gorgent & se farcissent de sucs lymphatiques ; c'est ce qui fait le volume extraordinaire de la tête, & la grosseur contre nature du bas-ventre, que l'on remarque dans les enfants qui sont en chartre, & que le peuple appelle *noués*. Ils naissent avec des membres crochus, & comme disloqués, par le trop d'amplitude que prennent les os dans les boîtes faites pour recevoir leurs têtes ; c'est par où se termine assez heureusement cette maladie, comme on l'observe dans ceux qui y survivent ; car ils restent comme vacillants dans leur marche, boiteux des deux hanches, & très-embarrassés dans leurs mouvements, ayant cependant de grosses têtes, & le reste du corps petit, raccourci & amaigri.

Les causes éloignées de cette maladie sont toutes

celles qui peuvent épaissir la lymphe, comme un air épais & marécageux, des vents chauds & humides, comme ceux de sud & de sud-ouest; des aliments épais, grossiers, visqueux, comme la bouillie, le fromage; & ceux qui sont propres à rendre la lymphe visqueuse, comme les fruits verds, le vin, le vinaigre, & généralement tout ce qui peut s'aigrir dans le corps des enfants; la gourmandise & la trop grande voracité, le repos continuel, le défaut d'exercice, le sommeil trop long, le défaut d'uriner; la suppression de quelque éruption, comme les croûtes de lait, les gales que l'on aura fait rentrer imprudemment; un vice vénérien, scorbutique, cancéreux, écrouelleux; telles sont toutes les causes, en général, qui peuvent favoriser l'épaississement de la lymphe. On doit ajouter à cela un air nébuleux & chargé de mauvaises exhalaisons, celui des lieux maritimes, ou qui est rempli de particules salines ou sulfureuses; la coutume extravagante qu'ont les nourrices de promener sur leurs bras les enfants emmaillotés; & enfin la pernicieuse habitude dans laquelle on est d'emmaillotter les enfants, & de leur faire porter des corps à baleines, qui, gênant la circulation, empêchent la distribution exacte des sucs nourriciers, & en font refluer une partie dans l'intérieur, ou dans les endroits du corps qui ne sont point gênés, comme la tête, les bras & les jambes, qui deviennent d'une longueur & d'une grosseur monstrueuse, tandis que le tronc reste petit & étroit.

Dans le traitement de la noueure des enfants; on doit distinguer deux temps; celui où la chartre commence à se déclarer, c'est-à-dire, lorsque le ventre grossit, que les jointures se tuméfient, & qu'il se fait des nœuds dans les différentes parties du corps; l'autre, quand le mal attaque les os, & que le rachitis est formé.

La cure de cette maladie varie selon les causes qui l'ont produite. Si c'est un air épais, des aliments indigestes, le trop peu d'exercice, &c. il faut prendre une route tout-à-fait contraire.

Dans le premier temps de la noueure, on commencera par faire prendre à l'enfant un demi-setier ou une

chopine de petit-lait, pendant dix ou douze jours, auquel on ajoutera une once de sirop de liere terrestre par chopine: après cela, on purgera l'enfant, s'il n'a pas passé l'âge de deux ans, avec une demi-once de sirop de pomme composé, six grains de rhubarbe en poudre, & quatre grains de crême de tartre. On aura soin d'augmenter la rhubarbe & la crême de tartre, à proportion de l'âge & de la force des enfants. Immédiatement après, on fera prendre à l'enfant, plusieurs fois par jour, l'opiat qui suit:

Prenez, *D'Ipécacuanha en poudre, douze grains.*
De Cinabre naturel, demi-gros.
De Mercure doux, quatre grains.
De Safran de Mars apéritif, trente grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour un opiat, dont l'enfant prendra quatre grains à-la-fois dans un peu de marmelade d'abricot; ce que l'on réitérera trois fois par jour pour un enfant de deux ans, quatre fois pour un enfant de trois, & six pour un enfant de quatre.

On aura soin de frotter les enfants, toutes les fois qu'on les changera, avec une flanelle ou des linges chauds, au dos, aux jambes & aux bras, avec des fumigations de parties égales d'encens, d'ambre, de mastic & d'oliban, dont on recevra la fumée sur des cendres chaudes; après quoi, on fera les frictions comme ci-dessus.

Après l'usage de cet opiat & de ces frictions, on repurgera l'enfant, comme ci-dessus; & on lui fera prendre le lendemain, deux fois le jour, deux ou trois gouttes de la teinture suivante, dans une demi-cuillerée d'eau de canelle:

Prenez, *De rouille de Fer,*
De Crême de Tartre, de chaque demi-once.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pendant une heure, passez par un linge, & filtrez par le papier gris. Faites ensuite évaporer jusqu'à consistance de sirop, dont on donnera à l'enfant, deux, trois ou quatre fois par jour, selon sa force & la grandeur du mal.

Si l'enfant est dans un âge plus avancé, on pourra lui faire faire usage de l'élixir suivant:

Prenez, *Des Sommités d'Absinthe,*
De petite Centaurée, de chaque deux pincées.
D'Aloès, un demi gros.
De Myrrhe,
De Gomme Ammoniaque, de chaque un gros.
De Safran, un demi-gros.

Faites infuser le tout sur des cendres chaudes, dans une chopine de vin d'Espagne, pendant vingt-quatre heures; passez la liqueur, pour en donner une cuillerée à bouche à l'enfant malade, trois fois par jour.

On observera de le purger tous les huit jours, & de le mettre, pendant dix à douze jours, à l'opiat que nous avons décrit ci-dessus.

Dans le second temps de la noueure, c'est-à-dire, quand les os sont courbés, & qu'il y a un embarras général dans la lymphe, il faut alors employer des remedes plus efficaces que ceux que nous venons d'indiquer. On commencera d'abord par faire prendre à l'enfant du petit lait clarifié, pour boisson ordinaire, pendant huit jours. Après quoi, on ajoutera une once de sirop anti-scorbutique par chopine, ce que l'on continuera pendant huit autres jours. Ensuite l'on passera à l'usage de l'opiat suivant:

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*
D'Antimoine pulvérisé, vingt grains.
De Mercure doux, dix grains.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire, avec suffisante quantité d'huile d'amandes douces, des pilules du poids de deux grains. On en donnera une toutes les deux heures, à l'enfant, dans une cerise confite, ou dans la marmelade d'abricot. On lui fera en même temps des frictions sur l'épine, le dos, les bras, les jambes, & sur toutes les jointures, avec l'onguent suivant:

Prenez, *De la Graisse humaine,*
De l'Huile exprimée de Muscade, de chacune une demi-once.
De Baume du Pérou, un gros.
De l'Huile de Rhue,
De Lavande,

De l'Huile de Girofle, de chaque trente gouttes.

Mêlez le tout pour faire un liniment qu'on fera chauffer, & dont on frottera les parties.

Comme cet onguent pourroit être trop cher pour certaines personnes, on substituera le suivant :

Prenez, *De la Moëlle de Bœuf,*
De l'Urine de Personne en santé,
Du Vin rouge, de chaque deux onces.

Faites cuire le tout à un feu très-lent, jusqu'à l'évaporation de presque toute l'humidité : coulez, & ajoutez à ce mélange chaud,

De l'Huile de Vers de terre, une demi-once.
De Blanc de Baleine, deux gros.
De l'Huile de Noix Muscade, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour un liniment, dont on frottera les parties affectées.

Nonobstant tous ces remedes, on mettra l'enfant à l'usage de la poudre qui suit :

Prenez, *De la Poudre de Feuilles de Lierre en arbre* ou *grimpant, un demi-gros.*

Mettez infuser cette poudre dans une tasse de thé, ou dans un petit bouillon, pour prendre tous les matins, jusqu'à parfaite guérison.

Un soin très-essentiel dans cette maladie, c'est, après avoir employé les remedes ci-dessus, de donner aux fibres du corps de la force ou de la vigueur : on y réussira par les bains aromatiques, dans lesquels on plongera l'enfant une demi-heure, deux fois par jour ; & on l'y tiendra suspendu par les bras ou par la tête, l'espace de trois ou quatre minutes, pour donner, par cette manœuvre, la facilité aux ligaments & aux jointures de s'étendre, pendant le temps qu'à l'extérieur la vapeur des bains les fortifiera ; (*voyez* BAINS AROMATIQUES :) on les continuera pendant une quinzaine de jours.

La boisson ordinaire du malade seroit une sorte de biere faite de la maniere suivante :

Prenez, *De Racines de Fougere fleurie,* ou *Fougere mâle,*
De Régliffe,

De Bois de Saſſafras, de chaque une once.
D'Ecorce de Frêne,
De Lierre en arbre, de chaque une demi-once.
De Sommités de Tamariſc,
De Feuilles de Scolopendre, de chaque quatre poignées.
De Cloportes vivants, deux cents cinquante.
De Raiſins ſecs, quatre onces.

Faites infuſer toutes ces eſpeces dans dix pintes de biere de Paris, pendant huit ou dix jours, ayant ſoin de la remuer pluſieurs fois dans la journée: paſſez enſuite; & cette liqueur, coupée avec autant d'eau, ſera la boiſſon du malade.

On pourroit, s'il s'en dégoûtoit, dans la même quantité de biere, faire infuſer de la même maniere huit onces de ſommités de pin.

On fera enſuite à l'enfant des matelas, des traverſins & des oreillers, avec des plantes aromatiques ſéchées, afin que la vapeur pénetre plus intimement ſes chairs, & coopere par-là à la guériſon.

Quand les os & les jointures ſeront dégagés, & qu'on aura détruit le vice de la lymphe, on mettra l'enfant au lait pour toute nourriture, pendant un mois ou deux, en obſervant de le purger tous les quinze jours.

Pendant tout le traitement, on proſcrira les maillots, les corps à baleines, les bottines & les cuiſſarts de fer, qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à déranger la texture des os, & à accélérer la difformité.

A l'égard du régime, il doit être des plus exacts. L'enfant ne mangera que du pain bien fermenté & du biſcuit, dont la pâte aura été pétrie avec un peu de muſcade & de canelle; des crêmes de riz, d'orge, de gruau; de la volaille, du mouton & du bœuf; de l'eau pour ſa boiſſon, & avoir grand ſoin que le lait, s'il tette, ſoit bon; autrement il faut changer de nourrice: on lui fera prendre en même temps les exercices qui conviendront à ſon âge. Quand il n'ira pas à la

feſſe tous les deux jours, on lui donnera un demi-lavement; on le tranſportera dans un air pur, éloigné de la mer & des rivieres; on dirigera ſon ſommeil, de façon qu'il veille autant qu'il dorme.

Si le rachitis ou la noueure vient d'un vice vérolique, ſcrophuleux, ſcorbutique, ce que l'on reconnoîtra par les ſignes qui caractériſent en particulier chacune de ces maladies, on aura recours aux remedes qui leur ſont propres. *Voyez* CANCER, ECROUELLES, SCORBUT, VÉROLE.

NOURRICE. (*choix d'une*) *Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé.

NOYÉ. Les malheurs qui arrivent en ſe baignant ne ſont que trop fréquents, ſur-tout dans les villes où la jeuneſſe trop hardie s'expoſe aux dangers les plus grands; c'eſt ce qui fait que l'on perd tous les jours une infinité de ſujets que l'on pourroit ſauver, lorſqu'on en prendroit ſoin.

Pluſieurs perſonnes ſe ſont imaginées qu'on mouroit dans l'eau, par le trop de boiſſon qu'on avaloit; mais ce ſentiment eſt totalement détruit par l'expérience, qui prouve qu'après avoir ouvert les noyés, on ne trouve point d'eau dans leur eſtomac. Ce n'eſt donc que la ſuppreſſion totale de la reſpiration, jointe au froid ſubit & à la peur, qui eſt la cauſe de la mort prompte & inévitable de ceux qui ſe noient; & ſi la reſpiration pouvoit ſe continuer dans l'eau, ainſi que la circulation, on n'y périroit pas.

Auſſi-tôt que l'on tire quelqu'un de l'eau, la premiere précaution qu'on doit prendre, c'eſt de le tranſporter ſur le champ dans un lieu chaud, de l'étendre ſur une couverture double, de l'approcher du feu, pourvu qu'il ne ſoit pas trop fort, de lui faire des frictions ſur le corps avec des flanelles & des ſerviettes chaudes, de lui faire reſpirer de la fumée de tabac, & de lui donner des lavements avec la décoction de cette plante; de lui mettre également ſous le nez de l'eau de Luce, de l'eſprit volatil de ſel d'Angleterre ou de corne-de-cerf; de le placer enſuite dans un lit bien baſſiné, & d'y exciter

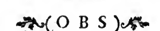
exciter par degrés une chaleur plus forte, par le moyen de plusieurs fers chauds répandus dans le lit, & des couvertures qu'on augmente.

Si le noyé donne quelques signes de vie, il faut augmenter les frictions, lui continuer sous le nez les fumigations, comme ci-dessus, & lui faire prendre ensuite un bon verre de vin avec de la canelle & du sucre, en continuant toujours de le tenir chaudement.

Le lendemain, s'il survient de la fievre, on pratiquera une saignée : celle de la jugulaire paroit préférable, ensuite celle que l'on fait au pied; & on lui fera prendre des délayants, & même l'émétique en lavage.

Voici une autre méthode que l'on peut mettre en usage, pour sauver les noyés : il faut également les transporter, le plutôt qu'on peut, dans un endroit chaud, & faire dans la chambre un lit de cendres de genet ou de sarment, sur lequel on les couchera, en enveloppant totalement leur corps de cendre, par-dessus laquelle on mettra des fers chauds, pour tâcher d'échauffer la cendre; & on laissera le noyé de cette façon, jusqu'à ce qu'il donne quelques signes de vie; après quoi, on le traitera comme ci-dessus.

Au reste, on ne doit tenter ces remedes, que lorsqu'on est sûr que les noyés n'ont pas resté long-temps dans l'eau : tel est l'espace, depuis cinq ou six minutes, jusqu'à un quart d'heure. Quand ils sont livides, qu'ils ont le ventre gonflé, il est à propos de ne tenter aucun remede, parce qu'il seroit inutile : il vaut mieux cependant faire tous ces remedes inutilement, que de les négliger quand ils pourroient devenir salutaires, parce qu'on ne court aucun risque en les faisant, & qu'en ne les faisant pas il est impossible de sauver les pauvres malheureux qui ont été noyés. Il ne faut pas non plus précipiter l'enterrement des noyés; & on doit se conduire dans ce cas, comme nous avons conseillé de le faire dans les morts subites, c'est-à-dire qu'il est important d'attendre les marques de putréfaction, &, en attendant, garder le cadavre, & employer tous les moyens que nous venons d'indiquer, & ceux dont il a été fait mention à l'article MORT SUBITE.



(OBS)

OBSTRUCTION, f. f. C'eft un engorgement & un embarras d'humeurs, qui fe fait dans la cavité des vaiffeaux, & qui forme un obftacle à la circulation des liquides: ainfi, toutes les fois que le fang ou les humeurs s'engorgeront dans quelques vaiffeaux, de façon qu'ils y feront altérés, & qu'il furviendra un gonflement dans la partie, on dira qu'elle eft obftruée.

Les obftructions different felon l'âge, le tempérament, & la nature de l'humeur qui les forme. Dans le bas-âge, c'eft ordinairement la tête qui eft attaquée: chez les adultes, c'eft la poitrine; & chez les vieillards, le bas-ventre. Quelquefois l'humeur qui forme l'obftruction devient vifqueufe, purulente, fanieufe: dans quelques perfonnes, ce ne font que les glandes qui font obftruées; & quelques autres font fujettes aux engorgements du fang dans les principaux vifceres du corps.

On reconnoît les obftructions, d'abord à un gonflement & une tenfion à la partie, un fentiment de plénitude & de pefanteur; des douleurs aiguës, lancinantes; un refferrement & un amaigriffement des parties éloignées, aux laffitudes fpontanées & à la diminution de forces qu'éprouve le malade. Le vifage eft pâle & bouffi, fur-tout en fe levant: quelquefois les pieds font enflés le foir; l'appétit fe perd: il s'engendre des crudités dans les premieres voies; & les digeftions font très-imparfaites: le pouls eft lent & foible; les urines font décolorées; on rend fouvent des glaires mêlées avec les felles; on a de la difficulté à refpirer, & on eft fujet aux palpitations de cœur.

Les caufes prochaines des obftructions viennent du refferrement de la capacité des vaiffeaux, ou de l'embarras de l'humeur qui y paffe. Les caufes éloignées font tout ce qui peut rétrécir les vaiffeaux, & épaiffir le fang & les humeurs.

Toutes les fois qu'il y a une augmentation de reffort

dans les fibres, la capacité des vaisseaux diminue, comme dans le chagrin, les passions vives, les exercices violents & habituels. Il en est de même de la diminution de la cause qui dilate les vaisseaux, soit inaction ou inanition : l'augmentation de l'épaisseur des membranes des vaisseaux est aussi regardée comme une des causes des obstructions; ce qui arrive, quand il y a quelques tumeurs, des callosités membraneuses, cartilagineuses, osseuses, qui s'y forment. Les vaisseaux peuvent être également comprimés par toutes sortes de tumeurs, par la fracture, la luxation, la distorsion, la distraction des parties dures, par tout ce qui tiraille trop & allonge les vaisseaux; par des vêtements étroits, des bandages; par le poids du corps tranquillement couché sur une partie, par des ligatures, le mouvement, le frottement & le travail.

L'embarras des liquides vient de l'augmentation de la masse des humeurs, comme dans la plénitude de leur épaississement, ainsi qu'un air lourd & épais; des aliments grossiers & visqueux, le défaut d'exercice, le sommeil trop long; des évacuations supprimées, comme les hémorrhoïdes, les regles, la pituite; les passions vives de l'ame, qui dissipent la partie liquide du sang, & l'épaississent; le chagrin, la tristesse, la peur, qui condensent les liquides & les obstruent; les liqueurs spiritueuses, qui dessechent les fibres & coagulent les liquides.

On distingue les obstructions selon la nature de l'humeur qui est obstruée : quand c'est le sang qui est arrêté dans les vaisseaux, il forme des obstructions sanguines. (*Voyez* INFLAMMATION.) Quand la lymphe est embarrassée dans les vaisseaux, ce sont des obstructions lymphatiques : on distingue aussi les obstructions, selon les différents visceres qui sont attaqués; telles sont les obstructions au foie, à la rate, au mésentere, aux reins, aux poumons, aux mamelles, &c.

On distingue encore l'obstruction par ses différents degrés : quand elle ne fait que commencer, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a qu'un léger gonflement & un amas d'humeur dans la partie, on l'appelle Congestion : quand l'embarras est plus considérable, & que les vaisseaux

ſont farcis d'une humeur qui y ſéjourne & s'y épaiſſit ; on donne à cette maladie le nom d'Obſtruction ; &, lorſque les liquides ſont ſi épaiſſis, que la partie eſt dure au toucher, cela forme le ſquirrhe.

La ſaignée ne convient point dans les obſtructions ; elle n'en eſt point le remede : on peut cependant quelquefois le tenter, quand l'obſtruction ne fait que commencer, & quand la force & l'âge du malade le permettent. Les obſtructions produites par l'arrêt du ſang ne ſont point dans ce cas ; car on n'en vient à bout que par les ſaignées multipliées : nous en avons traité à l'article INFLAMMATION.

Il vaut mieux avoir recours aux délayants, aux lavements émollients, aux bains, aux boiſſons aqueuſes, continuées pendant long-temps : c'eſt une des pricipales attentions que l'on doit avoir dans les obſtructions ; & ſouvent on ne réuſſit point à les guérir, faute d'avoir aſſez délayé & détrempé la matiere engagée dans les vaiſſeaux : ainſi, en général, on doit toujours mettre le malade, pendant quinze jours ou trois ſemaines, à l'uſage des délayants & des bains, avant de commencer aucune autre eſpece de remede. Il faut même, pendant toute la cure, faire prendre au malade des lavements, ſoir & matin, afin de tenir les fibres dans un état de ſoupleſſe, & d'éviter l'épaiſſiſſement des liquides, que l'on doit toujours craindre dans cette maladie.

Après ces remedes, on peut employer les tiſanes apéritives, propres à fondre & à diſſoudre les humeurs : les apozêmes de cette nature ſont auſſi très-efficaces. Les différentes préparations de mercure, telles que l'æthiops minéral, à la doſe d'un demi-gros ; le mercure doux, à la doſe d'un ou deux grains ; la panacée mercurielle, à deux ou trois grains ; le ſafran de mars apéritif, à vingt-quatre grains ; la gomme ammoniaque, à un demi-gros ; l'antimoine crud, à deux ou trois grains ; le benjoin, à la doſe de vingt-quatre grains ; le ſel de mars de Riviere, à un gros ; le tartre martial ſoluble, à la même doſe ; la terre foliée de tartre, à demi-gros ; les cloportes, à vingt-quatre grains ; les ſavons, le ſel marin, le ſel gemme, le ſel ammoniac,

le nitre, le borax, l'arcanum-duplicatum, & tous les sels neutres, à la dose d'un gros : les eaux minérales ferrugineuses, comme celles de Forges, de Passy, dépurées, dans lesquelles on ajoute un gros de sel de Glauber par pinte, sont, en général, tous les remedes dont on peut faire usage pour guérir les obstructions.

On peut aussi appliquer à l'extérieur des emplâtres fondants : tel est notre emplâtre anodin, discussif; l'emplâtre de gomme, de ciguë, de Vigo *cum mercurio*, de diabotanum. *Voyez* EMPLATRE.

Obstruction aux Poumons.

Le poumon est un des visceres du corps le plus sujet aux obstructions : comme il est composé d'une infinité de vaisseaux d'un tissu lâche & spongieux, les humeurs y séjournent plus aisément ; & y forment des embarras.

On reconnoît l'obstruction aux poumons par une difficulté de respirer, une espece de sifflement qui accompagne la respiration, par l'haleine qui devient plus courte, par une petite toux, un sentiment de mal-aise & de douleur à la poitrine, & par un sentiment de gonflement.

La cause prochaine est la mollesse & le relâchement des vaisseaux qui composent le tissu des poumons, l'abord continuel qui s'y fait des liquides de tout le corps. Les causes éloignées sont tout ce qui peut épaissir le sang & les humeurs, &, en particulier, un vice vérolique, scrophuleux, scorbutique; le trop grand usage des acides, des liqueurs spiritueuses, des fruits qui ne sont point en maturité. Nous traiterons de cette maladie à l'article PHTHISIE PULMONAIRE.

Obstruction au Foie.

De toutes les obstructions, celle-ci est la plus commune & la plus dangereuse.

On distingue l'obstruction au foie du squirrhe, par le degré : l'une n'est que commençante ; & n'attaque ce viscere qu'en partie, au lieu que l'autre affecte tout le

foie : on peut aussi en juger, parce que le squirrhe du foie est presque toujours accompagné d'hydropisie & d'hectisie.

On reconnoît l'obstruction du foie à un resserrement autour des hypochondres, qui rend la respiration lourde & difficile, à une douleur gravative & obtuse, qui répond à la respiration; à des feux qui montent à la tête, avec rougeur au visage, & de la châleur dans la paume des mains; à une soif vague, de la sécheresse & de l'amertume à la bouche, une salive épaisse, une toux seche, la perte de l'appétit, des lassitudes & des pesanteurs dans les membres, un sommeil inquiet & agité, une constitution molle & flasque : les urines au commencement sont claires, & sur la fin très-rouges; quand on touche à la région du foie, on sent une plus vive douleur, & souvent une tumeur d'une grosseur sensible : ordinairement le ventre est resserré, & les excréments sont blancs ou grisâtres.

La cause éloignée est la pléthore avec l'épaississement du sang. La cause immédiate & prochaine, est la constriction & le resserrement du foie; ce qui peut être occasionné par la suppression des hémorrhagies, telles que les regles & les hémorrhoïdes, l'oubli des saignées habituelles, l'arrêt du sang dans les hypochondres par quelques tumeurs, la suppression de quelques fievres mal traitées, le mauvais usage des vomitifs, la colere & les passions vives, les aliments visqueux & le peu de boisson, le grand usage de l'eau froide quand on a chaud, l'abus des acides & des astringents.

Pour remédier à l'obstruction du foie, il faut d'abord examiner la cause qui l'a produite; en second lieu, si l'obstruction est nouvelle ou ancienne, si le tempérament du malade est affoibli, épuisé, ou s'il y a encore de la ressource, auquel cas, il faut se conduire prudemment au sujet des saignées, des boissons & des délayants.

Quand l'obstruction du foie est occasionnée par quelques chagrins vifs, & qu'elle est encore récente, il suffit de faire prendre des bains tiedes au malade, pendant une quinzaine de jours, quelques lavements, &

de le mettre ensuite à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, épluchées & concassées, une demi-poignée.*
D'Arrête-Bœuf,
De Chardon-Roland, de chaque demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte; ajoutez-y sur la fin,

De la Réglisse effilée, deux gros;

& faites fondre dans la liqueur, après l'avoir passée,

De Sel de Mars de Riviere, un gros,

pour en prendre trois verres tiedes, tous les jours.

Au bout de cinq jours de l'usage de cette tisane, on purgera le malade avec une purgation simple, & il continuera encore sa tisane pendant huit jours; après quoi, on le repurgera, comme ci-dessus, & on le mettra à l'usage des eaux dépurées de Passy, qu'il continuera pendant quinze jours, en observant de se purger tous les huit jours.

Quand l'obstruction du foie est invétérée, & qu'elle a fait des progrès considérables, il faut préalablement employer les bains, les lavements & les boissons délayantes, pendant une quinzaine de jours, à moins que le malade ne soit hydropique, ou en hectisie; après quoi, on le mettra à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De la Racine d'Oseille,*
De Fraisier,
De Pissenlit,
De Chicorée sauvage, lavées, ratissées & coupées par morceaux, de chaque une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la derniere demi-heure,

Des Feuilles de Scolopendre,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Paſſez la liqueur; partagez-la en deux bouillons, pour en prendre un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir. On fera fondre dans chaque vingt-quatre grains de terre ſoliée de tartre: on continuera cette boiſſon pendant huit jours; après quoi, on paſſera à la ſuivante :

Prenez, *Du Séné mondé, une once.*
Des Racines de Polipode de Chêne,
De Garance, de chaque une once.
De Feuilles de Scolopendre, une poignée.
De Marrube blanc, deux pincées.

Coupez les racines par morceaux, & mettez enſuite le tout infuſer dans deux pintes de vin blanc, que vous laiſſerez pendant vingt-quatre heures ſur des cendres chaudes: paſſez ce vin, pour en prendre deux verres le matin, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre; ce qu'il faut continuer pendant trois jours, après leſquels, on reprendra la tiſane ci-deſſus, pendant huit jours; & on ſe mettra, pendant trois autres jours, à l'uſage du vin purgatif que nous venons de preſcrire.

Pour tiſane ordinaire, le malade fera uſage d'une infuſion de racine de chicorée ſauvage, à la doſe d'une once, dans une pinte d'eau, à laquelle on ajoutera quinze grains de nitre.

Après avoir mis en uſage les remedes ci-deſſus indiqués, ou paſſera à l'opiat ſuivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre, demi-once.*
D'Enula-campana, trois gros.
D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.
D'Antimoine cru, mis en poudre fine, une demi-once.
D'Æthiops martial, deux gros.
De Gomme Ammoniaque, trois gros.
De Cloportes pulvériſés, deux gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines, pour faire un opiat de molle conſiſtance,

dont le malade prendra un demi-gros, le matin à jeun, & un demi-gros sur les cinq heures du soir, en buvant par-dessus un coup de sa tisane.

On aura soin de purger le malade tous les huit jours ; &, s'il se trouve échauffé par l'usage des remedes, on les suspendra, & on lui sera prendre par jour une pinte de petit-lait clarifié, dans laquelle on fera fondre une once de sirop des cinq racines : quand la chaleur sera dissipée, on recommencera l'usage de l'opiat ci-dessus.

A l'extérieur, on appliquera, dans les commencements, des cataplasmes avec les plantes émollientes, (*voyez* CATAPLASME;) ce que l'on continuera pendant huit jours ; après quoi, on se servira de l'emplâtre que nous allons décrire :

Prenez, *D'Huile de Mucilage, sept onces & demie.*
De Résine de Pin, trois onces.
De Térébenthine, une once.

Faites fondre le tout dans l'huile sur le feu ; &, quand il sera refroidi, ajoutez

De Gomme Ammoniaque,
De Galbanum,
D'Opopanax en poudre, de chaque une demi-once.
De Safran pulvérisé, deux gros.
De Savon de Venise, dissous dans une suffisante quantité d'eau, demi-once.
De Cire jaune liquide, suffisante quantité.

Faites du tout un emplâtre, en le remuant continuellement sur le feu, avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'emplâtre : on en étend sur une peau que l'on applique sur la région du foie, & on le renouvelle tous les jours.

Il arrive quelquefois que l'obstruction du foie se trouve compliquée avec la toux ; pour lors il faut moins appuyer sur les remedes échauffants, & prescrire ceux qui conviennent dans la toux.

Tous ces remedes deviendroient inutiles, si l'on n'observoit un régime exact, si l'on n'évitoit toutes les causes qui peuvent produire l'épaississement du sang, si l'on ne fuyoit le chagrin & la tristesse, si l'on n'évitoit

les purgatifs âcres, les liqueurs spiritueuses, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

De l'Obstruction à la Rate.

On reconnoît cette obstruction à un gonflement au côté gauche, sous les fausses côtes, accompagnée de douleur, de tension: ces symptômes durent pendant un ou deux jours, & se calment tout d'un coup. La respiration est difficile : on sent des anxiétés au voisinage du cœur, une toux seche périodique, un abattement considérable des forces, une tristesse & un accablement, point d'appétit; l'estomac produit continuellement des rapports : on sent des palpitations au cœur, & quelquefois même à la région de la rate.

Les hommes sont plus sujets à cette maladie que les femmes, sur-tout ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, qui menent une vie sédentaire, qui sont sujets aux inquiétudes & aux chagrins.

La cause prochaine de cette maladie est l'embarras du sang & des humeurs dans la rate, occasionné par la plénitude & l'épaississement du sang, & par la mollesse des vaisseaux de ce viscere. Les causes éloignées sont l'oisiveté, la vie sédentaire & studieuse, les aliments grossiers, & le défaut de boisson; la constipation, la suppression des évacuations, les froids violents que l'on essuie à différentes parties du corps, la disposition naturelle, & les passions de l'ame.

On commencera le traitement de cette maladie par une saignée ou deux, selon la force du malade & la gravité de la maladie, en rappellant l'évacuation supprimée, par le moyen des sang-sues appliquées aux hémorrhoïdes ou à la vulve : on préparera ensuite le malade, comme nous l'avons dit ci-dessus dans l'Obstruction en général; & on le mettra ensuite à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *Des Racines de Domte-venin,*
D'Aunée, de chaque une once.
Des Feuilles de petite Centaurée,
D'Absinthe, de chaque une pincée.

Des Feuilles de Beccabunga,
De Cochléaria, de chaque une poignée.
De Tartre vitriolé, un gros.

Faites bouillir les racines, pendant un quart d'heure, dans trois chopines d'eau : ajoutez ensuite les feuilles & le sel, que vous tiendrez chaudement auprès du feu pendant une demi-heure, en couvrant bien le vaisseau ; vous passerez la liqueur, pour en prendre quatre verres par jour, deux le matin, & deux l'après-midi.

On purgera ensuite le malade avec une purgation simple, & on pourra le mettre à l'usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir,*
De Fumeterre, de chaque une once.
De Feuilles de Séné pulvérisées, demi-once.
De Gomme Ammoniaque,
De Sagapénum,
De Galbanum,
De Myrrhe,
De Succin, de chaque un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quanté de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, pour faire un opiat de molle consistance. Le malade en prendra un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les cinq heures du soir.

Les pilules suivantes sont aussi recommandées dans l'obstruction de la rate, comme un très-bon remede.

Prenez, *De Racines en poudre d'*Asarum *ou Cabaret, deux gros.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
D'Aloès-Socotrin, demi-gros.
De Mercure doux, vingt grains.
D'Æthiops martial, un gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de dix grains, dont le malade prendra trois le matin à jeun, & trois l'après-midi.

Après l'usage de ces pilules, on fera prendre au ma-

lade les eaux, telles que celles de Bareges, de Caurets, de Vichy.

On a observé que la preuve de la résolution de l'obstruction de la rate étoit manifeste, quand il survenoit une fievre aiguë, accompagnée d'éruption, & qu'on rendoit par le fondement un sang noir & fétide.

On peut faire usage, à l'extérieur, des emplâtres que nous avons indiqués dans l'Obstruction au Foie, & de l'emplâtre savonneux de Barbette, du diachylon; & on peut faire des frictions avec les huiles de caprier, de camomille & de mélilot.

S'il y avoit quelques menaces d'enflure ou de phthisie, il faudroit être circonspect sur l'usage des remedes ci-dessus, parce qu'ils augmenteroient la dissolution du sang.

La diete doit être choisie: il faut éviter, par conséquent, les aliments épais, prendre beaucoup de boissons aqueuses, se donner beaucoup de mouvement, monter à cheval, aller en carrosse, prendre des aliments légérement aromatisés avec un peu de canelle, se donner beaucoup de dissipation & de la tranquillité d'ame.

Obstruction au Pancréas.

Le pancréas est sujet aux obstructions, ainsi que les autres visceres.

On reconnoît cette espece d'obstruction à une tumeur, un gonflement à la région de l'estomac, à un sentiment de pesanteur à cette partie, à un embarras dans la respiration, à la perte d'appétit, & aux rapports qui arrivent après la digestion; à l'abondance considérable d'eaux salées & acides que l'on vomit, le matin en se levant, & à une difficulté que l'on sent dans le passage des aliments.

Les causes sont les mêmes que celles des obstructions en général: telles sont l'épaississement de l'humeur pancréatique, occasionné par toutes les causes que nous avons décrites ci-dessus à l'article *Obstruction en général.*

Quand cette maladie est récente, elle est très-difficile à connoître; & on ne s'en apperçoit ordinairement

que quand le mal eſt devenu très-difficile à guérir : on peut ſuivre à-peu-près le même traitement que nous venons d'indiquer dans l'Obſtruction à la Rate ; on peut ſeulement, pour tiſane ordinaire, preſcrire au malade a ſuivante :

Prenez, *De Mie de Pain très-blanc, écraſée, deux onces.* Faites-la bouillir dans trois pintes d'eau commune, juſqu'à la réduction du tiers : ajoutez pour lors

Demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Deux onces de Syrop de Guimauve.

Mêlez le tout pour une boiſſon, dont on prendra une pinte par jour, en pluſieurs verres.

Comme le pancréas vient s'aboucher dans l'eſtomac, par un conduit particulier, il arrive ſouvent que l'obſtruction ſe communique juſqu'à l'eſtomac, & que l'orifice inférieur de ce viſcere ſe trouve bouché de façon que les aliments ne peuvent plus paſſer dans les inteſtins.

Il faut éviter, en ce cas, tous les aliments gluants & viſqueux, les acides, les matieres âcres, les fruits qui ne ſont point mûrs, les vins aigres, les émétiques, & généralement tout ce qui peut reſſerrer le calibre des vaiſſeaux, & augmenter par-là l'obſtruction : il ſeroit même à propos de ne boire que de l'eau, & d'éviter généralement tout ce qui peut échauffer & enflammer le ſang.

Obſtruction au Méſentere.

Le méſentere eſt cette partie membraneuſe qui ſert d'attache aux boyaux. Comme elle eſt parſemée d'une infinité de petites glandes, elles ſont fort ſujettes aux obſtructions.

On reconnoît l'obſtruction du méſentere à la groſſeur conſidérable du ventre, & la maigreur de tout le reſte du corps, à la perte de l'appétit, aux ſelles qui ſont fétides, & ſouvent parſemées de chyle qui, ne pouvant paſſer dans le ſang, à cauſe de l'obſtruction des glandes, ſe fait un paſſage par le bas-ventre. Cette maladie eſt communément accompagnée de fievre lente, d'une difficulté de reſpirer, & d'une déperdition conſidérable des forces.

Nous avons distingué les causes & le traitement de cette maladie aux articles CARREAU, NOUEURE. *Voyez ces deux articles.*

Obstruction à la Matrice & aux Ovaires.

La matrice & les ovaires sont quelquefois exposés aux obstructions. On reconnoît cette maladie au gonflement dans la partie, à la pesanteur & au poids qu'on y ressent, à la douleur qu'on y éprouve, sur-tout lorsqu'on y touche, à l'augmentation des regles dans les femmes, qui dégénerent en perte.

Les causes de cette maladie sont toutes celles des obstructions en général.

On y remédie par les lavements, les bains, les délayants, les injections faites avec l'eau de guimauve, pendant les premiers jours, & ensuite avec l'eau de sureau; par les tisanes apéritives, continuées pendant long-temps, les opiats fondants; tels sont les remedes que nous avons décrits aux articles précédents: on peut seulement donner pour tisane, en ce cas, une infusion de feuilles d'armoise & de marrube blanc.

Les ovaires sont à peu près dans le même cas que la matrice, & ne different point dans le traitement: il faut seulement observer que, quand il y a des pertes fréquentes, que le malade est d'un tempérament sec & échauffé, il faut faire plus d'usage des délayants, comme le petit-lait clarifié, à la dose d'une pinte, dans lequel on ajoute un demi-gros d'æthiops martial, ou simplement de l'eau ferrée légere, faite avec du fer qu'on laisse dissoudre dans l'eau pendant plusieurs jours. On observera du reste le régime que nous avons prescrit ci-dessus.

Obstruction aux Reins.

On reconnoît l'obstruction des reins aux douleurs qu'on éprouve dans ces parties, à l'urine qui vient en petite quantité, qui est rouge & remplie de glaires, aux attaques fréquentes de colique néphrétique que l'on a éprouvées, aux sables que l'on trouve quelque-

fois dans les urines, & enfin aux pesanteurs & aux douleurs vives que l'on ressent dans ces visceres.

Quelquefois ces obstructions sont occasionnées par la présence des pierres que l'on trouve dans les urines, laquelle s'annonce par des attaques vives de néphrétique. Nous avons traité de cette indisposition aux articles PIERRE, GRAVELLE, SABLE.

Quand l'obstruction des reins est produite par la même cause qui forme l'obstruction en général, on suit la même curation que celle que nous avons tracée dans les articles OBSTRUCTION AU FOIE & A LA RATE.

Obstruction aux Glandes du Corps.

Nous avons traité de cette affection dans les articles ECROUELLES, HUMEURS & TUMEURS FROIDES.

Depuis la premiere édition de cet ouvrage, un médecin Allemand, M. Storck, a publié, pour bien des maladies regardées jusqu'ici comme incurables, & principalement pour l'obstruction, un remede dont il a eu beaucoup à se louer. Les Journaux, & celui de Médecine sur-tout, en ont fait mention. Ce remede est l'extrait de ciguë. On prend la plante entiere, à l'exception de la racine; on la pile; on en tire tout le jus: on le fait ensuite évaporer au bain-marie, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance requise dans un extrait; on en forme ensuite des pilules du poids de deux grains. On se sert, pour les former, de la poudre des feuilles de ciguë.

On donne de ces pilules au malade, en commençant par deux grains; & on peut aller, sans risque, jusqu'à la dose de deux gros. Au reste, on se conduit par degrés: on applique sur la glande obstruée un emplâtre fait avec le même extrait.

On a déja fait en France beaucoup d'usage de ce remede; & il a réussi dans plusieurs circonstances. Nous pouvons le recommander avec d'autant plus de sûreté, que jusqu'ici il n'a produit aucun mal, & que son usage n'exige pas de grandes précautions, ni de la part du malade, ni de la part du médecin.

ODONTALGIE, s. f. douleur de dent, qui est quelquefois plus ou moins cruelle, selon la force de l'inflammation, & selon les différentes parties qui sont attaquées.

On reconnoît cette maladie à la douleur vive qui l'accompagne, à la rougeur du visage, à la tension & à l'inflammation des vaisseaux, à la variété de la douleur, qui tantôt est accompagnée de tension, tantôt d'élancement, & quelquefois de frémissement. La douleur ne s'étend pas seulement jusqu'aux gencives, mais à toute la capacité de l'oreille.

On distingue deux sortes d'odontalgie, l'une qui dépend de la carie des dents, & l'autre qui est occasionnée par la congestion des humeurs, ou par quelques fluxions: on s'assure aisément de la nature de ces deux odontalgies par l'inspection.

La cause prochaine de l'odontalgie est la carie des dents. Les causes occasionnelles sont l'âcreté du sang & des humeurs, une haleine puante, des matieres corrompues qui s'amassent dans la bouche, un levain scorbutique, vérolique ou cancéreux, l'abus que l'on fait des poudres âcres pour nettoyer les dents.

La cause prochaine de l'odontalgie sans carie, est la congestion des humeurs & leur fluxion. Les causes éloignées sont la pléthore, une matiere âcre, un froid violent qu'on peut avoir éprouvé, une humeur goutteuse qui s'est portée sur cette partie, ou celle des regles & des hémorrhoïdes, qui aura été supprimée, des vers qui sont cachés dans la racine des dents.

Dans l'odontalgie produite par carie, il faut commencer par la détruire, en cautérisant la dent avec un fer rouge ou avec le cautere potentiel, comme l'huile de vitriol, l'huile d'œillet, la poudre de racine de pyretre & d'aristoloche, l'essence de succin; &, si ces remedes n'operent point, il faut arracher la dent.

Pour calmer les douleurs, on peut appliquer dans l'intérieur de la dent un grain d'opium, quatre ou cinq grains de philonium-romanum, de la semence de jusquiame, mêlée avec un peu de cire, & coulée dans la dent: quelques grains de nitre purifié sont aussi le

même

même effet. Les huiles essentielles de girofle, de canelle, dans lesquelles on trempe un peu de coton, soulagent beaucoup les douleurs. *Voyez* DENTITION.

Quand les douleurs ne se calment point par ces remedes, on fait prendre au malade, toutes les demi-heures, vingt-quatre grains de poudre tempérante de Stahl : ou, si l'on aime mieux, on donnera au malade quatre grains de pilules de cynoglosse, deux fois par jour, pour appaiser les douleurs.

Quand l'odontalgie est occasionnée par une congestion ou un amas d'humeurs dans les gencives, & qu'il y a rougeur, douleur vive, élancement, pulsation & les autres signes de l'inflammation, on aura recours aux saignées, aux délayants, aux lavements, aux gargarismes faits d'abord avec l'eau d'orge, le lait chaud, &c ; après quoi on passera aux suivants.

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Sureau, quatre onces.*
De Sel de Saturne, un gros.
D'Eau-de-vie, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme : il faut bien prendre garde d'en avaler.

A l'extérieur, on peut appliquer des compresses ou du coton trempés dans l'esprit-de-vin camphré : on aura soin en même temps de purger le malade plusieurs fois, & d'entretenir toujours le ventre libre par les lavements.

Si la fluxion, & la congestion qui se fait aux dents, n'est point accompagnée de rougeur ni des caracteres de l'inflammation, il faut d'abord prescrire au malade le petit-lait clarifié, pendant un jour ou deux, des lavements, & ensuite l'élixir suivant, qui produit des merveilles.

Prenez, *De Racine de Pyretre grossiérement concassée, deux onces.*

Mettez-la dans un matras, & versez dessus une chopine d'eau-de-vie rouge de lavande.

Ajoutez

De Sel Ammoniac très-pur, un demi-gros.

Mettez le tout en digestion sur un bain de sable, pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras de

temps en temps : passez la liqueur, & gardez-la pour le besoin. On en prend une cuillerée que l'on met dans un petit verre d'eau ; & on se gargarise la bouche, cinq ou six fois par jour.

A l'extérieur, quand les douleurs sont très-vives, on peut appliquer les vésicatoires, pour détourner l'humeur âcre, faire mâcher du tabac, prendre beaucoup de lavements, & avoir bien soin de sa bouche, en la lavant souvent : on est même quelquefois obligé de faire mettre sur la tempe un emplâtre fait avec un demi-gros d'opium, qu'on dissout dans un peu d'huile, & qu'on étend mouillé sur un petit morceau de taffetas. *Voyez ce que nous avons dit des maux de dents à l'article* DENTITION, *& l'*Introduction au Dictionnaire de Santé.

ŒDEME, s. m. tumeur molle, lâche, blanche, sans douleur, ordinairement sans inflammation, cédant à l'impression du doigt, & la retenant quelque temps.

L'œdeme differe de l'ascite, de l'anasarque & de la leucophlegmatie, par le degré de la tumeur. Dans l'œdeme il n'y a que les membres qui soient attaqués : dans l'ascite, les membres & le bas-ventre sont affectés ; dans la leucophlegmatie & l'anasarque, la tumeur est répandue par-tout.

L'œdeme se distingue de la cachexie par les signes qui caractérisent la cachexie.

La goutte differe aussi de l'œdeme par la douleur qui est vive, tandis que, dans l'œdeme, la partie est insensible.

On reconnoît l'œdeme à une tumeur pâle, qui cede à l'impression du doigt, & qui en conserve l'empreinte. Ce sont ordinairement les extrémités des membres, comme les mains & les pieds qui sont affectés d'œdeme. Cette tumeur est sans douleur ; on sent seulement une tension & une pesanteur quand le mal augmente ; quand on la touche, elle est froide, quoique en général le malade n'éprouve, dans cette partie, aucun sentiment de froid : le ventre est tantôt resserré, tantôt lâche ; les urines sont pâles & épaisses, & en très-petite quantité. Quand le mal est parvenu au dernier degré, la peau est luisante, & l'on apperçoit les vaisseaux sanguins.

La cause prochaine de cette maladie est l'arrêt de la lymphe dans la partie, qui est occasionné par le relâchement des fibres ou par l'abondance des humeurs, par leur épaississement, par les gonflements qui se forment dans les différentes parties, par les tumeurs, les compressions, les obstructions internes. Les tempéraments phlegmatiques & pituiteux y sont plus sujets que les autres; ceux dans lesquels les hémorrhoïdes ne fluent plus, les femmes dans lesquelles les regles sont supprimées, celles qui sont enceintes, les hommes d'un âge avancé, les tempéraments sujets aux fievres supprimées, & sur-tout ceux qui ont été guéris de quelques fievres aiguës par le moyen des cordiaux.

Quand l'œdeme dépend de quelques compressions, obstructions, qui se font sur les parties voisines, on ne peut le détruire que l'on n'ait auparavant guéri les obstructions. *Voyez* OBSTRUCTION.

Si l'œdeme dépend de l'épaississement de la lymphe & des humeurs, on doit employer tous les remedes propres à dissoudre la lymphe. (*Voyez* MALADIE DE LA LYMPHE.) On commencera d'abord par mettre le malade à l'usage de la tisane suivante:

Prenez, *De Racines de Pimprenelle blanche* &, *d'Enula Campana, de chaque une once.*
De Feuilles de Chicorée sauvage & *de Pissenlit, de chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines; après quoi vous ferez infuser chaudement, pendant une demi-heure,

Des Feuilles de Cochléaria, de Beccabunga & de Cresson, de chaque une demi-poignée.
De Sel d'Absinthe, deux gros.

Passez la liqueur, pour en prendre un verre de deux en deux heures.

Au bout de huit jours de l'usage de cette boisson, on purgera le malade; & l'on passera ensuite à l'usage de l'opiat suivant:

Prenez, *D'Extrait de Genievre* & *d'Enula-Campana, de chaque demi-once.*

De Gomme Ammoniaque, de Myrrhe, de Benjoin, de chaque un gros.
D'Arcanum-duplicatum, deux gros.
De Canelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop de lierre terrestre, pour en faire un opiat, dont on prendra un demi-gros, soir & matin, en buvant pardessus un verre d'infusion de chamædrys ou petit-chêne. Quand l'opiat sera fini, on purgera le malade avec les pilules suivantes:

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir, vingt-quatre grains.*
De Mercure doux, dix grains.
De Résine de Jalap, quinze grains.
D'Huile d'Anis, six gouttes.

Faites-en des pilules du poids de quinze grains, dont il prendra, tous les cinq jours, une prise. On fera ensuite, sur la partie, des frictions avec des linges chauds: on exposera le membre à la vapeur des plantes aromatiques, (*voyez* BAINS AROMATIQUES) & on appliquera simplement une décoction de roses de Provins dans du vin rouge. Si la partie étoit considérablement enflée, on pourroit mettre dessus des bandes que l'on serreroit plus ou moins fort, selon que la partie seroit plus ou moins lâche & molle; & on finiroit la cure par la décoction suivante:

Prenez, *De Racines de Polipode de Chêne & de Valériane, de chaque une once.*
De Squine, une demi-once.
De Sel d'Absinthe, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte, en couvrant bien le vaisseau.

Ajoutez-y
De Salsepareille coupée par morceaux, une demi-once.
De Cresson de Fontaine, deux poignées.
De Myrrhe, un gros.

Laissez infuser le tout chaudement, pendant demi-heure, pour en prendre trois verres dans la journée, de quatre en quatre heures.

On aura soin de faire faire de l'exercice au malade,

de régler sa nourriture, de le mettre à un régime exact, & de lui faire mâcher douze grains de rhubarbe avant ses repas, pendant quelques jours.

Au reste, on aura soin de faire prendre au malade pour boisson, pendant toute la cure, une infusion légere de chamædrys ou petit-chêne.

L'usage des eaux ne convient presque point dans cet état, parce qu'elles n'ont point, pour la plupart, assez d'action pour fondre ces especes de tumeurs.

On a coutume, à l'extérieur, de se servir de l'eau de chaux seconde, dont on frotte la partie. Ce remede suffit dans les œdemes qui ne sont point produits par des causes internes; mais, dans tous les autres cas, il a besoin d'être aidé par tous ceux que nous venons de prescrire.

ONANISME, s. m. crime d'Onan; maladie qui vient de l'épuisement qu'occasionne la déperdition trop fréquente de la semence dans les deux sexes. On l'appelle ainsi, parce qu'Onan, fils de Juda & de Sué, étoit fort sujet à ce vice, & qu'il en fut puni de Dieu. *Voyez* POLLUTION & *TABES DORSALIS*.

ONGUENT, s. m. médicament externe, onctueux, de consistance moyenne entre l'emplâtre & le liniment. Il est composé d'huile, de graisse, de cire, de mucilage, de suif, de moëlle ou d'autres matieres semblables, auxquelles on ajoute souvent des végétaux, des animaux, des minéraux.

Les onguents sont fort en usage pour les tumeurs, les plaies, les ulceres, & pour oindre les parties externes.

Onguent adoucissant ou *Populéum.*

Prenez, *Des Boutons de Peuplier concassés, une livre & demie.*

De Graisse de Porc récente, trois livres.

De Feuilles concassées de Pavot noir,

De Bella-dona,

De Jusquiame,

De Laitue,

De Bardane,

De Violette,

De Seneka,
D'Anacampseros, dit *Orpin.*
Des Sommités de Ronces, de chaque trois onces.
De Solanum de Boutique, six onces.

Il faut cueillir les boutons de peuplier quand ils commencent à s'ouvrir : on les écrasera bien dans un mortier; on les mettra dans un pot de terre : on versera dessus la graisse de porc fondue; on couvrira le pot, & on gardera le tout jusqu'à ce que les plantes susdites soient venues en leur vigueur; on les pilera dans un mortier, & on les fera cuire avec les boutons de peuplier, à petit feu, jusqu'à consommation de l'humidité aqueuse : on coulera alors l'onguent qui doit être vert; on le passera à la presse : on le séparera de son marc, & on le laissera reposer pour le besoin.

Cet onguent adoucit, tempere les inflammations, empêche les douleurs de tête : étant appliqué sur le front, il excite le sommeil. On s'en sert heureusement pour les hémorrhoïdes, pour les brûlures, pour dissiper le lait des mamelles, & on en frotte les parties malades: ce remede ne convient, dans la brûlure seche, que quand elle vient d'être faite.

Onguent résolutif ou *d'Arthanita.*

Prenez, *De Suc ou d'une Décoction forte d'Arthanita, une livre & demie.*
De Suc de Concombre sauvage,
De Beurre, de chaque une demi-livre.
D'Huile d'Iris ou *de Glaïeul, une livre.*
De Coloquinte, deux onces.
De Polipode, trois onces.

Concassez la racine; mondez la coloquinte; mettez-les dans un pot de terre vernissé, & versez dessus ces sucs nouvellement tirés par expression, l'huile d'iris & le beurre fondu: on brouillera le tout ensemble, & l'on couvrira le pot; on laissera la matiere en macération, pendant huit jours, à la chaleur du fumier: on la fera bouillir ensuite doucement, en la remuant souvent avec

une ſpatule de bois, juſqu'à diſſipation de preſque toute l'humidité aqueuſe; puis on la coulera avec expreſſion, & on y ajoutera

De Fiel de Taureau épaiſſi, une demi-once.
De Cire fondue, deux onces & demie.
De Scammonée,
De Turbith,
De Coloquinte mondée & coupée par morceaux,
De Baies ou de Feuilles de Thimelea, de chaque trois gros & demi.
D'Aloès,
D'Euphorbe,
De Sel-Gemme pulvériſé, deux gros.
De Poivre long,
De Myrrhe,
De Gingembre,
Des Fleurs de Camomille, de chaque un gros & demi.

On mêlera toutes ces poudres avec la matiere à demi refroidie dans la baſſine, pour faire un onguent qu'on gardera au beſoin.

Il eſt propre pour ramollir les duretés, les obſtructions, les ſquirrhes, les humeurs froides, les tumeurs écrouelleuſes : il purge par bas, ſi l'on en frotte le bas-ventre; il eſt bon pour l'hydropiſie : il tue les vers; c'eſt un puiſſant fondant.

Onguent ſuppuratif ou *de la Mere.*

Prenez, *De Graiſſe de Porc,*
De Beurre frais,
De Cire jaune,
De Suif de Bélier, de chaque huit onces.

Mettez le tout fondre dans une baſſine ſur le feu, & mêlez-y enſuite

De la Litharge d'or en poudre, huit onces.
De l'Huile d'Olive, une livre.

Remuez toujours avec une ſpatule de bois : il ne faut ajouter la litharge, que lorſque les graiſſes feront fondues, pour incorporer le tout enſemble. On connoi-

tra que l'onguent eſt cuit, quand, de gris, il deviendra noir.

Cet onguent eſt très-propre pour faire ſuppurer les abcès, pour attirer les humeurs dans la partie, pour exciter une inflammation : on s'en ſert dans tous les cas où on veut faire aboutir une tumeur ; on l'étend ſur de la peau : il eſt d'un très-grand uſage.

Onguent baſilicum ou *ſuppuratif.*

Prenez, *De Réſine de Pin,*
De Poix navale, de chaque ſix onces.
De Cire jaune,
D'Huile d'Olive, de chaque une once & demie.

On coupera par morceaux la cire ; on concaſſera la réſine & la poix : on mettra fondre le tout dans l'huile ſur un feu médiocre ; on coulera la matiere fondue, & on y mêlera un peu de térébenthine, pour faire un onguent. Cet onguent digere les humeurs ; il avance la ſuppuration, étant appliqué ſur les tumeurs : on s'en ſert, après avoir employé l'onguent de la Mere.

Onguent digeſtif.

Prenez, *De la Térébenthine claire,*
De l'Onguent Baſilicum, de chaque demi-once.
De Miel-Roſat, deux gros.
De l'Huile de Mille-pertuis, un gros.
Un Jaune d'Œuf.

Mêlez le tout enſemble, en le remuant bien, pour en faire un onguent digeſtif.

On s'en ſert pour nettoyer & déterger les plaies, & pour les faire ſuppurer : on l'étend ſur des plumaſſeaux, dont on panſe les plaies qui doivent ſuppurer.

Onguent deſſicatif.

Prenez, *D'Huile-Roſat, ſeize onces.*
De Cire blanche, quatre onces.

Faites-les fondre enſemble : tirez la baſſine du feu, & ajoutez

De Pierre Calaminaire en poudre,
De Bol commun pulvérisé, de chaque trois onces.
De Litharge,
De Plomb blanc préparé, de chaque deux onces & demie.
De Camphre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, en l'agitant avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un onguent.

Cet onguent est propre pour dessécher & guérir les plaies, quand elles ont suffisamment suppuré, & pour rétablir la cicatrice : on s'en sert aussi sur la fin des brûlures, & dans les écorchures de la peau.

Onguent pour la Brûlure.

Prenez, *De Fiente de Poule, une demi-livre.*
De Feuilles de Sauge, une livre.
De Sureau,
D'Ecorce de Sureau, de chaque deux onces.
De Vin blanc, deux livres.
De Graisse de Porc, trois livres.

Faites fondre le tout dans une bassine, sur un feux doux, en remuant avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'onguent.

Passez-le à la presse; dépouillez-le de son marc, & gardez-le pour le besoin.

Cet onguent convient dans toutes les brûlures où la peau est entamée, où il y a douleur, inflammation, rougeur, où il y suinte une humeur âcre & corrosive : il calme la douleur, & appaise en peu de temps l'inflammation. On peut appliquer à la suite l'onguent dessicatif ci-dessus.

Autre Onguent contre la Brûlure.

Prenez, *De la meilleure Huile d'Olive, une once & demie.*
De Cire vierge, une once.
Le Jaune de deux Œufs durcis.

Faites fondre la cire sur un feu doux, & ajoutez-y ensuite l'huile & les jaunes d'œufs, en remuant le tout,

jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un onguent, qu'on gardera pour l'usage. On en étend un peu sur du linge, qu'on applique sur la partie brûlée; ce que l'on répétera deux fois par jour.

Cet onguent a les mêmes vertus que le précédent: on peut en tenter l'effet, quand l'autre ne réussit point.

Onguent de Styrax ou *contre la Gangrene.*

Prenez, *D'Huile de Noix, douze onces.*
De Colophone, quinze onces.
De Styrax liquide,
De Gomme-Elémi,
De Cire jaune, de chaque sept onces & demie.

Mettez d'abord dans une bassine sur le feu la colophone, la gomme-élémi & la cire jaune. Lorsque ces matieres seront fondues, ajoutez-y le styrax & l'huile de noix, faisant cuire le tout en consistance d'onguent, le remuant continuellement avec une spatule de bois. Quand cet onguent est cuit, on le retire du feu, on le passe au travers d'un linge, & on continue de le remuer jusqu'à ce qu'il soit entiérement refroidi: il faut mener le feu bien doucement; car cet onguent est sujet à se gonfler, & à sortir des parois du vaisseau.

Cet onguent est merveilleux pour dissiper les grande contusions, pour détacher les parties gangrenées, & pour arrêter les progrès de ce mal.

Onguent ou *Baume d'Arcæus.*

Prenez, *De la Gomme-Elémi, trois livres.*
Du Suif de Mouton,
Du Sain-doux, de chaque deux livres.
De l'Huile de Mille-pertuis, une livre.
De la Térébenthine, trois livres.
De l'Orcanette, une demi-poignée.

On mettra fondre toutes les drogues ensemble, dans une bassine, sur un feu médiocre; & l'on passera la matiere fondue, par un linge, pour en séparer les impuretés qui se trouvent dans la gomme-élémi: on laissera refroidir le tout, qu'on gardera pour le besoin.

Cet onguent est un des plus usités en chirurgie: on

s'en sert pour faire consolider les plaies, sur-tout celles de la tête, pour les piquures, pour les contusions, pour les dislocations, & pour fortifier les nerfs.

Onguent Mercuriel.

Prenez, *De Graisse de Porc lavée,*
De Mercure crud, de chaque une once.
Broyez-les exactement dans un mortier, jusqu'à ce que le mercure soit tout-à-fait éteint dans la graisse, & qu'on n'apperçoive plus du tout de petits grains brillants.

On se sert de cet onguent, dans les maladies vénériennes, pour faire des frictions sur le corps. (*Voyez* VÉROLE.) Il convient aussi pour la vermine, comme les poux, les morpions; on en frotte les parties, qui sont ordinairement les aisselles & les aines : la dose est d'un gros ou deux tous les jours. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

OPHTHALMIE, f. f. maladie des yeux, inflammation de la conjonctive, accompagnée de rougeur, de chaleur & de douleurs.

On distingue l'ophthalmie en vraie & en fausse; l'une que l'on appelle *sanguine*, & l'autre *séreuse*.

On reconnoît l'ophthalmie à la rougeur des yeux, aux gonflements, à la chaleur, à la démangeaison, à la douleur inflammatoire, brûlante, lancinante, qui affecte les yeux, & quelquefois toute la tête, à la difficulté que l'on a de soutenir la lumiere, & à l'effusion des larmes, qui l'accompagne; ce qui est plus commun dans l'ophthalmie séreuse.

La cause prochaine est la fluxion du sang ou des humeurs âcres sur les yeux. Les causes éloignées sont la pléthore ou la chaleur considérable des humeurs. Les causes occasionnelles sont l'habitude dans laquelle on est d'avoir de ces sortes de fluxions, la suppression d'une transpiration âcre, un air humide, l'usage immodéré du vin & des liqueurs spiritueuses & des plaisirs des femmes, la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, la trop grande fatigue occasionnée par la lecture continuelle, par l'application sur de petits objets, par l'attouchement de matieres âcres & irritantes, par les coups reçus dans cette partie, par les insectes qui volent

dans les yeux, & généralement par tout ce qui peut irriter ces parties.

Il y a deux choses à considérer dans le traitement; le temps de l'accès, & celui où l'ophthalmie est cessée.

Dans l'accès de l'ophthalmie sanguine, que l'on reconnoît aux caracteres de l'inflammation, il faut avoir recours aux saignées, faites d'abord aux bras, & ensuite aux pieds, selon la force du malade & l'intensité de la maladie : on fera prendre en même temps beaucoup de petit-lait clarifié, auquel on ajoutera par pinte une once de sirop de nénuphar & quinze grains de nitre: on mettra en usage les lavements que l'on réitérera plusieurs fois par jour; après quoi, on fera mettre les pieds du malade, soir & matin, dans l'eau tiede, pour détourner la fluxion des parties supérieures: on bassinera les yeux avec une décoction légere d'orge ou du lait chaud, pendant les premiers jours; ensuite on emploiera de l'eau de sureau, sur un verre de laquelle on mettra deux cuillerées d'eau-de-vie : ou bien on aura recours au collyre suivant, qui produit des merveilles dans l'inflammation des yeux.

Prenez, {*De l'Eau-Rose,*
De Plantain,
De l'Euphraise, de chaque une once.
Des Trochisques blancs de Rhasis, deux gros.
De la Pierre de Tuthie, deux scrupules.
Du Vitriol Romain, douze grains.

Mêlez le tout ensemble pour un collyre; on y trempe des linges, qu'on applique sur les yeux trois ou quatre fois par jour.

Il faut observer que les collyres ne réussissent parfaitement dans l'inflammation de l'œil, que quand elle est un peu calmée; car autrement on risqueroit de rendre le gonflement durable, & très-difficile à guérir. Si le collyre ci-dessus ne réussissoit point, on pourroit faire couler dans l'œil un peu de sang de pigeon, nouvellement égorgé; ce que l'on réitérera deux fois par jour.

Si tous ces remedes ne réussissent pas, que l'œil reste toujours engorgé, on appliquera les sang-sues sur les

paupieres : on pourra encore les dégorger avec le scarificateur de M. Woolhouse, qui n'est autre chose que des barbes de seigle, dont on fait un petit pinceau, avec lequel on frotte les paupieres, dont on exprime alors du sang.

Quand les douleurs sont fort vives, & que l'inflammation est moindre, on peut user de la fomentation suivante :

Prenez, *Des Têtes de Pavots blancs, brisées, deux onces.* Faites-les bouillir dans une pinte d'eau, réduite à moitié ; passez la liqueur, & dissolvez-y

De Trochisques blancs de Rhasis, une demi-once.

De l'Esprit-de-Vin camphré, deux gros.

Du Sel de Saturne, un gros.

On en étuve chaudement les yeux enflammés. Si cependant cette fomentation étoit trop active, on pourroit l'adoucir avec de l'eau.

Outre ces remedes extérieurs, si l'inflammation subsistoit toujours, il faudroit faire appliquer les sang-sues à l'anus ou à la nuque.

Sur la fin du traitement, on donnera au malade, pour sa boisson, une décoction légere de mille-feuille.

Dans l'inflammation séreuse, on doit beaucoup moins faire de saignées, purger le malade tous les quatre ou cinq jours, faire prendre beaucoup de lavements, & lui donner pour boisson, une tisane faite avec une pincée d'euphraise & autant de fleurs de sureau ; on mettra ensuite en usage le collyre suivant :

Prenez, *D'Eau-Rose,*

De Gratte-cu, de chaque deux onces.

D'Alun, un gros.

De Tuthie en poudre, demi-gros.

D'Esprit-de-Vin camphré, une demi-once.

Mêlez le tout pour un collyre, dont on charge des compresses pour appliquer sur les yeux.

Quand l'ophthalmie résiste à ces remedes, & commence à devenir ancienne, il faut appliquer à la nuque un emplâtre vésicatoire. On recommande beaucoup le suivant dans ces sortes de cas.

Prenez, *De la Poix de Bourgogne, deux gros & demi.*
Du Galbanum,
De la Térébenthine de Venise, de chaque demi-gros.
De la Semence de Moutarde,
Du Poivre noir,
Du Sel volatil Ammoniac pulvérisé, de chaque demi-scrupule.

Faites fondre sur un feu doux la poix, le galbanum & la térébenthine, en remuant avec une spatule de bois, & ajoutez ensuite les autres ingrédients, pour un emplâtre que l'on appliquera à la nuque, & que l'on renouvellera tous les jours.

Il faut en même temps faire usage du collyre suivant:

Prenez, *D'Eau de Chaux seconde, une chopine.*
De Sel Ammoniac pulvérisé, deux gros.

Mêlez bien le tout ensemble, & laissez-le en repos chaudement, pendant une nuit; passez la liqueur, & servez-vous-en pour bassiner les yeux deux fois par jour.

Quand le malade est hors de l'accès, & que l'ophthalmie a cédé aux remedes, il faut mettre en usage tout ce qui peut diminuer la quantité du sang & des humeurs, en adoucir l'âcreté, & empêcher leur fluxion sur ces parties. On mettra en usage, pour cet effet, les saignées, l'application des sang-sues, les délayants, les lavements, les tisanes rafraîchissantes & légérement apéritives, faites avec une once de racine de patience sauvage, autant de celle de pissenlit, & une poignée de feuilles de bourrache, bouillies dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte. On aura soin de purger aussi le malade tous les deux ou trois mois, & de le mettre ensuite au lait, pour adoucir & tempérer l'âcreté de ses humeurs. S'il est sujet aux ophthalmies sanguines, on lui fera prendre beaucoup de petit-lait, les bains de temps en temps, quelques tisanes royales purgatives, & on lui prescrira des aliments humectants, beaucoup d'exercice, peu de sommeil.

Les enfants sont sujets à l'ophthalmie: nous en avons traité à l'article Maladies des Enfants.

OPIUM, s. m. C'est un suc épaissi, d'un roux noirâtre,

dont le goût eſt amer, & l'odeur tout-à-fait déſagréable: il découle, par inciſion, du pavot blanc; quelquefois on en retire de la plante en l'exprimant. Celui dont on fait le plus d'uſage, nous vient en gâteaux de l'Orient, & découle naturellement des plantes qu'on cultive dans la Natolie & dans pluſieurs autres contrées.

L'effet ordinaire de l'opium eſt de provoquer le ſommeil en détendant les fibres du corps, & en produiſant un relâchement univerſel: il excite d'abord un ſentiment agréable autour du cœur; il rend l'eſprit gai, comme quand on a une petite pointe de vin; il chaſſe le chagrin & la peine, donne de la confiance, de la force, de l'audace & de l'intrépidité; il excite la ſueur, & arrête toutes les autres évacuations, comme celles de la ſalive, des urines, des ſelles & des hémorroïdes; il rend le pouls grand, élevé & lent, la bouche ſeche; il produit à la peau de la rougeur & une légere démangeaiſon; il augmente la ſemence, & donne du déſir pour l'acte vénérien. Tels ſont les effets que produit l'opium, quand il eſt pris à très-petite doſe; quand la doſe eſt un peu plus forte, tout le charme s'éclipſe, la force ſe change en langueur & en foibleſſe, la gaieté & l'agilité en aſſoupiſſement, & enfin on entre dans le ſommeil. Quelquefois cependant il ne fait point dormir, mais il produit des ſonges agréables; & il met le corps dans un état voluptueux de calme & de douceur, & le délivre de toutes douleurs.

Quand l'effet de l'opium eſt paſſé, les douleurs & les chagrins reviennent comme auparavant; & il reſte dans tout le corps une ſtupeur, un abattement & une mélancolie qui ne ceſſent qu'au bout de quelques heures.

Quand on prend l'opium à une trop forte doſe, il produit des effets bien différents; des ris immodérés, le relâchement & la foibleſſe des membres, l'aliénation de l'eſprit, le défaut de mémoire, les vertiges: la vue s'obſcurcit, la langue s'épaiſſit; on tombe dans un aſſoupiſſement profond: le pouls eſt grand & lent, le viſage eſt rouge; les mâchoires ſont relâchées, les lévres gonflées, la reſpiration difficile: il ſurvient des nauſées, des vomiſſements, des convulſions, des ſyncopes, des

fueurs froides, & la mort. Ceux qui ne périssent point dans cet état, sont ordinairement délivrés par des sueurs copieuses, ou par un dévoiement abondant.

Le remede le plus prompt, dans cet état fâcheux, est de faire d'abord donner au malade un lavement composé de la maniere suivante:

Prenez, *Une Pomme de Coloquinte, coupée en quatre.*
De Séné, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine; passez le tout, & ajoutez-y
Un Verre de Vinaigre,
pour un lavement.

On fera prendre en même temps au malade cinq ou six grains d'émétique, délayés dans une chopine d'eau, pour tâcher de le faire vomir, s'il n'y a pas long temps que l'opium est avalé; sinon, on se contentera de lui faire boire de la limonade en grande quantité, du jus de citron & du sirop d'épine-vinette par cuillerées, ou, si l'on aime mieux, un petit verre de vinaigre. On réitérera au bout de trois heures le lavement ci-dessus; & on continuera la limonade pour boisson; & si l'assoupissement est si considérable qu'on ne puisse pas en retirer le malade, on lui fera flairer de l'eau de Luce: on l'agitera vivement, on lui appliquera les vésicatoires, & on lui fera des scarifications dans les différentes parties du corps, dans lesquelles on insinuera du vinaigre & du sel; on pourra même tenter la saignée, si le pouls est fort, & s'il n'y a point de sueur froide ni de syncope.

Au reste, l'opium est un remede auquel il ne faut point s'habituer, parce qu'il dissout le sang, qu'il relâche les fibres du corps, qu'il rend languissant & paresseux, & l'esprit hébêté: il ôte l'appétit; il conduit à l'hydropisie, au tremblement des membres, & il accélere la vieillesse.

Voici plusieurs recettes d'opium, dont on peut faire usage dans les différents cas qui l'exigent.

Prenez, *D'Opium, depuis un grain jusqu'à trois,* enveloppé dans du pain à chanter, le soir en se couchant.

Quoique cette dose soit la plus commune, & la seule à laquelle on doive s'astreindte au sujet de ce remede, cependant,

cependant, quand on y est habitué, il ne fait plus le même effet, & il faut l'augmenter insensiblement : il y a des personnes même qui en ont pris, de cette maniere, jusqu'à cent grains à-la-fois.

L'extrait d'opium, ou de laudanum, se prend depuis un grain jusqu'à deux ;

Les gouttes anodines de Sydenham, depuis quinze jusqu'à vingt, dans une potion, ou simplement dans de l'eau de fleurs d'orange.

Le laudanum liquide se prend à la même dose.

Une tête de pavot coupée par morceaux, & bouillie dans une chopine d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié, produit le même effet.

On peut prendre aussi la thériaque récente, à la dose d'un demi-gros ;

Les pilules de cynoglosse, depuis trois jusqu'à six grains ;

Le sirop diacode, depuis demi-once jusqu'à une once ;

Le sirop de karabé, depuis un gros jusqu'à demi-once.

Voilà à peu près les préparations d'opium les plus usitées.

L'opium est utile dans tous les cas où les malades souffrent de violentes douleurs qui ne leur donnent point de relâche. C'est par cette raison qu'il convient dans les cours de ventre, les dyssenteries, les coliques accompagnées de douleurs vives, dans les cancers, les ulceres, les rhumatismes universels, les convulsions & les spasmes violents, les accès de vapeur hystérique, pourvu cependant que le malade n'ait point trop de sang, n'ait pas les fibres trop seches, & qu'il ne soit pas d'un tempérament trop irritable.

On ne doit jamais donner ce remede dans les fluxions de poitrine, lorsqu'il y a oppression, que les crachats sont épais, collants & glaireux, parce qu'il empêche qu'on ne puisse les expectorer.

Les personnnes trop foibles & trop délicates ne doivent prendre de l'opium que dans un grand besoin.

Les filles ou femmes qui ont leurs regles, ou celles

qui viennent d'accoucher, doivent s'en abstenir, à moins qu'il n'y ait une douleur excessivement vive, qu'il n'y ait point de marque de plénitude; pour lors on pourra unir les remedes propres aux regles, avec l'opium. On pourroit, par exemple, dans ce cas prescrire une once d'eau de menthe, vingt gouttes de laudanum liquide, & une once de sirop d'armoise : cela donne quelquefois du relâche, en calmant la douleur; & les évacuations se font plus librement.

On doit éviter de prescrire l'opium aux malades qui sont dans l'assoupissement, qui ont été attaqués d'apoplexie, de léthargie, d'engourdissement ou de foiblesse dans les membres, & d'hydropisie.

L'opium est également contraire aux pulmoniques, dont il supprime les crachats, & augmente les étouffements.

On ne doit jamais donner l'opium que trois ou quatre heures après avoir mangé; & on ne doit prendre de la nourriture que deux heures après, à moins que ce ne soit un bouillon, que l'on peut prendre au bout d'une heure.

OPPRESSION, f. f. se dit communément d'un resserrement à la poitrine, accompagné de difficulté de respirer, d'une gêne particuliere à la poitrine, & d'un mal-aise universel.

Cet état est moins une maladie qu'un symptôme : il accompagne l'asthme, les fluxions de poitrine, la pulmonie, les maladies aiguës, l'épaississement du sang.

On y remédie communément par les remedes propres aux maux que l'oppression accompagne; tels sont les saignées, les délayants, les lavements, les purgations.

Il y a une espece d'oppression qui survient à certaines personnes après leur repas : elles sentent une difficulté considérable de respirer, & comme un poids qui leur comprime la poitrine.

Quand cet accident vient du trop de nourriture, ou de ce que l'on mange avec trop de précipitation, on peut aisément y remédier en mangeant plus sobrement & avec moins de promptitude. Quand cette maladie

au contraire survient à des personnes qui mangent peu & lentement, elle dépend de la foiblesse de l'estomac, & souvent même du foie qui ne fait pas bien ses fonctions, qui est légérement engorgé, & qui tire par son poids le diaphragme, & produit une espece d'oppression. Le bouillon suivant convient très-bien dans ces sortes de cas.

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
De Racines de Polypode de Chêne, une once.
Quatre Navets ratissés & coupés.
De Feuilles de Bourrache, une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux: passez, pour huit bouillons dans chacun desquels on fera fondre quinze grains d'æthiops martial, pour prendre un bouillon le matin à jeun, & l'autre sur les six heures du soir, pendant huit jours; après quoi le malade se purgera doucement, & suivra le traitement indiqué dans la Foiblesse d'estomac.

Une autre espece d'oppression qui n'est pas moins commune, est celle qui arrive aux personnes vaporeuses, & qui dépend de l'irritation des nerfs.

Quand cette maladie ne vient point après le repas, & que les tempéraments qui en sont attaqués sont sujets aux vapeurs, il suffit d'employer les remedes propres à calmer les nerfs; telle est la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Cerises noires,*
De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
De Gouttes anodines, quinze gouttes.
De Sirop de Stæchas, une once.

Faites une potion pour prendre en deux doses, à deux heures de distance l'une de l'autre.

Beaucoup de personnes, dans les temps chauds & d'orage, éprouvent des oppressions de poitrine, surtout lorsqu'il y a beaucoup de nuages, & que l'air est comme renfermé, & qu'il n'est agité par aucun vent. Il faut, dans ce cas, tâcher de se mettre au frais, laisser les portes & les fenêtres ouvertes, pour donner un libre cours à l'air, & boire un verre ou deux d'eau à la glace, pour condenser les liquides qui sont trop raréfiés. Les

glaces au citron sont aussi très-utiles en ce cas. Il faut avoir soin, au reste, de se mettre à son aise, en desserrant, si ce sont des femmes, leurs corps & leurs corsets; & si ce sont des hommes, en défaisant tout ce qui gêne le mouvement de la circulation.

OREILLONS, *ou* ORILLONS, f. m. plur. On appelle ainsi les tumeurs qui sont aux parotides, parce que ces glandes sont situées auprès des oreilles. *Voyez* PAROTIDES.

ORGASME, f. m. gonflement, agitation & mouvement impétueux des humeurs dans le corps humain. *Voyez* EFFERVESCENCE.

ORTHOPNÉE, f. f. C'est une oppression si grande, qu'on ne peut respirer que debout ou assis, & en tenant les épaules fort élevées; c'est un degré de l'asthme : les malades qui en sont attaqués ne peuvent respirer que très-difficilement, & ils sont dans le risque d'étouffer. *Voyez* ASTHME.

OZENE, f. m: ulcere putride du nez, qui exhale une odeur très-puante, & qui est causé par une humeur si âcre & si corrosive, qu'elle ronge quelquefois les narines.

On appelle *punais* ceux qui en sont attaqués; & c'est souvent un symptôme de la grosse vérole.

On distingue l'ozene en simple, qui n'est qu'une légere ulcération, accompagnée d'une petite douleur qui laisse après l'écoulement une croûte noirâtre; & en putride, dans laquelle on ressent des douleurs très-vives, avec écoulement d'une matiere extrêmement puante, qui sort des narines.

La cause prochaine de cette maladie est l'âcreté des humeurs, qui rongent, détruisent les narines, & les ulcerent. La cause éloignée est la congestion des humeurs, produite par des fluxions âcres, la suppression de quelque évacuation, l'abus des sternutatoires, comme de la bétoine, une humeur scorbutique, cancéreuse ou vérolique, les narines écrasées qui empêchent l'écoulement de l'humeur muqueuse, qui se putréfie dans cette partie.

Quand l'ozene est simple, il suffit de saigner & purger,

le malade, & de lui faire enſuite reſpirer la vapeur du lait chaud ou d'une décoction d'orge, ou de lui appliquer deſſus quelques gouttes d'huile d'amandes douces. Quand la croûte ſera tombée d'elle-même, ou qu'on l'aura détachée doucement, on pourra ſeringuer dans les narines un peu d'eau d'orge avec du miel-roſat, pour déterger l'ulcere; après quoi on peut appliquer deſſus un coton chargé de blanc-raiſin.

Quand l'ulcere du nez eſt putride, il exige un traitement plus ſuivi: il faut, comme ci-deſſus, commencer par la ſaignée, les lavements, le petit-lait, continués pendant quelques jours; après quoi on purgera le malade doucement: on fera reſpirer enſuite, comme ci-deſſus, la vapeur d'une décoction émolliente, faite avec la mauve, la guimauve & le bouillon-blanc. On appliquera enſuite un peu de graiſſe d'oie, de poule, ou du beurre bien frais, pour tâcher de faire tomber la croûte d'elle-même; après quoi on fera uſage de la compoſition ſuivante:

Prenez, *D'Orge, une poignée.*
De Feuilles d'Aigremoine, une poignée.
De petite Centaurée, une poignée.
De Roſes rouges, une demi-pincée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau ferrée, pour réduire à pinte.

Ajoutez enſuite
Deux onces de Miel-Roſat.

Paſſez le tout, & ſervez-vous-en pour en renifler ſouvent dans la journée.

Quand on aura fait uſage, pendant cinq à ſix jours, de cette décoction, on paſſera à la ſuivante:

Prenez, *De Balauſtes,*
D'Ecorce de Grenade, de chaque deux onces.
De Feuilles de Plantain,
De Queue de Cheval,
De Piloſelle,
De Turquette, de chaque une demi-poignée.
D'Alun crud, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, jufqu'à confomption du tiers ; paffez la liqueur, & fervez-vous-en pour imbiber des compreffes que l'on infinue dans les narines, de deux heures en deux heures.

On peut fe contenter des balauftes & de l'écorce de grenade avec l'alun crud, pour faire cette décoction, fi on n'a pas la facilité de fe procurer les autres plantes.

Après quoi on détergera l'ulcere, en fe fervant de partie égale d'onguent ægyptiac & de blanc-raifin : quand il fera fuffifamment détergé, on pourra faire recevoir au malade des fumigations compofées de la maniere fuivante :

Prenez, *De Myrrhe pulvérifée, deux gros.*
De l'Encens, deux gros.

Mettez le tout en poudre, & faites-en des trochifques, avec fuffifante quantité de térébenthine ; on les infinuera dans les narines.

Il ne faut point oublier le régime propre à corriger l'âcreté des humeurs. *Voyez* RÉGIME ADOUCISSANT.

L'ozene reconnoit quelquefois pour caufe un polype ou un corps qui peut s'extraire ; il faut alors recourir à l'opération. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, *au mot* POLYPE.

Quand l'ozene eft produit par une humeur vérolique, fcorbutique, il faut attaquer ce mal par les remedes propres à ces maladies. *Voyez* VÉROLE & SCORBUT.



(PAL)

PALES-COULEURS : fievres lentes, irrégulieres, prefque infenfibles, accompagnées d'une couleur pâle, livide, verdâtre, avec un cercle violet au deffous des yeux.

Les pâles-couleurs ne different de la cachexie, que par le degré, quoique ce foit à peu près la même maladie. Nous allons cependant en donner ici un traitement particulier.

On reconnoît les pâles-couleurs aux signes suivants. Les filles ou femmes qui en sont attaquées deviennent bouffies : leur corps s'appesantit ; leur tête est douloureuse, de même que le cou, les aisselles & les lombes ; elles sont oppressées de la poitrine, incapables du plus léger exercice, & sujettes à des goûts dépravés : les urines dans cet état deviennent épaisses, troubles, rouges & quelquefois noirâtres : elles ressentent des frissons, un peu de fievre accompagnée de dégoûts, & de fréquentes envies de vomir.

Les causes des pâles-couleurs sont d'abord l'embarras de la lymphe dans les différents couloirs du corps : ce qui peut être produit par l'épaississement occasionné par la foiblesse des fibres, les aliments épais & grossiers, l'eau chaude prise en grande abondance, le défaut de mouvement & d'exercice, le sommeil trop long ; les évacuations supprimées, comme celles des regles, des fleurs-blanches ; un air humide & grossier, les liqueurs chaudes & ardentes, l'usage des remedes astringents, comme le vinaigre ; une gale rentrée, des douleurs de goutte supprimées par quelques remedes topiques, le chagrin, la tristesse, l'amour, &c.

Pour remédier à cette maladie, on commencera par s'informer de la cause qui peut l'avoir produite ; après quoi on fera prendre à la malade, pendant huit jours, des lavements & une pinte de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once.*
De Feuilles de Bourrache, une demi-poignée.
De Petit-Chêne, une pincée.

Faites bouillir la racine dans une pinte d'eau, pendant un demi-quart d'heure ; ajoutez ensuite les feuilles, que vous ferez bouillir encore un demi-quart d'heure. Passez le tout, pour prendre dans la journée.

Après l'usage de cette tisane, on prescrira à la malade une potion purgative simple ; après quoi elle prendra pour boisson, pendant cinq ou six jours, une tisane faite avec une pincée de véronique & deux pincées de petit-chêne, infusées dans une chopine d'eau bouillante. En faisant usage de cette tisane, on lui fera prendre en même temps le vin qui suit :

Prenez, *De Racines d'Aunée,*
D'Iris de Florence, de chaque une once.
De Garance, deux onces.
De Feuilles d'Abſinthe, une poignée.
D'Ecorce de Citron, une demi-once.

Verſez deſſus trois chopines de bon vin blanc; & faites macérer le tout à chaud, pendant vingt-quatre heures, dans un vaiſſeau fermé, ſur des cendres chaudes. La doſe eſt de deux verres le matin à jeun, à une heure de diſtance l'un de l'autre. On repurgera la malade, immédiatement après l'uſage de ce vin; on lui fera continuer ſa tiſane ordinaire de véronique & de petit-chêne, & on lui fera prendre l'opiat ſuivant:

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Ellébore noir, de chaque deux gros.
D'Enula-Campana, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-once.
D'Aloès ſocotrin, un demi-gros.
De Rhubarbe en poudre,
De Myrrhe,
D'Yeux d'Ecreviſſes,
De Canelle en poudre, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire un opiat, dont la doſe ſera d'un demi-gros deux fois par jour, le matin, une heure avant de manger, & le ſoir ſur les ſept heures.

On peut ſubſtituer à cet opiat une vingtaine de priſes d'æthiops martial, avec ſuffiſante quantité d'extrait de fumeterre en forme de bol: chaque priſe ſera de quatre à cinq grains.

On obſervera de purger la malade, à la fin de l'opiat, avec une purgation ſimple; on terminera le traitement par l'uſage du vin ſuivant:

Prenez, *De Feuilles d'Abſinthe,*
De petite Centaurée, de chaque une demi-poignée.
D'Ecorce de Quinquina concaſſée, une demi-once.

D'Ecorce d'Orange, deux gros.
De Myrrhe,
De Safran,
De Gomme Ammoniaque, de chaque un gros.
D'Aloès, un demi-gros.

Verſez ſur le tout deux pintes de vin blanc, & laiſſez-le, pendant vingt-quatre heures, ſur des cendres chaudes, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à trois chopines. Paſſez le tout, & ajoutez-y

Une once & demie de Thériaque,

que vous ferez diſſoudre dans ce vin. La doſe eſt de deux cuillerées, trois fois par jour, juſqu'à parfaite guériſon.

Quand on n'eſt pas à portée de ſe procurer ces remedes, on peut y ſuppléer par un bol qu'on prendra, matin & ſoir, fait de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Safran oriental, huit grains.*
De Limaille d'Acier, porphyriſée & préparée à l'eau,
De Canelle en poudre, de chaque quatre grains.

Faites du tout un bol avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe ou des cinq racines : par deſſus, on avalera une taſe d'une infuſion de ſommités de marrube blanc ; & la boiſſon ordinaire de la malade ſera une eau ferrée, faite de la maniere ſuivante :

Prenez, *Une poignée de petits Clous ;*

Jettez-les dans l'eau, & expoſez-les enſuite à l'air, pour qu'ils ſe chargent de rouille ; alors vous les jetterez dans une cruche d'eau, qui ſera la boiſſon ordinaire de la malade.

PALPITATION, ſ. f. mouvement du cœur, violent, fréquent, convulſif, accompagné d'oppreſſion, de difficulté de reſpirer, d'abattement des forces & de défaillance.

On reconnoît la palpitation à une pulſation violente du cœur contre les parties ſolides, à l'augmentation du battement des arteres du cou, à une anxiété & des ſueurs forcées, à la langueur, à la pâleur du viſage, à la difficulté de reſpirer, & aux foibleſſes fréquentes.

Les causes de la palpitation viennent de la pléthore ou de l'épaississement du sang, d'un polype au cœur, d'un squirrhe au poumon, d'une matiere âcre qui irrite le cœur, & le force à se contracter. Les causes occasionnelles sont les passions de l'ame, comme une terreur subite qui resserre tous les vaisseaux, & ôte la liberté au sang de circuler: le chagrin, l'amour, la fureur, peuvent également exciter des palpitations; la suppression des évacuations accoutumées, comme des regles, des hémorrhoïdes, des hémorrhagies par le nez, la vie sédentaire, la trop grande chere, un air froid, un sommeil trop long ou des veilles forcées. Les personnes d'un tempérament mélancolique, scorbutique, hypochondriaque, sont plus sujettes que les autres aux palpitations.

On commencera le traitement par saigner le malade au bras, si l'on s'apperçoit qu'il ne soit point trop affoibli, & si les palpitations ne surviennent point après une longue diete, des fievres lentes ou hectiques, ou quelques passions de l'ame, vives & tumultueuses; auxquels cas, il faudroit s'abstenir de la saignée. On fera prendre immédiatement après au malade, des tisanes faites avec quelques plantes rafraîchissantes, comme la bourrache, la buglose, la pimprenelle, l'oxys ou alleluia; ou, si l'on aime mieux, on mettra le malade à l'usage du petit-lait clarifié, dans lequel on ajoutera quinze grains de nitre par pinte. On aura soin en même temps de prescrire les lavements avec la mauve, la guimauve, la pariétaire, le bouillon-blanc & un quarteron de beurre; ce que l'on réitérera plusieurs fois par jour: on fera prendre aussi les bains tiedes des pieds, deux fois par jour; & on appliquera sur la région du cœur la composition suivante:

Prenez, *Des Feuilles de Menthe,*
De Mélisse,
De Bourrache, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau-rose & autant de vinaigre. Appliquez le marc chaudement sur la région du cœur, & renouvellez deux fois par jour.

A l'intérieur, on fera prendre au malade la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
De Cinabre naturel, demi-gros.
De Tartre Vitriolé, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour une poudre dont on prendra vingt-quatre grains, trois fois par jour. On purgera le malade avec une purgation ſimple, quand on verra que ſon ſang ſera ſuffiſamment délayé, & que les accidents ſeront calmés. On recommandera au malade de ſe tenir dans un lieu paiſible & tranquille, de ne faire aucun mouvement; & on le mettra à l'uſage des bouillons ſuivants:

Prenez, *Un Poulet maigre,*

que vous ferez bouillir dans trois pintes d'eau, juſqu'à ce que le bouillon ſoit fait. Pour lors vous ajouterez

Des Racines de Raifort ſauvage, ratiſſées & coupées, une once.
Des Feuilles de Cochléaria,
De Creſſon de Fontaine, de chaque une poignée.

Laiſſez infuſer le tout chaudement dans le bouillon, dont le malade prendra deux verres par jour, après les avoir paſſés.

Quand les palpitations ſont occaſionnées par une plénitude de ſang, ce que l'on reconnoît par les ſignes de la plénitude, on en vient aiſément à bout par les ſaignées, les délayants, les lavements & la diete.

Si les palpitations ſont occaſionnées par un épaiſſiſſement dans le ſang, ce que l'on reconnoît aux ſignes qui caractériſent l'épaiſſiſſement, on ſe donnera bien de garde d'employer la ſaignée; car elle augmenteroit les palpitations, & produiroit des accidents fâcheux. Il ſuffit de faire prendre beaucoup de petit-lait, des lavements, ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi on preſcrira une infuſion légere de fleurs de ſureau, ſur chaque verre de laquelle on mettra une cuillerée à bouche de ſirop anti-ſcorbutique. On terminera le traitement par l'uſage continué, pendant très

long-temps, d'une infuſion de la boule de mars dans de l'eau, comme du thé.

Si les palpitations ſont occaſionnées par quelques chagrins viſs, & ſi elles ſurviennent dans les tempéraments vaporeux, il faut également délayer le ſang avec les lavements, le petit-lait & les potions indiquées dans les vapeurs. (*Voyez* VAPEURS.) Les eaux dépurées de Paſſy, priſes pendant quelque temps, ſont très-bien indiquées dans ce cas.

Si les palpitations ſurviennent après des hémorrhagies conſidérables, à la ſuite de quelques grandes maladies, après des exercices violents, où le corps a été épuiſé, les ſaignées ſont mortelles; il faut, en ce cas, ranimer les forces avec des cordiaux légers, comme le vin d'Alicante, le vin de Rota par cuillerées, l'élixir de Garus à la même doſe, ou la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuſe,*
De Scorſonere, de chaque deux onces.
De Confection d'Hyacinthe, deux gros.
D'Eau de Canelle, demi-once.
Du Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre en trois priſes, à une heure de diſtance l'une de l'autre.

On aura ſoin de preſcrire au malade des bouillons faits avec la chair des vieux animaux, pour réparer ſes forces plus promptement.

En général, dans toutes les palpitations, il faut obſerver un régime doux, humectant; calmer les paſſions de l'ame, demeurer dans ſon lit tranquillement, tant que l'accès dure; après l'accès, ſe donner du mouvement, reſpirer un air frais & ſain; prendre pendant quelque temps des lavements & des boiſſons délayantes, & tempérer la chaleur de ſon ſang par une vie douce & tranquille.

PANARIS, ſ. m. tumeur phlegmoneuſe qui vient à l'extrémité des doigts, ou à la racine, ou au côté des ongles.

On diſtingue le panaris en bénin & malin. Le premier ſe dit, quand la peau eſt ſeulement attaquée, ainſi

que les parties adjacentes, les tendons & les muscles, ou quand la lymphe âcre, contenue entre la gaîne du tendon, excite une inflammation, ou quand le mal est plus profond, & qu'il occupe le périoste avec l'os.

On l'appelle *panaris malin*, quand l'inflammation ne tourne pas bien, & qu'il se forme un ulcere chancreux, qui ronge & détruit les os.

Les signes du panaris sont la chaleur & l'ardeur, avec des douleurs, des tensions dans la partie & quelquefois dans tout le bras; souvent il survient de la fievre, &, dans les sujets sensibles, des convulsions, des délires & des foiblesses.

La cause prochaine de cet accident, vient d'un embarras de la lymphe dans cette partie, & de l'irritation qu'elle fait sur les nerfs; ce qui occasione des douleurs si vives. Les causes occasionnelles sont les fréquents changements du froid & du chaud, l'oubli des évacuations habituelles, une humeur scorbutique, vérolique ou cancéreuse, des épines, des épingles qui sont entrées dans le doigt, ou quelque coup qu'on y a reçu.

Quand l'inflammation est vive, quand les douleurs sont fortes & continuelles, il faut commencer par faire saigner le malade une ou deux fois, selon le besoin; il faut lui donner ensuite un lavement anodin, en lui faisant prendre en même temps beaucoup de petit-lait pour laver son sang, & en le mettant à l'usage de la poudre tempérante de Stahl, à la dose de vingt-quatre grains, trois fois par jour. On fera tremper plusieurs fois le doigt du malade dans l'eau chaude, ou dans l'esprit-de-vin dans lequel on aura mis du camphre & du safran en infusion.

Si l'on ne vient point à bout, avec ces remedes, de résoudre le panaris, & qu'on s'apperçoive qu'il y ait toujours inflammation & douleur, on appliquera dessus de l'onguent de la Mere, que l'on continuera pendant un jour ou deux; & on appliquera ensuite le cataplasme suivant:

Prenez, *De Farine de Lin, une poignée.*

Faites-la cuire en consistance de bouillie. Vous ajouterez ensuite

Deux Oignons cuits sous la cendre.

Passez le tout à travers un linge épais, & ajoutez-y

Un gros d'Huile de Lis.

Faites du tout un cataplasme, que l'on appliquera sur le doigt plusieurs fois par jour.

Quand on s'appercevra que la tumeur sera élevée en pointe, qu'elle sera blanche, qu'on y sentira un petit mouvement de fluctuation, on appliquera dessus un emplâtre de diachylon gommé, pour procurer l'ouverture; sinon on aura recours à un chirurgien habile, qui la fera avec le bistouri.

Quand l'ouverture sera faite, on appliquera dessus de la charpie chargée de notre onguent digestif, & on aura soin de garnir les parties voisines avec des compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cet article, parce qu'il est en partie du ressort de la Chirurgien. *Voyez* le Dictionn. de Chirurgie, *au mot* PANARIS.

PARALYSIE, s. f. C'est une privation ou diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, ou de l'un des deux, en conséquence du relâchement des nerfs, ou de leur compression.

La différence de la paralysie à l'hémiplégie, vient de ce que dans la premiere tout le corps est affecté: dans la seconde, au contraire, il n'y a que la moitié du corps qui soit prise,

La paralysie differe par le degré; l'une qui est légere, dans laquelle il reste encore un sentiment obscur, & la partie est médiocrement enflée.

L'autre est totale, & détruit le sentiment & le mouvement en entier; ce qui fait que le membre est prodigieusement gonflé, à cause du sang qui y aborde en abondance.

La premiere de ces deux paralysies est ordinairement suivie de sécheresse, & la derniere de sphacele.

La paralysie vraie se distingue de la fausse, ou scorbutique, en ce que, quoique le membre soit destitué de mouvement, il conserve un sens très-exquis, & il survient même quelquefois des douleurs tensives, gravatives & lancinantes.

On doit auſſi diſtinguer la paralyſie vraie, de celle où le malade peut bien remuer ſes membres, mais où il y a privation de ſentiment, & où il ne reſte qu'une eſpece de ſtupeur.

Il y a une autre eſpece de paralyſie, qui ſurvient après la colique de Poitou, ou celle des plombiers, dans laquelle, après avoir ſouffert pendant long-temps de la colique, il ſurvient un relâchement dans tous les membres, & une impuiſſance au mouvement.

Les ſignes de la paralyſie ſont l'abolition du ſentiment & du mouvement dans la partie, ſoit dans une petite partie, comme dans le ſphincter de l'anus, ce qui fait que les malades ne peuvent retenir leurs excréments; ſoit dans le ſphincter de la veſſie, auquel cas l'urine coule goutte-à-goutte; ſoit dans les muſcles de la langue, de-là vient le bégayement ou l'impuiſſance à la parole; enfin dans les muſcles du larynx, d'où vient la difficulté d'avaler les ſolides & les liquides. La paralyſie complette détruit, comme nous l'avons déja dit, le mouvement & le ſentiment, & laiſſe un gonflement conſidérable dans la partie : quand la paralyſie eſt incomplette, elle laiſſe quelque léger mouvement dans la partie.

Les ſignes de l'hémiplégie ſont les ſuivants : cette paralyſie attaque la moitié du corps, tantôt du côté gauche, tantôt du côté droit; ſouvent c'eſt un bras, une cuiſſe & une jambe qui ſont attaqués, quelquefois même des viſceres. La voix eſt attaquée en total ou en particulier; dans le côté ſain, il arrive quelquefois des mouvements convulſifs, des ſpaſmes & la diſtorſion de la bouche. Le côté affecté eſt d'une couleur livide, & ſouvent dégénere en ſphacele.

Les enfants ſont aſſez ſujets à la paralyſie, ſur-tout à la ſuite de quelque gale rentrée, ou de quelque petite vérole mal traitée.

Dans l'âge viril, la paralyſie ſurvient, après des mouvements ſpaſmodiques & des convulſions épileptiques.

Dans la vieilleſſe, la paralyſie eſt aſſez commune, par l'obſtruction des nerfs, ou par leur compreſſion.

Au reſte, cette maladie attaque les hommes foibles, oiſifs, qui aiment le ſommeil, le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, & qui ſont colériques; les perſonnes ſanguines y ſont auſſi fort expoſées. A l'égard de l'hémiplégie, elle ſuccede ordinairement à l'apoplexie ou aux attaques goutteuſes.

La cauſe prochaine de la paralyſie vient de l'altération des nerfs & des eſprits animaux, dont le mouvement eſt intercepté par quelque cauſe que ce ſoit. En général, un air humide & groſſier, des aliments épais, gluants, échauffants, des liqueurs ſpiritueuſes, un grand uſage du vin, le défaut d'exercice, le ſommeil; les paſſions triſtes, comme le chagrin; les exercices violents, ſur-tout ceux que l'on ſait avec les femmes, la grande humidité du ſang, le deſſéchement des fibres, l'abondance du ſang & de la pituite.

Les cauſes de l'hémiplégie ſont les mêmes que celles de la paralyſie: la plus fréquente cependant vient de la compreſſion ou de l'altération qui ſe fait dans les nerfs du cerveau, après une attaque d'apoplexie.

Le traitement de la paralyſie conſiſte à employer tous les remedes qui peuvent détendre les vaiſſeaux & dégager les nerfs.

Quand la paralyſie ſurvient dans un tempérament ſanguin, dans la fleur de l'âge, & après des évacuations ſupprimées, comme les regles, les hémorrhoïdes ou les ſaignées habituelles, il faut commencer par ſaigner au bras le malade une ou deux fois, ſelon ſes forces, & le ſaigner enſuite au pied; après quoi, on lui donnera trois grains d'émétique en lavage, dans une chopine d'eau.

On lui fera prendre, d'abord après la premiere ſaignée, un lavement compoſé de la maniere ſuivante:

Prenez, *De Séné, demi-once.*

De Cryſtal minéral, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

D'Hiéra-picra, une once,

pour un lavement.

On

On fera prendre, immédiatement après, au malade la décoction suivante :

Prenez, *De Bois de Buis*,
De Genevrier,
De Séné, de chaque une demi-once.
De Saſſafras, un gros.

Concaſſez les bois par petits morceaux, & verſez ſur le tout trois chopines d'eau bouillante. Laiſſez infuſer chaudement, pendant trois heures, ſur des cendres chaudes : faites-lui jetter enſuite quelques bouillons, & ajoutez pour lors

De Tartre émétique, trois grains.
De Sel de Seignette, demi-once.
De Sirop de Nerprun, une once & demie,

pour en prendre trois verres le matin, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, pendant deux jours.

On donnera, tous les jours ſoir & matin, un lavement compoſé de deux onces de lénitif, & deux onces de vin émétique trouble.

A l'extérieur, on frottera la partie affectée avec des linges chauds, qu'on aura trempés dans l'eſprit-de-vin : on agitera les membres du malade ; on les lui frottera avec des orties. On fera des cataplaſmes avec de la graine de moutarde, de la racine de pyretre, à la doſe d'une once, concaſſée & bouillie dans le vinaigre. On appliquera les véſicatoires à la nuque & aux cuiſſes ; on fera même des ſcarifications dans les différentes parties du corps, ſi le ſentiment eſt totalement détruit. L'on emploiera auſſi le liniment ſuivant :

Prenez, *D'Huile de Renard*,
De Vers, de chaque une once.
D'Huille eſſentielle de Romarin, deux gros.
D'Eau-de-vie, ſuffiſante quantité.

On fera diſſoudre une partie de ce liniment dans l'eau-de-vie : on l'appliquera ſur des linges, dont on frottera toute l'épine & les parties affectées.

Si l'on aime mieux, on aura recours à l'onguent ſuivant :

Prenez, *De Suc de Scille, quatre onces.*
De Concombre ſauvage,

De Suc de Rhue, de chaque une once.
D'Euphorbe,
De Castoréum,
De Sapagénum,
De Sel Ammoniac dissous dans le Vinaigre, de chaque un gros & demi.
De Myrrhe,
De Safran,
De Pyretre, de chaque un gros.

Faites cuire le tout sur le feu; passez-le fortement à travers d'un linge épais, & ajoutez-y

Une suffisante quantité de Cire fondue,

que vous remuerez toujours sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'onguent: on s'en servira pour frotter les parties deux fois par jour.

Tous les trois ou quatre jours, on purgera le malade avec la décoction que nous avons décrite ci-dessus, en observant de continuer toujours les lavements comme nous les avons prescrits; après quoi on mettra le malade à l'usage de la boisson suivante:

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage, ratissée & coupée par morceaux, deux onces.*
De Squine,
De Salsepareille coupée bien menue, de chaque une demi-once.
De Semence de Moutarde contuse, une once & demie.
De Racine d'Arum en poudre, trois gros.
De Sel Ammoniac, demi-once.

Versez sur le tout trois chopines de vin blanc, & laissez-le infuser, pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes, dans un vaisseau bien couvert. Passez la liqueur. La dose est de deux verres tiedes par jour, un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Après l'usage de cette décoction, que l'on continuera pendant huit jours, on fera prendre au malade les eaux de Balaruc, celles de Bagneres ou de Cran-

fac, à la dofe de deux pintes par jour; & on les aiguifera, de trois jours l'un, avec une demi-once de fel de Seignette par pinte.

On finira la cure par l'opiat fuivant:

Prenez, *De Conferve d'Ecorce d'Orange, une once.*
D'Extrait de Fumeterre, une demi-once.
De Racine de Salfepareille,
De Bois de Saffafras pulvérifé, de chaque une demi-once.
D'Efprit volatil de Corne-de-Cerf, deux gros.
De Gomme Ammoniaque, trois gros.
D'Æthiops minéral, demi-once.

Mêlez le tout avec fuffifante quantité de teinture de bois fudorifique, ou, à fa place, du firop d'œillet, pour en faire un opiat de molle confiftance, dont le malade prendra un gros le matin, & un gros fur les cinq heures du foir, en buvant par-deffus un verre de fes eaux. Si ces remedes ne réuffiffent point, il faudra envoyer le malade aux eaux, pour lui faire prendre les douches.

La paralyfie pituiteufe, ou celle qui furvient dans un tempérament fujet à la pituite, n'exige point que l'on faffe des faignées fi copieufes que dans la précédente. Il fuffit d'abord de faire prendre au malade quelques grains d'émétique en lavage, comme ci-deffus, enfuite un lavement compofé d'une once de diaphœnic, de deux onces de vin émétique trouble, & de trois gros de cryftal minéral. Immédiatement après, on fera des frictions fur toutes les parties du corps, comme nous avons prefcrit ci-deffus; on appliquera les véficatoires, & on fera prendre enfuite au malade une infufion de bourgeons de fapin, comme du thé, avec la décoction fuivante:

Prenez, *De Racines de Patience fauvage,*
De Fraifier, de chaque deux onces.
De Bois de Gaïac, une once.
De Racine d'Impératoire, une demi-once.
De Feuilles de Marjolaine, une demi-poignée.

Des Fleurs de Camomille,
De Mélilot, de chaque une pincée.

Faites bouillir légérement le tout dans un vaisseau bien fermé, & laissez-le ensuite infuser chaudement pendant une demi-heure. Passez le tout, pour en prendre un verre, toutes les quatre heures.

On aura soin en même temps de frotter le malade, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, dans la Paralysie sanguine : ou, si l'on aime mieux, l'on aura recours à l'huile de laurier, dont on frottera l'épine; ou l'on aura recours au baume suivant.

Prenez, *De la Graisse humaine, quatre onces.*
Des Graisses d'Oie,
De Chapon, de chacune trois onces.
De l'Huile de Laurier, deux onces.
Des Feuilles de Sauge,
De Marjolaine,
De Sureau,
D'Yeble,
De Calament,
D'Origan,
De Lavande, de chaque une poignée.

Faites cuire le tout jusqu'à consomption des herbes; passez ensuite la liqueur, en l'exprimant. Dissolvez-y après,

Du Baume du Pérou, une once.
De l'Huile de Pétrole,
De Lavande, de chaque deux gros.

Mêlez le tout pour un baume, dont on frottera l'épine du dos, deux fois par jour.

On aura soin de purger le malade tous les huit jours, & on terminera la cure par les eaux & l'opiat que nous avons prescrits ci-dessus.

L'hémiplégie n'exige point un traitement différent de la paralysie complette, si ce n'est qu'il faut être plus réservé sur l'usage des remedes, & sur-tout sur celui des saignées.

Nous avons traité de la paralyſie qui ſurvient à la ſuite des coliques, à l'article COLIQUE DE POITOU.

De la Paralyſie de la Langue.

On reconnoît que la langue eſt paralyſée, quand on a de la difficulté à la remuer, qu'elle paroît épaiſſe & lourde, que l'on balbutie en parlant, & qu'on a de la peine à faire agir ſes muſcles.

On commencera d'abord par faire prendre au malade le lavement ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Origan,*
De Méliſſe, de chaque une poignée.

Faites-les infuſer dans une chopine d'eau bouillante. Ajoutez-y
Une once & demie d'Electuaire diaphœnic.
Trois gros de Sel Gemme,
pour un lavement.

Immédiatement après, on ſaignera le malade au pied; ce que l'on répétera ſelon la force & l'abondance de ſon ſang. On lui preſcrira enſuite trois grains d'émétique dans une chopine d'eau, en pluſieurs verres; & on le purgera, le ſurlendemain, avec la décoction ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Patience ſauvage,*
De Polypode de Chêne, ratiſſées & coupées par tranches, de chacune une once.
De Séné, une demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.
D'Aloès, un demi-gros.

Verſez deſſus trois chopines d'eau bouillante : laiſſez infuſer le tout ſur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures; paſſez la liqueur, pour en prendre trois verres le matin, à deux heures de diſtance l'un de l'autre.

On aura recours auſſi à la compoſition ſuivante :

Prenez, *De Racines de Souchet, une once.*
D'Iris de Florence, une demi-once.
De Feuilles de Marjolaine, deux petites poignées.
De Fleurs de Lavande, deux pincées.

Faites infuser le tout dans une pinte de vin blanc, pendant vingt-quatre heures, sur les cendres chaudes. Ajoutez-y

D'Esprit de Fourmi, une once.
De Sel volatil huileux, une demi-once.

Le malade se servira de cette décoction, pour se laver la bouche plusieurs fois par jour : on emploiera en même temps les eaux minérales, comme nous l'avons prescrit ci-dessus.

Dans la paralysie de la langue, on peut aussi faire des saignées aux veines de la langue, & appliquer des sang-sues à l'anus.

De la Paralysie du Sphincter de l'Anus & de la Vessie.

On suivra, en général, dans ces maladies, le même traitement que dans la paralysie en général : on pourra seulement appliquer, à l'extérieur, les fomentations faites avec les feuilles de mélisse, d'origan, de pouliot, de serpolet, à la dose d'une demi-poignée, & le castoréum, à la dose de deux gros; on fera bouillir légérement, & ensuite infuser le tout, pendant une demi-heure, sur les cendres chaudes; on en étuvera plusieurs fois par jour le fondement, & on appliquera le marc dessus.

De la Paralysie des Membres.

Quand la paralysie se jette sur quelques membres, elle n'exige point un appareil de remedes, aussi grand que celui que nous avons prescrit ci-dessus : il suffit de saigner le malade au bras une fois, de lui donner des lavements avec une once d'hiéra-picra, & une demi-once de confection hamec, de lui faire prendre quelques grains d'émétique, de le purger une ou deux fois, & de lui faire des frictions avec l'onguent qui suit :

Prenez, *Des Vers de terre en poudre, quatre onces.*
De la Racine de Calamus-aromaticus, une once & demie.
Du Galanga, six gros.
D'Huile d'Olive,

De Cire, suffisante quantité,

pour en faire un onguent, en faisant fondre le tout sur le feu, & en le remuant avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance nécessaire : servez-vous-en pour en frotter la partie. L'onguent qui suit est très-efficace dans ces sortes de cas :

Prenez, *De l'Onguent ci-dessus.*
De l'Essence de Muscade,
De Girofle, de chaque un gros & demi.
De l'Huile de Millepertuis, une demi-once.
De l'Esprit de Sel, un gros.

Mêlez le tout, & frottez-en la partie affectée, que vous couvrirez ensuite d'un morceau de drap.

Toutes ces especes de paralysies sont sujettes à des rechutes : pour les éviter, il faut avoir recours aux saignées & aux purgations, trois ou quatre fois par an, & prendre ensuite les eaux de Balaruc, pendant un mois, en observant de se purger avant & après les eaux.

Il faut avoir attention aussi, après avoir fait tous ces remedes, d'observer un régime exact, d'éviter le vin pur, les liqueurs spiritueuses, le sommeil trop long, les exercices violents, les passions vives, faire de l'exercice, prendre de la dissipation, & sur-tout de remuer beaucoup, & de mettre en mouvement les parties sujettes à la paralysie. Si c'est le bras, il faut tirer des armes, tourner une roue, tirer quelque chose de fort, en un mot, l'exercer de toutes les manieres : si ce sont les jambes qui sont attaquées, l'exercice de la promenade convient le mieux ; car l'exercice fait souvent plus que les remedes les mieux indiqués.

PARAPHYMOSIS, f. m. maladie dans laquelle le prépuce est renversé, & si gonflé, qu'on ne peut le rabattre, pour couvrir le gland. Cette constitution gêne tellement la circulation du sang dans le gland, que non-seulement il en survient une tumeur avec des inflammations violentes & les douleurs les plus aiguës, mais même un sphacele.

Ceux qui ont naturellement le prépuce trop étroit,

ou qui ont trouvé trop de difficulté dans le coït, sont sujettes au paraphymosis. Les jeunes maris sont quelquefois étrangement surpris de se trouver attaqués de cette maladie, au sortir des bras de leur nouvelle épouse. Il leur vient alors des soupçons fort désavantageux & fort injustes sur la sagesse de leur femme, au lieu que le mal qu'ils ont est une preuve qui parle, pour ainsi dire, en leur faveur; car il ne provient que de l'étroitesse naturelle à celles qui n'ont point encore connu d'homme.

Le paraphymosis est encore une maladie qui survient aux jeunes libertins, qui, ayant le prépuce fort étroit, le tiennent retiré au dessous du gland, tandis que le pénil est flasque: par ce moyen, lorsque l'érection survient, le gland se gonfle, & le prépuce ne peut plus reprendre sa place.

Il faut saigner le malade une ou deux fois, le plonger sur le champ dans un bain d'eau très-froide, jetter sur la partie de l'eau fraîche, la frotter ensuite d'huile d'olive ou de beurre, & tâcher insensiblement de ramener le prépuce par dessus le gland: quand ces remedes ne suffisent point, il faut avoir recours au chirurgien. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, *au mot* PARAPHYMOSIS.

PARAPHRÉNÉSIE, s. f. espece de phrénésie, dont les anciens attribuoient la cause à l'inflammation du diaphragme. Ils l'appelloient aussi *fausse phrénésie*, *phrénésie sympathique*, pour la distinguer de la véritable phrénésie.

On distingue la paraphrénésie de la phrénésie, par la différence du lieu qui est affecté: dans la phrénésie, ce sont les membranes du cerveau; & dans la paraphrénésie, c'est le diaphragme.

On reconnoît la paraphrénésie aux gonflements autour du cœur, à une cardialgie si vive, que le malade ne peut souffrir le moindre contact. L'esprit est égaré; & le malade prononce des discours entre-coupés, qui ne sont point accompagnés de la même fureur que dans la phrénésie: la respiration est interrompue & pleine de soupirs. Quelquefois il y a des sanglots, quelquefois

un vomissement de matiere noire. Le malade est tourmenté d'une toux seche, de palpitations douloureuses aux hypochondres : le gosier est sec & la langue blanche.

La cause prochaine de cette maladie est l'engorgement du sang dans le diaphragme, qui produit une irritation qui se communique par sympathie jusqu'au cerveau. Les causes occasionnelles sont, 1° le transport d'une matiere fébrile au diaphragme, la suppression des évacuations naturelles, ou des saignées habituelles, les liqueurs glacées, prises quand on avoit fort chaud, l'usage des émétiques, des purgatifs violents, les poisons, une blessure faite avec une épée ou avec une arme tranchante.

On remédie à cette maladie par les saignées faites en abondance au bras, par les lavements, le petit-lait pris en grande quantité, les poudres tempérantes, faites avec un demi-gros d'yeux d'écrevisses, vingt grains de tartre vitriolé & dix grains de cinabre, mêlés ensemble pour deux prises, toutes les quatre heures.

Comme cette affection est inflammatoire, & que l'estomac, par communication, est vivement affecté, il ne faut employer les purgatifs que quand on aura suffisamment saigné, & fait prendre des délayants; après quoi on pourra donner une once & demie de tamarins dans du petit-lait, avec deux onces de manne, si le cas l'exige.

On appliquera sur la partie des cataplasmes émollients avec la pariétaire, la mauve, la guimauve, &c; &, trois jours après, on appliquera le suivant:

Prenez, *De Farine de Lin, une poignée.*

Faites-la cuire dans une chopine de lait, en consistance de bouillie.

Ajoutez-y

Un gros de Camphre,

que l'on fera dissoudre dans

Trois gros de Baume tranquille,

pour un cataplasme, que l'on renouvellera deux fois par jour.

On fera des frictions sur tout le corps, & en particulier sur la région de l'estomac, avec une flanelle douce:

on continuera la tisane & les lavements, comme ci-dessus; & si on se rebute du petit-lait, on aura recours à une boisson faite avec une pincée de fleurs de guimauve, bouillies dans l'eau, à laquelle on ajoutera du sirop de violette; & si la chaleur est grande, on y versera vingt gouttes d'esprit-de-vitriol par pinte. *Voyez* PHRÉNÉSIE.

PARAPLÉGIE, s. f. paralysie qui succede à l'apoplexie. Elle se dit de la paralysie particuliere d'une ou plusieurs parties qui sont privées du mouvement & du sentiment. *Voyez* PARALYSIE & HÉMIPLÉGIE.

PARASQUINANCIE, s. f. espece d'esquinancie dans les muscles externes de la gorge, qui sont enflammés. Nous avons traité de l'esquinancie en général; celle-ci n'exige point un traitement différent, si ce n'est qu'il faut appuyer davantage sur les cataplasmes : ainsi, après une ou deux saignées faites au bras, après beaucoup de lavements & beaucoup de boissons, on appliquera le cataplasme suivant :

Prenez, *Un Nid entier d'Hirondelle.*

Faites-le frire dans du beurre frais non salé; &, après l'avoir mis entre deux linges, appliquez-le sur la gorge, en l'assujettissant avec un bandage. Si ce cataplasme ne réussit point, on aura recours au suivant:

Prenez, *Une livre d'Eau de Scabieuse;*
mêlez-y
Une once d'Eau-de-Vie;

& appliquez chaudement des linges imbibés autour de la gorge, les renouvellant d'heure en heure.

On se gargarise en même temps avec la décoction suivante:

Prenez, *Une poignée de Plantain,*
Autant d'Aigremoine,
Autant de Feuilles de Ronces.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant demi-heure; ajoutez à la fin,

Deux gros d'Alun en poudre,
Deux onces de Sirop de Mûres,

pour se gargariser pendant toute la journée. *Voyez* ESQUINANCIE.

PARESIE, f. f. C'eſt la même choſe que paralyſie. *Voyez* PARALYSIE.

PARESSE DU VENTRE. C'eſt une difficulté que l'on éprouve quand on eſt conſtipé.

On reconnoît que le ventre eſt pareſſeux, quand on eſt deux ou trois jours ſans aller à la ſelle, quand les excréments que l'on rend ſont extrémement durs & ſolides, quand on éprouve des feux qui montent au viſage, des vents, des rapports, des mal-aiſes, une difficulté de reſpirer, &c.

La cauſe prochaine de cet accident vient de la ſécheresse des entrailles, & de ce que les glandes, qui ſont répandues dans les boyaux, n'y verſent point une aſſez grande quantité de ſucs propres à lubréfier le canal par où paſſent les excréments: ainſi tout ce qui peut augmenter la chaleur du corps, comme les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, les veilles forcées, les paſſions vives & tumultueuſes, l'uſage trop fréquent des purgatifs, le défaut d'activité de la part de la bile, qui ne peut pas irriter les glandes, & leur faire vuider leur ſuc, ſont autant de cauſes propres à entretenir la pareſſe du ventre.

Les mélancoliques, les hypochondriaques, les femmes ſujettes aux vapeurs, les perſonnes ſtudieuſes, & qui menent une vie ſédentaire, celles qui ſont ſujettes aux chagrins & aux méditations profondes, ſont plus expoſées à cette maladie que les autres.

On y remédie, en faiſant d'abord une ſaignée au bras, en faiſant prendre des lavements, ſoir & matin, avec une décoction de graine de lin, de ſon, à laquelle on ajoute du beurre frais; ou, ſi on aime mieux, on fera bouillir des feuilles de pariétaire, de mauve, de bouillon-blanc, de mercuriale, de chaque une poignée, dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Si ces remedes ne lâchoient point le ventre, on pourroit en donner avec une once de lénitif & un gros de cryſtal minéral.

Tout les matins, le malade fera uſage d'une chopine de petit-lait clarifié; ce qu'il continuera pendant quinze

jours, en plusieurs verres, dans la matinée; après quoi, il se purgera avec la médecine suivante :

Prenez, *De Tamarins, une once.*

De Follicule de Séné, un gros & demi.

De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pendant deux minutes; laissez-le infuser chaudement pendant une demi-heure.

Ajoutez-y

De Manne, deux onces.

De Sirop de Pomme composé, deux onces.

Passez le tout, pour prendre en une dose, le matin à jeun.

Après cette médecine, on continuera l'usage des lavements tous les jours; &, tous les trois jours, on fera usage d'un gros de casse cuite, que l'on avalera en plusieurs prises, le soir en se couchant.

Au reste, on doit éviter toutes les causes qui entretiennent la paresse du ventre, réformer sa nourriture & sa boisson, faire un exercice modéré, ne pas trop dormir, prendre de la dissipation, éviter les passions, le chagrin, l'étude forcée, la vie sédentaire, quitter la ville pour aller à la campagne, & se promener le plus souvent qu'il sera possible.

PARONYCHIE, s. f. tumeur qui vient ordinairement à l'extrémité des doigts, qui est accompagnée de douleur vive, d'inflammation, & souvent de suppuration: c'est la même chose que le panaris.

PAROTIDE, s. f. C'est une tumeur contre nature, qui occupe les glandes situées au-dessous des oreilles, entre l'angle postérieur de la mâchoire inférieure & l'apopyhse mastoïde.

On distingue cette tumeur en bénigne & en maligne. La premiere survient sans aucune cause sensible: l'autre se déclare après les fievres malignes, comme on le voit arriver souvent, & sur-tout dans la peste

On connoît cette maladie au gonflement des glandes que nous venons de décrire. On y sent d'abord un sentiment léger de douleur; la tumeur grossit insensible-

ment, & acquiert plus ou moins de volume : quand elle eſt bénigne, ſon progrès eſt plus lent. La parotide maligne au contraire, ſe déclare avec plus de violence & de précipitation.

Quelquefois cette tumeur eſt inflammatoire, c'eſt-à-dire qu'elle eſt produite par un engorgement de ſang dans cette partie; c'eſt ce que l'on voit arriver dans les fievres malignes, & après la peſte : quelquefois auſſi cette glande ne contient que de la lymphe qui eſt embarraſſée dans ſon mouvement.

La cauſe prochaine de cette maladie vient de l'engorgement du ſang & de la lymphe : ainſi tout ce qui peut augmenter la quantité du ſang & des humeurs, ou leur épaiſſiſſement, peut occaſionner les parotides, joint à la diſpoſition naturelle de ces glandes, un air chaud & humide, chaud & ſec, froid & humide; les aliments épais, gluants, viſqueux; les boiſſons échauffantes, le grand uſage des boiſſons aqueuſes ou des boiſſons trop froides, le ſommeil trop long, le défaut d'exercice, les évacuations ſanguines ou pituiteuſes ſupprimées; les paſſions de l'ame, comme le chagrin, la triſteſſe, la mélancolie; les levains acides, comme ceux de la vérole, du ſcorbut, des écrouelles, du cancer, ſont les cauſes les plus communes de ces ſortes de maladies.

Quand la parotide eſt bénigne, elle n'eſt ordinairement précédée d'aucune maladie; le progrès en eſt plus lent : les douleurs ſont moins vives; c'eſt ce que l'on voit arriver ſouvent dans l'enfance, quand la lymphe nourriciere eſt trop abondante, & qu'elle s'arrête dans les glandes du cou; c'eſt ce que l'on obſerve auſſi communément, quand les premiers froids de l'hiver ſurviennent : la tranſpiration ſe ſupprime, & la lymphe s'arrête dans cette partie.

Il faut commencer par faire une ſaignée au bras; après quoi, on fait boire au malade beaucoup de petit-lait, ou une décoction légere de fleurs de bouillon-blanc & de guimauve : on fait prendre en même temps des lavements, tous les jours ſoir & matin, avec une décoction de graine de lin, de ſon & du beurre frais; on appliquera ſur la tumeur un cataplaſme fait avec de

la mie de pain, bouillie dans du lait, à laquelle on ajoutera une pincée de ſafran.

Quelques jours après, quand la chaleur ſera tombée, & que le mal ſera moins conſidérable, on fera uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Bugloſe, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines : le malade en boira un coup, toutes les deux heures ; & il appliquera ſur la tumeur un cataplaſme fait avec les fleurs de ſureau, bouillies dans le vinaigre ; après quoi on le purgera avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De Feuilles de Chicorée ſauvage,*
De Cerfeuil, de chaque une poignée.
De Follilcules de Séné, demi-once.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers.

Ajoutez-y
Trois onces de Manne,
Un Citron coupé en quatre.

Paſſez le tout, pour en prendre deux petits verres, le matin à jeun, pendant trois jours, à une heure de diſtance l'un de l'autre : on paſſera enſuite aux pilules ſuivantes :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana, deux gros.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
D'Æthiops martial, demi-gros.
D'Antimoine crud pulvériſé, vingt grains.
De Mercure doux, dix grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines, pour en faire des pilules du poids de dix grains, dont on prendra trois par jour, à quatre heures de diſtance l'une de l'autre.

Les parotides qui ſurviennent aux enfants, & qui prouvent leur croiſſance, ſe diſſipent d'elles-mêmes : il

ſuffit de les tenir chaudement, avec une flanelle ; de leur faire prendre des lavements ; d'éviter les aliments viſqueux & gluants, comme la bouillie ; & de leur faire faire beaucoup d'exercice.

Quand les parotides ſont malignes, elles ſont inflammatoires ou froides.

Quand les parotides ſont froides, ce que l'on reconnoît par la lenteur de leur croiſſance, par le peu de douleur qu'elles occaſionnent, par l'inſpection du tempérament qui eſt mou, lâche, par un viſage pâle, & par l'habitude dans laquelle eſt le malade d'avoir de ces ſortes de tumeurs, on les traite pour lors comme les tumeurs froides. *Voyez* ECROUELLES.

Quand les parotides ſont inflammatoires, qu'elles ſont accompagnées d'une fievre vive, de douleur violente, qu'il y a rougeur, chaleur, ardeur à la partie, que le malade même y ſent des élancements qui s'étendent par toute la tête, on y remédie par les ſaignées multipliées, les boiſſons abondantes, les lavements émollients, les cataplaſmes adouciſſants, tels que ceux que nous avons décrits ci-deſſus.

Il faut remarquer que, quand les parotides inflammatoires ſuccedent à la fievre maligne, ou ſurviennent à la peſte, il faut ſe donner de garde de vouloir faire réſoudre ces tumeurs par les ſaignées abondantes & les relâchants : il faut au contraire, tâcher de les faire ſuppurer ; car la matiere qui eſt renfermée dans ces tumeurs eſt un tranſport de l'humeur qui a formé la fievre maligne, & qui cauſeroit encore de grands dommages, ſi elle étoit retenue dans le corps : c'eſt pourquoi, après les premieres ſaignées, les lavements & les boiſſons, on appliquera ſur ces tumeurs un cataplaſme, fait avec la farine de lin & de fêve, de chaque trois onces, que l'on fera bouillir dans l'eau de guimauve ; & on ajoutera enſuite le ſuc de trois oignons cuits ſous la cendre, & l'on fera du tout un cataplaſme, que l'on appliquera ſur la partie deux fois par jour. Après qu'on aura préparé la tumeur de cette maniere, on aura recours à l'emplâtre ſuppuratif, que nous avons décrit à l'article *Emplâtre* ; ou on ſe ſervira ſimplement de l'on-

guent de la Mere, ou du diachylon gommé. Si la tumeur tourne en abcès, on l'ouvrira au plutôt, pour éviter que l'humeur se jette sur quelques parties; & on traitera cette plaie, comme un abcès ou un ulcere. Il y a deux manieres d'ouvrir une parotide; la premiere, c'est de le faire avec l'instrument tranchant ou le bistouri; la deuxieme, avec les caustiques. Cette derniere méthode est la meilleure, en ce qu'elle a l'avantage de mûrir la tumeur, & d'attirer à l'extérieur les humeurs: aussi c'est celle à laquelle les bons médecins donnent la préférence.

Nous observerons encore que la fluctuation se fait difficilement sentir dans ces sortes de tumeurs, & qu'on auroit tort de ne se déterminer à l'opération que quand on la sent: l'opération seroit le plus souvent inutile, & nous découvriroit la carie dans les parties voisines. *Voyez* ABCÈS, ULCERE, & le Dictionn. de Chirurgie.

PAROXYSME, s. m. accès, redoublement, temps le plus violent de la maladie, auquel la cause morbifique exerce le plus ses forces, par des symptômes plus forts ou plus nombreux.

Les paroxysmes sont périodiques ou irréguliers. Les premiers se rencontrent dans les accès de fievre intermittente, les redoublements des fievres continues: les seconds s'observent dans l'asthme, la passion hystérique, les accès de la rage, de la folie, & autres semblables attaques, qui prennent subitement, & qui cessent & reviennent sans période.

Ainsi toutes les maladies qui viennent naturellement, forment un accès; & celles qui reviennent par des intervalles réglés, se nomment *périodiques*.

Comme les accès ou les paroxysmes sont les temps les plus fâcheux des maladies, c'est aussi dans ces instants qu'on doit le plus appuyer sur les remedes, comme les saignées, les lavements: c'est toujours dans le redoublement que l'on place ces sortes de remedes, pour diminuer la force & l'activité du pouls, pour mettre les arteres plus à l'aise, & pour donner plus de facilité à la nature de travailler la matiere de la fievre: il est cependant quelquefois dangereux de saigner dans les accès

cès & les redoublements, comme on le voit dans les fievres intermittentes, où une saignée faite dans l'accès fait quelquefois dégénérer le mal en fievre continue. Quelquefois aussi, dans les redoublements des fievres continues, une saignée faite mal-à-propos est capable d'arrêter l'effort de la fievre, & d'empêcher par conséquent l'altération de la matiere morbifique : c'est la force du tempérament, l'âge du malade & la nature de la maladie, qui doivent décider de la maniere dont on doit placer la saignée.

Au reste, c'est dans l'accès que l'on doit donner beaucoup de boissons aqueuses au malade, des lavements, presque point de bouillon, à moins qu'il ne soit coupé, ou que le malade soit très-foible, parce que c'est l'instant où la nature est occupée à travailler la matiere de la fievre : la nourriture qu'on pourroit lui donner partageroit ses forces, & nuiroit à l'accomplissement de son projet.

PASSION CŒLIAQUE. *Voyez* CŒLIAQUE.

PASSION HYPOCHONDRIAQUE. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIAQUES.

PASSION HYSTÉRIQUE. *Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.

PASSION ILIAQUE. *Voyez* ILIAQUE *ou* COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

PÉDICULAIRE. (*maladie.*) C'est une mauvaise disposition du corps, dans laquelle il s'engendre une grande quantité de poux.

Les enfants & les vieillards sont fort sujets à cette maladie. Les personnes mal-propres, qui n'ont pas soin de leur tête ni de leur corps, & qui laissent amasser sur leur peau une crasse épaisse, qui ne changent point de linge souvent, & qui n'ont aucun soin de leur personne, sont exposées à cette maladie.

On compte quatre especes de poux qui inquietent le corps humain ; 1° ceux qui naissent ordinairement sur la tête ; 2° les morpions, qui s'attachent sous les aisselles, aux sourcils, aux paupieres, & aux parties de la génération des adultes ; 3° les gros poux, qui s'engendrent dans les habits des personnes mal-propres : ils

sont gros, oblongs, épais, & leur tête se termine en pointe ; 4° les cirons ou ceux qui s'engendrent, selon quelques-uns, sous l'épiderme des mains & des pieds : ils sont de figure ronde, comme les œufs de papillon, & quelquefois si petits, qu'ils échappent à la vue ; ils excitent, en rampant sous l'épiderme, des démangeaisons insupportables : quelquefois même ils percent la peau, excitent des pustules ; & le plus souvent ils s'y tiennent cachés.

Ces sortes d'insectes viennent ordinairement par malpropreté, ou par un sang chaud & humide, qui favorise leur développement : ainsi toutes les personnes malpropres, les crapuleux qui vivent dans le libertinage & l'ivrognerie, ceux qui ont des sueurs fétides & gluantes, un sang corrompu & visqueux, sont très-sujets à cette espece d'insecte.

Quand les poux viennent à la tête, on commence par la peigner avec soin, & on la lave ensuite avec la décoction suivante :

Prenez, *D'Absinthe,*
De Staphisaigre,
De Marrube, de chaque une poignée.
De petite Centaurée, une demi-poignée.
De Cendre de Chêne, cinq onces.

Faites-en une lessive avec trois chopines d'eau de fontaine, dans laquelle vous ferez dissoudre
Deux onces de Sel commun.

On frottera ensuite la tête avec l'onguent suivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes ameres,*
De Rhue,
De Baies de Laurier, de chaque demi-once.
De Staphisaigre,
De Myrrhe en poudre, de chaque deux gros.
D'Aloès en poudre, un gros.
De Lard salé, deux onces.

Mêlez le tout ensemble, en le faisant cuire sur un feu doux, & en remuant le tout avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un onguent : on en frottera la tête plusieurs fois par jour.

On peut aussi faire usage de la poudre de cévadille, ou de l'onguent napolitain, au lieu des deux compositions précédentes, qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer.

Quand on est attaqué des morpions, il suffit de se frotter les aisselles, les parties génitales & tous les endroits chevelus, avec l'onguent mercuriel, décrit à l'article ONGUENT. On peut aussi se servir du savon noir, dont on se frotte également par-tout. Ce remede est excellent pour détruire ces sortes d'insectes.

Les autres especes de poux se détruisent de la maniere suivante. Il faut se frotter la peau, & les parties qui en sont attaquées, avec le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile d'Aspic, deux gros.*
D'Amandes ameres,
D'Onguent de Nicotiane, six gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un liniment, dont on se frottera deux fois par jour.

La derniere espece de poux est celle qui se cache sous l'épiderme; elle est difficile à reconnoître, si ce n'est aux démangeaisons qu'elle cause, & à la figure qu'ont ceux qui sortent de dessous la peau : nous en avons donné la description ci-dessus. Ils se guérissent avec les mêmes remedes que ci-dessus, en frottant d'abord la partie avec du vinaigre, & en y mettant ensuite une couche d'onguent mercuriel.

Il faut observer d'user, le moins qu'on peut, de remedes mercuriaux dans les enfants & dans les tempéraments foibles & délicats, parce qu'il en passe toujours dans le sang une certaine quantité qui peut y causer des ravages : il vaut mieux avoir recours aux remedes ci-dessus indiqués, & ne se servir de l'onguent mercuriel, que dans le cas où les autres remedes ne produiroient aucun bon effet.

PELADE, s. f. maladie qui fait tomber les cheveux & les poils; c'est ce qui fait qu'on l'appelle la *pelade*.

Il y a deux sortes de pelade : celle qu'on appelle proprement *alopécie*, prend toute sorte de formes, & attaque la barbe aussi-bien que les cheveux; l'autre, que

nous appellons *ophiasis*, commence par le derriere de la tête, & s'étend de la largeur de deux doigts, gagne quelquefois le devant de la tête jusqu'aux oreilles.

On distingue la pelade en simple, qui vient naturellement, ou en symptomatique, qui dépend de quelque autre maladie, comme on le voit dans la *Vérole*, le *Scorbut* & les *Fievres malignes*.

La cause prochaine de la pelade vient de la sécheresse des cheveux, ou de l'altération de la peau dans laquelle ils sont implantés. Les vieillards sont sujets à la premiere espece, les enfants & les adultes à la seconde. C'est ordinairement une humeur âcre & dépravée, de quelque espece que ce soit, qui attaque & ronge la racine des cheveux. Cette maladie succede communément à la teigne, aux achores, à la gale de la tête.

Quand la pelade est occasionnée par un desséchement de la racine des cheveux, comme on le voit dans les vieillards, ou dans ceux qui habitent les pays chauds, qui ont passé sous la zone torride, ou qui ont souffert des exercices violents ou des chaleurs excessives, comme les moissonneurs, les paveurs, &c. il est très-difficile d'y porter remede; tout ce que l'on peut faire, c'est de raser tous les jours la partie, & de la frotter avec la composition suivante:

Prenez, *De l'Aurone*,
De Cendres de Racine ou *d'Ecorce de Roseau, de chaque deux onces.*
De l'Encens, une once.
De la Graisse de Sanglier,
De l'Huile d'Amandes douces, une suffisante quantité.

Faites cuire le tout légérement sur le feu, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance de liniment: on en frottera la partie chauve plusieurs fois par jour.

Quand la pelade est occasionnée par une humeur âcre, ou par un vice dans le sang, il faut commencer par corriger la masse du sang par la saignée, le petit-lait, les doux purgatifs, les lavements, la diete; & on mettra ensuite le malade à l'usage des bouillons suivants:

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
Faites-en du bouillon dans deux pintes d'eau.

Ajoutez-y
De Bourrache,
De Buglose,
De Scolopendre, de chaque une poignée.
De Nitre purifié, quinze grains.

Paffez le tout, pour prendre deux de ces bouillons le matin, à une heure de diftance l'un de l'autre, & un fur les fix heures du foir; ce que l'on continuera pendant huit jours.

On purgera enfuite le malade avec deux gros de follicules, un gros de fel de Glauber, deux onces de manne dans un demi-fetier d'eau; après quoi on lui fera prendre les pilules fuivantes :

Prenez, *D'Extrait de Genievre, deux gros.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
De Mercure doux, quinze grains.
D'Yeux d'Ecreviffes, un gros.

Mêlez le tout enfemble, avec fuffifante quantité de firop d'abfinthe, pour faire des pilules du poids de dix grains. Le malade en prendra trois par jour, de quatre en quatre heures, en buvant par-deffus un verre de la tifane qui fuit :

Prenez, *De la meilleure Avoine, nettoyée & lavée, deux onces.*
De la Racine de Chicorée fauvage, récente & ratiffée, une once & demie.

Faites bouillir le tout, pendant une demi-heure, dans trois chopines d'eau de riviere.

Ajoutez-y fur la fin
De Cryftal minéral, deux gros.
Du Miel blanc, deux onces.

Laiffez encore bouillir le miel, pour l'écumer une ou deux fois : paffez enfuite le tout par un linge, & laiffez-le refroidir.

Après l'ufage de ces pilules, on purgera le malade, comme ci-deffus.

Enfuite on aura foin de lui faire rafer la tête tous les jours, & on la lavera avec de l'eau dans laquelle on

aura fait bouillir une poignée de capillaire, autant de polytric & autant d'aurone. Quand on aura lavé la tête, on frottera les endroits chauves avec un linge ni trop doux ni trop dur, jusqu'à ce que la peau commence à devenir un peu rouge. Quelques jours après, on fait les frictions avec de l'eau dans laquelle on aura fait infuser de la moutarde & du cresson, & à laquelle on aura ajouté le suc de quelques oignons de lis blancs.

On recommande aussi la semence de roquette, l'huile de laurier, le goudron, le soufre, la fiente de pigeon, dont on frotte la tête tous les jours, après l'avoir rasée & lavée, comme ci-dessus. Si ces remedes ne réussissoient pas, on pourroit faire usage du suivant :

Prenez, *De l'Euphorbe*,
De la Tapsie,
De l'Huile de Laurier, *de chaque deux gros*.
De Soufre vif,
D'Ellébore, *de chacun un gros*.
De la Cire, *six gros*.

Fondez les ingrédients qui sont solubles, & mêlez-les avec de l'huile de laurier ou de la vieille huile : ajoutez ensuite le reste, & vous aurez la composition la plus forte de ce genre & la plus convenable à cette maladie, lorsqu'elle est invétérée.

Le régime, au reste, est fort utile dans cette maladie : entre les aliments, on choisira ceux qui font du bon sang, & qui temperent les humeurs peccantes, comme les crêmes de riz, d'orge, de gruaux ; les aliments farineux, comme le riz, les féves ; la chair des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton : on peut aussi avoir recours à la volaille. Il faut éviter le sel, les épiceries, le vin, les ratafias ; &, quand le sang aura été bien dépuré, le malade pourra faire usage modérément du vin vieux. Quant à l'air, le chaud est celui qui convient le mieux à cette maladie.

PÉRIPNEUMONIE, s. f. inflammation du poumon, avec fievre aiguë, oppression & difficulté de respirer, accompagnée souvent d'un crachement de sang.

On distingue trois sortes de péripneumonie ; l'une

que l'on appelle *vraie*, qui vient de l'engorgement du ſang: c'eſt la plus commune parmi les jeunes gens & les hommes robuſtes ; l'autre eſt la *péripneumonie fauſſe*, & eſt formée par un amas de pituite qui ſarcit le poumon : la troiſieme ſe nomme *péripneumonie bilieuſe*, qui vient ordinairement d'une bile abondante & très-âcre.

Nous ne devons pas confondre la péripneumonie avec la pleuréſie fauſſe : celle-ci differe par une reſpiration difficile, une oppreſſion conſidérable de poitrine, par un pouls tantôt dur, tantôt plein, quelquefois grand. Dans la péripneumonie, on crache le ſang ſur la fin du ſecond jour, & dans les ſuivants: dans la pleuréſie, les crachats ſont un peu moins ſanguins. On ſent dans la pleuréſie un point de côté au-deſſous de la mamelle : dans la péripneumonie, on éprouve rarement cet accident.

Au reſte, il ne peut pas réſulter de grands inconvénients de la mépriſe qu'on pourroit faire dans ces deux maladies, en les prenant l'une pour l'autre, puiſqu'elles ſont toutes deux inflammatoires, & qu'elles exigent toutes deux le même traitement.

On reconnoît la péripneumonie à une difficulté de reſpirer, un reſſerrement autour du cœur, accompagné de friſſon, de fievre, quelquefois de crachement de ſang, de toux, & de douleurs vives à la poitrine : l'urine, les premiers jours, eſt rouge ; quelque temps après, elle ſe trouble & dépoſe beaucoup de ſédiment.

A ces ſignes ſe joignent de l'anxiété, des inquiétudes, une chaleur univerſelle; la langue devient jaune, &, par la ſuite du temps, rouge : le malade eſt altéré ; il a les yeux & les veines gonflés: enfin, à la douleur de côté près, ce ſont les mêmes ſignes dans la péripneumonie que dans la pleuréſie, ſi ce n'eſt que dans celle-là ils ſont plus modérés, & plus pernicieux en même temps. En effet, dans la péripneumonie, le danger eſt plus grand que la douleur n'eſt ſenſible, & la maladie prend ſouvent une tournure funeſte, ſans être annoncée par des ſymptômes effrayants.

La péripneumonie n'attaque point indifféremment

tous les âges : elle se déclare ordinairement dans la jeunesse & dans l'âge viril, quand le sang est dans toute sa fougue, & que la circulation est vive & les passions bouillantes & impétueuses.

A l'égard de la péripneumonie fausse, elle attaque principalement les vieillards, les tempéraments pituiteux, & ceux qui ont le sang collant & visqueux.

La péripneumonie bilieuse se déclare ordinairement dans les tempéraments bilieux, colériques, qui sont sujets aux douleurs d'estomac, & qui ont le teint jaune.

La cause immédiate de la péripneumonie est l'engorgement du sang & des humeurs dans le poumon: les causes éloignées sont un air humide & chaud, froid & sec, trop lourd, trop pesant; des vapeurs caustiques, coagulantes, vitrioliques; un chyle épais, visqueux & âcre: tel est celui qui se forme de l'usage des aliments lourds & pesants, des acides, des liqueurs spiritueuses; les exercices violents, comme la course, la lutte, les chants, les cris forcés; les poisons avalés intérieurement, les violentes passions de l'ame; les évacuations supprimées, sur-tout celles qui sont habituelles, comme la saignée, les hémorrhoïdes, les regles, une esquinancie accompagnée d'opression de poitrine, une pleurésie violente, une paraphrénésie, & en général toutes les causes qui peuvent produire l'engorgement du sang & des humeurs.

Le traitement de la péripneumonie differe, selon les causes. En général, comme cette maladie est produite par un engorgement du sang ou des humeurs, les saignées y sont indiquées, les lavements, les boissons abondantes, & généralement tout ce qui peut donner au poumon de la liberté, & au sang de l'aisance pour circuler.

La péripneumonie vraie se connoît aux signes suivants, à l'inspection du malade qui est jeune & vigoureux, aux excercices violents qu'il est accoutumé de faire, aux saignements de nez qu'il éprouve habituellement, à la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, qui a précédé, aux douleurs qui sont plus vives, & à la qualité du sang qui est rouge & couenneux.

Quand un malade aura tous ces signes, on commencera par le faire saigner au bras : selon que la douleur sera plus ou moins vive, l'engorgement plus ou moins grand, on réitérera la saignée plus ou moins promptement. Il est extrêmement essentiel de faire les saignées brusques & promptes, pendant les premiers jours ; car elles sont beaucoup moins utiles, quand l'engorgement est formé : au reste, on les réitérera autant que l'état du malade paroîtra l'exiger, c'est-à-dire, tant qu'il y aura de la douleur, de la difficulté de respirer, que le pouls sera dur, vif, & que les crachats seront teints de sang, qu'il y aura par conséquent quelque preuve d'inflammation.

La tisane sera faite avec une pomme de reinette, bouillie dans de l'eau, & une pincée de fleurs de guimauve : on pourra y substituer le petit-lait en abondance.

Les bouillons seront légers les premiers jours, & il suffira d'en donner quatre ou cinq dans la journée. Quand l'inflammation sera très-vive, & que le sujet sera vigoureux, on pourra suppléer au bouillon par le moyen d'une décoction d'orge mondé, dont on fera boire au malade un verre, de quatre en quatre heures.

On ne négligera point les lavements, sur-tout les premiers jours : on les donnera de trois en trois heures les deux premiers jours, & ensuite toutes les six heures les autres jours.

Pour adoucir & humecter la poitrine, qui est ordinairement dans la sécheresse, on fera prendre par cuillerées au malade, toutes les heures, la potion suivante :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, tirée sans feu, trois onces.*

Du Blanc de Baleine dissous dans l'Huile, deux gros.

De Sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout ensemble : ayez grand soin de remuer la bouteille, chaque fois qu'on en donnera au malade.

Malgré cette potion, on fera prendre au malade l'apozême qui suit :

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache,*
De Buglose,
De Chicorée sauvage, de chaque une poignée.

Lavez ces herbes, & coupez-les un peu; faites-les bouillir ensuite dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte : passez la liqueur par un linge, & ajoutez-y

Du Sirop de Violette, une once.

La dose est d'un grand verre tiede, de quatre en quatre heures.

On continuera les saignées, les lavements, la tisane, la potion & l'apozême, jusqu'à ce que les douleurs soient calmées, que la poitrine soit plus libre, qu'il n'y ait plus ni toux, ni crachement de sang, ni menace d'inflammation; après quoi on fera prendre au malade la potion suivante :

Prenez, *De Manne en larmes, deux onces.*

Faites-la dissoudre dans un petit verre d'eau.

Ajoutez-y

De Sel de Glauber, un gros.
De Sirop de Pomme composé, une once,

pour une prise.

On pourra pour lors prendre les bouillons plus forts, & en donner plus souvent; l'on ne passera cependant pas à la nourriture solide, que la fievre ne soit totalement tombée, & que l'on n'ait fait précéder la purgation suivante :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau.

Ajoutez-y

Deux onces de Manne,
Une once de Sirop de Chicorée composé,

pour un verre à prendre le matin à jeun.

Quand cette maladie est totalement terminée, le malade doit vivre, pendant quelque temps, de crême de riz, boire beaucoup de petit-lait, se tenir chaudement, & éviter sur-tout les exercices violents, qui pourroient lui donner quelques rechutes.

On reconnoît la péripneumonie fausse à l'inspection du tempérament, qui est pituiteux, lâche, mou; à l'âge du sujet, qui est ordinairement vieux, ou qui n'est pas dans la grande jeunesse; à l'habitude dans laquelle il est d'avoir beaucoup de pituite, aux douleurs qui sont moins vives, à la difficulté de respirer qui est plus forte, & à la nature du sang qui est ordinairement collant & blanchâtre.

On commencera d'abord par faire une saignée ou deux, si les forces & le pouls le permettent; mais on ne passera pas outre, parce que ce remede n'est point d'une grande efficacité dans cette espece de fluxion de poitrine: il vaut mieux avoir recours aux boissons délayantes, comme le petit-lait, les infusions des fleurs de guimauve & de bouillon-blanc, auxquelles on pourra ajouter une pincée de feuilles de lierre terrestre, pour donner au sang un peu plus d'activité, & pour le faire circuler un peu plus librement. On ne négligera pas les lavements, de quatre en quatre heures, les premiers jours; & on mettra le malade à l'usage de l'apozême suivant:

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache*,
De Cerfeuil, *de chaque une poignée.*

Faites cuire le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte: passez la liqueur, & ajoutez-y
Une once de Sirop de Lierre terrestre,
pour en prendre un verre tiede, de quatre en quatre heures.

Quand la douleur sera moins vive, que l'on aura fait précéder les saignées, les boissons & l'apozême que nous venons de décrire, on pourra passer à l'usage de la potion qui suit:

Prenez, *D'Eau de Bourrache*, *quatre onces.*
D'Huile d'Amandes douces, *deux onces.*
De Kermès minéral, *deux grains.*
De Sirop d'Erysimum, *une once.*

Mêlez le tout pour une potion, à prendre par cuillerées, d'heure en heure.

Si la langue du malade est chargée, s'il a des rap-

ports, des dégoûts, des coliques, on pourra le purger avec la médecine qui suit :

Prenez, *De Follicules de Séné*, *deux gros*.
De Sel végétal, *un gros*.

Faites bouillir le tout légérement dans un demi-setier d'eau.

Ajoutez-y, après l'avoir passé,
Deux onces de Manne,
Une once de Sirop de Pomme,

pour une dose.

Quelquefois, sur le déclin de cette espece de fluxion de poitrine, le malade se trouve en moiteur ; il faut pour lors favoriser les sueurs, en lui faisant prendre le bol suivant :

Prenez, *De Confection Alkermès*, *deux gros*.
De Kermès minéral, *quatre grains*.
De Fleurs de Benjoin, *demi-gros*.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'œillet, pour faire des bols du poids de vingt grains, dont le malade prendra une dose, le matin en s'éveillant, & le soir en se couchant, en observant de se tenir dans son lit chaudement, de boire par dessus chaque prise un verre d'infusion de coquelicot, & en changeant de linge, si le cas le requiert.

On reconnoît la péripneumonie bilieuse aux douleurs qui sont plus vives, au tempérament sec & bilieux du malade, à l'amertume & aux envies de vomir qu'il éprouve, au visage qui est souvent jaune, aux crachats qui sont teints d'une couleur jaune, mêlés de sang, aux déjections qui sont bilieuses, aux urines qui sont très-jaunes, & au rapport du malade qui est sujet aux maladies bilieuses.

Dans ces sortes de cas, il faut d'abord saigner le malade au bras, plusieurs fois, selon la nécessité ; lui faire prendre pour tisane du petit-lait en abondance, s'il peut le supporter, sinon le mettre à l'usage d'une tisane faite avec une décoction légere de feuilles de bourrache & de buglose : on ne négligera point les lavements, toutes les quatre ou cinq heures.

Si le malade se plaint toujours d'amertume, de nau-

lées & d'envies de vomir, il faut lui donner deux grains d'émétique en lavage, quand même il y auroit un crachement de ſang, de la douleur, de la difficulté de reſpirer & de la toux. Les ſaignées qu'on feroit dans ces ſortes de cas, deviendroient mortelles, parce qu'elles attireroient perpétuellement la matiere bilieuſe vers la poitrine, & qu'elles augmenteroient par-là l'engorgement. Il y a de mauvais praticiens qui ne font aucune attention à la nature de cette fluxion de poitrine, & qui ſaignent dans celle-ci, autant que dans la péripneumonie inflammatoire : auſſi voit-on, par cette méthode, tous les ſymptômes augmenter, & l'engorgement devenir preſque incurable.

Quand on ne pourra plus placer l'émétique, par rapport à la foibleſſe du malade, à la violence des douleurs, on aura recours, après deux ou trois ſaignées, à l'apozême ſuivant :

Prenez, *De Chiendent*, *une demi-poignée.*
De Racine de Patience ſauvage, *demi-once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Chicorée ſauvage, *de chaque une poignée.*
De Follicules de Séné, *deux gros.*
De Sel d'Epſom, *trois gros.*

Faites bouillir le tout légérement dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers : paſſez la liqueur ; ajoutez-y

De la Manne, *deux onces.*
De Sirop de Chicorée composé, *une once & demie*,

pour quatre verres, à prendre à trois heures de diſtance l'un de l'autre, en faiſant donner, dans les intervalles, un lavement & de la boiſſon, pour tâcher d'entraîner les matieres par le bas. Si les deux premiers verres de cet apozême opéroient ſuffiſamment, c'eſt-à-dire qu'ils produiſiſſent des évacuations abondantes, on ſe diſpenſeroit de donner le troiſieme. Le lendemain de l'uſage de cet apozême, le malade ſe mettra à l'uſage du petit-lait avec le ſirop de violette ; après quoi il recommencera, le ſurlendemain, l'apo-

zême purgatif ci-dessus; & l'on aura grand soin d'entretenir l'évacuation du ventre, de deux jours l'un, soit par cet apozême, ou par quelque autre potion purgative.

Si l'on s'appercevoit que l'émétique ou la purgation eussent augmenté la toux, le crachement de sang, la difficulté de respirer; que néanmoins l'amertume fût moins considérable à la bouche, & que les évacuations fussent bilieuses & fétides, on ne s'effrayera point de ces accidents; on se contentera seulement, le soir qu'on aura pris médecine, de faire usage de la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Cerises noires,*
De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
De la Liqueur minérale anodine, vingt gouttes.
De Sirop de Karabé, une once.

pour une dose, à prendre le soir sur les dix heures.

Quand on aura continué l'apozême purgatif ci-dessus pendant quelques jours, on purgera le malade avec la médecine qui suit:

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Follicules de Séné, deux gros.
De Sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un demi-setier d'eau, pendant un demi-quart d'heure: passez la liqueur; ajoutez-y
Deux onces de Manne.
Une once de Sirop de Pomme composé,

pour une dose.

Après cette médecine, le malade se mettra à l'usage de l'apozême qui suit:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Feuilles de Scolopendre,
De Pimprenelle, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y
Une once de Sirop de Violette,

pour un apozême, dont le malade prendra un verre toutes les quatre heures.

Il eſt bon d'obſerver que, dans cette maladie, il y a des amas de bile ſi conſidérables, qu'il ne faut point ſe laſſer de purger, juſqu'à ce que la fievre ſoit totalement tombée, & la poitrine bien dégagée.

On finira le traitement de cette maladie par les pilules qui ſuivent, pour faire couler la bile, & fortifier l'eſtomac.

Prenez, *De Savon de Veniſe, deux gros.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
De Rhubarbe, un demi-gros.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de mucilage de gomme adragant, pour faire des pilules du poids de huit grains: le malade en prendra une toutes les quatre heures, en buvant par-deſſus un verre d'infuſion de chamædrys ou petit-chêne, *Voy. l'art.* MALAD. AIGUES.

PERTE DE SANG. Toutes les fois que le ſang vient en trop grande abondance par les différentes parties du corps, ſoit par les parties naturelles, l'anus ou le nez, on appelle cet écoulement *perte de ſang*. Cette dénomination, comme l'on voit, dépend de pluſieurs circonſtances; & on en juge proportionnément aux forces habituelles, & à la nature du tempérament du ſujet qui y eſt expoſé.

Toutes les hémorrhagies s'appellent *pertes de ſang*: cependant ce mot eſt particuliérement affecté pour exprimer l'évacuation immodérée des regles dans les femmes; auſſi nous ne traiterons, dans cet article, que de cette eſpece de perte: on trouvera de quoi ſe ſatisfaire ſur le reſte à l'article HÉMORRHAGIE.

Les femmes ſont ſujettes, comme on ſçait, pendant une grande partie de leur vie, à un écoulement de ſang par les parties naturelles. Quand cette évacuation ſe fait naturellement, elle eſt la ſource de la ſanté; quand elle vient en trop petite quantité, elle forme une ſuppreſſion, & occaſionne de très-grands maux dans le corps; quand elle eſt pouſſée trop loin, elle n'eſt pas moins dangereuſe.

Quand le sang coule en perte, on s'en apperçoit par la vivacité avec laquelle il coule, par l'abondance avec laquelle il vient, & par le temps que cet écoulement dure. Il y a des femmes, par exemple, dont les regles viennent & se passent en un jour : l'effort du sang se fait avec vivacité ; mais cela ne dure guere : d'autres en ont une quantité considérable en peu de temps ; & quelques-unes gardent leurs regles pendant huit ou dix jours. Quand tous ces états ne sont point contre-nature, & qu'ils sont habituels dans le même sujet, on ne caractérise point ces écoulements de *pertes ;* mais quand une femme, habituée à avoir peu de sang dans le cours de ses regles, s'en trouve noyée ; qu'au lieu de deux jours, elles en durent huit ; qu'elle se trouve affoiblie, épuisée ; qu'elle ressent des foiblesses d'estomac, des maux de cœur, des palpitations, elle peut dire alors, qu'elle a une perte.

Plusieurs causes peuvent occasionner la perte dans les femmes; d'un côté, l'abondance & la chaleur du sang; d'un autre, son âcreté & la vivacité des solides : ainsi, tout ce qui peut augmenter le sang, l'enflammer, augmenter sa chaleur & la force des fibres, peut occasionner une perte : tels sont un air vif, chaud & humide, froid & sec ; les odeurs fortes, comme le musc, l'ambre, les eaux spiritueuses aromatiques; l'usage du vin pur & des ratafiats, des liqueurs échauffantes, comme le café, les aliments épais, gluants, visqueux & âcres ; les exercices violents, comme la danse forcée & la débauche avec les hommes ; les veilles immodérées, passées au jeu & à la bonne chere ; les évacuations supprimées, comme les saignées habituelles, & les saignements de nez & des hémorrhoïdes, les passions vives de l'ame, comme le chagrin, l'amour & la colere.

La perte de sang peut être occasionnée par la plénitude ; ce que l'on reconnoît à un pouls plein & fort, aux pesanteurs de tête, aux saignements de nez & crachements de sang, à la jeunesse du tempérament, à la nourriture abondante de la malade, & à la force qui subsiste, malgré la perte : pour lors on fera une ou

deux saignées au bras : on donnera des lavements d'eau de riviere deux fois par jour. On fera diete, en ne prenant que de la soupe & du bouillon ; & on boira beaucoup de petit-lait : avec cette méthode simple, on verra l'écoulement s'arrêter ; il faut seulement avoir l'attention de se donner du repos ; & de ne faire aucun exercice pénible ni violent.

Quand la perte de sang est occasionnée par sa chaleur & sa fougue, on s'en apperçoit à la nature de l'air qui est extrêmement chaud, à la saison & au climat ; à l'âge de la malade & à son tempérament qui est toujours échauffé, à l'habitude qu'elle a de vivre d'aliments échauffants, comme de gibier, & d'aliments assaisonnés de poivre & d'aromates ; de liqueurs échauffantes, comme le café, le chocolat à la vanille, l'habitude qu'elle a de passer les nuits, de danser, d'être toujours en mouvement, d'avoir des passions vives, la peau brûlante & seche, des soifs continuelles ; pour lors on prescrit une saignée, beaucoup de limonade en boisson, des lavements, de l'eau froide & de l'eau à la glace, & l'usage de la poudre qui suit :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Nitre purifié, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre douze grains toutes les demi-heures dans une cuillerée d'eau, en prenant tous les soirs la potion suivante :

Prenez, *De l'Eau de Laitue,*
De Pourpier, de chaque deux onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, quinze gouttes.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout pour une potion, que l'on réitérera tous les soirs en se couchant.

Au reste, il faut observer de se mettre à un régime doux & humectant, de boire beaucoup, prendre beaucoup de lavements, de garder le lit, ou du moins d'être tranquille dans sa chambre, & d'éviter tous les aliments & les boissons échauffantes.

Quelquefois la perte de sang est occasionnée par

son épaississement ou celui de la lymphe ; & c'est même la cause la plus commune. Le sang étant d'une nature épaisse & visqueuse, ne peut plus circuler librement dans les vaisseaux de la matrice : il s'y amasse, & se fait jour au dehors.

On reconnoît la perte par épaississement, à la nature du sang qui se coagule tout d'un coup dans la poëlette, & qui manque de sérosité ; à la nature du pouls, qui est lent ; à l'inspection du tempérament, dont les fibres sont molles, lâches ou trop roides ; à la vue du sujet, qui est très-maigre ou très-replet, pâle ; à la suppression de quelque évacuation pituiteuse ; à la nourriture épaisse & visqueuse, à laquelle la malade est habituée ; à la vivacité de son tempérament, aux passions vives dont elle est tourmentée, & aux liqueurs échauffantes dont elle fait grand usage ; à la vie sédentaire, à la disposition au sommeil, & aux pesanteurs de tête continuelles, aux lassitudes dans les bras & dans les jambes.

On saignera d'abord la malade au bras ; on lui fera prendre une pinte de petit-lait par jour ; des lavements en abondance pendant quelques jours, pour tâcher de laver le sang, & y faire couler de la sérosité. On passera ensuite à la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Patience sauvage, demi-once.
De Feuilles de Scolopendre,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez-y
Un gros de Sel de Duobus,
pour en prendre un verre toutes les trois heures, ce que l'on continuera pendant huit jours ; après quoi on purgera la malade avec la médecine qui suit :

Prenez, *Deux onces & demie de Manne ;*
faites-les dissoudre dans un verre d'eau chaude.

Ajoutez-y
De Sel de Glauber, un gros.

Du Sirop de Fleurs de Pêcher, une once,
pour une prise.

Après quoi on mettra la malade à l'usage des bouillons suivants :

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*
Faites-en du bouillon dans trois pintes d'eau: mettez, à la derniere demi-heure,

De Racines de Polypode de Chêne,
De Patience sauvage, de chaque une once.
Des Feuilles de Chicorée sauvage,
D'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Retirez le tout du feu, & ajoutez-y
Du Tartre martial soluble, deux gros.
Passez la liqueur, pour en donner un verre de quatre heures en quatre heures, pendant quatre jours; après quoi on purgera la malade, comme ci-dessus.

Le lendemain de la purgation, on passera à l'usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Ellébore noire, de chaque deux gros.
De Rhubarbe en poudre, un demi-gros.
De Gomme Ammoniaque,
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.
D'Aloès socotrin, demi-gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin en se levant, & le soir sur les six heures, en buvant par dessus une infusion de feuilles de véronique.

On peut substituer à cet opiat une prise de confection alkermès, à la dose d'un gros le matin, & d'un demi-gros le soir.

On finira par mettre la malade à l'usage des eaux de Forges, en observant de la purger de temps en temps.

Quand la perte de sang est accompagnée de fievre

& d'une grande foiblesse, on ne peut pas suivre la méthode que nous venons de tracer, qui est trop longue; il suffit de faire une saignée, si les forces le permettent, & d'examiner attentivement si l'estomac n'est point chargé d'une matiere âcre & bilieuse, qui, en passant dans le sang, y excite un bouillonnement, une effervescence & la fievre; auquel cas, le meilleur remede est de placer l'ipécacuanha, à la dose de dix-huit grains dans un bouillon, pour emporter les matieres qui occasionnent tout le ravage.

Au reste, il est bon d'observer que les pertes de sang, accompagnées de fievre, qui ne viennent point par abondance ou par quelque coup, quelque plaie ou chute, & qui sont suivies de foiblesse considérable & de défaillance continuelle, d'envie de vomir, de maux de cœur, d'amertume à la bouche, sont presque toujours produites par les matieres amassées dans l'estomac; & bien-loin de saigner dans ces sortes de cas, ce qui ne manque pas de faire périr la malade, il faut donner des lavements, & le lendemain de l'ipécacuanha, placer un purgatif, comme deux onces de manne, & une once de catholicon double: si la perte est considérable, & qu'on craigne pour la vie de la malade, on lui donnera pour boisson du petit-lait dans lequel, par pinte, on mettra vingt gouttes d'esprit-de-vitriol, & une once de sirop de coings; ou l'on fera une décoction légere d'ortie blanche pour boisson; & l'on aura l'attention d'évacuer, comme ci-dessus, tous les deux ou trois jours, selon que les forces le permettront.

On mettra la malade à l'usage de la tisane d'orge mondé, & on lui donnera très-peu de bouillon à la viande. C'est-là le défaut de presque toutes les personnes qui gardent ces sortes de malades : ils les chargent de bouillon & de consommé, qu'elles ne peuvent digérer; ce qui rend leur maladie encore plus grave.

Quand la perte de sang survient dans la grossesse, & qu'elle est accompagnée de foiblesse, de douleurs, c'est un cas difficile à résoudre. Dans les commencements de la grossesse, c'est-à-dire, dans les deux premiers mois, il faut faire tenir la malade au bouillon

de poulet, lui faire garder le lit, & lui faire prendre pour tisane une décoction de riz & de grande consoude.

Quand la grossesse est plus avancée, on peut faire faire une petite saignée, & purger la malade avec deux onces de manne, & une once de sirop de pomme.

Si, malgré ces remedes, la perte subsistoit toujours, on lui fera prendre les bols suivants :

Prenez, *De Conserve de Coings, deux gros.*
De Bol d'Arménie, demi-gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.
De Cochenille en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de coings, pour faire des bols du poids de vingt grains, dont la malade avalera une prise le matin en s'éveillant, & l'autre sur les six heures du soir, en buvant par dessus un verre d'infusion d'ortie blanche.

Il faut éviter, en général, dans les pertes de sang, de faire usage des remedes qui sont capables d'arrêter tout d'un coup ces écoulements. On peut être soulagé pour le moment par cette méthode; mais il en résulte souvent après des accidents très-fâcheux, comme des crachements de sang, des obstructions dans le bas-ventre & aux poumons, & des dispositions à la pulmonie.

Il faut être également attentif, dans les pertes de sang, à ne point charger les malades de bouillons forts & de nourritures solides, & à rendre les bouillons très-légers pendant les premiers jours.

Il y a encore une espece de perte de sang qui est produite par les obstructions du bas-ventre, dont les visceres se trouvant engorgés, refusent le passage au sang qui est obligé de refluer vers la matrice, & de se faire jour au dehors.

On reconnoît cette espece de perte de sang, en s'assurant des obstructions par le tact.

On suivra le même traitement qui est indiqué à cet article dans la Perte par Epaississement, & celui que nous avons tracé à l'article OBSTRUCTION.

Nous mettons ici à l'article PERTE un remede publié depuis peu contre les fleurs-blanches : il y a des especes de pertes dans lesquelles il pourra convenir.

Faites cueillir dans la saison une livre de fleurs d'ortie blanche (*Lamium album.*)

Une once de Fleurs de Romarin (Rosmarinus.)

Deux onces de Fleurs de Roses pâles & seches (Rosæ pallidæ.)

Une demi-livre de Graine d'Ortie grieche (Urtica iners minor folio caulem ambiente.)

Une poignée de Plantain à basse tige, qui rampe contre terre (Plantago major.)

Deux douzaines de Gland de Chêne (Glans quercina.)

Deux onces de Racines de Bistorte (Bistorta.)

Pilez le tout dans un mortier, & le mettez dans quatre pintes de bon vin blanc nouveau, avec un quarteron de bonne térébenthine de Venise; ensuite faites distiller au bain-marie jusqu'à sec: faites brûler & calciner le marc, pour en avoir le sel; incorporez-le dans la liqueur distillée; & faites-y dissoudre une bonne cuillerée d'extrait de sureau, par chaque pinte: ensuite passez à travers un linge, & remettez dans les bouteilles; joignez à chaque pinte environ un quarteron de sucre-candi réduit en poudre.

Il se trouvera plus de quatre pintes de cette liqueur, & autant qu'il en faut pour guérir radicalement deux personnes.

Prenez un verre de cette liqueur tous les jours à jeun, jusqu'à la fin des deux bouteilles & de l'excédent, (excepté pendant le temps des regles;) mangez peu & souvent des aliments faciles à digérer.

Après l'usage de cette liqueur, prenez pendant huit jours, tous les matins à jeun, un demi-gros de bonne thériaque, dissous dans un demi-setier de lait prêt à bouillir.

Observez sur-tout de ne manger que de bons aliments, & d'éviter toutes les crudités & les indigestions; car l'estomac a beaucoup de part à ce dérangement.

PESANTEUR D'ESTOMAC. Cette indisposition survient ordinairement une demi-heure après avoir mangé. On sent à l'estomac un poids, comme si les aliments étoient trop lourds.

Ce font ordinairement les eftomacs foibles qui font expofés à cette maladie, ceux qui mangent beaucoup, qui avalent trop vîte & ne mâchent point, ou qui font ufage d'aliments épais, vifqueux, gluants & groffiers.

On diftingue deux efpeces de pefanteurs d'eftomac, celle qui eft habituelle, & l'autre qui eft accidentelle.

Quand la pefanteur d'eftomac eft accidentelle, il fuffit de prendre quelque liqueur propre à accélérer la digeftion: telle eft, par exemple, un petit verre du ratafia de noix, que nous avons décrit à la colique venteufe, ou, fi l'on aime mieux, une taffe de café ou quelques taffes de thé, pour accélérer la digeftion.

Souvent cette pefanteur accidentelle de l'eftomac vient de ce que l'on a mangé beaucoup fans boire. Les enfants, les jeunes gens, les vieillards, les buveurs d'eau, font fujets à cette indifpofition. Ils y remédieront en détruifant la caufe qui l'a produite.

Quand la pefanteur de l'eftomac vient d'avoir trop mangé, d'avoir mangé trop vîte, ou de n'avoir point affez mâché les aliments, il fuffira de prendre garde à éviter ces habitudes, pour n'en être point incommodé. *Voyez* INDIGESTION.

Quand la pefanteur de l'eftomac eft habituelle, elle dépend de la foibleffe; pour lors il faut fuivre le traitement que nous avons indiqué à la FOIBLESSE D'ESTOMAC. Les gens de lettres font fujets fur-tout aux pefanteurs d'eftomac; ce qui leur arrive, parce qu'ils fe mettent au travail auffi-tôt après le repas: la diffipation & l'exercice préviendront infailliblement cette maladie.

PESANTEUR DE TÊTE. La pefanteur de tête eft un fentiment de lourdeur que l'on fent dans cette partie, qui fe déclare dans certains temps plutôt que dans d'autres.

On la diftingue en accidentelle, & en habituelle.

Quand la pefanteur de tête eft accidentelle, elle vient ou de plénitude, de chaleur, de foibleffe d'eftomac, ou de quelque coup ou chute. Le traitement eft le même que celui de ces différents articles

Quand la pefanteur de tête eft habituelle, elle prouve

une diſpoſition à l'aſſoupiſſement dans les ſolides, ou un vice dans le ſang. S'il y a plénitude, il faut pratiquer la ſaignée, la diete, les lavements & la boiſſon. S'il y a épaiſſiſſement, une ſaignée, ſuivie de quelques tiſanes apéritives, ſuffit pour calmer cet accident. *Voyez* PLÉNITUDE & EPAISSISSEMENT.

Quand ce ſont les fibres qui ſont relâchées, qui produiſent la peſanteur de tête, il faut faire beaucoup d'exercice, ſe faire faire des frictions ſur la tête avec de l'eau de la reine d'Hongrie ou de l'eau de lavande, & prendre pendant quelque jours une infuſion de feuilles de véronique & de petit-chêne. On ſe purgera tous les huit jours, en reprenant après l'infuſion que nous venons de décrire.

Quelquefois la peſanteur de tête vient de la nature du temps, qui eſt chaud & humide, ou froid & humide; ce qui ſupprime la tranſpiration, & donne des lourdeurs & des peſanteurs conſidérables à la tête. Il faut, dans ces occaſions, ſe frotter la tête, comme nous l'avons dit ci-deſſus, avec des flanelles imbibées d'eau de la reine d'Hongrie ou de lavande; dans les temps chauds, boire de l'eau à la glace; dans les temps humides, faire uſage d'un peu de vin pur.

Quand la peſanteur de tête eſt habituelle, elle indique preſque toujours une diſpoſition aux maladies ſoporeuſes, comme à l'apoplexie, à la léthargie; c'eſt pour cela qu'il faut être extrêmement ſoigneux d'obſerver un bon régime, de laver beaucoup ſon ſang, de prendre ſur-tout des lavements, de deux jours l'un, & ſe purger de temps en temps, de faire de l'exercice, de monter à cheval, de ne jamais manger de la viande le ſoir, & de ſouper très peu.

PESTE, ſ. f. maladie épidémique très-maligne & très-contagieuſe, le plus ſouvent mortelle, accompagnée de bubons, de charbons, de parotides, de taches de pourpre, de nauſées, de vomiſſement, & d'une infinité de ſymptômes qui ne ſurviennent pas à la vérité tous enſemble, mais qui attaquent le malade les uns après les autres.



On distingue la peste des autres fievres épidémiques, premiérement par ses symptômes, secondement parce qu'elle est beaucoup plus maligne & plus funeste, & qu'elle fait un ravage trois fois plus grand.

Les forces, dans le commencement, sont abattues à un point extraordinaire, de façon que les malades peuvent à peine se remuer : le pouls est affoibli sensiblement ; il survient des foiblesses continuelles, des insomnies, des inquiétudes d'esprit, des délires ; la peau se couvre d'exanthêmes & d'anthrax qui causent des douleurs inouïes : il survient en même temps des bubons, des parotides, des taches rouges ; le malade sent une sécheresse & une horreur dans tout le corps, accompagnées souvent de vomissement, diarhée, hémorrhagie, &c.

Comme cette maladie est une des plus fâcheuses qui attaquent l'humanité, nous avons cru devoir y ajouter une description exacte des différents symptômes & périodes qu'elle suit, d'après les observations faites par les médecins qui ont eu occasion de traiter cette maladie.

A ceux qui se portent bien, elle prend tout d'un coup, & sans que rien y donne occasion, par un grand mal de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue sanglante, le gosier extrêmement rouge, une haleine infecte, & une respiration difficile, suivie d'éternument & d'une voix enrouée : de-là, descendant dans la poitrine, elle cause souvent une toux violente. Quand elle attaque l'estomac, elle le fait soulever, & cause des vomissements de bile quelquefois verte, accompagnés de très-grandes fatigues. La plupart des malades ont un hoquet suivi de convulsions violentes, qui s'appaisent aux uns pendant la maladie, aux autres long-temps après. Le corps, qui n'est point pâle, mais rouge & livide, est couvert de pustules, & ne paroît pas fort chaud au toucher ; mais le malade sent des chaleurs si vives au-dedans, qu'il ne peut souffrir ni les draps ni la couverture : il est obligé de rester tout nud, tant la chaleur intérieure le consume. Il prend un plaisir infini à se plonger dans l'eau froide : plusieurs même

font si pressés de la soif, qu'ils se précipiteroient dans l'eau, si on ne les retenoit.

Ces symptômes sont suivis de veilles & d'agitations continuelles; quelquefois sans que le corps s'affoiblisse sensiblement, car on résiste au-delà de toute apparence, de sorte que la plupart meurent au septieme ou au neuvieme jour, de l'ardeur qui les brûle, sans que leurs forces soient beaucoup diminuées. Quelque temps après, la maladie descend dans le ventre, ulcere les intestins, cause une diarrhée immodérée, qui fait mourir presque tous les malades d'épuisement; car la maladie attaque successivement toutes les parties du corps, en commençant par la tête; & si l'on échappe au commencement, le mal gagne les extrémités. Il descend, tantôt dans les bourses, tantôt sur les doigts des pieds & des mains; & quelque-uns en guérissent, en perdant l'usage de la vue. Quelquefois revenant en santé, on perd la mémoire jusqu'à se méconnoître soi-même. Quelques-uns se trouvent le corps couvert de boutons & de pustules; & les tumeurs qui surviennent, qu'on appelle *anthrax*, ne sont point critiques pour l'ordinaire, à moins qu'elles ne surviennent entre le deuxieme & le troisieme jour, & qu'elles ne suppurent très promptement.

Les symptômes dont la peste est accompagnée, ne sont pas toujours les mêmes: ils varient selon le tempérament, les dispositions & les circonstances. Tout ceux qui ont écrit sur la peste assurent, d'un commun accord, que les personnes d'une habitude spongieuse, poreuse & grasse, d'un tempérament sanguin & phlegmatique, les femmes, les jeunes gens & les enfants, ceux qui sont d'un naturel timide, les pauvres, & ceux qui suivent un régime mal sain, les personnes adonnées à la crapule, ceux qui passent les nuits dans la débauche, sont plus promptement & plus dangereusement attaqués de cette maladie, que ceux qui ont un naturel courageux & intrépide, qui sont d'une complexion maigre & nerveuse, qui ont de plus gros vaisseaux que les adultes. Enfin les vieillards, ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes, ou qui ont des ulceres ou des cau-

teres ouverts, y sont communément fort exposés.

La cause matérielle de la peste est un miasme subtil des vapeurs putrides qui se répandent dans la masse du sang, & causent tous les ravages que nous venons de décrire. La cause prochaine est l'altération des esprits vitaux, & de toutes les fonctions du corps. Les causes éloignées sont les tremblements de terre, qui envoient des exhalaisons putrides; le défaut de sépulture des cadavres, après quelque bataille; la mauvaise nourriture, comme la chair des chevaux, des chiens, le bled gâté, auxquels on est obligé d'avoir recours quelquefois, comme il arrive dans les siéges & dans le temps de famine.

Quand la maladie commence par une inquiétude & un abattement d'esprit considérable, elle devient plus grave : moins les symptômes, comme la soif, la chaleur, la douleur sont considérables, plus on doit craindre de la peste.

On a observé depuis long-temps, que la peste se terminoit en bien, de trois manieres : par des sueurs considérables dans le commencement, par des bubons, & enfin par des anthrax, pourvu cependant qu'ils se déclarent promptement, & qu'ils viennent très-vîte en maturité. On a remarqué au contraire, que ceux qui n'éprouvent aucune éruption, & dans lesquels les tumeurs paroissent & disparoissent, & qui éprouvent des diarrhées, des urines décolorées, des vomissements, des nausées, des hémorrhagies, des pleurésies, des angines, n'en réchappent point. Quand il arrive des pustules pestilentielles livides en abondance, quelquefois elles tiennent lieu des bubons, rarement cependant elles y suppléent totalement.

La peste, comme l'on sçait, ne naît point dans nos climats : elle y est apportée des pays orientaux. C'est par cette raison qu'on doit éviter la contagion, autant qu'il est possible; & c'est pour cette raison que les Souverains ont grand soin de faire faire la quarantaine à tous les vaisseaux qui arrivent des pays où la peste est habituelle.

Il faut, dans un temps de peste, vivre très-sobrement, éviter toutes sortes d'excès dans le boire & dans le manger, se garantir des passions vives, ne pas boire de liqueurs spiritueuses, mais éviter aussi l'eau pure. On peut aussi faire usage d'un coup de vin pur après son repas: il faut dormir peu, se faire des frictions sur tout le corps, avec une flanelle, le matin en se levant, & le soir en se couchant; faire de l'exercice; ne point trop s'enfermer dans les maisons, & sur-tout s'armer de courage, bannir la terreur & la crainte; car il est certain que ces passions tuent plus de monde que la peste.

Ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés doivent prendre garde que le venin ne se glisse dans leurs veines, & ne se mele avec les humeurs salivaires: il est à propos, pour cet effet, de ne point avaler sa salive, de se laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines, de mâcher & de tenir dans la bouche de la racine d'angélique confite, & une tranche d'écorce de citron. On aura attention en même temps de ne se présenter jamais à jeun, mais de prendre un peu de nourriture, & de boire par-dessus un coup de vin du Rhin ou d'Espagne, parce que les vaisseaux se trouvant remplis par le nouveau chyle qu'on y introduit, & la chaleur du vin excitant la transpiration, il se fait une exhalaison des parties, qui empêche l'intromission des miasmes de la peste; au lieu qu'étant à jeun, les vaisseaux vuides attirent avec force les molécules pestiférées, & les introduisent dans le sang.

Plusieurs médecins mettent au rang des secours extérieurs, qui sont propres à garantir de la contagion, les cauteres dont ils font un très-grand cas; on peut les appliquer à la nuque, & encore mieux à la jambe. On peut aussi faire des fumigations dans sa chambre soir & matin, avec partie égale de myrrhe, de succin, d'oliban, d'encens, que l'on met en poudre, & que l'on jette ensuite sur des cendres chaudes, & dont on parfume la chambre. Il faut, autant que l'on peut, ne

porter ſur ſoi aucune étoffe de laine, ni mouchoirs, ni linge de coton, parce que les miaſmes de la peſte s'y attachent plus facilement.

Quand, malgré toutes ces précautions, la peſte attaque quelqu'un, voici la conduite qu'on doit tenir. On commencera par donner au malade un lavement ſoir & matin, compoſé avec une décoction de graine de lin & de ſon, & deux onces de lénitif dans une chopine d'eau. Si ce remede n'opere point, & que le ventre ne ſe débouche pas, on introduira dans l'anus le ſuppoſitoire ſuivant :

Prenez, *De la Poudre de Jalap, vingt-quatre grains.*
Du Sel commun, douze grains.

Mêlez le tout avec un peu de miel que vous ferez cuire en conſiſtance requiſe, pour faire un ſuppoſitoire qu'on inſinuera dans l'anus. On mettra le malade à l'uſage de la limonade, ou du ſirop de limon avec de l'eau. Si l'on aime mieux, l'on fera un ſirop de vinaigre, dont le malade boira avec de l'eau.

Le ſecond jour, après ſon premier lavement, on lui donnera la potion ſuivante :

Prenez, *De Suc d'Alleluia, deux onces.*
De Citron, une once.
De Diaſcordium, un gros.
De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.
De Vinaigre, une once.

Mêlez le tout pour une potion en deux priſes, à prendre à quatre heures de diſtance l'une de l'autre. On réitérera cette potion tous les jours, juſqu'à parfaite guériſon, le matin & le ſoir. On appliquera enſuite ſur la région du cœur & de l'eſtomac la compoſition ſuivante :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
De Camphre, deux gros.
De Safran,
De Caſtoréum, de chacun un gros.
De Baume du Pérou, trente gouttes.
D'Huile de Noix Muſcade, un demi-gros.

Mêlez le tout pour faire un liniment, que l'on appliquera comme il eſt dit ci-deſſus; & on le renouvellera

tous les jours ; ou bien on se contentera d'un simple emplâtre de thériaque.

Quand il survient des bubons, des anthrax, ou quelques tumeurs, il faut promptement appliquer dessus des choses propres à les attirer ; tel est un emplâtre composé de la maniere suivante :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*
De Farine de Lin, une poignée.
De Graine de Moutarde, deux onces.
Deux Oignons cuits sous la cendre, dont on exprime le suc.
De Galbanum dissous dans le Vinaigre, deux gros.

Faites cuire le tout en consistance d'emplâtre, en y ajoutant

Une quantité suffisante d'Huile d'Olive, & de Cire blanche.

On en étend sur une peau, que l'on applique sur la partie deux fois par jour ; ou, si l'on aime mieux, on fait usage de l'emplâtre vésicatoire que nous avons décrit. *Voyez* EMPLATRE.

Si ces emplâtres ne font point un effet prompt, & qu'on ne voie point grossir la tumeur, il faut y faire des scarifications, avant que l'abcès soit mûr ; & l'on y appliquera même le feu, s'il le faut ; car on doit regarder ces tumeurs, comme le seul moyen de guérison que la nature prépare.

Quand on veut relever les forces du malade, qui sont abattues, on peut se servir de l'eau fortifiante, qui suit :

Prenez, *De Moldavie, quatre poignées.*
De Roses pilées avec du Sel,
De Fleurs de Muguet, de chaque une poignée.
D'Ecorce fraîche de Citron, une demi-once.
De Canelle, une once.
De Macis, un gros.

Mêlez le tout dans une pinte de vin du Rhin, & trois pintes d'eau commune, dont vous distillerez à petit feu deux pintes & demie. On peut prendre cette eau

toute seule, ou mêlée avec du sirop de limon ou du sirop de vinaigre : on peut prendre à sa place quelques cuillerées de vin d'Alicante.

A l'égard des nausées & des vomissements qu'éprouve le malade, on peut, quand les forces se soutiennent, avoir recours à l'émétique en lavage, que l'on prescrit à la dose de deux grains, en observant de donner, le soir de l'émétique, la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit, quatre onces.*
De Nitre purifié, vingt grains
De Thériaque, un demi-gros.
De Suc de Limon, une once,
pour une prise.

On ne doit jamais faire usage de la saignée dans cette maladie, à moins qu'il n'y ait des cas extraordinaires qui l'indiquent, comme un pouls dur & plein, des hémorrhagies violentes, &c.

On doit traiter avec beaucoup de soin les tumeurs critiques qui guérissent la maladie pestilentielle. Les bubons ne sont point dangereux, lorsqu'ils poussent & mûrissent promptement; mais, lorsqu'ils rentrent d'abord, on doit appréhender la mort, ou, pour le moins, des symptômes très-fâcheux : par exemple, si ce sont ceux des aines, une paralysie ou la gangrene du même côté; si ce sont ceux du cou, l'embarras de la déglutition des aliments solides & liquides, & une esquinancie qui est pour l'ordinaire mortelle. Ils sont plus dangereux, lorsqu'ils viennent derriere les oreilles; très-mauvais, lorsqu'il se forme sur eux un charbon; & ils annoncent la mort, lorsqu'ils sont entourés d'un cercle livide. Les charbons sont toujours plus mauvais que les bubons; mais plus ils sont grands, noirs & proches du cœur, plus ils sont dangereux. Dans la cure de ces deux especes de tumeurs, les meilleurs remedes internes sont les sudorifiques, & ceux qui poussent les humeurs vers la superficie du corps. Lorsque les bubons sont trop long-temps à pousser, on peut y appliquer des remedes attractifs, des ventouses, & même des vésicatoires. Lorsqu'ils viennent à pousser, on doit hâter la suppuration avec un cataplasme de figues, de racines

de lis blancs, d'oignons cuits sous la cendre, de farine de lin, de miel & de safran. On peut aussi appliquer des remedes à résoudre, tels que l'emplâtre diachylon simple ou avec les gommes, l'emplâtre de mucilage & de mélilot. Lorsqu'ils ont suppuré, on doit les ouvrir, les mondifier & les consolider avec le baume d'Arcæus, qu'on mêlera quelquefois avec l'onguent basilicum : on aura soin cependant de ne pas le fermer trop tôt, mais de laisser couler pendant quelque temps la matiere corrompue. Comme l'humeur des charbons est fort sujette à se corrompre, on ne doit point y appliquer de suppuratif, mais on doit faire ensorte que la croûte tombe. Pour cet effet, les médecins qui ont écrit sur la peste, ordonnent d'en oindre les bords avec un digestif, & de mettre par dessus un emplâtre âcre. Après que la croûte est tombée, on doit les panser avec l'onguent ægyptiac, ou simplement avec du miel rosat. Supposé que la gangrene y soit, & qu'elle paroisse faire des progrès, on doit l'arrêter par des scarifications suffisantes, en y appliquant quelques liqueurs propres à résister à l'inflammation & à la corruption. En voici une, dont on a souvent éprouvé les vertus :

Prenez, *D'Esprit-de-Vin rectifié, quatre onces.*
De Camphre, deux gros.
De Safran, un gros.
Une pareille quantité de Nitre artificiel, fait avec l'Esprit urineux de Sel ammoniac & l'Esprit de Nitre,

que l'on fait dissoudre parfaitement dans l'esprit-de-vin.

On doit observer, en général, à l'égard du régime, que, si l'on doit éviter avec soin, dans toutes les maladies aiguës exanthémateuses, la trop grande chaleur du lit & de la chambre, parce qu'elle est extrêmement nuisible, il le faut encore plus dans la fievre pestilentielle. On doit pareillement se garantir du froid, de peur qu'il n'empêche l'éruption des tumeurs, & que la matiere subtile & vénéneuse ne puisse point s'exhaler à travers les pores de la peau : en un mot, on doit faire ensorte que tout soit tempéré, puisque les deux extrêmes sont vicieux.

On

On trouvera, à l'article Préservatif, tous les moyens de garantir de la peste, & les réglements de police à ce sujet.

PÉTÉCHIES, s. f. plur. espece de pourpre, ou taches semblables à des morsures de puces, qui s'élevent sur la peau dans les fievres malignes, épidémiques, pestilentielles. On a donné, en général, le nom d'*exanthêmes* aux pétéchies.

Comme ces sortes de maladies sont presque toujours accompagnées de fievre, nous allons décrire la fievre pétéchiale.

Les malades se plaignent, dès le commencement, d'une grande foiblesse & d'un grand épuisement de forces; de sorte qu'ils peuvent à peine se tenir debout, & tombent aussi-tôt en défaillance, quoique, dans les maladies aiguës & continues, on ne remarque une pareille foiblesse que dans l'état & la force de la maladie. Le malade est encore attaqué, dans le commencement, d'une violente douleur & pesanteur de tête; l'esprit est abattu, inquiet & chagrin. Il désespere de sa vie, & ne présage rien que de funeste: l'insomnie est continuelle; l'appétit cesse entiérement; le visage est abattu: le pouls est languissant, foible & inégal. La situation du malade dans le lit est tout-à-fait extraordinaire; son corps est ramassé & dans une agitation continuelle: il est saisi d'une oppression de poitrine, & souvent d'une toux seche; les fibres des muscles tombent dans un tremblement & dans un mouvement d'ondulation: les tendons se contractent & ont des tressaillements. Beaucoup de malades ne ressentent aucune altération, aucune chaleur, aucune douleur ni aucune inquiétude, & ne se plaignent d'autre chose que d'un abattement extraordinaire & d'une insomnie continuelle. L'urine qu'ils rendent au commencement est très-légere, & entiérement semblable à celle des personnes qui se portent bien. Le quatrieme, le cinquieme, ou même le septieme jour, des taches commencent à paroître, principalement sur le dos & les reins: elles sont plus ou moins abondantes, & de différentes couleurs; mais elles n'apportent, pour l'ordinaire, aucun soulagement; ce qui fait qu'on

doit plutôt les regarder comme ſymptomatiques que comme critiques.

La cauſe prochaine de ces fievres pernicieuſes conſiſte dans une diſſolution putride du ſang & dans une colliquation des ſucs vitaux, & ſur-tout dans une corruption vicieuſe de la lymphe. Les cauſes éloignées ſont les miaſmes répandus dans l'air, qui infectent la maſſe du ſang, & y portent la diſſolution. Ce venin contagieux ſe mêle ſur-tout avec la ſalive; de là vient que l'eſtomac eſt principalement affecté par des maux de cœur, des nauſées, des cours de ventre, des dégoûts pour les aliments, & d'un vomiſſement de matieres glaireuſes. En effet, lorſque l'air eſt humide & pluvieux, rempli de brouillard, que le vent ſouffle du midi, qu'il eſt chargé d'exhalaiſons putrides des cadavres qu'on n'a pas eu le ſoin d'enterrer, il eſt très-propre à produire cette eſpece de fievre : il en eſt de même de l'air des priſons, de celui qui eſt aux environs des lieux où les eaux croupiſſent, comme les endroits bas & marécageux, où l'air ne circule point librement, & eſt continuellement chargé de parties corrompues. L'air n'eſt pas la ſeule cauſe qui produit ces ſortes de maladies ; on peut y joindre la diſpoſition qu'ont les corps à donner accès à cette corruption. Il eſt conſtant que les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & ſanguin, d'une complexion lâche & ſpongieuſe, d'un naturel craintif & chagrin, & dont les forces ſont entiérement épuiſées par les excès, la débauche, & par un trop grand uſage d'aliments mal-ſains, par l'ivrognerie, la faim, une triſteſſe de trop longue durée, les veilles, la fatigue & les hémorrhagies, ſont plus facilement attaqués de cette maladie, & en échappent plus difficilement, parceque, leur corps étant plus foible & rempli d'une plus grande quantité d'impuretés, il eſt extrêmement diſpoſé à la corruption. Les femmes cachectiques, & dont les regles ſont ſupprimées, auſſi-bien que ceux qui ont la vérole, ou qui n'en ont pas été bien guéris, ſont aiſément attaqués de cette maladie, & n'en échappent qu'avec beaucoup de peine.

Il arrive ſouvent que la petite-vérole, la rougeole, la

fievre pourprée ou miliaire, dégénerent en fievre pétéchiale, par l'abus des cordiaux qu'on donne aux malades, & sur-tout par l'usage du vin, de la canelle & du sucre.

Pour se garantir de ces sortes de maladies, il faut éviter avec soin tous les lieux où l'air est renfermé, où il n'a pas une libre circulation, & où il est rempli de vapeurs & d'exhalaisons nuisibles, & entiérement privé d'élasticité. Il convient aussi d'éviter tout ce qui est nuisible aux forces, c'est-à-dire toute émotion violente, la tristesse, la frayeur, le chagrin, les études trop assidues, les veilles excessives, & l'usage immodéré des femmes. Il faut se garantir du froid pendant la nuit, manger peu, & des aliments sains, ne point prendre trop de café ni de liqueurs spiritueuses.

De tous les secours propres à écarter ces maladies, quand on y est exposé, comme dans les prisons & les lieux marécageux, c'est de boire le matin un coup de vin pur, & sur-tout de vin du Rhin, & faire usage le soir de la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux de Nénuphar,*
De Laitue, de chaque deux onces.
De Nitre purifié, vingt grains.
D'Eau de Canelle orgée, deux gros.
De Sirop de Limon, une once,

pour une dose, le soir en se couchant.

Quand, malgré ces précautions, on est attaqué de la fievre pétéchiale, voici la route que l'on doit suivre pour la guérir.

On commencera par donner au malade le lavement qui suit:

Prenez, *Des Feuilles de Mauve,*
De Guimauve, de chaque une poignée.
De Son,
De Graine de Lin, de chaque demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine. Passez le tout.

Ajoutez-y
De l'Electuaire Diaphœnic, une once.

Si le malade sent quelques envies de vomir, on lui donnera la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, quatre onces.*

D'Oxymel scillitique, deux onces.

Mêlez le tout ensemble pour une prise, ayant soin de boire beaucoup d'eau tiede, tant que le remede sera son effet. Le soir, on donnera sur les six heures la potion qui suit :

Prenez, *De Suc d'Alleluia*, ou *de celui d'Oseille, trois onces.*

De Diascordium, demi-gros.

De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout ensemble pour une potion, à prendre en une dose le soir.

Pour tisane, on donnera au malade de la limonade, de l'orgeat, ou simplement du sirop de vinaigre dans de l'eau.

On fera prendre en même temps, tous les jours, deux prises de la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses préparés, deux gros.*

De Nitre purifié, un gros.

De Cinabre naturel, demi-gros.

D'Antimoine diaphorétique, un gros.

Mêlez le tout pour en faire une poudre fine, dont on prendra un demi-gros le matin sur les neuf heures, & autant le soir sur les dix heures.

On continuera à maintenir la liberté du ventre, en répétant les lavements ci-dessus.

Quand la fievre sera un peu calmée, que la chaleur intérieure sera moindre, on pourra purger le malade de la maniere suivante :

Prenez, *De Tamarins, deux onces.*

De Follicules de Séné, deux gros.

De Sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un bon demi-setier d'eau, pour réduire à un verre.

Ajoutez ensuite

Deux onces de Manne.

Une demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour prendre en un verre.

Le ſoir de la médecine, on preſcrira le julep ſuivant :

Prenez, *D'Eau de Prime-vere*,
De Ceriſes noires, de chaque deux onces.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Sirop Diacode, ſix gros.

Mêlez le tout, pour une priſe en ſe couchant.

On réitérera la purgation ci-deſſus, deux jours après; car ces ſortes de fievres ne ſe terminent heureuſement, qu'autant qu'on évacue conſidérablement par le ventre.

Après la guériſon, le malade continuera pendant quelques jours l'uſage ſalutaire des boiſſons acides.

Quand les pétéchies ſe déclarent dans la petite-vérole ou dans quelques maladies éruptives, elles ſont ordinairement d'un très-mauvais préſage; elles indiquent, ou que la nature a trop d'action ou de vivacité dans l'effort qu'elle fait, ou qu'on l'a trop forcée avec les cordiaux & la chaleur extérieure du corps.

Il faut bien ſe donner de garde de vouloir pouſſer au dehors ces ſortes d'éruptions; il faut, au contraire, chercher à tempérer le mouvement du ſang par les boiſſons rafraîchiſſantes, comme l'eau avec le ſirop d'orgeat, ou l'eau d'amandes douces, les bouillons de poulet, les liqueurs rafraîchiſſantes, comme l'eau glacée; faire tenir le malade ſur ſon ſéant; lui ôter une partie de ſes couvertures; les lui ôter toutes même, s'il le faut, & ouvrir les fenêtres ou les portes, ſi le ſang ne ſe calme point. Si toutes ces précautions ne ſuffiſoient point pour tempérer la fougue du ſang, & qu'au bout de deux ou trois heures le malade ne fût point calmé & rafraîchi, on feroit uſage de la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau de Laitue*,
De Pourpier, de chaque deux onces.
De Nitre purifié, quinze grains.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un demi-gros.
De Sirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une doſe. On traitera enſuite ces

maladies éruptives, comme il est indiqué dans ces différents articles.

PETITE-VÉROLE, éruption de petits boutons d'abord rouges, dispersés par toute la peau, qui grossissent insensiblement pendant six à sept jours; ensuite ils viennent à suppuration, & se dessechent.

Cette maladie étoit inconnue du temps d'Hippocrate & de l'ancienne médecine. Elle parut d'abord en Egypte, du temps d'Omar, successeur de Mahomet. Puisque les Grecs n'en avoient aucune connoissance, il falloit que les Arabes l'eussent apportée de leur propre pays; & peut-être eux-mêmes l'avoient-ils reçue originairement de quelques régions orientales plus éloignées.

On distingue la petite-vérole en discrette & en confluente: dans la premiere espece, les grains sont distincts & séparés les uns des autres; quand les accidents sont peu considérables, on l'appelle *petite-vérole discrette*: dans la seconde espece, ou dans la confluente, les pustules se joignent ensemble, se confondent, ou sont entassées les unes sur les autres.

On distingue encore la petite-vérole en épidémique, & en endémique; la premiere vient dans certains temps, se répand sur le peuple, & attaque un grand nombre de sujets; la seconde dure toute l'année, & regne parmi le peuple, comme la fluxion de poitrine, & les autres maladies qui n'ont point de temps limité.

Symptômes de la Petite-Vérole discrette.

On reconnoît la petite-vérole discrette à un frisson & un tremblement qui est immédiatement suivi d'une chaleur très-forte, d'un mal de tête violent, & de douleur dans le dos, de vomissements, de sueurs abondantes dans les adultes, de douleurs dans les parties situées immédiatement au dessous du creux de l'estomac, quand on le presse avec la main; d'assoupissement & de stupeur, sur-tout dans les enfants, quelquefois de convulsions.

La petite-vérole discrette se déclare, pour l'ordinaire, le quatrieme jour inclusivement, à compter de celui que le malade se trouvoit mal, quelquefois un peu

après, mais rarement plutôt ; & pour lors les symptômes diminuent, ou même disparoissent tout-à-fait, de maniere que le malade se trouve passablement bien : il y a quelquefois dans les enfants & les adultes des sueurs qui continuent jusqu'à ce que les pustules commencent à mûrir.

Dans l'éruption, il s'éleve de petites pustules d'un rouge pâle, & aussi grosses que la tête d'une épingle, sur la face, le cou, la poitrine, & ensuite sur tout le corps. Pendant ce temps là, le malade est saisi d'un mal de gorge qui augmente à mesure que les pustules grossissent : ceci arrive vers le huitieme jour de toute la maladie ; pour lors l'intervalle que les pustules laissent, & qui auparavant étoit d'un blanc pâle, commence à devenir rouge & à s'enfler, à proportion du nombre des pustules. On y sent de la douleur & comme une espece de déchirement qui augmente de plus en plus, accélere l'inflammation & l'enflure, si bien qu'à mesure que la maladie fait plus de progrès, les paupieres se distendent, au point que le malade ne peut plus jouir de la lumiere : elles deviennent luisantes, & semblables à une vessie enflée ; les yeux se ferment quelquefois plutôt : le visage, les mains & les doigts s'enflent, les pustules du visage deviennent rudes & blanchâtres ; & à mesure qu'elles deviennent plus jaunes en murissant, celles des mains & des autres parties paroissent plus unies & plus blanches.

L'onzieme jour, l'enflure & l'inflammation diminuent considérablement ; & les pustules du visage & du reste du corps se desséchent & tombent par écailles. Elles disparoissent ordinairement le quatorzieme & le quinzieme jour : les éruptions des mains sont ordinairement plus opiniâtres & ne séchent que deux ou trois jours après les autres. Il reste ordinairement sous la peau, des fosses ou marques qui paroissent à mesure que les croûtes se détachent.

Symptômes de la Petite-Vérole confluente.

Les symptômes de la petite vérole confluente sont

à peu près les mêmes que ceux de la discrette : ils sont seulement plus violents.

La petite vérole confluente se déclare, pour l'ordinaire, le troisieme jour. Les pustules sont plus serrées : le malade ressent une douleur aiguë dans les reins & dans les lombes, un point de côté, de même que dans la pleurésie, quelquefois des douleurs dans les membres, comme dans le rhumatisme, enfin des maux de cœur, des vomissements & des douleurs à l'estomac. A mesure que la maladie augmente, les pustules, surtout celles du visage, ne grossissent point, comme dans la petite vérole discrette ; mais elles se joignent ensemble, & ne forment qu'une seule pustule rouge, continue, qui couvre entiérement le visage, & le fait plutôt enfler que dans la discrette ; tant qu'à la fin, toutes ces pustules paroissent comme une pellicule blanche & mince qui tient fortement à cette partie, & s'éleve un peu plus haut que la superficie de la peau.

Après le huitieme jour, cette pellicule devient insensiblement plus rude au toucher, & tire sur le brun, & non sur le jaune, comme dans la petite vérole discrette. La peau devient tous les jours plus rude & plus colorée ; & à la fin la pellicule se détache par écailles. Mais, lorsque la maladie a été violente, elle ne se sépare entiérement qu'au bout de vingt jours. Après que la pellicule, ou croûte qui couvroit le visage, est tombée, il ne reste aucune inégalité sur la peau ; mais il se forme sur le champ des écailles farineuses d'une nature très-corrosive, qui non-seulement laissent des marques beaucoup plus profondes que celles de la petite vérole discrette, mais encore des escarres qui défigurent le visage.

La petite vérole confluente est accompagnée de deux autres symptômes considérables, de la salivation dans les adultes, du flux de ventre dans les enfants. La salivation commence quelquefois en même temps que l'éruption, & quelquefois un ou deux jours après. Cette salivation ressemble à celle que le mercure excite ; elle est seulement moins fétide : dès l'onzieme jour, la salive

devient plus gluante, elle ſort avec peine; le malade eſt altéré, & touſſe en buvant : il rend la boiſſon par le nez; la ſalivation ceſſe, pour l'ordinaire, ce jour-là même : en même temps l'enflure du viſage commence à diminuer; mais les mains s'enflent, ou du moins doivent s'enfler.

La diarrhée, à laquelle les enfants ſont ſujets, eſt ordinairement plus tardive que la ſalivation : auſſi dure-t-elle plus long-temps; car elle ne finit ordinairement qu'avec la maladie, à moins qu'on ne l'arrête.

Dans ces deux eſpeces de petite vérole, la fievre eſt toujours très-violente, juſqu'au jour de l'éruption : elle diminue enſuite, juſqu'à ce que la ſuppuration commence à ſe faire; après quoi, elle ceſſe tout-à-fait.

La petite vérole attaque principalement les enfants, & ſur-tout au printemps & en automne. Les adultes en ſont quelquefois attaqués, mais beaucoup plus rarement.

On peut établir pour regle générale, que la petite vérole eſt d'autant plus bénigne & plus diſcrette, qu'elle tarde plus long-temps à paroître, & que la premiere maniere de compter les jours eſt trop équivoque pour pouvoir s'y fier. Si l'éruption paroît dans les premieres vingt-quatre heures, on peut compter qu'elle ſera très-funeſte; ſi elle ſe manifeſte trente ou trente-cinq heures après la premiere indiſpoſition, elle ſera extrêmement dangereuſe : elle l'eſt beaucoup moins, lorſqu'elle paroît au bout de quarante-ſept ou quarante-huit heures; l'on doit cependant s'attendre qu'elle ſera de l'eſpece confluente. Elle eſt, pour l'ordinaire, diſcrette, quand elle ne ſe manifeſte qu'au bout de ſoixante-dix, quatre-vingts heures. Les tempéraments bilieux, ceux qui ſont accoutumés à l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, des aliments échauffants, qui menent une vie extrêmement exercée, ont beaucoup plus à craindre de la petite vérole, que ceux qui menent une vie oppoſée. Ceux qui ont le ſang infecté de quelque virus vérolique ou cancéreux, en ſont plus maltraités que les autres.

La cauſe prochaine de la petite vérole eſt un miaſme ſubtil, répandu dans l'air, qui ſe communique ou par

l'atmosphere, ou par le contact immédiat avec quelqu'un qui est attaqué de cette maladie. Il semble même que nous portons dans le sang, en venant au monde, une impression particuliere qui nous rend plus ou moins susceptibles des effets de ce venin; & quand une fois nous avons payé ce tribut, nous en sommes débarrassés pour toujours: cependant il y a des sujets qui l'ont plusieurs fois; mais cela est rare.

La cure de la petite vérole se réduit à deux points, à prevenir la trop prompte assimilation de la matiere variolique dès le commencement, & à calmer le mouvement tumultueux des esprits, que l'inflammation des parties externes occasionne. Ainsi, quand la fievre est trop forte, que l'ébullition du sang est considérable, qu'il y a de violents maux de tête, il faut commencer par pratiquer la saignée au bras: & si le mal de tête subsiste, on en fera une autre au pied, selon la force & l'âge du malade; immédiatement après, on lui fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour tâcher de débarrasser l'estomac: on lui fera boire en même temps une tisane faite avec une décoction légere de racine de scorsonere. Si les douleurs des reins sont vives, on peut lui donner un lavement pour débarrasser ces parties, & pour leur donner plus de souplesse.

Quand la petite vérole est bénigne ou discrette, elle n'exige aucun remede particulier; il suffit de faire prendre la tisane que nous venons d'indiquer, & de donner de temps en temps quelques coups de vin & d'eau avec un peu de sucre. Cette maladie est si facile à traiter, que les gardes même suffisent dans ces sortes de cas.

Quand cette maladie s'annonce par une forte fievre, des maux de reins, des envies de vomir, & une chaleur considérable dans tout le corps, l'on commencera par faire saigner le malade au bras: on réitérera même la saignée dans le même jour, si les accidents sont toujours aussi violents. Immédiatement après, on fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour vuider l'estomac: pour tisane, on prescrira une boisson faite avec une décoction d'orge mondé, ou avec une cho-

pine d'eau dans laquelle on mettra un demi-ſetier de biere, la moins amere qu'on pourra trouver. On continuera cette boiſſon, juſqu'à ce que les ſymptômes ſoient calmés, que la violence de la fievre ſoit tombée, & que les douleurs, tant de la tête que des reins, ſoient appaiſées. On pourra même, ſi les douleurs des reins ſont vives, lâcher le ventre avec le lavement ſuivant:

Prenez, *De Son,*

De Graine de Lin, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans une chopine d'eau, & ajoutez-y

Un quarteron de Beurre frais.

Quand les douleurs & les accidents ſeront diminués, on fera prendre au malade pour boiſſon, une tiſane faite avec une once de ſcorſonere, bouillie dans une pinte d'eau, avec une pincée de lentilles.

Si l'on s'apperçoit que l'éruption ſe faſſe trop promptement, que la chaleur ſoit conſidérable, on fera ſortir du lit le malade: on le laiſſera promener dans ſa chambre, & on s'en tiendra à quelques verres de ſa tiſane par jour, & à du bouillon; car tout le myſtere de cette maladie conſiſte à bien ſéparer la matiere variolique du reſte du ſang; ce que la nature ne pourra point exécuter, ſi l'on précipite le mouvement du ſang, & ſi l'on bouleverſe toutes les humeurs. Ainſi, bien-loin d'accabler les malades de couvertures, de les tenir chaudement dans leur lit, de faire grand feu, & de leur faire boire du vin avec de la canelle, ou quelques autres liqueurs échauffantes, il faut chercher à les rafraîchir de toute façon.

Quand l'éruption commence à ſe faire, que l'on voit que les boutons ſemblent pointer & s'arrondir, que la fievre n'eſt point trop forte, on fait continuer au malade la tiſane ci-deſſus, & on lui fait prendre toutes les deux heures une cuillerée de la potion ſuivante:

Prenez, *Des Eaux de Scabieuſe,*

De Scorſonere, de chaque deux onces.

De Méliſſe ſimple, une once.

De Confection d'Hyacinthe, un gros.

D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros;
De Sirop d'Œillet,
De Limon, de chaque demi-once.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées, comme nous l'avons dit ci-dessus.

On continuera la tisane & cette potion, jusqu'à ce que l'éruption soit totalement faite; ce qu'on appercevra, quand les boutons commenceront à blanchir. Cependant, comme il survient alors une espece de petite fievre que l'on appelle *secondaire*, il faut être beaucoup plus réservé sur l'usage des cordiaux; on se contentera pour lors de donner de la tisane à l'ordinaire, & la décoction suivante :

Prenez, *De Quinquina concassé, deux gros.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, pour le réduire à pinte.

Ajoutez-y

De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop d'Œillet, une once.

Le malade prendra un verre de cette boisson, de trois heures en trois heures: le quinquina qui la compose est très-propre pour exciter la suppuration, &, par conséquent, pour faire mûrir les boutons; on continuera cette boisson jusqu'au moment de l'exsiccation, où l'on verra les pustules tomber par écailles.

Comme dans la suppuration la fievre est quelquefois violente, que le malade est agité d'insomnie, qu'il souffre beaucoup de démangeaisons & d'ardeur de la part de la matiere purulente qui se forme dans les boutons, il faut donner tous les soirs, tant que la suppuration dure, le julep suivant :

Prenez, *D'Eau distillée de Cerises noires, trois onces.*
De Sel sédatif, demi-gros.
De Sirop de Pavot, six gros

Mêlez le tout pour un julep, pour prendre le soir en une dose. Cette potion calme les douleurs, relâche la peau, favorise l'abord de la matiere vers les boutons, & fait ordinairement très-bien dans ces circonstances.

Quand la peau s'éleve par écailles, que la suppuration est terminée, qu'il n'y a plus de fievre ni d'acci-

dents, on purge le malade avec la médecine fuivante:

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*
De Rhubarbe concaffée, demi-gros.
De Sel d'Epfom, trois gros.

Faites bouillir le tout légérement dans un grand demi-fetier d'eau.

Paffez la liqueur, & ajoutez-y
Deux onces & demie de Manne,
pour prendre en un verre le matin à jeun. On répétera cette purgation le furlendemain.

Le malade s'accoutumera enfuite infenfiblement à l'air & à la nourriture, jufqu'à ce que fon vifage & fon corps foient totalement nettoyés.

Quand la petite-vérole eft confluente, ce que l'on connoît aux fymptômes que nous avons décrits ci-deffus, comme la fievre eft bien plus violente, les douleurs des reins bien plus confidérables, les vomiffements plus fréquents, il faut faigner le malade fur le champ au bras, & pratiquer enfuite la faignée au pied, donner immédiatement après, ou le lendemain matin, l'émétique en lavage, à la dofe de deux grains.

Pour tifane, le malade ne prendra que du petit-lait clarifié, les premiers jours, ou une boiffon faite avec une pincée de chiendent, deux gros de régliffe effilée, & une poignée de feuilles de bourrache bouillies dans une pinte d'eau.

Si le malade fe plaint de douleurs vives dans les reins, d'épreintes, d'envies d'aller à la felle, on lui donnera le lavement fuivant:

Prenez, *De Feuilles de Pariétaire,*
De Guimauve, de chaque une poignée.

Faites-les bouillir dans trois demi-fetiers d'eau, pour réduire à chopine. Ajoutez-y
Deux onces de Miel mercuriel,
pour un lavement, que l'on réitérera dans la journée, s'il eft néceffaire.

On aura foin de faire tenir le malade toujours affis dans fon lit, de le faire lever deux ou trois heures par jour, de ne point faire de feu dans fa chambre, à moins

qu'il ne fît trop froid, & de laiſſer petit-à-petit la nature faire l'éruption qu'elle médite avec tant d'appareil.

Si, malgré toutes ces précautions, la fievre étoit toujours violente, & que l'éruption ne ſe fît pas, on feroit une troiſieme ſaignée, & on mettroit le malade à l'uſage de la limonade extrêmement légere pour boiſſon; & on fera lever le malade le plus ſouvent qu'il ſera poſſible, comme nous l'avons dit ci-deſſus.

Quand la fievre de l'éruption ſera tombée, & qu'une partie des accidents ſera diminuée, on pourra pour lors mettre le malade à l'uſage de la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Racines de Scabieuſe, mondées & coupées par morceaux, une once.*
De Scorſonere, une demi-once.

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau réduites à pinte: faites-y infuſer enſuite
De Régliſſe, deux gros,
pour en prendre cinq ou ſi verres par jour.

Si l'éruption étoit trop lente, on pourroit l'aider, en appliquant aux cuiſſes deux larges emplâtres véſicatoires; & on pourroit placer le malade, pendant une heure, tous les jours, dans un bain d'eau chaude: rien ne relâche la peau avec plus de promptitude, & n'attire la matiere variolique avec plus de sûreté, que les bains; on feroit prendre en même temps au malade dans le bain, deux ou trois cuillerées de la potion qui ſuit:

Prenez, *D'Eaux diſtillées de Scabieuſe,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Menthe, une once.
De Canelle orgée, trois gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion.

On doit bien faire attention que, dans les confluentes, il y a preſque toujours dans l'eſtomac un vice particulier d'une matiere ſaburrale, qui s'unit avec celle de

la petite-vérole, en passant dans le sang, & qui traverse l'éruption; on en voit des preuves par la langue qui est chargée, par les mauvais goûts dans la bouche, par les envies de vomir, les vomissements ou la diarrhée: il faut absolument, dans ce cas, employer l'émétique en lavage, comme ci-dessus; autrement il est à craindre que l'éruption se fasse toujours mal, & qu'il y en ait une partie qui succede à l'autre, & qui dérange par conséquent le cours de la nature.

Quand l'éruption est faite, il survient ordinairement une fievre considérable qui déclare le temps de la suppuration. On doit pour lors, si la fievre est forte, ne point laisser subsister les vésicatoires, qui pourroient animer le feu de la fievre: on se dispensera de les ôter, quand la fievre sera moindre; on continuera la tisane, comme ci-dessus, & on fera prendre au malade la potion suivante:

Prenez, *De Quinquina concassé, un gros & demi.*
Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau, réduits à chopine; passez la liqueur. Ajoutez-y
De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop de Limon, une once,
pour prendre un verre toutes les quatre heures. On donnera en même temps la poudre qui suit:

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses,*
D'Antimoine diaphorétique, de chaque deux gros.
De Nitre purifié, demi-gros.
Mêlez le tout ensemble, pour en prendre douze grains toutes les heures, en buvant par dessus chaque prise un petit verre de tisane ordinaire.

Si les maux de cœur, les vomissements ou la diarrhée subsistent pendant la suppuration, il faudra évacuer le malade, de deux jours l'un, avec deux grains d'émétique en lavage.

Tous les soirs du jour où l'on donnera l'émétique dans la suppuration, ou toutes les fois qu'il y aura des douleurs vives, des démangeaisons insupportables, des maux de tête violents, on prescrira le julep qui suit:

Prenez, *D'Eau de Laitue,*

D'Eau de Pourpier, de chaque deux onces.
De Sirop Diacode, six gros,
pour une prise.

Quand la suppuration sera terminée, & que le malade n'aura plus de fievre ni de douleur, on continuera les remedes que nous venons de prescrire, jusqu'à ce que la peau devenue plus souple se relâche, que les boutons se dessechent, & tombent par écailles ; après quoi on purgera le malade trois ou quatre fois, comme nous l'avons dit dans l'article de la *Petite-Vérole discrette.*

Deux symptômes, qui accompagnent les petites-véroles confluentes, sont la salivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfants : ils méritent une attention continuelle, parce que, quand ils s'arrêtent, & qu'ils se suppriment tout d'un coup, le malade est bientôt emporté. Il faut, autant que l'on peut, favoriser la sortie de la salive & de l'humeur des glandes intestinales qui coule par le ventre. Dans les adultes, quelquefois la salivation se supprime ; mais les mains se gonflent & se boursoufflent : ce nouveau symptôme empêche les effets funestes de la suppression de la salivation. Il vaut beaucoup mieux cependant, que l'humeur prenne son cours par les glandes salivaires, parce qu'elle se fait plus aisément jour au dehors : ainsi il faut éviter de donner des narcotiques, quand cette évacuation est arrêtée ; tel est le julep que nous avons prescrit tous les soirs, qui a la propriété, ainsi que toutes les préparations d'opium, de supprimer toutes les évacuations ; ce qui par conséquent empêcheroit l'écoulement de cette humeur abondante & salutaire. Il en est de même de la diarrhée des enfants, que l'on doit plutôt favoriser par les lavements, les émétiques & les purgatifs, que de l'arrêter par les potions calmantes & narcotiques.

Quand la salivation se supprime, il faut la rappeller, en mettant des vésicatoires à la nuque ou proche les oreilles ; & il faut gargariser le malade souvent dans la journée, avec le mélange suivant :

Prenez, *De Suc de Cresson de fontaine,*

De

De Suc de Trefle d'Eau, de chaque deux onces.
D'Esprit de Cochléaria, quinze gouttes.
De Sirop anti-scorbutique, une once.

Mêlez le tout ensemble pour un gargarisme, dont on mettra deux cuillerées dans un verre d'eau, pour se gargariser souvent dans la journée.

On pourra faire usage en même temps de la poudre qui suit, si la fievre n'est point violente :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Mercure doux, six grains.
De Sel de Duobus, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble, pour faire une poudre dont le malade prendra vingt-quatre grains toutes les deux heures.

Quand la salivation est trop abondante, & qu'il est à craindre que la suppuration ne soit trop foible, & que le malade n'en soit pas mieux, on peut la détourner, en lui faisant prendre un verre ou deux de la tisane suivante :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, un gros.

Faites-les bouillir légérement dans une chopine d'eau: passez la liqueur, pour en prendre deux ou trois verres, à deux heures de distance l'un de l'autre.

Au reste, la salivation & la diarrhée sont des symptômes toujours très-graves ; & on ne sçauroit mieux faire, dans ces sortes de cas, que d'appeller un médecin sage & prudent, qui dirige les remedes nécessaires.

Nonobstant la division que nous avons faite de la petite-vérole en discrette & en confluente, il y en a encore d'autres especes : telles sont la discrette simple, la discrette maligne, la confluente simple, & la confluente maligne.

De la Discrette simple.

Elle differe de l'autre, en ce que tous les accidents qui la devancent, cessent aussi-tôt après l'éruption. Ces accidents sont, pour l'ordinaire, un grand abattement, une fievre vive, des assoupissements, des maux de tête,

des douleurs dans la région des reins, des envies de vomir, & des vomissements.

Le médecin doit d'abord faire saigner le malade au bras, en cas qu'il soit appellé de bonne heure ; sinon il fera faire la saignée au pied : il prescrira aussi au malade une grande quantité de tisane légere, faite avec la racine de scorsonere, le chiendent & la réglisse : il lui fera donner des lavements d'eau simple, si la fievre est vive, ou composés d'une décoction émolliente, avec le lénitif ou la casse mondée; on fera les bouillons avec le veau & la volaille.

Lorsque le redoublement sera sur sa fin, on donnera un vomitif : supposé qu'il n'ait pas produit des évacuations suffisantes, on aura soin de les soutenir par quelque purgatif doux.

Dans cette espece de discrette simple, on doit soutenir les malades par une nourriture plus forte & plus abondante que dans les autres especes ; on rendra les bouillons plus succulents, en y ajoutant du bœuf : on y mêlera du riz passé ; & on leur permettra même l'usage des potages, lorsqu'il n'y aura point de fievre.

Si l'on voit que les boutons ne se remplissent pas comme ils le devroient, si le cercle de la base devient de couleur pâle, & le pouls petit & fréquent, il y aura lieu de croire que le sang s'est épaissi ; pour lors on lui fera prendre la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux distillées de Scorsonere & de Bourrache, de chaque deux onces.*
D'Antimoine diaphorétique,
D'Yeux d'Ecrevisses, de chaque demi-gros.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Confection d'Hyacinthe, deux gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre par cuillerées, d'heure en heure.

Supposé que le ventre ne soit pas libre, on fera prendre quelques lavements au malade ; quand il sera fort agité, on lui prescrira six gros de sirop diacode : du reste, c'est le même traitement que nous avons indiqué ci-dessus dans la petite-vérole discrette.

De la Discrette maligne.

Dans la seconde espece, qui est celle des petites-véroles discrettes malignes, les accidents sont en grand nombre & dangereux ; le malade est agité d'une fievre ardente & continue : il tombe dans un extrême accablement; sa peau devient seche & brûlante ; on lui trouve un battement considérable dans les arteres carotides, & beaucoup de roideur dans les tendons; les yeux sont animés, brillants, & l'on apperçoit sur la conjonctive plusieurs vaisseaux lymphatiques qui paroissent être remplis de sang ; il souffre une douleur considérable dans les reins, un mal de tête ou violent, ou médiocre, le plus souvent sans rêverie, sans assoupissement & sans envie de dormir : tels sont les symptômes qui, dans cette espece de petite-vérole, naissent ordinairement avec l'éruption. Ces symptômes cessent ordinairement après l'éruption ; mais la fievre, dont l'ardeur avoit paru d'abord se modérer, se rallume bientôt après, & est masquée, sur-tout en tierce, par des redoublements violents : elle ne discontinue point ; elle entretient les accidents les plus considérables, & en attire souvent de nouveaux : en effet, les malades éprouvent alors des insomnies cruelles, des rêveries légeres, des inquiétudes, des saignements de nez, principalement dans les redoublements, & souvent des sueurs très-abondantes, qui n'empêchent pas néanmoins sa peau d'être toujours brûlante & d'une chaleur âpre & seche.

La fievre & les autres accidents augmentent dans le temps de la suppuration ; & pour lors les malades tombent dans de grandes agitations, dans des rêveries violentes & dans des mouvements convulsifs : cependant les grains ou boutons ne laissent pas de rester toujours élevés, & de conserver un bon caractere.

On commencera la curation par la saignée au bras, si on est appellé dans les premiers moments de l'éruption, & avant l'éruption même; sinon on fera celle au pied. On fera boire au malade une tisane faite avec la racine de chicorée sauvage, le chiendent & la réglisse : on

lui fera prendre, de trois en trois heures, des apozêmes délayants, & on débarrassera les intestins par quelques lavements convenables. Sur la fin du redoublement, on placera deux grains d'émétique en lavage: si l'évacuation n'est pas assez abondante, on soutiendra l'action du vomitif par le secours d'un purgatif doux; & on donnera, de trois en trois heures, la potion absorbante décrite à l'article ci-dessus.

Si l'on découvre qu'il y ait encore nécessité de provoquer le vomissement, pour éviter les sueurs abondantes & colliquatives, les violents redoublements de la fievre, les hémorrhagies, les suppressions d'urine, & les autres accidents qui surviennent par cette espece de petite-vérole maligne.

Si l'humeur paroît se porter au cerveau avec violence, on peut faire une saignée au pied.

Au reste, dans tous les temps de la petite-vérole discrette maligne, & pendant la suppuration même, lorsque le malade a le ventre bouffi, qu'il y sent des grouillements, on doit lui ordonner des lavements d'eau simple, lui faire prendre de la tisane de scorsonere en abondance; & se conduire, dans le reste du traitement, comme nous l'avons dit au sujet de la petite-vérole discrette simple.

De la Petite-Vérole confluente simple.

La petite-vérole confluente simple est celle dans laquelle la fievre & les autres symptômes cessent tout-à-fait, ou diminuent considérablement après l'éruption, mais reviennent avec violence dans le temps de la suppuration, & quelquefois avec inflammation. Quelque difficile qu'il soit de connoître, dès le commencement de la maladie, s'il se fait quelque engorgement dans les vaisseaux lymphatiques, voici cependant quelques signes qui peuvent le faire conjecturer:

Si le malade n'a pas d'abord été saigné suffisamment, & s'il a pris des cordiaux vifs & brûlants;

Si, après l'éruption, il est plus assoupi qu'il ne devoit l'être;

S'il sent un bourdonnement & un bruit continuel dans les oreilles ;

Si, pendant les assoupissements, il lui survient des rêveries légeres & fréquentes ;

S'il est fort inquiet & fort agité ;

Si le ventre est bouffi & gonflé, quoiqu'on l'ait débarrassé par les lavements ;

Si la langue est fort seche ;

Si les urines coulent en très-petite quantité, & si elles sont fort colorées ;

Si les boutons ne s'élevent point assez, c'est-à-dire, s'ils sont plats ou enfoncés dans leur centre.

La premiere précaution qu'on doit prendre contre les accidents de cette maladie, c'est la saignée répétée une ou deux fois au bras, selon le besoin, ensuite passer à celle au pied. Les purgatifs & les vomitifs doivent être prescrits, comme nous l'avons dit ci-dessus. On rendra le sang fluide par la tisane prise en abondance, & par les apozêmes délayants & apéritifs avec la bourrache, la buglose, la scolopendre & la chicorée sauvage, auxquels on ajoutera sur chaque pinte deux grains de tartre stibié. Pendant tout le cours de la maladie, on ne donnera que des bouillons faits avec le veau, le poulet & autres volailles: on pourra y mêler quelques cuillerées de crême de riz. Dans les premiers jours de l'éruption, il arrive quelquefois que les boutons sont moins élevés qu'ils ne devroient l'être : pour lors, au lieu d'émétique, on y mettra l'antimoine diaphorétique, à la dose d'un gros sur une pinte ; ou l'on fera une composition de la maniere suivante :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, un gros.*
D'Antimoine diaphorétique, demi-gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, vingt-quatre grains.
De Kermès minéral, deux grains.

Mêlez le tout ensemble pour trois prises, à quatre heures de distance l'une de l'autre.

Si les urines se suppriment, on ajoutera dans l'apozême, au lieu d'antimoine diaphorétique, vingt grains de nitre. Les lavements sont aussi très-utiles dans cette

petite-vérole, sur-tout lorsqu'on sent des tranchées, des bouillonnements, des coliques & des flux de ventre.

De la Petite-Vérole confluente maligne, appellée Crystalline.

Cette maladie est précédée d'une fievre assez vive, d'un dévoiement séreux très-considérable, de maux de tête, d'une très-grande altération : la peau est d'un blanc pâle, & toutes les parties légérement bouffies. Quand l'éruption commence, les boutons paroissent d'un rouge pâle ; ils s'élevent plus vîte & plus haut ; ils deviennent plus gros que dans les autres especes. Le cercle qui est à la base de chaque bouton, conserve toujours une couleur plus pâle : la pellicule qui renferme l'humeur est très-mince. Plusieurs grains se joignent souvent ensemble, & forment une grande vessie remplie de sérosité : lorsqu'on la perce, & qu'on en fait sortir l'humeur séreuse, la peau qui est dessous paroît pâle, ainsi que le cercle des boutons ; toutes les parties se gonflent extraordinairement, & même participent de l'œdême ; enfin la fievre maligne, qui survient quelquefois, se manifeste par des convulsions, des délires & des assoupissements.

Un des principaux accidents qui paroissent dès le commencement des petites-véroles crystallines, est un dévoiement où les matieres sont crues, séreuses, ou d'une couleur verdâtre ou blanchâtre.

On commencera par faire vomir le malade avec la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Mélisse,*
De Menthe, de chaque deux onces.
D'Ipécacuanha, dix-huit grains.
De Sirop Magistral, une once,
Mêlez le tout, pour une prise.

Lorsque le malade aura été suffisamment évacué par ce vomitif, on lui fera prendre les bols qui suivent :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, un gros.*
D'Yeux d'Ecrevisses,

D'Antimoine diaphorétique, de chaque demi-gros.
De Corne-de-Cerf, philosophiquement préparée, un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher, pour en faire des bols du poids de douze grains: on en donnera un avant chaque bouillon, que l'on prendra de trois en trois heures. Le jour suivant, on purgera le malade de la maniere qui suit:

Prenez, *De Catholicon double, deux onces.*
De Sirop de Chicorée, composé de Rhubarbe, une once.

Faites fondre le tout dans trois onces d'eau de menthe, pour une prise.

On prescrira, quelques heures après l'effet du purgatif, la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*
De Menthe, une once.
De Fleurs d'Orange, demi-once.
De Craie de Briançon, un gros.
De Cachou en poudre, demi-gros.
De Sirop de Limon, une once,

pour prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure.

On ne doit pas regarder le dévoiement comme un mal, pourvu cependant qu'il ne soit pas trop violent, qu'il n'empêche pas les boutons de s'élever ou de grossir, & qu'il ne fasse point naître d'autres accidents. S'il venoit à cesser tout-à-fait, ou à diminuer même considérablement, ensorte que le ventre devînt bouffi, il faudroit le rappeller par des lavements doux, & retrancher tous les remedes qui pourroient lui faire obstacle.

On continuera ce traitement, jusques & pendant la suppuration; mais, lorsqu'elle sera sur sa fin, si la fievre paroît, ou si le dévoiement continue, on aura recours aux purgatifs convenables: il faudra cependant les différer plus long-temps que dans les autres especes de petites-véroles, parce que, dans celle-ci, l'humeur renfermée dans les boutons s'épaissit toujours plus lentement: enfin, pour empêcher qu'elle n'entre-

tienne la fievre, en se mêlant avec la masse du sang, on aura soin, dès que la suppuration sera toute achevée, de couper les boutons de tout le corps, à l'exception de ceux du visage.

On terminera le traitement par faire prendre au malade des crêmes de riz, d'orge, de gruau, & par un usage continué pendant long-temps de la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*
De Nitre purifié, un gros.
De Farine de Riz, deux gros.

Mêlez le tout, pour en prendre vingt grains toutes les quatre heures, en buvant par dessus le bouillon suivant :

Prenez, *De Tranche de Bœuf, une livre.*
Un vieux Coq.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour en faire du bouillon : ajoutez-y, à la derniere demi-heure,

De Riz, deux cuillerées.
De Racine de Guimauve, deux onces.
De Feuilles de Bourrache,
De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

Passez le tout, pour en faire du bouillon, dont le malade prendra une tasse après sa poudre.

Comme, dans cette espece de maladie, le sang est extrêmement dissous, qu'il tourne tout en eau, & que, par conséquent, il est à craindre qu'il ne survienne quelque hydropisie, diabetes ou fievre colliquative, on prescrira au malade le bouillon qui suit, qu'il continuera pendant huit jours.

Prenez, *De Rouelle de Veau, une livre.*
Des Limaçons, que l'on aura fait dégorger dans l'eau, douze.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau : ajoutez, à la derniere demi-heure,

Des Feuilles de Bouillon-blanc,
De Guimauve, de chaque une poignée.

Passez le tout, & ajoutez dans chaque bouillon une cuillerée de crême de riz, que l'on aura fait cuire dans de l'eau. Le malade prendra trois de ces bouillons par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

Maniere de remédier aux symptômes fâcheux qui arrivent dans toutes les Petites-Véroles.

Dans l'ébullition, la fievre ardente & vive, une peau séche, dure & douloureuse, le battement des arteres carotides, l'inflammation des yeux, les vomissements violents, les coliques & les tranchées considérables, sont des signes très-fâcheux : on y remédie par les saignées faites au bras & au pied, par les boissons délayantes, comme le petit-lait ; par l'usage de l'émétique placé à propos, par les lavements ; & généralement par tous les remedes qui conviennent dans l'inflammation.

Dans le temps de l'éruption, si elle se fait trop promptement, comme dans l'espace de vingt-quatre ou trente heures ; si le gonflement du visage & de la tête sont considérables, que les tendons soient roides & sans mouvement, les sueurs abondantes ; que les boutons soient plats, & qu'ils laissent dans leur intervalle une éruption érysipélateuse ; que les urines soient troubles ou épaisses, on peut dire que la maladie sera très-dangereuse. Le péril n'est pas moins grand, lorsque les boutons sur le visage sont si confluents, qu'ils ne paroissent former qu'un seul grain ; & lorsque la salivation, qui doit survenir les premiers jours de l'éruption, ne fournit que des crachats épais & gluants.

Il faut, en ce cas, comme nous l'avons déja dit, faire lever le malade, tempérer son sang par les boissons & les lavements, lui donner les poudres absorbantes, que nous avons prescrites ci-dessus ; &, s'il y a quelques preuves que l'estomac soit chargé de glaires ou de matiere putride, on évacuera le malade par le moyen de l'émétique.

Dans la suppuration, si les symptômes, qui avoient disparu après l'éruption, se renouvellent tout-à-coup

dans le temps de la ſuppuration ; ſi leur violence eſt encore conſidérable, le malade ſera dans un extrême danger. Quand l'humeur renfermée dans les boutons eſt trop claire, il eſt à craindre qu'il ne reſte dans le ſang une partie du pus, qui le faſſe tourner en diſſolution. La noirceur des boutons eſt le plus ſouvent un ſigne très-funeſte : il en eſt de même, quand ils s'applatiſſent tout d'un coup. Dans les dévoiements qui ſurviennent, ſi les évacuations ſont fort ſéreuſes & verdâtres, on ne peut en tirer qu'un pronoſtic peu favorable ; mais, ſi elles ſont épaiſſes, bilieuſes, & ſemblables à une eſpece de purée, elles ne ſont que ſalutaires, pourvu qu'on ne voie point alors les boutons s'applatir. Quand la ſalivation s'arrête bruſquement, que les glandes de la ſalive s'engorgent & ſe tuméfient, & que les mains ne ſe gonflent point, la vie du malade eſt en grand danger.

Quand tous ces accidents ſubſiſtent pendant la ſuppuration, il faut redoubler l'attention, & employer tous les remedes que nous avons indiqués dans toutes ces circonſtances, comme de placer l'émétique à propos, de rappeller la ſalivation par les gargariſmes, les cataplaſmes & les véſicatoires, de la détourner par le bas, par le moyen des lavements & des purgatifs doux. Si la ſuppuration ſe fait lentement, on mettra en uſage la tiſane de quinquina, décrite ci-deſſus. Dans le dévoiement on donnera les poudres abſorbantes, & les potions calmantes, dont nous avons donné les compoſitions : & on fera prendre au malade beaucoup de boiſſons avec la tiſane de ſcorſonere & le nitre.

Rarement la deſſication produit des accidents funeſtes : néanmoins il arrive quelquefois que les boutons ſont ſi ſerrés les uns contre les autres, qu'il ſe forme ſur la peau une croûte épaiſſe que la matiere varioleuſe ne peut percer ; ce qui occaſionne la rétention du pus, ce qui fait qu'il creuſe & produit des cavités difformes, & que le malade reſſent quelquefois des tiraillements & des douleurs cruelles ; il faut, en ce cas, faire une ſaignée au bras, mettre le malade dans les bains chauds, & lui faire prendre même, le ſoir, une once de ſirop diacode, pour détendre la peau, & faciliter la

sortie du reste de la matiere contenue dans les boutons.

Plan de conduite dans les Petites-Véroles mal traitées.

Le préjugé est si grand parmi le peuple, au sujet des cordiaux dans la petite vérole, qu'on les donne sans jugement & sans intelligence à tous ceux qui sont attaqués de cette maladie : aussi arrive-t-il que l'on pousse à la peau la matiere varioleuse, lorsqu'elle est encore crue, & qu'elle n'a subi aucune coction. Le sang, déja trop échauffé par la vivacité de la fievre, se dissout, & se présente à la peau sous la forme d'éruption miliaire ou pétéchiale ; ce qui est d'un très-mauvais présage : d'un autre côté, la partie séreuse du sang, poussée par les cordiaux vers la peau & les urines, rend les humeurs épaisses & visqueuses, trouble l'effort de la nature, & l'empêche de séparer du sang la matiere varioleuse, comme elle auroit pu le faire.

On reconnoît que la petite vérole a été poussée trop vîte, quand on voit que la peau est couverte de taches rouges ou noirâtres, que les boutons sont petits, grisâtres ou lymphatiques, quand le pouls est petit, étouffé : on peut aussi s'en assurer, en s'informant de la maniere dont on a conduit le malade, & en demandant si l'on a fait grand feu dans sa chambre, si on l'a chargé de couvertures le premier jour, si on lui a fait boire du vin & de la canelle, ou des eaux spiritueuses ; s'il est d'un tempérament bilieux, s'il est dans la jeunesse & sujet aux passions vives, & si enfin l'éruption a été faite avant les deuxieme ou troisieme jour.

Il ne faut point balancer pour lors de rafraîchir l'air de la chambre par degrés, d'ôter les couvertures au malade, de lui donner les lavements rafraîchissants, de cesser sur le champ l'usage des cordiaux, & de lui donner pour boissons de l'orgeat, ou même de la limonade ; de le faire sortir de son lit, s'il peut rester debout ou assis ; d'éviter soigneusement les narcotiques, comme très-funestes dans cette occasion, parce qu'ils dissolvent le sang, & en augmentent l'acrimonie.

Quand, par les remedes que nous venons d'indiquer, on aura calmé les principaux accidents, qu'on verra les boutons s'arrondir & s'élever, que la chaleur brûlante du corps se dissipera, que les taches rouges qui étoient sur la peau disparoîtront, que le mouvement du sang sera plus doux & plus tranquille, en un mot, que l'éruption se fera paisiblement, on quittera le régime rafraîchissant, pour faire prendre au malade une tisane de scorsonere & de lentille : on se conduira ensuite, dans le reste de la maladie, comme nous l'avons dit en traitant de la curation de la petite vérole.

On s'abstiendra, pendant tous le temps que l'on prescrira les rafraîchissants, de donner des bouillons épais & succulents: on se contentera de prescrire de l'eau de poulet; on passera ensuite à l'usage des bouillons plus restaurants.

Il arrive quelquefois, quoique plus rarement, que les saignées multipliées, les lavements, & la diete faite mal-à-propos, font un tort considérable à l'éruption de la petite vérole, parce que, quoiqu'il faille tempérer le sang & calmer la fievre, il faut cependant se donner bien de garde de trop rafraîchir, parce que l'on diminueroit pour lors l'effort nécessaire de la fievre, qui ne pourroit plus porter à la peau cette matiere varioleuse, qui doit y être poussée.

On reconnoit que le malade a été trop rafraîchi, par l'examen de la conduite que l'on a tenue, par l'inspection du tempérament du malade qui est foible, lâche, efféminé ; par son âge, si c'est un enfant, par exemple ; ou par son sexe, si c'est une femme ; enfin par la qualité du pouls qui est mou & foible, & par le calcul que l'on fait du jour où s'est faite l'éruption, qui est, en ce cas, trop tardive, comme après le cinquieme, le sixieme & le septieme jour.

Il faut pour lors prendre un chemin tout opposé à celui que nous venons d'indiquer, mettre le malade dans son lit, le bien couvrir, faire grand feu dans sa chambre, lui donner pour boisson une tisane faite de la maniere suivante.

Prenez, *Des Racines de Scabieuse,*
De Scorsonere, de chaque une once.
De Lentilles, deux cuillerées.
De Fleurs de Coquelicot, une pincée.

Faites bouillir le tout légérement dans une pinte d'eau; laissez-le ensuite infuser chaudement près du feu, pendant une demi-heure, en couvrant le vaisseau exactement: on en prendra un verre toutes les heures.

On prescrira en même temps la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux de Mélisse,*
De Chardon-bénit, de chacune deux onces & demie.
De Canelle spiritueuse, demi-once.
De Confection Alkermès, deux gros.
D'Esprit volatil de Corne-de-Cerf, trente gouttes.
De Lilium de Paracelse, demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que l'éruption se fasse.

On appliquera en même temps sur les cuisses les vésicatoires, & on plongera le malade dans le bain, en tenant l'eau aussi chaude qu'il pourra la supporter.

Quand l'éruption commencera à paroître, on achevera le traitement, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Quand la petite-vérole s'annonce par des convulsions violentes, (ce que l'on voit ordinairement dans les enfants qui ont trop fait usage des cordiaux,) il faudra les rafraîchir par quelques lavements, & leur donner la poudre suivante:

Prenez, *De Craie de Briançon, deux gros.*
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Vers de terre, trente-six grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en donner dix grains à l'enfant, d'heure en heure, en lui faisant prendre la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Cerises noires, deux onces.*

De Sel sédatif, demi-gros.
De Sirop de Stœchas, une once,
pour prendre en deux doses, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Quand les enfants auront des dévoiements de matieres verdâtres, accompagnés de tranchées & de douleurs vives, on prescrira la poudre ci-dessus.

Collyre contre l'inflammation des yeux dans la Petite-Vérole.

Prenez, *De la Pulpe de Pomme cuite devant le feu.*
Délayez-la dans un peu de lait, & ajoutez-y
Une demi-pincée de Fleurs de Safran,
pour appliquer chaudement sur les yeux malades; ou, si l'on aime mieux, on se servira d'une décoction d'une once de racine de guimauve dans une pinte de lait.

Gargarisme contre la Chaleur de la gorge dans la Petite-Vérole.

Prenez, *De l'Orge entier, deux pincées.*
Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau commune, que vous réduirez à une chopine; coulez le tout, & ajoutez-y
Du Sirop de Mûres, une once & demie.
Du Crystal minéral, un gros,
pour un gargarisme, dont on se servira plusieurs fois par jour.

Quand les maux de gorge seront violents, il faudra faire avaler au malade, le sixieme ou le septieme jour de l'éruption, quelques morceaux de croûte de pain, qu'il ne fera que briser & mâcher à demi, afin que, passant par le canal du gosier, il puisse faire crever les pustules.

Remede contre le bouchement du nez.

Lorsque le malade a le nez bouché par les grains desséchés de la petite-vérole, qu'il ne peut pas respirer librement, lorsqu'il y sent de la douleur causée par le gonflement, on peut appliquer dessus un peu d'huile ou d'onguent rosat; ensuite de quoi, quand les

croûtes seront ramollies, on débouchera les narines avec un cure-oreille.

Précautions contre les impressions de la Petite-Vérole sur le visage.

Une attention nécessaire, sur-tout pour les filles & les femmes, sera de prévenir le ravage que fait ordinairement la petite-vérole sur le visage, par les trous qu'elle y cause, & par la difformité des cicatrices qu'elle y laisse. Aussi-tôt que les grains de la petite-vérole commenceront à blanchir, on bassinera le visage, soir & matin, avec l'eau d'orge tiede & l'huile d'amandes douces : ce liniment appaisera la démangeaison, sans empêcher néanmoins que les grains parviennent à un juste degré de maturité. On pourra aussi avoir recours à la pommade qui suit :

Prenez, *D'Huile des quatre Semences froides, deux onces.*

De Blanc de Baleine bien choisi, deux gros.

De Cire-vierge, trois gros.

Faites fondre le tout au bain-marie, & le passez.

Ensuite vous le mêlerez avec une cuiller de bois, & vous le mettrez par petits morceaux très-minces dans un mortier de marbre.

Battez le tout, pendant trois ou quatre heures, avec un pilon de bois, en y versant, de temps en temps, un peu d'eau de fontaine bien claire.

Ajoutez-y ensuite

Quelques Cuillerées d'Eau de Fleurs d'Orange.

Lorsqu'il sera temps d'employer cette pommade, il faut en prendre au bout d'une plume, & en frotter légérement tous les boutons du visage : on doit en commencer l'usage dès que la plus grande partie des boutons, ayant achevé de suppurer, paroîtra toute blanche ; ce qui arrive ordinairement à la fin du septieme jour : cependant il n'y auroit aucun danger de s'en servir avant la fin même de la suppuration. Ce liniment se réitere plusieurs fois par jour, & doit être appliqué toutes les fois que le visage deviendra sec : on est pour

lors nécessairement obligé de le renouveller, pour empêcher, autant qu'il est possible, que la pellicule extérieure du bouton ne se desseche, & ne se durcisse trop vîte.

Le soin le plus essentiel, pour bien préparer cette pommade, est de la battre très long-temps, dans la vue de bien incorporer toutes les drogues qui la composent, & de la rendre très-blanche & très-légere.

Elle peut se conserver plusieurs jours, sans se corrompre, pourvu qu'on la tienne dans un lieu frais. Supposé qu'elle vînt à trop s'épaissir, il faudra la battre une seconde fois dans le mortier, observant d'y mêler, de temps en temps, quelques gouttes d'eau; mais si elle devient jaune, & qu'elle contracte quelque mauvaise odeur, on ne pourra se dispenser d'en faire de la nouvelle, pour en user ainsi que de la premiere.

Après s'en être servi jusqu'au huitieme ou neuvieme jour, on appliquera sur tout le visage une purée de lentilles, de l'épaisseur d'un écu : on l'y laissera jusqu'à ce qu'elle se desseche, & tombe d'elle-même par écailles; ce qui arrivera dans l'espace de vingt-quatre heures ou de deux fois vingt-quatre heures. Cette purée fait de très-bons effets, en ce que, se chargeant de pus, elle fait tomber les pustules plus promptement: elle empêche aussi que la matiere ne fasse impression sur les chairs, ne les creuse, & n'y laisse des marques désagréables & difformes.

On peut encore prendre une autre précaution, qui n'est pas moins utile que toutes celles que nous venons de prescrire; c'est, quand les boutons sont fort gros, & quand le pus qu'ils contiennent ne peut pas se faire jour au dehors, de les ouvrir avec des ciseaux, pour empêcher que le pus ne creuse davantage. Cette méthode est quelquefois si utile, qu'elle suffit pour appaiser les douleurs, pour diminuer la fievre, & accélérer le dessêchement.

PHAGÉDÉNIQUE :-(*ulcere*) épithete qu'on donne à des ulceres malins, qui mangent & rongent les chairs voisines. *Voyez* ULCERES.

PHIMOSIS, f. m. maladie du prépuce, qui consiste dans

dans un resserrement si considérable, qu'il ne peut se renverser pour découvrir le gland: c'est un vice opposé au paraphimosis.

Cette maladie est ordinairement accompagnée de douleurs vives, de rougeur, de tumeur, de chaleur, & de tous les signes qui caractérisent l'inflammation.

Les jeunes gens, ceux qui n'ont point encore éprouvé l'acte vénérien, qui ont des érections fréquentes & considérables, sont sujets au phimosis.

Cette maladie prend sa source ou d'une tumeur qui s'est formée à la verge, ou de la mauvaise conformation du prépuce, qui est trop étroit: quelquefois aussi il est occasionné par quelques maux vénériens, qui gonflent la verge extraordinairement.

Le phimosis est quelquefois si peu de chose, qu'il n'exige aucune opération: il ne faut simplement qu'insinuer un peu d'huile ou de beurre, pour donner à ces parties de la souplesse & de la flexibilité.

Quand le phimosis est produit par quelque tumeur vénérienne, on y remédie par les remedes convenables; &, pour l'opération, l'on à recours au chirurgien. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, à l'article PHIMOSIS.

PHLÉBOTOMIE, s. f. saignée, ou l'art de saigner, en ouvrant la veine. *Voyez* SAIGNÉE.

PHLEGMON, s. m. inflammation ou tumeur inflammatoire, arrondie, tendue, ferme, accompagnée de douleur, de rougeur, & de pulsation; causée par une abondance de sang, arrêtée & accumulée par fluxion dans une partie, & qui occupe non-seulement les téguments, mais aussi les muscles.

On reconnoît le phlegmon, lorsque la tumeur est plus profonde, plus large, plus rouge, extrêmement chaude & moins élevée: on sent à la circonférence des douleurs spastiques & lancinantes. Cette espece d'inflammation dure plus long-temps que l'érysipele. Cette tumeur n'est pas propre à tourner en pus, & dégénere aisément en ulcere fistuleux. Elle est accompagnée & précédée souvent de mouvement fébrile, de frisson, d'ardeur & de chaleur: elle survient ordinairement

dans les parties charnues & spongieuses. Ce qui est très-digne de remarque, c'est qu'elle a son siege principalement dans le bras, l'avant-bras, la jambe & la cuisse.

Au reste, cette espece d'inflammation se traite par les saignées, les délayants, lès lavements, les fomentations, les cataplasmes, & généralement tout ce qui peut détendre & relâcher. *Voyez* INFLAMMATION PHLEGMONEUSE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

PHLOGOSE, f. f. inflammation interne ou externe, ardeur & chaleur contre nature, sans tumeur: c'est le premier degré de l'inflammation.

Cette maladie est de très-peu de conséquence, & n'exige presque point de remede: quand elle est assez considérable pour exciter un dérangement dans le corps, elle se traite comme l'inflammation.

PHLYCTÊNES, f. f. pl. pustules ou petites vessies qui s'élevent sur la superficie de la peau, qui contiennent une sérosité ou sanie séreuse, jaunâtre, blanchâtre ou sanguinolente: telles sont les vessies qui surviennent à la gangrene & aux brûlures.

C'est ordinairement une humeur âcre & caustique qui produit ces especes de vessies, comme on le voit dans l'Erysipele, dans la Brûlure. *Voyez ce que nous avons dit dans ces différents articles, où l'on trouve le traitement des Phlyctênes.*

PHRÉNÉSIE, f. f. délire continuel & furieux, accompagné de fievre aiguë, d'inflammation du cerveau & de ses membranes, & d'insomnie.

La phrénésie differe de la paraphrénésie, en ce que, dans celle-ci, les vaisseaux du diaphragme sont enflammés, & que le délire subsiste par la sympathie du nerf de la huitieme paire.

La phrénésie est appellée *idiopathique*, lorsque la fievre & l'inflammation se déclarent en même temps; c'est l'espece la plus rare: on la nomme *symptomatique*, quand elle vient à la suite de quelque fievre aiguë ou maligne.

On reconnoît la phrénésie commençante aux insomnies continuelles, à un sommeil inquiet & troublé par

des idées phantastiques, des douleurs aiguës & constantes au sommet & derriere la tête, une grande chaleur sans soif, une respiration grande & profonde, un pouls petit & lent, quelquefois vif & fréquent, une suppression d'urine, un oubli de tout ce qu'on a fait & dit auparavant.

Les signes de la phrénésie décidée sont les suivants. Les veines de la tête se gonflent, & ont sent un battement considérable aux tempes & au cou : les yeux deviennent brillants & furieux ; tout ce que le malade dit est dépourvu de raison : il veut s'élancer avec violence sur ceux qui sont à côté de lui, ce qui revient par accès : la langue est seche, âpre, jaunâtre & noire ; les extrémités sont froides : le malade est prêt à se mettre en colere à chaque instant ; il grince les dents : son urine est claire & limpide ; & il tâche, avec ses mains tremblantes, de ramasser autour de lui tout ce qu'il trouve : au reste, le malade est, dans ces moments, d'une force & d'une violence inexprimable ; il change à tout moment de posture dans son lit ; & sa tête est dans une agitation continuelle.

Ce sont ordinairement les hommes d'un tempérament colérique, ceux qui sont prompts à se mettre en colere, qui éprouvent les effets de cette violente maladie. Ceux qui vivent d'aliments chauds & de boissons échauffantes, qui sont exposés aux ardeurs du soleil, aux veilles continuelles, qui sont tourmentés de violents maux de tête, & qui, depuis quelque temps, n'ont point ressenti les hemorrhagies auxquelles ils sont sujets, qui ont reçu quelque coup violent, ou fait quelques chutes considérables sur la tête, qui ont négligé les saignées auxquelles ils sont accoutumés, sont les plus sujets à cette maladie : la suppression des regles ou des hémorrhoïdes produit aussi le même effet.

Quand la phrénésie est symptomatique, elle survient dans les fievres aiguës, sur-tout lorsqu'elles sont traitées par des saignées mal placées, par des remedes & un régime échauffant, ou enfin quand on supprime des sueurs utiles.

La cause prochaine de la phrénésie est l'irritation ex-

citée dans les membranes du cerveau, par l'engorgement du sang, ou par une matiere âcre & mordicante. Les causes éloignées sont le trop grand usage du vin, les veilles excessives, une exposition au soleil de trop longue durée, l'inconstance naturelle de l'esprit, la colere, & la foiblesse du cerveau, causée par l'étude & la jeunesse; les passions vives de l'ame, comme l'amour, la haine; la suppression du flux menstruel & hémorrhoïdal, aussi bien que celle des vuidanges dans les femmes en couches; les blessures, les contusions à la tête, les saignées habituelles négligées, ou les saignées mal faites, & un régime échauffant dans les fievres malignes, qui pousse vers la tête une matiere âcre & bilieuse, qui cause un très-grand ravage dans le cerveau.

On a donc raison de diviser la phrénésie en idiopathique & symptomatique: l'une & l'autre sont véritablement accompagnées d'une fievre aiguë, mais avec cette différence que la fievre précede la seconde, au lieu qu'elle accompagne la premiere. L'idiopathique est fort rare dans les climats tempérés, & la symptomatique y est fort commune.

Comme l'inflammation des membranes du cerveau est la cause des symptômes fâcheux & funestes qui accompagnent la phrénésie, le principal soin du médecin doit être d'employer les préservatifs nécessaires pour la prévenir, & de la guérir, lorsqu'elle est arrivée. La saignée est le remede qui a le plus d'efficacité, qu'on répete au bras, au pied & à la jugulaire, souvent & promptement, jusqu'à ce qu'on ait épuisé le malade, & qu'on lui ait ôté une partie de ses forces. On lui fera boire ensuite la limonade en abondance, le petit-lait, ou une tisane faite avec l'oseille ou l'alleluia, dans laquelle on versera vingt gouttes d'esprit-de-vitriol. On peut faire aussi une boisson avec une décoction d'orge, dans laquelle on ajoutera la moitié d'un citron exprimé. On plongera ensuite le malade dans les bains froids, pendant deux heures chaque fois, deux ou trois fois par jour, & on lui fera prendre la poudre suivante.

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*

De Poudre de Guttete, un gros.
De Nitre purifié, deux gros.
De Cinabre naturel, demi-gros.

Réduisez le tout en une poudre très-fine, pour en prendre vingt grains toutes les demi-heures.

On fera boire en même temps au malade l'émulsion suivante :

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, une demi-once.*
Des Amandes douces, pelées dans l'eau chaude, une demi-douzaine.

Pilez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en versant dessus peu à peu une pinte de décoction d'orge mondé. Passez ensuite par un linge, & ajoutez

De Sel sédatif, un gros.
De Sirop de Nénuphar, une once.

On donnera un verre de cette boisson, toutes les trois heures, au malade.

A l'extérieur, on appliquera sur la tête, au front, à la nuque & aux tempes, des compresses trempées dans l'esprit-de-vin camphré ; ou l'on fera usage, à chaque instant, de serviettes trempées dans de l'eau très-froide, dont on lui couvrira la tête, & que l'on renouvellera à tout moment. On fera des frictions sur les pieds & les jambes : on y appliquera les vésicatoires, ou le cataplasme suivant :

Prenez, *De Racines de Pyretre,*
De Poivre long, de chaque demi-once.
De Houblon,
De Rhue, de chaque une poignée.
De Gousses d'Ail,
De Cresson, de chaque une once.
De Graine de Moutarde,
De Fiente de Pigeon,
De Levain, de chaque demi-once.

Battez le tout dans un mortier, en versant une suffisante quantité de vinaigre, jusqu'à ce qu'il soit imbibé & réduit en masse liquide. Vous ôterez pour lors les

racines, & appliquerez le reste chaudement sur les jambes & les pieds. On fera usage en même temps des sang-sues appliquées aux hémorrhoïdes; & on renouvellera la saignée au pied, ou à la gorge, selon le besoin.

On aura en même temps l'attention de ne point tenir les malades dans leurs lits, de ne point fermer leurs rideaux, ni les charger de couvertures: il faudra, au contraire, leur procurer un air frais & renouvellé. La chambre du malade doit être plutôt claire qu'obscure, afin qu'il puisse reconnoître les objets auxquels il est accoutumé. Il est à propos qu'il ait auprès de lui quelqu'un de ses plus intimes amis, qui le reprenne pour les fautes qu'il fait, afin qu'il craigne de les commettre une autre fois. On ne doit point laisser entrer dans son appartement aucun domestique, ni aucune personne dont la vue puisse lui causer du chagrin ou le mettre en colere, parce que cela est capable de l'irriter, & de lui déranger encore plus l'esprit. On ne doit pas non plus recevoir un trop grand nombre de personnes dans sa chambre, parce que les grandes assemblées ne sont propres qu'à causer du tumulte, & à rendre l'air plus épais. Ceux qui ont soin de l'assister, doivent lui tenir les membres sans aucune violence, & les frotter légérement, sur-tout ceux des extrémités inférieures; &, lorsqu'il tombe dans des convulsions, il est à propos de le lier, car cela attire la matiere vers les parties inférieures, & appaise les mouvements convulsifs.

Supposé que les phrénétiques ne veuillent point se laisser saigner, comme il arrive très-souvent, il n'y a qu'à leur enfoncer avec violence, & dans le temps qu'ils y pensent le moins, une plume ou une paille dans le nez: par ce moyen, on fait couler le sang en abondance; ce qui soulage beaucoup. Il faut prendre garde, au reste, en les saignant à la gorge, de porter la lancette de travers, sur-tout lorsqu'ils sont très-furieux; ce qui est fort ordinaire.

La phrénésie symptomatique ne se traite point par les mêmes remedes que celle-ci: elle survient pres-

que toujours à la suite de quelque fievre aiguë, comme les fievres putrides, malignes, & autres de cette espece.

Comme cette espece de phrénésie ne vient point, dans ces sortes de cas, de l'engorgement du sang dans le cerveau, mais d'une matiere âcre, bilieuse, qui est portée par les voies de la circulation, on n'y remedie nullement par la saignée, qui ne sert, au contraire, qu'à attirer plus fortement la matiere bilieuse vers le cerveau, & qui augmente par conséquent l'irritation & la maladie.

Il vaut mieux employer les lavements, & la boisson purgative qui suit:

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*

Faites les bouillir dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

De Sel de Glauber, deux gros.

Passez le tout, & faites-y fondre

Deux Grains de Tartre stibié,

pour en donner un verre au malade, de deux heures en deux heures. On lui donnera, le soir de cette purgation, le julep qui suit:

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, quatre onces.*

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.

De Nitre purifié, quinze grains.

De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout pour une prise, à prendre le soir sur les dix heures.

Le lendemain, on plongera le malade dans un demibain d'eau tiede : on lui fera boire beaucoup de petitlait clarifié, avec le sirop de limon, à la dose d'une once sur une pinte. On appliquera en même temps sur sa tête, que l'on rasera, des serviettes trempées dans l'eau froide, que l'on renouvellera souvent, tant que le malade sera dans le bain; après quoi on se servira de la fomentation qui suit:

Prenez, *De Vinaigre rosat, deux onces.*

D'Esprit de Rose, deux gros;
dans lesquels on fera fondre
De Camphre, dix grains.
De Nitre purifié, quatre grains.
Mêlez le tout ensemble, pour en frotter la tête cinq ou six fois par jour.

On continuera l'usage des lavements d'eau de riviere, de trois en trois heures; & les boissons, toutes les demi-heures. On prendra en même temps, toutes les deux heures, une prise de la poudre suivante:

Prenez, *De Tartre vitriolé,*
De Nitre purifié, de chaque trois gros.
De Cinabre natif préparé, deux scrupules.
Faites-en une poudre très-fine, dont on donnera au malade vingt grains, toutes les quatre heures.

On réitérera, de deux ou trois jours l'un, la boisson purgative que nous avons décrite ci-dessus, avec la casse & l'émétique.

Si, malgré tous ces remedes, la phrénésie résistoit, on feroit des frictions sur les pieds & sur les jambes: on feroit usage du cataplasme que nous avons décrit dans la Phrénésie idiopathique. On appliquera les sangsues à l'anus, & les vésicatoires aux cuisses ou aux jambes.

Comme cette espece de phrénésie accompagne toujours une fievre aiguë, de quelque espece qu'elle soit, on aura grand soin d'assortir les remedes de l'une avec ceux de l'autre. Ce sont ordinairement des lavements, les purgations répétées, les émétiques, les bains & les fomentations, qui réussissent dans cette maladie.

On doit cependant remarquer, au sujet des vésicatoires, qu'il faut bien se donner de garde de les appliquer dans la phrénésie, quand il y a sécheresse à la langue, un pouls vif & dur, que les yeux sont rouges & enflammés : il vaut mieux, en ce cas, employer les lavements, les bains, les boissons, les applications extérieures, émollientes & adoucissantes, que de faire usage d'un remede aussi irritant que les vésicatoires. Pour empêcher l'action des vésicatoires sur la vessie,

il sera bon de les saupoudrer avec quelques grains de camphre.

PHTHIRIASIS, s. m. maladie pédiculaire, dans laquelle il s'engendre une grande quantité de poux. *Voyez* PÉDICULAIRE. (*maladie*)

PHTHISIE, s. f. espece de maigreur & de consomption du corps. En ce sens, ce terme convient avec l'atrophie, la chartre, l'hectisie & le marasme.

De la Phthisie pulmonaire.

Nous entendrons cependant ici, en particulier, par Phthisie, un amaigrissement, ou une consomption colliquative de tout le corps, causé par un ulcere ou par des tubercules ulcérés dans le poumon, accompagné d'une fievre lente qui redouble le soir & après le repas, d'une sueur nocturne, principalement à la poitrine, d'une légere difficulté de respirer, d'une toux qui augmente le soir & le matin, vers la pointe du jour, & dans laquelle on rend des crachats, d'abord sanguinolents, ensuite purulents.

On distingue la phthisie par le degré, quand l'ulcere est formé, ou quand il est près de se former.

On distingue la phthisie de la fievre hectique du bas-ventre ou de la noueure, en ce que la noueure est toujours accompagnée de fievre : la phthisie est quelquefois sans fievre, au moins sensible. Quand on tire une respiration profonde, on sent une douleur & une oppression à la poitrine ; ce qui n'arrive pas dans la noueure. De plus, la phthisie arrive depuis vingt-cinq jusqu'à trente ans ; & la noueure se déclare dans l'enfance.

La phthisie differe de la vomique des poumons, en ce que l'une est un ulcere, & celle-ci un abcès. L'ulcere de la phthisie se fait dans les parties humides, mollasses & blanches : l'abcès vient au contraire dans les parties charnues. La vomique parcourt ordinairement ses temps avec beaucoup plus de vitesse que la phthisie ; &, quoique ces deux affections soient distinctes, elles ne laissent pas cependant de succéder quelquefois l'une à l'autre.

On distingue encore la phthisie, à raison de la cause qui l'a produite, en phthisie écrouelleuse, scorbutique, vénérienne, asthmatique, hystérique ou hypochondriaque, & phthisie nerveuse; en héréditaire ou en accidentelle, & enfin en seche & en humide. Nous traiterons tous ces différents articles l'un après l'autre.

On reconnoît la phthisie commençante, par une toux âcre, seche & aride, accompagnée de crachats plus ou moins abondants : elle est pendant quelque temps sans aucune irritation sensible, & revient par différents périodes; c'est ce qui la distingue du catarrhe qui est plus vif & plus continuel. Elle est accompagnée de défaut d'appétit, de soif, & d'envie de vomir après qu'on a mangé. La voix est rauque; la poitrine est opprimée, & la respiration est difficile, sur-tout lorsqu'on a marché : on sent aux hypocondres un poids extraordinaire, une disposition à la colere, à la tristesse. Quand le malade se couche sur un côté, il tousse davantage que quand il est sur l'autre. La fievre se déclare; l'urine commence à rougir : il survient des veilles, de la chaleur dans les extrémités; & enfin les parties charnues se dessechent & tombent en consomption.

Insensiblement il survient une fievre hectique, accompagnée de douleur à la poitrine, & de redoublement; la toux devient plus fréquente : la peau commence à devenir humide. Il survient des aphthes à la bouche : les crachats deviennent épais & visqueux, les urines plus rouges, l'amaigrissement plus considérable. Le malade crache du sang : quelquefois le corps tombe dans une maigreur considérable; ce qui démontre que la phthisie est bien confirmée.

Enfin la fievre devient aiguë, la peau extrêmement seche : les sueurs sont très-abondantes, le dévoiement violent; & les matieres, qui sortent par cette voie, sont d'une fétidité insupportable : les crachats sont purulents, & exhalent une odeur très-puante : les urines sont écumeuses, & restent long-temps dans cet état. Le malade est dans des foiblesses continuelles; les cheveux lui tombent par poignées; tout son corps est comme un squelette : ses yeux se creusent & se retirent, ses

ongles deviennent crochus ; & bientôt après il périt. Les perſonnes qui ſont le plus expoſées à cette maladie, ſont les hommes pléthoriques, ſains, colériques, qui ſont accoutumés à des hémorrhagies fréquentes, à de violents maux de tête, qui crachent ſouvent du ſang. Les femmes en ſont plus ſouvent attaquées que les hommes. Les vieillards tombent difficilement en phthiſie, ainſi que les enfants. C'eſt la maladie des jeunes gens, depuis vingt juſqu'à trente-cinq ans : ceux qui ont la poitrine étroite & plate, les épaules élevées en ailes de chauve-ſouris, ſont ordinairement victimes de cette maladie.

La cauſe immédiate de la phthiſie pulmonaire eſt l'ulcere des poumons, qui vient de la congeſtion du ſang & de la lymphe dans les vaiſſeaux de ce viſcere : ainſi l'abondance ou l'épaiſſiſſement du ſang, un amas conſidérable de matiere pituiteuſe & glaireuſe, un air humide & chaud, des levains acides, des vapeurs vitrioliques répandues dans l'air, les aliments & les boiſſons échauffantes, les veilles & les exercices continuels, la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ou des regles ; les paſſions de l'ame, comme la triſteſſe, la crainte, la haine & la jalouſie ; un coup ou une chute violente faite à la poitrine, une toux trop forte, une gale rentrée, ou des ulceres malins répercutés ; l'uſage des boiſſons à la glace, quand le corps eſt en ſueur ; quand, après des pleuréſies, des péripneumonies, des vomiques, des écrouelles, des petites-véroles, des rougeoles, la matiere ſe porte aux poumons, la phthiſie s'enſuit. L'abus que l'on peut faire de l'exercice vénérien, le mauvais traitement des fievres que l'on a arrêtées, & enfin la diſpoſition héréditaire du ſujet, ſont les cauſes de la phthiſie les plus communes.

Comme nous avons diſtingué deux ſortes de pulmonie, l'une ſeche, & l'autre humide, nous diſtinguerons auſſi deux eſpeces de traitement.

La phthiſie ſeche ſe reconnoît au tempérament du malade, qui eſt ſec & bilieux, qui eſt jeune, vif & impétueux, qui eſt accoutumé aux exercices violents, à l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, aux aliments échauf-



fants, aux passions de l'ame les plus vives & les plus tumultueuses, & qui, avant d'être attaqué de la phthisie, étoit maigre & sec, d'une taille déliée & effilée, & ayant la poitrine étroite & le cou long.

Si, par les signes que nous avons dit ci-dessus, la phthisie est commençante, on pourra faire une saignée au bras, & mettre le malade à l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*
De la Graine de Lin,
Des Fleurs de Tussilage,
De Mauve, de chaque une pincée.
De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante ; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour en prendre un verre toutes les heures, pour boisson ordinaire, pendant tout le traitement de la maladie. On fera prendre en même temps l'émulsion suivante :

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, un gros & demi.*
Douze Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant doucement dessus un demi-setier d'infusion d'une pincée de fleurs de bouillon-blanc. Passez la liqueur.

Ajoutez-y
Une once de Sirop de Violette,

pour prendre le matin à jeun, & le soir en se couchant.

Au bout de huit jours de l'usage de cette boisson & de cette émulsion, on purgera le malade avec deux onces de manne, & une once de sirop de pomme composé, pour prendre en un verre. On passera ensuite à l'usage du bouillon qui suit :

Prenez, *Un Mou de Veau.*
Des Feuilles de Pulmonaire achées,
De Choux rouges, de chaque deux poignées.

Des Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une poignée.
De Chicorée blanche frisée, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à quatre bouillons : passez la liqueur; & partagez-la en quatre doses à prendre en deux jours, une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, en continuant pendant quinze jours.

Le malade prendra en même temps un lavement, de deux jours l'un; & si la toux est considérable, il l'humectera avec la potion suivante, par cuillerées :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, deux onces.*
De Blanc de Baleine, que l'on fera dissoudre dans l'Huile, un gros.
De Sirop de Guimauve, une once,

pour prendre par cuillerées;

Ou le looch qui suit :

Prenez, *De poudre de Réglisse, demi-gros.*

Versez dessus

D'Eau commune bouillante, quatre onces.

Laissez-la infuser pendant un quart d'heure: pilez ensuite dans un mortier douze amandes douces pelées, & versez dessus, par degrés, l'infusion de réglisse, pour en faire une émulsion. Ajoutez alors

De Gomme Adragant en poudre très-fine, dix-huit grains.
De Sirop Diacode,
De Guimauve, de chaque demi-once.
D'Huile d'Amandes douces, une once.
D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.

Mêlez le tout pour un looch, que l'on prendra par cuillerées, comme la potion ci-dessus.

Le malade pourra en même temps mettre dans la bouche, plusieurs fois dans la journée, de la pâte de guimauve, ou du jus de réglisse. On le mettra à l'usage des crêmes de riz, de gruau, & de la semoule. Il ne boira point de vin, mangera peu de viande à dîner, comme

poulet, mouton & bœuf. Le soir, il ne vivra que de soupe : le matin, il pourra prendre une tasse de chocolat sans vanille. Il évitera les liqueurs spiritueuses & échauffantes, comme le ratafia & le café. Il prendra de la dissipation, le plus qu'il pourra. Il recommencera ses bouillons au mou de veau, pendant quinze jours ; & il finira par se mettre au lait de vache, s'il peut le supporter.

Quand la phthisie seche est confirmée, on fera usage à peu près des mêmes remedes que ci-dessus ; on pourra de plus donner au malade les bols suivants :

Prenez, *De Beurre de Cacao, deux gros,*
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.
De Fleurs de Tussilage, séchées & pulvérisées ; un demi-gros.
De Blanc de Baleine, un gros.

Faites-en des bols du poids de douze grains, avec une suffisante quantité de sirop de guimauve. Le malade en prendra un le matin en se levant, & l'autre sur les six heures du soir. Si le dévoiement se déclare avec force, & qu'il épuise le malade, on lui fera prendre une tisane faite avec deux cuillerées de riz, un gros de raclure de corne-de-cerf, & une demi-once de racine de grande consoude, bouillie dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. Le malade prendra trois ou quatre verres de cette boisson par jour.

Quand la fievre est extrêmement forte, qu'elle desseche & mine le corps, il faut faire prendre au malade des lavements d'eau de riviere, des boissons abondantes, & la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse,*
De Cerfeuil, de chaque quatre onces.
De Tartre vitriolé,
D'Yeux d'Ecrevisses, de chaque demi-once.
De Nitre purifié, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble pour une potion : agitez bien la bouteille toutes les fois que vous voudrez vous en servir ; & prenez-en une cuillerée toutes les demi-heures. Si, malgré ces remedes, la fievre subsiste encore, on fera prendre au malade, le matin à jeun,

deux onces & demie de manne; après quoi on recommencera la potion ci-dessus.

Quand la foiblesse est considérable, & que les accidents augmentent avec violence, on prescrira le bouillon suivant :

Prenez, *Un vieux Coq.*
Après l'avoir nettoyé & vuidé de ses entrailles, farcissez-le d'orge mondé, de riz ou de gruau.
Huit Ecrevisses de Riviere, lavées & concassées.
Douze Limaçons, bien lavés & dégorgés dans l'eau chaude.

Faites cuire le tout, pendant trois ou quatre heures, dans quatre pintes d'eau; passez la liqueur: la dose est d'un bouillon le matin sur les neuf heures, & d'un autre sur les six heures du soir; ce que l'on continuera pendant huit jours.

Si la suppuration est abondante, & que les crachats viennent avec force, on prescrira au malade le bouillon suivant, après qu'on aura fait précéder tous les remedes que nous avons indiqués ci-dessus.

Prenez, *Vingt Ecrevisses de Riviere, bien lavées & concassées.*
Des Feuilles de Sanicle,
De Bugle,
De Lierre terrestre, de chaque une poignée.

Faites infuser le tout dans trois chopines d'eau, réduites à pinte: la dose est d'un petit bouillon, trois fois par jour, en prenant auparavant les pilules qui suivent :

Prenez, *Des Feuilles séchées & pilées de Mille-Feuille,*
De Sanicle, de chaque demi-gros.
De Safran de Mars astringent, quarante grains.
De Baume de Canada, trente gouttes.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop balsamique de Tolu, pour en faire des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra une avant chaque bouillon.

Si l'on aime mieux, on aura recours au mélange suivant :

Prenez, *De Baume du Pérou, un scrupule.*

De Gomme de Genievre,

De Mastiches choisies, réduites en poudre très-fine, de chaque un gros.

D'Amandes douces pelées, trente.

Pilez-les dans un mortier, en ajoutant peu à peu

De l'Eau de Bouillon-blanc.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sucre candi, pour lui donner un goût agréable. La dose est d'une cuillerée toutes les deux heures.

Cette espece d'émulsion est préférable au bouillon & aux bols ci-dessus, à moins que le crachement du pus ne soit extrêmement violent, & qu'il soit accompagné de sang.

Si l'insomnie est considérable, on y remédiera, en prescrivant, le soir, six gros de sirop diacode, ou, ce qui vaut encore mieux, quatre grains de pilules de cynoglosse. Il faut cependant faire attention de ne point habituer les pulmoniques à ces sortes de remedes, parce qu'ils suppriment les crachats & toutes les autres évacuations, à l'exception de la sueur, & qu'ils peuvent, par conséquent, augmenter les étouffements & les autres accidents. On doit avoir la même attention au sujet des pilules & du bouillon ci-dessus, qui ne doivent se donner qu'avec circonspection.

Au reste, comme le mal est extrêmement grave dans cet état, on doit observer un régime des plus exacts, comme nous l'avons prescrit ci-dessus ; faire très-peu d'exercice, calmer ses passions, ne point s'exposer à des veilles forcées ni à des travaux pénibles, & tâcher de se donner de la dissipation, le plus qu'il est possible.

Le dernier état de la phthisie seche est le marasme. Le dévoiement & les sueurs colliquatives, qui accompagnent cet état, sont si considérables, qu'il est presque impossible d'y porter remede. Au reste, on doit suivre le traitement que nous avons tracé ci-dessus.

La phthisie humide se reconnoît au tempérament gras

gras & pituiteux du malade, à la lenteur de son pouls & de ses actions, à l'usage immodéré qu'il a fait des boissons aqueuses & relâchantes, des lavements; à l'air qu'il a respiré toute sa vie, qui étoit froid & humide; à la couleur blanche & à la mollesse de sa peau, aux sueurs auxquelles il est habitué, au défaut d'exercice & au repos; aux passions de l'ame, comme la tristesse & la mélancolie; aux aliments, & à la diete humectante, à laquelle il est habitué.

Quoique en général la phthisie pulmonaire ne soit produite que par les tubercules du poumon, cependant la sécheresse ou la mollesse des fibres peut contribuer à ces sortes d'obstructions. Toutes les fois que les fibres seront relâchées, & qu'il y aura un amas considérable de pituite ou de glaires qui s'épaissiront dans les poumons, il s'y formera des obstructions, & bientôt après la phthisie. Cette espece de phthisie est la plus commune; &, quand on la traite de la même maniere que la précédente, on fait périr infailliblement le malade. Il faut donc prendre une route toute opposée; &, comme il est vraisemblable que, d'un côté, c'est le relâchement des fibres, de l'autre, l'épaississement de la lymphe, qui sont la cause de cette espece de pulmonie, il faut laver & fondre, absorber & détruire toutes les matieres qui peuvent donner à la lymphe plus d'épaississement.

Comme on voit, dans cette espece de pulmonie, les huileux, les relâchants, les adoucissants ne conviennent nullement. Etant très-probable que c'est une matiere aigre & acide qui fixe la lymphe dans le poumon, il faut avoir recours aux absorbants, aux apéritifs, aux stomachiques, pour venir à bout de cette maladie.

On commencera par faire prendre au malade la tisane suivante:

Prenez, *Des Fleurs & Sommités bien nettes & récentes*
De Bétoine,
De Millepertuis,
De Bouillon-blanc,
De Véronique mâle, de chaque une demi-pincée.

Mettez le tout infuser dans une pinte d'eau chaude, l'espace d'une demi-heure, dans un vaisseau bien fermé. Ajoutez-y ensuite

Du Miel de Narbonne, une once & demie.

On se servira avec succès de cet hydromel, en en buvant cinq ou six verres par jour, & en prenant la poudre suivante :

Prenez, *De Magnésie blanche, deux gros.*
D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire une poudre dont le malade prendra vingt-quatre grains, trois fois par jour, à trois heures de distance l'une de l'autre. Il continuera cette poudre & la tisane pendant huit jours; après quoi on lui fera prendre deux onces de manne, & une once de sirop de pomme, en un verre. Il recommencera ensuite sa tisane, comme ci-dessus, en prenant l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Enula-Campana, de chaque demi-once.
De Pilules balsamiques de Morton, deux gros.
D'Yeux d'Ecrevisses préparés, trois gros.
De Mercure doux, un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour prendre le matin à jeun, & le soir en se couchant, à la dose d'un demi-gros dans du pain à chanter; ou, si on l'aime mieux, on aura recours à l'opiat qui suit :

Prenez, *De la Racine récente de Chardon à foulon, une once.*

Pilez-la, après l'avoir lavée.

De Magnésie blanche, deux gros.
De Fleurs de Soufre, un gros.
D'Æthiops minéral,
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de miel de Narbonne, pour former un opiat à prendre deux fois le jour, à la dose d'un gros & demi, dans du pain à

chanter, en buvant par dessus un verre de la tisane dont nous venons de donner la description.

Au milieu & à la fin de cet opiat, on aura soin de purger le malade, pour empêcher que les absorbants, dont on y fait grand usage, ne fassent dans l'estomac un poids considerable, & ne bouchent les vaisseaux lactés.

Quand le malade aura pris tout ce que nous venons d'indiquer, on le mettra à l'usage de l'eau de chaux d'écailles d'huitres, toute pure, dont il prendra tous les jours cinq ou six verres, en recommençant l'usage de l'opiat ci-dessus. Il prendra en même temps, pour boisson ordinaire, une infusion légére de véronique ou de petit-chêne.

Il aura grand soin de faire beaucoup d'exercice, d'aller en carrosse & de monter à cheval; ce qui est quelquefois préférable à tous les remedes du monde. Sydenham dit avoir guéri plusieurs malades attaqués de pulmonie, par le seul exercice du cheval. Les secousses réitérées que l'on donne au poumon, jointes à l'air frais qu'on respire, chassent de la poitrine la matiere purulente, donnent plus d'activité aux remedes, broient & divisent les liqueurs, & la lymphe épaissie dans la texture molle & flasque des poumons; ce qui produit quelquefois la résolution des tubercules, & la guérison.

Tout le traitement que nous venons d'indiquer convient dans la phthisie humide, commençante & confirmée; mais elle devient inutile dans le marasme, où les remedes les mieux indiqués sont sans succès. Il ne faut songer, dans ce dernier instant, qu'à établir un traitement palliatif, c'est-à-dire, à rémédier aux symptômes les plus urgents, comme les dévoiements, les sueurs & les foiblesses continuelles.

Dans le dévoiement, on fera prendre au malade la tisane suivante:

Prenez, *De Riz mondé, une demi-cuillerée.*
Une tête de Pavot, coupée en quatre.
Des Raclures de Corne-de-Cerf, un demi-gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau,

pour réduire à chopine. Passez la liqueur, pour en donner au malade quatre verres par jour, de trois heures en trois heures.

Quand les foiblesses sont considérables, & que la vie du malade est en danger, on peut faire usage de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Mélisse simple, une once.
De Fleurs d'Orange, demi-once.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Lilium de Paracelse, trente gouttes.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre par cuillerées.

Si les sueurs sont si fortes, qu'on ait lieu d'appréhender que le malade ne périsse de foiblesse, on le tiendra le moins chaudement qu'il est possible; & on lui fera prendre le bouillon suivant :

Prenez, *Un Poulet maigre,*
que vous ferez bouillir avec une douzaine de limaçons dégorgés.
Des quatre Semences froides majeures, deux onces.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux. Passez le tout, pour partager en quatre bouillons, dont le malade prendra deux par jour, à cinq heures de distance l'un de l'autre.

On pourra faire usage aussi de la composition suivante :

Prenez, *De Confection d'Hyacinthe, demi-gros.*
De Nitre purifié, quinze grains.
De Laudanum, demi-grain.

Partagez le tout pour deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Dans le crachement de sang considérable, on prescrira le bouillon suivant :

Prenez, *La moitié d'un Mou de Veau.*
Une cuillerée de Riz.

De la Racine de grande Consoude ratissée, une once.

De Feuilles d'Ortie-Grieche,

De Plantain, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons que vous passerez, & dont vous prendrez, l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Cure palliative de la Phthisie.

Nous avons donné jusqu'ici le traitement médicinal de la phthisie pulmonaire : nous allons à présent dire ce qu'il faut faire pour empêcher les progrès des symptômes les plus graves, quand le mal n'a point de remede.

Quand les phthisiques sentent, par exemple, une chaleur violente qui les consume, & qui augmente la fievre & tous les autres symptômes, on peut leur faire faire usage des bouillons au mou de veau, aux écrevisses, aux limaçons, aux grenouilles, que nous avons indiqués ci-dessus. Le lait d'ânesse est pareillement utile en pareil cas, quand il peut bien se digérer. Les émulsions des quatre semences froides, de pavot blanc, les décoctions d'orge, les poudres absorbantes, satisfont à la même indication.

Quand la sécheresse est considérable, & que le malade sent des mouvements convulsifs ou des spasmes, on lui fera faire usage des bains d'eau douce, tiede, mêlée avec un tiers de lait ; & on lui fera prendre la poudre tempérante de Stahl, à la dose d'un demi-gros, trois fois par jour.

Lorsque les poumons sont affectés d'un ulcere calleux & invétéré, & que l'expectoration journaliere des crachats purulents épuise le malade, il faut employer les infusions de lierre rampant, de costus, de cerfeuil, de véronique, de scabieuse, de tussilage & de pulmonaire. Une décoction de raisin sec est aussi fort utile, en ajoutant dans chaque verre deux gros de sucre rosat.

Nous avons donné, dans les traitements particuliers de la phthisie seche & humide, les remedes palliatifs qui conviennent dans ces différentes circonstances. *Voyez les articles ci-dessus.*

Méthode préservative.

Voyons à présent ce qu'il faut faire pour préserver de la phthisie ceux qui pourroient en être menacés. La méthode préservative consiste à garantir de la phthisie ceux qui y sont disposés par la nature, l'âge, l'habitude ou le mauvais régime, en détruisant de bonne heure les causes qui peuvent la produire.

Nous avons déja fait voir que les personnes d'un tempérament sanguin & colérique, d'une corpulence fluette ou fort réplette, hautes en couleur, sont sujettes, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de trente-cinq, à un crachement de pus, accompagné d'une toux violente & d'une difficulté de respirer; ce qui est produit par un crachement de sang qui revient encore fort souvent: pour lors la principale attention du médecin doit être d'arrêter ce crachement de sang, ou du moins de le diminuer si fort, qu'il ne puisse plus dégénérer en phthisie. La saignée est le remede le plus sûr & le plus efficace qu'on puisse employer pour arrêter ces especes de crachements de sang. Il faut, en outre, que ces sortes de malades soient en garde contre les passions; qu'ils s'abstiennent de tout exercice violent, de l'usage des liqueurs spiritueuses, & de tout ce qui peut enflammer le sang. Comme le crachement de sang augmente quand on le traite mal-à-propos avec de forts astringents, il faut s'abstenir de tous ces remedes, comme d'un poison: il vaut mieux, dans un pareil cas, user de lait & d'eau, pour boisson ordinaire; de légers laxatifs préparés, la manne & le séné; des poudres propres à calmer la fermentation du sang, comme les coquillages, la nacre de perle, les yeux d'écrevisses, & le nitre.

Le remede le plus efficace pour prévenir la phthisie, est un régime convenable. Si les forces du malade le permettent, il doit entreprendre un voyage de long cours, & passer d'un air dense dans un autre moins

épais ; car rien n'eſt plus ſalutaire qu'un pareil changement d'atmoſphere. Il convient que ceux qui tombent malades en Italie, par exemple, voyagent en France ou en Angleterre ; &, ſuppoſé que quelques circonſtances les empêchent de marcher, ou de monter à cheval, il faut qu'ils ſe faſſent porter en litiere. Ils doivent auſſi renoncer à toutes ſortes d'affaires & à tout ce qui peut les inquiéter, ſe livrer au ſommeil autant qu'ils pourront, ſe garantir des fluxions, de peur qu'après avoir reçu quelque ſoulagement, ils ne tombent dans un état plus fâcheux que le précédent. Il leur convient, pour cet effet, de ſe garantir de tout ce qui peut engendrer des crudités, comme les fruits, les légumes, la ſalade, les confitures, les ſucreries, le vin, les chairs ſalées, & celles qui ne ſont point encore venues en maturité, comme le veau, l'agneau & le cochon de lait. Ils éviteront la grande chaleur & la rigueur du froid : ils doivent tenir leur bouche & leur gorge couvertes ; appaiſer la toux qui les tourmente avec les remedes que nous avons indiqués pour cette maladie, & n'avoir d'autre boiſſon que de l'eau & du lait.

On recommande en même temps l'exercice, le mouvement & la diſſipation, comme des remedes excellents contre la phthiſie : au reſte, il faut approprier la diete, le regime & les remedes au tempérament, & à l'eſpece de phthiſie que l'on a à traiter. La phthiſie eſt ſouvent contagieuſe : elle eſt au moins telle dans les pays chauds ; & il y a des exemples qui prouvent que, ſi elle ne l'eſt pas auſſi ſouvent ici, elle l'eſt au moins quelquefois ; qu'un commerce avec un phthiſique donne la maladie : ainſi, il eſt à propos de ne pas ſe vêtir des habits de ceux qui ſont morts phthiſiques ; & cette attention doit être encore plus grande, ſi les habits ſont de laine : on ſera bien alors de les faire blanchir & paſſer au ſoufre. Quant au linge, la précaution ſera bonne de ne s'en ſervir qu'après deux ou trois leſſives. Les Italiens ont grand ſoin, au moins dans quelques endroits, de faire brûler tout ce qui a ſervi à un malade mort de phthiſie : ils en ont même fait une loi obſervée

réguliérement ; & les médecins & chirurgiens sont tenus de donner avis au magistrat des malades qui meurent phthisiques, afin qu'il fasse brûler ce qui leur a appartenu, & que personne ne s'en serve.

De la Phthisie écrouelleuse.

Une des phthisies les plus communes, est celle que l'on appelle *phthisie écrouelleuse*.

On reconnoît cette espece de phthisie à la disposition naturelle du sujet aux écrouelles, aux différentes glandes tuméfiées qu'il porte au cou & aux aisselles, à l'ophthalmie & à la gale qui reviennent par intervalle ; aux douleurs de poitrine, qui sont moindres, de façon que les tubercules sont plus long-temps à s'enflammer & à tourner en pus, que dans la phthisie ordinaire ; à une toux continuelle, qui vient la nuit & le jour, l'été & l'hiver, avec une respiration difficile, sans fievre sensible cependant ; & à tous les signes qui caractérisent les écrouelles.

Cette espece de pulmonie demande à être traitée par les remedes propres aux écrouelles ; tels sont le petit-lait, pris en abondance pendant huit ou dix jours, les lavements, & la tisane suivante :

Prenez, *De Miel de Narbonne, deux onces.*
De Filipendule,
De Scrophulaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte ; passez la liqueur, pour en prendre cinq ou six verres par jour : on suivra ensuite le traitement que nous avons indiqué dans les écrouelles, en observant toujours de ne placer ces remedes que dans la phthisie commençante, & non dans le marasme, où l'on ne doit suivre, comme nous l'avons déja dit, qu'une cure palliative. On doit éviter bien soigneusement le lait dans cette maladie, comme le remede le plus contraire à la guérison, parce qu'il augmente l'épaississement, & favorise par-là l'embarras dans les glandes : on n'oubliera point le régime, & la cure palliative que nous avons indiquée ci-dessus. On pourroit,

dans la phthifie écrouelleufe, donner, à petites dofes, des pilules faites avec l'extrait de ciguë ; on fçait qu'on les emploie utilement contre les humeurs froides : c'eft un réfolutif doux, qui ne peut produire aucun défordre, même dans les fujets les plus foibles, fi on commence à le donner d'abord à petites dofes, & qu'on aille enfuite en augmentant par degrés. *Voyez*, fur les façons de préparer cet extrait, *le mot* OBSTRUCTION.

De la Phthifie fcorbutique.

Les malades attaqués de cette efpece de phthifie, n'ont point une toux auffi forte & auffi feche qu'à l'ordinaire, quoiqu'elle foit auffi continuelle : ils font fujets à une efpece d'éruption exanthémateufe, qui reffemble à une herpe miliaire, & à un crachement continuel, fur-tout le matin, d'une pituite falée ; joint à cela que l'on peut juger, par l'infpection de la bouche, par les taches répandues fur le corps, & par tous les fignes du fcorbut, que cette phthifie eft fcorbutique.

On commencera par faire prendre au malade les bouillons qui fuivent :

Prenez, *Un Poulet maigre*,

que vous ferez bouillir dans trois pintes d'eau, pour réduire à deux.

Ajoutez enfuite

Des Racines de Raifort fauvage,
De Coftus, de chaque une once.
De Feuilles de Cochléaria,
De Creffon de Fontaine, de chaque une poignée.

Coupez les racines bien menues, & laiffez infufer le tout chaudement, pendant une demi-heure, dans un vaiffeau fermé : paffez la liqueur, pour en prendre trois bouillons par jour, à quatre heures de diftance l'un de l'autre, ce que l'on continuera pendant quinze jours ; après quoi on paffera à l'ufage de l'opiat fuivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre*,
De Cochléaria, de chaque demi-once.

De Cloportes en poudre,
De Gomme Ammoniaque,
De Safran de Mars apéritif, de chaque un gros.
De Graine de Moutarde, deux gros.
De Sirop d'Eryſimum, ſuffiſante quantité.

Mêlez le tout pour un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin à jeun, & un autre ſur les ſix heures du ſoir.

Pour tiſane, on donnera au malade une infuſion de ſommités de pin ou de feuilles de lierre terreſtre. Les eaux de Paſſy dépurées, & les eaux de Forges, ſont très-bonnes dans cette eſpece du pulmonie. Le lait ne convient point, en général, à ces ſortes de pulmonies, ni l'opium, qui rend encore la ſalive plus épaiſſe & plus viſqueuſe. Dans cette eſpece de phthiſie, on évitera les anti-ſcorbutiques chauds, tels que ceux qui entrent dans le vin anti-ſcorbutique : on s'en tiendra aux plus doux, & à ceux dont la force de l'alkali eſt comme bridée & tempérée par une partie mucilagineuſe. Les légumes frais feront la nourriture du malade. *Voyez* SCORBUT.

De la Phthiſie aſthmatique.

On reconnoît cette eſpece de pulmonie à un reſſerrement ſpaſmodique, & à une oppreſſion plus conſidérable que dans toutes les autres eſpeces ; à des crachats plus épais & plus viſqueux, à une eſpece de ſifflement continuel, que le malade reſſent ſur-tout le matin, quand il ſe leve ; & à tous les autres ſignes qui caractériſent la diſpoſition aſthmatique.

On fera prendre au malade pour boiſſon une décoction de miel & de lierre terreſtre, ou une infuſion d'une pincée de feuilles d'hyſſope dans une pinte d'eau, en ajoutant ſur chaque verre une cuillerée de ſirop d'éryſimum ; & on ſuivra le traitement que nous avons indiqué à l'Aſthme humide.

Dans les accès d'étouffement conſidérables, où les crachats ſont ſupprimés, on pourra donner la potion ſuivante :

Prenez, *D'Eau diſtillée de Lierre terreſtre, quatre onces.*

D'Oxymel scillitique, deux onces.
De Kermès minéral, un grain & demi.
De Safran de Mars apéritif, deux gros.
De Sirop d'Hyssope, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre par cuillerées.

On doit éviter le lait dans cette phthisie, ainsi que l'opium.

L'exercice, le mouvement, la dissipation, le changement d'air, conviennent très-fort dans cette maladie.

De la Phthisie hypochondriaque & hystérique.

Les affections hypochondriaques & hystériques sont quelquefois sujettes à tourner en phthisie. On la reconnoît à la toux continuelle, aux irritations fréquentes de la poitrine, aux anxiétés, suffocations & oppressions considérables qu'on y ressent; à l'inspection du tempérament, & à l'examen des signes qui caractérisent les passions hypochondriaques & hystériques, sur-tout à une tristesse & une mélancolie des plus grandes, & à des symptômes nerveux & spasmodiques, qui accompagnent cette espece de pulmonie.

Le traitement est à peu près le même que celui de la phthisie ordinaire, si ce n'est qu'on doit rendre les remedes moins actifs, à cause de la sensibilité très-grande du genre nerveux: en même temps, on doit prescrire les potions anti-spasmodiques, propres à calmer l'effet des nerfs, & à diminuer leur irritation; car, sans l'usage de ces remedes, on ne peut venir à bout d'appaiser ni la toux ni les symptômes. Les eaux ferrugineuses sont ici très-utiles, pourvu qu'elles soient données dans les commencements de cette maladie. Le lait ne convient nullement: il en est de même des vomitifs & des purgatifs, qui mettent le sang en mouvement, & augmentent l'irritabilité des nerfs.

Il n'y a point de pulmonie où l'opium soit mieux indiqué que dans celle-ci: aussi faut-il toujours le joindre avec les potions anti-spasmodiques.

De la Phthisie vénérienne.

Il n'est pas rare, sur-tout dans le temps où nous sommes, de trouver des pulmonies produites par un reste de virus vénérien ; car, toutes les fois qu'il se répand dans le sang, il épaissit la lymphe, & peut, par conséquent, produire des obstructions dans le poumon ; ce que l'on reconnoît, sur-tout quand le malade a attrapé quelque maladie vénérienne qui a été guérie par des charlatans, ou qu'il a éprouvé un froid violent dans la sueur ou la salivation, qui a fait rentrer le virus dans la masse du sang, & l'a fait jetter sur la poitrine. Les crachats sont ordinairement visqueux ; & la difficulté de respirer est beaucoup plus grande que la toux : on s'en apperçoit de plus à tous les autres signes qui caractérisent la vérole.

Quand la maladie n'est point encore bien avancée, & que les forces des malades ne sont point épuisées, le plus court est de les faire passer par les remedes ; &, comme ils ne sont point en état de soutenir la salivation, il vaut mieux chercher à diviser cette humeur par degrés, en employant les fondants mercuriaux, comme nous l'avons indiqué à l'article VÉROLE.

Si, au contraire, les forces des malades sont épuisées, & qu'ils ne soient pas en état de soutenir ces remedes, on les mettra au lait pour toute nourriture ; &, soir & matin, ils prendront dix grains de pilules balsamiques de Morton, auxquelles on ajoutera deux grains de mercure doux sur chaque pilule ; ce que l'on continuera pendant un mois ou cinq semaines ; après quoi on passera à l'usage de la décoction suivante :

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage,*
De, Polipode de Chêne, de chaque une once.
De Squine, deux gros.
De Salsepareille, demi-once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Pulmonaire, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, réduites à pinte: paſſez la liqueur, pour en prendre trois verres par jour, de quatre en quatre heures; ce que l'on continuera, conjointement avec le lait, juſqu'à parfaite guériſon.

De la Phthiſie produite par les crachements de ſang.

Le crachement de ſang, auquel pluſieurs perſonnes ſont ſujettes dès la plus tendre jeuneſſe, dégénere ſouvent en phthiſie. Ainſi, toutes les fois que l'on crache du ſang par période & par intervalle, & que ce ſang vient de la poitrine, on doit toujours craindre qu'il ne s'y forme quelque ſuppuration. La fievre putride hectique eſt preſque toujours unie à cette eſpece de phthiſie, & la rend, par cette raiſon, plus dangereuſe.

On doit, par les ſaignées, les délayants, les émulſions, les purgatifs légers, remédier à cet inconvénient; mais, ce qui eſt ſur-tout eſſentiel, quand la fievre eſt un peu calmée, & que le paroxyſme eſt diſſipé, on peut donner une décoction de quinquina dans une chopine d'eau, dont le malade prendra deux ou trois verres par jour, à trois heures de diſtance l'un de l'autre; on mettra le malade au lait pour toute nourriture, aux crêmes de riz, d'orge & de gruau. Les eaux minérales chalybées, comme celles de Forges & de Paſſy, ſont d'une grande efficacité dans cette eſpece de phthiſie; & on peut les joindre avec la diete lactée & l'uſage continué de la décoction de quinquina.

Au reſte, quand les ſymptômes ſont violents, & que la phthiſie eſt confirmée, il faut en venir aux adouciſſants, & aux remedes que nous avons indiqués dans ces différents cas.

De la Phthiſie à la ſuite de la Péripneumonie, Pleuréſie & Vomique.

La péripneumonie & pleuréſie peuvent dégénérer en phthiſie, quand le malade lui-même eſt déja diſpoſé à la diſſolution du ſang; ce qui augmente par la nature

de ces fievres, ou quand on n'a point fait les saignées nécessaires pour éviter l'inflammation & la suppuration qui se déclarent dans les poumons. Le trop grand usage des saignées produit la même chose, en rafraîchissant trop le sang, & en empêchant la résolution de l'inflammation.

Cette phthisie est presque toujours aiguë, parce qu'elle dépend d'une maladie de cette nature. Le mal fait insensiblement des progrès, & ne se déclare ouvertement que quand le malade est dans le marasme.

On donnera, dans ce cas, les remedes béchiques, les déterfifs, & les juleps propres à tempérer & à calmer le sang: on fera, par exemple, une tisane avec une infusion de fleurs de pied-de-chat & de tussilage; & on fera prendre au malade l'apozême suivant:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, demi-once.*
Des Feuilles de Bourrache, deux poignées.
D'Hyssope, une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez-y

Une once de Sirop d'Erysimum,

pour en prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre. On prendra en même temps le julep suivant:

Prenez, *D'Eau de Cerises noires, trois onces.*
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout pour une potion, à prendre en deux doses.

On fera prendre ensuite au malade les bouillons de limaçons, d'écrevisses, ou de tortue, que nous avons décrits ci-dessus: on continuera à le mettre au lait avec les eaux de Forges.

Quand la vomique est formée, (ce que l'on reconnoît par les signes qui lui sont propres,) il faut tâcher, par toutes sortes de moyens, de faire expectorer la matiere qu'elle contient; pour cet effet, on donnera la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuse,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
De Mélisse simple, une once.
D'Oxymel scillitique, deux onces.
pour prendre en deux doses, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Si le malade n'est point trop foible, & qu'il soit en état de soutenir le cahot d'une voiture ou le mouvement du cheval, on tâchera, par ces moyens, de faire évacuer le pus.

Quand la vomique sera percée, & que le pus se fera faire jour au dehors, on traitera cette espece d'ulcere avec les remedes suivants. Le malade prendra d'abord, soir & matin, dix grains des pilules balsamiques de Morton. Pour tisane, il fera usage d'infusion légere de parties égales de véronique mâle & de lierre terrestre. Il prendra ensuite la boisson suivante :

Prenez, *De Térébenthine de Venise, deux gros.*
Un jaune d'Œuf.
Battez le tout ensemble dans un mortier, jusqu'à ce qu'il soit dissous; & ajoutez-y par degrés
Une pinte d'Eau de Miel,
pour prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

L'usage du lait, les crêmes de riz, de gruau, sont ici très-nécessaires, ainsi que les eaux de Cauterets, que l'on peut prendre pendant un mois ou cinq semaines à la campagne, en prenant l'air, & faisant le plus d'exercice qu'il sera possible.

De la Phthisie nerveuse.

C'est une consomption de tout le corps, sans fievre apparente, ni toux, ni oppression, avec perte d'appétit & dépravation de la digestion : le corps tombe en langueur & dans le marasme. Cette maladie est commune en Angleterre.

Au commencement de cette maladie, le corps est œdémateux, le visage pâle ; & le malade a un dégoût universel, excepté pour la boisson. Les forces sont si

abattues, que le malade peut à peine se soutenir, & reste toujours fixé dans le lit. Toutes les chairs se consument, & il ne reste plus que la peau & les os. L'urine est quelquefois d'une couleur très-rouge, quelquefois très-pâle & abondante. Il n'y a point de fievre apparente, dont on puisse juger par l'état du pouls, la soif & la chaleur; de façon que les signes caractéristiques de cette maladie sont la langueur, la perte d'appétit & le marasme.

Il paroît que la cause de cette maladie vient du genre nerveux, & de la dépravation des esprits animaux. Les causes éloignées sont les passions vives de l'ame, l'usage des liqueurs spiritueuses, l'air épais & humide, la gourmandise, & l'excès des viandes, sur-tout noires.

Cette maladie est très-difficile à guérir, parce qu'elle se déclare, dans les commencements, avec des symptômes si doux, qu'elle en impose au malade, & au médecin que l'on appelle souvent trop tard. Ordinairement elle dégénere en hydropisie; auquel cas, il ne reste que très-peu d'espérance.

Le malade se mettra à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Menthe,*
De Mélisse citronelle, de chaque une demi-poignée.
De Cochléaria,
De Beccabunga, de chaque une poignée.

Versez sur le tout une pinte de biere, & laissez-la infuser pendant six heures dans un vaisseau bien fermé : passez la liqueur, que le malade coupera avec de l'eau pour sa boisson.

Le malade prendra, avant son dîner, un demi-gros d'élixir de propriété dans un verre de vin blanc d'absinthe. Tous les soirs, on prescrira au malade la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
De Caille-lait, de chaque deux onces.
De Teinture de Castoréum, trente gouttes.
De Poudre de Guttete, demi-gros.
De Sirop de Stæchas, une once.

Mêlez

Mêlez le tout pour une potion, à prendre à l'heure du fommeil.

Au bout de huit jours de l'ufage de ce remede, il paffera aux bols fuivants:

Prenez, *De Mufc, quinze grains.*
De Poudre de Guttete, vingt grains.
De Cinabre d'Antimoine, douze grains.

Mêlez le tout avec fuffifante quantité de firop balfamique de Tolu, pour en faire une maffe que l'on divifera en quatre prifes : on en prendra deux par jour, une le matin, & l'autre le foir, en continuant toujours la potion ci-deffus.

On fera des fomentations fur le ventre avec l'abfinthe, la racine de galanga, la zédoaire, la canelle, le macis, infufés dans le vin rouge: on confeillera en même temps au malade l'ufage des eaux de Forges, ou Cauterets, pendant l'été.

Le malade ne fe nourrira que de crêmes de riz, de crêmes d'orge & de gruau : il mangera très-peu de viande, fi ce n'eft du poulet ; il fera de l'exercice, & prendra beaucoup de diffipation : il changera d'air le plus fouvent qu'il pourra ; & , comme l'eftomac eft finguliérement affecté dans cette maladie, il aura foin d'éviter tous les aliments de difficile digeftion.

PICA, f. m. appétit déréglé qui fait défirer de manger des chofes infipides & incapables de nourrir, comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du fel, du vinaigre, & autres chofes femblables, qui ne font que l'effet d'un goût dépravé. Les femmes groffes, & les filles attaquées des pâles couleurs, y font fujettes. *Voyez* BOULIMIE & FAIM CANINE.

Au refte, on remédie difficilement à cet accident, qui dépend prefque toujours de l'état de la falive qui eft dépravée, & de celui des folides qui font mal difpofés. Les purgations répétées, l'abftinence des chofes nuifibles & pernicieufes, & le traitement de la maladie à laquelle le pica eft joint, font les feuls moyens d'y réuffir.

PIEDS ENFLÉS. Nous avons appellé *œdême* un amas

de sérosité dans les membres du corps : ainsi, toutes les fois qu'on aura les bras, les mains ou les pieds enflés, on aura des affections œdémateuses.

De toutes les parties du corps, les pieds sont celles qui sont les plus sujettes à l'enflure, tant par rapport à la situation des vaisseaux, qui est perpendiculaire, & dans lesquels le sang & les humeurs ont peine à remonter, que par la fatigue continuelle que ces parties éprouvent ; ce qui les relâche, & les rend plus susceptibles d'enflure.

Cet état arrive ordinairement dans les obstructions invétérées, les maladies de la poitrine, toutes les maladies longues, les pâles couleurs, la suppression des regles & la cachexie. Nous avons dit aux articles ANASARQUE, ASCITE, HYDROPISIE, LEUCOPHLEGMATIE, ŒDÊME, ce que l'on devoit faire dans ces sortes de cas : on peut consulter ces différents articles.

L'enflure des pieds survient quelquefois dans la convalescence à la suite d'une maladie longue & fâcheuse, par le grand usage des saignées & des boissons qui ont relâché les vaisseaux du corps, & produit cette espece de bouffissure. Cette maladie n'est point de grande conséquence : elle se dissipe ordinairement par l'exercice, en prenant sobrement de la nourriture, en faisant des frictions légeres sur les jambes avec une flanelle, & en donnant quelques stomachiques ou cordiaux, comme le vin d'absinthe, l'elixir de propriété, & autres remedes de cette nature.

Les personnes qui sont sujettes aux veilles, comme les gardes de malades, & celles qui passent des nuits, sont exposées à avoir les pieds enflés ; ce qui vient également du relâchement, de la foiblesse des vaisseaux, & de la résistance que le sang & les humeurs trouvent à remonter. Il suffit, dans ce cas, d'ôter les jarretieres & tout ce qui peut gêner le mouvement du sang, & de se tenir dans une position horizontale & la tête basse, afin de donner la facilité aux humeurs de reprendre leur cours.

PIERRE s. f. *ou* CALCUL. On entend communément par ce mot la pierre qui s'engendre dans les reins

ou dans la vessie : ce n'est pas qu'il ne puisse s'en former dans toutes les parties du corps, mais c'est que cette espece est la plus commune, & celle à laquelle on a réservé le nom de *pierre*.

Le calcul des reins différe de celui de la vessie par les signes suivants. Celui des reins excede rarement la grosseur d'un pois, au lieu que celui de la vessie est quelquefois plus gros qu'un œuf de poule. La pierre des reins est ordinairement pleine d'aspérités ; celle de la vessie est plus douce, & comme formée de plusieurs lames les unes sur les autres. Celle des reins est ordinairement friable ; celle de la vessie est fort dure. On trouve beaucoup de ces pierres dans les reins ; on en trouve peu dans la vessie.

Les signes qui caractérisent le calcul des reins, sont des douleurs dans le côté & dans les lombes. Cette douleur est profonde, accompagnée de tension, de pression : quand le corps est tranquille, la douleur diminue ; elle est forte & vive, quand on se remue. Les malades ressentent des frissons & des mouvements spasmodiques violents dans la partie ; &, quand l'accès leur prend, ils sont ordinairement courbés : quelquefois ils sont tourmentés de mouvements convulsifs ; le ventre est ordinairement très-resserré. Quand la pierre fait effort pour descendre par l'uretere, on sent une douleur vive vers l'os iléum. Ceux dans lesquels la pierre se trouve d'un côté, ressentent une stupeur à la cuisse, & un retirement des testicules du même côté. Le malade éprouve de plus des vomissements, des coliques, un défaut d'appétit ; & quelquefois les urines sont teintes de sang. Souvent on ressent une dysurie, une ischurie ou une strangurie : les urines se trouvent chargées de sable, de graviers ou de glaires.

On reconnoît le calcul de la vessie aux douleurs atroces que l'on ressent dans cette partie, accompagnées de strangurie, & d'un poids considérable au périné, quand le malade se leve ; ce qui augmente, quand l'urine est écoulée. L'urine dépose ordinairement une mucosité qui ressemble à du son : on reconnoît sur-tout la présence du calcul aux douleurs spastiques que l'on,

éprouve à l'anus & aux parties génitales ; mais le ſigne le plus certain eſt l'examen que l'on en fait par le moyen de la ſonde.

Les perſonnes d'un tempérament ſanguin, lâche, ſpongieux, ſont ſujettes au calcul des reins. Les jeunes gens & les enfants plus que les adultes ; les vieillards en ſont très-ſouvent tourmentés : il en eſt de même de ceux qui ont un flux hémorrhoïdal habituel ; les goutteux, les hommes plutôt que les femmes.

Le calcul de la veſſie ſe déclare plus fréquemment dans l'enfance & dans un âge très-avancé. Cette affection doit ordinairement ſon origine au calcul des reins.

La cauſe prochaine du calcul des reins eſt la lymphe glutineuſe qui s'amaſſe dans les reins, & qui ſe durcit & ſe convertit en pierre : les cauſes éloignées ſont les mouvements violents du corps, ſoit à cheval ou en voiture, un coup ou une chute ſur les lombes, l'abus du vin & de l'exercice vénérien, le mauvais uſage des diurétiques chauds, la colere, la crainte, avec la diſpoſition héréditaire du ſujet.

La cauſe prochaine du calcul de la veſſie dépend, comme nous l'avons dit, d'un épaiſſiſſement particulier de la mucoſité ou du mucilage qui ſert à lubréfier l'intérieur de la veſſie : les cauſes éloignées ſont les aliments épais & groſſiers, les liqueurs ſpiritueuſes ; les vins tartareux, comme ceux de Champagne, du Rhin ; les exercices violents, les veilles continuées, les paſſions violentes, la diſpoſition héréditaire.

On traite de la même maniere le calcul des reins & celui de la veſſie.

Dans l'accès, on commencera par donner au malade un lavement d'eau de riviere ; après quoi on lui donnera le ſuivant :

Prenez, *Des Feuilles de Mauve,*
De Pariétaire, de chaque une poignée.
De Véronique, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

Quatre onces d'Huile d'Olive,

pour un lavement. On donnera en même temps la poudre suivante :

Prenez, *De Nitre purifié,*
De Tartre vitriolé, de chaque deux gros.
D'Yeux d'Ecrevisses, saturés de Suc de Citron,
De Sang de Bouctin, de chaque un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en donner vingt-quatre grains toutes les deux heures, en faisant boire par dessus une décoction d'orge, ou une infusion de graine de lin.

On renouvellera le lavement, comme ci-dessus. Tous les soirs, on donnera au malade quatre grains de pilules de cynoglosse.

Si l'on voit que les remedes ne produisent aucun effet, & qu'il y ait pléthore réelle, on pratiquera la saignée, que l'on réitérera deux ou trois fois, selon le besoin.

On appliquera sur le ventre des fomentations avec les racines de guimauve & de mauve, les feuilles de violette, de pariétaire & de branche-ursine, que l'on fera bouillir dans du lait, & que l'on appliquera chaudement sur la partie ; on fera usage aussi de l'huile de vers terrestres, d'huile de lis : les bains d'eau tiede sont aussi très-salutaires ; les injections faites avec du lait chaud, ou de l'eau de guimauve, appaisent aussi la douleur : enfin on aura recours à la potion suivante, pour donner du relâche aux parties, & de la facilité à la pierre de sortir.

Prenez, *D'Eau de Feuilles de Tilleul,*
De Nénuphar, de chaque deux onces.
D'Huile animale de Dipel, dix gouttes.
De Liqueur minérale anodine, un demi-gros.
De Sirop Diacode, une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre le soir par cuillerées.

On réitérera les lavements, les bains, les fomentations, jusqu'à ce que l'on trouve du soulagement.

Quand l'accès sera passé, on aura soin de saigner &

purger le malade, tous les trois mois; de lui faire prendre habituellement une infusion de verge d'or pour boisson, & de lui faire avaler, tous les matins, un demi-gros de savon en pilule.

La diete doit être exacte, c'est-à-dire qu'on doit éviter les aliments mucilagineux, gluants, visqueux, les vives passions de l'ame, l'exercice vénérien, les vins acides, les mouvements violents : la boisson doit être toujours chaude; & on doit se procurer un air serein, & faire prendre au malade les eaux savonneuses, comme celles de Bourbon & de Passy.

Remede contre la Pierre.

On a cherché depuis long-temps à tenter toutes sortes de remedes pour la guérison de la pierre; & on a été forcé souvent, après en avoir essayé, d'en venir à l'opération de la taille : on a cependant observé que le savon, pris en grande quantité, pouvoit quelquefois appaiser les douleurs, & empêcher la pierre de grossir. C'est, en partie, de cette matiere qu'étoit composé le remede de mademoiselle Stéphens, qui a fait tant de bruit en Angleterre, pendant si long-temps. Quoique ces vertus ne soient point aussi grandes qu'on prétend l'insinuer, nous allons cependant en donner la recette, telle qu'on l'a publiée en Angleterre, en faveur des personnes qui voudront en faire l'épreuve.

Prenez, *De Savon d'Alicante, huit onces.*
De Chaux vive, éteinte & réduite en poudre, une once.
De Sel de Tartre ou *de Potasse, purifié, un gros.*

Rapez le savon, & mêlez-le avec la chaux & le sel; puis battez le tout avec un peu de gomme adraganth, dissoute dans l'eau, pour en faire une espece de pâte, dont on prendra deux ou trois onces par jour, en en formant de petites pilules; ce qu'il faut continuer pendant un mois ou six semaines : si cependant on se trouvoit échauffé par son usage, on le suspendra, pour se mettre au lait pendant une quinzaine de jours; après quoi on recommencera, comme ci-dessus.

Voici un autre remede que l'on conſeille pour guérir de la pierre.

Prenez, *D'Eau d'Alkekenge*,

De Pariétaire ou *de Noix ſimple*, *de chaque deux onces.*

Ajoutez-y

D'Eſprit de Nitre dulcifié, *dix gouttes*, pour en prendre la moitié en ſe levant, & le reſte en ſe couchant.

La liqueur ſuivante eſt d'un grand ſecours, pour diminuer les graviers & les pierres qui ſont dans les reins & la veſſie :

Prenez, *Des Sucs de Porreaux*,

D'Oignons,

De Raiſort, *de chaque deux livres.*

De Citrons ou *Limons*,

De Feuilles de Pariétaire, *de chaque demi-livre.*

Laiſſez le tout enſemble en digeſtion pendant vingt-quatre heures. Ajoutez enſuite

De Cryſtal calciné, *une once.*

De Fiente de Pigeon, *deux onces.*

Diſtillez le tout au bain-marie. On en donne une once & demie tous les matins, & l'on en fait des injections dans la veſſie, en coupant la liqueur avec de l'eau.

De tous les remedes dont on célebre la vertu pour cette maladie, il n'en eſt point dont les éloges ſoient plus juſtement mérités que l'eau de chaux d'écailles d'huître. On a fait en Angleterre des expériences qui prouvent que cette eau, en paſſant dans le ſang, diſſout la pierre : voici ce qu'il faut que les malades faſſent.

Ils prendront, tous les matins, une once de ſavon d'Alicante: ils boiront par deſſus trois chopines d'eau de chaux, faite avec des écailles d'huître ou des coquilles de pétoncle. Le malade partagera ſon ſavon en trois doſes, dont il prendra la plus forte, le matin à jeun, de meilleure heure qu'il pourra ; la ſeconde à midi, & la troiſieme à ſept heures du ſoir, buvant par deſſus

chaque dose un grand verre d'eau de chaux: il prendra le reste, avant ses repas, dans la journée.

Si le malade est délicat, il commencera par des doses inférieures: il ne prendra, par exemple, qu'une demi-once de savon par jour, & une chopine d'eau de chaux, qu'il aumentera par degrés.

Le malade fera sa boisson ordinaire de lait coupé avec de l'eau, ou d'une tisane faite avec les racines de guimauve, de persil & de réglisse; & il fera bien, en général, de ne prendre d'autre boisson que l'eau de chaux, s'il peut la supporter.

Le moyen de rendre l'eau de chaux moins désagréable, est de la composer de la maniere suivante:

Prenez, *D'Eau de Chaux d'Ecailles d'Huître, une chopine.*
De Lait de Vache, deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, trois gros.
De Sirop de Guimauve, une demi-once.

Mêlez le tout ensemble, pour prendre en trois ou quatre verres, comme il est prescrit ci-dessus.

Il est bon d'observer que l'eau de chaux de pierre n'est pas, à beaucoup près, aussi salutaire que l'eau de chaux d'écailles d'huître: ainsi il faut prendre le double de l'eau, pour avoir le même effet.

Le moyen d'accélérer la dissolution de la pierre dans la vessie, est d'injecter tous les jours quatre ou cinq onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, & de la faire garder au malade le plus qu'il pourra. Il faut, pour cet effet, qu'il rende son urine avant de faire l'injection.

Pour rendre ces injections plus douces & moins douloureuses, on peut délayer un gros d'empois dans six ou huit onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, qu'on mettra sur le feu, jusqu'à ce que l'eau commence à bouillir, ayant soin de remuer continuellement: on peut se servir de cette eau pour les injections.

L'eau de chaux se fait de la maniere suivante:

On prend une quantité d'écailles d'huître, que l'on place dans un four à chaux ou dans un fourneau de réverbere, en mettant une couche de charbons & une

couche d'écailles d'huître : on pousse ce feu à la plus grande violence, jusqu'à ce que les écailles soient totalement calcinées, ce qui exige ordinairement un feu de vingt-quatre heures. On s'apperçoit qu'elles sont suffisamment calcinées, quand elles se réduisent aisément en poudre fine & extrêmement blanche ; car, quand il reste des grains gris ou noirs, c'est une preuve que la calcination n'a point été assez forte : il faut pour lors recommencer de nouveau le feu. Quand les écailles sont réduites en poudre très-fine & très-blanche, on verse dessus de l'eau, que l'on laisse pendant vingt-quatre heures, à la dose d'environ deux pintes sur une livre : on passe cette eau à travers un linge fin, & on la donne au malade, de la maniere que nous avons prescrite ci-dessus.

A l'égard des injections que l'on fait de cette eau dans la vessie, il est très-difficile de les renouveller plusieurs fois par jour, à cause des douleurs que produit la sonde, quand on l'introduit : il faut pour lors consulter un habile chirurgien, qui puisse vous donner les moyens nécessaires pour faire ces sortes d'injections.

Au reste, on ne doit rien craindre de l'usage de l'eau de chaux à l'intérieur ; elle ne porte aucun préjudice au corps, & ne fait, au contraire, que beaucoup de bien : ainsi l'on ne doit pas appréhender d'en continuer long-temps l'usage. C'est le seul moyen d'éviter l'opération, qui est toujours cruelle & douloureuse, & quelquefois funeste. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

PIQUURE, s. f. C'est ainsi qu'on appelle une solution de continuité, faite dans les chairs par quelque instrument pointu, ou par la morsure de quelques animaux.

Piquure de l'Aponévrose.

Il est plus ordinaire de piquer l'aponévrose du muscle *biceps*, que son tendon. Le chirurgien s'en apperçoit par la résistance qu'il sent à la pointe de la lancette, qui en est quelquefois émoussée, & par la douleur que le malade éprouve au moment de la saignée. Cet accident est ordinairement suivi d'une douleur vive au bras & à

l'avant bras, de gonflement, de tension, d'inflammation, & quelquefois d'un abcès sous l'aponévrose.

On faignera d'abord le malade plusieurs fois, selon le besoin : on appliquera sur la partie des cataplasmes émollients, & sur-tout notre cataplasme anodin & émollient : on fera boire au malade beaucoup de tisane rafraîchissante, comme le petit-lait : on lui donnera beaucoup de lavements, on le fera rester dans son lit, & on l'obligera à ne faire aucun mouvement.

Quand on aura appliqué pendant quelques jours notre cataplasme émollient, on fera usage du cataplasme résolutif que l'on trouvera dans le même article.

Si, malgré tous ces remedes, on ne vient point à bout de résoudre la tumeur, il faut nécessairement en faire l'ouverture, & débrider l'aponévrose, s'il est tendu. *Voyez* SAIGNÉE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure de l'Artere.

Quelques précautions que l'on prenne pour faire la saignée au bras, la veine basilique se trouve située si proche de l'artere, qu'il arrive quelquefois au plus habile chirurgien de s'y laisser prendre : c'est un accident des plus graves ; & l'on ne sçauroit trop recommander à ceux qui se mêlent de faire la saignée, de s'assurer auparavant de la pulsation de l'artere, afin de pouvoir placer la lancette dans l'endroit où la veine se sépare le plus de l'artere. Cette précaution est d'autant plus essentielle, que la veine du bras n'a point toujours une marche uniforme dans tous les sujets.

Quand on a le malheur de piquer l'artere, si l'on ne fait que l'effleurer, & que l'on n'ait divisé que quelques-unes de ses membranes, le cas est moins grave ; mais il arrive quelquefois que la lancette les traverse toutes, ce qui rend cet accident plus fâcheux.

Lorsque l'artere n'est qu'effleurée, & qu'il y a une de ses membranes qui a reçu la moindre atteinte, elle devient plus foible par ce côté, & moins capable de résister à l'effort du sang ; ce qui fait qu'elle cede insensiblement au sang qui la pousse, qu'elle se dilate, se

gonfle, & forme une tumeur plus ou moins confidérable, que l'on appelle l'*anévrifme vrai* : c'eft le plus commun. On ne s'en apperçoit point dans le moment de la faignée, parceque l'effort du fang ne fe fait que petit-à-petit, & que la tumeur ne fe forme que par degrés. *Voyez l'article* ANÉVRISME.

Cette tumeur dans le commencement eft fi petite, qu'elle ne change pas la couleur de la peau; on y fent fimplement un mouvement de pulfation femblable à celui de l'artere: elle difparoît quand on la comprime, mais elle revient quand la compreffion ceffe, fouvent même avec un petit bruit.

Cette efpece d'anévrifme eft moins dangereufe, & fe guérit quelquefois par les faignées, & par une compreffion que l'on fait fur la tumeur avec une plaque de plomb, des compreffes & des bandes : quelquefois auffi, malgré la compreffion, la tumeur augmente, & on eft obligé d'en venir à l'opération.

Lorfque la lancette que l'on a introduite a ouvert totalement l'artere, on s'en apperçoit aifément aux fignes qui fuivent. D'abord le fang fort avec impétuofité, en arcade & par jet: il eft d'une couleur beaucoup plus rouge & plus vermeille que le fang des veines. Quand on comprime l'avant-bras, le fang coule toujours; ce qui n'arriveroit pas, s'il venoit de la veine: quand on comprime le bras & qu'on y fait une ligature, le fang coule moins; ce qui démontre que le fang vient de l'artere.

Dès qu'on reconnoît que le fang vient de l'artere, il faut le laiffer couler jufqu'à ce que le malade tombe en fyncope, & qu'il s'arrête de lui-même; cependant, fi c'étoit à une femme groffe que cet accident fût arrivé, ou à quelqu'un qui tombât difficilement en foibleffe, il ne feroit pas prudent de l'attendre. Dans ce cas, lorfque le malade a perdu une certaine portion de fang, on prend le parti de l'arrêter.

Il y a encore un autre cas où il ne faut pas attendre que le malade tombe en foibleffe pour arrêter le fang; c'eft lorfqu'il fe fait un épanchement aux environs de

l'artere, comme quand l'ouverture des téguments n'eſt pas vis-à-vis de l'artere; il forme alors un *anévriſme faux*, ou par épanchement; & il ne reſte point d'autre parti à prendre que celui de ſerrer fortement la ligature, ou de faire une eſpéce de tourniquet pour arrêter l'écoulement du ſang. Lorſqu'il ne coule plus, on met ſur l'ouverture un petit morceau de papier mâché & exprimé, de la groſſeur d'une noiſette ou d'un bouton: on applique enſuite une petite compreſſe de la largeur d'un ongle, & ſur celle-ci pluſieurs autres graduées, autant qu'il en eſt beſoin pour ſurpaſſer le niveau du bras, & faire une compreſſion plus exacte. On fait le bandage ordinaire de la ſaignée, mais avec une bande plus longue: on deſſerre peu-à-peu la ligature ou le tourniquet; & on met ſur le trajet des vaiſſeaux une compreſſe longitudinale épaiſſe, que l'on ſoutient avec une bande, dont on ſerre plus les tours qui ſont proche de l'ouverture, que ceux qui en ſont plus éloignés. Par ce moyen, on ralentit le mouvement du ſang, & on empêche qu'il n'aille heurter trop fortement ſur l'ouverture: on met le bras en écharpe; on recommande au malade de ne point le remuer: on le ſaigne de l'autre bras, & on lui fait obſerver un régime exact.

Il faut avoir attention que les compreſſes graduées faſſent ſur l'ouverture la compreſſion la plus exacte qu'il eſt poſſible, & que la bande ſoit ſuffiſamment ſerrée, ſans excès, de crainte d'attirer la mortification. Cet appareil doit être continué long-temps, afin de donner lieu à l'artere de ſe réunir. Pour que la compreſſion ſoit plus exacte, on fait fléchir l'avant-bras, afin de relâcher l'aponévroſe du muſcle *biceps*, qui recouvre l'artere: il faut auſſi que les compreſſes graduées ſoient plus élevées que le niveau du bras, afin que la compreſſion ſe faſſe uniquement ſur l'ouverture, & non ſur les parties latérales,

Si, malgré l'attention qu'on a eue de faire une bonne compreſſion, on remarque que le ſang s'extravaſe & s'infiltre dans les cellules graiſſeuſes, le ſeul parti qui

reste à prendre est de faire l'opération qu'on appelle de l'*Anévrisme*. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure du Périoste.

C'est principalement en ouvrant au pied la veine que l'on appelle *saphéne*, que l'on court risque de piquer le périoste, si le malade remue son pied, ou si l'on plonge la lancette trop avant ; on a aussi le même danger à craindre, lorsqu'on ouvre la cubitale ou la radiale vers le poignet, ou l'artere & la veine temporale.

On connoît que l'on a piqué le périoste, par la résistance que l'on sent à la pointe de la lancette, qui s'en trouve émoussée; par la douleur, la tension & l'inflammation qui s'étendent le long de l'os dont le périoste est piqué, & qui en sont ordinairement les suites.

Si ces accidents sont légers, on y remédie par quelques compresses trempées dans une cinquieme partie d'eau-de-vie & quatre parties d'eau. Lorsque l'inflammation est dissipée, on met un emplâtre d'onguent de la Mere sur l'ouverture, pour en faire suppurer les bords.

Si les accidents sont considérables, on applique sur la partie notre cataplasme anodin, & un peu de l'onguent suppuratif que nous avons décrit à l'article ONGUENT, afin de l'entretenir ouverte, & d'exciter un petit suintement & une légere suppuration. Quand la douleur & l'inflammation sont dissipées, on met sur la plaie un emplâtre d'onguent de la Mere; & on la desseche ensuite avec l'onguent de céruse ou de pompholyx.

Si ces accidents persistoient, & que le périoste, demeurant fort tendu & enflammé, menaçât de tomber en mortification, il faudroit nécessairement le débrider par quelques incisions, & panser ensuite la plaie méthodiquement. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piquure du Tendon.

Il peut arriver, en saignant la médiane, que l'on pique le tendon du muscle *biceps*, qui est situé dessous,

soit parce qu'on aura trop enfoncé la lancette, ou que le malade aura remué le bras. Cet accident est des plus fâcheux pour le malade, & des plus mortifiants pour le chirurgien.

On connoît qu'on a blessé le tendon, par la résistance que l'on sent à la pointe de la lancette, & par la douleur vive que le malade ressent au moment de la piqure, qui s'étend tout le long du bras, depuis l'acromion jusqu'au bout des doigts.

Lorsque la piqure a été légere, cette douleur passe quelquefois; mais, si elle continue, elle est bientôt suivie de gonflement, de tension, d'inflammation de toute la partie, de fievre, de mouvement convulsif, de dépôt, de gangrene, en un mot, de tous les accidents des plaies des parties tendineuses.

Si-tôt qu'on apperçoit qu'on a eu le malheur de piquer le tendon, rien n'est plus pressé que de faire de fréquentes saignées à l'autre bras, afin d'empêcher le progrès du mal; on prescrit au malade une diete exacte, délayante & rafraîchissante: on couvre toute la partie de notre cataplasme émollient ou anodin, pour calmer la douleur & les autres accidents. Si ces moyens ne suffisent pas, on dilate la plaie, & l'on découvre le tendon piqué, sur lequel on applique un plamaceau trempé dans de l'huile jaune ou rouge de de térébenthine, distillée plusieurs fois au bain de cendre avec de l'eau commune, pour enlever les parties acrimonieuses: c'est un remede excellent pour les plaies des tendons. Au défaut de cette huile, on emploie l'esprit de térébenthine ou la térébenthine même, la colophone, les baumes de Copahu ou du Pérou, mêlés avec l'huile d'œufs, & par-dessus le tout des cataplasmes émollients & anodins.

Si, malgré tous ces remedes, la mortification survenoit, il n'y auroit point d'autre ressource, pour sauver le bras, que de couper tout-à-fait le tendon. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

De la Piqure d'Insectes venimeux.

Il y a plusieurs especes d'insectes dont la morsure

est à craindre pour le corps humain : ce n'est pas qu'ils soient tous venimeux, mais c'est qu'ils portent avec eux une humeur caustique qu'ils insinuent dans la plaie qu'ils font, qui cause des douleurs & des tranchées très-vives, telles sont les guêpes, les chenilles, les mouches à miel &c. qui incommodent, sur-tout à la campagne, sur le bord des étangs, & dans les endroits marécageux.

Ces sortes de piqures sont ordinairement accompagnées de rougeur, de douleur, chaleur & ardeur, & d'une cuisson si considérable, qu'on est obligé de se grater ; ce qui fait rougir toute la partie.

Il faut appliquer sur le champ, aussi-tôt que la piquure est faite, quelques gouttes d'eau-de-vie sur l'endroit où est la vessie ; on peut aussi y appliquer une feuille de sauge battue légérement. Si l'on aime mieux, il suffit de frotter la partie avec le lait du figuier, pourvu cependant que ce soit quand les figues sont mûres : quelques feuilles de cresson & de rhue, pilées ensemble, & appliquées sur l'endroit où s'est faite la morsure, soulagent beaucoup.

Au reste il faut, autant que l'on peut, ne point le grater, ni mettre dessus la morsure, de la salive, du lait chaud ou de l'eau tiède ; car les adoucissants augmentent beaucoup le mal : on peut aussi, si l'on veut, approcher la partie tout près du feu, & la tenir le plus chaudement qu'il est possible dans l'instant de la morsure.

Il y a d'autres animaux, comme la vipere, le serpent à sonnettes, le scorpion, la tarentule. qui font des morsures mortelles, ou du moins très-funestes. *Voyez* MORSURE.

PISSEMENT DE SANG. C'est une évacuation de sang pur par les urines.

Le pissement de sang est simple ou compliqué. Le premier vient par la plénitude ou la chaleur ; le deuxieme est produit par quelques causes particulieres, commme la pierre dans ceux qui en sont attaqués.

Les signes du pissement de sang spontané sont une pesanteur dans le bas-ventre, des douleurs spastiques



dans les lombes, les aînes & les reins, accompagnées d'un engourdissement dans tout le corps, & d'une constipation considérable. Les signes du pissement de sang produit par le calcul, sont d'abord une douleur extrêmement vive: le sang est fleuri; &, avec le temps, il tombe dans le fond du vase, & l'urine devient claire & limpide: quelquefois même, il sort sous la forme de filament, avec des douleurs & des ardeurs cruelles. De plus, le malade rend de petits graviers, & se plaint de douleurs vives dans la partie.

Les vieillards sont en particulier sujets à cette sorte de maladie, ainsi que ceux qui sont à la fleur de l'âge, qui menent une vie extrêmement exercée, & qui sont sujets aux hémorrhagies habituelles. Au reste, les femmes sont beaucoup moins exposées à cet accident que les hommes.

La cause prochaine du pissement du sang est la rupture des vaisseaux sanguins, occasionnée par la pléthore vraie ou fausse, ou par l'âcreté. Les causes éloignées sont le mauvais usage des aliments chauds, & des remedes actifs, comme les diurétiques chauds, & sur-tout l'usage des cantharides; le mouvement violent du corps, comme de monter à cheval, un coup ou une chûte sur les reins, le trop d'usage des plaisirs de l'amour; les passions vives de l'ame, comme la colere; les évacuations supprimées, un ulcere & le calcul.

Quand le pissement de sang est occasionné par la pléthore, ce que l'on connoît par les signes qui la caractérisent, on y remédie par les saignées, les boissons abondantes, le petit-lait, les bains, la diete, les lavements, le repos, la tranquillité. On pourroit faire des émulsions au malade, de la maniere suivante:

Prenez, *Douze Amandes douces, pelées,*
Des quatre Semences froides, demi-once.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant dessus, par degrés, une pinte d'eau commune.

Passez la liqueur, & ajoutez-y
Une once de Sirop de Limon,

pour boisson ordinaire.

On

On fera prendre en même temps au malade un demi-gros de diascordium, les soirs en se couchant. Au reste, cette espece de pissement de sang n'est point dangereux, à moins qu'il ne soit extrêmement violent ; auquel cas, il dégénere en hémorrhagie, & exige le même traitement. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Quand le pissement de sang est occasionné par la présence d'une pierre, ce que l'on connoît par les douleurs vagues que l'on ressent dans les reins, dans les lombes, dans les aines, par les envies de vomir, par les coliques, par les constipations, & par les autres signes qui caractérisent la pierre, on suit pour lors le même traitement. *Voyez* PIERRE.

Si le pissement de sang est occasionné par l'âcreté des humeurs, on le reconnoît par un tempérament sec, bilieux, à des sueurs & une haleine fétides, à des urines très-colorées & puantes, par des selles d'une odeur insupportable, par un pouls vif & serré, des démangeaisons dans quelques parties du corps, à des picotemens de poitrine, &c.

Il faut commencer par saigner le malade au bras, lui faire pendre des lavemens & du petit-lait en abondance. Immédiatement après, on lui fera prendre la boisson suivante :

Prenez, *De Racines de grande Consoude, une demi-once.*
De Riz, une cuillerée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers.

Passez la liqueur; & ajoutez-y
Vingt gouttes d'Esprit-de-Vitriol,
pour en prendre cinq ou six verres par jour.

On donnera en même temps au malade trois ou quatre cuillerées par jour de suc d'ortie-grieche, & un demi-gros, matin & soir, de poudre tempérante de Stahl ; après quoi on passera à l'usage de la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, trois gros.*
De Cachou, un gros.
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.



Mêlez le tout, & réduisez-le en poudre fine. On en donnera vingt-quatre grains, toutes les heures, au malade, en lui faisant boire par dessus un verre d'infusion de mille-feuille, ou un verre de décoction d'aigremoine ou de fleurs de grande consoude : on recommande aussi le suc de plantain ou celui de pourpier.

Il est bien essentiel d'observer de ne point faire usage de ces derniers remedes, avant qu'on ait fait précéder les saignées, les lavements, les boissons; car autrement on pourroit supprimer le pissement de sang, & occasionner quelques maux plus funestes.

Quand le pissement de sang est occasionné par quelque ulcere, ce que l'on reconnoît par l'écoulement d'une sanie purulente qui est mêlée avec le sang dans les urines, on peut faire usage des tisanes faites avec le lierre terrestre, ou, si l'on aime mieux, la racine de verge d'or, à la dose d'une once dans une pinte d'eau. Le meilleur remede est de faire prendre au malade le lait coupé avec de la crême d'orge, ou avec de la crême de riz. On peut en même temps donner quelques gouttes de baume du Pérou, & suivre le traitement que nous avons indiqué à l'article ULCERE.

PITUITE, s. f. La pituite est une humeur épaisse, gluante & visqueuse, qui vient de la partie lymphatique du sang, épaissie, qui s'amasse en abondance dans le corps, & que l'on rejette par la salive.

Les gens maigres & secs, les vieillards, les personnes qui mangent & boivent beaucoup, sont sujettes à avoir beaucoup de pituite, & les hommes plutôt que les femmes.

Les causes de la pituite sont l'épaississement de la partie lymphatique du sang, produit d'un côté par l'âcreté des humeurs, & de l'autre par quelque vice particulier acide, qui fige & coagule la lymphe. Les causes éloignées sont un air épais, froid & humide; les aliments gluants, visqueux; le trop de nourriture, l'usage immodéré du vin & des liqueurs spiritueuses, le trop d'exercice & le trop grand repos, le sommeil trop long, la transpiration supprimée; les paf-

ſions de l'ame, comme la triſteſſe, la mélancolie, la jalouſie, &c.

Le traitement de la pituite differe ſelon les cauſes qui l'ont produite : c'eſt à peu près le même que celui de l'épaiſſiſſement de la lymphe. Il conſiſte, en général, à éviter tous les aliments mucilagineux & gluants, à reſpirer un air frais & ſain ; à ne boire que de l'eau, ou très-peu de vin ; à faire un exercice modéré, à ſe couvrir de façon à ne rien craindre de la ſuppreſſion de la tranſpiration, & à prendre beaucoup de diſſipation.

Au reſte, on remédie à la pituite, en purgeant le malade de temps en temps, en faiſant uſage des tiſanes légérement apéritives ; telle eſt la ſuivante :

Prenez, *De Racine de Chardon-Roland, demi-once.*
De Cerfeuil,
De Chicorée ſauvage, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau, pour réduire à pinte ; paſſez la liqueur, pour en boire cinq ou ſix verres par jour.

Quand on aura pris cette tiſane pendant ſept ou huit jours, on ſe purgera de la maniere ſuivante :

Prenez, *Des Feuilles de Chicorée ſauvage, une poignée.*
De Follicules de Séné, trois gros.
De Rhubarbe, demi-gros.
De Sel d'Epſom, demi-once.

Faites légérement bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers. Paſſez la liqueur : ajoutez-y

Le Suc d'un Citron coupé par tranches.
De Sirop de Pomme compoſé, une once,

pour prendre en trois verres, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre. On paſſera enſuite à l'uſage des eaux de Paſſy dépurées, dont on prendra deux pintes par jour, pendant un mois : on réitérera ce traitement deux ou trois fois par an ; & on paſſera enſuite à l'uſage de l'opiat qui ſuit :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana, demi-once.*
D'Yeux d'Ecreviſſes,

De Safran de Mars apéritif, de chaque un gros.
De Gomme Ammoniaque,
De Myrrhe, de chaque un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros avant ses repas, soir & matin, en buvant par dessus un verre d'infusion de véronique.

Dans le temps où on ne fera point de remede, on se contentera, soir & matin, de mâcher un peu de tabac, ou un morceau de racine de pyretre, pour donner issue à la pituite qui s'amasse dans le corps: on fera usage en même temps des lavements, que l'on prendra de deux jours l'un.

PLAIE, s. f. solution de continuité récente, faite aux parties molles du corps, par un instrument piquant, tranchant ou contondant. Elles sont simples, quand il n'y a point de fracture, d'hémorrhagie, de piquure de tendon, de déchirement d'artere, qu'elles ne pénétrent point dans le bas-ventre. Elles sont compliquées, quand elles réunissent tous ou quelques-uns de ces accidents. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, article PLAIE.

PLÉNITUDE, s. f. abondance de sang & d'humeur: c'est la même chose que pléthore.

PLÉTHORE, s. f. c'est, en général, une plénitude, une abondance de sang considérable dans les vaisseaux, qui détruit l'harmonie des fonctions, & devient la source de plusieurs maladies.

On distingue trois sortes de pléthore, la vraie, la fausse, & la troisieme qu'on appelle pléthore *ad vires*.

La pléthore vraie est celle qui vient de l'abondance du sang dans toute la capacité des arteres & des veines. La pléthore fausse est produite par le gonflement & la dilatation du sang, qui occupe un volume plus considérable que dans l'état naturel. On appelle pléthore *ad vires*, celle qui est accompagnée de lassitude dans les membres, de douleurs vagues dans tout le corps, & d'une grande diminution de forces.

On distingue encore la pléthore en simple & en

compliquée : la premiere arrive, quand le sang est en trop grande quantité, & quand il n'est point encore dépravé : la seconde est ordinairement suivie d'un épaississement considérable, de la cacochymie ou de la dépravation des humeurs.

Les signes de la pléthore, en général, sont les suivants; une constitution forte & athlétique, de gros os, des membres charnus, des muscles forts & vigoureux, un visage rouge & sanguin, des vaisseaux gonflés, un pouls grand & plein, un grand appétit, la facilité avec laquelle on fait toutes sortes d'exercices, & on supporte toutes sortes de fatigues & d'excès, la pesanteur & la lassitude dans les bras & dans les jambes, la propension au sommeil, les éblouissements & les étourdissements. L'âge & la façon de vivre du malade font encore juger de cette disposition. Les jeunes gens qui travaillent peu & mangent beaucoup, ceux qui sont accoutumés à des évacuations de sang périodiques qui se suppriment, & ceux qui, après avoir beaucoup travaillé, & s'être beaucoup dissipés, changent tout d'un coup de façon de vivre, & restent sans rien faire.

On reconnoit aussi la pléthore fausse au tempérament échauffé du malade, à la nature du climat qu'il habite, à la chaleur qu'il y fait, au fréquent usage qu'il fait des aliments chauds & des liqueurs spiritueuses, à un pouls vif, grand & plein, &c.

La cause prochaine de la pléthore vient de la force des vaisseaux qui alterent & préparent beaucoup plus vîte la nourriture, & la tournent toute en suc. Les causes éloignées sont toutes celles que nous avons dites, comme la jeunesse, l'abondance de la nourriture, le trop peu d'exercice, les passions tristes de l'ame, comme la grande dissipation & la suppression des évacuations habituelles.

Le traitement de la pléthore vraie est très-facile : il consiste à faire saigner le malade au bras dans la jeunesse, & au pied dans la vieillesse, dans le temps des équinoxes; de diminuer la nourriture; de faire faire un exercice continuel, mais modéré; de faire prendre

au malade beaucoup de lavements & de boissons, & de le purger trois ou quatre fois par an; à la suite de quoi on peut lui faire prendre les eaux de Passy, de Forges, pendant quelque temps.

Le traitement de la pléthore fausse consiste également dans les saignées, qui doivent cependant être moins abondantes que dans la pléthore vraie. On conseillera au malade l'usage des lavements, des bains froids, des eaux glacées, de l'eau d'orgeat, de la limonade; de respirer, autant qu'il se pourra, un air frais; de faire modérément de l'exercice, de manger peu, & de boire beaucoup de petit-lait dans lequel on mettra par pinte une once de sirop de limon & vingt gouttes d'esprit-de-vitriol. On aura sur-tout soin d'éviter le laitage, les aliments visqueux, glaireux, échauffants, les passions violentes, & tout ce qui peut échauffer le sang.

La pléthore *ad vires* n'exige pas un traitement différent de la pléthore vraie; car elles rentrent l'une dans l'autre, & sont à peu près la même chose. On ne doit regarder celle-ci que comme un degré plus grand de la premiere; aussi demande-t-elle des remedes continués plus long-temps, & une diete plus sévere. Cette espece de pléthore n'est point ordinaire aux gens forts & robustes: elle arrive plutôt chez ceux qui sont plus délicats, & dont les vaisseaux plus mous & plus lâches résistent difficilement à l'impulsion du sang. L'usage des eaux ferrugineuses à la suite des saignées, des délayants & des lavements, la diete réguliere, les bains, les frictions faites sur tout le corps, la modération dans les passions & dans toutes les choses de la vie, en sont les vrais remedes. Au reste, quand cette espece de pléthore continue pendant quelque temps, elle dégénere bientôt en d'autres maladies, comme l'apoplexie, la paralysie, l'hydropisie, & bien d'autres maladies que nous avons décrites chacune à leur article.

Quelquefois la pléthore se trouve compliquée avec la cacochymie; & la dépravation n'attaque pas seulement le sang, mais même les humeurs: pour lors il faut réunir ensemble les remedes de ces deux maladies,

& commencer le traitement de la cacochymie, par la saignée, la diete & les délayants. Cette espece de complication est fort rare, parce que quand la cacochymie subsiste pendant quelque temps, elle fait bientôt dégénerer la masse du sang, détruit les forces & l'appétit; & de-là, par conséquent, le pléthore.

PLEURÉSIE, s. f. douleur de côté piquante & très-violente, causée par l'inflammation de la plevre, souvent aussi de la partie externe du poumon, accompagnée de fievre aiguë, de difficulté de respirer, & ordinairement de toux & de crachats sanguinolents.

Cette maladie se fait connoître d'une maniere à ne s'y pas méprendre: on ne respire que très-difficilement, la fievre est continue; le pouls est toujours fréquent, dur & serré, quelquefois inégal, & médiocrement grand, le visage est enflammé, la toux est fréquente & seche, sur tout les premiers jours; les crachats sont mêlés de sang: mais ce qui caractérise le plus cette maladie, c'est une douleur de côté aiguë & pongitive, semblable, en quelque sorte, au sentiment qu'on éprouveroit si on enfonçoit une épine dans le côté.

Il faut pourtant se bien donner de garde de confondre cette espece de pleurésie avec les différents points de côté que l'on peut ressentir. Ainsi ce n'est point, comme pensent quelques mauvais praticiens, le point de côté, le crachement de sang & la fievre qui caractérisent essentiellement la pleurésie; car il y a des pleurésies sans crachement de sang & sans toux. On ne doit donc juger de la présence de cette maladie, que par un pouls dur & serré, un point de côté & la fievre réunis ensemble, quoique le plus souvent la difficulté de respirer, le crachement de sang & la toux accompagnent les autres signes.

On distingue deux sortes de pleurésies; l'une que l'on appelle *seche*, *inflammatoire*, ou *vraie*; l'autre que l'on nomme *humide*, *lymphatique*, ou *fausse*.

Dans la pleurésie vraie, les malades sentent d'abord un frisson qui augmente par degrés jusqu'à la douleur & au vomissement: bientôt après, il survient une cha-

leur considérable par tout le corps, accompagnée de soif, de douleur de tête, d'un serrement à la poitrine, & de difficulté de respirer. Les malades sentent de plus une douleur vers la mamelle droite ou gauche, fixe, piquante & très douloureuse, sur-tout lorsqu'ils respirent, qu'ils crachent ou qu'ils toussent. L'urine, les premiers jours, est rouge; quand elle est reposée, elle laisse un sédiment abondant. Cette espece de maladie attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament sanguin, les hommes plutôt que les femmes; & elle se déclare au printemps & en été, plutôt que dans d'autres temps.

Les signes de la pleurésie fausse sont à peu près les mêmes que ceux de la pleurésie vraie, si ce n'est que le pouls est moins dur, moins vif & moins prompt: les malades ne ressentent point des douleurs aussi aiguës au côté; les crachats qu'ils rendent sont plus épais: le sang qu'on leur tire ne contient presque point de parties rouges, & se réduit en une masse gluante & visqueuse. On juge encore de la présence de cette maladie, par l'inspection du tempérament du malade, qui est ordinairement pituiteux, d'un âge avancé, & par la saison dans laquelle ces maladies se déclarent. Elles paroissent plutôt en automne & en hiver, dans un temps humide, que dans un temps froid & sec, ou chaud & sec.

La cause prochaine de cette pleurésie vraie, est l'engorgement du sang dans les vaisseaux de la plevre & de la poitrine. Les causes éloignées sont les aliments & les boissons échauffantes, un air chaud, sec & froid, les exercices violents, les veilles continuelles, les passions vives de l'ame, les hémorrhagies supprimées, les fréquents changements d'un air chaud à un air très-froid, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

La cause prochaine de la pleurésie fausse est l'engorgement de la patrie blanche du sang dans les vaisseaux de la plevre & des parties voisines. Les causes éloignées sont les aliments visqueux & les liqueurs échauf-

santes, les mets assaisonnés & aromatisés; la suppression de quelques évacuations par la bouche, ou par la peau; les exercices violents, les veilles & les travaux forcés, & le changement subit du froid au chaud.

Le traitement de la pleurésie vraie doit commencer par les saignées multipliées, suivant les forces du malade. On prescrira, pour boisson ordinaire, la tisane suivante:

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once,*
De la Graine de Lin, renfermée dans un nouet,
Des Fleurs de Bouillon-blanc, de chaque une pincée.
De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour en donner un verre légérement dégourdi, toutes les heures.

On donnera des lavements, de quatre heures en quatre heures; & on prescrira l'apozême qui suit:

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache,*
De Buglose,
De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

Faites les bouillir dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Passez la liqueur; & ajoutez-y
De Sirop de Violette, une once & demie.

La dose est d'un grand verre tiede, toutes les trois heures.

On réitérera les saignées, quelquefois même au pied, si les douleurs de tête semblent l'exiger. On continuera le même traitement, jusqu'à ce que la fievre & les symptômes soient calmés.

A l'extérieur on appliquera, dans le commencement, le cataplasme suivant:

Prenez, *Un Pot de terre neuve, qui contienne un peu plus de demi-setier.*

Mettez-y un demi-setier de bon vin rouge; faites-y

infuser ensuite sur des cendres chaudes, pendant deux heures,

Quatre onces de Tabac ordinaire ;

puis retirez le pot, & ajoutez-y

La grosseur d'un œuf de Poix de Bourgogne.

Remettez le tout sur des cendres chaudes, pendant demi-heure, en remuant toujours avec un petit bâton.

La maniere de se servir de ce remede est de l'étendre sur de la filasse, & de l'appliquer sur le côté douloureux, l'assujettissant par une compresse & une serviette. On le laisse vingt-quatre heures, en continuant les remedes ci-dessus.

Quand les accidents seront calmés, on purgera le malade de la maniere suivante :

Prenez, *De l'Ortie grieche, la plus fraîche, deux ou trois poignées.*

Pilez-la légérement, & faites-la bouillir avec deux onces de bonne huile d'olive & un verre de vin, à la réduction d'un bon gobelet.

Ajoutez-y

Une once de Sirop de Fleurs de Pêcher.

Passez le tout, & faites-le prendre le matin à jeun au malade, que l'on repurgera ensuite, deux jours après, avec une purgation simple.

La pleurésie fausse n'exige pas, à beaucoup près, autant de saignées que l'autre : il suffit d'en faire une ou deux ; ce remede même nuit beaucoup, quand on passe ce nombre. En même temps, on fera faire au malade, pour tisane, une infusion légere de bouillon-blanc & de chicorée sauvage, que l'on continuera pendant deux jours, après laquelle on passera à la suivante :

Prenez, *D'Eau bouillante, une pinte.*

Ajoutez-y

De Miel de Narbonne, une once & demie.

Faites écumer plusieurs fois le miel, & ajoutez-y

Des Feuilles de Lierre terrestre, une pincée.

Passez le tout, pour en donner un petit verre toutes les heures au malade. On lui prescrira en même temps l'apozême & le looch suivant :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, demi-once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Capillaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau commune, que vous réduirez à trois chopines.

Passez la liqueur; & ajoutez-y
Une once & demie de Sirop de Lierre terrestre,

pour prendre un verre tiede toutes les quatre heures, en prenant par cuillerées le looch ci-dessous :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces récente, une once & demie.*
De Sirop Violat,
De Miel de Narbonne, de chaque une demi-once.
Le Jaune d'un Œuf frais.

Mêlez le tout, pour un looch à prendre par cuillerées, de deux heures en deux heures.

On appliquera sur la partie malade le cataplasme suivant :

Prenez, *Du Poivre long,*
Du Gingembre pulvérisé, de chaque une demi-once.

Mêlez ces deux poudres avec suffisante quantité de blanc d'œuf ; faites-en un cataplasme qu'il faudra mettre sur des étoupes, & appliquer ensuite tout chaud sur le côté où est la douleur ; on le renouvellera toutes les vingt-quatre heures.

Quand la douleur, la fievre & les symptômes de la maladie seront calmés, on pourra faire faire usage au malade d'une tisane faite avec parties égales de fleurs de coquelicot & de feuilles d'hyssope, en faisant prendre auparavant le bol qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Enula-Campana, de chaque deux gros.
D'Antimoine diaphorétique, un gros.
De Kermès minéral, trois grains.
De Poudre de Vipere, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire des bols, avec suffisante quantité de sirop d'œillet, dont le poids sera de vingt grains. Le malade en prendra deux par jour, en se tenant chaudement dans son lit, & en buvant un verre bien chaud de la tisane ci-dessus.

On n'oubliera point de purger le malade avant & après l'usage de ce bol. *Voyez* MALADIES AIGUES.

Il y a une autre espece de pleurésie que l'on appelle *symptomatique*, parce qu'elle n'est point essentielle, & qu'elle dépend de quelque autre maladie à laquelle elle est unie ; c'est ce qu'on voit arriver tous les jours dans les maladies épidémiques, dans quelques fievres putrides & malignes.

On reconnoît la pleurésie symptomatique à un embarras considérable vers la poitrine, à des nausées & des envies de vomir fréquentes, à un pouls petit, vif, ou grand & mou, à une amertume & un très-mauvais goût dans la bouche, à l'examen du temps dans lequel il regne des maladies épidémiques, au peu de soulagement que les malades retirent des saignées, aux foiblesses & aux anxiétés continuelles qu'ils éprouvent.

Cette espece de pleurésie est occasionnée par l'irritation des nerfs de la plevre, produite par une matiere âcre, une bile exaltée qui se porte de l'estomac à la poitrine, & occasionne le point de côté, l'oppression, le crachement de sang, & les autres accidents de la maladie.

On doit commencer, en pareil cas, par faire faire au malade une petite saignée, pour désemplir les vaisseaux; & on ne doit point s'effrayer de voir tous les symptômes augmenter : on donnera au malade, toutes les trois heures, un lavement d'eau de riviere, ou une décoction de graine de lin & de son avec du beurre frais; on continuera les lavements, de trois en trois heures, les quatre premiers jours.

Quatre ou cinq heures après la saignée, on fera prendre au malade deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, & on favorisera son effet par beaucoup d'eau chaude. On sera surpris de voir, par l'effet de ce remede, qui est assez violent, diminuer le crachement

de sang, la fievre se calmer, & tous les symptômes s'adoucir. Le lendemain de l'émétique, on prescrira l'apozême suivant :

Prenez, *De Feuilles de Bourrache,*
De Buglose,
De Chicorée sauvage, de chaque une poignée.
De Follicules de Séné, trois gros.
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir légérement le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine : passez la liqueur. Ajoutez-y

De Manne, deux onces.
De Tartre émétique, deux grains,

pour en prendre un verre de trois en trois heures, en buvant, dans les intervalles, de la tisane faite avec une pincée de fleurs de chicorée sauvage.

Au reste, comme cette espece de pleurésie dépend toujours de quelques maladies, on traitera la maladie essentielle comme elle l'exige, sans s'embarrasser nullement de la pleurésie ni des autres symptômes de la poitrine, à moins qu'ils ne fussent trop violents, comme dans un crachement de sang considérable; auquel cas, il faudroit faire prendre beaucoup de boisson au malade, avant de passer aux remedes que nous venons de prescrire.

PLEUROPNEUMONIE, f. f. espece de pleurésie composée d'une vraie pleurésie & d'une péripneumonie.

On reconnoît cette maladie aux signes composés de la pleurésie & de la péripneumonie, tels sont les suivants : une oppression de poitrine & une difficulté considérable de respirer; une fievre aiguë, un pouls serré & dur; un point de côté, la toux, le crachement de sang; & un embarras général dans toutes les parties de la poitrine, tant intérieures qu'extérieures.

Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de la péripneumonie & de la pleurésie, c'est-à-dire un embarras du sang ou de la lymphe dans les vaisseaux du poumon, occasionné par les aliments échauf-

fants, les boiſſons ſpiritueuſes, les veilles, les mouvements violents, les évacuations ſupprimées, les paſſions de l'ame, & les révolutions de l'atmoſphere.

Le traitement de cette maladie eſt le même que celui de la pleuréſie; il s'agit ſeulement de conſtater ſi la pleuropneumonie eſt vraie ou fauſſe, ce que l'on peut aiſément connoître par les ſignes que nous avons rapportés dans la pleuréſie, qui ſont les mêmes que ceux de la pleuropneumonie.

PLICA POLONICA, ſ. f. maladie dans laquelle les cheveux ſont ſi entortillés & entrelacés les uns dans les autres, qu'on ne ſçauroit les démêler; & lorſqu'on les coupe, ou qu'ils ſe rompent, ils répandent du ſang.

Cette maladie ne ſe rencontre preſque jamais dans ce pays-ci; elle eſt commune en Pologne: de-là vient qu'on l'appelle *Plica Polonica*, ou Plique Polonoiſe. Cette maladie attaque ſur-tout les Juifs qui vivent dans ces contrées.

Le malade eſt attaqué de fievre, de maux de tête horribles: ſa vue s'affoiblit; ſes cheveux ſe hériſſent, s'entrelacent enſemble, & ſe collent de façon qu'on ne peut plus les ſéparer: quand on les coupe ils répandent ordinairement du ſang.

Rien ne contribue plus à la production de cette maladie, que la mal-propreté dans laquelle ces peuples vivent; car ils ſe peignent rarement, ils habitent des lieux bas & humides, & ils boivent de l'eau-de-vie avec excès. La cauſe de cette maladie réſide auſſi dans certaines eaux de Pologne, dont l'uſage, ſoit en forme de boiſſon ou de bain, produit la plique. Joignez à ces cauſes un défaut héréditaire qui paſſe des peres aux enfants, & qui conſiſte dans la trop grande ouverture des pores & des poils bulbeux, qui ſont logés ſous la peau du crâne; ce qui fait que le ſuc nourricier, épais & gluant, qui eſt produit par les aliments groſſiers & les eaux impures, eſt pouſſé, au moyen de la chaleur qu'excite l'uſage de l'eau-de-vie, dans les cavités des cheveux, &, ſuintant par leurs pores, produit cette terrible maladie. Lorſqu'on vient à couper cette plique, le malade perd la vue, & eſt attaqué de pluſieurs au-

tres symptômes terribles, non point, comme quelques-uns croient, à cause que la tête demeure exposée au froid, puisqu'il est aisé de s'en garantir à l'aide d'un bonnet, mais parce que la substance dans laquelle la nature avoit accoutumé de loger la matiere peccante, est emportée; ce qui empêche les évacuations des humeurs putrides. Il arrive dans cette maladie la même chose que dans les ulceres invétérés, qu'on ne peut consolider sans mettre la vie du malade en danger, à moins qu'on n'ait eu le soin de purger le corps auparavant. Il n'est pas sûr non plus de fermer des cauteres qui ont demeuré ouverts pendant un temps considérable.

Après que la matiere peccante a été évacuée, la plique se guérit d'elle-même; & lorsqu'on est une fois assuré qu'elle n'est plus logée dans le corps, ce qu'il est difficile de connoître, on ne court plus de risque à couper la plique.

La purgation & la saignée nuisent à ceux qui sont attaqués de cette maladie, à cause que ces remedes, au lieu de corriger & de surmonter les humeurs, les jettent dans une agitation plus violente, & les obligent à se distribuer par tout le corps; au moyen de quoi, il vient des douleurs aiguës par tous les membres.

Il est plus sûr & plus efficace d'attirer, le plutôt qu'il est possible, la matiere morbifique sur les cheveux, où elle tend naturellement; & l'expérience nous apprend que rien ne satisfait plus parfaitement à cette indication, que de se laver fréquemment la tête & les cheveux avec une décoction de branc-ursine.

PLOMB, (*le*) f. m. maladie dont les vuidangeurs sont quelquefois attaqués, lorsqu'ils descendent dans des latrines ou puisards, & qu'ils sont surpris par la vapeur qui en sort. *Voyez* MALADIES DES VUIDANGEURS.

PODAGRE, f. f. goutte qui attaque les pieds. *Voyez* GOUTTE.

POIL, f. m. maladie des mamelles, accompagnée de douleur & de rougeur, de tumeur inflammatoire, & quelquefois d'abcès.

Cette maladie est produite par le grumelement du lait. *Voyez* LAIT GRUMELÉ.

POISONS, f. m. plur. On entend par Poison, tout ce qui peut occasionner dans le corps un dérangement considérable, & qui n'est pas propre à nous nourrir. On voit que, dans ce sens, on appelle Poison tout ce qui, étant pris en grande quantité, détruit l'ordre & l'harmonie des parties inférieures : c'est ainsi que le vin, quoique une boisson agréable & utile, tourne souvent en poison, quand on en abuse.

Il y a cependant des substances qui sont des poisons proprement dits, comme l'arsenic, le sublimé corrosif, &c. Ceux-ci agissent à plus petites doses, & produisent des effets terribles. Nous donnerons les remedes propres aux différents poisons, à l'article PRÉSERVATIF.

POLLUTION NOCTURNE. C'est un écoulement involontaire de semence, qui arrive pendant le sommeil.

On distingue cette affection de la gonorrhée, par les signes qui l'accompagnent, & par la nature & la qualité de l'humeur : on la distingue aussi par les différents degrés dont elle est susceptible. Qelquefois elle se déclare toutes les nuits, & quelquefois toutes les semaines.

Ce sont, en général, les jeunes gens, les personnes pléthoriques qui menent une vie oisive, qui mangent beaucoup, & qui vivent de mets succulents, qui sont les plus exposés à cette maladie.

Quand la pollution nocturne n'arrive que rarement, elle ne dérange point le corps, & n'altere point la santé.

Mais quand cet accident arrive toutes les nuits, ou du moins très-souvent, le corps maigrit, la couleur du visage se dissipe, les yeux deviennent rouges, il survient des catarrhes, & on a le teint livide & plombé; enfin cette maladie dégenere en gonorrhée.

Quand cet accident n'est pas fréquent, qu'il vient après une nourriture abondante & succulente, ou dans les tempéraments pléthoriques, on ne doit en rien craindre :

dre : il suffit, si cela vient trop fréquemment, de faire faire au malade une saignée au bras, lui faire prendre les bains, lui prescrire la diete, du repos, de la tranquillité de corps & d'esprit, & d'éloigner de son imagination tous les objets qui peuvent disposer à cette maladie.

Quand cet accident est fréquent, & que le malade maigrit, perd l'appétit, & que sa santé s'altere, il faut pour lors commencer par lui faire prendre tous les jours une pinte de petit-lait, dans laquelle on ajoutera une once de sirop de nénuphar ; ce qu'il continuera pendant quinze jours. Il prendra en même temps des lavements tous les matins, & des bains tiedes. Le soir, en se couchant, il fera usage de la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.*
De Sel sédatif, demi-gros.
De Nitre purifié, un gros.

Mêlez le tout ensemble, & réduisez-le en poudre fine, pour en prendre la moitié à l'heure du sommeil, en buvant, une demi-heure après, la moitié de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau distillée de Semence d'Agnus-Castus, quatre onces.*
De Nitre purifié, un gros.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Partagez le tout en deux prises, pour prendre en deux fois.

On aura soin d'éviter toutes les lectures, les conversations, les compagnies amoureuses, afin de ne point donner matiere à l'esprit de se concentrer dans le même objet : il faudra en même temps éviter les ragoûts épicés & salés, vivre de crême de riz, & même de laitage, que l'on prendra pour toute nourriture, si l'estomac peut le supporter. On évitera également les choses aigres, comme le citron & le vinaigre : on ne fera aucun usage du vin ni des ratafias ; on fera très-peu d'exercice, & on menera la vie la plus tranquille que l'on pourra.

Quand on aura observé ce régime & ces remedes, on passera à l'usage des eaux de Passy dépurées, ou de

Forges, pour fondre & briser la partie lymphatique du sang, & pour le faire circuler plus librement. On commencera d'abord par une chopine, & l'on continuera selon que l'on en éprouvera de bons ou de mauvais effets.

Il faut bien se donner de garde de prendre des remedes propres à arrêter cette évacuation, comme tous les remedes astringents: il faut également éviter les remedes extérieurs, capables d'arrêter cette matiere qui veut se faire jour au dehors, parce qu'elle se porteroit dans les bourses ou dans l'aine, & y occasionneroit des tumeurs ou des dépôts.

Il arrive quelquefois que la pollution nocturne est occasionnée par le relâchement des parties génitales; ce qui vient de ce qu'elles sont ou ont été trop exercées, ou de ce que le corps lui-même est tombé dans le marasme, par un tempérament gras & réplet, par une disposition continuelle au sommeil & au repos, par l'usage des aliments doux & des boissons aqueuses en grande abondance; ce que l'on connoît par un pouls serré, & par l'imagination paisible du malade qui n'est nullement occupé de l'amour.

On doit, dans ce cas, faire prendre le petit-lait, pendant deux ou trois jours, dans lequel on plongera après un fer rouge, à plusieurs reprises, pour donner plus de force à cette boisson. On fera prendre les bains froids au malade, & on le mettra à l'usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *De Conserve de Coings, une once.*
De Rhubarbe en poudre, demi-gros.
De Bol d'Arménie, un gros.
De Safran de Mars astringent, deux gros.
De Corail en poudre, un gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour en prendre un demi-gros avant le repas, en buvant par dessus un verre d'infusion de mille-feuille.

POLLUTION VOLONTAIRE. C'est un écoulement volontaire de semence, produit par une manœuvre détestable, que l'Etre suprême a punie autrefois dans la

personne d'*Onam*. Il eſt rare que cet écoulement forcé de la ſemence ne ſoit pas ſuivi d'accidents funeſtes, parce que ceux qui ont le malheur d'y être ſujets, au bout d'un certain temps, ne connoiſſent plus de bornes dans cette abominable habitude.

Les effets qui en réſultent ont lieu, par rapport au corps, dont les fonctions ſe dérangent de plus en plus; & par rapport à l'ame, dont les facultés ſe détériorent à la longue, & finiſſent par être détruites en partie.

La ſanté, dans les commencements, n'eſt pas toujours léſée d'une maniere bien ſenſible, à moins que le ſujet ne ſoit encore dans un âge fort tendre. Chez les adultes, les forces étant plus grandes, le corps d'ailleurs ayant preſque pris toute ſa croiſſance, eſt plus en état de ſupporter cette déperdition de ſemence. Cependant, comme cette habitude s'enracine toujours de plus en plus, par les actes répétés, quand on s'apperçoit du délabrement de ſa ſanté, il eſt très-difficile de s'abſtenir de s'y livrer, tant la nature a de penchant & de facilité pour cela; de ſorte que, l'habitude prenant de nouvelles forces, le corps dépérit inſenſiblement, & tombe dans la conſomption & le maraſme. Les perſonnes des deux ſexes ſouffrent également, quand elles ont le malheur de ſe livrer à ces plaiſirs. C'eſt bien ici le vrai fruit défendu. Malheur à ceux qui y touchent! Tôt ou tard ils en ſont bien punis. Mais voyons plus en détail le tableau des maux occaſionnés par cette infâme habitude, ſi commune dans ce ſiecle corrompu.

La trop-fréquente émiſſion de ſemence relâche, affoiblit, deſſeche les nerfs; d'où il réſulte une infinité de maux, des apoplexies, des léthargies, des épilepſies, des aſſoupiſſements, des pertes de vue, des tremblements, des paralyſies, des ſpaſmes, des maladies hyſtériques & hypochondriaques, & enfin toutes les eſpeces de gouttes les plus douloureuſes.

Tous les maux que je viens de rapporter ſont précédés de douleurs vagues & irrégulieres, d'inſomnies, de dérangement dans les digeſtions, de céphalalgies. Le viſage devient maigre, pâle, les yeux éteints:

toutes les facultés de l'ame s'affoiblissent; la mémoire diminue; l'imagination se refroidit. A la gaieté succedent les chagrins, les dégoûts & les ennuis. Les remords ne cessent de tourmenter les victimes de cette débauche.

Un corps affoibli à la longue par cette habitude, est en proie à toutes les causes des maladies. A peine est-il en état de résister à la plus légere : au premier choc, il succombe. Les maladies qui attaquent le plus communément les corps même les plus sains, & chez lesquels elles sont ordinairement bénignes & faciles à guérir, deviennent malignes, & très-souvent incurables.

Nous remarquerons ici une chose qui a échappé à presque tous les médecins qui ont parlé des suites funestes de cette habitude; c'est que l'imagination, étant sans cesse occupée à feindre des objets capables d'exciter de plus en plus les organes de la génération, acquiert d'autant plus de force & d'activité pour cela, que les autres parties du corps en perdent; de maniere que, la santé se délabrant de plus en plus, l'imagination ne cesse d'agir, & de fortifier le penchant à ces excès : aussi voit-on que les jeunes gens qui, dans les commencements, ne se polluent qu'une fois par jour, parviennent à le faire, par la suite, trois, quatre & même cinq fois. Il est facile, après cela, de comprendre comment le corps peut être réduit à un tel degré de foiblesse, qu'il devienne incapable de surmonter la plus légere maladie.

Il n'est pas facile de remédier aux suites funestes de cette habitude, sur-tout lorsqu'elle est invétérée, & que la santé est déja notablement lésée.

On peut considérer les maux qu'elle produit ordinairement, comme ayant plusieurs degrés.

Dans les commencements, si la personne est parvenue à l'âge de puberté, & qu'elle soit douée d'une bonne constitution, elle ne s'appercevra pas tout de suite du dérangement de sa santé, quoiqu'il fût à souhaiter que cela fût : du moins pourroit-elle plus facilement s'abstenir de s'y livrer. Mais malheureusement

cela n'est pas; & très-souvent on ne sent tous les inconvénients de cette habitude, que lorsqu'on ne peut plus, pour ainsi dire, y apporter des remedes.

Dans le premier degré du mal, on ressent seulement de légeres incommodités. La digestion ne se fait pas si bien, le sommeil n'est plus si tranquille; la tête devient lourde & pesante, la vue s'affoiblit un peu, & les oreilles ne sont plus si bonnes.

Dans le second degré, les incommodités du premier augmentent. A celles-là se joignent l'amaigrissement, la pâleur du visage, les maux d'estomac. On éprouve, de temps à autre, quelques mouvements de fievre, précédés de frisson: tout le corps maigrit considérablement, & devient incapable du plus léger exercice. Si la poitrine est foible, il survient des crachements de sang, qui dégénerent en phthisie. Si ce sont les reins, alors le malade est tourmenté de colique néphrétique, de maux de reins insupportables. Dans ce degré, les maladies hystériques & hypochondriaques se déclarent avec plus de force que dans toute autre occasion.

Dans le troisieme degré, aux maux décrits ci-dessus, succedent le marasme, la consomption, la fievre lente, les fourmillements le long de l'épine, les tremblements, les paralysies. Les uns perdent la vue, les autres deviennent sourds: plusieurs perdent totalement la mémoire, & deviennent fous: enfin la plupart sont attaqués d'épilepsies & de convulsions, dans lesquelles ils succombent de la maniere la plus misérable & la plus cruelle. Le crime de cette infâme habitude est puni, dès cette vie, d'une façon qui devroit bien corriger ceux qui auroient quelque penchant à s'y livrer.

Il n'est aucun de ces degrés auxquels on puisse remédier, si l'on ne commence par s'abstenir totalement de cette infâme manœuvre. Peres & meres, vous ne sçauriez trop veiller sur vos enfants, vers l'âge où la nature commence à leur faire sentir l'aiguillon de la chair. Domestiques, valets, femmes-de-chambre, le diraije? précepteurs, gouvernantes même, sont souvent capables, par leurs mœurs corrompues, de corrompre ces jeunes plantes, & de les dessécher avant le temps.

Si vous vous appercevez que quelqu'un de vos enfants, soit garçon, soit fille, ait contracté une telle habitude, employez tout pour l'en délivrer; non les châtiments ni les aigreurs, qui feroient inutiles. Mais, sans faire semblant que vous vous en êtes apperçu, ne le quittez pas de vue: soyez avec lui nuit & jour; tâchez de faire ensorte qu'il dorme à vos côtés. Si vos occupations ou vos affaires ne peuvent s'accorder avec ces soins, chargez-en une personne de confiance, & dont les mœurs soient à l'abri de tout soupçon. Sans cela, votre enfant est perdu; & il est à craindre que jamais il ne se corrige.

Les autres moyens sont d'éviter toutes les occasions capables d'exciter dans l'imagination des idées obscenes, comme conversations, spectacles, lecture de mauvais livres, fréquentation des femmes. Le seul moyen de le faire est de procurer une diversion à ces idées, en s'occupant entiérement de son état, de ses études, & en s'y livrant sans réserve. Rien ne contribue tant à la destruction de cette habitude, que d'avoir sans cesse l'esprit occupé de bonnes choses.

Quant aux moyens de remédier aux incommodités & aux suites funestes de cette pollution volontaire, je vais les indiquer en peu de mots.

Dans le premier degré, il suffit, en s'abstenant tout-à-fait de ces plaisirs illicites, de suivre un bon régime, de prendre de l'exercice, de ne pas surcharger son estomac, & de se nourrir sur-tout de légumes & de laitage; d'éviter les boissons spiritueuses, le vin & les liqueurs, & de ne point faire usage de ragoûts, d'aromates & de viandes salées.

Dans le second degré, on suivra le régime indiqué plus haut. On fera de plus usage de crême de riz, de gruau, & de chocolat sans vanille.

Quant aux remedes, il en est qu'on ne doit point employer, & d'autres dont il est bon de faire usage.

En général, la saignée est très-nuisible, à moins qu'il n'y ait une indication très-pressante de la pratiquer.

On doit être très-réservé sur l'usage de l'opium, à moins que les spasmes & les convulsions ne soient considérables.

Si les premieres voies font remplies d'humeurs, ce qui eft affez commun, à caufe des mauvaifes digeftions, il faut alors prefcrire un purgatif fort doux, comme dix grains de jalap mêlés avec le double de fucre, & bien triturés enfemble, de maniere à en faire une poudre prefque impalpable. Il eft bon de ne pas trop infifter fur l'ufage des purgatifs, à caufe de la foibleffe & de l'atonie des vifceres.

Le grand point, dans ces cas, eft de redonner des forces au malade fans trop irriter. Le nombre des remedes qui peuvent fatisfaire à ces indications, n'eft pas grand. Les meilleurs auteurs de pratique n'en reconnoiffent guere que deux qui foient capables de produire un tel effet; le quinquina, & les bains froids.

Le quinquina s'emploie en fubftance ou en décoction. On le donne, fous cette derniere forme, à la dofe d'une once fur douze onces d'eau ou de vin rouge, felon que le cas l'exige, cuit pendant deux heures. La dofe de cette décoction eft de trois onces, à prendre trois fois le jour. En fubftance, on peut le donner de la maniere fuivante:

Prenez, *De bon Quinquina, une once.*
De Sel d'Abfinthe,
Des Yeux d'Ecreviffes préparés, de chaque un gros.

Pulvérifez ce qui doit l'être, & incorporez le tout dans une fuffifante quantité de firop de capillaire. La dofe eft d'un gros le matin à jeun, dans du pain à chanter.

En même temps que l'on prend le quinquina de la maniere ci-deffus, il faut faire ufage des bains froids le foir, lorfque la digeftion du dîner eft entiérement finie, pendant huit, dix ou douze minutes, & enfuite fe mettre au lit.

Le mars eft encore très-employé dans les cas de foibleffe occafionnée par la même caufe: on l'allie avec le quinquina; on peut le faire entrer dans la formule ci-deffus, à la dofe d'un gros. On donne la préférence à la limaille d'acier porphyrifée, ou à l'æthiops martial. Les eaux de Spa, qui font ferrugineufes, lorfqu'on eft

à portée d'en faire usage, sont très-bonnes. On peut les mêler avec le lait, qui n'en passe que mieux.

On doit continuer ces remedes plus ou moins long-temps, eu égard au degré du mal, & au soulagement que le malade en retire.

Quant au régime, nous en avons parlé plus haut. Il suffira d'ajouter que le sommeil ne doit pas être long. Il faut tâcher de se lever du matin, & de prendre de l'exercice, immédiatement après son lever, dans un air pur & sec. L'on ne sçauroit trop recommander aux malades la dissipation, afin de chasser leur mélancolie; mais il est très-important d'être extrêmement modéré dans ses passions.

Quant au troisieme degré de la maladie, il est presque incurable, vu la grande foiblesse & l'affaissement de toute la machine. Les apoplexies, les épilepsies, les léthargies, les paralysies & les convulsions qui l'accompagnent, se traitent comme on l'a indiqué dans les articles de ce Dictionnaire; mais il faut bien faire attention à la cause qui les a produites. Dans ce cas-ci, elles demandent beaucoup de précautions dans leur traitement. En général, il faut éviter les médicaments trop actifs; &, comme la débilité des nerfs est une des principales indications, on peut, dans ce cas, mettre en usage les remedes indiqués plus haut, qui remplissent parfaitement l'indication de fortifier sans irriter.

POLYPE, s. m. excroissance charnue, molle, ordinairement rouge, quelquefois livide ou blanchâtre, qui prend naissance du fond des narines, par une base étroite, qui se divise en plusieurs branches. Cette tumeur est quelquefois si longue & si grosse, qu'elle sort hors de la narine qu'elle occupe, ou descend dans la bouche par les fosses nasales, & remplit presque toute la gorge; ce qui gêne très-fort la respiration & le passage des aliments.

Ces différentes branches sont comme autant de pieds, par lesquels cette tumeur représente un poisson de mer appellé *polype*, qui lui ont fait donner ce nom. Cette maladie est totalement chirurgicale, & n'exige aucun traitement particulier.

Il se forme aussi fort souvent dans le cœur, particuliérement dans le ventricule droit, des amas de sang, semblables à des filaments rouges, qui se jettent de-là dans les gros vaisseaux qui sortent du cœur. On appelle ces sortes de concrétions des *polypes*.

On reconnoît la presence des polypes au cœur, par un pouls lourd & embarrassé, intermittent; par une anxiété & un mal-aise autour du cœur, par des palpitations presque contineulles, & sur-tout par l'augmentation de ces symptômes, quand le malade prend des aliments visqueux, échauffants, ou des boissons spiritueuses.

On guérit difficilement de cette espece de maladie; & le régime y peut beaucoup plus que les remedes. Il faut respirer un air frais & sain, ne point prendre d'aliments gluants, de mets salés & épicés, éviter le vin & les liqueurs; faire de l'exercice le plus qu'il sera possible, dormir peu; modérer ses passions, comme la colere, l'amour, la haine, & prendre habituellement, tous les matins, trois ou quatre verres d'infusion de la boule de Mars médicamenteuse dans de l'eau, ou des eaux ferrugineuses, comme celles de Forges & de Passy: les bains pris dans la saison sont aussi très-utiles.

PORREAU, f. m. petite excroissance charnue, dure, indolente, sans changement de couleur, élevée sur la peau comme un petit pois: il en vient plus ordinairement aux mains qu'aux autres parties du corps.

On distingue les porreaux en plusieurs especes: il y en a des ronds, des plats & des pendants. Les ronds, qui sont les plus ordinaires, ont la tête semblable à celle d'un petit porreau, & tiennent à la peau par des filets qui imitent les fibres de la racine de cette plante. Les plats sont peu élevés, & leur base est large. Les pendants sont plus élevés sur la peau; leur base est étroite, comme une queue; leur tête est ronde & oblongue.

Ce sont ordinairement les gens habitués au travail des mains, qui sont sujets aux porreaux. Les sucs nourriciers lymphatiques des fibres se trouvent com-



primés ; & ils contractent, par leur fixation, un caractere plus ou moins malin, qui fait le fonds de ces sortes d'excroissances.

On distingue les cors au pieds des porreaux, en ce que les derniers ont des racines plus profondes & plus tendineuses ; que les porreaux tiennent souvent à un pédicule qui est mince & plus ou moins gros ; au lieu que les cors ont des bases plus larges, & qu'ils tiennent par plus de racines.

On sçait les accidents cruels qui sont arrivés à nombre de personnes, qui se sont fait couper indiscrettement ces sortes d'excroissances. Combien n'y a-t-il pas de pauvres domestiques, de gens de journée de l'un ou l'autre sexe, aux champs ou à la ville, qui, étant incommodés de verrues aux mains, jusques-là qu'elles les empêchent de travailler, se servent de caustiques qui les rendent estropiés ?

Il ne faut point tourmenter ces sortes de tumeurs, en voulant les guérir trop promptement ; il ne faut que les couper superficiellement, & tenir continuellement appliquées dessus, en maniere d'un petit cataplasme, des feuilles d'oseille broyées & bien pilées avec du suif : il s'en forme un onguent très-mou, dont on fait une espece de calotte sur le porreau, que l'on assujettit par le moyen d'un petit bandage. On peut aussi le frotter avec le suc de feuilles de souci, ou appliquer dessus des fleurs de souci macérées dans le vinaigre distillé, ou bien les couvrir de feuilles vertes de chevrefeuille pilées, les frotter avec le lait ou les feuilles de figuier : ou, si l'on aime mieux, on peut tremper le porreau tous les jours dans de l'eau tiede, le déraciner petit à petit sans douleur ; &, quand on verra qu'il fera suffisamment amolli, on le coupera légérement & superficiellement, & on appliquera dessus quelques gouttes d'eau de vitriol.

POULAIN, s. m. C'est un bubon, ou une tumeur qui vient dans l'aine, & qui est produite par une cause vénérienne.

Cette tumeur est ordinairement douloureuse, dure, rénitente : elle vient difficilement à suppuration ; elle



eſt produite médiatement ou immédiatement par un commerce impur. Ceux qui ſont expoſés à ce mal, à la ſuite d'un coït impur, reſſentent quelques heures après l'action, en marchant, une légere douleur dans les glandes d'un côté ou des deux côtés des aines. Ces glandes paroiſſent gonflées au toucher, elles augmentent de volume, plus ou moins vîte; & elles deviennent dures, tendues, rénitentes & douloureuſes: cependant la peau qui les couvre, conſerve ſa couleur naturelle; mais on marche avec plus de peine; enfin le poulain ſe manifeſte. Il eſt plus ou moins élevé, d'une figure ronde, oblongue, ou cylindrique; tantôt gros comme un œuf de pigeon ou de poule, & tantôt comme le poing.

On diſtingue trois eſpeces de poulains. Les uns viennent uniquement & immédiatement d'un commerce impur. Les autres ſurviennent à une gonorrhée virulente ou qui coule peu, ou bien à des chancres de la verge: d'autres arrivent d'eux-mêmes, ſans qu'il y ait eu depuis long-temps aucun mauvais commerce, & c'eſt alors un ſigne d'une vérole cachée.

Dans les uns, il y a beaucoup de chaleur, de pulſation & de rénitence; & on les nomme *phlegmoneux*. Dans les autres, la douleur, la chaleur, la pulſation & la rénitence ſont médiocres; la tumeur en eſt même ſi peu dure, qu'elle conſerve l'impreſſion que le doigt y fait en la comprimant; on les appelle *œdémateux*. D'autres enfin ſont ſans douleur, ſans chaleur & ſans pulſation, quoique fort rénitents; on les nommes *ſquirrheux*.

La cauſe prochaine du bubon vénérien eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe dans les glandes inguinales: la cauſe éloignée eſt le virus vérolique inſinué dans le corps, & qui, étant d'une nature acide, coagule la lymphe. Il paroît que c'eſt par le moyen des vaiſſeaux lymphatiques, qui aboutiſſent aux glandes inguinales, que ſe communique ce virus.

Les bubons vénériens reſſemblent aux bubons ſimples, peſtilentiels, ſcorbutiques & écrouelleux, par leur ſituation & par leur figure; mais il eſt aiſé de les diſtin-

guer d'avec ces sortes de bubons, par des signes particuliers, sçavoir: 1° dans les bubons simples & dans les bubons pestilentiels, la peau est rouge & enflammée ; ce qui n'arrive pas dans les bubons vénériens : 2° les bubons scorbutiques ou écrouelleux sont accompagnés de signes manifestes d'écrouelle ou de scorbut : 3° les bubons vénériens se distinguent encore plus certainement de tous les autres, par le rapport du malade qui s'accuse d'un commerce impur ou suspect, ou qui avoue qu'il a eu une gonorrhée, ou des chancres, &c.

On peut quelquefois confondre le bubon vénérien avec la hernie inguinale, qu'on appelle *entérocele* ; mais, de quelque espece qu'elle soit, il est facile de la distinguer d'avec le poulain, par les signes suivants :

1° La superficie de l'entérocele est unie : la figure en est presque ronde ; &, quoique le volume en soit considérable, la base est fort mince, répond à l'ouverture du trou par où sort l'intestin, & sert à la tumeur comme de pédicule ; au lieu que la superficie du poulain est inégale, la figure le plus souvent oblongue, & la base large.

2° La tumeur de l'entérocele cede aisément à la pression ; mais elle se releve dès qu'on ôte le doigt : c'est le contraire dans le poulain ; car celui qui est phlegmoneux ou squirrheux résiste à la pression ; & celui qui est œdémateux ou qui est suppuré, conserve la marque du doigt dont il a reçu l'impression.

3° En touchant l'entérocele qui se comprime facilement, & se releve promptement, on connoît que toute la tumeur contient des vents, qui sont ou seuls, ou mêlés avec quelques matieres liquides : dans le poulain, au contraire, il n'y a point de vents ; & si une fluctuation obscure y fait découvrir quelque matiere liquide, elle est en petite quantité, située profondément, & n'occupe que le milieu de la tumeur, comme il arrive dans le poulain qui suppure.

4° L'entérocele produit de fâcheux symptômes, sçavoir, la fievre, la douleur de colique, la suppression des selles, le vomissement des matieres fécales, la passion iliaque, &c ; au lieu que le poulain ne pro-

duit jamais rien de ſemblable : d'ailleurs il eſt rare qu'un commerce impur & ſuſpect, capable de cauſer le poulain, ſe rencontre ſi juſte avec une chute, avec un coup au ventre, ou avec un mouvement violent, qui peuvent cauſer l'entérocele, qu'après un examen ſérieux, on puiſſe demeurer dans le doute ſur la nature & ſur la cauſe de la tumeur qu'on obſerve dans l'aine.

Au reſte, quand on eſt une fois bien aſſuré qu'il y a un poulain, il eſt aiſé d'en diſtinguer les différences par les ſignes qui ont été propoſés ci-deſſus; car, ſi la douleur, la chaleur, la pulſation & la réſiſtance y ſont fort grandes, c'eſt évidemment un poulain phlegmoneux. Si tous ces accidents ne ſont que médiocres, & même ſi la tumeur eſt molle, & qu'en la comprimant la marque du doigt y reſte, c'eſt un poulain œdémateux. Enfin, s'il y a peu de chaleur, de douleur & de pulſation, mais beaucoup de rénitence, c'eſt un poulain ſquirrheux.

Pour le traitement du poulain, il faut diſtinguer trois différents cas : 1° lorſque le poulain vient ſans cauſe manifeſte, 2° lorſqu'il eſt joint à une gonorrhée virulente ou à des chancres de la verge, 3° lorſqu'il arrive ſeul, & peu de temps après un commerce impur.

Dans le premier cas, le poulain indique une vérole cachée; &, pour guérir radicalement l'une & l'autre maladie, il faut en venir ſans délai aux frictions mercurielles. *Voyez* VÉROLE.

Il en eſt de même dans le ſecond cas, excepté qu'il faut y joindre les remedes propres à la Gonorrhée & aux Chancres. *Voyez ces deux articles.*

Dans le troiſieme cas, on emploiera les remedes ſuivants : on doit ſaigner dès le commencement, afin de diminuer l'engorgement des glandes, & de prévenir la trop grande inflammation. Si le poulain eſt phlegmoneux, on en tirera plus de ſang : on en tirera moins, s'il eſt œdémateux ou ſquirrheux. Il faut purger enſuite le malade avec la médecine ſuivante :

Prenez, *De mercure doux, quinze grains.*

De Jalap en poudre, douze grains.
De Pulpe de Casse, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour prendre en deux jours, en quatre doses.

Si le poulain est œdémateux ou squirrheux, on purgera le malade de la maniere suivante :

Prenez, *De Mercure doux, vingt grains.*
De Jalap,
De Diagrede, de chaque douze grains.

Faites-en un bol avec suffisante quantité de conserve de rose, pour une prise le matin. On passera ensuite à l'usage du mercure, que l'on donnera en friction, de la maniere que nous l'avons dit à l'article Mercure.

Pendant tout le temps du traitement, le malade gardera la chambre, se tiendra chaudement : autrement il seroit à craindre que le froid de l'air, en arrêtant tout-à-coup la transpiration & les mouvements de la salivation, par le resserrement subit des glandes cutanées & salivaires, ne causât quelque fâcheux dépôt sur la poitrine ou dans le cerveau.

Le malade se nourrira d'aliments légers, délayants & humectants, de soupe, de panade, de crême de riz, de gelée de bouillon, & tout au plus d'œufs frais, s'abstenant de toutes sortes de viandes, même de la plus facile à digérer, telles que le poulet & les poulardes, ou du moins n'en mangeant que peu. Il faut qu'il évite avec la même attention l'usage des femmes, les exercices, l'application d'esprit, & sur-tout le vin, & qu'il se reduise à l'usage de la tisane dont il boira abondamment, afin que le mercure puisse mieux se mêler avec le sang, & diviser plus efficacement la lymphe trop épaissie.

Quand on aura pratiqué les saignées, les purgations, les lavements & les bains, si l'on s'apperçoit que la tumeur s'amollisse, & qu'elle se prépare à tourner en suppuration, il faut mettre en usage le traitement externe exposé dans le Dictionnaire de Chirurgie, article Poulain *ou* Bubon vénérien.

Il est à propos qu'il s'abstienne, durant tout le trai-

tement, du vin, des femmes, des exercices violents, des aliments salés, poivrés, difficiles à digérer & de mauvais suc, & même qu'il ne s'expose que rarement, & avec précaution, à l'air froid, sur-tout pendant qu'il fait usage intérieurement des préparations mercurielles.

Il résulte de tout ceci, que le moyen le plus simple pour détruire le poulain, quand il ne fait que commencer, est de tenter de le résoudre. Quand il est ancien, & que toute la masse des humeurs se trouve infectée du virus vénérien, la suppuration est la seule méthode qu'on doive suivre, en faisant cependant prendre à l'intérieur les fondants mercuriels, comme nous l'avons dit ci-dessus.

POULS. C'est le battement des arteres. Nous le considérerons ici comme un signe diagnostic & pronostic, dont la connoissance est très-importante dans le traitement de toutes les maladies, sur-tout dans les maladies aiguës & critiques. (*Voyez ce que nous en avons déja dit aux mots* CRISES, CRUDITÉ, *&* MALADIES AIGUES.)

Le pouls, dans l'état de santé, chez les adultes d'un tempérament robuste, est mollet, souple, libre, point fréquent, point lent; sans paroître faire aucun effort. Ses pulsations sont égales, de même que l'intervalle qui les sépare. Voilà les qualités & les caracteres qui font reconnoître le pouls dans l'état sain, & auxquels on doit rapporter, comme à une regle commune, les variations qu'il éprouve dans l'état de maladie; de maniere qu'il est d'autant moins naturel, qu'il s'éloigne davantage de cet état.

Il faut remarquer que le pouls varie jusqu'à un certain point, dans l'état de santé, chez les personnes d'un tempérament différent; que le pouls de l'homme est plus fort, plus dur & plus roide que celui de la femme; que chez les enfants il est plus fréquent & plus petit que chez les adultes & les vieillards; que chez ces derniers le pouls est plus lent, plus concentré & moins égal, quelquefois même intermittent, quoiqu'ils se portent bien d'ailleurs.

Il faut remarquer, en second lieu, qu'il y a certains individus qui, quoique en bonne santé, ne laissent pas que d'avoir un pouls contre-nature, c'est-à-dire semblable au pouls de ceux qui sont malades. Ainsi, pour bien juger du pouls de quelqu'un, il faut auparavant s'informer s'il n'a pas un caractere qui lui soit particulier dans l'état de santé.

Le pouls, dans l'état de maladie, est plus ou moins dérangé, eu égard au genre de la maladie, au temps de cette même maladie, & à la constitution du malade.

Dans les maladies sans aucune malignité, le pouls est d'un plus ou moins mauvais présage, selon qu'il s'approche ou s'éloigne davantage du pouls dans l'état de santé; mais dans les maladies accompagnées de quelque malignité, le pouls est quelquefois sans aucune variation ni aucun changement : dans ces sortes de cas, on fait plus d'attention aux autres symptômes, qu'au pouls.

En général on peut, d'après les observations des plus grands médecins de tous les temps, diviser le pouls, dans l'état de maladie, en deux genres, & chacun de ces genres en plusieurs especes déterminées par une expérience constante.

Le pouls du premier genre est un pouls qui accompagne, pour ainsi dire, toutes les maladies, dans le temps qu'elles sont le plus éloignées de leur guérison. On l'appelle *pouls d'irritation*, *pouls organique*. Les anciens l'appelloient *pouls de crudité*. On l'appelle encore *pouls avec éréthisme* ou *dureté*, ou *tension de l'artere*. Le caractere de ce pouls est d'être vif, serré, convulsif, dur, sec, & pressé. Il n'est pas d'un mauvais augure au commencement des maladies, à moins qu'il ne dure trop long-temps, sur-tout dans les maladies aiguës; alors il indique que la nature n'a pas assez de force pour faire la coction & la crise, (*voyez* MALADIES AIGUES,) ou que la cause de la maladie est très-puissante.

Ce pouls, selon l'observation de plusieurs médecins modernes, outre ce caractere général, en a encore de particuliers, relativement à l'organe affecté, de maniere

maniere que, si on a le tact assez fin pour saisir ces caracteres particuliers, on peut par ce moyen reconnoître l'organe ou le viscere qui est affecté dans telle ou telle maladie. Il est presque impossible de décrire ces caracteres particuliers, d'autant plus que chaque explorateur du pouls s'en fait de propres, & qu'il sçait reconnoître, dans les différents cas, avec plus ou moins de facilité, selon qu'il a plus d'habileté & d'expérience. Comme cette doctrine des pouls organiques, qui indiquent la lésion de telle ou telle partie, est nouvelle, & qu'elle demande à être confirmée par des observations ultérieures, nous n'en avons fait mention que pour mettre le lecteur en état d'essayer par lui-même, s'il pourroit parvenir à reconnoître les différents pouls d'irritation. « Ceux qui voudront s'instruire plus en détail sur cette » matiere, peuvent consulter l'ouvrage curieux que » M. *Bordeu*, célebre praticien de Paris, a publié sur » ce sujet, sous le titre de *Recherches sur le Pouls*. »

Le second genre de pouls, dans l'état de maladie, est celui qui accompagne les maladies dans le temps que la coction de la matiere morbifique se fait, ou qui indique, par son changement, que la maladie est près de se terminer en bien. Le caractere de ce pouls est déterminé par les qualités suivantes. Il se dilate insensiblement, devient plus plein, plus fort, plus développé, c'est-à-dire qu'il quitte le caractere du pouls d'irritation, pour se rapprocher de celui de l'état de santé. Ce pouls est d'un très-favorable augure, & annonce que la matiere morbifique est domtée par les forces de la nature, & qu'elle ne tardera pas à être expulsée au dehors. (*Voyez* l'article MALADIES AIGUES.) Ce pouls est appellé par les modernes, *pouls critique*.

Outre ces signes généraux, auxquels on reconnoît le pouls critique, il y en a encore de particuliers, d'après lesquels on a établi plusieurs especes de pouls critiques. Nous allons parler de celles qui sont généralement avouées des médecins praticiens.

Ces différentes especes de pouls indiquent l'organe par lequel la nature tend à produire l'excrétion de la matiere morbifique.

Cette excrétion se fait, ou par une hémorrhagie ; soit du nez, soit par les hémorrhoïdes, &c. ou par des crachats d'une matiere blanche, épaisse, d'une consistance uniforme, & tirant un peu sur le jaune, ou par un dévoiement, ou par des sueurs, ou par les urines. *Voyez* l'article CRISE.

Le pouls qui indique l'hémorrhagie, outre le caractere général du pouls critique, se reconnoît par un rebondissement où l'artere semble bondir ou s'élever davantage, de maniere qu'on sent deux battements, coup sur coup. On sent ordinairement ce rebondissement toutes les quatre à cinq pulsations, si l'hémorrhagie est prochaine ; mais le nombre des pulsations intermédiaires augmente plus ou moins, selon que l'hémorrhagie est plus ou moins éloignée, ou, si elle a lieu, qu'elle est plus près ou plus éloignée de sa fin. Les anciens, & surtout Galien, ont appellé ce pouls *dicrote*. Le rebondissement est plus sensible dans l'hémorrhagie du nez, que dans toute autre. C'est aussi le pouls qui annonce l'évacuation menstruelle ou les regles chez les femmes ; évacuation qui ne doit être considérée que comme une hémorrhagie critique.

Le pouls qui annonce les crachats, n'est différent du pouls critique en général, que par plus de mollesse dans l'artere ; au lieu que le pouls rebondissant est plus dur.

Le devoiement critique est très-souvent accompagné de l'intermittence dans le pouls : il n'est pas autant développé que le pouls nasal ou le pouls des crachats.

Le pouls qui indique la sueur est ondulent : les pulsations sont molles & s'élevent les unes au dessus des autres ; de maniere qu'il y a une pulsation qui est très-petite, puis une plus grande, & ainsi, en montant, jusqu'à la quatrieme. Il revient, comme tous les autres pouls critiques, après un plus ou moins grand nombre de pulsations régulieres.

Le pouls des urines est l'inverse de celui de la sueur : les pulsations, au lieu de monter, descendent. Ces deux pouls font une espece de gaîne entr'eux.

Voilà ce qu'il y a de plus solide, de plus certain, &

de plus important à connoître fur les différents pouls. On ne fçauroit faire trop d'attention aux différentes efpeces de pouls, & aux inductions qu'on en peut tirer, foit pour mieux connoître le fiege de la maladie, foit pour s'affurer avec plus de précifion du temps où elle fe trouve, & de fes différents périodes, foit pour diriger fon pronoftic, foit enfin pour adminiftrer les différents remedes à propos, & connoître les vues de la nature, afin de s'y conformer.

POURPRE, f. m. éruption cutanée de plufieurs taches malignes, ou exanthêmes, femblables à des morfures de puce, ou à des grains de millet, qui font de couleur de pourpre violet ou azuré, quelquefois livides ou noires, & qui s'élevent fur la peau, en conféquence d'une fievre maligne.

On diftingue deux fortes de pourpre ; l'un qu'on appelle fimplement *pourpre* ; & l'autre, *pourpre blanc*. Le pourpre blanc eft ordinairement malin & compliqué avec les fievres pétéchiales. Le pourpre rouge eft plus bénin, pour l'ordinaire.

On diftingue le pourpre de la fievre fcarlatine, en ce que dans celle-ci les taches ou exanthêmes font très-larges & d'un rouge très-vif. Le pourpre differe des pétéchies, en ce que celles-ci font plus profondes que les autres. Les taches fcorbutiques different du pourpre, par la couleur qui eft jaune ou livide. La rougeole enfin produit des exanthêmes plus larges que dans le pourpre.

Le pourpre blanc fe déclare ordinairement avec un friffon & une anxiété autour du cœur, avec une chaleur & un froid qui fe fuccedent alternativement. Avant l'éruption, les malades fe plaignent d'une démangeaifon confidérable fous la peau : vers le quatrieme jour, les exanthêmes pouffent au cou & à la poitrine, & enfuite au refte du corps. Quelquefois l'éruption eft retardée jufqu'aux feptieme, onzieme & quatorzieme jours. La fuperficie de la peau paroît d'abord rouge ; mais, au milieu de chaque tache éruptive, on voit des puftules blanches, en fi grande quantité, qu'elles fe touchent prefque toutes. Ordinairement ces fymptômes font accompagnés d'une fievre aiguë. Les puftules font dia-

phanes, & contiennent une eau limpide: elles durent pendant quatre ou cinq jours, se dessechent ensuite, & tombent par écailles.

On reconnoît le pourpre ordinaire aux mêmes signes qui accompagnent le blanc. Il y a cependant une tension & une pression dans le dos, une anxiété plus vive autour du cœur, & de la toux. Vers le quatrieme ou le septieme jour, on voit pousser les exanthêmes qui ressemblent à des grains de millet. La fievre n'est pas si vive: elle est accompagnée de sueurs très-fétides. Quelquefois les malades sentent des maux de tête, des assoupissements: au bout de quelques jours, les exanthêmes tombent, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Le pourpre blanc attaque ordinairement les femmes en couche; &, quand il y a des fievres pétéchiales épidémiques, il regne aussi des pourpres blancs. Le pourpre rouge affecte le plus souvent les gens sanguins ou pléthoriques & colériques, les femmes sujettes aux vapeurs hystériques.

La cause prochaine de cette maladie est un levain âcre, qui se porte à la peau, & qui y produit les démangeaisons, la chaleur, la douleur, & tous les autres symptômes. Les causes occasionnelles sont une constitution épidémique, les sueurs supprimées, ou poussées trop vivement par le moyen des remedes cordiaux, les rhumatismes & les fievres mal traitées; les évacuations supprimées, comme celle des lochies, des regles, des hémorrhoïdes, ou les saignées habituelles négligées.

On doit, dans le pourpre, bannir presque à jamais tous les médicaments chauds, & capables de porter le feu dans le sang: il faut, au contraire, tâcher de tempérer la chaleur intérieure des humeurs. On emploiera, pour cet effet, le petit-lait en abondance, les lavements; les tisanes avec la bourrache, la buglose & la chicorée blanche; les poudres composées avec les yeux d'écrevisses, à la dose d'un gros, & l'arcanum-duplicatum, à un gros, pour en donner douze grains toutes les heures. La poudre tempérante de Stahl est aussi très-utile.

Mais ce qui eſt ſur-tout eſſentiel, c'eſt de ne point charger le malade de couvertures, de ne point réprimer, ni trop pouſſer les ſueurs. S'il ſurvient quelque dévoiement accompagné de fievre, on peut donner la poudre ſuivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviſſes, deux gros.*
D'Ecorce de Caſcarille en poudre, un gros.

Mêlez le tout avec une ſuffiſante quantité de diaſcordium, pour en faire une maſſe, dont le malade prendra vingt-quatre grains le matin & le ſoir, en buvant par deſſus une infuſion légere de feuilles de véronique, coupée avec moitié de petit-lait.

Quand la peau ſe trouve nettoyée de toute l'éruption, on peut avoir recours aux doux purgatifs, comme l'eau de caſſe, ou deux onces de tamarins bouillis dans un demi-ſetier d'eau, avec deux gros de ſel végétal ; & une once & demie de manne.

POURRITURE, ſ. f. Tous les corps animés ſont ſujets à la pourriture, quand le mouvement du ſang ſe ralentit dans quelques parties, ou quand il eſt pouſſé avec trop de vigueur.

On diſtingue, en général, deux ſortes de pourritures; celle de l'eſtomac & des inteſtins, & celle des humeurs.

La pourriture d'eſtomac ſe connoît par des rapports d'œufs pourris, par un mauvais goût dans la bouche, par une haleine fétide, par des maux de cœur & des défaillances continuelles, le défaut d'appétit, une ſoif qu'on ne peut point étancher, & enfin par des déjections d'une matiere putride qui infecte.

La pourriture des humeurs ſe reconnoît à un tempérament chaud & ſec, à un pouls vif & ſerré, à des ſueurs fétides, à des urines rouges, & en petite quantité ; à une haleine fétide, à des foibleſſes & des palpitations qui reviennent en différents intervalles, des taches, des démangeaiſons qui ſe ſont ſentir à la peau ; à l'uſage du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, de la viande noire ; à l'âge qui eſt plus ou moins avancé, comme l'enfance & la vieilleſſe ; à des fievres intermittentes, qui ſe ſuccedent par accès ; & à la répugnance que

l'on a pour le bouillon, la viande & les aliments de cette nature.

On remédie à la pourriture par les acides, comme la limonade, le sirop de groseilles, le sirop de vinaigre, &c. par les purgations répétées, par l'usage des végétaux, & sur-tout des légumes frais & des fruits bien mûrs, comme la pêche & la poire.

Quand la pourriture est répandue dans le sang, on l'attaque avec les mêmes remedes que nous venons d'indiquer : il faut seulement observer de les continuer beaucoup plus long-temps, d'observer un régime plus exact, & prendre de la dissipation & de l'exercice, de respirer un air frais, & de suivre le traitement que nous avons indiqué aux articles ACRETÉ, ALKALI, ALKALESCENCE.

Il y a une certaine humeur qui se ramasse dans les doigts, que l'on appelle vulgairement *pourriture ;* c'est une humeur rongeante, maligne, qui rode de doigt en doigt, par maniere de contagion. Ce sont des especes de phlyctênes ou brûlures qui durent très long-temps : ce n'est, si l'on veut, qu'une incommodité ; mais les personnes qui en sont atteintes, passent quelquefois des mois, des années même, à ne pouvoir presque se servir d'une de leurs mains, dont tous les doigts, les uns après les autres, contractent ces *pourritures*. Cette longueur de douleur ne vient que de la mauvaise maniere dont on traite ces pourritures. Ce sont des onguents, des baumes & des emplâtres qu'on emploie ; au lieu qu'il ne faut que des adoucissants qui aident à la transpiration. La crême toute simple, la bouillie avec le lait, la farine & un peu de safran, ou bien de l'eau de morelle, les sucs de joubarbe, de plantain, &c. sont des secours convenables & suffisants, pourvu qu'en même temps l'on dégage la circulation du sang par quelques saignées. Il est remarquable que ces accidents arrivent aux femmes, vers l'âge de quarante ans, par rapport à la suppression de leurs regles, & parce qu'elles ne font point les remedes convenables pour éviter les suites de ces suppressions.

POUX, s. m. espece de vermine qui s'engendre dans

différentes parties du corps, qui y cause de la douleur, de la rougeur, & une grande démangeaison. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

PRÉSERVATIFS. f. m. pl. On appelle ainsi tous les remedes dont on se sert pour préserver le corps des différents poisons qui peuvent l'attaquer.

Pour pouvoir bien appliquer le préservatif aux différents poisons, il faut parfaitement bien connoître leur nature, leur façon d'agir, & les maux qui en peuvent résulter.

Des Poisons.

On distingue plusieurs especes de poisons; les uns des animaux, les autres des végétaux, les troisiemes des minéraux. Parmi les premiers, sont le scorpion, la vipere, la tarentule, &c. Parmi les végétaux, on range la cuscute, la mandragore, la bella-donna, la jusquiame, &c. Enfin ceux qui sont tirés des minéraux sont l'arsenic, l'orpin, le sublimé corrosif, l'eau-forte & les vapeurs minérales.

On distingue encore les poisons par la maniere dont ils se communiquent au corps. Les uns ne produisent leurs effets que quand ils sont pris par la bouche : les autres n'ont besoin que du contact immédiat.

On reconnoît les poisons qui ont été pris à l'intérieur, par les signes suivants. Le malade éprouve des nausées & des vomissements accompagnés d'efforts & de mouvements convulsifs. Il sent des angoisses & une suffocation autour du cœur, un feu & des douleurs continuelles, depuis la bouche jusqu'aux intestins, accompagnés de sueurs froides, de hoquets, de palpitations & de convulsions. Le pouls est vif, serré & petit: le ventre est ordinairement gonflé; les extrémités sont froides, & les membres sont tremblants : l'urine supprimée ne sort qu'avec de grandes ardeurs; les yeux sont enflés & les veines gonflées: il survient des vertiges; la vue se perd, le pouls s'affaisse, & le malade périt dans des convulsions cruelles.

Quand les poisons se communiquent par l'extérieur, ils produisent différents symptômes : tels sont ceux du

serpent à sonnettes, du scorpion & de la vipere. *Voyez* MORSURE.

Les vapeurs arsénicales produisent des cardialgies, des syncopes, des lipothymies, des douleurs d'estomac, des vomissements énormes, l'enflure du ventre, des tranchées très-vives dans les intestins, des déjections par bas, brûlantes & corrosives, & enfin des convulsions.

Les vapeurs mercurielles produisent des affections asthmatiques, des catarrhes suffocants, des tremblements dans les nerfs, des envies de vomir, des cardialgies, des ténesmes, des diarrhées, & des douleurs énormes dans le ventre.

Les vapeurs des sources minérales excitent des suffocations mortelles, des asthmes secs & convulsifs, & enfin la phthisie.

Les vapeurs du charbon donnent des douleurs de tête, des vertiges, des foiblesses, & quelquefois la mort.

L'odeur qui s'exhale du vin, de la biere & du miel en fermentation, attaque principalement la poitrine; donne des étranglements, des spasmes, des difficultés de respirer, & quelquefois occasionne une mort subite.

La cause prochaine des poisons est une matiere corrosive, qui porte son effet sur les nerfs ou sur le sang; & tous les symptômes qui se déclarent dans ces occasions sont autant d'efforts que fait la nature pour surmonter l'ennemi qu'elle a à vaincre, & pour le chasser hors du corps. Les causes éloignées des poisons sont toutes celles que nous venons de rapporter, soit qu'ils soient pris intérieurement, ou communiqués extérieurement.

On voit par ce que nous venons de dire, que tout ce qui produit sur le corps un effet violent & subit, doit être regardé comme un poison. Dans ce sens, les aliments les plus sains, pris en grande quantité, se tournent en poison; & il est vraisemblable que toutes les substances ne different entr'elles des poisons, que parce qu'elles contiennent, sous un plus ou moins grand

volume, une plus ou moins grande portion de parties corrosives.

Tout le monde sçait que l'effet des poisons est si rapide, que, si l'on n'y porte pas très-promptement les remedes, c'en est bientôt fait du malade, parce qu'il survient des accidents dont on n'est plus le maître.

Quand on s'apperçoit, par les signes que nous avons tracés ci-dessus, que quelqu'un est empoisonné, il faut sur le champ tâcher de s'informer de la nature du poison; s'il est tiré des végétaux ou des minéraux, parce qu'ils exigent un traitement différent.

Des Poisons minéraux.

Si la personne empoisonnée a avalé de l'arsenic, du sublimé corrosif, de l'eau-forte, ou autres substances semblables, il faut commencer par lui faire avaler de l'huile en grande abondance, & lui donner continuellement des lavements de la même matiere. Si l'on s'apperçoit que le pouls soit fort, qu'il y ait des douleurs violentes, & que le malade ne tombe point encore en foiblesse, on lui fera faire une saignée au bras: on lui fera prendre, avant l'usage de l'huile, de l'eau tiede en abondance, & on l'excitera au vomissement, avec les doigts ou avec une plume; &, si l'on ne peut point en venir à bout, on y suppléera par l'huile que l'on donnera à grande dose: ou, si l'on aime mieux, on fera prendre du lait au malade, en grande quantité, pour tâcher d'empâter la matiere venimeuse, & l'empêcher de porter son effet sur les visceres. Si l'on manquoit d'huile ou de lait, on pourroit faire usage de beurre frais, ou d'une forte décoction d'orge & d'avoine, prise également en grande quantité: on continuera les lavements, comme nous l'avons dit ci-dessus. On peut aussi faire usage, avec succès, du looch suivant, qui est très-efficace pour absorber les particules âcres du poison, comme le font l'eau-forte, l'arsenic, le sublimé corrosif, & pour rétablir le velouté de l'estomac.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, trois onces.*
D'Ecailles d'Huîtres préparées, trois gros.

De Gomme Adraganth dissoute dans de l'eau, demi-once, & battue avec deux jaunes d'Œufs.

De Sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour faire un looch; & l'on aura soin de bien remuer la bouteille, chaque fois qu'on en fera prendre au malade deux ou trois cuillerées.

Quand les principaux accidents des poisons seront calmés, que le pouls se rétablira, & que les forces commenceront à revenir, on pourra pratiquer une saignée au bras, pour empêcher les engorgements & les accidents qui pourroient résulter des efforts du vomissement. On continuera en même temps les décoctions d'orge & d'avoine, auxquelles on ajoutera, sur chaque pinte, une once de racine de domte-venin & une demi-once de racine de scorsonere. On fera prendre en même temps, tous les soirs, un demi-gros de thériaque, & dans la journée la potion suivante:

Prenez, *D'Eau distillée de Menthe, trois onces.*
D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.
De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop de Nénuphar, une once,

pour une potion que l'on prendra en deux doses, dans la journée, à quatre heures de distance l'une de l'autre.

On continuera de temps en temps les lavements, la thériaque tous les jours, & la tisane ci-dessus, jusqu'à parfaite guérison.

Quand la gorge se trouve rongée & à demi brûlée, on peut faire un gargarisme avec le miel rosat dans de l'eau, & un peu de sirop de limon.

Lorsque les douleurs du bas-ventre sont vives, on redouble les lavements, dans lesquels on peut joindre un peu de thériaque: on applique des fomentations émollientes & calmantes, telles que les suivantes:

Prenez, *De Thériaque, deux gros.*
D'Huile de Lis,
De Camomille, de chaque un gros.
De Fenouil, demi-gros.
De Camphre, un gros.

Mêlez le tout enſemble, pour en frotter le ventre de demi-heure en demi-heure.

On ne doit permettre au malade l'uſage du vin & de la viande, que long-temps après ſa guériſon; car il faut qu'il continue l'uſage du lait pendant quinze jours ou un mois après ſon accident.

Des Poiſons végétaux.

Les poiſons tirés des végétaux, comme la juſquiame, la bella-donna, la mandragore, l'opium, produiſent auſſi des effets très-violents dans le corps, comme des envies de vomir, des maux de cœur, des vomiſſements, des diarrhées, des douleurs d'entrailles, & ſur-tout des foibleſſes, des cardialgies, des convulſions, des délires, & enfin la mort.

Il faut, dans ce cas, faire ſaigner le malade, ſi les forces le permettent, & lui faire prendre trois grains d'émétique en lavage, pour vuider, par en haut ou par en bas, une partie du poiſon; après quoi on lui fera boire beaucoup de limonade, ou de l'eau avec du ſirop de vinaigre: on peut même, ſi les ſymptômes ſont bien violents, lui faire boire un verre de vinaigre à-la-fois; c'eſt le meilleur contre-poiſon que l'on ait trouvé juſqu'à préſent, pour détruire les effets de ces ſortes de ſubſtances.

Il ne faut point donner ici la thériaque, ni les remedes calmants, parce qu'ils augmenteroient l'effet du poiſon; il vaut mieux preſcrire la potion ſuivante:

Prenez, *D'Eau de Menthe diſtillée, trois onces.*
D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.
De Nitre purifié, vingt grains.
De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout enſemble, pour prendre en deux doſes, à trois heures de diſtance l'une de l'autre.

On n'oubliera pas en même temps les lavements avec le petit-lait & le ſirop de vinaigre, auxquels on pourra ajouter quelques cuillerées d'huile, s'il y a un reſſerrement dans les boyaux, & qu'il ne ſe faſſe point d'écoulement par le ventre.

Des Vapeurs minérales vénéneuses.

Les vapeurs métalliques de mercure, de soufre, se traitent de la maniere suivante. Il faut d'abord exciter le vomissement avec quelque émétique; telle est la composition suivante:

Prenez, *De Tartre émétique, trois grains.*
D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, deux gros.
De Semences de Carvi concassées, un gros.

Dissolvez le tout dans trois chopines d'eau; passez la liqueur, pour en donner un verre, de demi-heure en demi-heure, en faisant boire beaucoup d'eau d'orge. On fera faire ensuite des potions avec l'huile d'amandes douces, le blanc de baleine, le sirop de guimauve; on fera prendre de l'huile par en haut & par en bas, & généralement tous les adoucissants que nous avons indiqués dans le premier article. On mettra le malade dans un air frais, & souvent renouvellé; &, s'il est menacé de suffocation, on lui jettera de l'eau froide sur le visage: on pratiquera même une saignée, si le pouls paroît l'indiquer; & on lui fera prendre la thériaque le soir, la poudre absorbante, comme les yeux d'écrevisses; & du reste, on suivra à peu près la même méthode que nous avons tracée dans les poisons tirés des minéraux.

Des Poisons extérieurs.

Nous en avons traité à l'article MORSURE DES ANIMAUX VENIMEUX.

Des Maladies épidémiques.

La premiere regle que l'on doit observer pour se garantir des maladies dont l'épidémie est régnante, c'est de ne point abuser de ses forces naturelles, en se donnant aux passions, aux exercices immodérés; & en les ébranlant par des remedes qui les dérangent ou les troublent, comme les évacuants, les purgatifs, les sudorifiques, les émétiques, les diurétiques, afin de conserver dans le corps cette vigueur & cette intégrité si nécessaires à la nature pour soumettre la matiere venimeuse, & pour empêcher de l'emporter sur elle.

Il faut ſeulement donner la liberté à toutes les fonctions naturelles, telle que la tranſpiration : on peut, pour cet effet, prendre tous les matins une infuſion de ſommités de romarin, de ſauge, une décoction légere de baies de laurier : on peut auſſi ſe tenir le ventre libre avec quelques bouillons aux herbes, dans leſquels on ſera ſondre un demi-gros de crême de tartre.

Dans les pleuréſies, on doit éviter les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents; prendre tous les jours une infuſion de fleurs de coquelicot, ou bien prendre cinq ou ſix cuillerées par jour de ſuc de bourrache.

Dans les dyſſenteries, on doit pareillement éviter tout ce qui peut échauffer le ſang & l'enflammer : on ſe contentera ſeulement de prendre une infuſion d'abſinthe, d'aurone ou de menthe, ou ſimplement un morceau de racine de tormentille, que l'on mâche, ayant ſoin d'avaler ſa ſalive.

Dans les cours de ventre, on ſuit à peu près le même traitement que ci-deſſus, ſi ce n'eſt qu'il faut être beaucoup plus réſervé ſur la nourriture, évitant de manger des choſes mal-ſaines, & obſervant un régime exact. On peut mâcher tous les jours des tablettes d'yeux d'écreviſſes, ou boire un peu de vin pur, dans lequel on ajoutera une once de ſuc de coings, & vingt grains de limaille d'acier, ſur un demi-ſetier, pour prendre en trois doſes dans la journée.

Pour ſe préſerver des fievres quartes, il faut avaler quelques grains de poivre entier, ou mâcher un peu de gingembre : on recommande auſſi la graine de moutarde & quelques grains de genievre.

L'uſage de l'abſinthe, de l'aurone en infuſion, ou le ſuc de matricaire, pris par cuillerées, préſerve de la fievre tierce.

Pour la jauniſſe, on recommande l'eau de rhubarbe par verres, ou de prendre, une ou deux fois le mois, vingt-quatre grains de ſavon de Veniſe dans du lait chaud. Le vin d'acier eſt encore un préſervatif en pareil cas.

Quand l'appétit manque, que l'on a des dégoûts &

des indigestions habituelles, le suc de cresson, la moutarde prise dans ses repas, y remédient facilement.

La toux devient aussi épidémique : il faut entretenir la transpiration par un air doux & chaud, par des frictions légeres sur tout le corps, & en prenant quelques infusions légeres de fleurs de tussilage ou de marjolaine. On peut aussi faire avaler trois grains d'encens dans un œuf, ou bien faire une espece d'opiat, avec parties égales de miel, de sucre & de beurre frais fondus ensemble, pour en donner un demi-gros toutes les quatre heures.

Pour dissiper les pesanteurs ou maux de tête, outre les regles générales de diete & de régime que nous avons prescrites, il faut avaler un grain ou deux de camphre, ou bien flairer de l'esprit-de-vin où on aura fait infuser les sommités de romarin.

On se préserve des douleurs rhumatisantes & scorbutiques, en évitant les lieux froids & humides, en buvant un peu de vin pur, en prenant tous les jours quelques grains d'encens dans du vin : on mangera du cresson en salade, & de la moutarde à ses repas; on appliquera sur les parties souffrantes une peau ou un morceau de drap.

Dans les fievres malignes, exanthémateuses, pourprées, ou dans les petites-véroles, on se sert de la poudre suivante :

Prenez, *De Bol d'Arménie, préparé avec les Eaux de Roses & d'Oseille, trois onces.*
Des Coraux rouges préparés, six gros.
De la Canelle, demi-once.
De l'Eeorce de Citron,
Des Santaux citrins & rouges, de chaque trois gros.
De l'Ecorce d'Orange, demi-once.
De la Raclure d'Ivoire, trois gros.
De Safran oriental, un gros.
De Corne-de-Cerf préparée sans feu, trois gros;

le tout mis en poudre : la dose est d'un demi-gros dans l'eau de chardon-bénit.

Mais le remede le plus spécifique, en cas de préservatif, est la poudre suivante :

Prenez, *De la Racine de Tormentille,*
De Semences d'Oseille,
D'Endive,
De Coriandre,
De Citron,
D'Orange, de chaque deux gros.
Des Santaux citrins & rouges,
Du Dictamne, de chaque un gros.
Des Coraux rouges,
Du Succin blanc,
De la Raclure d'Ivoire,
Du Doronicum,
Du Cardamome,
De la Canelle,
Du Macis,
Des Clous de Girofle,
Du Safran oriental,
De la Zédoaire, de chaque deux scrupules.
Des Sommités de Mélisse en poudre, trois gros.
Des Fleurs de Nénuphar,
De Buglose,
De Bourrache,
De Roses,
D'Orange, de chaque demi-gros.
De Camphre, douze grains;

le tout bien mêlé : la dose est de demi-gros dans l'eau d'oxytriphyllum.

Quelque chose de plus simple, ce sont trois ou quatre grains de safran dans telle boisson qu'on voudra, ou un demi-gros de poudre de dictamne blanc. On peut aussi faire prendre en poudre le remede qui suit :

Prenez, *De la Canelle,*
Du Cardamome, de chaque deux scrupules.
Des Clous de Girofle, vingt-quatre grains.
Du Macis, deux scrupules.
Du Gingembre,
Du Poivre noir, de chaque demi-scrupule,

Mêlez cette poudre, pour prendre à la dose d'un demi-gros.

On peut aussi faire mâcher des écorces d'orange ou de citron, ou bien des semences de l'un ou de l'autre. En temps de contagion, voici encore deux autres poudres dont on peut se servir.

Prenez, *Des Poudres de Dictamne de Crete,*
De Santal citrin, de chaque demi-scrupule.
De Camphre, deux grains,
pour un bol, dans la conserve de roses; ou bien,
De la Poudre de Zédoaire, vingt-quatre grains.
Six Semences ou Graines de Citron.
De Camphre, un grain,
pour un bol, dans la même conserve.

Les meilleurs de tous les préservatifs sont le camphre, le dictamne, le safran & la myrrhe.

Préservatifs contre la Peste.

Il faut, dans un temps de peste, vivre très-sobrement, & éviter toutes sortes d'excès dans l'usage des choses non-naturelles, & sur-tout se garantir des passions, & s'abstenir de tout ce qui peut détruire les forces, empêcher la transpiration, & engendrer des crudités dans les premieres voies: il faut sur-tout s'armer de courage, & bannir la terreur, la crainte & le découragement; car il est certain que ces passions tuent autant de monde que la peste même.

Ceux qui sont obligés de vivre parmi les pestiférés, doivent prendre garde que le venin ne se mêle avec leurs humeurs. Il est à propos, pour cet effet, de cracher & de se faire vomir quelquefois, de se laver la bouche avec du vinaigre & du vin, & d'en tirer par les narines: les effets de ces liqueurs seront encore plus efficaces, si elles sont imprégnées avec le scordium, la rhue ou l'écorce de citron. Ces remedes sont plus sûrs que de mâcher les racines de zédoaire, d'angélique & d'impératoire. Il convient aussi de boire du vin du Rhin. Une tranche de citron est aussi très-efficace en pareil cas,

cas ; & les cauteres ſont un préſervatif excellent contre cette maladie.

Quand la pléthore eſt conſidérable, on peut ſe faire faire une ſaignée, prendre le ſoir un demi-gros de thériaque, & le lendemain une cuillerée ou deux d'eſſence de pimprenelle blanche: on ſe frottera enſuite les narines, la bouche, les levres & les mains avec le vinaigre qui ſuit, appellé ordinairement *des quatre voleurs.*

Prenez, *Des Sommités récentes de grande & petite Abſinthe,*
De Romarin,
De Sauge,
De Menthe,
De Rhue, de chaque une once & demie.
De Fleurs de Lavande ſeches, deux onces.
D'Ail, deux gros.
De Calamus aromaticus,
De Canelle,
D'Œillet,
De Noix muſcade, de chaque deux gros.
De Vinaigre très-fort, quatre pintes.

Faites macérer le tout à la chaleur du ſoleil, pendant trois ſemaines, ou, ſi l'on eſt preſſé de ſon uſage, pendant deux fois vingt-quatre heures, ſur des cendres chaudes, en couvrant bien le vaiſſeau, & le bouchant avec du lut, de peur que la liqueur ne s'évapore. Paſſez-la à travers un linge; exprimez-la fortement, & filtrez-la au papier gris.

Ajoutez alors
D'Eſprit-de-Vin camphré, une once & demie.
On ſe ſervira de ce vinaigre, comme le préſervatif le plus expérimenté dans la peſte.

On aura ſoin, ſoir & matin, de faire brûler dans ſa chambre des baies de genievre, pour corriger la mauvaiſe qualité de l'air.

Quand on eſt obligé de vivre avec les peſtiférés, il faut éviter de toucher à leurs habits, & tenir dans ſa bouche un morceau de racines de pimprenelle blanche, ou de domte-venin, en obſervant de rejetter toujours

sa salive. On se frottera, comme nous l'avons dit ci-dessus, avec le vinaigre des quatre voleurs, avant & après avoir touché aux pestiférés ; on fera même des fumigations dans sa chambre, avec le succin, la myrrhe, le benjoin & l'encens, en parties égales, sur des cendres chaudes. On frottera de vinaigre toutes les choses dont on est obligé de se servir le plus communément, on en fera assaisonner tout ses mets, & on aura soin sur-tout de conserver une présence d'esprit & une tranquillité d'ame, sans laquelle tous les préservatifs deviendroient inutiles.

Le zele & les lumieres des médecins seroient sans fruit, ou, au moins, les fruits en seroient fort difficiles à cueillir, s'ils n'étoient secondés des magistrats ; aussi les réglements à ce sujet sont très-sages & très-nombreux : comme ils se trouvent dans des livres dont l'acquisition est chere, nous croyons que nos lecteurs nous sçauront gré de les avoir placés ici, au moins les principaux, qu'il est important qu'un officier public, ainsi qu'un médecin, sçache.

Rien ne contribue davantage à la peste & à ses progrès, que la corruption de l'air : le magistrat, qui prend alors l'avis des médecins, défend tout ce qui peut contribuer à augmenter la corruption de l'air, & ordonne les choses nécessaires pour corriger l'air.

C'est dans cet esprit que l'on renouvelle tous les réglements qui concernent la propreté des maisons & le nettoiement des rues. Il est enjoint à tous les propriétaires des maisons, qui n'ont point de latrines dans leurs maisons, d'en faire faire incessamment. Il est défendu à tous vuidangeurs de vuider & curer les retraits ; de garder dans les maisons des eaux croupies, ou d'autres infections ; de nourrir aucuns pourceaux, lapins, oisons ou pigeons, &c.

La propreté des rues, le balayement est ordonné ; & on éloigne de la ville tous les arts & métiers qui gâtent l'eau de la riviere, ou qui peuvent corrompre l'air, tels que les bouchers, les mégissiers, les pelletiers, les teinturiers, les maréchaux.

Il est défendu de transporter ou faire transporter d'une

maison ou chambre où quelqu'un seroit mort, ou auroit été malade de contagion, en autre maison, aucun lit, couvertures, draps, laine, &c.

On éloigne & l'on chasse les mendiants qui se retirent en grand nombre dans les endroits fort resserrés, corrompent l'air, & ont plusieurs fois occasionné, dans le voisinage de leurs logements, des maladies contagieuses.

En éloignant, par toutes les voies qui viennent d'être expliquées, les causes qui peuvent infecter & corrompre l'air, l'on cherche aussi en même temps les moyens de le rendre plus salubre. Les deux plus généraux, & presque les seuls qui soient en notre pouvoir, consistent à le raréfier par les feux, & à le rafraîchir par l'eau.

L'usage de faire des feux, pour se garantir ou se guérir du mal contagieux, est fort ancien. Acron, médecin plus ancien qu'Hippocrate, n'employa point d'autre remede pour le faire cesser dans la ville d'Athène, que de tenir toujours un bon feu allumé dans les rues.

Ce remede a été connu des anciens, & employé dans les différentes maladies contagieuses qui ont régné à Paris & dans d'autres endroits de la France. On a employé dans les chaleurs excessives le remede contraire, c'est-à-dire qu'on a rafraîchi l'air avec de l'eau.

Un arrêt du parlement de Toulouse, du 7 Septembre 1756, la ville étant affligée de contagion, fit un grand réglement de tout ce qui doit être observé pour remédier à cette calamité. Il ordonne, entr'autres choses, très-expressément, qu'il sera fait des feux, le soir & le matin, dans toutes les rues de la ville.

Une ordonnance de police du châtelet de Paris, du 18 Juillet 1596, enjoint à tout bourgeois, chefs d'hôtel, de fournir du bois deux fois la semaine, sçavoir, le dimanche & le jeudi, pour faire des feux dans les rues, purifier l'air & en chasser la corruption.

Par une ordonnance de l'assemblée générale de police, tenue en la chambre de S. Louis au palais, le 3 Août 1596, il est enjoint à toutes les personnes de jetter de l'eau devant sa porte, dans le ruisseau, & de faire des feux dans les rues aux jours qui étoient ordonnés.

Le magiſtrat a encore l'attention de faire brûler toutes les hardes qui ont ſervi aux perſonnes mortes de la contagion, de faire nettoyer & purifier leurs maiſons; & pour cela, on diſtribue & on donne gratuitement des parfums faits de la matiere ſuivante.

Parfum pour aérer & parfumer les perſonnes, les habits, les maiſons & les meubles qui ont été infectés de la maladie contagieuſe.

Deux livres de Soufre. Deux livres d'Alun.
Deux livres d'Encens.
Quatre livres de Poix-Réſine.
Deux livres de Poudre à canon.
Douze onces d'Antimoine.
Quatre onces de Sublimé.
Douze onces d'Arſenic.
Quatre onces d'Orpiment.
Quatre onces de Cinabre.
Deux livres de Graine de Genievre.
De Lierre, ou de Laurier, quantité ſuffiſante.

Il faut mettre le tout en poudre, le mêler, & le paſſer par le tamis, à la réſerve de la poudre à canon, qui eſt miſe comme elle eſt, & la graine de genievre qui eſt mal-aiſée à calciner. Si l'on n'a point d'encens, il faut doubler la poix-réſine, & augmenter & doubler l'antimoine.

Autre Parfum.

Cinquante livres de Poix-Réſine.
Quarante livres de Soufre.
Six livres d'Antimoine.
Une livre & demie de Camphre.

Mettez le tout en poudre, & mêlez-les enſemble.

La poudre bien pulvériſée, mêlée avec du vinaigre, & dont on fait une ſorte de pâte, eſt un parfum fort bon pour purifier des maiſons & des ruiſſeaux infectés.

Maniere dont on doit ſe ſervir des parfums, pour parfumer les meubles & les maiſons infectés.

Les parfumeurs étant entrés dans la maiſon, commencent par la bien balayer: ils en ôtent les araignées,

& en brûlent toutes les ordures avec les pailles des lits.

L'on tend ensuite dans la chambre où ont été les malades des cordes sur lesquelles l'on suspend toutes les hardes, les lits, les couvertures, les draps & les autres linges qui leur ont servi pendant leur maladie.

Si les matelas ont été gâtés par les malades, l'on fait tremper la futaine ou autre étoffe dont ils sont couverts, & la laine gâtée, dans des chaudieres d'eau bouillante; sinon, il suffit d'ouvrir les matelas sur les côtés & au milieu, avant que de les étendre, comme les autres meubles, sur les cordes.

S'il y a des coffres ou cabinets dans cette chambre, on en tire les linges ou hardes qui sont dedans, que l'on étend aussi sur les cordes.

Dans les autres chambres & tous les autres lieux de la maison, après qu'ils ont été nettoyés, on laisse chaque chose à sa place; & s'il y a des coffres, armoires ou cabinets, on se contente de les tenir ouverts, sans rien tirer de ce qui est dedans.

Quant aux meubles précieux, comme tableaux, or, argent, miroirs, que les parfums pourroient gâter, on les couvre de linge ou de quelque autre chose qui puisse les conserver.

Les parfumeurs mettent ensuite en chaque chambre, ou autres lieux de la maison, au milieu du plancher, cinq à six livres de foin sec, plus ou moins, selon la grandeur du lieu. Ils l'étendent de la rondeur d'un pied & demi de diametre; ils l'abaissent & l'arrangent avec les mains; ils l'imbibent d'une pinte de vinaigre, mesure de Paris. Quelques-uns y ajoutent, pour donner plus d'activité aux parfums, une pareille mesure d'eau-de-vie: ils mettent dessus deux livres & demie de parfum, pour une chambre de vingt pieds en quarré, & dans les autres lieux plus petits, à proportion, observant néanmoins d'en mettre une double, & quelquefois une triple dose dans la chambre du malade, selon le nombre des hardes ou du linge. L'on couvre ce parfum d'une poignée de foin, & on l'arrose encore d'une pinte de vinaigre que l'on aura gardé, & de l'eau-de-

vie, si l'on s'en est servi. Si les lieux sont parquetés ou planchéiés, on prend de la terre à potier, ou d'autres terres glaises, dont on fait au milieu de la chambre un lit assez grand pour conserver leur parfum, & assez épais pour garantir le plancher.

L'on bouche exactement toutes les cheminées de la maison avec des draps, couvertures, tapisseries ou autres choses que l'on cloue devant leurs ouvertures: on ferme toutes les fenêtres, & on bouche toutes les fentes par où la fumée pourroit sortir.

Quand tout est ainsi préparé, l'un des parfumeurs prend un flambeau allumé; & commençant par le grenier ou plus haut étage, il met le feu au parfum; & aussi tôt qu'il le voit allumé, ce qui se fait en un moment, il sort du lieu & en frote la porte. Il en fait autant dans chacun des autres lieux de la maison, en descendant toujours du haut en bas, jusqu'à la cave.

Ils se retirent; & après avoir attendu, pendant deux heures, que le parfum ait fait son effet, ils rentrent dans l'une des chambres à leur choix, avec les gens de la maison, s'il y en a quelques-uns qui soient suspects d'infection, pour se parfumer eux-mêmes. Lorsqu'ils y sont entrés, ils se deshabillent, prennent chacun une chemise & un caleçon blanc, suspendent toutes leurs hardes & leurs linges dans une chambre, & allument encore dessous quelques parfums; &, comme ils ne peuvent supporter long-temps la fumée du parfum, ils sortent & rentrent ensuite.

Nous ne nous sommes étendus sur l'article des parfums, que parce que nous sçavons que dans les maladies contagieuses, on brûle tout ce qui a servi au malade dans bien des pays. Nous croyons qu'on peut conserver bien des effets, avec les précautions & les attentions que nous indiquons.

Les malades qui échappent des maladies contagieuses, doivent, pendant un certain temps, être séparés des autres, & n'avoir pas de communication avec les personnes qui n'ont point été attaquées. Le médecin fait alors la loi, & ils sont séquestrés autant de temps qu'il le juge nécessaire. Le magistrat, avec lequel il a conféré,

publie des ordonnances qui déterminent la durée du temps que les convalescents doivent rester & vivre séparés des personnes saines.

PRIAPISME, s. m. érection continuelle & douloureuse de la verge, sans aucun desir amoureux. On a donné ce nom à cette maladie, par rapport au dieu *Priape*, que la Fable représente de cette maniere.

Cette maladie differe du satyriasis, en ce que, dans celle-ci, l'érection est accompagnée d'un desir violent de l'acte vénérien.

Dans cette maladie, les parties naturelles sont dans une tension & une roideur considérable, accompagnées de douleur, d'ardeur, de démangeaisons immodérées; la raison en est troublée, le pouls est prompt, la respiration courte; on est inquiet, on ne dort point, on tombe en délire, on a soif, on prend les aliments en dégoût, on urine difficilement. Cet état est accompagné de constipation, quelquefois de fievre; il y a une contraction générale, un spasme dans les nerfs, & une éjaculation involontaire de la semence: on se croit d'abord un peu soulagé par l'acte vénérien, & par la perte de la semence; mais bientôt après le mal prend aux parties naturelles avec plus de violence; on paye bien cher le moment de soulagement qu'on a éprouvé.

Tous les symptômes dont nous avons fait l'énumération sont communs aux deux sexes, jusqu'à l'érection du clitoris, qui est la même que celle de la verge dans l'homme.

La cause prochaine de cette maladie vient du spasme & de la contraction des nerfs des parties génitales; les causes éloignées sont l'âcreté du sang, la tension excessive des muscles & des nerfs, les desirs violents & continuels de l'acte vénérien, & le trop grand excès qu'on a pu en faire.

On doit d'abord renfermer dans un lieu chaud & loin du bruit, le malade qui aura les fesses & les parties naturelles, jusqu'au pubis, enveloppées de laine fine. On lui défend toute visite de femme, dont la vue ne pourroit qu'irriter le mal, & empêcher l'efficacité des remedes: on lui attache les mains, pour empêcher qu'il

ne les porte à ses parties; on lui fait plusieurs saignées au bras, selon ses forces; on lui fait prendre beaucoup de petit-lait, des lavements, les bains tiedes; on jette sur les parties de l'eau bien fraîche, sur lesquelles ensuite on applique un cataplasme fait avec la graine de lin, les feuilles de nénuphar bouillies dans le lait.

On fait appliquer aux femmes un pessaire trempé dans de l'huile chaude, ou simplement un cataplasme dans toute la région des parties naturelles.

Un des grands inconvénients de cette espece de priapisme, c'est que son accès arrive pendant la nuit, lorsque le lit est modérément chaud, & lorsque le malade commence à dormir: on est obligé de se lever, & d'interrompre son sommeil; d'où il arrive qu'on ne repose point assez, que l'appétit & la digestion languissent, qu'on tombe en peu de temps dans une maigreur affreuse, & que l'on donneroit tout ce que l'on a de plus précieux, pour obtenir un repos difficile à procurer par les remedes.

On recommande dans cette maladie la poudre tempérante de Stahl, prise à la dose d'un gros, soir & matin; les potions calmantes, telle que la suivante:

Prenez, *D'Eau distillée de Laitue,*
De Pourpier, de chaque deux onces.
De Sel de Nitre, quinze grains.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, demi-gros.
De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre en trois doses, à trois heures de distance l'une de l'autre.

On ne négligera pas en même temps de continuer les bains, le petit-lait & les lavements, & de mettre le malade à un régime doux & humectant. Le camphre dans les potions, fera, dans cette affection, d'un usage merveilleux: on peut aussi l'appliquer extérieurement.

On fera bien d'employer aussi une émulsion dans laquelle on fera entrer les grains de pavot blanc, mais en petite dose.

PRURIT, s. m. démangeaison qu'on sent à la peau;

ce qui eſt ordinaire dans la gale, les ébullitions & les différentes puſtules qui s'y élevent. *Voyez* DÉMANGEAISON, ÉBULLITION.

PSORA, ſ. m. gale accompagnée d'aſpérité à la peau & d'une grande démangeaiſon : c'eſt dans ce ſens qu'on dit un Vice pſorique. *Voyez* GALE.

PTYALISME, ſ. m. crachement fréquent, écoulement de ſalive abondant. *Voyez* SALIVATION.

PULMONIE, ſ. f. maladie du poumon, que l'on prend communément pour la phthiſie ; c'eſt pour cette raiſon que l'on appelle *pulmonique* un homme atteint de la maladie du poumon. *Voyez* PHTHISIE.

PUNAISIE, ſ. f. maladie cauſée par un ulcere fétide dans le nez, qui répand une odeur inſupportable. On appelle *punais* ceux qui ſont attaqués de cette eſpece d'ulcere.

La mauvaiſe odeur des narines dépend ou de quelques vapeurs putrides, produites par un ozêne, un ſarcôme ou un polype, ou par quelques humeurs corrompues qui viennent du cerveau par l'os cribreux. Les humeurs ſe corrompent dans ces parties, quand elles y ſont retenues trop long-temps, ſur-tout ſi le tempérament eſt chaud & humide, & ſi les parties ſupérieures du nez ſont mal conformées, comme on le voit dans ceux qui ont le nez écraſé.

Si le malade n'a ni ozêne, ni ſarcôme, ni polype, on doit conjecturer que cette humeur fétide découle du cerveau par l'os cribreux ; auquel cas, on commence par ſaigner le malade ; on lui fait prendre enſuite une médecine douce, & on le met à l'uſage de l'apozême ſuivant :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Feuilles de Bourrache,
De Bugloſe, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez enſuite

Une pincée de Vulnéraires Suiſſes.
Quinze grains de Nitre.

Paſſez la liqueur, pour en donner trois verres au malade dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre : il continuera cet apozême pendant huit jours.

On repurgera enſuite le malade, comme ci-deſſus; après quoi, tous les matins, il reſpirera la vapeur du vin blanc chaud, dans lequel il aura fait infuſer de la petite centaurée & de la méliſſe; ce qu'il continuera pendant quelques jours, & ſe ſervira enſuite de la compoſition ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Souchet rond,*
De Calamus aromaticus, de chaque une once.
De Roſes rouges, une poignée.
De Myrrhe, deux gros.

Faites bouillir le tout légérement dans une chopine de vin blanc, pour en étuver ſouvent les narines, & pour en reſpirer l'odeur. On peut auſſi ſe ſervir de l'onguent ſuivant, qu'on inſinue dans les narines, par le moyen d'une petite ſonde.

Prenez, *Des Racines d'Iris de Florence, demi-gros.*
D'Ellébore blanc,
De Poivre long, de chaque douze grains.
De Semences d'Anis,
De Marjolaine ſeche & pulvériſée, de chaque vingt-quatre grains.
D'Euphorbe, un grain.
D'Huile de Spica-nard,
De Girofle, de chaque une ſuffiſante quantité,

pour faire un onguent de molle conſiſtance, que l'on introduit dans le nez.

L'eſſence de canelle & de girofle, ſur un peu de charpie, & pouſſée dans les narines, eſt auſſi très-efficace.

La punaiſie peut être occaſionnée par un polype ou par un corps étranger qui ſuppure dans le nez : dans ce cas, les injections, l'opération, ſeront indiquées. *On pourra conſulter dans le* Dictionnaire de Chirurgie, *au*

mot POLYPE DU NEZ, *les moyens qu'on peut alors mettre en œuvre.*

PURGATION, s. f. action du purgatif, par laquelle on évacue par les selles les matieres contenues dans l'estomac & les intestins.

Les signes qui indiquent la purgation en général, sont la langue chargée & blanche, l'amertume & le mauvais goût dans la bouche, les raports aigres ou amers, les dégoûts, les gonflements & les pesanteurs d'estomac, les vents, la paresse du ventre, les maux & les pesanteurs de tête, les coliques, les assoupissements. Quoique ces signes ne se trouvent pas toujours réunis, il suffit qu'il y en ait une partie, pour qu'on ait recours aux purgatifs.

Les purgatifs sont, de tous les remedes de la médecine, ceux dont ont fait le plus d'usage; ce sont pourtant ceux qui sont les plus difficiles à manier & à bien placer, & de l'effet desquels il peut résulter les plus grands maux & les plus grands avantages.

On ne sçauroit donc apporter trop de soin, quand on conseille à quelqu'un de se purger, pour préparer son corps à l'effet du purgatif; car autrement, il n'en faut souvent pas davantage pour échauffer & enflammer les entrailles, y causer des douleurs vives, arrêter les sécrétions de l'urine, & donner naissance à des maladies dont le malade n'étoit point auparavant menacé: ainsi, il faut toujours faire précéder, pendant quelques jours, les lavements, les boissons & la diete, quelquefois même la saignée, pour détendre insensiblement les solides, les rendre plus souples, & pour qu'ils se prêtent plus facilement à l'action des purgatifs.

La premiere précaution que l'on doit prendre, quand on fait usage des purgatifs, est de proportionner la dose à la force des différents sujets. On évitera par ce moyen les évacuations trop fortes, dont les suites sont toujours si fâcheuses. Il est cependant bien ordinaire de voir des gens qui ne se croient purgés qu'autant qu'ils ont des évacuations exorbitantes, & qui se croient

délivrés de tous leurs maux, parce qu'ils rendent des matieres en très-grande quantité. Il vaut mieux, quand on cherche à être purgé abondamment, avoir recours à une seconde purgation, que d'être obligé de remédier aux suites de la premiere, quand elle a été excessive.

Il y a trois sortes d'états où on peut placer la purgation; dans l'état de santé, pour prévenir quelques maladies; dans les maladies vives & aiguës; & dans celles qui sont longues & qui tirent en longueur.

Des Purgatifs dans l'état de santé.

Dans l'état de santé, on doit s'abstenir de purger ceux qui sont sujets aux inflammations, aux ardeurs dans les entrailles & dans les visceres du bas-ventre, à la toux seche, & lorsque le malade ressent de la douleur dans le creux de l'estomac, en y portant la main.

On doit également éviter les purgatifs dans les fluxions naissantes, dans les ardeurs d'urine, ou lorsqu'elles sont rouges & en petite quantité, quand on est constipé & naturellement échauffé.

Les femmes & les filles doivent s'abstenir de la purgation, dans les approches & dans le temps de leurs regles: elles doivent même attendre, pour se purger, qu'il y ait au moins trois jours qu'elles soient entiérement cessées.

Les femmes enceintes ne doivent se purger que dans une nécessité absolue, & préférer, pour le faire, le milieu de leur grossesse, le commencement & la fin; & quand il y a des cas qui exigent les purgatifs, on doit appeller un médecin, pour se conduire selon ses conseils.

Les femmes en couche ne doivent faire usage des purgatifs qu'au bout d'un mois ou six semaines, qui est le temps où les suites de la couche ont coutume de se terminer. Quoique ce soit une regle assez générale de ne purger les femmes en couche qu'après six semaines, il y a cependant bien des cas où l'on doit s'éloigner de cette regle, comme chez les femmes qui, ne

nourrissant point, donnent lieu de craindre, tous les jours, que leur lait ne porte à la tête, sur la poitrine, ou n'aille produire des dépôts. Ces accidents qui ne sont que trop fréquents, le seroient beaucoup moins, si on se purgeoit plutôt. Mais comme ces cas exigent beaucoup d'intelligence, on ne doit pas le faire qu'on ne soit muni de l'avis d'un médecin éclairé.

Les enfants qui sont ordinairement fort échauffés & très-difficiles à emouvoir, à cause des parties acides qui se trouvent dans leur estomac, qui s'opposent à l'action des purgatifs, doivent toujours être préparés par du petit-lait pris pendant quelques jours, & par quelques prises de poudre d'yeux d'écrevisses, qui absorbent & détruisent les aigres de l'estomac.

Les adultes d'un tempérament chaud & bouillant, exigent des précautions très-grandes dans l'administration des purgatifs; il faut toujours faire précéder les saignées, les bouillons au veau, que nous avons décrits aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE, & les lavements, afin de détendre les solides, & de les rendre plus propres à recevoir l'impression des purgatifs.

Les personnes d'un âge mûr sont ordinairement plus faciles à purger; cependant, comme cet âge est le temps de la force de l'homme, & que l'on doit rendre les purgatifs un peu plus forts, il sera toujours à propos de faire précéder une petite saignée, ou quelques jours de boisson, de lavements & de diete.

A l'égard des vieillards, on ne doit les purger qu'avec beaucoup de précaution: comme ils ont ordinairement beaucoup d'humeurs, ils sont dans le cas d'avoir besoin souvent des purgatifs; mais comme ils ont en même temps la fibre dure & roide, elle ne se prête que difficilement à l'effet des purgatifs; c'est pour cette raison qu'on doit être plus attentif à la préparation.

Ceux qui ont les nerfs délicats, irritables, qui sont sujets aux vapeurs, & les femmes tourmentées d'affections hystériques, ne doivent se purger qu'avec beaucoup de précaution; car le tempérament est si sensible, que le purgatif le plus doux peut leur faire beau-

coup de mal : il faut pour lors les bien préparer par les bains, les lavements, le petit-lait, & ne les purger qu'en lavage, comme avec notre tisane royale. Quand les sujets ont la fibre seche, roide & tendue, on est obligé, pour les purger avec sûreté, de leur faire prendre quelques bains domestiques.

On ne doit point purger ceux qui ont des descentes ou des chutes de boyaux, que dans une très-grande nécessité, & après les avoir préparés, pendant sept à huit jours, à la purgation. On doit avoir attention aussi de ne leur donner que des purgatifs fort doux, & ne se servir jamais d'émétique, ni de bol.

Les personnes qui sont sujettes au crachement de sang, aux douleurs vives de poitrine, ne doivent se purger qu'avec beaucoup de précaution, à cause de la sécheresse de leur poitrine, & de la chaleur que portent les purgatifs qui pourroient faire ouvrir quelques vaisseaux, & par-là attirer quelques suppurations à la poitrine.

On ne doit point se purger quand la chaleur est trop grande, ou le froid trop vif. Ainsi, l'on doit éviter de choisir la canicule, à moins qu'elle ne soit douce & tempérée, & que l'on ne se purge de très-grand matin. On doit pareillement s'abstenir de tout purgatif dans les froids violents de l'hiver. Le printemps & l'automne sont ordinairement les saisons que l'on choisit pour placer ces sortes de remedes.

Les purgatifs sont nécessaires à ceux qui sont menacés d'apoplexie séreuse, de léthargie, ou qui en ont déja eu quelques attaques. Il est nécessaire que ces personnes se purgent souvent, pour prévenir les rechutes.

Ceux qui ressentent habituellement des dégoûts, des rapports, des nausées, des défauts d'appétit, des courbatures, ont besoin d'avoir recours de temps en temps à la purgation.

Il en est de même de tous ceux qui ont contracté une fois l'habitude de se purger tous les deux ou trois mois : ils ne doivent pas cesser cet usage, à moins qu'ils ne jouissent d'une parfaite santé, & que la nature ne

se débarrasse tous les jours d'elle-même par les urines ou les selles.

Les grands mangeurs, les personnes riches qui se nourrissent d'aliments succulents, qui font peu d'exercice, qui vivent dans la mollesse & l'oisiveté, & dans lesquelles il se fait aisément de la graisse & de l'embonpoint, ont plus besoin de purgations, que celles qui ne pechent par aucun de ces excès.

Les pauvres ont également besoin de purgation, plutôt que de tout autre remede : comme ils se nourrissent presque toujours d'aliments grossiers & mal-sains, leurs sucs sont plus sujets à s'épaissir ; & on leur évite, par des purgations placées à propos, les cachexies, les bouffissures, les hydropisies, auxquelles ils sont sujets, & que les saignées ne manquent pas de déclarer promptement.

On doit observer essentiellement de garder un régime exact les jours que l'on aura pris médecine, c'est-à-dire, de manger beaucoup moins qu'à l'ordinaire, & très-peu de viande à diner, tel que du poulet rôti, ou de la poule bouillie, avec du potage. Le soir, on se contentera d'une soupe, évitant la viande & toutes sortes d'aliments indigestes ; car autrement on courroit risque de se donner quelque indigestion, parce que l'estomac se trouvant dérangé par l'effet du purgatif, est hors d'état de digérer, comme à son ordinaire.

Les personnes délicates & sensibles qui auront pris médecine, pourront prendre le soir, deux heures après leur soupe, un demi-gros de thériaque, un grain de laudanum, ou quinze gouttes anodines, pour calmer l'effet du purgatif, & détruire la chaleur & le feu qu'il auroit pu porter dans le corps. Il est encore essentiel de ne pas prendre l'air, les jours qu'on a été purgé : les médecins trop indulgents sur ce chapitre, ont eu souvent à se repentir de leur complaisance à cet égard.

Des Purgatifs dans les Maladies vives.

Il n'est point aisé de déterminer en quel temps précisément on peut placer les purgatifs dans les mala-

dies aiguës. La regle générale est qu'on ne doit jamais purger personne, qu'on n'ait donné auparavant de la fluidité à ses humeurs, qu'on ne les ait suffisamment délayées, qu'on n'ait détendu les fibres, calmé l'effort de la fievre, & qu'en un mot, on n'ait rendu les humeurs propres à être évacuées. Ainsi il paroîtroit conséquent de ne purger, dans les maladies aiguës, que quand on auroit suffisamment employé les saignées, les lavements & les boissons. Cependant il arrive quelquefois que l'indication à la purgation est si forte dans les maladies vives, que l'on seroit très-mal d'attendre plus long-temps à la placer, & que l'on courroit de très-grands risques, en faisant usage des saignées. Quand on voit, par exemple, dans une fievre putride, maligne, bilieuse, que le malade sent des dégoûts, qu'il a la bouche amere, de fréquentes envies de vomir, qu'il a eu précédemment une diarrhée, un défaut d'appétit; il faut pour lors avoir recours à l'émétique ou à la purgation, faisant précéder, deux heures auparavant, une saignée.

Cette pratique cependant ne doit point faire une loi; car, en général, il vaut beaucoup mieux, dans les maladies aiguës, attendre qu'on ait pratiqué les saignées, si elles sont nécessaires, les lavements, les boissons, pour placer la purgation, que de se hâter de purger trop tôt le malade, parce qu'on ne fait que l'irriter, que les purgatifs ne font point leur effet, & qu'ils augmentent, au contraire, le feu & l'érétisme.

Comme dans toutes les maladies aiguës il y a toujours de la fievre, dont les redoublements sont plus ou moins fréquents, il faut toujours attendre la fin de l'accès, pour pouvoir placer les purgatifs, soit au commencement, soit à la fin de la maladie. Sans cette précaution, on risqueroit d'augmenter le feu de la fievre, & de n'avoir aucun effet avantageux des purgatifs.

On ne doit jamais purger en bol, dans ces sortes de maladies, ni avec des purgatifs forts & violents: il vaut mieux même se servir des plus doux, étendus dans beaucoup d'eau.

Au

Au reste, on doit, tous les jours de purgation, faire toujours prendre aux malades quelques calmants, comme un demi-gros de thériaque, un grain de laudanum, quinze gouttes anodines, à moins que ce ne fût dans quelques fievres putrides ou malignes, où l'on s'appercevroit qu'il y auroit dans l'estomac beaucoup de saburre, & dans le reste du corps des preuves de pourriture & d'humeurs. Dans ce cas, les calmants arrêtent toutes les évacuations, & ne sont point indiqués.

Des Purgatifs dans les Maladies longues & chroniques.

Il n'y a point d'état où les purgatifs soient plus nécessaires que dans celui-ci. Comme ces maladies sont presque toujours produites par le vice de l'estomac & des humeurs, on ne peut venir à bout de les guérir qu'en les évacuant, à mesure qu'on en corrige les vices; mais on ne doit point, dans ces maladies, passer aux purgations, sans avoir préparé le malade. Cette attention est indispensable; car il n'y a presque point de cas, dans les maladies longues, où il faille commencer par la purgation. Il faut cependant éviter d'en faire trop usage, parce qu'on peut à la fin énerver le tempérament du malade, & affoiblir son estomac.

Dans les obstructions du bas-ventre, accompagnées de douleur, on doit éviter l'usage des bols & des médicaments actifs. Il faut commencer par purger en lavage, de crainte d'enflammer davantage les parties, & de produire des maux encore plus funestes.

Les maladies longues qui attaquent les reins, la vessie, exigent des précautions infinies pour placer les purgatifs, à cause du voisinage de ces parties avec les intestins, & par la crainte où l'on doit être qu'elles ne soient irritées par les purgatifs.

Dans tous les maux de poitrine, comme la pulmonie, l'asthme convulsif, on doit être réservé sur l'usage des purgatifs, & n'en donner que de très-doux; autrement on courroit risque d'échauffer la poitrine, d'y produire quelque crachement de sang, ou quelque événement plus funeste.

Dans les maladies longues qui attaquent les bras, les jambes & les autres parties du corps, telles que la cachexie, l'hydropisie, la bouffissure, la cacochymie, il faut faire un plus grand usage des purgatifs, & les rendre même plus actifs, parce que l'eau qui est épanchée dans tout le corps, énerve les sucs, les rend moins sensibles aux effets des purgatifs. C'est sur-tout dans la bouffissure générale du corps, comme l'anasarque & la leucophlegmatie, qu'on doit rendre les purgatifs plus forts. Les praticiens qui ne font point ces attentions, réussissent difficilement dans ces sortes de maladies; les charlatans, au contraire, qui augmentent la force des purgatifs jusqu'à un point incroyable, font des cures singulieres, dans lesquelles les médecins eux-mêmes ont échoué. Il vaut cependant mieux être réservé jusqu'à un certain point, que d'être trop hardi & téméraire.

Dans les fievres tierces & quartes qui durent pendant très long-temps, & dans lesquelles on a fait trop d'usage du quinquina, il faut, comme nous avons dit, le cesser totalement, & faire usage des purgatifs réitérés souvent, & assortis même avec les différents remedes dont on se sert: on doit unir, en ce cas, les remedes propres à pousser les urines & la transpiration.

Il nous reste à présent à donner différents modeles de purgations, propres à différents tempéraments, aux différents âges & aux différentes circonstances.

Purgation pour un enfant d'un an.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, deux onces.*
Du Sirop de Chicorée, composé de Rhubarbe, une once.

Mêlez le tout, pour prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on obtienne une évacuation.

Purgation pour un enfant de deux ou trois ans.

Prenez, *De Pruneaux de Tours, six.*

Faites-les cuire dans un demi-setier d'eau avec du sucre, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en sirop. Ajoutez
Deux gros de Follicules,

que vous laisserez infuser pendant demi-heure dans ce sirop, sur des cendres chaudes.

Passez le tout; & ajoutez-y encore

Un peu de Sucre,

pour le faire prendre à l'enfant. Le sirop de Glauber, à la dose de six, huit, dix & douze gouttes dans un véhicule quelconque, purge encore fort bien les enfants. C'est un purgatif commode, & qu'il est aisé de faire prendre.

Potion purgative pour un enfant de quatre ou cinq ans.

Prenez, *Six Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.*

Battez-les dans un mortier de marbre, en y ajoutant

Six onces d'Eau.

Délayez ensuite

Douze grains de Scammonée simple,

dans un jaune d'œuf, jusqu'à ce qu'ils soient bien dissous.

Versez dessus l'émulsion. Ajoutez-y

Deux gros d'Eau de Fleurs d'Orange.

Une demi-once de Sirop de Guimauve.

Mêlez le tout ensemble, pour le donner par cuillerées à l'enfant.

On ne doit faire cette potion qu'aux enfants qui sont très-difficiles, & qui ne veulent absolument prendre aucune espece de médecine. Celle-ci peut quelquefois leur donner des tranchées; & il faudroit, dans ce cas, leur donner un ou deux lavements d'eau de riviere.

Purgation pour un enfant de huit ou dix ans.

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*

Faites-les infuser à froid dans un verre d'orgeat, pendant trois heures.

Ajoutez ensuite, après l'avoir passé,

De Sel de Glauber, un gros.

De Sirop de Chicorée composé, une once.

D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros,

pour prendre en une dose.

Purgation simple pour un adulte d'un bon tempérament.

Prenez, *De Follicules de Séné, deux gros.*

De Rhubarbe concassée, demi-gros.
De Sel d'Epsom, demi-once.

Faites bouillir le tout légérement, pendant deux ou trois minutes, dans un grand demi-setier d'eau; laissez-le ensuite infuser sur des cendres chaudes pendant une heure; passez la liqueur par un linge, & dissolvez-y

Deux onces de Manne.
Une once de Sirop de Roses pâles.
Deux gros d'Eau de Canelle simple,

pour prendre en un verre le matin à jeun.

On peut se servir de cette purgation, dans tous les cas où nous avons indiqué une purgation simple, & dans tous les tempéraments ordinaires, qui ne sont ni trop forts, ni trop foibles. Elle purge doucement les humeurs, elle lâche le ventre sans efforts: c'est un purgatif qu'on peut prendre avec toute sûreté.

Tisane royale pour les personnes d'un tempérament délicat.

Prenez, *De Tamarins, une once.*
De Follicules de Séné, trois gros.
D'Agaric, un gros.
De Sel de Glauber, deux gros.
Des Feuilles de Bourrache, de Buglose & de Chicorée sauvage, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine; passez la liqueur. Ajoutez

De Manne, deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.
Et le Suc d'un Limon exprimé.

On repassera le tout, une seconde fois, à travers un linge très-fin; ou plutôt, on se servira, pour cet effet, de la chausse. Le malade prendra deux verres, le matin à jeun, de cette tisane, à deux heures de distance l'un de l'autre: la dose est pour deux jours, en mettant un jour d'intervalle.

Cette purgation convient aux personnes mélancoliques, aux hypochondriaques, aux femmes attaquées de vapeurs, & généralement à toutes les personnes délicates & sensibles.

La tisane royale suivante pourra purger sans dégoût.

Prenez, *De Séné mondé, deux gros.*
La moitié d'un Citron coupé par tranches.
De Régliſſe, un gros & demi.
De Roſes rouges, une pincée.

Faites infuſer le tout à froid, pendant une nuit, dans un grand verre d'eau; paſſez la liqueur le lendemain, & prenez-la à jeun: ſi on craignoit qu'elle ne purgeât pas ſuffiſamment, on pourroit y ajouter un gros ou deux de ſel végétal.

Potion purgative pour les pauvres d'un fort tempérament.

Prenez, *Du Séné, deux gros.*
De Sel de Glauber, trois gros.

Faites infuſer le tout ſur les cendres chaudes, pendant deux heures, dans un grand verre d'eau bouillante: paſſez la liqueur par un linge. Ajoutez
De Tablettes de Citron, une once,
pour une doſe, à prendre tiede le matin à jeun.

Cette potion évacue puiſſamment les humeurs bilieuſes & les glaires contenues dans l'eſtomac. Elle ne convient qu'aux ſujets robuſtes ou difficiles à émouvoir, & dans leſquels on ſoupçonne une abondance de matiere propre à être évacuée.

Autre médecine pour les pauvres d'un fort tempérament.

Dans une forte infuſion de ſéné & de rapontic, faites diſſoudre une once de ſirop de nerprun; & ajoutez-y, ſelon les cas, deux ou trois grains d'émétique.

Au lieu de ſirop de nerprun, dans les tempéraments moins forts, on mettra le ſirop de roſes.

Si cette médecine tarde à faire ſes effets, on fera lever le malade; & ſi, malgré cette attention, elle ne produit aucun effet, dans le premier bouillon on jettera vingt grains de poudre cornachine.

Potion purgative pour les femmes de condition, ou pour celles qui ont une répugnance invincible pour les drogues.

Prenez, *De Semences de Violette, une demi-once.*

D'Amandes douces, pelées dans l'eau chaude, six.

Battez le tout dans un mortier, en ajoutant insensiblement une quantité suffisante d'eau, pour faire un grand verre d'émulsion; passez cette liqueur à travers un linge très-fin; faites dissoudre ensuite

De Scammonée, six grains, dans le quart d'un jaune d'Œuf,

que vous verserez ensuite dans l'émulsion ci-dessus, en y ajoutant

De Sirop de Roses pâles, une once.
D'Eau de Fleurs d'Orange, trois gros,

pour prendre en une dose le matin à jeun.

Si la personne est si difficile, qu'elle ne puisse pas prendre cette potion, on en ôtera le sirop, pour la rendre plus agréable; ou on y ajoutera

Deux gros de Sucre-Candi.

Il est bon d'observer que cette purgation n'a pas un effet aussi salutaire que les autres, & que l'on ne doit s'en servir que dans les cas, comme nous l'avons dit ci-dessus, où il y a une répugnance invincible pour les remedes.

Potion purgative, en usage pour la colique des plombiers dans l'hôpital de la Charité de Paris; elle peut se donner, dans d'autres cas, à des sujets robustes & difficiles à émouvoir.

Prenez, *Du Diaphœnic, une demi-once.*
De Diaprun solutif, deux gros.
Du Sirop de Nerprun, une once.

Faites fondre, & mêlez le tout dans six onces de la tisane laxative suivante:

Prenez, *Du Polypode, de la Cuscute & du Séné, de chaque une once.*
De la Crême de Tartre,
De la Graine d'Anis, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout légérement dans une suffisante quantité d'eau, pour faire six poissons de tisane, ayant soin de n'ajouter l'anis que sur la fin de la coction.

Boisson purgative pour les personnes qui ont du dégoût pour les remedes.

Prenez, *D'Eau de Vichy*, *deux pintes*.
Faites fondre dans le premier verre une demi-once de sel de Seignette, & autant dans le dernier; ce que l'on peut répéter tous les deux ou trois jours.

Cette maniere de purger est fort avantageuse dans les tempéraments délicats & sensibles, dans les personnes qui ont le sang épais & les humeurs visqueuses, & dans celles qui ont trop de répugnance pour les drogues.

On doit éviter, dans la composition des médecines, d'y mettre, autant qu'on le peut, de la casse, de l'huile d'amandes douces & de la manne mêlées ensemble; cela produit un mélange épais & dégoûtant, que les malades ne peuvent supporter, qui pese sur leur estomac, & qu'ils sont obligés souvent de vomir. Quand on est absolument en nécessité de faire usage de casse & de manne, il faut éviter de les joindre dans la même médecine; & il faut avoir l'attention d'unir quelques purgatifs amers avec les doux, comme la rhubarbe avec la manne, pour éviter le dégoût qui doit résulter ou du trop d'amertume, ou du trop de douceur.

Pilules purgatives.

Prenez, *De la Poudre Cornachine*, *une demi-once*.
Du Diagrede, *trois gros*.
De la Crême de Tartre, *deux gros*.
De la Poudre de Cloportes, *un gros*.

Mêlez le tout, après l'avoir pulvérisé, avec le mucilage de la gomme adraganth; formez des pilules du poids de douze grains chacune: la dose est de trois pilules, ou de quatre pour un adulte, à prendre l'une après l'autre, le matin à jeun, en avalant par dessus un gobelet de bouillon.

Ces pilules purgent sans tranchées & sans violence. On peut en donner une à un enfant de dix ans, deux à vingt ans, trois ou quatre dans un âge plus avancé. On peut envelopper ces pilules dans du pain à chanter: on ne doit cependant, quelque utiles qu'elles sont,

en conseiller l'usage qu'aux personnes qui sont dans l'impossibilité de prendre des médecines ordinaires.

On doit observer, en se purgeant, de prendre quelques tisanes ou quelques boissons légeres, dont on boira cinq ou six verres, plus ou moins, pour laver & détremper la médecine ; car, sans cela, elle pourroit occasionner des douleurs vives, des tranchées, & ne point faire son effet. On donne communément un bouillon coupé, ou un bouillon à demi-fait, deux heures après que l'on a pris médecine ; après quoi, de demi-heure en demi-heure, on boit une tasse ou de thé, ou de tisane de chiendent & de réglisse, ou une infusion de feuilles de bouillons-blancs & de guimauve.

Il faut faire attention de ne point prendre de nourriture, à moins qu'il n'y ait une heure & demie ou deux heures que la médecine ait fini son effet, & de suivre toutes les précautions que nous avons indiquées ci-dessus.

De la Superpurgation.

Les personnes qui se purgent sans aucun ménagement, & qui s'en rapportent indifféremment à tout ce qu'on leur dit, sont quelquefois sujettes à se purger avec des médicaments violents, qui leur donnent des tranchées très-vives, & qui les font aller pendant des journées entieres, de façon qu'elles en sont épuisées & abattues. Cela est quelquefois si fort, qu'il survient des coliques violentes, des sueurs froides, des palpitations, des mouvements convulsifs. Il faut, en ce cas, faire avaler promptement au malade de l'huile d'amandes douces en abondance, lui donner des lavements avec le son, la graine de lin & l'huile ; lui faire avaler beaucoup d'eau de poulet ou d'eau de veau. Si les douleurs & les accidents subsistent toujours malgré ces remedes, on prescrira au malade un demi-gros de thériaque, ou la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Cerises noires,*
De Prime-vere, ou de Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.

De Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.

De Sirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une dose.

On continuera en même temps les lavements d'heure en heure, les bouillons de poulet ou de mou de veau, jusqu'à ce que le malade ne ressente plus aucune atteinte de ses douleurs; on tiendra aussi le malade à une diete sévere pendant deux ou trois jours, en ne lui permettant que du bouillon, un peu de potage, & de la crême de riz au gras.

Quelquefois les purgatifs sont si violents, qu'il se fait un étranglement dans les boyaux, que le malade ne rend rien, ou qu'il va par en haut & par en bas, avec des douleurs énormes; il faut lui faire prendre, en ce cas, la potion suivante:

Prenez, *De Sel d'Absinthe, un gros.*

De Suc de Limon, une once.

Mêlez le tout ensemble, & versez-le dans deux onces de menthe, pour une prise, que l'on réitérera de trois en trois heures, en y ajoutant, si l'étranglement subsiste toujours,

Vingt Gouttes anodines.

La superpurgation arrive souvent parce qu'on s'est exposé à l'air froid, & que l'humeur de la transpiration reflue sur les intestins; &, comme il y a une sorte de sympathie entre la peau & les intestins, quand les intestins sont surchargés, & qu'il y a dévoiement ou superpurgation, on travaillera utilement en dirigeant les humeurs vers la peau; & c'est ce dont on viendra à bout par des frictions avec la flanelle ou des linges sur la peau, en tenant le malade chaudement, & en lui faisant prendre du thé. Un demi-gros de thériaque, donné à propos, secondera les intentions du médecin, &, en rétablissant la transpiration, guérira souvent le malade.

PUSTULE, s. f. On donne ce nom à toutes sortes de petites tumeurs qui s'élevent sur la peau, soit qu'elles soient ulcérées ou non; telles sont les pustules de la petite-vérole, de la rougeole, de la gale, le pourpre,

ou tous les petits boutons ou élévations de la peau. *Voyez* EXANTHÊME, MALADIES DE LA PEAU.

PUTRIDE. (*fievre*) Ce terme signifie ce qui est pourri ou disposé à la corruption par la désunion de ses principes qui s'exhalent, se volatilisent, & répandent une odeur putride, lorsque la putréfaction est parfaite. On se sert aussi de cette épithete, & plus particuliérement, pour exprimer la fievre putride. *Voyez* FIEVRE PUTRIDE & POURRITURE.



(Q U I)

QUARTE, (*fievre*) adj. fem. On appelle Fievre quarte celle dont les accès prennent tous les quatre jours inclusivement, c'est-à-dire qu'après le premier accès, on est deux jours consécutifs sans l'avoir : elle revient le quatrieme jour. *Voyez* FIEVRE QUARTE.

QUINQUINA. f. m. Parmi les richesses dont abonde le Nouveau Monde, il n'en est point de plus précieuse pour nous, que cette écorce fébrifuge qu'on appelle *quinquina*. C'est une écorce très-seche, qui a deux ou trois lignes d'épaisseur, qui est rude au toucher, de couleur brune, d'une saveur très-amere & astringente.

Le quinquina est un remede propre à fortifier l'estomac, à donner de l'appétit : il chasse les vents, tue les vers, & provoque les urines ; mais sa vertu principale est dans la fievre intermittente. On en fait aussi usage, avec succès, pour exciter la suppuration & dissiper la gangrene.

On ordonne le quinquina réduit en poudre, depuis trente-six grains jusqu'à deux gros, délayé dans quelque liqueur, ou prescrit en bol avec du sirop : on le fait aussi infuser, à la dose d'une once, dans une chopine de bon vin rouge, pour en prendre six onces. La décoction qu'on en fait d'une once dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à une pinte, est très-efficace, en en prenant deux ou trois verres par jour.

Il y a des personnes si difficiles & si rebutées des remedes, qu'elles ne peuvent point prendre le quinquina par la bouche: on peut pour lors y suppléer, en leur donnant une chopine en lavement de la décoction ci-dessus, & un demi-setier pour les enfants.

Il est prouvé par l'expérience, que le quinquina en substance, & réduit en poudre très-fine, agit plus vite & plus efficacement que quand on le prend en infusion & en décoction. On a remarqué en même temps que, quand on en faisoit des infusions & des décoctions dans le vin, elles agissoient plus promptement que celles que l'on fait dans de l'eau.

Il faut aussi faire attention, quand on donne le quinquina en lavement, de passer la liqueur, de peur que la grande quantité de cette écorce, qui se trouve dans l'eau, ne resserre trop les boyaux, & ne produise quelque obstruction dans le bas-ventre.

Du Quinquina comme stomachique.

Le quinquina comme stomachique peut être employé en extrait ou en substance. On le donne à la suite des fievres malignes ou putrides, après que l'on a suffisamment purgé le malade, pour tâcher de relever la force de l'estomac, pour exciter l'appétit, & pour corriger les sucs acides dont l'estomac est farci: on se sert, dans ce cas, de l'extrait de quinquina, qui se donne à la dose de vingt grains avant le repas; ce qui fortifie beaucoup l'estomac: il faut cependant prendre garde de continuer trop long-temps l'usage de ce remede, de crainte d'échauffer le sang, & de l'enflammer.

Du Quinquina pour les Fievres intermittentes.

Le quinquina est aussi efficace pour les fievres intermittentes, qu'il l'est pour fortifier l'estomac. Comme cette substance a naturellement une vertu astringente & corroborante, elle est propre à enchaîner le levain de la fievre, & à en détourner les effets; & c'est-là la raison pour laquelle cette écorce arrête & supprime les fievres intermittentes. Il faut cependant faire attention de ne jamais donner ce remede que l'on n'ait fait

précéder les délayants, les remedes propres à faire couler les urines, la transpiration & les selles, parce qu'il faut, dans le même temps que l'on fortifie l'estomac & que l'on arrête la fievre, détourner l'humeur par quelques endroits; car autrement on risque de la faire tomber sur quelque partie noble & essentielle à la vie. Une faute que commettent bien des personnes, est de donner le quinquina trop tôt : il est important d'abandonner la cause matérielle de la maladie à quelques accès, après avoir mis le malade à l'abri du danger.

Plusieurs médecins conseillent de faire une saignée au bras dans les fievres intermittentes, avant de faire usage du quinquina. Il n'y a que dans le cas de plénitude que ce remede puisse convenir; car il ne sert qu'à relâcher les fibres du corps, & à rendre souvent la fievre plus opiniâtre: il vaut mieux, par conséquent, faire précéder les lavements, les boissons apéritives, comme celles qui sont faites avec les racines de chardon-roland, de patience sauvage, de feuilles de chicorée sauvage, de buglose, de bourrache, que l'on continuera pendant cinq ou six jours; après quoi on purgera le malade, une ou deux fois, avant de passer à l'usage du quinquina: on peut même quelquefois unir le quinquina aux purgatifs, pour y préparer insensiblement l'estomac.

On doit avoir l'attention de ne donner le quinquina que quand l'accès de la fievre est tombé; car, comme ce remede échauffe, il augmenteroit le mouvement du sang, & pourroit occasionner des accidents graves. Quand on s'apperçoit que le quinquina produit quelque effet, il faut en cesser l'usage insensiblement, en continuant d'en prendre quinze jours après la cessation de la fievre, en observant de purger le malade tous les jours.

Il est bien rare que cette écorce arrête les efforts de la fievre, avant qu'elle n'ait produit quelques évacuations par les selles ou par les urines, quelquefois même par les sueurs; de façon que la nature se débarrasse, par cette voie, de la matiere qui excitoit la fievre;



& quand on ſe trouve guéri ſans augmentation des ſelles, des urines ou de la ſueur, il eſt vraiſemblable de croire que la tranſpiration inſenſible a été plus abondante, ſans qu'on s'en ſoit apperçu; autrement il y auroit lieu de croire que la fievre n'eſt qu'aſſoupie, & qu'elle reparoîtra à la premiere occaſion.

Quand le malade eſt lourd, peſant, qu'il n'a point d'appétit, que ſes forces languiſſent après l'uſage du quinquina, il eſt à préſumer qu'il n'eſt point guéri; & il convient, dans ce cas, de lui faire prendre pendant quelque temps des tiſanes apéritives, comme nous l'avons dit ci-deſſus, & de le purger par intervalle : autrement il ſeroit à craindre qu'il ne lui ſurvînt quelques maladies plus graves, comme l'hydropiſie ou la cachexie.

Il faut éviter avec grand ſoin l'uſage du quinquina, dans les fievres bilieuſes, inflammatoires, & dans toutes celles qui ſont accompagnées d'une chaleur conſidérable.

Le quinquina que l'on donne en trop petite doſe dans les fievres, ne produit que la moitié de ſon effet: il contraint une partie de la fievre, & il produit des mal-aiſes, des anxiétés, des laſſitudes, des maux de cœur, des envies de vomir; & il laiſſe, en un mot, dans le corps une altération ſenſible. Quand on l'a pris à trop forte doſe, il excite une chaleur conſidérable dans le corps; il donne des ſéchereſſes de poitrine, de la toux, de la difficulté de reſpirer, de la ſéchereſſe à la bouche; & il faut enſuite, pendant long-temps, ſe mettre à l'uſage des délayants, pour adoucir le feu que ce médicament a excité.

Du Quinquina pour la Gangrene.

Quand on donne le quinquina pour la gangrene, on doit en augmenter conſidérablement la doſe, parce que la nature ſe trouve pour lors dans un abattement ſi conſidérable, les forces ſont ſi épuiſées, les fibres ſi relâchées, que ce médicament ne peut point avoir d'action, à moins qu'il ne ſoit donné à une doſe conſidérable : auſſi on en preſcrit trois gros toutes les deux heures, ou on en fait bouillir une demi-livre dans trois

chopines d'eau, pour réduire à pinte, dont on donne un verre toutes les trois heures. On a vu des effets merveilleux de ce remede dans la gangrene, soit qu'elle vienne de cause interne ou externe : on aura soin seulement d'en diminuer la dose, à proportion de l'effet qui en résultera.

Si l'on faisoit usage de ce remede dans toutes les gangrenes, on seroit beaucoup moins obligé d'avoir recours à l'amputation qu'on ne fait aujourd'hui. On a vu des effets si surprenants de ce remede, qu'on ne peut les révoquer en doute. Le quinquina, qui produit de si grands effets dans les gangrenes qui reconnoissent pour cause l'appauvrissement du sang & la foiblesse des vaisseaux, seroit nuisible dans les gangrenes qui arrivent par des causes contraires.

Du Quinquina pour la Suppuration.

Le quinquina est un remede si avantageux, que l'on s'en sert non-seulement dans la foiblesse d'estomac, dans les fievres intermittentes & dans la gangrene, mais même dans la suppuration. On l'emploie, avec succès, dans la petite-vérole, pour faire suppurer les boutons, dans les plaies où la suppuration est lente & paresseuse, & généralement dans tous les cas où on veut exciter un pus louable & abondant. Il ne faut pas, dans ce cas, le donner à une dose aussi forte que dans la gangrene; il suffit seulement de le prescrire à deux gros, bouillis dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. On peut dans les blessures, après les saignées multipliées, faire usage des boissons & des lavements, donner habituellement aux blessés deux ou trois verres de décoction de quinquina par jour. Outre qu'il enchaîne la fievre, & empêche les mauvais levains de l'estomac, il accélere la formation du pus, & produit un accès plus heureux dans la cure des plaies.

Quoique le quinquina soit un remede sans égal, on ne doit point en faire usage dans les tempéraments bilieux, délicats, sensibles, & qui sont naturellement échauffés.

Les personnes sujettes au crachement de sang, aux



douleurs de poitrine, ne doivent faire usage du quinquina que dans la plus grande nécessité : plusieurs médecins cependant conseillent de s'en servir à la suite des fluxions de poitrine, & même dans la pulmonie, pour arrêter la fievre. Nous sommes bien loin de penser qu'on doive suivre cette méthode, qui doit être très-incendiaire, & qui peut nuire beaucoup à la poitrine, à moins que ces maladies ne soient symptomatiques, c'est-à-dire, dépendantes d'une fievre intermittente, ou occasionnées par des causes qui demandent l'usage de ce remede.

Les personnes mélancoliques, les vaporeux doivent également éviter l'usage du quinquina, qui est trop chaud & trop actif pour eux.

Les tempéraments sanguins, ceux qui sont sujets aux saignements du nez, aux hémorrhoïdes, aux sueurs considérables, ne doivent employer le quinquina que dans la plus grande nécessité. Il en est de ce remede comme de tous les autres, qui sont efficaces quand on sçait les placer avec intelligence, & qui font de très-grands ravages quand on s'en sert indifféremment dans toutes occasions.

QUOTIDIENNE. (*fievre*) On appelle Fievre quotidienne, celle dont les accès reviennent tous les jours : c'est, de toutes les fievres intermittentes, celle qui est la plus sujette à dégénérer en fievre continue.

L'accès de cette fievre vient de grand matin, sur les quatre ou cinq heures, avec le froid & le frisson, sans aucun tremblement : cependant elle est accompagnée du dégoût, de la cardialgie & de l'enflure du bas-ventre. Quelques-uns sont attaqués du mal de tête : d'autres tombent en défaillance : plusieurs ont un vomissement ou un flux de ventre, ou même ces deux maladies en même temps : il survient ensuite une chaleur lente ; la soif est moins violente : le pouls, qui auparavant étoit foible & déréglé, augmente ; il est cependant plus mou que dur : l'urine est crue & d'un jaune pâle ; beaucoup de malades ont une envie de dormir presque insupportable : la sueur paroît enfin, mais elle est peu abondante ; & l'accès cesse au bout de dix

heures, & laisse le corps languissant & pesant, & revient le jour suivant à la même heure.

On appelle *bâtarde*, *erratique* ou *anomale*, celle qui ne conserve point ce caractere, & qui vient sur le midi, vers le soir, ou dans quelque autre temps indéterminé.

La fievre quotidienne dont nous avons parlé, est intermittente; c'est pourquoi on ne doit pas la confondre avec la quotidienne continue: celle-ci vient également de très-grand matin avec le froid; mais la chaleur, la langueur, le dégoût, la vitesse & la foiblesse du pouls, & quelquefois la sueur, durent jusqu'à ce qu'elle cesse; si elle dure plus long-temps, elle est, pour l'ordinaire, funeste aux malades qui meurent dans le frisson, après que leurs forces sont entiérement épuisées.

On ne doit pas aussi la confondre avec la fievre quotidienne catarrheuse; celle-ci est bénigne, vient sur le soir, avec un léger frisson, cesse le matin, & se fait assez connoître par les fluxions catarrheuses dont elle est accompagnée. La fievre quotidienne catarrheuse, au contraire, quand elle est maligne, détruit sur le champ toutes les forces: elle ne cesse point entiérement; elle ne fait que diminuer.

On distingue aussi la fievre quotidienne intermittente de la fievre lente, en ce que cette derniere vient vers le soir, après qu'on a mangé, sans aucun frisson, & qu'elle est accompagnée de chaleur dans les paumes de la main & dans les plantes des pieds. Elle est aussi beaucoup plus violente dans la nuit que dans le jour: elle provoque la sueur, & diminue le matin, sans cesser tout-à-fait.

La cause prochaine de la fievre quotidienne est l'agitation spasmodique des vaisseaux du corps: la cause éloignée est une matiere âcre, qui vient de l'estomac qui est dans une foiblesse considérable. Il est donc évident que tout ce qui peut affoiblir les visceres, ou engendrer dans le corps des humeurs crues & impures, est très-propre à causer les fievres quotidiennes. Elles attaquent sur-tout les personnes paresseuses & oisives, qui usent sans ménagement des aliments cruds,

&

& boivent des liqueurs ſpiritueuſes avec excès; qui ſe livrent trop au chagrin, & qui ont l'eſtomac affoibli par des maladies précédentes, & par de fréquentes ſaignées.

La ſaignée convient rarement dans les fievres quotidiennes, qui ſont déja accompagnées de la foibleſſe d'eſtomac, & ordinairement compliquées avec la cachexie; il vaut mieux avoir recours aux tiſanes apéritives, faites avec la racine de chardon-roland, les feuilles d'aigremoine, de ſcolopendre, de bourrache, de bugloſe avec le nitre purifié, l'arcanum-duplicatum: on continuera ces tiſanes pendant huit ou dix jours; après quoi on ſe purgera pluſieurs fois, & on paſſera à l'uſage de l'opiat que nous avons décrit à la fievre quotidienne.

Il faut ſur-tout s'abſtenir de tout remede aſtringent, des ſudorifiques: il faut éviter en même temps les paſſions, la triſteſſe & l'inquiétude; ne point uſer de mauvais aliments ni de liqueurs échauffantes, & ſuivre à peu près le traitement que nous avons indiqué dans la fievre quarte & la fievre quotidienne.



(R A L)

RACHITIS, ſ. m. La maladie, communément appellée *rachitis*, eſt une eſpece de maladie chronique: elle conſiſte dans une nutrition inégale, en conſéquence de laquelle certaines parties ſont privées de la nourriture dont elles ont beſoin, & dépériſſent, tandis que d'autres en reçoivent plus qu'il ne leur en faut, s'accroiſſent d'une maniere prodigieuſe; & cet accroiſſement contre-nature eſt accompagné de la courbure des os & de l'épine du dos. Nous avons donné les ſignes & la curation de cette maladie à l'article NOUEURE.

RAGE. ſ. f. *Voyez* HYDROPHOBIE.

RALE, ſ. m. bruit qu'on entend dans la gorge des moribonds, cauſé par la colliſion de l'air à travers une

pituite ou des phlegmes qui, se rencontrant dans la trachée-artere ou dans les bronches, s'opposent à son passage, & rendent la respiration difficile.

Cet accident arrive ordinairement à la suite des inflammations de la poitrine, quand on n'a pas pu détruire l'engorgement, dans les attaques d'asthme, dans l'apoplexie, & dans presque toutes les agonies.

Ce symptôme est toujours funeste, & annonce l'affaissement de lanature, & le relâchement des vaisseaux qui ont perdu leur ressort.

Il est difficile de détourner cet accident, parce qu'il vient ordinairement quand il n'y a plus de ressource: néanmoins le seul moyen d'y remédier est de faire prendre au malade des potions cordiales & incisives, propres à dégager les visceres qui sont engorgés, comme la suivante:

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit,*
De Scabieuse, de chaque deux onces.
De Menthe,
De Mélisse, de chaque demi-once.
D'Oxymel scillitique, deux onces.
De Kermès minéral, quatre grains.
De Confection Alkermès, deux gros.
De Lilium de Paracelse, demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour une potion à prendre par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on éprouve quelque changement; on aura soin en même temps d'employer les remedes propres à la maladie dans laquelle survient le râle. *Voyez* APOPLEXIE & ASTHME. On peut substituer à la potion ci-dessus,

Des Eaux de Menthe,
De Mélisse, de chaque deux onces.
De Scabieuse, trois onces,

dans lesquelles on mêlera,

De Lilium de Paracelse, un demi-gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

RAPPORT, s. m. jugement par écrit de gens ex-

perts, nommés d'office, ou par convention, sur l'état d'un malade, d'un blessé, d'une femme grosse, d'une fille violée, d'un cadavre, pour instruire les juges de la qualité & du danger de la maladie, ou des blessures, de leurs causes, ou du temps qu'il faut pour les guérir, de la certitude d'une grossesse ou d'un viol, & de la véritable cause de la mort d'un homme.

Rapport dénonciatif. C'est un rapport fait à la requisition des parties intéressées, qui peuvent choisir, pour faire la visite, tels médecins, chirurgiens & matrones qu'il leur plaît. Les médecins de la Faculté de Paris, & les chirurgiens de S. Côme, ont droit de faire ces sortes de rapports; droit confirmé par arrêt du parlement, du 20 Mars 1727.

Rapport en Justice, *ou* Juridique. C'est un rapport ordonné par les juges, & fait par des officiers de la même justice. Les conseillers-médecins & chirurgiens ordinaires du Roi, jurés au châtelet de Paris, ont le droit de faire ces especes de rapports, exclusivement à tous autres médecins & chirurgiens : ce droit est confirmé par l'arrêt ci-dessus mentionné. Les médecins & chirurgiens royaux dans les autres villes, ont le droit exclusif de faire toutes sortes de rapports, tant dénonciatifs que juridiques. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie*, article Rapport.

RAPPORTS. f. m. Ce mot est employé pour signifier les exhalaisons qui s'élevent de l'estomac après la digestion.

Toutes les personnes délicates, & qui ont l'estomac paresseux, sont sujettes aux rapports; ils annoncent presque toujours une digestion lente, ou que l'on a fait usage d'aliments indigestes.

Comme c'est un symptôme de foiblesse d'estomac & d'indigestion, consultez ces deux articles.

REDOUBLEMENT. f. m. Il signifie l'Augmentation d'une fievre continue; les Accès qui reviennent périodiquement dans ces sortes de fievres.

C'est dans le redoublement que la fievre est beaucoup plus forte, que les accidents augmentent, & que le malade court le plus de risque : c'est aussi ce temps

que l'on choisit pour pratiquer les saignées, pour donner beaucoup de boissons au malade, & beaucoup de lavements, afin de calmer les efforts de la fievre, & d'éviter les inflammations, les engorgements, les ruptures des vaisseaux, & tous les symptômes fâcheux qui peuvent naître de la trop grande activité de la fievre.

On doit aussi avoir l'attention, pendant les redoublements, de ne point donner de bouillon aux malades, sur-tout dans les commencements de la maladie; car la nature qui occupe toutes ses forces à travailler la matière de la fievre, & qui souleve toute la machine pour cet ouvrage, ne peut point y suffire lorsqu'elle est détournée, & qu'on partage ses forces, en lui donnant des aliments à broyer.

Il ne faut pas non plus noyer le malade de boissons, & multiplier les saignées au point d'abattre toutes ses forces; car ce redoublement est nécessaire jusqu'à un certain point, pour diviser & altérer la matiere de la fievre : ainsi, à moins qu'il ne survienne des accidents très-fâcheux, on ne doit point imiter ces mauvais praticiens, qui font faire à leurs malades des saignées si copieuses, que tout l'ouvrage de la nature en est supprimé. Il faut agir avec plus de modération & de prudence, à moins, comme nous venons de le dire, que le tempérament ne soit très-fort, la fievre très-vive, & les symptômes dangereux.

Le redoublement, en général, dans les fievres, est une preuve manifeste de quelques humeurs âcres contenues dans l'estomac, qui passent dans le sang, & qui sont la cause de ce symptôme périodique, qui vient quelquefois deux ou trois fois par jour : ainsi, plus le redoublement est long & violent, plus il est fréquent; plus aussi on doit présumer qu'il y a de saburre dans l'estomac, & plus il y a nécessité d'évacuer. Quand on n'a point ces attentions, on fait de très-grandes fautes dans la pratique, & l'on voit les redoublements augmenter à proportion des saignées qu'on y fait; il vaudroit mieux, dans ce cas, avoir recours aux lavements donnés d'heure en heure, & aux boissons, qu'aux saignées.

Il ne faut jamais choisir les temps de redoublements, pour placer les purgatifs ; les fibres sont trop tendues, la chaleur du corps est trop considérable : on risqueroit d'augmenter la fievre, de ne point purger, & de produire des symptômes très-fâcheux ; c'est à la fin du redoublement qu'on doit placer les purgatifs, les émétiques, & tous les remedes, à l'exception des saignées & des délayants.

RÉGIME. f. m. C'est une maniere de vivre qui comprend ce que nous appellons proprement Diete, & tout ce qui a rapport à la conservation de la vie ; car on ne doit pas s'imaginer qu'on n'entende par ce mot, que ce qui regarde le boire & le manger. La diete embrasse généralement tout ce qui peut être avantageux au corps humain. On renferme dans cette classe le choix de l'air que l'on respire, le boire & le manger, le repos & l'exercice, les bains, l'usage des femmes, le sommeil & les veilles, les évacuations auxquelles le corps est sujet, & enfin toutes les passions de l'ame.

On distingue deux sortes de régimes ; celui qui convient dans l'état de santé, & celui qui est nécessaire dans la maladie ; car, comme nous l'avons dit, ce ne sont pas seulement les malades qui ont besoin de régime, mais même ceux qui se portent bien, pour éviter qu'ils ne tombent malades.

Pour bien proportionner le régime à tous les hommes en particulier, il faut les distinguer, selon leur tempérament, leur âge, leur force, leur profession, & le climat qu'ils habitent.

Du Régime des Tempéraments.

Tous les hommes ont chacun leur tempérament, c'est-à-dire qu'il y a une proportion particuliere, un mélange différent des éléments qui composent leurs corps. Toute la nature est composée des mêmes éléments ; ce n'est que la diversité des combinaisons qui différencie les êtres entr'eux. *Voyez ce que nous avons dit des tempéraments & de la maniere de les connoître, à l'article* TEMPÉRAMENT. *Voyez aussi l'*Introduction *à ce Dictionnaire.*

Du Tempérament parfait.

On appelle Tempérament parfait, un homme qui n'eſt ni trop grand ni trop petit, qui n'occupe point par ſa maſſe un volume trop conſidérable, dans les muſcles duquel on ne ſent point trop de dureté, ni trop de molleſſe; une fraîcheur douce & humide occupe l'habitude de ſon corps; ſon eſprit n'eſt ni téméraire, ni timide; il tient un juſte milieu entre la précipitation & la lenteur, la compaſſion & la juſtice: il aime ſes amis; il eſt prudent, mange & boit modérément; ſon teint vif & animé répond du reſte de ſon corps; il dort peu & ſoutient bien les veilles; ſes cheveux blonds dans la jeuneſſe, deviennent bruns avec l'âge.

Ce portrait eſt bien difficile à rencontrer dans la nature humaine; il y a tant de circonſtances qui s'oppoſent à cette conſtitution parfaite, qu'elle eſt preſque imaginaire. Tous les hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe; les uns vers le chaud, les autres vers le froid; quelques-uns vers le ſec, les autres vers l'humide.

Le régime du tempérament parfait conſiſte à entretenir la juſte proportion des évacuations, ſuivre les loix de la ſobriété, comparer l'uſage des aliments aux degrés de l'exercice. Les aliments qui n'offrent point trop de difficulté à digérer, qui cependant exigent un certain travail de l'eſtomac, ſont ceux qui conviennent le mieux dans ce tempérament, comme la chair des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton, & quelquefois celle des jeunes, comme du veau, de l'agneau; les légumes farineux, comme les pois, les féves, le riz, le vin avec moitié d'eau: il faut en même temps un exercice modéré, peu de veilles, des paſſions douces. C'eſt pourtant, de tous les tempéraments, celui qui eſt le plus en état de ſupporter le froid & le chaud, les excès dans le boire & dans le manger, & qui peut s'accoutumer à une vie plus variée.

Le tempérament parfait, qui eſt celui auquel tout le monde doit aſpirer, eſt extrêmement rare; &, quand quelqu'un a le bonheur d'en jouir, il en eſt bientôt

privé, parce qu'il ne peut guere subsister au milieu des agitations inévitables de la vie ; c'est pourquoi nous ne nous arrêterons point beaucoup à lui tracer des oix.

Du Tempérament sanguin.

Dans tous les tempéraments, celui qui approche le plus du parfait, c'est le sanguin. Il se trouve ordinairement, non pas dans l'enfance, mais dans l'âge qui approche de la virilité ; & il se développe sur-tout dans les temps chauds & humides.

Les constitutions sanguines doivent user avec modération, pour leur nourriture ordinaire, d'un pain bien fermenté & bien cuit, & des viandes qui sont tirées des animaux qui vivent d'herbes & de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau & la volaille : les ragoûts qui contiennent des huiles brûlées, des aromates, ou trop de sel, sont aussi très-dangereux dans ce tempérament ; les fruits récents lui sont encore très-nuisibles ; les farineux, les légumes à siliques ne conviennent point dans ce tempérament, sur-tout lorsqu'ils sont assaisonnés avec l'huile & le beurre ; il en est de même des aromates qui renferment une huile essentielle âcre ; les herbes potageres sont, au contraire, très-utiles aux personnes d'un tempérament sanguin : ils doivent boire peu de vin pur, le couper avec de l'eau, & éviter les liqueurs spiritueuses : ils doivent faire un exercice proportionné aux aliments qu'ils prennent, & entretenir toujours la liberté de la transpiration, en ne s'exposant point mal-à-propos à l'alternative d'un air chaud & froid. Les gens délicats de ce tempérament doivent faire usage de l'exercice à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie. Les personnes sanguines doivent éviter la trop grande quantité de pain, les mets trop succulents qui peuvent augmenter la quantité du sang ; & quand elles se trouvent dans le cas d'en avoir trop, ce qu'elles connoîtront par un pouls plein & vif, des maux de tête, des pesanteurs, des étourdissements, des saignements de nez, il faut qu'elles se fassent saigner, qu'elles prennent des lave-

ments, beaucoup d'eau & peu de vin; qu'elles se nourrissent de fruits bien mûrs & d'herbes potageres; qu'elles évitent, en général, tout ce qui peut augmenter la quantité du sang.

Du Tempérament bilieux.

Quand les visceres de la digestion sont forts, les évacuations grandes, l'action des vaisseaux violente, la sensibilité & la mobilité des fibres plus considérables qu'elles ne le sont communément, les principes des humeurs tendent à devenir âcres; la lymphe est moins abondante, la bile, au contraire, est plus dominante.

Comme les organes sont forts & vigoureux dans ce tempérament, la digestion se fait promptement, l'appétit est vif; aussi ces tempéraments ne peuvent soutenir le jeûne: le corps est ordinairement maigre, quoique fort, & paroît porter à l'inflammation.

La chaleur de l'air est fort contraire aux tempéraments bilieux; le vin, les liqueurs spiritueuses, les aliments échauffants, les veilles, les passions vives de l'ame leur sont très-nuisibles. Pendant l'été, les bilieux doivent humecter davantage leur corps, & se réprimer sur toute leur conduite. En hiver ils peuvent vivre plus indifféremment. Quand les bilieux travaillent de corps, & se fatiguent par l'exercice, il n'est pas d'aliment mucilagineux qu'ils ne puissent digérer. Le pain le plus dur, le moins fermenté, se digere dans leur estomac, & y fait assez de résistance pour que l'estomac puisse s'en contenter; la nourriture, au contraire, qui seroit trop légere, se dissiperoit trop promptement, & ne suffiroit pas à la force de ces organes. Les constitutions bilieuses qui ne font point de grands exercices, peuvent manger du pain bien fermenté, peu de viande; doivent éviter sur-tout les poissons de mer pourris, ou ceux qui tendent à le devenir: il en est de même du gibier, dont ils ne doivent faire usage que très-rarement, & en l'assaisonnant avec du vinaigre & du sel. Les légumes, comme les pois, les féves, le riz, leur conviennent très-fort; ils devroient presque toujours boire de l'eau, parce que le vin & les liqueurs

leur sont très-contraires ; ils doivent même faire usage de boissons plus abondantes que dans tout autre tempérament, parce que leurs fibres trop tendues ont besoin d'être relâchées. Les fruits bien mûrs, comme les pêches, les poires, le raisin, les fraises, leur conviennent particuliérement. Les légumes frais, comme les cardes, les choux-fleurs, les artichaux, les petites féves, sont les meilleurs aliments dont ils puissent se nourrir. L'exercice est essentiel dans ce tempérament, ainsi que la dissipation, & la modération dans toutes les passions.

Du Tempérament pituiteux.

Dans cette espece de tempérament, la pituite est surabondante ; les fibres en sont relâchées, & toutes les humeurs en deviennent épaisses & visqueuses.

Les aliments qui conviennent aux pituiteux, ne sont ni les farineux qui n'ont point été fermentés, ni les légumineux : le pain bien fermenté doit faire la base de leur nourriture ; il seroit encore meilleur, s'il étoit cuit deux fois. Dans les plantes, celles qui ont des sels qui portent aux urines, celles qui ont un léger penchant à l'alkali volatil, enfin celles qui contiennent un aromate gracieux, doivent servir d'assaisonnement à leur nourriture ; les boissons acides, les aliments aigres, les fruits d'été, les savonneux, sont dangereux dans cette constitution. Les pituiteux ne doivent point faire usage des plantes fraîches aqueuses, ainsi que des racines & des végétaux qui n'ont encore reçu aucune préparation, comme les différentes racines & les feuilles que l'on sert sur la table, comme les épinards, la salade, la chicorée cuite ou crue. On peut leur permettre la viande de bœuf, de mouton, le phaisan, la perdrix, la volaille ; il faut leur interdire les jeunes animaux, comme le veau, l'agneau & le cochon de lait. La boisson ne doit pas être abondante. Ils peuvent boire du vin pur, quelquefois même des liqueurs fermentées : il faut sur-tout avoir soin de ne pas noyer les digestions par des lavages inutiles.

Il n'y a pas de constitution dans le corps humain

qui supporte mieux la diete excessive & le jeûne ; il est même salutaire pour elle de peu manger, & de manger rarement. L'exercice leur est extrêmement utile ; l'augmentation de mouvement & de chaleur qui en résultent, sont de grands instruments pour fondre & briser les glaires : aussi ne voit-on point de tempérament pituiteux parmi les soldats, les laboureurs, & tous ceux qui sont obligés de vivre du travail de leurs mains. C'est le tempérament propre de l'enfance ; il appartient plus aux femmes qu'aux hommes : il fuit l'oisiveté, & le travail le détruit insensiblement.

Du Tempérament mélancolique.

Si d'un côté les humeurs sont épaisses, & les fibres dures & roides, & de l'autre, que l'estomac soit froid & la digestion lente, il en résulte une constitution seche & froide, qu'on appelle *mélancolique ;* elle se déclare sur-tout à la fin de l'été, & après l'âge viril.

Le régime de ce tempérament doit être fort exact : le grand art consiste à introduire dans le sang assez de liquide, pour qu'il puisse pénétrer les parties du sang trop rapprochées. Tous les aliments de difficile digestion, tous ceux qui sont éloignés du terme de l'atténuation propre aux humeurs, doivent être bannis du régime de ce tempérament : les farineux non-fermentés & les légumes ne conviennent point ici. Le pain bien fermenté, les viandes tirées des animaux qui ne vivent que d'herbes, & la jeune volaille, doivent être le fond de la nourriture des mélancoliques. Les herbes potageres doivent en faire l'assaisonnement : on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la mélisse, la canelle, le mélilot, &c. Le petit-lait est pour eux la boisson la plus convenable. Le vin blanc & léger, la petite-biere, le cidre coupé avec l'eau, sont les meilleures boissons que les mélancoliques puissent employer : les fruits mûrs conviennent dans cette constitution.

Il faut aider l'action de tous ces aliments par un exercice léger, en respirant un air frais, éviter trop de dissipation & trop d'oisiveté. L'exercice à cheval

convient beaucoup aux perſonnes de ce tempérament.

Pour pouvoir juger de la nature de ces différents tempéraments, il faut d'abord conſulter, comme nous l'avons dit, les ſignes qui caractériſent chaque eſpece de tempérament, & adopter les regles que nous venons de preſcrire à chaque perſonne en particulier.

Il y a tous les jours des complications de ces différents tempéraments les uns avec les autres, qui changent les indications du régime. Le tempérament ſanguin s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le pituiteux avec le bilieux; il faut pour lors aſſortir enſemble les remedes de ces deux tempéraments. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

Du Régime des femmes & des différents âges de la vie.

La premiere différence qui ſe préſente, eſt celle des ſexes inſtitués pour la propagation de l'eſpece; mais, quelque différents que ſoient les corps des deux ſexes, à certains égards, ces différences n'influent en rien ſur les loix que nous allons leur preſcrire pour leur régime.

Du Régime des femmes.

Le corps des femmes eſt naturellement plus fluet, plus mince & plus délicat que celui des hommes. Cette texture rend la tranſpiration moins conſidérable. La circulation du ſang y ſuit les mêmes loix; mais l'eſpace qu'il parcourt eſt moins vaſte, & ſes vaiſſeaux ſont plus petits: ce qui fait que les femmes ont ordinairement plus de chaleur que les hommes, & que les vibrations de leurs fibres ſont plus vives. Leur eſtomac eſt plus foible que celui des hommes: l'éruption des regles porte preſque toujours une atteinte aux fonctions de ce viſcere.

Les femmes doivent s'obſerver ſur la nourriture encore plus que les hommes: elles doivent préférer de faire pluſieurs repas au lieu d'un grand; éviter tout ce qui peut être de digeſtion difficile; ſe faire d'autant moins d'habitudes, qu'elles ſont plus vives, & qu'elles

éprouvent plus que les hommes tous les inconvénients des desirs déréglés : d'ailleurs la femme doit suivre les préceptes que nous avons tracés, en général, sur les tempéraments, selon la nature de celui dont elle est. *Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, *sur le Régime des Femmes grosses, & nouvellement accouchées.*

Du Régime des enfants.

Aussi-tôt que l'enfant vient au monde, il se nourrit du lait que sa mere lui donne; ou souvent on le confie à une nourrice qui, sans amitié pour lui, & par intérêt pour elle, lui refuse la nourriture qui lui est nécessaire, & lui en substitue une autre fort dangereuse. On ne sçauroit donc être trop attentif à choisir d'abord la nourrice que l'on veut donner à un enfant, & avoir perpétuellement les yeux sur elle, pour qu'elle ne lui donne pas de nourriture indigeste, comme la bouillie, du pain de seigle, du vin, du fruit, & autres aliments dangereux, qui sont la cause de la mort d'une partie des enfants qui viennent au monde. La seule nourriture qui leur convienne est le lait de la nourrice; on peut y suppléer par celui de vache, & former une panade de la maniere suivante :

Prenez, *Un demi-poisson de Lait de Vache ;*
faites-le bouillir avec deux onces de mie de pain écrasé.
Ajoutez ensuite
Un Jaune d'Œuf.
Un peu de Sucre.

Délayez le tout ensemble, pour donner à l'enfant en plusieurs fois. Si l'enfant est trop petit pour pouvoir se nourrir de cette panade, on peut tremper un linge bien propre dans du lait de vache; on le roulera autour d'un petit bâton, & on le fera sucer à l'enfant, en le lui mettant souvent dans la bouche : on se servira, si l'on veut, d'un petit chalumeau que l'on mettra dans la bouche de l'enfant d'un côté, & de l'autre dans le lait, en l'engageant à s'accoutumer ainsi à sucer le lait. Ces précautions ne sont bonnes que pour suppléer au défaut du lait de la mere ou de la nourrice,

qui eſt toujours préférable à toute autre nourriture : on aura ſeulement grand ſoin d'éviter qu'on ne lui donne du vin, du fruit, & ſur-tout de la bouillie.

La nourrice que l'on donne à un enfant doit éviter d'avoir les mauvaiſes qualités de la mere : la ſobriété & l'exercice, les aliments aiſés à digérer, pris à différents intervalles ; aucune eſpece de liqueurs ſpiritueuſes, ni trop de boiſſon, ni trop peu ; tout ce qui peut faire un chyle doux, modéré, ni trop coulant, ni trop épais ; un uſage médiocre des paſſions, qui ne paſſe jamais en excès : telles ſont les loix que doivent obſerver les nourrices.

Dans les premiers temps, il ſuffit de nourrir l'enfant avec le lait de ſa mere ; &, quand il commence à prendre de l'accroiſſement, on peut lui donner des aliments plus nourriſſants, comme la panade que nous avons décrite ci-deſſus, la ſoupe épaiſſe, faite avec du bouillon de viande.

Comme les enfants ſont d'une nature fort chaude, & qu'ils croiſſent beaucoup, ils doivent prendre de la nourriture très-ſouvent, & faire beaucoup d'exercice ; c'eſt pour cette raiſon qu'on ne devroit pas les emmaillotter, ni gêner leurs mouvements. Les mucilages les mieux cuits & les mieux fermentés, ſont ceux qu'on doit leur donner. On doit leur faire manger peu de viande, des œufs, des panades, des légumes légers, des fruits doux ; on doit détremper leur nourriture avec de la boiſſon, pourvu qu'elle ne ſoit pas trop abondante ; il faut leur interdire le vin, le thé, le café, & les boiſſons échauffantes.

Il ne reſte plus qu'à preſcrire aux enfants, quand ils commencent à grandir, de ne point s'habituer uniformément aux mêmes nourritures ; il faut varier & diverſifier leur régime, en leur permettant inſenſiblement de manger de tout, & ſur-tout ne les point contraindre, & leur laiſſer faire de l'exercice, prendre de la diſſipation, & ſuivre généralement leur volonté, pourvu qu'elle ne ſoit pas contraire à l'accroiſſement de leur corps & de leur eſprit.

Du Régime de l'âge de puberté.

La puberté est le temps où les corps des deux sexes commencent à différer entr'eux. Les viscères paroissent acquérir une action qu'ils n'avoient pas, & toute la nature semble renaître ; la force des vaisseaux est plus grande, la chaleur plus vive, le sang plus fougueux. On doit donc éviter à cet âge les aromates, les aliments de haut goût, les spiritueux ; les exercices violents, & sur-tout celui des femmes, qui est extrêmement pernicieux dans cet âge, où on a besoin de toute sa force pour l'accroissement du corps qui est très-considérable ; par la même raison, on doit prescrire, dans l'âge de puberté, des aliments très-nourrissants ; comme les farineux, la chair des vieux animaux, le bœuf, le mouton, le pain bien fermenté & bien cuit ; & sur-tout défendre le vin pur & les liqueurs spiritueuses, qui resserrent prodigieusement l'action des fibres, & empêchent leur extension qui est si nécessaire pour l'accroissement.

Du Régime de l'âge viril.

Lorsque l'homme est parvenu dans l'âge viril, il est dans toute sa force, & peut, par conséquent, se nourrir de tous les aliments qu'on lui présente. Il doit avoir pour regle générale de proportionner sa nourriture aux différents exercices qu'il fait, de ne s'habituer à rien en particulier, & de s'accoutumer à tout en général ; il ne s'agit plus pour lors que de modifier le choix de ses aliments, selon ses forces & son tempérament. *Voyez ce que nous avons dit ci-dessus, au sujet des Tempéraments.*

Du Régime de la vieillesse.

Deux causes principales rendent la vieillesse indispensable ; d'un côté, le desséchement des solides ; de l'autre, le défaut d'altération des principes des liqueurs.

La vieillesse est seche & froide, & approche, par conséquent, beaucoup de la mélancolie : ainsi on doit

tâcher de retarder la vieillesse, en entretenant la souplesse des fibres. On doit commencer par bannir du régime des vieillards toutes les substances qui sont capables d'endurcir les solides, les liqueurs fortes, les aromates, & les aliments échauffants; on doit en exclure, par la même raison, les exercices violents & les passions vives. On doit donner des aliments délayants, pris à de grands intervalles & en petite quantité; on ne doit faire usage que de pain bien fermenté & bien cuit; on doit rejetter les pâtisseries & les chairs salées: ils ne doivent prendre du vin que sobrement, & toujours coupé avec de l'eau. Les fruits savonneux, comme les pêches, les fraises, les poires bien mûres, sont très-avantageux aux vieillards. Leur boisson peut être faite avec une décoction de miel, pour fondre & diviser les liqueurs épaissies. Les exercices des vieillards doivent être doux & modérés; ils ne doivent ni fatiguer leurs solides, ni fouetter trop leur sang; les promenades à pied, les exercices modérés, les plaisirs de la campagne, leur conviennent beaucoup; ils doivent respirer un air pur & serein, & faire usage des bains le plus qu'ils peuvent.

La vieillesse décrépite est plutôt une espece de maladie qui mene à la mort, qu'un état qu'on puisse appeller Santé. Ils sont privés de l'exercice libre de leurs sens; ils ont la digestion lente, les solides raccourcis, les fluides visqueux & coulants à peine: ce qui nourrit aisément & en peu de volume, doit faire leur nourriture: les panades, les soupes, le chocolat, doivent en être la base; après ces légers repas, ils doivent prendre un peu de repos, &, après le repos, un peu d'exercice dans un air plutôt humide que sec: leur boisson doit être un vin léger, qui contienne peu d'esprits.

Les travaux de l'esprit dessechent encore plus que ceux du corps, sur-tout quand ils sont joints aux veilles & aux fortes méditations; c'est ce que les vieillards doivent éviter soigneusement, ainsi que le trop de sommeils, qui rend leurs sucs épais & gluants.

Régime des hommes livrés aux exercices violents.

Les hommes qui sont livrés, par leurs états, à des exercices violents, doivent faire plus de dissipation que le reste des hommes ; il convient, par conséquent, qu'ils prennent plus de réparation, & qu'ils fassent usage d'aliments qui résistent plus long-temps à l'action de leurs vaisseaux : ainsi le pain de seigle le moins fermenté, les légumes, comme les pois & les féves, doivent servir de nourriture à cette espece d'hommes. L'orge, le miel, le riz, le millet, & les autres substances farineuses, se digerent très-bien ; les aliments légers ne leur conviendroient point : aussi voit-on les paysans, les manœuvres, & toutes les personnes occupées à des travaux pénibles, faire usage des aliments les plus lourds & les plus grossiers préférablement aux autres.

C'est un soin essentiel de faire succéder un long repos aux travaux forcés ; sans cette précaution, les fibres fatiguées perdroient leur ressort.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux artisans & aux soldats, lorsqu'ils ont souffert des sueurs excessives ; il faut aussi, quand ils changent de climat & d'aliments, qu'ils s'y habituent par degrés.

Leur boisson ne doit être que de l'eau ; dans les temps chauds, on peut ajouter un tiers de vinaigre sur deux tiers d'eau, pour leur servir de boisson ; les citrons, les plantes acides, comme l'oseille, leur sont aussi très-salutaires : toute l'attentiou qu'on doit avoir, c'est de ne leur donner jamais d'eau croupie ni malsaine.

Régime des Artisans sédentaires.

Il y a des gens qui sont condamnés, par état, à mener une vie sédentaire : aussi ont-ils la plupart le dos courbé, les jambes cagneuses, leur taille mal-proportionnée ; ajoutez-y la mal-propreté ordinaire, attachée à ces sortes d'états : tout cela rend le régime beaucoup plus essentiel.

Comme ils dissipent moins, ils doivent prendre beaucoup

beaucoup moins de nourriture : le pain bien cuit, le ſuc des viandes, les fruits bien mûrs, doivent être la baſe de leur nourriture. Ils doivent ſur-tout éviter l'ivrognerie, & ne faire uſage du vin qu'en médiocre quantité : ils ne doivent pas non plus boire trop d'eau, parce qu'elle relâcheroit les fibres, & les rendroit encore plus foibles. Ils peuvent de temps en temps faire uſage des plantes anti-ſcorbutiques, comme le creſſon, la moutarde, le raifort, & tout ce qui peut relever le ton de leurs fibres.

Du Régime des Gens de lettres.

L'étude, qui fait le plus bel ornement de l'eſprit, & qui l'éleve au deſſus de celui des autres hommes, ne ſert qu'à affoiblir le corps, & à le rendre encore plus ſujet aux maladies. Le travail d'eſprit, & l'attention profondément fixée ſur un objet, occupent l'ame, & laiſſent toutes les fonctions du corps en ſuſpens. Cette diſtraction des ſens mene auſſi à la ſuſpenſion des fonctions : il faut donc regarder l'étude & la méditation, comme des obſtacles à la ſanté. L'eſtomac des gens de lettres fait preſque toujours mal ſes fonctions ; leurs ſécrétions ſont plus lentes, leurs humeurs moins travaillées : la poſture qu'ils tiennent en étudiant nuit à l'action du bas-ventre ; auſſi les gens de lettres ſont-ils aſſez généralement conſtipés, maigres, & ſujets aux infirmités.

Ces ſortes de perſonnes devroient faire plus d'exercice, à proportion, que les autres, pour réparer, autant qu'il eſt poſſible, les effets de l'inaction dans laquelle ils ſont habituellement : ils devroient faire uſage des bains, ſe promener ſouvent, ne jamais ſe mettre à l'ouvrage pendant que l'eſtomac eſt en digeſtion. Il ne faut pas non plus qu'ils ſortent ou qu'ils faſſent de grands exercices immédiatement après leur repas : il faut que le corps & l'eſprit reſtent dans l'oiſiveté ; ce n'eſt que ſix ou ſept heures après le repas que l'on peut commencer à faire quelque exercice, & l'on ne doit, par conſéquent, travailler que trois heures après avoir pris de la nourriture. Les heures du matin, celles

qui précedent les repas, font les plus avantageuses pour le travail d'esprit.

Le choix des aliments est aussi essentiel aux gens de lettres que l'exercice; leur pain doit être bien fermenté & bien cuit; ils ne doivent jamais se nourrir d'aliments farineux, & ils doivent assaisonner légérement leur nourriture avec du sel marin, ou quelques aromates, comme la canelle. Les fruits bien mûrs, les herbes potageres bien cuites, leur sont aussi convenables : ils peuvent aussi faire usage, après leur repas, d'une décoction légere de café; mais la meilleure façon pour eux d'en faire usage, ce seroit de le prendre en infusion, parce qu'autrement il contient des parties âcres & échauffantes.

Les gens de lettres ne doivent boire que très-peu de vin mêlé avec beaucoup d'eau : ils doivent, le matin, prendre quelque boisson, pour laver leur sang qui est sujet à s'épaissir, & éviter les aliments trop poivrés ou trop vinaigrés, & avoir l'attention de modérer toujours leurs travaux d'esprit, en proportion de ceux de leur corps.

Du Régime des Maladies aiguës.

Les maladies aiguës sont celles qui parcourent leurs temps avec rapidité, & qui se terminent par la vie ou par la mort du malade dans un espace très-court : le régime de vivre y est essentiel ; & la moindre erreur qu'on y commet peut éloigner la guérison, ou même hâter la mort.

Comme ces sortes de maladies sont en partie commises à la nature, le grand point consiste à ne pas opposer d'obstacles à ses efforts. Si la nourriture est donnée à propos, elle devient une source de force pour la nature; sinon c'est un fardeau pénible qu'on lui impose, qui l'accable plutôt que de la soulager.

La fievre, qui n'est autre chose qu'un effort de la nature pour broyer & diviser la matiere de la maladie, est le symptôme principal que l'on doit avoir en vue dans les maladies aiguës. Quand la fievre est trop vive, il faut en arrêter les efforts, en donnant

beaucoup de boissons aqueuses, des lavements pour détendre les fibres & diminuer leurs forces, & très-peu de nourriture; car autrement on partageroit les forces de la nature, qui seroit occupée à travailler la nourriture, tandis qu'elle doit réunir ses forces pour chasser la matiere morbifique.

On ne doit donc pas suivre l'exemple des gardes de malades, ou des mauvais praticiens, qui font prendre beaucoup de bouillon dans les premiers jours des maladies aiguës: la fievre, qui est dans toute sa force, se trouve détournée par la nourriture; & ses effets sont retardés, & même quelquefois deviennent inutiles.

Aussi-tôt que la fievre a paru, il faut retrancher toutes nourritures solides, & ne prendre, pendant les trois premiers jours, que du bouillon coupé avec les tisanes ordinaires; la boisson qui convient le mieux en ce cas, est une décoction légere d'orge mondé, qui sert au malade de nourriture & de boisson.

A mesure que les symptômes de la maladie deviennent moins violents, on peut augmenter la nourriture liquide, & donner un peu plus de bouillon.

Quand les symptômes augmentent, que les forces sont occupées à combattre la fievre, il faut diminuer beaucoup la nourriture; car c'est le temps où elle peut être le plus nuisible. Bientôt après, les symptômes de la maladie déclinent; il faut alors augmenter la nourriture, jusqu'à parfaite guérison.

En général on doit soustraire la nourriture, dans toutes les maladies aiguës, au commencement des accès, sur-tout s'ils sont longs.

L'aliment qui compose la diete ordinaire dans les maladies aiguës, est la tisane. Pour faire cette tisane, les anciens prenoient de l'orge qu'ils dépouilloient de son écorce, & ensuite ils le faisoient cuire dans l'eau à un feu très-lent, jusqu'à ce qu'il fût réduit en bouillie; quelquefois même ils le faisoient rôtir sur une pelle rouge, avant de le faire cuire. Cette tisane est légere, agreable, humectante; elle lave & relâche les fibres, & elle ne produit aucun gonflement dans le ventre. Cette tisane convient sur-tout dans les premiers mo-

ments de la fievre, pour être fubftituée au bouillon : mais quand les fymptômes augmentent, alors la tifane de chiendent & de régliffe doit être plus abondante, & on doit ne faire que très-peu d'ufage de l'eau d'orge.

Quand la fievre commence à décroître, on doit donner plus abondamment l'eau d'orge, & le bouillon à la viande.

Dans les maladies du poumon, on doit avoir plus d'attention pour la nourriture, & obferver un régime plus exact. Comme c'eft dans le poumon que fe fait le changement du chyle en fang, on conçoit aifément que, lorfque cette partie eft affectée, elle eft beaucoup moins propre à digérer les aliments que l'on prend : ainfi, dans les fluxions de poitrine & les pleuréfies, la diete doit être extrêmement févere, par la raifon que nous venons de dire.

Les maladies aiguës qui affectent l'eftomac & les inteftins, doivent, par la même raifon, être accompagnées d'un régime très-exact. Les inflammations du bas-ventre, les plaies faites à l'eftomac, au foie, aux inteftins, ou aux autres parties néceffaires à la digeftion, rendent l'altération de la nourriture très-difficile ; auffi ne faut-il, dans les premiers jours de ces maladies, nourrir les malades qu'avec les eaux de poulet ou de veau, & ne leur permettre que les boiffons aqueufes : ce précepte eft de la derniere importance ; car, fans cela, on ne peut efpérer aucune forte de guérifon.

Les enfants & les vieillards font moins fujets à la diete, pendant les maladies aiguës, que les adultes : il en eft de même des perfonnes délicates, valétudinaires.

En général, plus la fievre eft forte, moins il faut nourrir. En fuivant ce précepte, on rifque beaucoup moins de prolonger les maladies, qu'en prenant une route oppofée : ainfi il eft plus prudent de donner à un malade, qui eft attaqué vivement, des décoctions de veau & de poulet, que des bouillons de bœuf & de mouton ; on peut même quelquefois, dans les commencements des maladies aiguës, y ajouter des plantes

rafraîchiſſantes, comme la laitue, le pourpier, ou des ſemences froides que l'on met en décoction avec les viandes. Il réſulte donc que, dans quelques cas que l'on ſe trouve, on doit toujours nourrir médiocrement dans les commencements des maladies aiguës, moins dans la force, l'augmentation & les redoublements, & finir la maladie en augmentant petit-à-petit la nourriture, & en la joignant à des ſtomachiques propres à fortifier les fibres. On doit faire une attention particuliere à ces préceptes; car, en les négligeant, on devient la cauſe de la mort du malade.

Régime des Maladies chroniques.

On appelle maladies chroniques, toutes celles qui paſſent le terme de quarante jours: ainſi il arrive ſouvent que les maladies aiguës dégénerent en chroniques. De ce genre ſont tous les ulceres, tant intérieurs qu'extérieurs, ſoit qu'ils ſoient occaſionnés par des cauſes dépendantes du méchaniſme du corps, ſoit qu'ils ſoient produits par quelque opération chirurgicale.

Une autre claſſe des maladies chroniques, eſt celle de la goutte, des rhumatiſmes, & des autres maux douloureux, mais très-longs; les maladies de la peau, comme les dartres, les éryſipeles.

Toutes ces maladies chroniques, que nous appellons *actives*, prouvent la vigueur de la nature qui cherche par quelque criſe à ſe débarraſſer de la matiere qui l'incommode. Les unes ſont accompagnées de fievre, les autres ſont ſans fievre décidée : ainſi, après avoir déterminé le degré de nourriture qui eſt néceſſaire, proportionnément à l'état de la fievre, à la force & à la durée des ſymptômes, on peut preſcrire la viande de poulet, de mouton, de volaille, le bouillon des vieux animaux, dont on fait uſage quand la fievre ne permet pas de ſe nourrir de viande. Les poiſſons légers, pêchés ſur le bord de la mer, donnent une nourriture ſaine: on doit ſur-tout preſcrire du pain bien fermenté & bien léger, des confitures de fruits en hiver, des fruits bien mûrs en été. La boiſſon ne doit pas être abondante; & elle doit être compoſée

d'eau simple, ou de très-peu de vin pris avec beaucoup d'eau: au reste, on doit prendre de la nourriture à proportion de l'exercice que l'on fait.

Dans les maladies chroniques actives, où la fievre est symptomatique, & dépend de quelque miasme ou partie étrangere qui l'a produite; cette fievre augmente la source du mal, & y nuit continuellement. Dans ce cas, il faut donner des aliments humectants, comme les crêmes de riz, d'orge, le lait même, s'il peut passer; c'est de toutes les nourritures la plus convenable. On doit éviter le vin, les liqueurs spiritueuses, les ragoûts échauffants, les gibiers, & tous les aliments capables de porter le feu dans le sang.

Les maladies chroniques sans fievre, telles que les douleurs de goutte, les rhumatismes, les dartres, la gale, exigent des aliments de bon suc, tirés des végétaux fermentés & des viandes de digestion aisée, & dont la préparation les rende encore plus salutaires. Les végétaux frais, préparés sans beurre, le lait pour toute nourriture, les décoctions d'orge, les crêmes de riz, de gruau, conviennent beaucoup dans ces états.

Il y a une seconde classe de maladies chroniques, que nous appellons *passives*, dans lesquelles la nature paroît être oisive. Il se fait une altération dans quelques-unes des fonctions du corps: les efforts que fait la nature s'étendent sur des produits nouveaux du mal, & non sur le mal lui-même; telles sont toutes les maladies qui dépendent de la foiblesse des fibres & de la mauvaise qualité des liqueurs; telles sont les squirrhes, les hydropisies, la cachexie, & toutes les maladies accompagnées de langueur. Les aliments plus corroborants que nourrissants, les vins les plus forts, donnés cependant aux intervalles marqués, les légumes échauffants, conviennent dans ces états: on doit ne point se départir de ce principe, qui est de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent, de ne prescrire que les aliments aisés à digérer, comme le pain bien fermenté & bien cuit, la viande des vieux animaux, les bouillons, les œufs, & de ne permettre aucune nourriture lourde & mal-faisante. On doit sur-

tout, dans ces maladies, se procurer un air pur & serein; faire beaucoup d'exercice, s'il est possible; prendre de la dissipation, & bannir le chagrin & l'inquiétude.

On trouvera, au reste, à la fin de chaque article des maladies longues, un abrégé de la diete qu'on doit y suivre.

Du Régime humectant.

Nous avons souvent renvoyé à cet article dans les différentes maladies que nous avons eu à traiter: nous entendons par ce mot, tout ce qui peut humecter le sang & les humeurs, & relâcher doucement les fibres; tels sont un air frais & humide, une boisson abondante, des aliments humectants, comme la soupe, les légumes, les herbes potageres cuites ou crues, l'usage des lavements, des bains tiedes, un exercice modéré, un sommeil long & tranquille, de la dissipation, point de chagrin ni d'inquiétude: il est essentiel sur-tout d'éviter les liqueurs spiritueuses, les exercices violents, les passions tumultueuses & les aliments échauffants.

Du Régime adoucissant.

On entend par ce régime, tout ce qui peut adoucir le sang, & en détruire l'âcreté; tels sont les aliments mucilagineux & adoucissants, comme les crêmes de riz, d'orge, de gruau, les gelées de viande, le lait des différents animaux, sur-tout celui de vache, le petit-lait pris en boisson tous les matins, les lavements, l'eau avec très-peu de vin, un air frais, un exercice doux & modéré, des passions douces, un sommeil paisible, & généralement tout ce qui peut mettre le calme dans la machine.

REGLES. f. m. pl. On donne ce nom à l'écoulement de sang qui se fait tous les mois par les parties naturelles des femmes, & qui reparoît réguliérement, tant qu'elles sont fécondes.

C'est ordinairement depuis l'âge de quatorze ou quinze ans, jusqu'à quarante-cinq, que les regles se soutiennent, à moins qu'il ne survienne une grossesse ou quelque dérangement dans la machine. Quoique ce

temps soit celui que la nature a destiné pour l'éruption des regles, il y a cependant des sujets dans lesquels cette évacuation se déclare plus tôt, ou finit plus tard. On a vu des filles de huit ou dix ans, & des femmes de cinquante qui étoient réglées.

Quand cette évacuation se fait naturellement, & qu'elle ne cause aucun dérangement dans la machine, elle est plutôt une preuve de santé que de maladie: quelques-uns même prétendent que c'est un signe de fécondité. Quand cette évacuation est dérangée, elle devient la source d'une infinité de maladies: ainsi cet écoulement peut pécher de deux manieres différentes, par sa quantité ou par sa qualité. Les regles peuvent être augmentées ou diminuées, ou même supprimées; elles peuvent être aussi d'une mauvaise qualité, comme on le voit dans les fleurs-blanches, qui sont quelquefois teintes de sang.

De la Diminution ou Suppression des Regles.

Il est aisé de juger de la suppression des regles, quand on a passé le temps ordinaire sans avoir cet écoulement. On juge plus difficilement de la diminution, parce qu'il n'est pas aisé d'en faire la comparaison avec l'écoulement que l'on a habituellement.

Quand la suppression des regles vient dans une femme mariée, ou dans quelques filles qui se sont exposées à avoir des enfants, on doit d'abord examiner s'il y a quelque altération dans le corps, ou s'il survient quelque incommodité, comme des pesanteurs dans les bras, dans les jambes, des maux de tête, des coliques, la fievre; auquel cas, on ne peut point présumer de grossesse: on doit observer ensuite, si les incommodités qui résultent de la suppression des regles ne sont pas les signes de la grossesse; auquel cas, il ne faudroit tenter aucune espece de remedes, qui deviendroient même dangereux. *Voyez* GROSSESSE.

Si la suppression vient sans que la femme ait aucun soupçon de grossesse, on peut pour lors regarder cet état contre nature, & on doit travailler à y porter

remede, à moins que la ſuppreſſion ne ſoit ſuivie d'aucun accident; car il arrive quelquefois que les femmes perdent leurs regles pendant très long-temps, ſans en être incommodées.

Comme nous avons dit ci-deſſus, les regles peuvent ou diminuer, ou s'arrêter tout-à-fait.

Les ſignes de la ſuppreſſion des regles, ſont différents mouvements ſpaſmodiques vers le méſentere, le foie, la rate, l'eſtomac & les inteſtins; la peſanteur dans les membres, la difficulté de reſpirer, le reſſerrement à la poitrine, la perte de l'appétit; l'urine tantôt pâle, trouble & épaiſſe, & tantôt rouge ou enflammée; un ſommeil inquiet & agité, une diſpoſition à pleurer, le viſage pâle, les levres livides, & tout le corps bouffi; les yeux ſont ternes & environnés d'un cercle livide, les paupieres ſont gonflées.

Les filles d'un tempérament phlegmatique & mélancolique, d'une vie triſte & ſédentaire, ſont ſujettes à la ſuppreſſion des regles.

La cauſe prochaine de la ſuppreſſion eſt ou l'épaiſſiſſement ou la diminution du ſang; les cauſes éloignées ſont la crainte, la colere, un air épais & lourd, les aliments cruds & groſſiers, les œufs durs pris en grande quantité, l'eau froide, l'uſage des acides, & des fruits qui ne ſont pas mûrs, la néceſſité où l'on eſt d'habiter des lieux humides & froids, la vie ſédentaire & oiſive, les ſueurs copieuſes, l'abus que l'on peut faire des aſtringents & des remedes propres à les arrêter, les ſaignées faites en abondance & ſans néceſſité.

Les maux qui réſultent de la ſuppreſſion des regles ſont infinis; mais quand ils dégénerent en quelque maladie particuliere, comme en cachexie, hydropiſie, aſthme, &c. on ſuit le traitement que nous avons indiqué dans ces différentes maladies.

Mais quand la ſupreſſion des regles n'a pas encore produit des maux auſſi graves, & qu'il n'en réſulte que des indiſpoſitions générales dans la machine, il faut pour lors ſuivre la méthode que nous allons preſcrire.

Avant que de tenter aucun remede dans la ſuppreſſion des regles, il faut commencer par examiner l'âge,

la façon de vivre & l'état de la malade : si, par exemple, elle a passé quarante-cinq ans, ou qu'elle en approche, on doit être très-réservé sur les remedes, parce qu'il est vraisemblable que cette évacuation est près de cesser naturellement : si la malade est mariée, ou si c'est une fille, il faut tâcher de reconnoître de toutes les façons si elle est grosse, en comparant les signes que nous avons rapportés à l'article GROSSESSE ; auquel cas, on doit proscrire tous les remedes. Mais s'il n'y a aucun signe de grossesse, & que d'ailleurs la malade ressente différentes incommodités, comme maux de tête, mouvement de fievre, douleur d'estomac, colique, difficulté de respirer, &c. on peut pour lors tenter quelques remedes.

La suppression des regles vient, comme nous l'avons dit, de l'épaississement du sang ou de sa diminution : on reconnoît la diminution du sang à un pouls lent & petit, à un visage pâle, à des chairs molles & flasques, aux regles qui se sont supprimées par dégrés, & pendant lesquelles la malade rendoit très-peu de sang, au peu d'appétit qu'elle a, & au grand usage qu'elle fait des boissons aqueuses.

Quand la suppression des regles vient de cette cause, elle produit rarement des accidents fâcheux, d'autant plus qu'il est à présumer que la nature n'est point surchargée de sang, puisqu'elle n'en évacue point; il suffit seulement d'observer un bon régime, de faire de l'exercice, de manger peu, & de ne se nourrir que de choses saines & de facile digestion.

Quand la suppression des regles est produite par l'épaississement du sang, ce que l'on reconnoît à un pouls lent & grand, à des douleurs vagues dans tout le corps, à une abondance de matieres glaireuses que l'on rend par les selles & les urines, à une espece de couenne qui se trouve dans la poëlette quand on a saigné la malade, à un air lourd & grossier qu'elle respire, aux aliments épais & gluants dont elle se nourrit, à l'usage qu'elle peut faire du vin, des liqueurs spiritueuses, ou au défaut des boissons aqueuses, au sommeil trop long, aux urines & aux sueurs abondantes qu'elle éprouve,

& au chagrin & à la tristesse à laquelle elle est sujette ; on fera pour lors saigner la malade au bras ; après quoi on la mettra à l'usage du petit-lait clarifié, dont elle prendra trois demi-setiers par jour, pendant quatre ou cinq jours : on pourra suppléer au petit-lait par une infusion de bourrache & de buglose, à la dose d'une demi-poignée de chaque dans une pinte d'eau, en y ajoutant quinze grains de nitre ; après quoi on passera à l'apozême suivant :

Prenez, *Des Racines de Garance,*
De Chardon-Roland, de chaque une once.
Des Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte : ajoutez alors
Des Feuilles de Petit-Chêne,
De Marrube blanc, de chaque une pincée.
D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Passez le tout, & faites-y fondre une once de sirop des cinq racines, pour en prendre un verre toutes les quatre heures : on continuera cet apozême pendant quatre jours ; après quoi on purgera la malade avec notre tisane royale pendant douze jours ; & on la mettra, immédiatement après, à l'usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*
D'Enula-Campana, de chaque deux gros.
De Racines d'Aristoloche ronde pulvérisée, un gros.
De Gomme Ammoniaque,
De Safran de Mars apéritif, de chaque deux gros.
De Tartre vitriolé, un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire un opiat, dont on prendra un gros dans la journée, la moitié avant dîner, & la moitié avant souper. La malade boira dans la journée une

infusion d'une égale quantité de feuilles de véronique & de petit-chêne. On peut, au lieu de l'opiat ci-dessus, prescrire l'usage de l'æthiops martial pendant quinze ou vingt jours, à la dose de cinq ou six grains par jour, dans un peu de conserve d'*enula-campana*.

Si ces remedes ne réussissent point, on fera prendre les demi-bains d'eau tiede, dans lesquels la malade restera pendant deux heures tous les jours; on lui appliquera ensuite les sang-sues aux parties naturelles, en observant de les appliquer tous les mois, dans le temps où les regles devroient couler, afin de mieux seconder les efforts de la nature. On pourra en même temps prescrire pour boisson à la malade, une infusion de la boule de mars dans de l'eau, dont elle boira cinq ou six coups par jour, en observant de se purger tous les quinze jours, & en suivant un régime humectant.

Quand les regles ne sont point totalement supprimées, & qu'elles ne sont que diminuées, on doit suivre à peu près le même traitement que nous venons d'indiquer, excepté qu'on doit continuer les remedes moins long-temps, pour en obtenir la guérison.

Les regles peuvent pécher encore par leur mauvaise qualité, c'est-à-dire qu'elles peuvent être accompagnées de matieres glaireuses, comme on le voit dans les Fleurs-blanches & dans la Cachexie. *Voyez ces deux articles, où l'on trouvera le traitement qui convient aux regles qui péchent par leur mauvaise qualité.*

Nous devons ici recommander d'être bien attentif dans le choix des emménagogues : les remedes chauds occasionnent constriction & resserrement des vaisseaux; il est nécessaire que leur usage soit précédé de bains continués long-temps.

RELACHEMENT DE L'ANUS. L'anus est sujet à se relâcher, comme presque toutes les autres parties du corps; c'est ce que l'on voit arriver quelquefois après les efforts violents que l'on fait pour aller à la selle, après les hémorrhoïdes qui fluent, & après l'usage immodéré des lavements.

On reconnoît le relâchement de l'anus, à une fois

blesse que l'on sent à la partie, qui sort & tombe extérieurement en allant à la selle; à la difficulté que l'on a de retenir ses excréments, qui s'échappent d'eux-mêmes; & à un certain poids & une pesanteur que l'on sent dans la partie.

Les causes du relâchement de l'anus sont, la foiblesse des solides, occasionnée par l'âge, la délicatesse du tempérament, l'usage immodéré des bains, des lavements, de l'eau chaude & des boissons tiedes, par des exercices violents & continuels, par un sommeil trop long, par l'usage fréquent des saignées, ou l'écoulement abondant des hémorrhoïdes, par les passions vives de l'ame, & par une vie luxurieuse & débauchée. On peut également regarder comme cause de cette maladie, un ulcere qui les ronge & en affoiblit la texture, ou quelque effort violent & subit.

Le relâchement de l'anus peut être essentiel ou accidentel: le premier dépend du tempérament, & se guérit très-difficilement; le second est ordinairement occasionné par quelque cause extraordinaire, comme quelque effort, quelque chute, abcès ou tumeur, qui se forment dans la partie.

La cure du relâchement de l'anus essentiel est assez difficile à obtenir, parce que les fibres, ayant perdu par degrés leur ressort, ne peuvent le recouvrer qu'avec très-grande peine: voici néanmoins la conduite qu'on doit tenir pour y réussir.

S'il y a tumeur & gonflement dans la partie, on commencera par faire saigner le malade au bras, & par lui faire prendre tous les matins une infusion légere de sanicle, dont il prendra cinq ou six verres par jour. Il continuera cette boisson pendant cinq ou six jours; après quoi on lui appliquera à l'anus les sang-sues, pour dégorger & dégonfler la partie plus sûrement.

Après l'usage, continué pendant cinq ou six jours, des sang-sues, le malade prendra la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*
De Feuilles de Venche,
De Pervenche, de chaque une demi-poignée.

De Cachou en poudre,
De Corail, de chaque un gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-fetiers : paffez la liqueur, pour en prendre une chopine par jour en plufieurs verres.

Immédiatement après l'ufage continué pendant huit jours de cette tifane, on purgera le malade avec un démi-gros de rhubarbe infufé dans un verre d'eau, dans lequel on ajoutera, après l'avoir paffé,

Une once de Sirop Magiftral.
Une once de Catholicon double.

On appliquera fur la partie des fomentations propres à lui donner du reffort, comme celles qui font faites avec le cerfeuil, la fanicle, la mille-feuille, bouillis dans du vin ; on expofera la partie à la vapeur de cette fomentation ; & on appliquera deffus, plufieurs fois par jour, des compreffes trempées dans cette liqueur.

On paffera, immédiatement après, à l'opiat que nous avons décrit à l'article CHUTE DE L'ANUS.

Quand cette maladie eft accidentelle, & qu'elle vient de quelque effort, il fuffit d'avoir recours à un chirurgien qui puiffe en faire la réduction, & appliquer deffus un bandage convenable.

Si le relâchement de l'anus eft caufé par quelque hémorrhoïde, il faut remédier à la caufe premiere, avant de fuivre la route que nous venons de tracer. *Voyez* HÉMORRHOÏDE.

Les enfants font fort fujets à cette maladie ; on vient à bout de les guérir, en leur appliquant au fondement, après avoir réduit l'inteftin, une éponge trempée dans une décoction de rofes de Provins, faite avec le vin rouge, ou feulement dans une eau dans laquelle on aura éteint un fer rouge.

RELACHEMENT DE LA LUETTE. *Voyez* LUETTE.

RÉMISSION, f. f. terme dont on fe fert pour exprimer la modération ou le relâchement d'une fievre continue, qui arrive entre les redoublements & les accès.

La rémiffion eft différente de l'intermiffion : dans

celle-là, la fievre subsiste; dans celle-ci, elle cesse entiérement jusqu'à un nouveau paroxysme.

RÉTENTION. s. f. Ce mot s'emploie pour exprimer toutes les évacuations qui sont retenues contre le cours ordinaire de la nature, comme celles des menstrues, de la transpiration & des urines. *Voyez* SUPPRESSION.

RHUMATISME, s. m. douleur qu'on sent dans les muscles, dans les membranes, & souvent même dans le périoste, accompagnée de pesanteurs, de difficulté de se mouvoir, & quelquefois d'une fievre irréguliere.

On distingue le rhumatisme en *universel* & en *particulier*. Le premier attaque toutes les parties du corps; le dernier n'en affecte que quelques-unes. Quelquefois les douleurs sont vives, quelquefois vagues, passant d'un côté à l'autre. Ainsi les rhumatismes different entr'eux, d'abord par la place qu'ils occupent, qui est plus ou moins intérieure, plus ou moins étendue. Ils different aussi par la cause; car il y en a qui sont produits par les humeurs scorbutiques, vénériennes. Le rhumatisme differe de la goutte, en ce que l'un a son siege dans les parties musculeuses; la goutte, au contraire, attaque les parties membraneuses, comme les jointures.

Les signes du rhumatisme sont les suivants: on éprouve dans quelques parties du corps un embarras, un mal-aise, un sentiment de tension, de pression, de pesanteur & de fatigue; la partie est légérement enflée & distendue; elle a de la peine à exécuter ses mouvements, par rapport aux douleurs vives qu'elle fait éprouver: on y sent de plus une chaleur qui est plutôt âcre & inquiétante, que brûlante. Quelquefois les symptômes sont beaucoup plus forts, sur-tout dans les rhumatismes violents; on y éprouve des élancements, une ardeur & une chaleur considérables: la fievre s'y joint quelquefois.

Les rhumatismes se déclarent ordinairement dans les sujets de l'un & de l'autre sexe, qui sont encore dans la fleur de l'âge; ce sont sur-tout ceux qui menent

une vie oisive, qui ont beaucoup de sang, qui y sont exposés; car les tempéraments sanguins ont des attaques plus fréquentes de cette maladie : ceux qui ont vécu dans un air épais & grossier, qui ont été obligés d'habiter un pays humide & pluvieux, y sont fort sujets.

La cause prochaine du rhumatisme est la plénitude, & l'embarras du sang & des humeurs dans la partie affectée; ce qui fait qu'elle est distendue, & qu'elle éprouve des douleurs très-vives. Les causes éloignées sont la vicissitude des saisons, le changement subit du froid & du chaud, l'oubli des saignées habituelles & des véficatoires; la suppression des hémorrhoïdes, des regles, de la transpiration; un sang épais & gluant, qui s'arrête facilement dans les différentes parties du corps, & qui produit des embarras & des douleurs vagues. Il y a aussi des causes extérieures qui peuvent donner naissance aux rhumatismes, comme les contusions, les dislocations, les luxations, les fractures, les vieux ulceres, les plaies accompagnées d'inflammations considérables, les brûlures, les panaris, les fievres qui ont été supprimées, & enfin la disposition héréditaire.

Quand le rhumatisme est considérable, & qu'il est accompagné de symptômes violents, il faut commencer par calmer la violence du sang par les saignées, les boissons rafraîchissantes, le petit-lait, que l'on continuera pendant deux ou trois jours, pour donner de la souplesse aux fibres & de la fluidité au sang; après quoi on purgera le malade avec notre tisane royale, & on le mettra à l'usage de la poudre suivante :

Prenez, *De Magnésie blanche, deux gros & demi.*
De Sel de Duobus, un gros.
De Succin pulvérisé, demi-gros.
De Kermès minéral, vingt grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire une poudre que l'on divisera par paquets, de six grains chaque; on en donnera une prise au malade toutes les trois heures, en prenant un verre de la décoction suivante :

Prenez, *De Bois de Buis, six onces.*
De Racine de grande Bardane, quatre onces.

De

De Bois de Genièvre, trois onces.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau, pour réduire à trois, en observant de tenir toujours le vaisseau couvert. Retirez-le du feu, & laissez-le infuser sur des cendres chaudes pendant six heures; après quoi vous y ajouterez

Deux gros de Crystal minéral.
Demi-once de Réglisse.

Passez ensuite la liqueur, & buvez-en environ une pinte par jour, à trois fois, ou en six verres, si cela est plus commode.

Après l'usage de cette tisane & de cette poudre, on se purgera avec la tisane royale, comme ci-dessus.

A l'extérieur, on frottera la partie avec de l'esprit-de-vin camphré, ou on appliquera dessus des sachets remplis d'herbes aromatiques bouillies dans du vin; comme la camomille, le romarin, la menthe, la marjolaine, le pouliot, la matricaire, l'hyssope, le thym, le sureau, la lavande, &c. On peut avoir recours à la composition suivante:

Prenez, *D'Huile de Vers, une once.*
De Laurier, une once & demie.

Mêlez-les bien ensemble, pour en oindre la partie avec une flanelle. Il faut auparavant la frotter auprès d'un bon feu, avec des serviettes usées & chaudes: on y applique ensuite une vessie de cochon, avec une serviette en quatre par dessus. On répete cette onction deux fois le jour, selon le besoin.

On peut également se servir de la composition suivante:

Prenez, *D'Æthiops minéral, un gros.*
De Succin en poudre, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour une poudre, dont on prendra une demi-cuillerée chaque fois, que l'on jettera sur un réchaud plein de feu; on en recevra la vapeur avec une flanelle, dont on frottera ensuite la partie. Si l'on veut exciter une transpiration plus abondante, on peut mettre la partie affectée sous une couverture, & recevoir la vapeur de cette poudre que l'on jette dans le réchaud, en frottant ensuite fortement

la partie. On peut aussi avoir recours à la décoction suivante :

Prenez, *Du Thym*,
De la Lavande,
De la Marjolaine,
De la Sauge,
De l'Hyssope,
Du Romarin, de chaque une grosse poignée.
De Graine de Genievre, deux poignées.

Pilez grossiérement ces drogues dans un mortier, & mettez-les dans un pot de terre neuve avec deux pintes d'eau-de-vie ; couvrez-le bien, & bouchez-le avec de la pâte : renfermez-le ensuite dans du fumier de cheval, pendant dix ou douze jours, ou dans des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures ; après quoi vous distillerez la liqueur, que vous conserverez dans des bouteilles bien bouchées. On l'applique froidement sur les douleurs rhumatismales, après avoir frotté la partie avec des serviettes chaudes, jusqu'à l'engourdir.

Nonobstant tous ces remedes, si le rhumatisme étoit opiniâtre, & qu'il ne voulût point céder, on feroit prendre au malade l'opiat qui suit :

Prenez, *De Bois de Gaïac*,
De Salsepareille en poudre, de chaque deux gros.
D'Æthiops minéral, un gros.
De Fleurs de Benjoin, un demi-gros.
De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.
De Sel volatil de Corne-de-Cerf, trois gros.

Mêlez le tout ensemble, avec une suffisante quantité de teinture de bois sudorifiques, pour en faire un opiat dont on donnera gros comme une noisette au malade, soir & matin, en lui faisant boire par dessus un verre de fleurs de coquelicot.

On observera de se purger avant & après l'usage de cet opiat.

Si l'on ne trouvoit aucun soulagement de la continuation de ce remede, on pourroit employer le suivant :

Prenez, *De Salsepareille en poudre, deux gros.*
De Squine, coupée par tranches,
De Gaïac pulvérisé, de chaque demi-once.

Versez sur le tout une pinte d'esprit-de-vin; couvrez le vaisseau avec de la pâte, laissez-le exposé au soleil pendant quatre ou cinq jours, ou sur des cendres chaudes, à un feu très-doux, jusqu'à ce que le tout soit réduit en consistance mollasse. Vous jetterez dessus ensuite une pinte d'eau. Vous passerez la liqueur, l'exprimerez, & la garderez pour le besoin. On en prend le matin, dans son lit, deux ou trois cuillerées dans de l'eau, en observant de se tenir bien chaudement.

On éprouve encore du soulagement, en jettant dans la bassinoire dont on se sert pour chauffer son lit, quelques grains de genievre.

Pour éviter les rechutes du rhumatisme, il faut se faire saigner aux équinoxes, rappeller les hémorrhoïdes ou les regles, quand elles ont été supprimées; se purger tous les deux mois; éviter l'air froid, humide, se couvrir à peu près toujours également, se promener & se dissiper, sans faire d'exercice violent; ne point faire usage des ragoûts, des liqueurs spiritueuses, dormir peu, & bannir les passions de l'ame & les inquiétudes d'esprit.

RHUME, f. m. espece de fluxion sur la gorge & sur la trachée-artere, qui fait tousser, moucher & cracher.

On distingue plusieurs sortes de rhumes, selon les parties qui sont affectées: quand on sent de la douleur, de l'âcreté dans la gorge, on l'appelle *rhume de gorge;* quand le mal est intérieur, & qu'il attaque la poitrine, on l'appelle *rhume de poitrine;* si l'humeur se porte du côté de la tête, on l'appelle *rhume de tête* ou *de cerveau.*

Nous avons traité des rhumes de cerveau, de poitrine, à l'article CATARRHE: on peut consulter cet article.

Comme c'est, en général, une humeur âcre, comme celle de la transpiration, qui est arrêtée, & qui se jette sur différentes parties du corps, qui devient la cause de tous les rhumes, on peut suivre le même traitement que nous avons indiqué à l'article CATARRHE.

En général, le lit, une chaleur douce, de légers diaphorétiques, des lavements qui attirent l'humeur & disposent à une transpiration utile & abondante, sont des moyens dont on doit se servir dans les rhumes, & dont on éprouve de bons effets. Nous n'entrons pas dans le détail de tous ces effets; il en a été fait mention dans plusieurs articles.

Quand les rhumes sont accompagnés de toux vive, d'irritation & de chaleur considérable, ils exigent des considérations particulieres. *Voyez* Toux.

RIS sardonique, s. m. espece de ris convulsif, semblable à celui qu'excite une herbe venimeuse, qui est une espece d'ache; elle cause une telle contraction dans les muscles du visage, que ceux qui en sont empoisonnés, semblent rire en mourant. Cette espece de ris est aussi un symptôme des blessures faites au diaphragme.

Comme cette maladie est une espece d'affection convulsive, on en trouvera le traitement aux articles Convulsion & Spasme.

ROSE. s. f. Quelques-uns donnent ce nom à l'érysipele, à cause de sa couleur. *Voyez* Erysipele.

ROUGEOLE, s. f. petites taches rouges, purpurines ou livides, distinctes, semblables à des piquures de puce, qui s'élevent superficiellement sur la peau, & ne suppurent point, comme les pustules de la petite-vérole. Elles se dissipent ordinairement le neuvieme jour, quelquefois plutôt.

La rougeole se déclare par une espece de frisson suivi d'une chaleur considérable, accompagné de pesanteur de tête, d'oppression de poitrine & d'une toux seche; souvent on éprouve une douleur très-vive dans le dos & dans les lombes. Quelques-uns ressentent des douleurs d'entrailles, des vomissements, des diarrhées, des hémorrhagies par le nez, des convulsions; & quelquefois, sur-tout dans les enfants, cette maladie s'annonce par une bouffissure aux paupieres, un écoulement de larmes, & des éternuments fréquents.

La cause immédiate de cette maladie est un levain subtil qui s'insinue dans le sang, qui le fait fermenter,

& sert à le purifier d'une partie des mauvais sucs dont il est infecté. Il paroît que cette espece de levain a beaucoup d'affinité avec celui de la petite-vérole, puisque ces deux maladies s'annoncent à peu près avec les mêmes signes, qu'elles ont la même marche, & qu'elles ne different que du plus ou du moins.

Quand la rougeole se déclare sans aucun symptôme grave, & qu'elle pousse bien d'elle-même, il vaut beaucoup mieux laisser agir la nature, que de la tourmenter: il suffit simplement d'appaiser les symptômes, comme la toux, avec un peu de sirop de guimauve & de l'huile d'amandes douces; de modérer la chaleur, si elle est trop grande, ou de l'exciter, si elle est trop légere; de bassiner les yeux avec un peu d'eau de guimauve, pour tempérer les humeurs qui s'y portent.

Quand la rougeole s'annonce avec beaucoup de fievre & beaucoup de chaleur, il faut avoir recours à la saignée; faire boire au malade de l'eau panée ou du petit-lait; lui donner des lavements, & calmer la fougue du sang, autant qu'il est possible de le faire. Après quoi on prescrira une tisane faite avec des lentilles, pour boisson; ou, si l'on aime mieux, on fera bouillir une once de racine de scorsonere dans une pinte d'eau, & on en donnera un verre toutes les deux heures.

Si la rougeole ne poussoit pas suffisamment par l'usage de ces remedes, on auroit recours à la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux distillées de Scabieuse,*
De Chardon-bénit, de chaque deux onces.
D'Eau de Mélisse simple, une once.
De la Poudre de Vipere, vingt grains.
De la Confection d'Hyacinthe, un gros.
De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre par cuillerées, d'heure en heure, en continuant la tisane de scorsonere.

Si la rougeole se présente bien, que la fievre soit considérable, il ne faut point employer cette potion: il suffit de laisser agir la nature.

Si le dévoiement est considérable, & que le malade ressente des tranchées, on aura recours à la poudre suivante :

Prenez, *De Corail en poudre, deux gros.*
De Corne-de-Cerf, un gros.
D'Antimoine diaphorétique, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour une poudre dont on donnera douze grains à l'enfant, toutes les deux heures. On lui fera une panade dans laquelle on ajoutera quinze grains de nitre par pinte.

Si les yeux sont attaqués vivement, on peut appliquer dessus des linges trempés dans l'eau de sureau, avec un quart d'esprit-de-vin camphré.

Quand les paupieres sont collées ensemble, il suffit de les frotter avec de l'huile d'œuf, ou avec de l'eau de guimauve.

Dans la chaleur & l'ardeur de la gorge, on se sert avec succès d'une cuillerée d'eau-de-vie dans une chopine d'eau.

Quand il y a une toux considérable, on a recours aux adoucissants, comme l'huile d'amandes douces, le sirop de guimauve, & le looch blanc décrit à l'article TOUX.

Au reste, cette maladie est rarement grave, & il suffit de ne point employer des remedes trop chauds.

Il y a une espece de rougeole qu'on appelle *boutonnée*, parce que ses pustules s'élevent en petits boutons, mais ils ne suppurent point comme dans la petite-vérole : elle n'exige point un traitement différent de celui que nous venons de tracer.

Le poumon reste fatigué après la rougeole; il est même disposé à être saisi de maladies inflammatoires : ainsi la saignée, pour peu qu'il y ait de toux, & les remedes anti-phlogistiques, peuvent être employés utilement. Il faut éviter les incrassants, & s'en tenir à des délayants doux.

ROUGEUR DE VISAGE. Cette incommodité difforme vient ordinairement d'un vice dans la masse du sang. On dit que ceux qui en sont attaqués ont le visage couperosé. *Voyez ce que nous avons dit à ce sujet,*

dans les maladies qui attaquent le visage. Voyez MALADIES DE LA PEAU.

La composition suivante est très-efficace pour ces sortes de maux, pourvu cependant qu'on ait pris les précautions que nous avons indiquées dans ces maladies.

Prenez, *Vingt Limaçons à coques.*
Six Citrons coupés par tranches.
Vingt-quatre blancs d'Œufs.

Faites distiller le tout ensemble, & exposez au soleil, pendant quinze jours, la liqueur que vous avez reçue.

On s'en lave le visage deux ou trois fois le jour. Le remede suivant peut encore servir.

Prenez, *Des Oignons de Lis ;*

faites-les cuire dans de l'eau, & lavez-vous-en le visage soir & matin. Celui-ci est aussi bon.

Pilez *Deux drachmes d'Alun ;*

mêlez-le bien avec six blancs d'œufs frais ; faites-les bouillir ensemble, en remuant sans cesse.

Il s'en fait une espece d'onguent, dont on oint le visage deux ou trois fois le matin & le soir.

ROUGEUR DES YEUX. Les yeux sont sujets quelquefois à devenir rouges ; les paupieres se gonflent, se chargent d'une sérosité âcre qui les irrite ; ce qui produit un écoulement involontaire de larmes, & fort incommode.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'ardeur, de chaleur, de démangeaison & de cuisson. Souvent il survient des maux de tête, & quelquefois des mouvements de fievre.

On distingue deux sortes de rougeurs des yeux : l'une qui est habituelle, l'autre accidentelle. Il est très-difficile de remédier à celle qui est habituelle, & qui vient sur-tout de naissance ; l'autre se guérit plus aisément.

Les vieillards sont très-exposés à cette maladie ; les jeunes gens qui ont un sang âcre, qui font usage des liqueurs spiritueuses, des ragoûts échauffants, en sont plus souvent incommodés : ceux dans lesquels quelques évacuations se suppriment, comme celles des regles,

de la transpiration, des hémorrhoïdes, peuvent également être tourmentés de cette maladie.

Quand on est attaqué de la douleur des yeux depuis quelque temps, & qu'elle dépend de quelques évacuations supprimées, il faut chercher à les rétablir, en employant les remedes indiqués à l'article SUPPRESSION.

Quand elle ne reconnoît pour cause que l'âcreté du sang, il faut mettre en usage les remedes indiqués dans l'âcreté & l'acrimonie du sang; ils consistent à faire faire au malade une ou deux saignées, sur-tout au pied, selon le besoin; à lui faire prendre beaucoup de boissons aqueuses, des lavements; à le purger tous les huit jours, & à lui appliquer à la nuque les véficatoires, ou un cautere au bras. On trouvera, aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE DU SANG, les remedes propres à tempérer cette âcreté.

ROUSSEUR, f. f. taches de rousseur. *Voyez* LENTILLES.



(S A I)

SABURRE. *Voyez* CRUDITÉS DES PREMIERES VOIES, & MALADIES AIGUES.

SAIGNÉE. f. f. C'est une ouverture que l'on fait à quelque vaisseau avec une lancette, pour en tirer une portion de la masse du sang.

On distingue trois sortes de saignées; la saignée évacuative, dérivative & révulsive.

On appelle *saignée évacuative*, celle qui ne sert qu'à désemplir les vaisseaux, quand la masse du sang est en trop grande quantité. On pratique cette saignée toutes ses fois que l'on se sent de la plénitude, & que les vaisseaux sont trop remplis de sang; en en ôtant une partie, les vaisseaux se trouvent plus à l'aise, & les liqueurs circulent avec plus de facilité.

La saignée dérivative est celle qui fait aborder promp-

tement & subitement sur une partie plus de sang qu'elle n'en recevoit auparavant, & qui par-là entraîne les embarras qui pourroient s'y être formés.

La saignée révulsive se pratique pour retirer & ramener à une partie opposée le sang qui aborde ailleurs avec trop d'abondance, & par-là cause de l'inflammation.

Ces trois différentes saignées s'exécutent dans des circonstances différentes. La saignée évacuative, comme nous l'avons déja dit, est propre à diminuer la plénitude, dans quelque partie du corps qu'on la pratique. La saignée dérivative se fait toutes les fois que l'on veut faire aborder le sang avec impétuosité dans quelque partie. C'est ainsi qu'on la pratique au pied dans la suppression des regles, pour forcer les digues qui contenoient le sang, & pour l'attirer avec force dans les vaisseaux de la matrice. La saignée révulsive est destinée à éloigner le sang d'une partie, pour l'attirer dans une autre; telle est la saignée au pied dans l'inflammation du cerveau, ou dans les maux de gorge inflammatoires; telle est encore la saignée au bras droit, dans l'inflammation du bras gauche.

Utilité de la Saignée évacuative.

On doit pratiquer cette saignée quand il y a plénitude, comme dans les jeunes gens, les tempéraments sanguins, les grands mangeurs, les personnes maigres, &c. quand le sang est trop raréfié, comme dans les grandes chaleurs, après des exercices violents sans épuisement, après un coup de soleil, & dans les tempéraments échauffés, & sujets à boire des liqueurs spiritueuses. Cette saignée est utile dans l'accablement, la distension, l'inflammation de quelque partie, provenant d'un sang trop abondant, échauffé ou visqueux; dans les hémorrhagies opiniâtres, quand elles sont accompagnées des signes de la plénitude; dans la supression de quelque évacuation, comme les regles & les hémorrhoïdes; & dans tous les cas où l'on veut placer des remedes qui, par leur action, augmentent le volume du sang, comme avant les frictions mercurielles, & avant l'usage des eaux minérales chaudes.

Utilité de la Saignée dérivative.

Elle se pratique dans la suppression d'un écoulement de sang, comme le flux menstruel, ou hémorrhoïdal, afin de donner plus de rapidité au sang, qui force ses digues, & se fait jour au dehors.

Utilité de la Saignée révulsive.

Cette saignée convient dans tous les cas où il y a tension, douleur, inflammation dans quelques parties essentielles à la vie, ou dans lesquelles l'inflammation fait des progrès trop rapides: on pratique alors cette saignée dans les parties les plus éloignées, & les moins utiles à la vie, afin d'y entraîner une portion du sang qui excite l'inflammation. C'est ainsi que l'on saigne au pied, dans l'inflammation du cerveau & de la gorge; & au bras gauche, dans la pleurésie, quand le point de côté est à droite.

De la Saignée, en état de santé.

Quoique la saignée soit un remede très-salutaire dans bien des maladies, il est cependant très-essentiel de sçavoir la placer à propos. Les tempéraments maigres & sanguins, ceux qui ont la couleur de la peau fleurie & vermeille, qui sont dans un âge jeune & florissant, ceux qui ont le pouls plein, fort, qui vivent délicatement & somptueusement, qui menent une vie sédentaire, qui supportent aisément toutes sortes de fatigues, & dans lesquels les saignées ne sont point suivies de foiblesses, se trouvent mieux des saignées que les autres; il est cependant important de n'y avoir recours que quand il y a nécessité, comme dans quelqu'un des cas que nous avons dit ci-dessus.

Il faut éviter les saignées à l'âge caduc, comme dans les vieillards; quand il est trop tendre, comme dans les enfants; quand les forces sont épuisées, quand le visage est pâle ou jaune; quand le pouls est foible, inégal, intermittent; quand on mange peu, que l'on mene une vie dure, laborieuse; quand on est fort gras,

ſort replet, que l'on eſt ſujet au chagrin, aux peines d'eſprit.

De la Saignée, en maladie.

Il y a des praticiens qui ſaignent indifféremment dans toutes les maladies aiguës, toutes les fois que la fievre eſt conſidérable, & que l'on a quelques accidents à craindre des mauvais effets du redoublement: ce principe devient ſouvent funeſte, parce qu'il y a bien des occaſions où la fievre eſt bien moins l'effet de la quantité du ſang augmenté, que de ſa mauvaiſe qualité; telles ſont les fievres putrides, les fievres malignes, pourpreuſes, &c. Il eſt vrai cependant que, comme l'action de la fievre eſt trop forte dans ces ſortes de maladies, il eſt à propos de prévenir les accidents qui pourroient en réſulter, en faiſant une ou deux ſaignées, non pour tenter la guériſon, mais pour faciliter l'effet des remedes qui pourroient la procurer. Quand on ne ſuit point cette méthode, on riſque de rendre les maladies très-fâcheuſes, & de faire périr les malades.

Voici les ſeuls cas où la ſaignée devient un remede curatif; dans la plénitude vraie ou fauſſe; dans l'inflammation & les fievres inflammatoires, ſur-tout lorſque l'inflammation attaque quelque partie noble, & qu'elle eſt moins générale. La ſaignée devient ſur-tout eſſentielle dans les grandes hémorrhagies, pourvu qu'elle ne ſoit point occaſionnée par l'âcreté & la diſſolution du ſang; car, dans ce cas, elle ſeroit mortelle. On peut s'aſſurer de la cauſe des hémorrhagies, en comparant les ſignes de l'âcreté & de la plénitude. La ſaignée eſt encore plus néceſſaire dans les bleſſures d'armes à feu, ou d'inſtruments tranchants qui ont ouvert quelques vaiſſeaux, pour détourner le ſang de la partie, & éviter l'inflammation; c'eſt un des cas où ce remede doit être le plus multiplié. On doit également ſaigner dans les chutes, les coups & les contuſions conſidérables, & réitérer même ce remede, ſelon l'exigence des cas.

Précautions à prendre dans la Saignée.

On ne doit point ſe faire ſaigner après avoir mangé;

il faut attendre cinq ou six heures, pour que la digestion soit faite. Les personnes qui se font saigner par précaution, doivent le faire le matin à jeun, ou sur les huit heures du soir; la saignée du matin est préférable: on ne doit également prendre de nourriture qu'en très-petite quantité ce jour-là, & ne manger que trois ou quatre heures après l'opération.

Il ne faut jamais saigner dans le frisson naturel, ou dans celui de la fievre. On place ordinairement la saignée dans le fort du redoublement.

Il ne faut pas saigner les femmes dans le temps de leurs regles, à moins qu'il n'y ait des accidents graves qui déterminent à le faire.

Les femmes enceintes ne doivent point se faire saigner avant le troisieme ou le quatrieme mois, & dans le huitieme ou le neuvieme, à moins qu'elles ne soient fort sanguines, & qu'elles n'éprouvent des accidents fâcheux. Au reste, il faut toujours leur faire de petites saignées, pour éviter l'avortement.

Après la saignée, on peut permettre au malade de s'endormir, parce qu'il n'y a rien qui rétablisse plus vîte les forces que le sommeil.

L'on peut distinguer la saignée, relativement à la nature du vaisseau que l'on ouvre pour en tirer du sang; & alors on en distinguera deux especes; l'une qui est la phlébotomie proprement dite, ou l'ouverture de la veine; l'autre est l'artériotomie, ou l'ouverture qu'on fait à une artere, dans l'intention d'en tirer du sang.

La saignée appellée l'*artériotomie*, ne peut guere se pratiquer qu'à l'artere temporale: cette artere portant sur l'os, on a un point d'appui suffisant pour consolider la plaie.

Cette opération est rarement pratiquée ailleurs qu'à l'artere temporale; on le pourroit cependant, s'il y avoit des cas qui l'exigeassent, & qu'il se présentât quelque artere située de même sur l'os qui pût servir de point d'appui.

Il est à observer que les arteres ayant, comme l'on sçait, un mouvement de contraction & de dilatation, leurs plaies se guérissent difficilement. Le sang, qui s'y

porte avec impétuosité, peut surmonter peu à peu l'effort de la bande, & former un anévrisme faux, en s'épanchant dans les parties voisines. La cicatrice foible peut encore céder aux efforts continuels du sang, & former peu à peu un anévrisme vrai : ce sont des raisons bien fondées pour rendre cette opération rare.

Quant à la maniere de la pratiquer, on peut consulter le *Dictionnaire de Chirurgie.*

La phlébotomie se pratique au bras, au pied, à la gorge, aux narines, &c.

Nous renvoyons au Dictionnaire de Chirurgie *pour ce qui regarde le manuel de cette opération, & les accidents qui arrivent quelquefois après la saignée.*

SAIGNEMENT DE NEZ, s. m. écoulement de sang par les narines. Le nez est une des parties du corps la plus sujette à l'hémorrhagie. Nous en avons traité à l'article Hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

SALIVATION, s. f. *ou* PTYALISME, flux de bouche, évacuation abondante de salive par la bouche.

On distingue deux sortes de salivation; l'une qui est universelle, l'autre particuliere. On a un exemple de la premiere dans l'administration du mercure donné en friction, (*voyez* MERCURE) ; ou dans la petite-vérole confluente, dont elle est un symptôme. La particuliere est excitée par des remedes qui ont cette vertu, comme le tabac, la pyrethre, &c.

La cause prochaine de la salivation est un gonflement & un relâchement des glandes salivaires, qui, ne pouvant plus contenir la salive, la laissent échapper par la bouche en plus ou moins grande quantité. Les causes éloignées sont tout ce qui peut augmenter les mouvements du sang & de la lymphe, comme les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les veilles immodérées, les passions très-vives de l'ame, l'usage du mercure ; des levains de fievre, ou scorbutiques, véroliques, cancéreux, & généralement tout ce qui peut augmenter l'effervescence des humeurs.

On distingue deux objets dans la salivation ; ou cette évacuation est salutaire, & tourne au bien du ma-

lade ; ou elle ne sert qu'à l'épuiser, & à nuire à sa santé.

Quand la salivation est excitée par des aliments échauffants, & par un sang âcre, il faut avoir recours aux remedes que nous avons indiqués dans l'article Acreté, & suivre un régime adoucissant. *Voyez* ACRETÉ & RÉGIME.

Si la salivation est provoquée par le mercure, & qu'elle soit trop abondante, il faut purger le malade avec la décoction suivante :

Prenez, *De Casse en bâton, quatre onces.*
De Sel de Glauber, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

On ajoutera

Une once de Sirop de Chicorée, composé de Rhubarbe.

On passera le tout, & on en donnera un verre, de deux heures en deux heures. On prescrira, le soir, le lavement suivant :

Prenez, *De Lénitif, deux gros.*
De Crystal minéral, un gros.
D'Hiéra-picra, demi-gros,

pour un lavement que l'on réitérera tous les soirs, jusqu'à ce que la salivation soit calmée. On donnera en même temps l'eau de casse ci-dessus, de deux jours l'un.

Si, nonobstant tous ces remedes, la salivation ne cesse point, il faut faire mâcher au malade du camphre dans la journée, à cinq ou six reprises. *Voyez* ce que nous avons dit de la salivation, à l'article MERCURE.

Quand la salivation se déclare dans la petite-vérole, elle exige une attention particuliere. Il semble que la nature cherche à se débarrasser, par cette voie, d'une trop grande quantité de lymphe qui pourroit nuire à son travail. Quand cette évacuation se supprime, elle cause ordinairement des accidents très-grands, quelquefois la mort, à moins qu'une partie de l'humeur ne

ſe jette ſur les mains, & n'y produiſe un gonflement. Nous avons dit ce qu'il falloit faire quand cette évacuation eſt ſupprimée. *Voyez* PETITE-VÉROLE CONFLUENTE.

SANG ACRE. Quand le ſang eſt compoſé de principes également combinés, que la partie rouge eſt en proportion ſuffiſante avec la lymphe, qu'il contient le baume néceſſaire pour enchaîner les ſels & les ſoufres, il reſte dans l'état naturel; mais quand ces principes ſe déſuniſſent & ſe déſalterent, il acquiert de l'âcreté.

On reconnoît l'âcreté du ſang aux douleurs vagues que l'on ſent aux différentes parties du corps, aux démangeaiſons, aux cuiſſons, aux embarras & engorgements qui ſe forment dans certaines parties, à la vivacité de la circulation, à la maigreur & à la ſécheresſe du corps, aux boutons qui ſe forment ſur le viſage, aux ardeurs d'urine, à la peſanteur des ſels, aux différents mouvements de fievre que l'on éprouve, &c.

La cauſe prochaine de l'âcreté du ſang eſt la trop grande activité des ſels: ainſi tout ce qui peut enflammer le ſang, comme l'air vif & chaud, les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, les paſſions tumultueuſes de l'ame, comme l'amour, la colere, devient la cauſe de l'âcreté du ſang. On trouvera à l'article ACRETÉ, tout ce qu'il faut faire dans cette maladie.

SANG ÉPAIS. Quand il n'y a pas dans le ſang une certaine quantité de parties aqueuſes, il eſt ſujet à s'épaiſſir, & acquiert trop de conſiſtance; c'eſt ce qu'on appelle un Sang épais.

Comme tout ce qui peut enflammer le ſang eſt capable de l'épaiſſir, il faut d'abord éviter les aliments échauffants, les liqueurs ſpiritueuſes, les mouvements & les exercices violents, les paſſions vives, les veilles immodérées; prendre beaucoup de boiſſons aqueuſes, & ſuivre un régime humectant. *Voyez* EPAISSISSEMENT & RÉGIME.

SANG DISSOUS. On appelle ainſi celui dont les parties ſe ſéparent les unes des autres, & tournent en un liquide trop atténué, comme on le voit dans les fievres,

dans les maladies longues, & dans les travaux pénibles & continuels. Nous avons traité de cette maladie à l'article DISSOLUTION.

SANG EXTRAVASÉ. *Voyez* ECHYMOSE.

SANTÉ, s. f. bonne disposition de toutes les parties du corps, qui le met en état de bien faire ses fonctions. C'est une harmonie, une symmétrie qui regne dans les solides & les liquides, d'où résulte l'accord parfait de toutes les fonctions du corps.

C'est le présent le plus précieux que l'on ait reçu de l'Auteur de la nature, & celui qu'on devroit conserver avec le plus de soin. Cependant il est très-ordinaire de voir des hommes qui négligent leur santé, & qui n'y font aucune attention, qui vivent à leur gré, & suivent indiscrettement tous leurs desirs. Si leur constitution est assez forte pour résister à leurs excès, ils s'en glorifient, & s'abandonnent entiérement à leurs caprices: tôt ou tard cependant ils en sont les victimes; & rien n'est si commun que de voir ces prétendus esprits-forts succomber tout d'un coup à des maladies qui les surprenent dans le moment qu'ils y pensent le moins. On en voit d'autres, au contraire, qui ne périssent pas tout d'un coup; mais ils traînent une vie foible & languissante, & sont accablés de toutes sortes de maux.

On ne sçauroit donc mieux faire, quand on jouit d'une bonne santé, que de bien la ménager; & si, malgré ces précautions, elle se trouve altérée, il faut y porter remede, en suivant ce que nous avons prescrit dans les différents articles de ce Dictionnaire.

Les signes de la santé sont les suivants: il faut d'abord être bien conformé, au moins dans les parties essentielles à la vie, comme la tête, la poitrine & le bas-ventre; il faut avoir une bonne constitution, beaucoup de chair & peu de graisse, des os gros & forts, la poitrine large & quarrée, la tête plutôt grosse que petite, le ventre pas trop déprimé: l'appétit ne doit être ni trop grand ni trop petit: on doit aller à la selle réguliérement tous les jours; uriner peu, & rendre beaucoup par la transpiration insensible: quand on a mangé, on doit avoir le

corps

corps léger, les membres souples, & nullement envie de dormir; on ne doit éprouver aucune espece de douleur, avoir un sommeil doux & tranquille, qui ne dure pas ni plus ni moins de sept heures. Voilà à peu près les signes qui caractérisent une bonne santé; on peut cependant se porter assez bien, sans être précisément dans le cas que nous venons de dire. Il y a des nuances infinies depuis cette santé parfaite, jusqu'à la maladie, dans la plupart desquelles on ne laisse pas de vivre, sans éprouver une altération sensible dans son corps; il est bon cependant de faire attention aux moindres changements qui arrivent à la santé, pour empêcher qu'ils n'acquierent des forces par degrés, & qu'ils ne produisent des maux incurables, ou du moins très-difficiles à guérir. *Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé.*

SATYRIASIS, f. m. érection continuelle de la verge, accompagnée d'un désir insatiable pour les femmes. Les anciens ont imaginé que les satyres dont on parle dans la fable, étoient attaqués de cette espece de maladie.

Cette maladie est une affection commune aux deux sexes; mais les jeunes personnes y sont plus sujettes, à cause de la vigueur de leur tempérament.

C'est une véritable affection convulsive, qui ne differe du priapisme que du plus au moins; ainsi la cause prochaine est un spasme violent dans toutes les parties de la génération, mais sur-tout dans la verge. Les causes éloignées sont la chaleur & la vivacité du tempérament, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, le fréquent usage du coït, les conversations licentieuses, la lecture des livres qui traitent de l'amour, l'usage des remedes propres à exciter l'érection, & la grande habitude de vivre avec les femmes.

On doit suivre dans le traitement la même méthode que nous avons indiquée dans le priapisme, c'est-à-dire, les saignées répétées, les lavements, les bains, les calmants, & généralement tout ce que nous avons prescrit dans cette maladie. *Voyez* PRIAPISME.

SCARLATINE. (*fievre*) On appelle *fievre scarla-*

tine une fievre continue, accompagnée de taches rouges comme de l'écarlate, d'où vient ſon nom. Elle eſt plus fréquente en été qu'en hiver. Elle attaque principalement les enfants. On l'appelle auſſi *fievre pourprée*.

Elle ſe manifeſte, ainſi que les autres fievres, en commençant par un grand mal de cœur : toute la ſurface du corps ſe couvre de petites taches rouges, mais moins uniformes que celles qui conſtituent la rougeole. Ces taches durent pendant deux ou trois jours, diſparoiſſent enſuite ; la peau en demeure écaillée ; les écailles ſont farineuſes, tombent & reviennent deux ou trois fois ſucceſſivement.

Cette maladie ne paroît avoir d'autre cauſe qu'une effervеſcence exceſſive du ſang, cauſée, ſoit par la chaleur de l'été précédent, ſoit autrement, ſoit que la dépuration du ſang ne ſe ſoit point faite, & que l'expulſion de la matiere peccante par les pores ait été empêchée. C'eſt pourquoi il ne faut pas ſaigner, à moins que la fievre ne ſoit trop violente. Il faut en même temps interdire les cordiaux, qui ne font qu'augmenter l'agitation du ſang, & empêcher la ſéparation douce & modérée que la nature veut faire de cette matiere étrangere.

On doit interdire au malade la viande, le vin, tout ce qui peut échauffer le ſang ; on lui fera garder le lit une partie de la journée : il pourra ſe lever une partie du temps, pourvu qu'il ſoit chaudement dans ſa chambre. Pour boiſſon ordinaire, on lui fera une tiſane avec l'orge perlée, bouillie dans de l'eau ; & on lui fera prendre, de trois heures en trois heures, la poudre ſuivante :

Prenez, *De Magnéſie blanche en poudre, deux gros.*
De Sel de Nitre, un gros.
De Sel de Duobus, deux ſcrupules.

Réduiſez le tout en poudre fine, pour partager en paquets de douze grains chaque ; le malade en prendra toutes les trois heures, comme il eſt dit ci-deſſus.

Au bout de trois ou quatre jours de l'uſage de cette poudre, on purgera le malade, & on réitérera la purgation au bout de trois autres jours.

Si la maladie ſe déclare avec une fievre violente,

des envies de vomir, une affection soporeuse, il faudra avoir recours à la saignée, aux lavements; &; si ces remedes n'operent point efficacement, on appliquera à la nuque un large véficatoire, que l'on laissera suppurer pendant quelques jours.

Si l'enfant éprouve des mouvements convulsifs après la saignée & les lavements, on aura recours à la poudre ci-dessus, & on prescrira, tous les soirs, une demi-once de sirop diacode.

En général, cette maladie n'a aucune suite fâcheuse. Il suffit de ne point employer les remedes chauds, comme le vin, & les eaux de scorsonere & de lentille, qui précipiteroient le cours de la maladie, & feroient naître des accidents très-fâcheux.

SCIATIQUE, s. f. espece de goutte, qui a principalement son siege dans l'articulation de l'os de la cuisse & de l'ischion; la douleur occupe non-seulement la jointure, mais aussi la hanche, les lombes, l'os *sacrum*, la cuisse, le jarret, la jambe, & s'étend quelquefois jusqu'à l'extrémité du pied. Quand elle est invétérée, elle rend ordinairement boiteux ceux qui en sont attaqués.

Cette maladie differe de la goutte par le siege qu'elle occupe, qui est ordinairement la région du coccyx & de l'os *sacrum*, & l'articulation de la cuisse.

On reconnoît la sciatique à une douleur vive au coccyx, qui se déclare avec opiniâtreté, & qui s'étend quelquefois tout du long de la cuisse: cette douleur est quelquefois si vive, que le patient est obligé de marcher courbé. On distingue encore cette maladie, parce qu'elle n'est accompagnée ni de tumeur, ni de rougeur, ni des caracteres de l'inflammation.

Ce sont ordinairement les personnes d'un tempérament sanguin, qui sont sujettes à la sciatique, les mélancoliques & ceux qui sont d'un tempérament lâche & spongieux, ceux qui sont pléthoriques, qui vivent dans l'abondance, dans la bonne chere, qui se nourrissent d'aliments échauffants, & font usage des liqueurs spiritueuses; enfin ceux qui ont apporté ce germe de naissance.

La cause prochaine de cette maladie est une irritation vive & douloureuse, produite dans les nerfs de la cuisse. Les causes éloignées sont l'air froid & humide, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, la suppression de quelques évacuations, comme les regles, les hémorrhoïdes, la transpiration, la sueur, les coups, les chutes, le violent exercice vénérien, la passion vive de l'amour, &c.

On doit traiter la sciatique à peu près comme la goutte, en général : quand la douleur est vive, il faut pratiquer une saignée, mettre le malade au petit-lait pour boisson, à la diete, aux bains; lui faire prendre beaucoup de lavements; le mettre ensuite à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *D'Eau de Chaux d'Ecailles d'Huîtres, une chopine.*
De Fleurs d'Orange, deux gros.
De Sirop de Guimauve, une once.

Mêlez le tout, pour prendre en trois verres, à trois heures de distance l'un de l'autre. On continuera cette boisson jusqu'à parfaite guérison. On fera prendre en même temps au malade la poudre suivante :

Prenez, *De Magnésie blanche, deux gros.*
De Kermès minéral, dix grains.
De Sel de Nitre, demi-gros.
De Fleurs de Coquelicot, séchées & pulvérisées, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour diviser en paquets de douze grains; le malade en prendra un toutes les deux heures.

Si les douleurs sont violentes, & que le sommeil soit troublé, il pourra avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Cerises noires,*
De Fleurs de Tilleul, de chaque deux onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Sirop de Pavot blanc, demi-once,

pour une dose, sur les onze heures du soir.

A l'extérieur, on exposera la cuisse à la fumigation d'un réchaut plein de feu, sur lequel on jettera parties égales de succin & d'æthiops minéral en poudre. On réitérera cette fumigation deux fois par jour, en frottant la partie, avant & après l'opération, avec des flanelles fort chaudes.

On évitera avec soin les purgatifs & tous les remedes propres à faire suer; on tiendra le malade dans une chaleur modérée, de façon qu'il n'ait ni trop chaud ni trop froid.

Si la sciatique reconnoît pour cause la suppression des regles ou des hémorrhoïdes, il faut songer à rétablir ces évacuations par les remedes ordinaires, comme les saignées, les délayants, les sang-sues. *Voyez* HÉMORRHOÏDES, REGLES.

On suivra, pour le reste, la méthode que nous avons prescrite à l'article GOUTTE.

SCIRRHE. s. m. *Voyez* SQUIRRHE.

SCORBUT, s. m. maladie familiere sur mer, & qui consiste dans un assemblage de symptômes qui se trouvent réunis en total ou en partie. Les plus ordinaires sont le relâchement, le gonflement, la lividité & le saignement des gencives, la noirceur, l'ébranlement & la chute des dents; les ulceres & la puanteur de la bouche; les taches rouges, livides, quelquefois jaunes, sur la peau; les douleurs vagues & les lassitudes dans les bras & dans les jambes, les ulceres livides en différentes parties du corps, la gangrene seche des membres, la carie des os, &c.

On distingue deux sortes de scorbut; l'un, que l'on appelle *scorbut* proprement dit; & l'autre, *affection scorbutique*. Le scorbut est, comme nous venons de le dire, l'assemblage de la plus grande partie des symptômes qui caractérisent cette maladie; l'affection scorbutique n'est que le commencement de ces mêmes symptômes.

Les anciens distinguoient deux sortes de scorbut, celui de terre & celui de mer; mais les expériences nouvelles ont prouvé que ces deux scorbuts n'étoient qu'une seule & même espece. Nous nous contenterons seule-

ment de divifer le fcorbut en *chaud* & en *froid*, felon la nature du tempérament, du climat, & des effets de la maladie.

Le fcorbut differe de l'hypochondriacifme & de la mélancolie, en ce que les humeurs font plus âcres dans le fcorbut; le fang eft grumeleux, & féparé de la partie blanche, au lieu qu'il peche plus par épaiffiffement dans les deux autres maladies. Les engorgments & les embarras, dans la maladie hypochondriaque, font fimples; dans le fcorbut, ils font ordinairement accompagnés de corruption, de malignité & de fétidité : c'eft pour cela que les fcorbutiques font fujets aux défaillances, aux tremblements, & à des friffons fiévreux continuels.

On diftingue le fcorbut de la vérole, par l'examen exact de tous les fignes qui l'accompagnent. Le fcorbut fe communique par la bouche ordinairement; le mal vénérien, par les parties naturelles. Le premier occupe les gencives, les dents, qu'il carie & détruit: l'autre fe place fur les amygdales, la luette, le voile du palais, les narines; & il produit de petits ulceres qui dégénerent promptement en putridité. Les ulceres produits par le fcorbut, font fanguinolents, ichoreux; au lieu que ceux que produit la vérole, font croûteux, glutineux. Le fcorbut produit des taches fur la peau; le mal vénérien, des tumeurs & des nœuds. Dans le fcorbut, on reffent des douleurs plus aiguës & rémittentes; dans la vérole, elles font plus rongeantes & conftantes, & elles redoublent toujours la nuit. Les fcorbutiques fe trouvent affez bien dans le lit; au lieu que les vérolés y fouffrent beaucoup. L'urine des fcorbutiques eft toujours fort colorée; dans la vérole, elle l'eft moins, & plus trouble.

Les fignes de la difpofition fcorbutique font, une laffitude & un abattement général, des douleurs gravatives & obtufes, quelquefois aiguës, vagues, & qui reviennent par intervalles, & qui fe font fentir principalement dans les membres; des mouvements irréguliers dans le pouls, & des accès fiévreux; des maux, tantôt à l'eftomac, à la tête & à différentes par-

ties du corps ; un ſommeil inquiet & interrompu, une répugnance marquée pour la viande, une chaleur & une âcreté conſidérables dans le corps.

On reconnoît le ſcorbut confirmé, à la pâleur & à la bouffiſſure du viſage ; les gencives ſont rouges, ſanguinolentes & ulcérées ; ſi on les preſſe tant ſoit peu avec le doigt, il en ſort de la ſanie ; elles ſont ſi lâches, qu'elles quittent les dents qu'on peut ôter aiſément de leurs alvéoles. On obſerve ſur la peau, principalement aux jambes, aux cuiſſes, aux bras & à la poitrine, des taches rouges, ou plutôt livides & noires ; il ſe forme des ulceres à la bouche & au nez ; les malades reſpirent difficilement : ils reſſentent des laſſitudes & des douleurs vagues par tout le corps ; leurs urines, leurs ſelles & leur haleine ſont extrêmement puantes : ils ſentent à la langue & à la gorge une eſpece de difficulté habituelle d'avaler : ils ſont ſujets à la fievre, aux hémorrhagies, & ſur-tout aux défaillances.

Les jeunes gens & les vieillards ſont principalement ſujets à cette maladie ; elle attaque auſſi les gens pareſſeux & qui menent une vie ſédentaire, qui habitent des lieux bas & humides, & qui ont quelques diſpoſitions à l'affection hypochondriaque : c'eſt un mal très-commun dans le voiſinage de la mer, & dans les pays ſeptentrionaux.

La cauſe prochaine du ſcorbut eſt la coagulation du ſang, & la ſéparation de la lymphe qui ceſſe de s'unir avec lui ; ce qui fait qu'il acquiert un degré d'âcreté qui, augmentant de jour en jour, dégénere en corruption putride. Les cauſes occaſionnelles ſont un air froid, chaud & humide, une habitation dans des lieux froids & humides ; une nourriture épaiſſe, ſalée, comme de la chaircuiterie ; une diete acide, le trop grand uſage des aromates & des liqueurs ſpiritueuſes ; le défaut d'exercice, la vie ſédentaire ; les paſſions lentes, comme le chagrin, la triſteſſe, l'ennui, le ſommeil trop long, &c.

Nous avons diſtingé ci-deſſus le ſcorbut d'avec la diſpoſition ſcorbutique, & nous avons fait voir comme on devoit les diſtinguer ; on doit auſſi les trai-

ter différemment. Rien n'est plus avantageux, dans la disposition scorbutique, que de faire un long usage des délayants & des incisifs très-légers, parce que la lymphe se trouvant épaissie, elle ne peut être brisée & résoute, qu'autant qu'elle est suffisamment humectée; ainsi tout ce qu'on peut faire de mieux pour commencer la cure, est de faire prendre au malade beaucoup de petit-lait, à la dose d'une pinte, prise en plusieurs verres dans la journée; on lui fera faire en même temps usage des bains, qu'il continuera par intervalles; après quoi on pourra aiguiser son petit-lait avec une once de sirop anti-scorbutique par pinte. Après l'usage, continué pendant trois semaines ou un mois, des délayants, on pourra passer à l'apozême suivant:

Prenez, *Des Racines de Chardon-Roland*,
D'Aunée, de chaque demi-once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Buglose, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers.

Ajoutez ensuite
Des Feuilles d'Alleluia,
De Cresson de fontaine,
De Cochléaria, de chaque une demi-poignée.

Laissez infuser le tout chaudement, pendant demi-quart d'heure, dans un vaisseau bien fermé;
Un gros de Sel de Duobus,
pour en prendre un verre toutes les quatre heures.

On continuera cet apozême pendant huit jours; après quoi on purgera le malade avec deux onces de manne, & une once de sirop de pomme. On lui fera prendre ensuite les bains pendant huit autres jours, & on réitérera l'apozême ci-dessus pendant quinze, en observant d'avoir recours aux purgatifs tous les quinze jours. On finira le traitement par mettre le malade au lait d'ânesse, dont il prendra un demi-setier le soir en se couchant, & autant le matin en se levant.

Le scorbut confirmé doit également s'attaquer avec

les délayants, à moins que le malade ne soit trop foible pour pouvoir en soutenir l'usage ; auquel cas, on lui fera prendre, comme ci-dessus, le petit-lait clarifié, pendant quinze jours, & les bains tiedes, pendant huit ou dix jours; au bout duquel temps, on le purgera avec un gros de follicules, deux onces de manne, deux gros de sel de Glauber, & une once de sirop composé de rhubarbe. On lui fera prendre, immédiatement après, l'apozême suivant:

Prenez, *Des Racines de Raifort,*
D'Aunée, de chacune demi-once.
De Pyrethre concassée, un demi-gros.

Faites bouillir légérement ces racines dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à cinq demi-setiers, dans un vaisseau bien fermé.

Ajoutez ensuite
De Cochléaria,
De Beccabunga,
De Tresle d'eau,
De Cresson de fontaine, de chaque une demi-poignée.

Laissez-les infuser dans la décoction ci-dessus, en la retirant du feu, & la couvrant bien jusqu'à ce qu'elle soit presque refroidie.

Passez le tout, & ajoutez-y
Une once de Sirop anti-scorbutique.

La dose est de quatre verres par jour, de quatre heures en quatre heures; ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi on recommencera les bains & le petit-lait pendant huit autres jours, & on passera à l'usage du vin anti-scorbutique, qui suit:

Prenez, *Des Racines de Pimprenelle blanche,*
D'Aunée,
De Valériane,
De Raifort sauvage, de chaque trois onces.
De Bardane, cinq onces.
Des Feuilles de Cresson de fontaine,

Des Feuilles de Cochléaria,
De Beccabunga,
De Fumeterre,
D'Absinthe,
De petite Centaurée, de chaque deux poignées.

Le tout étant nettoyé, lavé & égoutté, mettez-le dans une cucurbite de cuivre étamée.

Ajoutez-y
De Sel Ammoniac en poudre, trois onces.
De la Graine de Moutarde, six onces.
Deux Gousses d'Ail.

Versez sur le tout douze pintes de bon vin rouge ordinaire; couvrez la cucurbite avec du linge & un parchemin mouillé; passez-le au bain-marie, ou au bain de cendres très-doux, & laissez-le infuser pendant douze heures, ayant soin de remuer le vaisseau de temps en temps; laissez-le ensuite refroidir sans le déboucher, & passez le tout à froid. Conservez ce vin à la cave, pour l'usage, dans des bouteilles bien bouchées. La dose est d'un petit verre deux fois le jour, le matin à jeun, & six heures après le dîner. On continuera ce remede pendant six semaines, en observant de se purger, tous les quinze jours, avec l'opiat qui suit:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, une demi-once.*
De Séné mondé,
De Rhubarbe, de chaque un gros.
De Sel d'Absinthe, demi-once.
De Jalap,
De Diagrede,
De Mercure doux, de chaque deux scrupules.
De la Gomme Ammoniaque,
De la Myrrhe, de chaque un gros.

Pulvérisez le tout; &, après l'avoir mêlé exactement, incorporez-le avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher.

La dose est de deux gros, le matin à jeun; ce que l'on continuera pendant trois jours.

Au bout de l'usage, continué pendant un mois, du

vin anti-fcorbutique, on ajoutera fur chaque verre du même vin,

Dix Gouttes d'Efprit de Cochléaria.

Quand on aura continué les remedes ci-deffus pendant un temps fuffifant, on en fufpendra l'ufage, auquel on fuppléera par le lait de vache, que l'on prendra, foir & matin, à la dofe d'un demi-fetier, & que l'on continuera pendant un mois; après quoi on continuera le vin ci-deffus pendant fix femaines, jufqu'à parfaite guérifon.

On aura foin d'éviter tout ce qui peut épaiffir le fang & le coaguler, comme les vins acides, les cerifes, les grofeilles, les chairs falées & durcies à la fumée, les aromates, les liqueurs fpiritueufes, un air épais & groffier, des aliments vifqueux & gluants, le fommeil trop long; le trop de repos, les paffions lentes, comme le chagrin, l'ennui, la trifteffe, &c.

Tout le traitement que nous venons de tracer ne convient que dans les tempéraments pituiteux, mous, lâches, dont la fibre n'eft point fenfible; dans les perfonnes graffes & replettes, qui ne font pas fanguines, & qui n'ont pas un penchant décidé à la putréfaction : car autrement tous ces remedes, qui font extrêmement chauds, précipiteroient la diffolution du fang, & jetteroient le malade dans un épuifement mortel.

Ce traitement ne convient pas dans le fcorbut des foldats, des matelots, des gens d'un tempérament fec & vif, à moins qu'on ne fe trouve dans l'impoffibilité d'en employer d'autres; auquel cas, il faut adoucir ces remedes, en les prenant en petite quantité, & en faifant un grand ufage des boiffons aqueufes.

Dans le fcorbut chaud, c'eft-à-dire, dans celui qui eft accompagné d'une diffolution prompte & fubite de la maffe du fang, comme le fcorbut de mer, on doit faire ufage des délayants, comme le petit-lait, mais en moins grande quantité : ainfi l'on peut prefcrire le petit-lait pendant huit ou dix jours, & paffer enfuite à l'ufage de la limonade prife en grande quantité, ou de l'eau de citron avec un peu

de sucre, en observant de purger tous les quinze jours; comme nous l'avons dit ci-dessus, & en prescrivant un régime exact, qui doit être composé d'aliments farineux, comme de gruau, de semoule, de riz, de légumes frais, cuits sans beurre, en évitant sur-tout la viande; les seules qui conviennent sont celles de veau & de poulet; & sur-tout éviter le vin & les liqueurs spiritueuses, boire toujours de bonne eau, autant qu'il est possible, ou la faire bouillir, quand on la croit mauvaise ou mal-saine. Le lait ne convient nullement dans cette espece de scorbut; on peut prescrire les fruits nouveaux au printemps, les confitures de groseilles & de cerises, les bains, & généralement tout ce qui peut détendre, relâcher les fibres, & rafraîchir le sang.

Comme cette espece de scorbut est familiere aux matelots & aux soldats, & qu'il est très-difficile de conserver des limons & des citrons aussi long-temps qu'on le voudroit, on peut y suppléer, en faisant une substance qui se conserve tant que l'on veut. Il ne s'agit que de frotter l'écorce des citrons avec du sucre, jusqu'à ce que le jaune en soit enlevé, & l'on conserve ce sucre ainsi préparé, que l'on dissout ensuite dans de l'eau, & dont on fait une boisson qui est excellente contre le scorbut de mer.

Le liniment suivant est très-propre pour raffermir les gencives, & resserrer les dents, lorsqu'elles ont été détruites par le scorbut.

Prenez, *Du Sang-Dragon*,
Des Santaux,
Du Corail rouge préparé & porphyrisé,
De la Graine d'Ecarlate,
De l'Alun de roche, de chaque deux gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le avec trois onces de miel rosat clarifié: faites-le cuire en consistance d'électuaire liquide. On se servira de ce mélange pour se frotter les gencives, soir & matin.

Comme les remedes anti-scorbutiques de M. *Moret* se sont acquis une très-grande réputation, nous allons en donner ici la description, afin qu'on puisse s'en servir à la place de ceux que nous avons indiqués.

I.

Vin anti-ſcorbutique.

Ce vin étoit le principal des remedes du ſieur Moret, celui qu'il employoit le plus ſouvent, & qui lui avoit fait le plus de réputation. Il le préparoit de la maniere ſuivante :

Prenez, *De Racines de Raifort, douze onces.*
De Bardane, ſix onces.
Des Feuilles de Cochléaria,
De Creſſon d'eau,
De Beccabunga,
De Fumeterre, de chaque deux poignées.

On lave bien les herbes & les racines; &, après les avoir laiſſé égoutter, on les écraſe, & on les réduit en pâte dans un mortier: on pile en même temps, d'un autre côté, cinq onces de graine de moutarde; on met le tout dans une cucurbite, avec quatorze pintes de bon vin blanc de Bourgogne, bien mûr : on y ajoute

Trente grains de Sel Ammoniac bien pulvériſé.

On bouche enſuite la cucurbite avec ſept ou huit feuilles de papier brouillard, que l'on attache autour; & l'on met la cucurbite au bain-marie, à un feu de digeſtion, où l'on laiſſe ces drogues en infuſion pendant douze heures au moins; après quoi, quand la cucurbite eſt refroidie, on paſſe la liqueur avec forte expreſſion, & on la met dans des bouteilles, pour l'uſage. Elle peut ſe conſerver pendant deux mois.

La doſe de ce remede pour les adultes, eſt de deux verres par jour, chacun de ſix onces : on prend le premier le matin dans ſon lit, où l'on reſte deux heures ſans rien prendre; on donne le ſecond verre deux heures après le ſouper; & l'on continue ainſi juſqu'à l'entiere guériſon, obſervant de garder un bon régime, & de boire à ſon ordinaire une tiſane faite avec deux gros de ſquine coupée en tranches, qu'on fait bouillir, pendant une demi-heure, dans deux pintes d'eau de riviere, & où l'on peut mêler un peu de vin.

On donne une moindre dose de ce vin aux enfants & aux jeunes personnes, à proportion de leur âge, de leur tempérament & de leurs forces.

II.

Purgatif fondant.

Le sieur Moret purgeoit toujours avant l'usage de son vin; & il réitéroit cette purgation tous les huit jours. Il employoit pour cela le bol fondant qui suit :

Prenez, *De Trochisques Alhandal,*
De Scammonée,
De Mercure doux,
D'Extrait d'Aloès, de chaque quatre onces.
De Diaphœnic, sept onces.

Mettez en poudre fine tout ce qui doit être pulvérisé : mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire un opiat, dont la dose doit être, suivant la force, l'âge & la constitution du malade, depuis un scrupule jusqu'à un gros.

III.

Remedes pour les Gencives ulcérées.

Dans les scorbutiques, les gencives sont toujours affectées, gonflées, molles, spongieuses, ulcérées; elles débordent sur les dents, tombent en pourriture, sentent très-mauvais; ce qui annonce la chute des dents.

Pour y remédier, le sieur Moret employoit deux remedes; l'un, quand le mal étoit invétéré & porté au plus haut degré; & l'autre, quand le mal étoit commençant & encore léger.

Voici la composition du premier.

Prenez, *De Sel Ammoniac, quarante-huit grains.*
De Camphre en poudre, vingt-quatre grains.
D'Esprit-de-Vin, six onces.

Mettez ces drogues dans une fiole, qu'on secouera longtemps pour les faire fondre.

On imbibe de ce mélange un pinceau fait avec un peu de linge effilé, roulé au bout d'un bâton, & on s'en sert pour nettoyer, frotter & humecter les genci-

ves pourries ; ce qu'on réitere jusqu'à trois ou quatre fois par jour, suivant l'état, le degré & l'intensité du mal.

Quand la pourriture est tombée, & que les gencives sont détergées, le sieur Moret n'employoit plus que le remede suivant, dont il se contentoit lorsque l'ulcere des gencives étoit léger & commençant.

Prenez, *De Feuilles de Cochléaria, deux poignées.* Hachez-les bien menu, & mettez-les dans une cucurbite avec trois pintes d'eau-de-vie; laissez-les infuser pendant deux jours au bain-marie; faites-en la distillation ensuite, & retirez-en les deux tiers.

Avec cette liqueur, le sieur Moret faisoit laver & frotter les gencives quand le mal étoit moins pressant; ce qu'il faisoit réitérer plusieurs fois par jour; souvent même il l'aiguisoit par l'addition du sel ammoniac, dont il faisoit fondre un scrupule sur six onces de cette liqueur.

IV.

Liniment anti-scorbutique.

Dans le scorbut invétéré, les jambes, les cuisses, & quelquefois même plusieurs autres parties sont marquées de taches rouges, livides ou noires, plus ou moins grandes & plus ou moins nombreuses; quelquefois même, en promenant le doigt, l'on sent sous la peau des duretés ou des callosités indolentes.

Pour remédier à ces accidents, le sieur Moret se servoit d'une espece de liniment préparé comme il suit.

Prenez, *De Savon noir, six onces.*
De Camphre pulvérisé, deux onces.
De Sel Ammoniac en poudre, trois onces.
D'Eau-de-Vie, une pinte.

Faites fondre ces drogues ensemble, sans feu, en les remuant long-temps.

Quand on veut se servir de ce remede, on en prend deux ou trois cuillerées, que l'on fait légérement tiédir; & l'on en frotte les endroits tachés & les duretés, jusqu'à ce que la liqueur seche sous la main. On peut réitérer cette espece de friction plusieurs fois par jour.

SCROPHULES. f. f. pl. Ce font des tumeurs qui fe forment dans les glandes du cou, de la gorge, des aiffelles, & dans différentes parties du corps. *Voyez* ECROUELLES.

SÉCHERESSE DE POITRINE. f. f. C'eft un fentiment de douleur que l'on reffent à la poitrine, qui eft accompagné de fécherefſe, & d'une difficulté de cracher.

Cette maladie eft habituelle ou accidentelle ; quand elle eft accidentelle, les remedes fuivants fuffifent pour la détruire.

Prenez, *De l'Orge mondé, une once.*
Des Feuilles de Capillaire,
De Pulmonaire, hachées, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau commune, pour réduire à trois chopines.

Ajoutez enfuite
De la Racine de Guimauve lavée, deux gros.
Des Fleurs de Tuffilage,
De Mauve, de chaque une pincée.

Retirez le tout du feu, & laiffez-le infufer pendant un quart d'heure.

Paffez la liqueur; & ajoutez-y
Une once de Sirop de Violette.

La dofe eft d'un verre tiede, de deux heures en deux heures.

On peut auffi humecter la poitrine avec la compofition fuivante.

Des bouillons faits avec le mou de veau, les amandes & les quatre femences froides, font employés avec fuccès; on prend un mou de veau, qu'on fait cuire avec une douzaine d'amandes, une once des quatre femences froides, dans quatre pintes d'eau, qu'on réduira à trois : cette décoction fera la boiffon ordinaire du malade; on peut l'édulcorer avec un peu de fucre candi, ou bien avec un peu de firop d'orgeat.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces,*
De Pulpe de Caffe mondée, de chaque deux onces.

Mêlez

Mêlez le tout enſemble, pour en faire une eſpece de marmelade, dont on prendra un gros le matin & le ſoir, en buvant par deſſus un verre de l'apozême ci-deſſus.

On doit, en prenant ces remedes, s'abſtenir de tous aliments âcres, faire uſage de potage au riz, & ne pas manger de viande le ſoir.

Quand la ſéchereſſe de poitrine eſt habituelle, elle dépend ordinairement du vice des humeurs; elle exige des ſoins & des attentions continuelles, pour pouvoir réuſſir à la calmer. Il faut pour lors ſuivre ce que nous avons indiqué dans le commencement de cet article. *Voyez auſſi* TOUX, PULMONIE, FLUXION DE POITRINE.

SÉCHERESSE DE LA GORGE. Rien n'eſt ſi commun que de voir des perſonnes qui ont dans la gorge une ſéchereſſe qui les oblige continuellement à touſſer. Ce ſymptôme vient à peu près de la même cauſe que la maladie précédente; & on la guérit à peu près avec les mêmes remedes, qui ſont les adouciſſants, comme l'apozême que nous avons donné ci-deſſus, à l'article SÉCHERESSE DE POITRINE. On aura ſeulement l'attention de ſe purger au bout de quelques jours, & de faire uſage des tiſanes adouciſſantes : on obſervera auſſi le régime preſcrit ci-deſſus. Les lavements avec la poirée ſont très-bien dans la ſéchereſſe de gorge: on y ajoute quelques onces de miel violat.

SIDÉRATION. ſ. f. Ce mot ſe prend pour une apoplexie ſubite, dans laquelle il ſemble que le malade ſoit frappé de la foudre: on entend de même par *ſidération*, une gangrene parfaite, que l'on nomme auſſi *ſphacele*.

SIPHILIS. ſ. f. *Voyez* VÉROLE.

SKIRRHE, ſ. m. tumeur dure, indolente, peſante, qui ſe forme & croît lentement dans les différentes parties du corps, tant internes qu'externes.

Le skirrhe interne s'engendre ordinairement dans le foie, la rate, le méſentere, le pancréas, la matrice & dans les autres viſceres. Le skirrhe externe prend ſou-

vent naissance dans les glandes, quelquefois dans les parties de la face.

Toutes les fois qu'il se forme une tumeur dans une partie, quand elle ne se termine point par la gangrene, par la résolution ou la suppuration, elle dégénere en skirrhe.

Quand une tumeur est skirrheuse, on la reconnoît au tact, par sa dureté, par son indolence, quoique en général le skirrhe n'est pas toujours sans douleur.

Le siege du skirrhe proprement dit est dans toutes les glandes composées ou conglomérées : ce sont celles dont les parois sont composées de petits vaisseaux de toute espece, & dans la cavité de laquelle les orifices des petites arteres versent une liqueur particuliere, que ces dernieres ont séparée du sang que la glande reçoit, & dont elle se décharge ensuite par des conduits excrétoires, pour qu'elle se distribue dans les différentes parties du corps. Il y a une infinité de pareilles glandes simples, qui versent la liqueur qui s'est amassée dans leurs cavités, soit sur les surfaces des membranes, ou sur la peau, ou dans des cavités des narines, de la bouche, du gosier, de la trache-artere & de l'œsophage. Si l'on conçoit plusieurs de ces follicules simples réunis, & que leurs émonctoires aboutissent à un canal excrétoire commun, qui verse la liqueur qui s'y est amassée pour divers usages particuliers, pour lors l'amas de ces glandes renfermées dans une membrane commune, & dont les tuyaux forment un émonctoire commun, composent ce que les anatomistes appellent une Glande composée, ou conglomérée. Les parotides, par exemple, & les autres glandes qui séparent la salive du sang, & la versent dans la cavité de la bouche, sont des glandes conglomérées.

Tout ce qui peut coaguler, épaissir, dessécher la liqueur que les glandes ont séparée, & la mettre hors d'état de sortir par leur émonctoire, suffit pour causer un skirrhe : ainsi les causes propres à épaissir le sang & les humeurs contribuent à cette maladie, comme un air lourd & épais, des aliments gluants, farineux, visqueux ; l'usage des liqueurs spiritueuses, les trop

grands exercices, le repos, l'oisiveté, la paresse, le sommeil trop long, les veilles excessives, la suppression des évacuations naturelles, comme les regles, les hémorrhoïdes, le lait; les passions de l'ame, comme le chagrin, la tristesse; l'usage des acides, qui coagulent & épaississent le sang : la bile par son âcreté y contribue. Il en est de même de la vie mélancolique, & de la disposition héréditaire.

Les effets du skirrhe formé sont d'occuper par son volume les lieux voisins, de les presser, de les comprimer, de troubler les fonctions de la partie skirrheuse & des voisines; d'occasionner ensuite des inflammations, des suppurations, des gangrenes, des paralysies, des atrophies, des sphaceles, &c.

Le skirrhe devient plus ou moins dangereux, proportionnément à la partie qu'il attaque. Le skirrhe du foie produit ordinairement des suites fâcheuses, & se guérit très-difficilement : celui de la rate, du pancréas, est moins important pour la vie; mais ceux de la matrice & du mésentere sont très-dangereux.

Quand on veut traiter un skirrhe, on doit considérer d'abord, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament; car, s'il avoit acquis une solidité trop forte, les remedes deviendroient inutiles. Quand il n'a point encore acquis cette consistance, on peut s'y prendre de la maniere suivante.

Il est essentiel, avant de placer les remedes propres à la guérison, de préparer le malade pendant un très long-temps par des bains chauds, qu'on lui fera prendre, au moins pendant un mois, tous les matins, en lui faisant boire dans son bain une chopine ou trois demi-setiers de petit-lait clarifié; le malade prendra en même temps des lavements d'eau de riviere, dans lesquels on mettra un tiers d'huile d'olive : il en prendra quatre dans la journée, de quatre heures en quatre heures; & on appliquera sur la partie skirrheuse un cataplasme fait avec des plantes émollientes bouillies dans du lait, que l'on hachera bien menu, & que l'on renouvellera deux ou trois fois par jour : on continuera tous ces remedes réguliérement tous les jours, pen-

dant un mois ou ſix ſemaines, conjointement avec les bains. Si le malade ſe trouvoit trop affoibli, on pourroit ſuſpendre ces remedes pendant une quinzaine de jours, pour les recommencer enſuite.

On ne ſçauroit être trop attentif à obſerver ces précautions; car, quand on y manque, & qu'on veut paſſer trop vîte aux remedes propres pour le skirrhe, on augmente le mal, loin de le diminuer, parce que l'humeur qui forme le skirrhe n'étant pas ſuffiſamment détrempée, les remedes dont on ſe ſert pour le réſoudre ne font que le durcir & le deſſécher davantage: c'eſt pour cette raiſon que l'on voit tous les jours de ſi mauvais effets des opiats & des remedes que l'on emploie pour fondre le skirrhe.

Quand le malade aura fini l'uſage des bains & du petit-lait, il continuera les lavements & les cataplaſmes ci-deſſus; & il aura recours aux bouillons ſuivants:

Prenez, *De Rouelle de Veau, une demi-livre.*
De Feuilles de Chicorée ſauvage,
De Bourrache,
De Bugloſe, de chaque une demi-poignée.
Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à une pinte, que le malade boira dans la matinée, en quatre bouillons, à une heure & demie de diſtance l'un de l'autre. On ajoutera dans la pinte de bouillon, quand elle ſera paſſée,

Quinze grains de Sel de Nitre.

Le malade continuera ces bouillons pendant quinze jours; & ſi le skirrhe eſt au foie, il y ajoutera

Une demi-poignée de Scolopendre.

Après l'uſage de ces bouillons, ſi l'on s'apperçoit que la partie ſoit toujours auſſi dure, il faudra recommencer les bains comme ci-deſſus; ſinon on fera prendre au malade tous les matins, pendant huit jours, deux onces d'huile d'amandes douces, tirée ſans feu, & une demi-once de ſirop des cinq racines.

On purgera, immédiatement après, le malade avec une tiſane royale, qu'il prendra pendant trois jours;

après quoi il recommencera les bouillons ci-dessus pendant huit jours.

Quand les bouillons seront achevés, on fera usage de l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana,*
De Genievre, de chaque demi-once.
D'Æthiops minéral, un gros.
De Cinabre naturel, demi gros.
De Gomme Ammoniaque, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour en faire un opiat dont la dose sera d'un demi-gros trois fois par jour, deux heures avant le repas, en buvant par dessus une tasse d'infusion de feuilles de capillaire de Canada, à la dose d'une pincée dans une pinte d'eau, en y ajoutant un gros de sel de Duobus.

On appliquera à l'extérieur l'emplâtre suivant :

Prenez, *Des Emplâtres de Ciguë,*
De Vigo,
De Diachylon gommé, de chaque un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en former un emplâtre que l'on appliquera sur la partie skirrheuse, & qu'on renouvellera tous les jours.

Après l'usage de l'opiat, on purgera le malade comme ci-dessus, avec notre tisane royale; après quoi on passera à l'usage des pilules suivantes :

Prenez, *De Savon d'Alicante, deux gros.*
De Mercure doux, vingt grains.
De Safran de Mars apéritif, demi-gros.
De Cloportes en poudre, deux scrupules.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité d'huile d'amandes douces, pour en faire des pilules du poids de huit grains. Le malade en prendra quatre le matin à jeun, & quatre sur les six heures du soir.

On terminera la cure par le vin suivant :

Prenez, *Des Racines de Polypode de Chêne,*
De Garance, de chaque deux gros.

Des Feuilles de Scolopendre,
De Capillaire de Canada, de chaque deux poignées.
De petite Absinthe, une poignée.
D'Ecorce de Citron, une once.

Mettez le tout, après avoir concassé les racines & coupé les feuilles, infuser dans du vin blanc pendant trois jours au soleil, ou pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes. Vous passerez le tout: la dose est d'un verre ou de six onces le matin à jeun, jusqu'à parfaite guérison. L'extrait de ciguë peut être tenté pour résoudre le skirrhe: on le donne par degrés, & en augmentant insensiblement la dose jusqu'à un gros par jour. On applique de plus sur la tumeur skirrheuse un emplâtre fait avec le même extrait.

Nous croyons devoir avertir qu'avant de travailler à résoudre un skirrhe, il est bon de faire attention à ses causes & à sa date, à sa situation & au tempérament du malade: il ne faut pas oublier enfin que des remedes un peu actifs le font dégénérer en cancer.

Si tous ces remedes ne réussissoient point, il faudroit faire faire usage au malade des eaux minérales, comme celles de Vichy, de Bourbon, de Spa, qui cependant auroient une plus grande efficacité, si le malade les prenoit sur les lieux mêmes.

Les aliments doivent être des bouillons de viande fraîche, de la soupe, des crêmes de riz, d'orge, de millet; des légumes frais, comme les asperges, les épinards; les fruits bien mûrs, comme les fraises & les pêches, & sur-tout les fruits cuits. La seule viande qu'on puisse permettre, est le mouton. Le malade ne doit boire du vin qu'en très-petite quantité, & avec beaucoup d'eau: il doit éviter les aliments âcres, échauffants, les liqueurs spiritueuses, & généralement tout ce qui peut épaissir & enflammer le sang. *Voyez* le *Dictionnaire de Chirurgie.*

SOIF, s. f. desir de boire. La soif se rencontre dan le frisson des fievres intermittentes, dans la chaleur de toutes sortes de fievres, dans l'hydropisie & dans pres-

que toutes les maladies inflammatoires, & quelquefois dans l'état de santé.

Quand ce symptôme se déclare dans l'état de santé, il est aisé d'y remédier par des boissons abondantes, des lavements, des bains, & généralement tout ce qui peut détendre les solides, & humecter les liquides : le petit-lait, la limonade, l'eau rougie avec très-peu de vin, suffisent pour remplir cette indication.

Quand la soif est habituelle, ou qu'elle accompagne quelque maladie, elle exige pour lors des soins plus suivis & des précautions plus grandes.

Plusieurs causes peuvent produire la soif, telle qu'une chaleur extraordinaire, qui seche & dissipe l'humide contenu dans les humeurs, comme on le voit dans les chaleurs de l'été, dans les climats brûlants, dans l'ardeur de la fievre, dans l'action des purgatifs violents & des poisons. La soif peut être aussi produite par l'âcreté du sang & des humeurs, comme cela arrive dans les tempéraments maigres & bilieux, dans ceux qui vivent d'aliments âcres, de liqueurs spiritueuses, & qui font un grand usage du sel & du poivre, & dans les maladies longues, comme dans l'hydropisie, la cachexie, &c.

Quand la soif est produite par la sécheresse du tempérament, ce que l'on reconnoît par les signes d'un tempérament sec, on y remédie par le grand usage des boissons aqueuses, des bains, des lavements, du petit-lait, de la limonade, des décoctions d'avoine, d'orge, des bouillons rafraîchissants, & d'une diete humectante. *Voyez* RÉGIME HUMECTANT, & SÉCHERESSE.

Si la soif ne dépend que de la sécheresse de quelque organe en particulier, comme la bouche ou la gorge, on mettra en usage les moyens que nous venons de recommander ; on appliquera de plus tout autour du cou, des linges trempés dans de l'eau & du vinaigre ; & on se rafraîchira la bouche plusieurs fois par jour, avec le gargarisme suivant :

Prenez, *D'Eau de Laitue,*

De Pourpier, de chaque trois onces.

D'Esprit de Vitriol, vingt gouttes.

De Sirop de Limon, une demi-once.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire un gargarisme.

Si la soif est produite par la chaleur du climat ou du tempérament, on peut se servir avec avantage des bains, des lavements, du petit-lait, des eaux à la glace; il faut sur-tout observer un régime rafraîchissant.

Quand la soif est un symptôme de maladie, comme on le voit dans l'hydropisie, il faut bien se donner de garde d'y remédier par le grand usage des boissons aqueuses. La boisson la plus convenable en cette occasion, est de l'eau dans laquelle on met deux cuillerées d'eau-de-vie sur une chopine: on peut aussi se servir, dans ce cas, d'une boisson faite avec un quart de vinaigre & trois quarts d'eau. *Voyez* HYDROPISIE.

SOLITAIRE. (*ver*) s. m. On donne ce nom à un ver plat, fort long, blanc, articulé, qui s'engendre dans les intestins: il paroît avoir quatre yeux, un cou mince & étroit, la queue longue, mince & étroite; ses anneaux ressemblent à des pépins de courge ou de citrouille: ils sont articulés bout-à-bout, & semblent faire une chaîne de vers. Ce ver est d'une longueur extraordinaire; on en a vu qui avoient huit, dix, vingt aunes & plus. On l'appelle Solitaire, parce qu'on croit qu'il est seul, quoique cela ne paroisse pas constant; on lui donne aussi le nom de Ver plat, parce qu'il en a la figure.

Les signes qui prouvent le plus l'existence du ver plat, ne sont pas différents de ceux qui annoncent les autres especes de vers; tels sont les rapports d'un goût aigre-doux, la pâleur du visage, la démangeaison des narines, le ventre tendu: on sent alors des coliques; les selles ont la couleur d'argile: on ressent des appétits immodérés, des douleurs à l'estomac, des défaillances, des étouffements, mais sur-tout un amaigrissement considérable, & une très-grande foiblesse. On est encore plus sûr de l'existence de ce ver, quand le malade en a rendu quelques portions; ce qu'il est aisé de confronter avec la description que nous venons d'en donner.

Il est assez difficile de déterminer si ce ver est seul

dans les inteſtins, ou ſi ce n'eſt pas la réunion de plusieurs vers enſemble : quoi qu'il en ſoit, c'eſt, de toutes les eſpeces, celle qui eſt la plus difficile à déraciner du corps humain, tant par rapport à ſa longueur extraordinaire, que parce qu'il paroît éluder l'action de tous les remedes. Nous allons rappeller ici ceux qui nous ont le mieux réuſſi, & ſur l'uſage deſquels on peut le plus compter.

Il eſt extrêmement difficile de pouvoir s'aſſurer de la préſence de ce ver, qui ne s'annonce que par des ſignes équivoques : on ne peut en juger que quand les malades en ont rendu quelques portions; cependant, comme les remedes que nous allons preſcrire ſont indiqués dans toutes les circonſtances où il y a des vers, on ne riſque rien de les tenter, quand même on n'auroit point de preuve que le ver ſolitaire exiſtât, furtout lorſque tous les autres remedes ont été infructueux.

On commencera d'abord par faire prendre au malade la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Mercure doux, renfermé dans un linge plié en quatre, quatre onces.*
Des Racines de Fougere mâle, deux onces.
De Bardane, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines.

Paſſez la liqueur; & ajoutez-y
De Suc dépuré de Creſſon de fontaine, quatre onces.

La doſe eſt de quatre verres tiedes dans la journée, de quatre heures en quatre heures. On continuera cette tiſane pendant huit jours; après quoi on fera prendre les bols ſuivants :

Prenez, *De Semen-contra pulvériſé, un gros.*
De Coralline,
De Mercure doux, de chaque douze grains.
De Rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains.
D'Aloès pulvériſé, douze grains.

Mêlez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire des bols du poids de vingt-quatre

grains. Le malade en prendra un tous les matins, ou deux, si le premier n'est pas suffisant. Quand l'usage de ces bols sera achevé, on recommencera la tisane ci-dessus pendant quatre jours; après quoi on aura recours aux pilules suivantes, qui ne manquent presque jamais de produire leurs effets :

Prenez, *Du Mercure crud éteint dans la Térébenthine, une demi-once.*
De l'Aloès hépatique pulvérisé, deux gros.
De Séné mondé,
De Rhubarbe pulvérisée, de chaque un gros.
De Coralline,
De Semen-contra pulvérisé, de chaque demi-gros.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sirop de fumeterre, pour en faire des pilules dont la dose est de douze grains pour les enfants, & d'un demi-gros pour les adultes, à prendre le soir en se couchant.

On peut aussi se servir, avec succès, des pilules suivantes :

Prenez, *D'Assa-fœtida,*
D'Extrait de Rhubarbe,
De Tanésie pulvérisée,
D'Aloès dépuré,
De la meilleure Myrrhe,
Du Mercure doux, de chaque un scrupule.
D'Extrait de Safran,
De Castoreum, de chaque dix grains.

Réduisez le tout en une masse, dont chaque pilule sera de quinze grains. La dose est de deux pour un enfant, & de quatre pour un adulte, à prendre le soir en se couchant.

On appliquera sur le nombril le cataplasme suivant :

Prenez, *De Feuilles d'Absinthe, une poignée.*
Trois Gousses d'Ail.

Faites bouillir le tout dans du lait, en consistance de cataplasme que l'on renouvellera tous les jours.

On peut faire aussi usage du cataplasme suivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Absinthe cuites dans du lait, & hachées bien menu, deux poignées.*
Du Fiel de Bœuf, demi-once.
De l'Aloès,
De la Coloquinte pulvérisée, de chaque deux gros.
De Camphre dissous dans l'huile, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire un cataplasme que l'on appliquera, comme ci-dessus, sur le nombril. *Voyez* Vers.

Un demi-gros d'extrait de romarin, auquel on ajoute trois ou quatre gouttes d'huile essentiel de romarin, en le réitérant plusieurs fois, est un remede sûr & éprouvé.

SPASME, s. m. convulsion. C'est, de toutes les maladies qui affligent la nature humaine, la plus terrible & la plus funeste : ce sont des contractions violentes & involontaires des parties nerveuses, membraneuses & musculeuses, qui arrivent, soit dans un membre, soit dans un autre, & quelquefois dans tout le corps.

Le spasme est universel ou particulier ; celui qui se répand par tout le corps est de la premiere espece, & celui qui n'attaque que quelques parties est de la derniere. On range dans le spasme universel, le tétanos, l'emprosthotonos, l'opisthothonos, la catalepsie ; dans le spasme particulier, on range la distorsion, le ris sardonien, le clou hystérique, quelques coliques venteuses, le priapisme, le satyriasisme, le ténesme.

On doit aussi distinguer le spasme, relativement aux parties musculeuses, tendineuses, &c.

On distingue encore le spasme des mouvements spasmodiques, en ce que le spasme est permanent, & les mouvements spasmodiques reviennent par intervalle.

On reconnoît le spasme aux signes que nous venons de décrire, quoique cependant il est rare qu'ils s'annoncent de la même maniere dans tous les tempéraments : dans les uns, ils sont subits, & ne s'annoncent par aucun signe antécédent ; dans les autres, ils sont précédés de quelques signes. Les plus importants de ces signes sont le refroidissement des extrémités, sur-

tout des pieds, une ſenſation de fourmillement à l'os coccyx, & celle d'une vapeur chaude, qui ſemble monter le long de l'épine du dos; l'hypochondre gauche eſt auſſi affecté de tenſion & de vents : la conſtipation eſt ſi grande, que le malade ne rend ni vent ni excrément; la veſſie eſt totalement reſſerrée, & il ne ſort que peu ou point d'urine. Il y a des malades dans leſquels le ſpaſme ſe manifeſte par des bâillements, le tremblement de tout le corps, l'anxiété des parties voiſines du cœur, l'inégalité, la dureté & la contraction du pouls, les cardialgies, les nauſées, les vomiſſements, les palpitations du cœur, le mal de tête, les tintements d'oreille, &c.

En général, on reconnoît le ſpaſme, dans tous les tempéraments, à un pouls dur, ſerré & fort vif; à une tenſion extraordinaire dans tout le corps, ou dans quelques parties; à la ſuppreſſion preſque totale des évacuations, à un reſſerrement & un étouffement conſidérables, & ſur-tout à des mouvements violents & involontaires dans les membres.

Pendant l'accès, les membres ſont dans une agitation ſurprenante; ils ſont tirés dans des directions différentes : les bras ſont quelquefois contournés derriere le dos; il y en a en qui l'épine du dos eſt recourbée, & ſemble former un arc, quoique la poitrine ſoit élevée : il arrive auſſi que tout le corps ſe roidit & demeure immobile comme une pierre; les uns ſe frappent la tête contre la terre; d'autres portent les mains à la gorge pour s'étrangler; quelques-uns grincent les dents, pleurent, rient, & ſont dans une agitation continuelle. L'accès eſt plus ou moins long, & il reprend à des intervalles plus ou moins éloignés.

Après l'accès, il reſte à la plupart des malades une langueur incroyable, qui ſe fait ſentir dans tout le corps & dans les pieds : ils tombent dans un ſommeil profond; il y en a en qui il ſe termine par des rapports, des évacuations de vents, des vomiſſements, & une excrétion abondante de lymphe. Le ſpaſme eſt quelquefois ſuivi d'une effuſion de ſang par les urines, la matrice ou les veines hémorrhoïdales, & de ſemence

par la verge : l'accès finit dans quelques-uns par des cris. Les personnes d'un tempérament foible, comme les femmes, les convalescents, les hommes d'un tempérament sanguin, ceux qui viennent de parents affectés de cette maladie, y sont plus sujets que les autres : les enfants y sont communément exposés. Cette maladie attaque plutôt les adultes que les jeunes gens, ceux qui ont reçu des blessures considérables, ou qui sont tourmentés par des violentes passions de l'ame.

Les causes prochaines du spasme consistent dans une constriction forte & violente des parties nerveuses : les causes immédiates qui disposent à cette constriction, sont les passions violentes, tels que l'usage excessif des femmes, la dépravation des sucs qui deviennent âcres & irritants ; l'effet de quelque humeur dartreuse ou sporique, qui a été repoussée dans le sang, l'interruption de la respiration, la disposition héréditaire, l'habitude de se mettre en colere, & de satisfaire ses passions ; l'abus du vin, des liqueurs spiritueuses ; les aromates, les médicaments chauds & volatils, les vomitifs, les purgatifs, la présence des poisons, des vers ; la suppression des évacuations, &c. *Voyez* CONVULSION.

Il y a deux temps à considérer dans la cure du spasme ; celui de l'accès, & celui de la cessation de l'accès.

Quand l'accès est passé, on en prévient le retour en faisant saigner le malade une ou deux fois, selon ses forces, en lui faisant prendre les bains, en lui appliquant les sang-sues au fondement, en le purgeant de temps en temps avec de l'huile d'amandes douces & du sirop de chicorée, en lui faisant prendre des lavements, soir & matin, avec un tiers d'huile, & en lui prescrivant un régime humectant.

Pendant l'accès, on fera usage des saignées, des potions huileuses, des lavements émollients & huileux ; & on fera prendre la potion suivante par cuillerées :

Prenez, *D'Eau distillée de Cerises noires,*
De Prime-vere, de chaque trois onces.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, un gros.

De Poudre de Guttete, demi-gros.
D'Huile animale de Dipel, vingt gouttes.
De Sirop Diacode, une once.

Mêlez le tout, pour une potion à donner par cuillerées, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que le spasme soit arrêté.

Si cette potion ne fait aucun effet, il faut recommencer les saignées, si l'état du malade le permet.

Il est cependant important, avant de commencer la cure du spasme, de sçavoir quelle est la cause qui le produit. Si les convulsions ont pour cause les passions violentes de l'ame, une débauche vénérienne excessive, quelque accès de colere ou d'autres agitations d'esprit, on évitera les saignées: on fera faire usage au malade du petit-lait, des bains, des tisanes d'orge; & on le réduira aux gelées de viande, aux bouillons nourrissants, &, pour boisson ordinaire, à un chocolat léger; & on lui fera prendre tous les soirs quinze gouttes anodines d'Angleterre dans une once d'eau de coquelicot, avec deux gros d'eau de fleurs d'orange.

Quand les convulsions sont causées par des vers, ce que l'on reconnoît aux signes appropriés à cette maladie, on fera usage des remedes convenables pour chasser les vers. *Voyez* VERS.

Si des poisons, des purgatifs âcres, ou des substances caustiques & vénéneuses sont les causes des convulsions, on fera prendre en grande quantité des substances grasses, de l'huile d'amandes douces, des décoctions mucilagineuses, & du lait. *Voyez* POISONS.

Quand les convulsions viennent de quelque suppression d'évacuation, alors on rappelle cette évacuation par des remedes convenables. *Voyez* SUPPRESSION.

Si les convulsions succedent à la suppression des sueurs, de quelque ulcere, de la gale, de la goutte, alors on corrigera les humeurs impures contenues dans les premieres voies; & l'on tempérera le spasme avec les yeux d'écrevisses, la magnésie, que l'on fera prendre au malade par paquets de douze grains; ou plutôt on aura recours à la poudre tempérante qui suit:

Prenez, *Du Tartre vitriolé,*
De Nitre purifié, de chacun deux gros.
De Cinabre factice préparé, deux scrupules.

Mêlez le tout, pour en faire une poudre très-fine, dont on donnera au malade vingt-quatre grains, de quatre heures en quatre heures.

Comme les convulsions ne se déclarent pas toujours seules, & qu'elles accompagnent ordinairement différentes maladies, on trouvera dans chaque article les remedes propres à guérir ces sortes de convulsions.

On ne manquera pas de faire entendre au malade qu'il doit s'éloigner des lieux humides, froids & marécageux, de ceux où l'air est épais & grossier, & préférer les lieux élevés, secs & sereins ; de ne point coucher sur la terre humide ; de ne point s'exposer sur le soir aux vapeurs de l'atmosphere, & de ne point se promener au soleil dans les grandes chaleurs ; de n'user que d'aliments faciles à digérer, & de faire sa boisson ordinaire d'eau pure ou médicamentée, ou d'infusion chaude, de tenir son esprit dans un état serein, de ne point se livrer à la débauche des femmes, de prendre de l'exercice, de dormir suffisamment, d'avoir le ventre libre, & de recourir de temps en temps aux saignées & aux scarifications, pour prévenir la surabondance du sang. *Voyez* CONVULSIONS.

SPHACELE, f. m. mortification entiere de quelque partie du corps, causée par l'interruption de la circulation du sang & des autres humeurs, & par la corruption de la partie sphacélée. Le sphacele ne differe de la gangrene, que du plus au moins. *Voyez* GANGRENE, & le *Dictionnaire de Chirurgie.*

SPINA-VENTOSA, f. m. maladie qui consiste dans une carie interne des os, principalement vers les jointures, par où elle a coutume de commencer.

On distingue trois degrés dans le spina-ventosa; celui dans lequel la corruption est encore renfermée dans l'intérieur ; celui où elle se manifeste au dehors par le gonflement de l'os, qui devient spongieux & comme venteux ; & enfin celui dans lequel la tumeur dégénere en ulcere.

On reconnoît la carie, ou ſpina-ventoſa, par l'aſpérité & l'inégalité de l'os qui devient comme ſpongieux, par ſa molleſſe, & enfin par les douleurs lancinantes qui accompagnent ces accidents.

Les cauſes de cette maladie ſont l'âcreté des humeurs, une diſpoſition ſcorbutique, un virus vénérien, cancéreux, &c. Les cauſes extérieures ſont les coups, les contuſions, les fractures, les ulceres, &c.

Nous avons traité de la carie en général & en particulier: on peut conſulter cet article. *Voyez* CARIE, & le *Dictionnaire de Chirurgie*.

SPONTANÉE: (*laſſitude*) terme de médecine, qui ſignifie l'état de fatigue dans lequel on ſe trouve naturellement ſans aucun exercice précédent.

C'eſt un ſigne qui annonce le dérangement des fonctions, & qui précede & ſuit ordinairement la fievre. *Voyez* LASSITUDE.

SQUINANCIE, ſ. f. inflammation de la gorge. *Voyez* ESQUINANCIE.

SQUIRRHE. *Voyez* SKIRRHE.

STAGNATION, ſ. f. collection de ſang ou d'humeurs qui n'ont pas encore perdu tous leurs mouvements, mais qui circulent lentement, ſoit à cauſe de leur abondance ou de leur épaiſſiſſement, ſoit en conſequence du vice des tuyaux par où elles doivent paſſer.

Cette maladie eſt ordinairement ſuivie de l'inflammation, & ſe traite de la même maniere. *Voyez* INFLAMMATION.

STÉRILITÉ. ſ. f. C'eſt une impuiſſance à la génération, à laquelle les femmes ſont quelquefois ſujettes, ainſi que les hommes.

C'eſt quelquefois le défaut de conformation qui produit cet accident. *Voyez* ce que nous avons dit à l'article IMPUISSANCE.

Les vices de conformation dans la femme, qui peuvent la rendre ſtérile, ſont le défaut d'ouverture des parties naturelles, comme quand elle eſt imperforée, quand la matrice eſt trop petite, qu'elle eſt obſtruée, ſquirrheuſe ou ulcérée; quand les ovaires ſont durs & ſquirrheux,

ſquirrheux, quand il y a quelque carnoſité, ou quelque tumeur contre nature, qui bouche l'entrée du vagin ou de la matrice. Toutes ces cauſes ſont au deſſus des forces de l'art; & on ne remédie preſque jamais à la ſtérilité qui les ſuit.

La ſtérilité peut avoir lieu quand il ſort un écoulement conſidérable de fleurs-blanches, qui entraîne la ſemence, & l'empêche de s'y développer : il en eſt de même de la ſuppreſſion des regles, qui rend la matrice trop ſeche, & incapable d'être fécondée. Le trop d'embonpoint eſt auſſi un obſtacle à la fécondation : le libertinage & la fréquence du coït rend la ſemence ſans vertu & ſans action, & par conſéquent impropre à la fécondation.

Quand la ſtérilité ne vient pas de la mauvaiſe conformation de l'un ou de l'autre des conjoints, & qu'elle eſt produite par une des cauſes que nous venons de rapporter, on peut y remédier par des remedes donnés à propos.

Si c'eſt le trop d'embonpoint qui rend la femme ſtérile, il faut y remédier, en lui faiſant faire beaucoup d'exercice, en lui preſcrivant de dormir peu, d'uſer d'aliments un peu échauffants, de boire quelquefois du vin pur, ou des liqueurs ſpiritueuſes & du café ; de ne jamais ſe faire ſaigner, de ſe purger tous les mois, & de ſe mettre à l'uſage des eaux ferrugineuſes de Paſſy, de Forges, & de prendre beaucoup de diſſipation; après quoi elle fera uſage du remede qui ſuit:

Prenez, *Une once de Moëlle de Bœuf.*
Deux Jaunes d'Œufs frais.

Battez bien ces deux choſes enſemble, & ajoutez-y
Deux grains d'Ambre gris.
Une pincée de Gingembre.

Mettez tout dans une aſſiette ſur un réchaud, & faites-le cuire en conſiſtance d'omelette. On la mange toute entiere le matin à jeun; & l'on boit un bon verre de vin d'Eſpagne ou de Canarie par deſſus: il faut continuer pendant huit jours.

Si la ſtérilité vient de la ſuppreſſion des regles, on

se conduira comme il est prescrit à l'article SUPPRESSION.

Quand la stérilité reconnoît pour cause un écoulement abondant de fleurs-blanches, on y remédie en le détruisant. *Voyez* FLEURS-BLANCHES.

Les femmes qui sont stériles par libertinage, ou par la trop grande dissipation de leur semence, doivent d'abord changer de vie, & rester cinq ou six mois sans user du coït; & en même temps elles peuvent faire usage du remede suivant :

Prenez, *Quatre Œufs.*

Battez-les bien ensemble avec un demi-verre d'écume de limaçon à coque. Ajoutez-y

De Sel,

De Gingembre en poudre, de chaque une pincée.

Vingt grains de Gen-seng pulvérisé.

Au reste, comme la stérilité est à peu près dans la femme ce qu'est l'impuissance dans l'homme, on peut faire les remedes prescrits dans ce dernier article.

STRABISME, s. m. situation dépravée du globe de l'œil, qui rend louche, qui fait regarder de travers, soit en haut, soit en bas, soit sur les côtés.

Les enfants sont fort sujets à cette indisposition, par la négligence des nourrices, qui les placent dans leurs berceaux de maniere qu'ils voient la lumiere de côté, & que l'un des deux yeux, ou tous les deux à-la-fois, se tournent de travers.

On a cru jusqu'à présent que cette maladie étoit occasionnée par le relâchement des muscles qui mettent les yeux en mouvement; mais on s'est trompé: il est plus vraisemblable de penser que c'est la différence de force des deux yeux, qui produit cet accident; car la foiblesse de l'un dirigeant l'angle visuel d'un autre côté que celui qui est le plus fort, il en doit résulter une disposition différente des yeux, & par conséquent le strabisme.

On remédie à cet accident, en couvrant avec un voile noir celui des deux yeux qui est le plus fort, afin que

celui qui eſt le plus foible, ſe trouvant tout ſeul pour exécuter la viſion, acquiere par ce nouveau travail une force nouvelle. Il faut laiſſer l'œil couvert pendant quinze jours; après quoi on le découvrira pour juger, par l'inſpection, du degré de force qu'il peut avoir acquis. On recommencera pluſieurs fois cette opération, juſqu'à ce que l'œil ait une force égale à l'autre.

Il faut proſcrire les mouches, les maſques, & généralement tous les inſtruments dont on ſe ſert dans cette maladie, qui ne ſervent qu'à rendre la vue encore plus difforme.

STRANGURIE, ſ. f. envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'urine qu'en petite quantité, ou goutte-à-goutte, avec beaucoup de douleur, de chaleur & de cuiſſon.

La ſtrangurie eſt comme un terme moyen entre la dyſurie qui eſt une difficulté d'uriner, & l'iſchurie qui eſt la ſuppreſſion totale des urines.

On reconnoît la ſtrangurie à une irritation fréquente pour uriner, à l'urine qui ſort goutte-à-goutte, à un ſentiment de froid quand l'urine paſſe; & à une chaleur & une ardeur conſidérables quand elle eſt paſſée.

Les hommes qui ſont uſage des liqueurs ſpiritueuſes, qui ſont d'un tempérament ſanguin, vif, inflammable, ſont plus ſujets à cette maladie que d'autres.

La cauſe prochaine de la ſtrangurie eſt le reſſerrement ſpaſmodique du col de la veſſie. La cauſe occaſionnelle eſt l'âcreté de l'urine, & la chaleur du ſang & de la partie.

On remédie à la ſtrangurie, tout comme à la dyſurie, par des ſaignées répétées, des lavements émollients, des cataplaſmes adouciſſants & émollients ſur la partie; par le petit-lait en boiſſon, l'eau de poulet, les émulſions, l'huile d'amandes douces; on ſe ſert à l'extérieur d'oignons cuits ſous la cendre, & frits avec du beurre, de la graiſſe de bouc ou de taureau.

Tous ces remedes ſont généralement ceux de la ſtrangurie; mais ſi ce mal, en général, eſt occaſionné par la préſence d'une pierre, par une colique néphré-

tique, par des carnosités, il faut remédier à la maladie primitive. *Voyez ces différents articles.*

STRONGLE. s. m. On donne ce nom aux vers longs & ronds qui s'engendrent dans les intestins grêles; c'est l'espece de vers la plus fréquente. On les rend souvent par le fondement, & quelquefois par la bouche. *Voyez* VERS.

STUPEUR, s. f. engourdissement, assoupissement, diminution de sentiment & de mouvement. C'est un symptôme de la paralysie, de l'apoplexie, & sur-tout un accident qui suit l'effet de l'opium. *Voyez* OPIUM.

SUETTE, s. f. sueur angloise, espece de fievre maligne, dont le principal symptôme est une sueur abondante, avec déperdition des forces.

Cette maladie a pris son nom de l'Angleterre où elle se déclara d'abord.

Cette maladie est annoncée, dans quelques-uns, par une douleur dans le cou, dans les épaules, dans les jambes, ou dans les bras; dans d'autres, par une espece de vapeur chaude qui parcourt tout le corps; bientôt après, la fievre se déclare avec fureur, est accompagnée de frissons, de tremblements, de palpitations de cœur, d'une sueur excessive; la soif & la sécheresse à la bouche sont considérables: il survient des nausées, des hémorrhagies, d'autres accidents funestes, qui font périr quelquefois les malades dans vingt-quatre heures.

Cette maladie se déclare ordinairement dans les jeunes gens, dans les tempéraments sanguins & colériques, qui se nourrissent d'aliments succulents, comme sont ordinairement les Anglois.

La cause prochaine est une inflammation générale du sang, qui tend rapidement à la dissolution. Les causes occasionnelles sont la chaleur & l'humidité de l'air, l'usage des liqueurs spiritueuses, du café; les veilles immodérées, les exercices violents, les passions de l'ame, les évacuations supprimées, & une disposition particuliere de l'air.

On a cru pendant long-temps que les sueurs qui accompagnoient cette maladie devoient être salutaires: pour cet effet, on conseilloit les remedes propres

pour les pouffer; mais on s'eft apperçu bientôt que cette méthode étoit funefte, & qu'elle faifoit périr beaucoup de malades : on a eu recours aux faignées multipliées qui ont très-bien réuffi; aux lavements, aux boiffons délayantes, & généralement à tout ce qui peut calmer la fougue du fang. On fait prendre en même temps à l'intérieur des poudres abforbantes, & des apozêmes avec la bourrache, la buglofe, le fel de nitre & le firop de violette.

Le principal foin que l'on doit avoir dans cette maladie, eft de faire les faignées dès le commencement de la maladie, & d'éviter fur-tout de pouffer les fueurs, ni de les arrêter par aucun remede contraire. Cette maladie eft fort rare, & par conféquent exige des précautions plus grandes.

SUEUR, f. f La fueur eft une évacuation naturelle, qui fort par de petits tuyaux excrétoires de la peau. La chaleur, les exercices & les remedes fudorifiques la provoquent.

Quand la fueur eft occafionnée par quelques mouvements violents, par la chaleur de l'air, ou par l'ufage de quelques boiffons échauffantes, elle ne forme point une maladie.

La fueur peut être viciée de trois façons différentes, par fa quantité augmentée, ou diminuée, & par fa mauvaife qualité.

Ce font ordinairement les hommes pléthoriques, les tempéraments fanguins, phlegmatiques, fpongieux, qui font fujets aux fueurs exceffives : il en eft de même de ceux qui vivent fous un climat fort chaud, ou qui font dans des chaleurs confidérables pendant l'été. Les pulmoniques font auffi fort fujets aux fueurs exceffives dans les derniers temps de leur vie.

On reconnoît que les fueurs font trop abondantes, quand elles font fuivies de foibleffe, d'épuifement; quand elles durent trop long-temps, ou qu'elles reviennent tous les jours.

La caufe immédiate des fueurs forcées eft le défaut d'union de fang avec la férofité. Les caufes éloignées font la molleffe du tempérament, la délicateffe des

fibres ; un air lourd, épais, chaud & humide ; le fréquent uſage du café & des liqueurs ſpiritueuſes, les veilles forcées & les exercices violents, les fortes paſſions de l'ame & la diſpoſition héréditaire : dans l'état de maladie, la fievre lente, un levain cancéreux, ſcorbutique, vérolique, phthiſique, joint à la foibleſſe & au relâchement des fibres, peuvent également cauſer les ſueurs exceſſives.

On remédie aux ſueurs abondantes, en tenant ſon corps dans une poſition douce & tranquille, en reſtant dans une chaleur modérée, & en faiſant un grand uſage de boiſſon rafraîchiſſante, comme la limonade. On fera prendre en même temps à l'intérieur, la poudre ſuivante :

Prenez, *De Magnéſie blanche pulvériſée, deux gros.*
De Sel de Nitre pulvériſé, un gros.
De Sel ſédatif en poudre, quarante-huit grains.

Mêlez le tout enſemble, pour en faire des paquets de douze grains ; le malade en prendra quatre par jour, de trois heures en trois heures : il fera uſage en même temps de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*
De Graine de Lin, enveloppée dans un nouet, une pincée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers : paſſez le tout ; & ajoutez-y
Vingt grains de Nitre.

Le malade en prendra un verre toutes les quatre heures.

Les acides enveloppés d'un mucilage feront fort utiles pour arrêter les ſueurs immodérées, qui reconnoiſſent pour cauſe un ſang diſſous ou appauvri. Ces acides dont on pourra faire uſage, ſont le ſuc d'un citron qu'on aura jetté dans l'eau bouillante, & qui y ſera reſté un inſtant. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que les ſujets qui ſont tourmentés de ſueurs occaſionnées par la diſſolution du ſang ont la poitrine très-foible, & ſont ſujets à de fréquents crachements de ſang.

On se trouvera encore bien de leur faire prende dans du petit-lait une once ou deux, & même plus, de suc de cresson, de cochléaria & de beccabunga.

Le malade aura soin de faire usage des lavements, de tremper beaucoup son vin, & d'éviter tous les mets & les liqueurs échauffantes.

Quelquefois les sueurs deviennent excessives dans l'état de maladie, comme on le voit dans la phthisie & le scorbut. Pour lors le traitement en est le même que celui que nous avons indiqué dans le SCORBUT & la PHTHISIE.

On reconnoît que les sueurs pechent par la diminution, quand on sçait qu'elles ont été supprimées par le froid ou par quelque autre cause.

On y remédie en se tenant chaudement dans le lit, & en prenant la potion suivante :

Prenez, *D'Eau distillée de Coquelicot, deux onces.*
De Canelle simple, demi-once.
De Confection d'Hyacinthe, demi-gros.
De Sirop Diacode, six gros.

Mêlez le tout ensemble, pour une potion à prendre en une fois.

On fera faire en même temps usage d'une tisane faite avec une demi-once de racine de scorsonere, & une bonne pincée de fleurs de coquelicot, que l'on fait bouillir dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Une infusion de thé, ou de feuilles de cassis, prise un peu chaudement & en abondance, rétablit souvent, & en peu de temps, les sueurs supprimées.

Si ce remede ne réussissoit point pour rétablir les sueurs, il faudroit le faire précéder par une saignée, que l'on feroit quatre heures avant que l'on ne fit usage de la potion.

Si cependant la suppression des sueurs étoit accompagnée de fievre, de chaleur & de sécheresse, il faudroit bien se donner de garde de faire ce que nous venons de prescrire, parce qu'il ne serviroit qu'à enflammer le sang, & occasionner des accidents très-fâcheux.

Il faudroit, en ce cas, traiter la fievre par les remedes ordinaires.

Les sueurs qui pechent par leurs mauvaises qualités se corrigent difficilement, sur-tout lorsqu'elles ont une odeur fétide. Il suffit, dans ce cas, de faire prendre au malade beaucoup de boissons aqueuses, de ne faire aucun usage des aliments échauffants, ni des liqueurs spiritueuses, d'éviter les exercices violents, les passions vives, les veilles forcées; de se laver le corps, soir & matin, avec deux tiers d'eau & un tiers d'eau-de-vie camphrée, & de faire usage tous les jours des pilules suivantes :

Prenez, *De Canelle pulvérisée, demi-gros.*
De Camphre dissous dans de l'Huile, vingt grains.
De Myrrhe pulvérisée, un gros.
De Musc en poudre, quatre grains.
De Térébenthine de Venise, deux gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de poudre de réglisse, pour en faire des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra une tous les soirs en se couchant.

On est consulté par des personnes qui ont les mains toujours suantes, & qui voudroient se délivrer de cette incommodité désagréable. Il faut alors agir avec bien de la prudence; car il seroit dangereux de l'arrêter: il faut, dans ce cas, produire une sorte d'irritation dans des parties éloignées, comme vers les pieds, pour y attirer les humeurs. Des chaussons de toile cirée ont souvent guéri cette maladie: la sueur perd le chemin des mains, pour sortir par les pieds.

Nous ne parlerons point ici des sueurs qui surviennent dans les fievres malignes, ni au commencement ni à la fin des maladies aiguës, parce qu'elles sont plutôt un symptôme qu'une maladie, & que nous en avons traité dans toutes les maladies qu'elles accompagnent.

SUEUR ANGLOISE. *Voyez* SUETTE.

SUFFOCATION, s. f. étouffement, oppression, grande difficulté de respirer.

Plusieurs causes peuvent produire la suffocation: telles sont l'inflammation de la poitrine, de la gorge; la naissance ou la présence d'un corps étranger dans la trachée-artere, & l'effet sympathique des nerfs dans les affections hystériques.

Quand la suffocation est produite par un engorgement sanguin à la poitrine ou à la gorge, elle exige le même traitement que l'inflammation.

Si c'est un corps étranger qui se soit formé ou qui ait été insinué dans la trachée-artere, on y remédie en en faisant l'ouverture.

Quand cet accident dépend d'une affection hystérique, il se guérit par les remedes propres à cette maladie. *Voyez* AFFECTIONS HYSTÉRIQUES.

SUPERPURGATION, f. f. purgation excessive. Comme il peut arriver que l'on ait pris quelque médecine trop forte, qui ait produit des évacuations considérables, on peut les arrêter avec quelques cuillerées de la potion suivante:

Prenez, *Des Eaux distillées de Plantain.*
De Renouée, de chaque deux onces.
Du Bol d'Arménie, un gros.
Du Diascordium, un gros & demi.
Du Sirop de Coings, une once.

Mêlez le tout, pour une potion dont le malade prendra une cuillerée toutes les demi-heures. On fera d'ailleurs, pour la superpurgation, ce que nous avons prescrit dans l'article Purgation. *Voyez* PURGATION.

SUPPRESSION, f. f. défaut d'évacuation de quelque humeur qui devroit sortir & être chassée hors du corps; telles sont les regles, les vuidanges, les hémorrhoïdes, les sueurs, les urines.

On distingue la suppression, d'avec la rétention & la cessation des regles. La suppression s'entend des regles qui, coulant actuellement, viennent à s'arrêter tout d'un coup: la rétention se dit de celles qui ne paroissent point, & qui devroient cependant paroître: la cessation signifie le temps où elles sont totalement arrêtées.

De la Suppression des Regles.

On reconnoît que les regles sont supprimées, quand elles coulent moins long-temps qu'à l'ordinaire, & qu'au lieu, par exemple, de durer pendant huit jours, elles n'en durent que deux ou trois; pour lors la femme éprouve des douleurs vagues dans le ventre & dans les reins, une pesanteur dans les membres, une difficulté de respirer, un dégoût, la perte d'appétit; l'urine est pâle, ou trouble & épaisse; le sommeil est inquiet & agité, la tristesse s'empare de l'esprit; le visage est pâle; les levres sont livides; & il survient des douleurs dans les différentes parties du corps.

La cause de la suppression dépend des solides ou des liquides; des solides, quand ils sont trop resserrés ou trop relâchés; des liquides, quand ils sont dans un trop grand ou trop petit volume, ou quand ils pechent par épaississement.

Les causes éloignées sont un air lourd & épais, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses ou des boissons aqueuses, les veilles forcées, le sommeil trop long, le défaut ou le trop d'exercice, les passions de l'ame, la colere, la tristesse, l'usage immodéré des acides, du sel; les sueurs abondantes, & les saignées habituelles.

Quand la suppression des regles est produite par la trop grande quantité du sang, ce que l'on reconnoît à un pouls plein, à un tempérament sanguin, fort & vigoureux, au visage qui est haut en couleurs, à la vie oisive que mene la femme, à la nourriture délicate & abondante qu'elle prend, & aux évacuations considérables auxquelles elle est sujette, il faut pour lors suivre les préceptes que nous avons donnés à l'article Pléthore. *Voyez* PLÉTHORE VRAIE.

Quand la suppression est produite par le trop peu de sang, ce que l'on reconnoît aux signes opposés à la plénitude; comme un pouls petit, un tempérament lâche & mou, un visage pâle, un exercice forcé, &c. il ne faut alors faire aucun remede, puisque la suppression ne vient que de ce qu'il n'y a point de sang à évacuer.

Quand la suppression des regles est produite par la mauvaise qualité des humeurs, qui pechent ou par épaississement, ou par âcreté, on s'en apperçoit aux signes qui caractérisent l'épaississement & l'âcreté; & on trouvera les remedes convenables aux articles CACHEXIE & FLEURS-BLANCHES. *Voyez* REGLES.

De la Rétention des Regles.

On trouvera à l'article REGLES le traitement convenable pour cette maladie. *Voyez* REGLES.

De la Cessation des Regles.

Les femmes, quand elles ont acquis un certain âge, sont sujettes à perdre leurs regles, parce que le couloir de la matrice venant à s'obstruer, le sang ne trouve plus un passage libre, par lequel il puisse s'écouler; & cette portion qui reste dans les veines se porte dans différents endroits du corps, & y occasionne des accidents sans nombre, tels que des maux de tête, des étouffements, des bouffées de chaleur qui montent à la tête, des étourdissements, des pesanteurs, des lassitudes, des courbatures, des maux de cœur, des malaises continuels; dans quelques femmes, ces accidents ne se sont point sentir; insensiblement la nature prend son cours d'un autre côté, & supplée à cette évacuation par un écoulement plus abondant des urines, des sueurs, de la transpiration, de la salive, & même par un flux plus abondant de sang par les hémorrhoïdes, ou par des fleurs-blanches. On voit même des femmes qui n'éprouvent aucune de ces incommodités, mais qui seulement deviennent grasses, & acquierent un embonpoint outre mesure.

Il semble que, puisque la cessation de l'écoulement du sang est la cause immédiate de tous les accidents auxquels la femme est exposée dans cette circonstance, l'on devroit avoir recours aux saignées répétées, pour remédier à ces sortes de maux: l'expérience cependant en a décidé autrement. Quand on a commencé une

fois à mettre en usage la saignée, il faut la continuer toujours : autrement on exposeroit la femme à un danger évident. D'un autre côté, les saignées faites à cet âge relâchent le tissu cellulaire, qui rend la femme d'un embonpoint extraordinaire, qui lui ôte presque la liberté du mouvement, & qui, en relâchant les fibres, dérangent toutes les fonctions.

Il seroit donc plus prudent, quand une femme est dans le temps critique, de remédier aux accidents les plus pressants, & d'attendre ensuite, pendant trois ou quatre mois, que la nature ait décidé quelle est la route qu'elle peut suivre, & si elle veut incliner du côté des urines, des selles, de la peau, ou si elle veut faire naître quelque autre évacuation salutaire.

Ces précautions sont de la derniere importance; quand on les néglige, & qu'on suit aveuglément la route des saignées, on délabre presque toujours le tempérament de la femme, on le rend cacochyme, ou, ce qui est encore plus funeste, on fait naître des accidents mortels.

Il suffit de prescrire à la femme qui est dans un temps critique, de respirer un air pur & serein; de ne vivre que d'aliments sains, de faire toujours gras, de ne point manger de veau, d'agneau, de cochon de lait, de salade, de pâtisserie, de laitage; d'éviter le café & les liqueurs spiritueuses, de tremper son vin; de manger peu, sur-tout le soir; de dormir peu, de marcher beaucoup, & de prendre une dissipation continuelle.

On pourroit en même temps lui faire faire usage, au printemps & en automne, des eaux dépurées de Passy, & la purger à chaque renouvellement de saison : d'ailleurs, si elle a quelque incommodité, comme des foiblesses, des maux de cœur, des fleurs-blanches, on fera ce que nous avons indiqué dans ces différents articles.

Suppression des Vuidanges.

C'est une maladie à laquelle les femmes en couche sont sujettes, & qui est quelquefois la cause de tous les accidents qu'elles éprouvent. Nous en avons traité

dans les Maladies des Femmes en couche. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

Suppreſſion des Hémorrhoïdes.

On entend communément par Hémorrhoïdes, un écoulement de ſang par les vaiſſeaux hémorrhoïdaux.

Cette évacuation eſt ſujette à ſe ſupprimer, ou à devenir trop forte; quand elle eſt trop abondante, on y remédie de la même maniere que nous avons preſcrite pour l'hémorrhagie. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

On reconnoît que les hémorrhoïdes ſont ſupprimées, d'abord par le défaut d'écoulement de ſang, par une peſanteur dans tout le bas-ventre, un gonflement aux hypochondres, une douleur à la région lombaire, & qui eſt bientôt ſuivie de douleurs vagues dans le corps, d'attaque de goutte néphrétique, & ſur-tout d'une oppreſſion aſthmatique conſidérable.

Les cauſes de la ſuppreſſion des hémorrhoïdes ſont les paſſions de l'ame, comme la crainte & la triſteſſe; l'épaiſſiſſement du ſang, la mauvaiſe digeſtion: les cauſes extérieures ſont le trop grand uſage du thé, du café, de l'eau froide, des liqueurs ſpiritueuſes, une nourriture épaiſſe & groſſiere, &c.

On remédie à la ſuppreſſion des hémorrhoïdes par les ſaignées faites au pied, par l'application des ſangſues, par l'uſage des lavements faits avec les herbes émollientes & quelques plantes aromatiques, comme la camomille, le mélilot; après quoi on doit corriger la qualité du ſang, en purgeant le malade de temps en temps, & en le mettant, avant ſes repas, à l'uſage du vin de quinquina ou du vin d'abſinthe; & ſi le flux hémorrhoïdal ne reparoît pas, on lui fera prendre l'opiat qui ſuit:

Prenez, *D'Extrait d'Enula-Campana,*
De petite Centaurée, de chaque deux gros.
De Safran,
De Myrrhe en poudre, de chaque un demi-gros.

D'Aristoloche longue pulvérisée, deux scrupules.

De Canelle en poudre, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour faire un opiat, dont le malade prendra un demi-gros avant ses repas, en buvant par dessus une infusion de feuilles de véronique & d'armoise.

De la Suppression des Sueurs.

Voyez SUEUR.

De la Suppression des Urines.

Voyez DYSURIE, ISCHURIE, STRANGURIE.

SURDITÉ, s. f. perte ou diminution considérable de l'organe de l'ouïe; quelquefois cette incommodité est causée par l'obstruction du conduit extérieur des oreilles: on la guérit en le débouchant. S'il y a des corps étrangers, on les ôte avec le tire-fond ou avec la curette, ou enfin en faisant une incision derriere l'oreille. Quand on n'est sourd que par une espece de matiere endurcie, comme de la cire qui bouche le conduit, on l'ôte en nettoyant l'oreille avec une curette; &, pour mieux réussir, on tâche de l'humecter & de l'amollir, en y injectant, avec une seringue, de l'eau tiede animée de quelques gouttes d'esprit-de-vin, ou avec de l'huile de lin; on se sert ensuite de la curette.

Lorsqu'il survient dans l'oreille quelque tumeur subite, accompagnée de rougeur, de chaleur, de douleur, il faut la traiter comme une inflammation: on y fait de plus des injections avec de l'eau d'orge tiede, mêlée avec un peu de miel, ou avec du lait ou de l'huile d'amandes douces.

Quand la surdité est occasionnée par la paralysie des nerfs, il faut la traiter comme une paralysie, en faisant usage des remedes suivants:

Prenez, *Une once de Jus d'Oignon, & autant d'Eau-de-vie.*

Mêlez-les bien ensemble; & vous ferez chauffer ce mélange, pour en laisser tomber trois ou quatre gout-

tes dans les oreilles trois fois le jour, & fur-tout en vous couchant.

On peut faire ufage auffi du remede fuivant:

Prenez, *La moitié d'une Coloquinte.*

Faites-la bouillir dans une égale quantité de vin blanc & d'huile d'amandes douces, jufqu'à ce que tout le vin foit confommé. Ajoutez-y

Deux gouttes de Teinture de Caftoréum, & autant de Fiel de Bœuf.

Mettez-en trois ou quatre gouttes dans les oreilles, trois ou quatre fois le jour.

Un petit pain, que l'on aura fait cuire après que l'on y aura enfermé de la femence de carvi, coupé par la moitié en fortant du four, & appliqué tout chaud fur l'oreille, foulage fouvent dans la furdité, & la guérit même quelquefois.

La vapeur de fenouil que l'on reçoit dans l'oreille, a une vertu finguliere pour guérir de la furdité.

Le fuc de bétoine, mis dans les oreilles, trois ou quatre gouttes de jus d'oignon chaud, la vapeur de la décoction de féves de marais récentes, reçue par un entonnoir, le fuc de farriette employé de même, font d'un très-grand fecours dans cette maladie.

On peut également faire ufage, avec fuccès, de quelques gouttes du baume fympathique, ou du baume du Commandeur.

Il eft pourtant effentiel d'obferver que quelquefois la furdité eft produite par un tranfport de matiere bilieufe fur cette partie; c'eft ce que l'on voit arriver dans les tempéraments bilieux, dans ceux qui ont été fujets à la jauniffe, après les fievres malignes: pour lors les lavements répétés, le petit-lait en abondance, les eaux dépurées de Paffy, dans lefquelles on fait fondre du fel de Seignette, les purgations répétées, font les remedes les plus efficaces.

SYNCOPE, f. f. défaillance fubite & confidérable, abattement fubit de toutes les forces, & des fonctions animales & vitales, dans lequel les malades deviennent tout d'un coup pâles & froids. On diftingue la fyncope en trois degrés: le premier eft la *lipothymie*, dont

nous avons parlé en son lieu ; le second est la *syncope* proprement dite : outre les accidents ci-dessus, elle est encore accompagnée d'une sueur froide, d'un pouls petit, & presque imperceptible, d'une perte de connoissance, de mouvement & de sentiment, & d'une respiration insensible ; le troisieme est l'*asphyxie*, dans laquelle se remarquent non-seulement les symptômes qu'on vient de rapporter, mais aussi une perte totale du pouls ; ce qui la caractérise. *Voyez* LIPOTHYMIE.

SYNOQUE : épithete que l'on donne à une espece de fievre continue, qui persiste depuis le commencement jusqu'à la fin, sans redoublement. Elle s'étend jusqu'aux quatrieme & cinquieme jours.

Cette fievre est simple ou composée ; elle est simple, quand elle n'est compliquée avec aucun symptôme particulier ; elle est composée, quand elle a un caractere de putridité : c'est de-là qu'on l'appelle quelquefois Synoque putride.

Les signes auxquels on reconnoît cette maladie sont les suivants : la chaleur, la soif, la langueur, annoncent la fievre, qui est accompagnée ensuite d'anxiétés, de plénitude, de difficulté de respirer, de douleurs de tête lancinantes, de rougeur des yeux & du visage, de tintement d'oreille & de vertiges ; l'urine est rouge, & n'éprouve aucun changement avant le quatrieme jour ; après quoi elle dépose un sédiment de couleur d'incarnat. Le ventre est ordinairement resserré : le malade ressent des douleurs dans le dos & dans les membres. Cette espece de fievre se termine le septieme jour ; dans les jeunes gens, par une hémorrhagie du nez ; dans les vieillards, par des sueurs très-considérables.

La cause antécédente de cette fievre est ordinairement la pléthore : la cause prochaine est l'effervescence du sang : les causes éloignées sont les exercices violents, l'abus des liqueurs spiritueuses, les veilles forcées, la colere, les sueurs supprimées, les aliments échauffants, le trop grand usage des liqueurs glacées, la suppression des hémorrhagies, des regles, des hémorrhoïdes, des saignées négligées, des scarifications, la vie oisive & délicate.

Le

Le traitement de cette maladie consiste dans les saignées répétées, dans le grand usage du petit-lait, des lavements, des poudres absorbantes & nitreuses, faites avec deux gros de magnésie, un gros de sel de nitre, & un scrupule de bezoart minéral; le tout réduit en poudre, & pris à la dose d'un scrupule, de quatre heures en quatre heures. On ne doit permettre pour toute nourriture au malade, pendant les deux premiers jours, qu'une décoction d'orge mondé, & deux ou trois bouillons à la viande, par jour.

Quand le synoque est accompagné des signes de la putride, telle qu'une langue chargée, une bouche amere, un pouls grand & mou, des urines rouges & enflammées, des évacuations fétides, des sueurs puantes, des défaillances & des foiblesses fréquentes, il faut être beaucoup plus réservé sur les saignées, & n'en faire qu'une ou deux, selon l'âge & les forces du malade, pour abattre le feu de la fievre: on lui fera prendre en même temps beaucoup de petit-lait avec le sirop de limon, ou une limonade très-légere, des lavements fréquents; &, aussi-tôt qu'on s'appercevra que la fievre est diminuée, on pourra placer des purgatifs très-doux, tels que la manne, le sirop de pomme, le sel végétal, &c. Au reste, cette fievre se traite comme une fievre ordinaire.

SYPHILIS. s. f. *Voyez* VÉROLE.



(T A B)

TABÈS, s. f. signifie maladie de consomption, phthisie, atrophie, hectisie, marasme. *Voyez ces différents articles.*

Il y a une autre espece de tabès, qu'on appelle *phthisie dorsale* : en voici la description. Les personnes d'un tempérament foible, & celles qui sont nouvellement mariées y sont particuliérement sujettes;

elles sentent un frémissement semblable à celui qu'excitent des fourmis qui descendent de la partie supérieure du corps, le long de l'épine; elles évacuent avec les urines & les excréments une grande quantité de semence liquide; le cou & les reins avec leurs muscles, & les articulations des jambes, sont dans un état si douloureux, qu'on ne peut quelquefois les fléchir. On est constipé; l'excrétion des urines est pénible; les malades sont ordinairement foibles: ils ont l'haleine courte, sur-tout après avoir marché; & ils sentent dans la tête des pesanteurs & des tintements d'oreille. Insensiblement le corps dépérit & se consume peu à peu; les jambes s'enflent: il survient des ulceres aux reins, des cataractes sur les yeux, qui font perdre la vue. Les malades éprouvent différents accès de fievre, auxquels enfin ils succombent.

La cause de cette maladie est un épuisement produit par une évacuation excessive de semence, comme on le voit dans les jeunes mariés, dans les jeunes gens libertins, lorsqu'ils arrivent à l'âge de puberté, & généralement dans tous ceux qui font un usage immodéré des femmes, ou qui s'épuisent par quelque autre exercice violent & continué.

Pour guérir de cette maladie, on fera prendre des aliments succulents en petite quantité; on ordonnera de la dissipation; on fera respirer un air sain & salutaire, propre à réveiller l'estomac; on prescrira au malade quelque exercice journalier, pour lui procurer des sueurs modérées, & donner lieu au levain du chyle appauvri de se dissiper; on le fera frotter, si ses forces le permettent. Le malade évitera le vin & les liqueurs échauffantes: il ne fera point usage des saignées, ni des purgatifs; évitera l'usage des femmes, se mettra au lait pour toute nourriture, & suivra ce que nous avons prescrit aux articles EPUISEMENT, FOIBLESSE, IMPUISSANCE.

TACHES. s. f. Ce sont différentes marques qui se font sur la peau, ou sur les différentes parties du corps, qui sont tantôt rouges, tantôt violettes, rouges ou noires.

Taches de la Cornée, ou Taie de l'Œil.

Il faut y faire tomber quelques gouttes de ſuc de fenouil ou de ſuc de grande chélidoine, en fermant l'œil par deſſus, & l'aſſujettiſſant enſuite avec une compreſſe & des bandes; on peut auſſi faire uſage du collyre ſuivant :

Prenez, *De la Couperoſe blanche, un ſcrupule.*
Du Verd-de-gris, huit grains.

Verſez ſur le tout trois demi-ſetiers d'eau chaude, & gardez la liqueur pour l'uſage : on en met, trois ou quatre fois le jour, quelques gouttes dans l'œil du malade, ayant ſoin de remuer auparavant la bouteille.

Taches de la Petite-Vérole.

La petite-vérole eſt ſujette quelquefois à laiſſer ſur la peau des taches qui ſe diſſipent aſſez difficilement : voici un remede qui eſt très-propre à ces ſortes de maux.

Prenez, *De Limaçons avec leurs coquilles, la quantité que vous voudrez.*

Pilez-les avec partie égale de ſucre candi : il s'en fait un mélange qui eſt excellent pour effacer les taches de la petite-vérole.

Taches produites par les Contuſions.

On peut appliquer ſur ces taches le remede qui ſuit :

Prenez, *De Racine Vierge, ratiſſée & concaſſée, un gros.*
De Feuilles d'Arnica, vingt-quatre grains.
De Sel Ammoniac, un gros.

Verſez ſur le tout une chopine d'eau bouillante, que vous laiſſerez infuſer une demi-heure dans un vaiſſeau bien couvert : vous vous ſervirez de cette eau, pour frotter la partie deux fois par jour.

On peut encore laver, pluſieurs fois le jour, la partie contuſe avec une eau ſalée, ou bien avec de l'eau dans laquelle on aura fait diſſoudre du ſel ammoniac.

Enfin on peut l'envelopper dans la peau d'un mouton écorché sur le champ, & au pied du lit du malade. Ce remede est d'usage dans les contusions qui sont considérables, & qui sont d'ailleurs occasionnées par une chute. On s'en sert, avec succès, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Taches Violettes.

C'est ordinairement un symptôme du scorbut ; on trouvera à l'article SCORBUT les remedes propres à dissiper ces sortes de taches.

Taches noires ou gangréneuses.

Nous avons traité de la curation de ces sortes de taches à l'article GANGRENE: voici une liqueur à laquelle on peut avoir recours dans ces sortes d'occasions:

Prenez, *De Fleurs de Sureau, une poignée.*
De Quinquina concassé, une once.
De Sel Ammoniac, trois gros.

Versez sur le tout une chopine d'esprit-de-vin camphré, que vous laisserez infuser, pendant deux heures, sur des cendres chaudes dans un vaisseau couvert: passez la liqueur, & mettez-la dans un vaisseau bien fermé, pour vous en servir au besoin. On y trempe des compresses que l'on applique sur la partie.

TÆNIA, s. m. ver plat, appellé autrement *solitaire*. *Voyez* SOLITAIRE. (*ver*)

TAIE DES YEUX, s. f. tache blanche, qui se formé sur l'œil. *Voyez* TACHES.

TARENTISME, s. m. maladie causée par la piqure de la tarentule. Le tarentisme a pris son nom de cette espece d'araignée appellée *tarentule*, parce qu'elle se trouve principalement à Tarente, ville de la Pouille.

Aussi-tôt qu'on a été piqué par cette araignée, la douleur de la partie affectée se dissipe : on y voit un cercle livide, noire ou jaunâtre ; & la partie s'éleve en forme de tumeur enflammée. Le malade, en peu de temps, tombe dans une situation très-fâcheuse : il ne

respire que difficilement; il se sent foible par tout le corps : sa vue se trouble; sa tête devient lourde & pesante ; sa voie est plaintive, son regard mélancolique; & il ressent autour du cœur une oppression considérable.

Tous les remedes que l'on emploie pour cette maladie, comme les cordiaux, la thériaque, les huileux, n'ont aucune efficacité ; & le malade périt bientôt, sans avoir pu être secouru.

Plusieurs auteurs respectables ont prétendu que la musique est la seule ressource que l'on emploie avec succès pour la guérison de cette maladie : on essaie, dit-on, différents airs & différents instruments, jusqu'à ce qu'on ait rencontré le goût du moribond, qui commence alors, par degrés, à remuer les pieds & les mains, jusqu'à ce qu'enfin il commence à danser avec une vigueur étonnante ; on le met ensuite au lit : on essuie sa sueur ; &, après un temps très-court, il se met à danser avec la même activité ; &, loin de s'en trouver fatigué ou affoibli, plus il danse, plus il devient vigoureux: on continue cette musique & cet exercice, jusqu'à ce que les symptômes de cette maladie soient totalement dissipés.

Tout ce que nous venons de rapporter ici sur la curation de la tarentule nous paroît fabuleux, quoi qu'en aient écrit plusieurs auteurs, & sur-tout Baglivi. Plusieurs Italiens nous ont assuré que tous ceux qui étoient mordus de la tarentule périssoient, malgré la danse, comme on voit tous les jours périr de la rage ceux qui vont se baigner dans la mer, après avoir été mordus de quelque animal enragé. Ce qui peut avoir donné lieu à l'usage que l'on fait de la musique, c'est la mélancolie dans laquelle tombent ceux qui ont été mordus. Nous croyons que, comme ce venin est analogue avec celui de la vipere, il seroit bien plus simple de faire usage des remedes que nous avons indiqués dans la piquure de ce reptile. L'alkali volatil, donné de la même maniere que dans la morsure de la vipere, produiroit peut-être des effets aussi sensibles dans la piquure de la tarentule. Nous invitons

ceux qui sont à portée de voir & de traiter des gens piqués par la tarentule, à vérifier ce fait.

TEIGNE, s. f. espece de dartre rongeante, accompagnée de croûtes épaisses, & d'écailles de couleur cendrée ou jaunâtre.

Il y a trois sortes de teignes; la premiere s'appelle *écailleuse* ou *squammeuse*, à cause qu'il en tombe plusieurs écailles semblables à du son; dans la seconde, il se trouve, sous la croûte jaunâtre, de petits grains de chair vive, rouges comme ceux de la figue; la troisieme est corrosive : elle a plusieurs petits trous ou ulceres fistuleux, qui rongent & font tomber les cheveux, pénetrent souvent jusqu'au crâne, le carient, & rendent une sanie très-puante.

On appelle cette maladie *teigne*, pour la comparer à ces sortes d'insectes qui mangent les étoffes.

Le caractere de cette maladie est aisé à connoître par les différentes descriptions que nous venons d'en donner; & l'inspection seule suffit pour caractériser le mal.

La cause immédiate est un sang âcre & corrosif. Les causes éloignées sont un air lourd & épais, des aliments grossiers & échauffants, comme la bouillie dans les enfants, & les ragoûts dans les adultes; le vin & les liqueurs spiritueuses, les exercices violents & les veilles forcées, les passions vives de l'ame, la suppression de quelque évacuation, comme les regles & les hémorrhoïdes, l'introduction d'un levain étranger dans le sang, la chaleur du climat, de l'âge & du tempérament.

On commencera par faire saigner & purger le malade, après lui avoir fait prendre, pendant huit jours, une tisane faite avec une once de racine de patience sauvage, bouillie dans une pinte d'eau, à la dose de trois verres par jour; après quoi on fera prendre les pilules suivantes :

Prenez, *De Scammonée pulvérisée,*
De Mercure doux, de chaque six grains.
D'Antimoine diaphorétique, vingt-quatre grains.

Faites-en des pilules du poids de six grains, avec une

suffisante quantité de sirop de chicorée composé. La dose est d'une pilule pour un enfant de cinq ans, de deux pour un enfant de dix, & de trois pour un adulte; ce que l'on continuera pendant dix jours, de deux jours en deux jours.

On continuera toujours l'usage de la tisane de patience, à laquelle on suppléera par du petit-lait en abondance, si le malade est un enfant délicat, & d'un tempérament fort échauffé : on appliquera ensuite sur la tête l'onguent suivant:

Prenez, *De grains de Genievre concassés, & passés au tamis, une demi-livre.*

Faites-les bouillir avec trois quarterons de beurre & de graisse sans sel, dans un pot neuf, bien bouché, pour arrêter l'évaporation du genievre.

Avant de se servir de cet onguent, on lave la tête du malade avec de l'urine; & on applique doucement l'onguent sur la tête, ayant soin qu'il ne soit pas trop chaud.

Cet onguent est d'une très-grande efficacité: il n'y a point de teigne qu'il ne détruise; mais il faut avoir l'attention, à mesure qu'il agit, de purger le malade avec les pilules que nous avons décrites ci-dessus, pour éviter que l'humeur ne se jette sur quelques parties essentielles à la vie.

On finira le traitement par l'usage de la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*
De Squine concassée, deux gros.
De Salsepareille, une once.

Faites bouillir très-légérement le tout dans un vaisseau bien bouché : passez la boisson, pour donner au malade un verre le matin, & l'autre sur les six heures du soir: on n'en donnera que la moitié pour un enfant, & on la coupera avec du lait de vache.

Si la teigne résiste à tous ces remedes, on emploiera des bains qu'on continuera pendant une quinzaine de jours: on purgera ensuite le malade; &, pour boisson, on lui fera prendre le petit-lait, dans lequel on fera bouillir de la fumeterre. *Voyez* GALE.

dues par le sang ; par un teint de couleur rose, par la colere à laquelle ce tempérament est très-sujet, par une mobilité souple & flexible, & une grande facilité au mouvement. Il faut, dans ces sortes de tempéraments évacuer & tempérer, & rejetter les échauffants & les irritants. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT SANGUIN.

Du Tempérament mélancolique.

Les signes du tempérament mélancolique sont la peau lisse & polie, le poil très-noir, une grande maigreur, un grand dessèchement, une couleur par-tout très-noire : il est sujet à la colere & à la rancune ; & il a une grande pénétration d'esprit. Les vaisseaux serrés, robustes, maigres ; les humeurs denses, tenaces, fort mêlées, qui se séparent ou se changent difficilement, les substances seches, âcres, sont très-nuisibles aux mélancoliques ; mais ils se trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amollit, ou dissout doucement & sans âcreté. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

Du Tempérament phlegmatique ou pituiteux.

Dans les phlegmatiques, la peau est lisse & polie ; les yeux sont bleus, les poils blancs, fins, & croissent lentement : le corps est blanc, enflé, mou, gras ; les veines sont étroites & profondes, les vaisseaux sanguins étroits. Les personnes de ce tempérament sont sujettes à la pituite, ont très peu de passions de l'ame, & ont l'esprit froid. Les choses humides & froides leur sont contraires : tout ce qui échauffe, fortifie & desseche, leur convient. *Voyez* RÉGIME DU TEMPÉRAMENT PITUITEUX.

On ne doit jamais faire aucun remede dans aucun temps, que l'on n'ait précédemment examiné la nature de son tempérament, pour ne point faire de remedes contraires, & pour y adapter un régime convenable. On trouvera, à l'article RÉGIME, tout ce qu'il convient de faire pour les femmes & les enfants, qui n'offrent,

en général, aucune différence qui les caractérise en particulier.

TÉNESME, f. m. épreinte fort douloureuse que l'on sent au fondement, avec des envies continuelles & presque inutiles d'aller à la selle, sans rendre tout au plus que quelques glaires muqueuses, quelquefois sanguinolentes : c'est un symptôme de la dyssenterie & de pierre. *Voyez* DYSSENTERIE, PIERRE.

La décoction de rave de Limousin guérit les ténesmes & les épreintes, prise en lavement avec un peu de beurre : on peut aussi faire des fomentations sur l'anus, avec une poignée de tilleul, & une poignée de bouillon-blanc.

Les lavements de tripes sont aussi très-utiles en ce cas; mais, s'il arrive que le ténesme ne cédât pas aux remedes ordinaires, on auroit recours au lavement suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Bouillon-blanc,*
De Guimauve, de chaque une poignée.
De Graine de Lin, une demi-poignée.
Une Tête de Pavot avec ses graines, coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine. Ajoutez-y
Deux onces d'Huile d'Olive,
pour un lavement.

On peut encore donner un lavement fait avec la décoction d'une fraise de veau; & on y ajoutera une demi-once d'onguent populéum. Enfin, si le ténesme persiste, on mettra le malade sur un bassin rempli d'une décoction émolliente, pour lui en faire recevoir la fumée.

Tous ces remedes ne conviennent & ne soulagent que lorsque le mal est du côté du rectum; car, s'il est occasionné par une pierre dans la vessie, ou par une irritation de la matrice dans les femmes, il ne sera guéri que par les remedes qui conviennent dans ces sortes de maladies.

TENSION. f. f. C'est un état de douleur dans lequel

se trouve quelquefois le corps, mais sur-tout le bas-ventre qui semble gonflé & tendu outre mesure: c'est un symptôme de toutes les maladies aiguës qui attaquent le bas-ventre.

La tension du bas-ventre se déclare aussi quelquefois dans l'état de santé; les lavements, la diete, y remédient communément; sinon on a recours à l'opium: on peut, en ce cas-là, prendre le julep suivant:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul, quatre onces.*
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.
De Sirop Diacode, demi-once,

pour prendre le soir en se couchant, en se frottant le ventre avec un onguent fait avec une partie égale de beurre frais & de crême.

Il faut observer de ne pas faire usage de ce remede dans les maladies aiguës, ni dans les cas accompagnés de fievre: il ne faut prendre ce remede, que cinq ou six heures après le repas.

TÉTANOS, s. m. terme qui signifie quelquefois toutes sortes de convulsions; mais, en particulier, il se prend pour une espece de convulsion dans laquelle le corps est droit & roide, sans pouvoir se pencher ni d'un côté ni de l'autre. On trouvera le traitement de cette maladie à l'article CONVULSION & SPASME.

THROMBUS, s. m. C'est une tumeur formée par un sang épanché & grumelé aux environs de l'ouverture de la veine. Si l'on a piqué le vaisseau de part en part, ou s'il se présente un morceau de graisse à l'ouverture, une petite portion qui ne peut sortir librement se glisse dans les cellules du corps graisseux, & fait élever la tumeur que l'on nomme *thrombus*.

Quand cette tumeur se forme immédiatement après avoir retiré la lancette, on empêche qu'elle n'augmente, en assujettissant pendant quelque temps le vaisseau avec le pouce, sans desserrer la ligature.

Cet accident n'est pas dangereux: il suffit d'appliquer sur la tumeur une compresse trempée dans de l'eau-de-vie, ou un peu d'esprit-de-vin camphré.

Quand la tumeur paroît se tourner en suppuration,

on y applique un peu d'onguent de la Mere, & on étuve les environs avec de l'eau & de l'eau-de-vie.

TIERCE. adj. f. f. On appelle fievre tierce, celle dont les accès reprennent tous les trois jours inclusivement, c'est-à-dire, qu'il y a un jour d'intervalle entre les deux accès. *Voyez* FIEVRE TIERCE.

TINTEMENT D'OREILLE, f. m. bruit extraordinaire, comme celui d'une cloche, d'un tambour, d'un sifflet, du vent, des eaux agitées, ou autres bruits semblables, qu'on sent dans l'oreille, quoiqu'ils n'existent pas.

Quand cette maladie vient de plénitude, de trop de sang ou de chaleur, ce que l'on reconnoît aux signes de la Pléthore vraie & fausse, on y remédie par les remedes indiqués dans ces deux articles.

Quand cet accident est occasionné par une bile âcre & échauffée, qui se porte au cerveau, il faut avoir recours aux lavements, aux purgatifs, pour le détourner de cette partie.

Quand le tintement d'oreille est habituel, il suffit de se frotter la tête, tous les jours, avec du son bien chaud, & d'introduire dans l'oreille du suc de bétoine.

Le tintement d'oreille est quelquefois occasionné par la sécheresse ou la tension du tympan. L'application des huiles, comme celle de lis, animée d'un peu d'huile de térébenthine, est fort bonne; mais il est nécessaire de continuer quelque temps ce remede. On sçait qu'on le porte & qu'on le laisse dans l'oreille, avec un peu de coton.

TIRAILLEMENT. f. m. C'est un sentiment incommode, que l'on ressent à l'estomac ou à la poitrine, par lequel il semble que l'on tire les fibres de l'une ou l'autre de ces parties.

Le tiraillement de l'estomac est un symptôme qui accompagne ordinairement les fleurs-blanches, la diete trop austere. Le tiraillement de poitrine se rencontre dans la toux, la fluxion de la poitrine, & généralement dans tous les cas où la poitrine est échauffée.

C'est ordinairement l'âcreté & la chaleur qui sont la cause immédiate de cette maladie : ainsi tout ce qui

peut échauffer le ſang & les humeurs, & les rendre âcres, peut tirailler l'eſtomac & la poitrine.

Le tiraillement de l'eſtomac eſt ordinairement occaſionné par la préſence de quelques matieres glaireuſes, qui, par leur ſéjour, deviennent âcres, piquent & irritent les membranes de l'eſtomac, & produiſent ce ſentiment de tiraillement qu'on éprouve.

On remédie au tiraillement d'eſtomac, en évitant tous les aliments glaireux, l'uſage du vin pur & des liqueurs ſpiritueuſes, du café, & généralement tout ce qui peut enflammer le ſang & la bile; & on prendra, pendant huit jours, la tiſane ſuivante:

Prenez, *De Miel de Narbonne, demi-once.*

De Feuilles de Lierre terreſtre, une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine. Paſſez la liqueur, pour en prendre trois verres le matin à jeun, & un verre l'après-midi: enſuite on ſe purgera avec une médecine ſimple, & on reprendra, pendant huit autres jours, la même tiſane; après quoi on ſe repurgera comme ci-deſſus, & on paſſera à l'uſage des pilules ſuivantes:

Prenez, *De Savon, deux gros.*

De Gomme Ammoniaque, demi-gros.

De Safran de Mars apéritif, deux ſcrupules.

De Rhubarbe en poudre, trente grains.

Mêlez le tout enſemble avec une ſuuffiſante quantité d'huile d'amandes douces: faites-en des pilules du poids de quatre grains. On en prendra deux une heure avant ſes repas: après l'uſage de ces pilules, on ſe purgera, comme il eſt preſcrit ci-deſſus.

On fera bien de faire précéder ce traitement, de la purgation par haut & par bas. On fera vomir le malade avec l'ipécacuanha: ce remede convient d'autant plus ici, qu'il a l'avantage & de faire vomir plus doucement que le tartre ſtibié, & d'inciſer les glaires, cauſe prochaine du tiraillement.

Après avoir purgé le malade, on pourra le lui faire continuer pendant quelque temps, mais à petites doſes, c'eſt-à-dire, à celle d'un grain ou deux par jour.

Le tiraillement de poitrine ſe traite différemment que

celui de l'estomac; car cette partie exige des ménagements plus considérables. On fera prendre au malade le bouillon suivant:

Prenez, *De Rouelle de Veau, une demi-livre.*

De Feuilles de Bouillon-blanc, de Mauve & de Cerfeuil, de chaque demi-poignée.

Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines: passez la liqueur, pour en prendre trois bouillons le matin, à une heure de distance, pendant huit jours.

On suivra, du reste, le traitement que nous avons indiqué aux articles ACRETÉ, ACRIMONIE, CHALEUR & SÉCHERESSE DE POITRINE.

TISANE, s. f. boisson faite avec différents ingrédients que l'on fait bouillir légérement dans de l'eau, ajoutant sur la fin un peu de réglisse.

La tisane est la base de toutes les boissons dont on se sert en maladie: c'est sur-tout dans les maladies vives qu'elle devient utile pour détremper le sang & les humeurs qui sont coagulés, pour appaiser le feu de la fievre, pour relâcher les fibres qui sont trop tendues, & pour suppléer à la déperdition des liquides, qui se fait dans la fievre.

Comme la tisane est une boisson que le malade doit prendre en grande abondance, on doit avoir pour but de la rendre toujours très-légere, & d'éviter l'abus dans lequel on tombe tous les jours, qui est de charger les tisanes d'ingrédients inutiles, qui ne servent qu'à fatiguer l'estomac qui devient incapable de les digérer. C'est pour cette raison que l'on voit tous les jours des malades dont l'estomac ne peut point supporter de tisane. C'est un précepte que les grands médecins ont toujours suivi, qui est de ne jamais donner au malade de tisane, qu'elle ne fût très-légere. Nous allons donner quelques formules de tisanes dont on peut faire usage dans toutes sortes de maladies vives.

Prenez, *D'Orge mondé & grillé sur une pelle chaude, une demi-cuillerée à bouche.*

Faites-le bouillir dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y

Quinze grains de Nitre.

Paſſez la boiſſon, pour en prendre un verre, d'heure en heure, dans la violence de la fievre.

Autre.

Prenez, *De la Racine de Chiendent, trois onces.*
De Raiſins de caiſſe, une once & demie.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau, réduites à trois.

Ajoutez-y ſur la fin :

Une demi-once de Régliſſe.

Paſſez la liqueur, pour en prendre un verre, comme ci-deſſus.

Autre.

Prenez, *De Racines de Guimauve, une once.*
De Feuilles d'Oſeille, une bonne pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq chopines d'eau, pour réduire à une pinte.

Ajoutez-y ſur la fin :

Six gros de Régliſſe ratiſſée & concaſſée.

La doſe eſt à diſcrétion.

Autre.

Prenez, *Un Citron de moyenne groſſeur;*
coupez-le par tranches minces, & verſez deſſus une partie d'eau commune, en ajoutant aſſez de ſucre, pour corriger une partie de l'acidité.

Il ne faut pas faire uſage de cette tiſane dans les maladies de poitrine, ni dans les inflammations de l'eſtomac, ni dans les douleurs & tranchées du bas-ventre : elle ne convient que dans les fievres ardentes & malignes, & dans la ſoif immodérée.

Autre.

Prenez, *Une Pomme de Reinette.*
Deux pincées de Fleurs de Bouillon-blanc.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers d'eau,

pour réduire à pinte : passez la liqueur, pour en prendre au besoin.

On peut aussi faire usage du petit-lait clarifié, auquel on ajoute un peu de sirop violat sur chaque verre. Au reste, on trouvera à chaque article les tisanes particulieres, qui peuvent convenir dans les maladies qu'on y traite.

TOUX, s. f. expiration violente, subite, & avec bruit, qui se fait par la bouche, pour se délivrer de ce qui irrite la gorge & la trachée-artere.

On distingue trois sortes de toux ; la toux humide, la toux seche, & la toux convulsive. Dans la toux humide, on rend, avec effort, des crachats plus ou moins épais : dans la toux seche, on ne crache que peu ou point ; ce qui rend cette toux fort incommode : la toux convulsive est accompagnée d'efforts violents, & comme de mouvements convulsifs dans la poitrine. Les enfants sont fort sujets à cette toux. *Voyez* COQUELUCHE.

On reconnoît la toux humide à la liberté qu'ont les crachats de sortir, après les efforts de la toux : elle vient sur-tout dans les tempéraments mous, lâches, qui font un grand usage de boissons aqueuses ; dans les vieillards, les personnes qui habitent des lieux humides, & celles qui sont d'un tempérament pituiteux.

On reconnoît la toux seche à la sécheresse habituelle du tempérament, à l'importunité de la toux qui n'est suivie d'aucun crachat : ce sont ordinairement les personnes maigres, bilieuses, & qui ont le sang âcre, qui sont tourmentées de cette espece de toux.

La cause de la toux humide est l'épaississement de la lymphe dans les vaisseaux du poumon, ou l'âcreté de cette même lymphe qui irrite & picote les membranes de ce viscere.

La toux seche reconnoît pour cause la sécheresse des fibres du poumon, & l'âcreté des sucs qui y séjournent.

Les causes éloignées de ces deux toux sont tout ce qui peut épaissir les humeurs, & les rendre âcres, comme l'air lourd & épais, les aliments échauffants, l'usage des liqueurs spiritueuses, les veilles forcées, les exercices violents,

violents, les passions de l'ame ; la transpiration supprimée, &c.

On remédie à la toux humide, en dégluant la matiere embarrassée dans le poumon & dans les bronches. C'est à quoi on réussit, en faisant prendre au malade la boisson suivante :

Prenez, *De Miel de Narbonne, une demi-once.*
De Feuilles de Tussilage,
De Lierre terrestre, de chaque une pincée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine, pour en prendre un verre, de deux en deux heures, en faisant usage du looch suivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces,*
De Lin, tirée par expression, de chaque une once.
De Teinture de Fleurs de Benjoin, un scrupule.
De Sirop d'Erysimum, deux onces.

On peut substituer à ce looch, un peu composé, le suivant :

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, récente & tirée sans expression, trois onces.*

Ajoutez-y
De Sirop de Lierre terrestre, une once.
D'Eau de Canelle, deux gros.
De Kermès, deux grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre une cuillerée, toutes les heures.

Le kermès, donné plusieurs fois dans le jour, à la dose d'un demi-grain, est aussi très-bon, & bien indiqué dans les toux occasionnées par des humeurs glaireuses.

Au bout de huit à dix jours de l'effet de ces remedes, on purgera le malade avec deux onces de manne, deux gros de sel de Glauber, & une once de sirop de pomme.

Si la toux subsiste encore, après la purgation, on aura recours à la tisane suivante :

Prenez, *De Racines d'Iris de Florence, deux gros.*
De Feuilles d'Hyſſope, deux gros.
De Squine concaſſée, trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-ſetiers d'eau, pour réduire à chopine, dans un vaiſſeau bien fermé. Paſſez la liqueur. Le malade en boira deux verres le matin à jeun, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, & un verre le ſoir en ſe couchant.

On peut faire uſage en même temps des tablettes ſuivantes :

Prenez, *Des Racines de Guimauve,*
D'Iris de Florence, de chaque demi-once.
De la Fleur de Benjoin, vingt-quatre grains.
De Laudanum, ſix grains.
De Sucre blanc, quatre onces & demie.

Mêlez le tout, & faites-en des tablettes avec ſuffiſante quantité de gomme adraganth. On en laiſſera fondre dans ſa bouche un petit morceau de temps en temps.

La toux ſeche ſe traite avec des remedes tout différents. On commencera d'abord par ſaigner le malade. Si la toux eſt violente, on le mettra enſuite à l'uſage de la tiſane ſuivante :

Prenez, *De Racines de Guimauve lavée, une demi-once.*
De Fleurs de Bouillon-blanc,
De Mauve, de chaque une pincée.
De la Régliſſe, deux gros.

Verſez ſur le tout une pinte d'eau bouillante ; laiſſez infuſer la liqueur pendant une demi-heure. Le malade en prendra un verre avec une cuillerée de ſirop de violette ; il fera en même temps uſage du looch ſuivant :

Prenez, *De Sirop de Violette, une once.*
D'Eau commune, quatre onces.
De Piſtaches pelées, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire une émulſion.

Ajoutez-y enſuite

Vingt-quatre grains de Gomme Adraganth en poudre,

De l'Huile d'Amandes douces, une once.

Mêlez le tout peu à peu, en le remuant continuellement.

Ajoutez sur la fin deux gros d'eau de fleurs d'orange, & un peu de sucre, s'il en faut, pour le rendre agréable.

Après l'usage de ces remedes, on pourra faire prendre au malade la décoction suivante :

Prenez, *De Gomme Arabique, concassée, deux onces.*
Du Cachou brut, demi-once.

Faites-les bouillir légérement dans trois chopines d'eau, réduites à cinq demi-setiers. Passez la liqueur, & dissolvez-y

Deux onces de Sirop de Guimauve.

La dose est d'un petit verre, deux ou trois fois le jour.

Si ces remedes ne font d'aucune efficacité, on peut faire usage du sirop suivant :

Prenez, *De Feuilles de grande Consoude, une poignée.*
De Racine de Guimauve, une once.
Quinze Jujubes.
Dix Dattes.

Faites bouillir le tout pendant une demi-heure.

Passez la liqueur ; ajoutez-y

Deux livres de Sucre,

pour faire cuire le tout en consistance de sirop. Le malade en prendra une petite cuillerée dans un verre d'eau, trois ou quatre fois par jour.

On ne doit point purger dans cette espece de toux, à moins qu'elle ne soit totalement calmée, & qu'il n'y ait un besoin pressant de le faire. Il vaut mieux avoir recours à la saignée dans les commencements, que l'on répétera une ou deux fois, selon la force du tempérament & de la toux.

TRANCHÉES, s. f. pl. douleurs qui se font sentir dans le bas-ventre, & qui sont suivies quelquefois de la sortie des excréments, comme on le voit dans la dyssenterie & dans le dévoiement.

Les femmes en couche & les enfants y sont très-sujets. Nous en avons traité à l'article Femmes en couche. *Voyez* FEMMES EN COUCHE & ENFANTS.

Voici un lavement dont on peut faire usage dans les tranchées.

Prenez, *De la Craie en poudre fine, une demi-once.*
Des Feuilles de Rhue,
Des Fleurs de Camomille, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau commune, réduite à la moitié. Dissolvez-y
Une once de Thériaque.

On en donnera la moitié pour un enfant.

On peut en même temps frotter le ventre avec du baume tranquille, ou en faire un liniment de la maniere suivante :

Prenez, *Du Suc exprimé de Cerfeuil,*
De Camomille,
De Lierre terrestre, du tout deux onces.
Du Baume tranquille, trois onces.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire un liniment, que l'on appliquera chaudement sur le ventre. *Voyez* ce que nous avons dit sur les tranchées aux articles COLIQUE, DÉVOIEMENT, DYSSENTERIE.

TRANSPORT AU CERVEAU. *Voyez* DÉLIRE.

TREMBLEMENT DES MEMBRES ET DU CORPS. s. m. Les membres & le corps sont sujets à trembler, par le poids de l'âge, ou après quelque exercice violent, quelquefois aussi dans le frisson de la fievre.

Le tremblement qui vient par le frisson ne se guérit qu'avec la fievre, & n'exige aucun remede particulier, si ce n'est par un très-grand usage d'eau chaude, avant l'accès. *Voyez* FRISSON & FIEVRE.

Celui qui vient à la suite de quelque exercice violent, comme celui des femmes, ou par l'âge, se guérit difficilement. Comme il est produit par la foiblesse & la délicatesse des nerfs, il faut diriger tous les remedes de ce côté.

On commencera d'abord par faire prendre au malade la poudre suivante :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, deux onces.*
D'Ambre jaune,

De Fleurs de Benjoin, trois gros.
De Sel d'Abſinthe, un gros & demi.
De Canelle,
De Macis pulvériſé, de chaque demi-once.

Réduiſez le tout en poudre ſubtile. On en prend quinze grains le matin à jeun dans du pain à chanter; & l'on boit un verre moitié vin, moitié eau. On ſe promene, ſi l'on peut, pour que le mouvement l'aide à ſortir de l'eſtomac. On en prend autant, trois ou quatre heures après avoir dîné, & une pareille doſe en ſe couchant. On continue de la ſorte pendant trois jours de ſuite, & l'on ſe purge le quatrieme; ou l'on prend un vomitif, ſi on ſe ſent l'eſtomac chargé. On reprend le lendemain l'uſage de la poudre, comme ci-deſſus, pendant quatre jours; & on ſe purge le cinquieme. On en reprend encore l'uſage pendant cinq jours, avec les mêmes circonſtances; & on eſt purgé le ſixieme. On peut même recommencer, ſi l'on croit en avoir beſoin; car il ne faut pas s'imaginer que les maladies invétérées puiſſent être güéries ſi aiſément, & en ſi peu de temps.

Quand ce ſont les mains qui tremblent, il faut ſe les bien laver, trois fois le jour, ſur-tout le matin & le ſoir, dans la décoction ſuivante:

Prenez, *Un pot d'Urine d'une jeune perſonne ſaine,*
Autant d'Eau où les Forgerons éteignent leur fer.

Faites-y bouillir ſix poignées d'armoiſe, juſqu'à diminution du tiers.

On ne paſſe point cette liqueur; mais on ſe ſert de l'herbe pour s'en bien frotter les mains & les poignets, en ſe les lavant: c'eſt tout ce que nous avons à preſcrire pour cette incommodité, que nous avons ſouvent guérie par ce moyen dans des ſujets qui n'étoient pas avancés en âge; car, s'ils ſont vieux, elle eſt ſans remede.

On recommande encore l'uſage des eaux de Bourbonne, de Digne, d'Aix-la-Chapelle, en boiſſon & en douches.

Le tremblement qui provient par convulſion, ſe gué-

rit par les saignées, les délayants, les huileux, le lait; les eaux de Vichy, de Bagnols; les fomentations aromatiques, & même les bains froids. Souvent un cautere ou un séton en est le meilleur remede.

On pourra substituer à la poudre que nous venons d'indiquer, la poudre de guttete, à la dose d'un demi-gros, matin & soir; on prendra par dessus un verre d'une décoction faite avec un demi-gros de feuilles de gui de chêne, & autant de racine de valériane sauvage. Nous observerons seulement qu'il faudra continuer long-temps l'usage de ces remedes.

TROUSSE-GALANT. *Voyez* CHOLERA-MORBUS.

TUBERCULE. s. m. Ce mot signifie toutes sortes de tumeurs contre nature, qui s'élevent sur le corps: en particulier, il se prend pour une tumeur médiocre, plus considérable que la pustule, ou pour les tumeurs inflammatoires qui naissent aux glandes, comme dans la pulmonie. *Voyez* PHTHISIE.

TUMEUR, s. f. élévation contre nature, qui survient à quelque partie du corps.

Nous ne traiterons point ici des tumeurs, dont il est fait mention dans le Dictionnaire de Chirurgie. Nous distinguerons seulement les tumeurs, relativement à leurs causes & à leurs effets.

TUMEUR CARCINOMATEUSE. *Voyez* CANCER.

TUMEUR DES ARTICULATIONS. *Voyez* GOUTTE.

TUMEUR DES OREILLES. *Voyez* OREILLON & PAROTIDES.

TUMEUR DES MAMELLES. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.

TUMEUR ÉRYSIPÉLATEUSE. *Voyez* ERYSIPELE.

TUMEUR LYMPHATIQUE. *Voyez* LYMPHE.

TUMEUR ŒDÉMATEUSE. *Voyez* ŒDÊME.

TUMEUR PHLEGMONEUSE. *Voyez* INFLAMMATION.

TUMEUR SKIRREUSE. *Voyez* SKIRRHE.

On trouvera aussi à l'article ABCÈS les différents remedes qui conviennent aux tumeurs. *Voyez* le *Dictionnaire de Chirurgie*.

TYMPANITE, f. f. hydropiſie ſeche, cauſée par de l'air ou des vents dans le bas-ventre.

La tympanite differe de l'hydropiſie, en ce que le ventre eſt moins mou que dans l'aſcite, & que l'on ſent, quand on frappe deſſus, un bruit comme celui d'un tambour: il ſort quelquefois des vents qui ſoulagent le malade; &, quand ils s'arrêtent, il eſt vivement incommodé. Les pieds, dans la tympanite, ne ſont pas ſi enflés que dans l'hydropiſie; le reſte du corps eſt plus maigre & plus décharné, & le ventre eſt plus douloureux.

Les tempéraments qui ſont ſujets aux vents, qui ſont tourmentés par la préſence des vers, dans leſquels le flux hémorrhoïdal ſe ſupprime, ou qui ont été mal traités de quelque fievre, ſont ſujets à la tympanite; il en eſt de même des femmes qui ont éprouvé quelque avortement, ou qui ont été dans quelque travail d'enfantement long & pénible.

On remédie à cette maladie, en faiſant prendre de l'huile d'amandes douces par cuillerées au malade, en lui donnant des lavements émollients, auxquels on pourra ajouter une poignée d'anis & de fenouil, & on appliquera ſur ſon ventre l'emplâtre ſavonneux de Barbette. Si ce remede ne réuſſit point, continué pendant quelque temps, on lui donnera de la tiſane faite avec une once de chardon-roland; une pincée de capillaire de Canada, que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-ſetiers, dont il prendra cinq ou ſix verres par jour; en même temps, on le purgera avec trois gros de follicule, un demi-gros de poudre cornachine, & une demi-once de ſirop de Rhamno, pour prendre le matin en une priſe. On continuera l'emplâtre de Barbette & les lavements; après quoi, ſi la tumeur n'eſt pas diminuée, on appliquera ſur le ventre du malade de l'eau glacée, pour tâcher de condenſer l'air, & de lui faire occuper moins d'eſpace qu'auparavant.

Il faut que le malade évite tous les aliments venteux, farineux, comme les pois & les féves; & il ſera toujours gras, en obſervant de ſe purger tous les mois.

TYPHOMANIE, s. f. délire léthargique; c'est le même que le coma-vigil. *Voyez* COMA-VIGIL.



(VAP)

VAPEURS, s. f. pl. On donne vulgairement ce nom aux affections hypochondriaques & hystériques, parce qu'on croyoit qu'elles étoient causées par des vapeurs qui s'élevoient des entrailles & de la matrice, & causoient tous les accidents qu'on observe dans ces maladies.

On peut définir, en général, les vapeurs, une disposition sensible & irritable des nerfs, qui les met dans des mouvements spasmodiques continuels, & qui produit une infinité d'accidents de toutes sortes de genres & sous toutes sortes de formes.

On distingue deux sortes de vapeurs; celles qui attaquent les hommes, & celles qui affectent les femmes: on appelle les premieres, *vapeurs hypochondriaques;* & celles des femmes, *vapeurs hystériques.* Quoique l'on fasse une distinction de ces deux affections, relativement aux différents sexes qui en sont tourmentés, ce n'est pourtant qu'une seule & même maladie, qui ne varie que du plus au moins, par le plus ou le moins de sensibilité qui se trouve entre l'homme & la femme.

Vapeurs hypochondriaques.

On ressent des tensions douloureuses, des oppressions, des anxiétés sur les côtes, sur-tout du côté gauche: tantôt on y éprouve des élancements, de la chaleur & de l'ardeur, & sur-tout un gonflement subit du côté de la rate; quand le mal est du côté droit, on sent des douleurs de colique, des feux qui montent à la tête, & qui font rougir le visage, des douleurs autour du cœur, des étouffements après le repas; des transports & des vents continuels, qui sont précédés

de tension, de pression, de bruit d'entrailles, & d'un grand resserrement autour du cœur; quand les vents sont sortis, les malades se trouvent un peu soulagés: l'appétit est assez bon, ordinairement même il est trop fort; le malade désire plus les choses froides que les chaudes, & boit très-peu: il éprouve des palpitations de cœur; elles sont quelquefois si considérables dans certains tempéraments, que l'on voit sauter le cœur à travers leurs vêtements. Le ventre est très-resserré, & le malade ne va à la selle qu'au bout de cinq ou six jours: il crache ordinairement beaucoup, sur-tout le matin; il a une sécheresse considérable dans les narines: il dort profondément; &, quand on interrompt son sommeil, il en est incommodé: l'urine est le plus souvent claire & limpide, & quelquefois rouge & foncée en couleur; la tête est douloureuse, pesante, sujette aux vertiges & aux éblouissements; l'esprit en est quelquefois affecté: les malades deviennent inquiets, soucieux, tristes, méfiants, misanthropes, & poussent des soupirs continuels. Les malades se plaignent de bourdonnement aux oreilles, qui diminue l'ouïe; d'étranglement à la gorge, qui empêche d'avaler: quelques-uns ont une fievre vague; d'autres se plaignent d'une alternative de froid & de chaud: le pouls est lent, petit & intermittent; les convulsions, le tremblement, l'engourdissement de toutes les parties, la palpitation des muscles, sont encore des symptômes très-communs.

Les tempéraments sanguins & pléthoriques, ceux qui menent une vie sédentaire & oisive, les gens de lettres, y sont particuliérement exposés; les grands mangeurs, ceux qui ont l'esprit vif, qui s'occupent à de grandes méditations, en sont aussi les victimes.

La cause immédiate & prochaine de cette maladie est la sensibilité, l'irritabilité des nerfs: les causes occasionnelles sont les évacuations supprimées, comme celles des regles & des hémorrhoïdes; une nourriture trop abondante & trop succulente, un genre de vie sédentaire; la suppression des selles, des urines & de la transpiration; le gonflement venteux du bas-ventre; les passions vives de l'ame, comme la colere, la peur;

la concupiſcence ; les odeurs, comme celle du muſc, l'ambre, la roſe; les veilles forcées, l'uſage immodéré des femmes, une diſpoſition héréditaire, l'adverſité, les chagrins, la trop grande application, l'abus des vomitifs, des purgatifs & des narcotiques, la ſemence retenue, la ſuppreſſion de la gonorrhée, la ceſſation extraordinaire de la fievre intermittente, ſont les cauſes les plus ordinaires de cette maladie.

Cette maladie eſt plus effrayante que dangereuſe : les progrès en ſont ordinairement lents; mais, quand cette affection eſt invétérée, elle peut dégénérer en cachexie, en ſcorbut, en fievre lente & en maraſme.

Les vapeurs hypochondriaques exigent deux conſidérations dans le traitement; la premiere eſt de remédier à la cauſe qui peut avoir produit les vapeurs; la ſeconde eſt de s'oppoſer aux accidents nerveux qui en réſultent. A l'égard de la cauſe, il faut s'en informer du malade, &, quand on l'aura découverte, y remédier. *Voyez les cauſes ci-deſſus.* Pour ce qui concerne les accidents, nous donnerons ci-après les remedes propres à les calmer.

On diſtingue deux temps dans le traitement des vapeurs, celui de l'accès, & celui de la ceſſation.

Les remedes que l'on fait pendant l'accès, ſont de frapper pluſieurs fois de ſa main dans celle de la malade, pour la faire revenir. Si elle a perdu connoiſſance, on lui fait ſentir, pour la même fin, l'odeur de chiffons & de papiers brûlés, de plumes ou de ſavattes rouſſies; & on peut lui donner le lavement ſuivant :

Prenez, *Des Fleurs de Camomille,*
De Mélilot, de chaque une poignée.
De l'Anis, une pincée.

Faites bouillir le tout légérement, pendant trois ou quatre minutes, dans une chopine d'eau.

Ajoutez-y
Une once de Diaphœnic.

On lui fait prendre en même temps la potion ſuivante :

Prenez, *Des Eaux d'Armoiſe,*

Des Eaux de Mélisse simple, de chaque deux onces.

De Fleurs d'Orange, deux gros.

De Poudre de Guttete, demi-gros.

De Laudanum liquide de Sydenham, trente gouttes.

De Sirop de Stœchas, une once.

Mêlez le tout, pour prendre à la cuillerée, d'heure en heure, jusqu'à ce que les accidents soient calmés : on peut en même temps faire des frictions avec la main sur les bras, les jambes, la gorge, pour appaiser & calmer l'irritation nerveuse.

Hors de l'accès, on fera ce qui suit.

Si le malade est d'un tempérament sec & maigre ; qu'il ait beaucoup de sang, qu'il mene une vie sédentaire & oisive, qu'il mange beaucoup, il faudra commencer par lui faire une saignée au bras ; ce dont on se dispensera, si le malade est gras, mou, épuisé par quelque exercice violent : ou, s'il est d'un tempérament trop foible & trop délicat, on lui fera prendre ensuite, pendant huit jours, du petit-lait clarifié, ou la tisane suivante :

Prenez, *Du Miel de Narbonne, demi-once.*

De Fleurs de Tilleul, une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte ; passez la liqueur, & ajoutez-y

Quinze grains de Nitre.

Si les forces du malade le permettent, on lui fera prendre les bains tiedes, qu'il continuera pendant douze ou quinze jours, en continuant toujours la boisson, ou son petit-lait ; & il prendra des lavements d'eau de riviere, de deux jours l'un.

Après l'usage de ces remedes, il passera aux bouillons suivants :

Prenez, *De Rouelle de Veau, demi-livre.*

Des Feuilles de Bourrache,

De Buglose,

De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau:

Ajoutez sur la fin

Six Ecrevisses de riviere, écrasées;

& réduisez le tout à trois chopines, pour prendre en deux jours, en six bouillons, dont deux le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre, & l'autre sur les six heures du soir; après quoi il reprendra les bains comme ci-dessus.

Si le malade sent quelques aigreurs, avant ou après ses repas, il fera usage de la magnésie en poudre, prise à la dose de douze grains, avant ses repas.

S'il y a quelques raisons qui engagent à purger, comme la langue chargée, la bouche amere, des dégoûts, des digestions lourdes & paresseuses, des rapports, on pourra faire usage de notre tisane royale, décrite à l'article PURGATION, que l'on prendra avec beaucoup de précaution, parce que les purgatifs, en général, sont très-dangereux pour les personnes attaquées de vapeurs; elles ne doivent y avoir recours que dans une grande nécessité, & qu'après avoir bien lavé & détrempé leur sang.

Quand on aura suffisamment préparé le corps par les délayants, en suivant la route que nous venons de prescrire, on pourra faire usage de l'opiat suivant:

Prenez, *De Conserve de Fleurs d'Orange, deux gros;*
De Safran de Mars apéritif, deux gros.
De Racine de Polypode de Chêne, pulvérisée, trois gros.
De Magnésie en poudre, un gros.
De Rhubarbe pulvérisée, demi-gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire un opiat dont le malade prendra un demi-gros, soir & matin, avant ses repas.

En faisant usage de cet opiat, on peut permettre au malade le lait coupé avec les eaux de Seltz, dont il prendra deux ou trois gobelets tiedes, le matin; & il aura attention de prendre des lavements tous les deux jours, s'il ne va pas réguliérement à la selle.

On finira ce traitement par mettre le malade à l'usage

des eaux de Vals, de Paſſy, de Forges, de Cranſſac ou de Spa.

Vapeurs hyſtériques.

Cette maladie, comme nous l'avons déja dit, n'attaque que les femmes, & ne differe des vapeurs hypochondriaques, que par rapport au tempérament qui eſt différent dans les deux ſexes, & à la conformation des organes qui leur ſont propres.

Cette maladie eſt accompagnée de nauſées ſuivies quelquefois de vomiſſement, avec des mouvements de vents & de gonflement dans le bas-ventre; le malade ſent comme une boule qui roule, & qui ſemble ſe fixer en quelque endroit; la reſpiration devient difficile & courte; elle s'affoiblit de plus en plus; la tête eſt plus ou moins affectée; on y reſſent même quelquefois une douleur aiguë, que l'on appelle *clou hyſtérique.* Il ſurvient des éblouiſſements, des étourdiſſements, des vertiges, & un mouvement irrégulier qui ſe paſſe de la poitrine à la gorge, qui produit l'effet d'un corps étranger qui y ſeroit fixé, & occaſionneroit un étranglement & une ſuffocation. Quelques malades ſont incommodés du battement des arteres temporales; d'autres ſe plaignent du froid au ſommet de la tête, de ſifflement dans les oreilles, de tremblement & de laſſitude par tout le corps; elles ont la poitrine ſerrée, des étouffements continuels; la reſpiration eſt foible & obſcure; le pouls devient lent & foible; il ſort beaucoup de vents par la bouche, des rots acides ou d'œufs pourris; le ventre eſt communément dur, élevé & reſſerré; les urines ſont limpides; il ſurvient différentes douleurs dans le bas-ventre, & quelquefois des mouvements convulſifs dans les bras & dans les mains, ſi violents, que l'on ſeroit tenté de croire que c'eſt une attaque d'épilepſie.

Les perſonnes ſujettes aux vapeurs hyſtériques ſont ordinairement maigres, tourmentées par des inquiétudes & des inſomnies; elles aiment la vie ſédentaire, & ſont peu diſpoſées aux mouvements & à l'exercice: c'eſt ordinairement depuis l'âge de trente ans juſqu'à cinquante,

ſur-tout dans le temps critique ; & elles y ſont plus ſujettes que les hommes, par rapport à la matrice & aux différentes évacuations auxquelles elles ſont ſujettes.

La cauſe immédiate & prochaine des vapeurs hyſtériques eſt la ſenſibilité des nerfs ; les cauſes éloignées ſont les mêmes que nous avons rapportées dans l'article ci-deſſus, excepté qu'on peut y rapporter de plus les regles, les lochies, les fleurs-blanches ſupprimées, les dépôts laiteux, & une diſpoſition plus marquée de la part des organes à être affectés de cette maladie, que celle que l'on obſerve dans les hommes.

Comme les accès des vapeurs hyſtériques ſont ordinairement plus violents que ceux des vapeurs hypochondriaques, ſans doute par rapport à la ſenſibilité plus grande de la femme, il peut arriver que l'on y périſſe, parce que l'accès peut ſe changer en vraie apoplexie ; il laiſſe quelquefois des jauniſſes conſidérables, & il peut produire des obſtructions au bas-ventre, des hémorrhagies violentes, des inflammations au foie, à la tête, & dégénere quelquefois en cachexie & en maraſme.

Le traitement des vapeurs hyſtériques eſt le même que celui des vapeurs hypochondriaques, à l'exception de quelques conſidérations particulieres.

S'il y a, par exemple, ſuppreſſion des regles, on aura recours à la ſaignée ; on ménagera encore plus les purgatifs & les vomitifs, à cauſe de la grande ſenſibilité des femmes.

On aura recours dans les accès à l'eſprit de ſel ammoniac, à l'eau de Luce, aux gouttes & au ſel d'Angleterre, aux poils & aux plumes brûlés, & ſur-tout au ſel de vinaigre, qui eſt le plus puiſſant & le meilleur calmant dont on puiſſe ſe ſervir dans les cas de vapeurs, pour faire reſpirer pluſieurs fois par jour, ſur-tout dans le temps de l'accès. On prendra les potions calmantes, plus fortes & plus actives ; telle eſt, par exemple, la potion ſuivante, dont on pourra ſe ſervir dans le beſoin :

Prenez, *D'Eau de Ceriſes noires,*
D'Armoiſe, de chaque trois onces.
De Menthe, une once.

De Teinture de Castoréum, trente gouttes.
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, demi-gros.
De Sel sédatif, trente grains.
De Laudanum liquide, vingt gouttes.
De Sirop de Stæchas, deux onces.

Mêlez le tout, pour prendre par cuillerées, d'heure en heure.

La potion suivante est encore plus efficace, quand les accès sont très-violents :

Prenez, *D'Eau d'Armoise,*
De Matricaire,
De Mélisse simple, de chaque deux onces.
D'Esprit de Nitre dulcifié, vingt gouttes.
D'Huile animale de Dippel, douze gouttes.
De Camphre dissous dans l'huile ci-dessus, huit grains.
De Sirop Diacode,
De Stæchas, de chaque une once.

Mêlez le tout, pour une potion; la dose est d'une cuillerée à bouche, d'heure en heure.

On peut aussi appliquer sur le ventre, vers la matrice, l'emplâtre suivant :

Prenez, *De Galbanum, trois gros.*
De la Gomme Tacamahaca,
De la Poudre de Castoréum, de chaque deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité d'huile de succin, & étendez-le sur une peau, pour en faire l'application.

Les pilules suivantes sont aussi d'une très-grande efficacité :

Prenez, *D'Extrait d'Aloès, une demi-once.*
De Succin en poudre, deux gros.
De Castoréum, un gros & demi.
De Laudanum solide, trente-six grains.
D'Huile de Tartre par défaillance, deux gros.

Mêlez le tout ensemble; faites-en une masse, que

vous partagerez en pilules de six grains; la dose est de deux pilules chaque jour, le matin, en buvant par dessus un verre d'eau de fleurs de tilleul.

Les pilules suivantes ont aussi été éprouvées avec succès :

Prenez, *Du Castoréum en poudre, deux scrupules.*
Du Sel volatil de Corne-de-Cerf,
Du Succin, de chaque un scrupule.
Du Baume du Pérou, seize gouttes.
Du Diascordium, une quantité suffisante.

Faites trente pilules, pour six doses. Il en faudra prendre une dose soir & matin.

On se conduira, au reste, comme nous l'avons prescrit dans l'article des *Vapeurs hystériques.*

Quoique nous ayons conseillé d'autres remedes que nous avons cru convenables dans les vapeurs, nous croyons qu'il est essentiel de remarquer & d'observer la marche de ces différents remedes pour sçavoir s'ils sont de quelque utilité; car, sans cela, il seroit à propos de les cesser, & de n'en faire d'aucune espece, parce qu'ils ne serviroient qu'à détruire le tempérament du malade, & à rendre le progrès de la maladie plus rapide. Il seroit bien plus sûr, en pareil cas, d'avoir recours à un régime convenable, de respirer un air pur & serein, de faire un bon choix d'aliments légers, comme la soupe, les crêmes de riz, de gruau, d'orge, le bœuf, le mouton, la volaille, & sur-tout les légumes frais & nouveaux, comme les pois, les féves, pourvu que l'estomac puisse les supporter; les épinars, les artichauts au jus; les fruits bien mûrs, comme les fraises, les pêches, les abricots : il faut aussi boire très-peu de vin avec beaucoup d'eau; faire usage le matin de petit-lait en boisson, & des bains domestiques dans l'été; dormir peu, faire beaucoup d'exercice, être dans une dissipation continuelle, & éviter tous les ouvrages d'esprit, les méditations pénibles, & les réflexions sérieuses & profondes.

VEILLE EXCESSIVE. *Voyez* INSOMNIE.

VÉNÉRIEN. (*mal*) On appelle maladie vénérienne, la grosse vérole & tous les autres accidents qui

qui naiſſent d'un commerce impur; ce mot vient de Vénus, la déeſſe de la volupté.

VENTS, ſ. m. pl. maladie dans laquelle on eſt ſujet aux vents, ſoit qu'ils manifeſtent leurs effets dans l'intérieur, ſoit qu'ils ſortent par en haut ou par en bas.

La préſence des vents ſe manifeſte par des grouillements d'entrailles, par leur ſortie, par l'enflure de l'eſtomac, des hypochondres & de tout le bas-ventre. Quand ils s'échappent, les malades en ſont ſoulagés; mais, quand ils ne peuvent pas ſortir, les malades éprouvent des nauſées, des anxiétés fâcheuſes, & même des défaillances, avec des douleurs plus ou moins vives, la céphalalgie, des vertiges, l'oppreſſion & la conſtipation.

La cauſe des vents eſt la fermentation qui ſe fait dans l'eſtomac, qui dégage l'air des aliments, & qui, ſe trouvant libre & dilaté par la chaleur, acquiert un volume beaucoup plus conſidérable, qui produit les accidents que nous venons de rapporter. Tous les aliments farineux, comme les pois, les féves, ſont par conſéquent très-propres à donner naiſſance aux vents: les liqueurs ſpiritueuſes & les aliments échauffants peuvent auſſi dilater l'air, & produire différents accidents: tout ce qui peut arrêter la digeſtion, comme les paſſions vives de l'ame, les méditations profondes, peuvent également engendrer des vents.

Les hypochondriaques & les femmes vaporeuſes, les néphrétiques & les goutteux, les enfants, les accouchées, les vieillards & les gens de lettres, ſont très-expoſés aux vents.

Quand les vents prennent leur cours, leur effet eſt ordinairement paſſager; mais quand ils ſont retenus, ils peuvent cauſer de très-grands déſordres: quand ils ſont dans l'eſtomac, on a de la peine à avaler, la reſpiration eſt plus gênée; on a des palpitations, des anxiétés, des éblouiſſements, des rougeurs au viſage: quand ils ſont contenus dans les inteſtins, ils cauſent des coliques, des ſuffocations, la paſſion iliaque, quelquefois même l'apoplexie.

Pour remédier aux vents qui font dans l'eftomac, il fuffit, quand cet accident eft paffager, de faire mâcher au malade des dragées d'anis, ou une pincée de fenouil; on peut auffi lui faire prendre une infufion légere de fleurs de camomille, avec un peu de fucre, dont il prendra une ou deux taffes.

Si les vents font occafionnés par quelque acide, ce que l'on reconnoît par des rapports aigres, on prendra intérieurement quelques prifes d'yeux d'écreviffes en poudre, à la dofe de douze grains, ou, fi l'on aime mieux, un peu de firop anti-fcorbutique avec de l'eau: quelques gouttes d'elixir de propriété, un demi-gros d'extrait de genievre, avec douze grains de fel de quinquina, produifent de très-bons effets en ce cas.

Quand les vents forment une incommodité habituelle, il faut avoir recours à des remedes fuivis, pour pouvoir y remédier. On commencera par faire tirer du fang au malade, fi l'âge, le tempérament & les autres circonftances le permettent; on lui fera prendre enfuite tous les matins une chopine de petit-lait, & des lavements avec les herbes émollientes; on y ajoutera, au bout de quelques jours, une pincée de camomille & de mélilot, & une pincée d'anis; on purgera enfuite le malade avec deux onces & demie de manne, un gros de fel d'Epfom, deux onces d'huile d'amandes douces.

Le malade fe mettra immédiatement à l'ufage des bains domeftiques, qu'il prendra pendant cinq ou fix jours; & il fera ufage, avant fes repas, du vin fuivant:

Prenez, *De Racine récente d'Aunée, ratiffée & coupée par tranches, deux onces.*

D'Ecorce d'Orange amere, un gros.

Verfez deffus une pinte de bon vin rouge; laiffez infufer le tout, pendant vingt-quatre heures, fur les cendres chaudes, le vaiffeau étant bien fermé. La dofe eft de deux cuillerées avant le repas.

On peut, quand on eft tourmenté par des vents, boire quelques gorgées d'eau chaude; on en fentira du foulagement. La décoction fuivante eft auffi très-falutaire:

Prenez, *De la Racine de Calamus aromaticus, demi-once.*

De Semence de Gentiane, deux gros.

Des Feuilles de petite Centaurée,

D'Absinthe, seches,

De Fleurs de Camomille, de chaque un gros & demi.

Faites bouillir le tout dans deux chopines d'eau, réduites à trois demi-setiers, en y ajoutant sur la fin,

Deux gros de Semence de Carvi.

La dose est de trois onces, deux fois le jour.

Si tous ces remedes deviennent inutiles, on aura recours aux pilules suivantes :

Prenez, *D'Aloès en poudre, deux gros.*

De Laudanum liquide, demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire des pilules du poids de six grains. On en prendra une, quatre heures avant le repas, en buvant par dessus un petit verre de vin.

Voici un vin composé, qui produit un très-bon effet contre les vents :

Prenez, *Des Semences de Carvi, demi-once.*

De Daucus,

De Cumin,

D'Anis,

De Fenouil,

D'Aneth,

De Coriande, de chaque trois gros.

Faites-les bouillir dans une pinte de vin, pendant trois ou quatre minutes, en bouchant bien le vaisseau ; versez ensuite les semences & la liqueur dans une bouteille que vous aurez soin de bien boucher. On prend un petit verre de ce vin tous les matins à jeun, & un second au sortir dû dîné ; on continue pendant quinze jours, si l'on veut obtenir une cure radicale.

VERMINE, s. f. maladie qu'occasionnent les poux auxquels les enfants sont très-sujets, soit parce qu'ils se nourrissent de lait qui est très-propre à former cette espece d'engeance, ou qu'ayant les chairs molles & le

ſang extrêmement chaud, la naiſſance de ces inſectes eſt plus prompte.

On purgera d'abord le malade de la maniere ſuivante :

Prenez, *D'Extrait de Rhubarbe, un gros.*
De Mercure doux, demi-gros.

Mêlez le tout enſemble ; la doſe eſt de trois grains pour les enfants, de cinq ou ſix grains pour les adultes.

On applique extérieurement une pommade faite avec une once de beurre frais & d'onguent roſat, avec lequel on mêle un gros de précipité blanc; on en frotte tous les jours la tête, les aiſſelles & les parties naturelles. *Voyez* MALADIE PÉDICULAIRE.

VÉROLE. (*petite*) *Voyez* PETITE-VÉROLE.

VÉROLE. ſ. f. C'eſt une maladie contagieuſe, originairement contractée par un commerce impur avec une femme débauchée.

On reconnoît la vérole à l'aveu du malade. On ſent aux parties génitales une chaleur & une ardeur extraordinaire ; les teſticules ſe gonflent : on obſerve à l'anus des verrues, des condylomes, des rhagades; il ſurvient des ulceres à la verge; la peau ſe trouve couverte de taches rouges, pourprées, jaunes ou livides : il y ſurvient une infinité de tubercules durs, calleux, ſur-tout aux environs du nez, du front & des tempes ; les ongles deviennent inégaux, ſe détachent de leur racine, & tombent ; le dedans de la bouche devient enflammé, il s'y forme de petits ulceres, & la carie attaque les os; la membrane intérieure du nez devient fongueuſe, ulcérée, calleuſe, & la voix devient rauque ; il ſort de la bouche une haleine corrompue ; le malade reſſent des douleurs aiguës & très-vives la nuit, quand il eſt dans le lit, & ſur-tout aux lombes & aux cuiſſes; les os ſe tuméfient, s'amolliſſent, ſe carient : les glandes lymphatiques s'obſtruent ; ce que l'on voit ſur le cou, aux aiſſelles, aux aines & au méſentere : les yeux ſont rouges, les paupieres calleuſes & ulcérées; on ſent aux oreilles des ſifflements, des tintements : il en ſort quelquefois du pus, une matiere ichoreuſe ; on éprouve des céphalalgies, des affections con-

vulſives, des vertiges, des tremblements & des paralyſies : il ſurvient des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, des crachements de ſang, une toux ſeche & humide : l'appétit ſe perd ; on éprouve des nauſées, des dégoûts, des dévoiements ſéreux ou bilieux ; dans la femme, les mois ſe ſuppriment, la matrice s'enflamme, s'abcede ou devient ſquirrheuſe.

Tous ces ſymptômes ne ſe trouvent pas réunis dans le même ſujet; mais le plus grand nombre s'y rencontre.

Il eſt extrêmement eſſentiel de diſtinguer la vérole du ſcorbut ; car les remedes qui conviennent à celle-ci nuiſent à l'autre.

C'eſt pourquoi nous rapporterons les différences qui caractériſent ces deux maladies. Le ſcorbut ordinairement s'engendre de lui-même, & le mal commence par la bouche. La vérole, au contraire, ne ſe déclare qu'après un commerce impur, & ſe manifeſte principalement aux parties génitales.

Le ſcorbut occupe plutôt les dents & les gencives, qu'il carie ; la vérole attaque principalement les amygdales, la luette, le voile & les os du palais.

Le ſcorbut produit des ulceres ſanguinolents, ichoreux, & qui coulent très-peu. La vérole en fait naître de croûteux, de glutineux, de ſecs, & qui forment une eſcarre.

Dans le ſcorbut, on obſerve des taches; dans la vérole, on obſerve des nœuds.

Les douleurs dans le ſcorbut ſont plus aiguës & plus rémittentes ; dans la vérole, elles ſont plus mordicantes, & elles augmentent la nuit. Les ſcorbutiques ſe trouvent bien dans le lit, & les vérolés y ſont fort mal.

Le ſcorbut ſe manifeſte principalement à l'intérieur du corps ; la vérole, au contraire, affecte l'extérieur.

Les ſcorbutiques marchent ſans ſentir de douleurs ; les vérolés, au contraire, en éprouvent de conſidérables. Tous ces ſignes ſuffiſent pour qu'on ne prenne point le change ſur ces deux maladies. Il faut ajouter de

plus, que la vérole est presque toujours précédée par des bubons, par des chancres, par des pustules & autres vices, qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée.

La cause prochaine de cette maladie est l'épaississement de la lymphe; la cause éloignée est le virus introduit & communiqué par le commerce impur. Tous ceux qui ont écrit sur la nature de la vérole, en ont regardé la cause comme un virus acide, qui coaguloit la lymphe. Quoi qu'il en soit, il est certain que la lymphe dans la vérole acquiert un degré d'épaississement considérable, & qu'ensuite elle s'embarrasse & s'obstrue dans toutes les parties du corps; pour lors la partie âcre & corrosive du virus se dilate, & fait toutes sortes de ravages.

On sçait, depuis long-temps, que le mercure est le seul remede de la vérole, soit qu'on l'introduise par la peau en friction, fumigation ou en emplâtre, soit qu'on le donne intérieurement, déguisé en poudre, en pilule ou en liqueur. Tout le mystere consiste à en introduire dans le corps une quantité suffisante, pour qu'il puisse agir sur le virus vérolique. Cette quantité n'est point déterminée, parce qu'elle dépend de la variété des tempéraments, de la force du cœur & des vaisseaux, & de la plus ou moins grande délicatesse du sujet.

Il faut avoir une grande attention, pour empêcher que le mercure que l'on donne ne se porte à la bouche, parce que c'est la méthode la plus dangereuse, & celle qui est suivie des accidents les plus fâcheux. Pour cet effet, il faudra donner des doses de mercure très-éloignées, ou très-petites en commençant; on augmentera ensuite par degrés, jusqu'à ce que l'on s'apperçoive d'une légere inflammation à la bouche; auquel cas, on purgera le malade, comme nous l'avons indiqué à l'article MERCURE.

Il faut presque toujours commencer le traitement par une saignée, à moins que la délicatesse du tempérament & de l'âge ne s'y oppose; on prescrira ensuite des lavements & des bains pendant huit ou dix

jours; on fera prendre du petit-lait en abondance, & on suivra de point en point tout ce que nous avons marqué à l'article Mercure. *Voyez* MERCURE.

Lorsque l'état de la peau ne permet pas de faire usage des frictions, il faut avoir recours aux fumigations, en prenant les secours nécessaires pour en garantir la tête: cette méthode est moins sûre & plus dangereuse que la premiere; cependant on a vu des vérolés qui avoient été manqués par les frictions, qui ont été guéris par les fumigations. Elles ne conviennent point aux personnes maigres & foibles, comme à celles qui ont la poitrine délicate, quelque soin que l'on prenne pour les garantir de la fumée. *Voyez* MERCURE.

Il arrive quelquefois que les frictions & les fumigations les mieux administrées ne produisent aucun effet dans certains sujets; il faut pour lors se retourner d'un autre côté, & faire prendre du mercure à l'intérieur, comme la panacée, le mercure doux, que l'on donne à la dose de quatre ou cinq grains dans un peu de marmelade d'abricot, que l'on continue tous les jours, en diminuant insensiblement la dose, jusqu'à parfaite guérison. Il faut cinq à six gros de panacée pour tout le traitement. On doit, comme dans toutes les autres méthodes, éviter la salivation, en purgeant de temps en temps, en rapprochant & éloignant la dose, selon l'état de la bouche.

Le mercure pris intérieurement n'est quelquefois pas plus efficace que les frictions & les fumigations. Il y a des tempéraments dans lesquels le virus vérolique est si atténué & divisé, qu'il ne se présente plus à l'action du mercure, qui est trop grossier pour le combattre; c'est ce que l'on voit sur-tout dans les vices invétérés de la peau, dans la chute des cheveux, des ongles. Le moyen le plus sûr dans cette occasion est d'employer les sudorifiques; telle est la teinture suivante:

Prenez, *De Sassafras concassé, deux onces.*
De Gaïac,
De Salsepareille, de chaque une once.

De Squine coupée par tranches & concassée, une once.

Versez sur le tout trois demi-setiers d'esprit-de-vin; & laissez-le infuser sur des cendres chaudes, pendant vingt-quatre heures, dans un vaisseau bien fermé: la dose est d'une cuillerée, le matin à jeun, dans un verre d'eau de coquelicot, en observant de se tenir chaudement dans son lit, pour tâcher d'exciter un peu de transpiration: on continuera ce remede pendant huit jours; après quoi on en prendra deux cuillerées par jour, jusqu'à la fin du traitement.

On aura attention, dans cette méthode encore plus que dans les autres, de se faire saigner, purger & prendre les bains pendant une quinzaine de jours.

Il arrive quelquefois que, malgré le traitement le plus régulier, il y a différents accidents qui subsistent, comme la gonorrhée & les dartres: l'usage du lait & de la tisane de squine, continué pendant quelque temps, détruit tous ces accidents.

VÉROLETTE. s. f. La vérolette ou petite-vérole volante est une éruption critique de pustules séreuses, transparentes & éparses sur toute la peau, qui se montrent après un jour de fievre simple, & qui disparoissent & se dessechent le troisieme jour, sans avoir passé par l'état de suppuration.

Cette maladie paroît quelquefois épidémique, attaquant cependant plus les enfants que les adultes.

Les signes caractéristiques & distinctifs de la petite-vérole volante se montrent constamment dans ses périodes; car il en est d'elle, à plusieurs égards, comme de toutes les éruptions critiques.

1° Elle a d'abord un temps de fermentation ou d'ébullition, plus ou moins sensible. La fievre qui accompagne la fermentation, & qui doit précéder l'éruption, est une fievre bénigne, éphémere, accompagnée quelquefois de mal-aise, de dégoût, rarement de vomissement, au lieu de cette fievre aiguë de trois à quatre jours, avec l'anxiété, les douleurs tranchantes & les vomissements, avant-coureurs les plus ordinaires de la vraie petite-vérole.

2° Dans le second temps, celui de l'éruption, les caracteres de la vraie petite-vérole ne disparoissent pas moins aux yeux du médecin. Ce ne sont point alors ces boutons rouges, enflammés, rénitents, d'une forme conique ou lenticulaire, qui semblent poindre de l'intérieur de la peau; mais ce sont des boutons mous, détachés de la peau, plus sphériques que lenticulaires, en un mot plus larges dans leurs corps qu'à leur base; &, s'ils ont paru rougeâtres dans la premiere heure, avant la fin du jour ils sont devenus pâles, ternes, & n'offrent plus que des vésicules remplies d'une lymphe purement séreuse & blanchâtre: c'est alors qu'ils sont plus exactement ronds, & qu'ils ont la forme d'un pois.

3° On ne doit point s'attendre à voir ces pustules suivre la marche laborieuse de la suppuration, comme dans toute éruption variolique. Du lendemain de l'éruption, les pustules de la vérolette, plus rétrécies dans leur insertion à l'épiderme, sillonnées dans leurs corps par des rides circulaires, annoncent déja que l'humeur lymphatique a transpiré, & commence à transuder: c'est l'instant où la vésicule plus ramassée, ressemble mieux au pus varioleux, & que le terme de *pustule de brebis*, dont quelques auteurs se sont servis, lui convient davantage.

Cette transudation s'observe aussi dans la vraie petite-vérole, lorsqu'elle est crystalline. L'humeur séreuse s'exprime à la surface, s'y coagule, y fait une croûte qui dérobe aux yeux la suppuration de la pustule, tandis que d'ailleurs le cercle rouge & la fievre secondaire l'annoncent au médecin.

4° A la fin du troisieme jour, la vésicule affaissée, flétrie, n'a plus de forme distincte; ce n'est plus qu'une croûte inégale sur l'épiderme : son desséchement est prompt, à moins que les enfants, en y portant la main & en déchirant la pustule, n'attirent le sang, & ne rendent par-là la chute de ces écailles plus tardive.

5° Les taches qui restent après la vérolette, sont des marques livides, sans profondeur; celles, au contraire, qui restent après la petite-vérole, sont marquées

d'un enfoncement dans le milieu, & paroiffent éminentes dans leur circonférence.

Le jugement ou le pronoftic que le médecin doit porter fur la vérolette, eft facile à faifir.

1° Il eft évident, par la bénignité des fymptômes, qu'elle a peu de danger dans le temps de la fermentation; la fievre eft alors de peu de durée, quelquefois peu fenfible, mais jamais grave, quand on ne s'oppofe pas au travail de la nature.

2° La dépuration faite, les accidents font diffipés, parce que l'humeur, placée entre la peau & l'épiderme, eft hors du courant de la circulation. D'ailleurs on n'obferve pas dans cette humeur ce caractere de mobilité & d'inconftance, qui fait toujours appréhender de la petite-vérole & de la rougeole, comme de l'éryfipele, un reflux inopiné. En un mot, on peut la regarder comme auffi uniforme que l'humeur des échauboulures dans les pores de la fueur.

On peut encore ajouter qu'en devenant épidémique, la vérolette n'augmente point le danger, foit qu'elle paroiffe feule, foit qu'elle précede, qu'elle accompagne ou qu'elle fuive la vraie petite-vérole.

Le traitement de la vérolette, au jugement du fimple vulgaire, fe réduit donc à favorifer la crife, &, par conféquent, à échauffer fortement les malades. Mais les médecins doivent encore à la nature le foin de favorifer fon travail avec difcernement.

1° Dans le premier temps, on doit fe propofer de rendre la fermentation facile. A cet effet, une infufion de fleurs de fureau, par exemple, donnée chaude, fuffira, lorfque les enfants répugneront à l'eau de fumeterre & à l'eau de fcorfonere.

On bornera alors leurs aliments à des foupes, à des panades légeres, des œufs frais; en un mot, on étudiera à éviter ce qui pourroit rendre la digeftion laborieufe, & capable, par conféquent, de détourner vers le ventre les efforts dirigés à la circonférence. Dans cette même vue, fi des marques de faburre dans l'eftomac femblent gêner l'effort de la fievre, il y a in-

dication urgente pour vuider les premieres voies, par un purgatif approprié à l'âge & au tempérament. Ainsi, on emploiera pour lors les absorbants, si les aigres ont été donnés.

La saignée, si propre à prévenir les engorgements inflammatoires, toujours à craindre dans la petite-vérole, nuiroit à la crise de la vérolette, en ralentissant à pure perte la fievre de fermentation.

2° Le temps de l'éruption amene d'autres indications. On doit alors ajouter aux boissons délayantes, de légers sudorifiques, tels que la graine de genievre; & c'est le cas de joindre aux absorbants ordinaires le kermès, les sels de vipere ou de corne-de-cerf, & les autres absorbants sudorifiques.

On doit encore donner les délayants dans le second temps, parce qu'il est nécessaire d'entretenir alors une chaleur modérée, accompagnée d'une moiteur douce.

3° Enfin, après la dessication, avant de remettre les enfants à la vie commune, il est indispensable de leur prescrire uue purgation; & cette méthode n'est pas moins fondée en indications. L'humeur de la vérolette n'ayant pas moins infecté les couloirs lymphatiques qui se déchargent dans le canal intestinal, que ceux de la peau, il faut que l'action du purgatif détache les vésicules internes, & charrie au dehors l'humeur qu'il en aura exprimée. D'ailleurs les marques d'une saburre bilieuse, qui s'observent constamment à la suite de toute fermentation critique, font une nécessité de terminer la cure par une purgation, quelquefois même répétée.

Ce que nous venons de donner sur la vérolette, est pris d'un excellent petit ouvrage, imprimé sous le titre de *Vérolette*, en 1759, chez d'Houry. C'est le seul morceau que nous ayons sur cette matiere; l'auteur ne s'est pas fait connoître. Dans un temps où il est question de l'inoculation de la petite-vérole, nous croyons qu'on nous sçaura gré de mettre ici la conclusion de son ouvrage. « Par l'examen suivi de la vérolette, il paroît décidé sans replique, qu'elle ne peut en » imposer aux médecins attentifs. Cette maladie, quand

» elle commence à paroître, ne peut leur laiſſer crain-
» dre la vraie petite-vérole, ou leur laiſſer eſpérer,
» quand elle a paru, que le malade ſera pour la ſuite
» exempt de la petite-vérole, s'il ne l'a déja eue. »

VERRUE. ſ. f. C'eſt une excroiſſance charnue, privée de ſentiment, qui croît ſur différentes parties du corps; ces tumeurs croiſſent ordinairement aux mains & aux doigts, & ſe multiplient, en s'entaſſant les unes ſur les autres. On peut ſe ſervir d'eau-forte pour la guériſon des verrues. On en verſe une goutte deſſus, après l'avoir entourée de cire, pour défendre la chair vive contre la corroſion de cette liqueur; on ſe ſert auſſi d'un oignon rouge, qu'on partage en deux moitiés, dont on frotte bien les verrues: on peut ſe ſervir d'une pomme de reinette, qui produit à peu près le même effet.

Voici encore un remede qui ne manque preſque jamais.

Prenez, *La ſeconde Peau d'un Citron.*

Faites-la tremper, pendant vingt-quatre heures, dans du vinaigre diſtillé, & appliquez-la ſur les verrues. Il ne faut laiſſer agir ce remede que trois heures, & on le renouvelle tous les jours. *Voyez* PORREAUX.

VERS, ſ. m. pl. inſectes rampants, diſtingués par anneaux, parſemés de petits trous, qui n'ont ni os ni vertebres.

On diſtingue quatre ſortes de vers, les lombrics, les aſcarides, les cucurbitains, & le ſolitaire.

On reconnoît la préſence des vers aux rapports que l'on a d'un aigre-doux, à la pâleur du viſage, à la démangeaiſon des narines, aux dégoûts, aux étouffements, aux défaillances, aux tremblements, à la ſyncope & aux convulſions.

Les vers que l'on appelle *lombrics* ou *ſtrongles*, ſont des vers ronds & longs, gros comme un tuyau de plume, longs de demi-pied & plus: ils ſe tiennent le plus ſouvent dans les petits inteſtins, quoiqu'ils ne laiſſent pas de remonter dans l'eſtomac, & de ſortir par la bouche. Les enfants ſont particuliérement ſujets à cette eſpece de vers; ces vers ſe manifeſtent par l'haleine tirant ſur l'aigre, par le dégoût, par un appétit

vorace, par la salivation de la nuit, & la sécheresse de la bouche pendant la journée, la démangeaison au nez, les yeux étincelants, les joues livides, par le grincement des dents pendant le sommeil : ces vers causent encore des vertiges, la perte de la vue, des convulsions, l'épilepsie. Quoique tous ces signes réunis forment une espece de conviction, on ne peut cependant point assurer que les vers existent, à moins qu'il n'en sorte quelques-uns par la bouche ou le fondement.

Les ascarides sont de petits vers ronds & courts; ils s'attachent au fondement, & y causent des démangeaisons très-importunes. Ils excitent aussi le ténesme, & quelquefois des douleurs très-vives dans le fondement : ils en sortent quelquefois, sans qu'on aille à la selle. Ils se manifestent rarement par des symptômes aussi grands que ceux qui accompagnent les vers précédents.

Les cucurbitains sont des insectes qui ressemblent à de la graine de citrouille : ils accompagnent presque toujours le ver solitaire ; c'est pourquoi plusieurs auteurs ont cru que ce n'étoit que des portions qui se détachoient du ver solitaire : ils excitent des démangeaisons au fondement, des coliques, des tranchées : ils se logent principalement dans les émonctoires des glandes qui se déchargent dans les intestins, causent quelquefois des ulceres au foie, & se placent assez souvent dans la cavité de l'ulcere. Les signes de leur existence sont fort équivoques; aussi sont-ils très-difficiles à expulser.

La quatrieme espece de vers est celle que l'on appelle *solitaire*, parce qu'on prétend que ce ver est toujours seul. *Voyez* SOLITAIRE. (*ver*)

Cure des Lombricaux.

Les vers lombricaux se détruisent de la maniere suivante.

On commencera par faire prendre tous les jours une tisane composée avec une once de racine de fougere, un gros d'écorce seche de citron, que l'on fait bouillir légérement dans une pinte d'eau ; on en donne

deux verres le matin à jeun, à deux heures de distance l'un de l'autre, pendant quatre jours; après quoi on fera usage des pilules suivantes:

Prenez, *D'Extrait de Rhubarbe, un gros.*
De Mercure doux, demi-gros.
D'Aloès pulvérisé, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de poudre de racine de fougere; faites des pilules du poids de quatre grains. La dose est d'une pilule pour un enfant de quatre ans, de deux pour un enfant de huit, & de quatre pour un adulte.

On fera prendre en même temps, le soir, la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Pourpier,*
De Laitue, de chaque une once.
De Thériaque, demi-gros.
D'Huile d'Amandes douces,
De Sirop de Limon, de chaque une once.

La dose est de la moitié pour un enfant; on continuera tous les soirs la même potion pendant huit jours; après quoi, si l'on ne vient point à bout de chasser les vers, on purgera le malade avec un gros de rhubarbe, infusé dans un demi-setier d'eau, que l'on prendra en deux verres, le matin, à deux heures de distance l'un de l'autre.

Le mercure crud, bouilli dans de l'eau, peut être donné en boisson; on en fait bouillir un gros dans une pinte d'eau pendant un gros quart d'heure, & on en fait prendre deux ou trois verres le matin à jeun, en faisant usage en même temps du liniment suivant:

Prenez, *Du Fiel de Taureau, préparé, une demi-once.*
D'Huile d'Absinthe, un gros.
De Coloquinte pulvérisée, un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un onguent, dont on étendra une partie sur de la peau, que l'on appliquera sur le nombril.

Cure des Cucurbitains.

Les vers cucurbitains résistent ordinairement plus long-temps à l'action des remedes, d'autant plus qu'ils

n'eſt pas aiſé de s'aſſurer de leur exiſtence. Voici des pilules dont les effets ont été éprouvés, & qui réuſſiſſent parfaitement pour tuer ces ſortes d'inſectes:

Prenez, *D'Aloès pulvériſé, une demi-once.*
De Coloquinte,
De Rhubarbe en poudre, de chaque un gros.
De Mercure doux, deux gros.
De Scammonée en poudre, demi-gros.

Incorporez le tout dans une ſuffiſante quantité de beurre frais, pour en faire des pilules du poids de dix grains. On commencera par en prendre une le matin à jeun; & on augmentera juſqu'à trois, par degrés, tous les jours, ſi les premieres ne produiſent pas un effet ſuffiſant; on appliquera en même temps le liniment ſuivant:

Prenez, *D'Huile d'Abſinthe,*
De Thériaque, de chaque deux gros.

Mêlez-les enſemble, pour en faire un liniment que l'on appliquera ſur le nombril.

Il vaut mieux attaquer les aſcarides par en bas, à cauſe du grand éloignement où ils ſont de l'eſtomac, qui ne permet pas aux remedes d'exercer ſur eux leur action. Pour cet effet, un des meilleurs remedes eſt de mettre dans le fondement un ſuppoſitoire de coton trempé dans du fiel de bœuf, ou dans l'aloès diſſous: on peut auſſi introduire dans le fondement un morceau de lard lié avec un bout de fil, l'y laiſſer quelque temps; &, quand on vient à l'en retirer, il eſt tout rempli de vers. *Voyez* ASCARIDES.

Cure du Ver ſolitaire.

Voyez SOLITAIRE. (*ver*)

VERTIGE, ſ. m. maladie du cerveau, dans laquelle il ſemble que tous les objets tournent, & qu'on tourne ſoi-même.

On diſtingue deux ſortes de vertiges; le ſimple, qui conſiſte dans un tournoiement apparent des objets externes, ſans que la vue en ſoit obſcurcie: l'autre eſt celui dans lequel le malade s'imagine non-ſeulement que tout ce qu'il voit autour de lui tourne; mais auſſi

les yeux s'obſcurciſſent, comme s'ils étoient couverts de nuages : cette eſpece de vertige eſt ordinairement un avant-coureur de l'apoplexie & de l'épilepſie.

Le vertige eſt quelquefois précédé d'une douleur ou peſanteur à la tête, & il eſt ſuivi ſouvent de tintement d'oreille & de vomiſſement ; tous les objets ſemblent tourner autour du malade, & la vue eſt éblouie.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt l'irritation ou la compreſſion des nerfs du cerveau; les cauſes éloignées ſont un air lourd & épais, des aliments groſſiers & gluants, le grand uſage du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, le repos, l'oiſiveté, le ſommeil & les veilles forcées, les paſſions vives & impétueuſes de l'ame, l'aſpect d'un précipice & du cours rapide de l'eau, l'odeur du charbon, les chutes, les coups, les évacuations ſupprimées, comme les regles & les hémorrhoïdes, la chaleur du ſang trop conſidérable; les gens de lettres, ceux qui menent une vie ſédentaire, qui ont le ventre pareſſeux, l'eſtomac foible, les hypochondriaques, les femmes ſujettes aux vapeurs, les buveurs, les grands mangeurs, les libertins, y ſont plus expoſés que les autres.

Quand le vertige eſt ſimple, & qu'il reconnoît pour cauſe un travail ou un exercice forcé, il ſuffit de prendre des lavements, de ſe tenir à la diete, de prendre quelques gorgées d'eau chaude dans la journée, & de ſe tenir en repos, en prenant modérément d'èxercice & beaucoup de diſſipation.

Quand le vertige eſt habituel, & qu'il eſt pouſſé à un degré violent, il faut avoir recours aux ſaignées faites au pied, que l'on répétera même pluſieurs fois, à moins que l'âge & le tempérament du malade ne paroiſſe s'y oppoſer; après quoi on aura recours au petit-lait pris à la doſe d'une pinte tous les jours, ou à l'infuſion de fleurs de muguet & de tilleul, dont on boira également une pinte par jour.

On purgera immédiatement le malade avec notre tiſane royale; après quoi on le mettra à l'uſage des eaux de Wals, de Seltz, de Balaruc ou de Plombieres, à ſon choix.

On

On fera mettre au malade les pieds dans l'eau chaude tous les jours; on lui continuera les lavements deux fois par jour; & on lui fera faire des frictions tout le long de l'épine & des jambes.

Dans l'accès du vertige, on fera respirer au malade du vinaigre, la vapeur des plumes brûlées, & les esprits volatils de sel ammoniac, & l'eau de Luce.

Il faut faire attention, dans le traitement du vertige, à la cause qui l'a produit; s'il vient à la suite d'un long & pénible travail, ou de quelque épuisement, ou immédiatement après les repas, il ne faut avoir recours ni aux saignées, ni aux purgatifs, mais se contenter de faire respirer au malade du vinaigre, le tenir à la diete, & le faire vomir, s'il a l'estomac plein, & que l'accès soit violent.

VICE DE LA LYMPHE. *Voyez* LYMPHE.

VIEILLARDS. (*maladies des*) Les maladies des vieillards sont un contraste naturel avec celles des enfants: il sembleroit que plus on seroit avancé en âge, plus on devroit être exposé aux maladies; c'est pourtant le contraire; car on observe qu'on est beaucoup moins maladif dans cet âge, que dans les autres.

On doit d'abord, dans le traitement des maladies des vieillards, faire attention de s'instruire si le malade a été sujet à quelque indisposition habituelle, soit qu'elle ait pris naissance chez lui, soit qu'il en ait hérité de sa famille: quelquefois il aura été attaqué de la goutte ou d'érysipele, de flux hémorrhoïdal, ou de levain phthisique; car il n'est pas douteux que les gens âgés paient tôt ou tard les fautes de leur jeunesse.

On examinera ensuite si les maladies des vieillards ne sont pas périodiques; car on pourroit alors mêler le quinquina avec les autres remedes.

Les femmes âgées méritent aussi quelques considérations particulieres, parce qu'il est toujours à craindre qu'il n'y ait quelques accidents de vapeurs qui se mêlent à la maladie primitive.

Les maladies des vieillards partent toutes de la sécheresse de leur sang, de l'âcreté de leurs humeurs, ou de la roideur de leurs fibres; c'est pourquoi le pouls des vieil-

lards eſt ordinairement dur & ſerré ; & ils ſont ſujets à des démangeaiſons, à des dartres & à des cuiſſons inſupportables, parce que la tranſpiration étant ſujette à ſe ſupprimer par la ſéchereſſe de la peau, les humeurs deviennent âcres & mordicantes, & la peau eſt dans un picotement continuel. Ces mêmes humeurs attaquent auſſi la veſſie & les parties qui y ont rapport, comme les reins & les ureteres : de-là vient que les vieillards ſont ſi ſujets aux affections pierreuſes, graveleuſes ou néphrétiques, comme aux dyſuries, aux ſtranguries, aux iſchuries & aux ſuppreſſions d'urine.

Les vieillards ſont encore expoſés aux fluxions ; la tranſpiration étant ſupprimée, il ſe fait un amas d'humeurs conſidérables, qui ſe font jour enſuite par les yeux, la bouche, les narines ; c'eſt pour cela qu'ils mouchent, touſſent, urinent & crachent continuellement.

Les vieillards ſont également expoſés aux deſſéchements ; les fibres ayant acquis une roideur conſidérable, ne peuvent plus ſe prêter aux mouvements de la circulation ; elles s'obſtruent & ſe deſſechent, de façon que tout le corps devient inſenſiblement d'une maigreur épouvantable : c'eſt ce qu'on appelle la phthiſie & la conſomption des vieillards, qui périſſent enfin, parce que les ſucs ne peuvent plus circuler ; c'eſt ce qui rend la mort inévitable, & les remedes tout-à-fait inutiles.

Il ſurvient auſſi très-ſouvent, dans un âge avancé, différents accès de fievre intermittente, parce que l'âcreté du ſang, jointe aux embarras que forme la lymphe aux différents couloirs du corps, excite dans le ſang une fermentation qui occaſionne la fievre.

Les vieillards ne ſont pas ſujets ſeulement aux fluxions ; ils ſont encore expoſés aux enflures des jambes & des cuiſſes, aux œdêmes & aux hydropiſies, parce que l'humeur de la tranſpiration s'accumulant tous les jours, & la lymphe augmentant de volume, il faut néceſſairement qu'elles s'épanchent dans quelques parties du corps.

L'âcreté qui domine dans le ſang des vieillards les expoſe auſſi au ſcorbut & aux affections ſcorbutiques,

aux ulceres, ſur-tout aux jambes, & à des boutons, des échauboulures ſur tout le corps, mais particuliérement au viſage.

Toutes ces maladies auxquelles les vieillards ſont expoſés, ſe guériſſent par les remedes que nous avons indiqués dans chacune de ces maladies ; il faut ſeulement faire attention de preſcrire beaucoup moins de remedes aux vieillards, & ſur-tout de ceux qui ſont d'une nature échauffante, à cauſe de l'âcreté de leur ſang : ainſi on aura attention d'adoucir les doſes des remedes, de faire uſage ſouvent des lavements, des boiſſons adouciſſantes, comme le petit-lait, la tiſane de graine de lin ; quelquefois même des bains, pourvu qu'il n'y ait ni enflure, ni hydropiſie : on prendra en même temps, dans cet âge, tous les jours avant ſes repas, douze grains d'yeux d'écreviſſes en poudre ; & on aura ſoin d'entretenir l'écoulement des urines par la tiſane ſuivante :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*
De Patience ſauvage, une demi-once.
Des Feuilles de Bourrache,
De Bugloſe, de chaque une poignée.
De Sel de Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-ſetiers, pour réduire à pinte, pour en faire prendre trois verres le matin, à deux heures de diſtance l'un de l'autre. Cette tiſane fait couler les urines ; & c'eſt une des attentions qu'on ne doit jamais perdre de vue dans les maladies des vieillards, parce que le flux des urines ſupplée à merveille à la ſuppreſſion de la tranſpiration.

Un autre remede qui eſt encore très-avantageux pour les vieillards, c'eſt le cautere ou le ſéton : un emplâtre véſicatoire, par exemple, placé à la nuque, détourne les ſéroſités des yeux, du nez, de la bouche, & remédie à un grand nombre d'accidents.

On peut auſſi engager les vieillards à mâcher du tabac ; ce remede, continué pendant quelque temps, excite une eſpece de ſalivation, & tire une quantité prodigieuſe d'humeurs âcres, qui, ſans cela, ſeroient rete-

nues dans le ſang, & y occaſionneroient un très-grand déſordre.

La diete eſt la principale choſe que les vieillards doivent obſerver: ils doivent reſpirer un air pur & ſerein, & éviter les aliments âcres & échauffants, ne prendre qu'une nourriture douce & humectante: les liqueurs ſpiritueuſes leur ſont extrêmement contraires; ils peuvent faire uſage du vin, mais jamais pur, quoique le vulgaire penſe que le vin eſt le lait des vieillards. Ils doivent faire le plus d'exercice qu'ils peuvent, dormir peu, parce que la tranſpiration ſe ſupprime quand le ſommeil eſt trop long; ſe frotter la peau tous les matins & les ſoirs avec une flanelle, pour ouvrir les pores, & exciter la tranſpiration, pourvu cependant que cette friction ſoit douce, & n'aille pas juſqu'à la ſueur. Il faut également que les vieillards prennent beaucoup de diſſipation, cherchent la gaieté, & qu'ils évitent les méditations & le chagrin. Quoiqu'en général ils aient rarement ſoif, il faut cependant qu'ils boivent beaucoup, pour éviter la ſécheresse, & corriger l'âcreté de leur ſang: ils pourront, par exemple, faire uſage de la tiſane que nous avons décrite ci-deſſus, qu'ils continueront pendant quinze jours, qu'ils ſuſpendront enſuite pendant un pareil temps, & qu'ils recommenceront au bout de quinze autres jours.

On doit éviter de purger les vieillards le plus qu'on peut, parce que les purgations ne ſervent qu'à échauffer leur tempérament, & à deſſécher davantage leur ſang; il vaut mieux avoir recours aux lavements, & à la tiſane ci-deſſus.

Les ſaignées ne ſont pas moins contraires aux vieillards que les purgations, parcequ'elles détruiſent leurs forces, & ne font qu'augmenter leurs incommodités. *Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé.*

VIRUS, ſ. m. venin, qualité maligne & pernicieuſe, ennemie de la nature; tel eſt le virus de la groſſe & de la petite-vérole, du ſcorbut, &c.

ULCERE, ſ. m. ſolution de continuité dans quelques parties que ce ſoit du corps humain, avec éroſion de ſubſtance & écoulement de pus.

On diſtingue deux ſortes d'ulceres; les uns qu'on appelle *benins*, les autres *malins*. On les diſtingue encore en ce que les uns ſont la ſuite de l'inflammation, du bubon ou du ſquirrhe, & que les autres ſont le produit des plaies, de la contuſion, de la brûlure, des cauſtiques & de la gangrene. *Voyez* le *Dictionnaire de Chirurgie*.

VOLVULUS, ſ. m. paſſion iliaque. *Voyez* ILIAQUE.

VOMIQUE. ſ. f. Ce terme ſignifie proprement un abcès enkyſté dans le poumon, un amas de pus enveloppé dans la ſubſtance du poumon.

La vomique ſurvient ordinairement après l'inflammation de poitrine; on en voit une preuve dans les fluxions de poitrine & dans la pleuréſie. C'eſt une des maladies dont les ſignes ſont les plus obſcurs; cependant, quand, après une inflammation de poitrine, la fievre eſt tombée, que l'inflammation eſt calmée, que les accidents ont diſparu, & que le malade cependant ſent une oppreſſion, une difficulté de reſpirer, des douleurs vagues à la poitrine, qu'il ſurvient des friſſons, ſur-tout la nuit, des mouvements de fievre, que le malade maigrit, que l'appétit & les forces ne reviennent point, il y a tout lieu de ſoupçonner quelques dépôts de cette nature. Au reſte, on ne peut être pleinement convaincu de l'exiſtence de la vomique, que par la ſortie du pus, quand l'abcès s'ouvre; ce qu'on conçoit aiſément par l'abondance de cette matiere qu'on rejette par la toux: les crachats qui ſuivent de près la rupture du kyſte ſont purulents, blancs, jaunâtres, ſanieux. Quelquefois cette rupture d'abcès arrive ſubitement; & , au lieu de ſe faire jour au dehors, elle ſe répand ſur le poumon; ce qui fait pour lors une maladie très-grave.

Ces ſortes d'abcès ſont preſque toujours occaſionnés par une inflammation particuliere à la poitrine: la péripneumonie, les fluxions catarrhales habituelles, & les autres maladies de la poitrine, les pertes ſupprimées, les éruptions rentrées, les ſuppurations arrêtées, les contuſions, les fievres putrides & malignes, la diſpoſition inflammatoire du ſang en général, donnent lieu à ces ſortes de dépôts.

Quand la vomique n'eſt point encore ouverte, & qu'on peut préſumer qu'elle exiſte par la réunion des ſignes qui la précedent, on peut faire faire au malade une ſaignée au bras, lui faire prendre des lavements, lui faire faire de l'exercice à cheval ou en voiture, s'il peut le ſupporter, afin de faire rompre le kyſte & de faire ſortir le pus.

Quand l'abcès eſt ouvert, on doit faire prendre au malade une décoction de miel & de véronique pour boiſſon; les pilules de Morton, à la doſe de ſept ou huit grains; la térébenthine, à la doſe de quatre ou cinq gouttes dans de la poudre de régliſſe. On peut faire faire uſage du lait coupé, de la crême d'orge & de riz, de l'eau de Bareges, de Cauterets, de Bonnes. Il faut ſuivre d'ailleurs le traitement de la phthiſie. *Voyez* PHTHISIE PULMONAIRE.

VOMISSEMENT, ſ. m. réjection violente par la bouche de matieres contenues dans l'eſtomac, & même dans les boyaux.

On diſtingue deux ſortes de vomiſſements; le vomiſſement naturel, & le vomiſſement contre nature; le premier eſt celui dans lequel l'eſtomac rejette les aliments, la bile, des glaires, des ſéroſités ou du ſang; l'autre eſt celui qui eſt excité par quelques cauſes étrangeres, comme les vomitifs, les purgatifs ou les poiſons.

La cauſe du vomiſſement eſt l'irritation que ſouffrent les nerfs de l'eſtomac, qui ſont provoqués à rejetter les aliments par la bouche: les cauſes éloignées ſont les glaires répandues dans l'eſtomac, les aliments de difficile digeſtion, ceux que l'on prend à contre-cœur; la préſence des vers, d'une bile âcre, de quelques pierres dans la veſſie ou dans la véſicule du fiel, du pus, du ſang épanchés dans l'eſtomac; la colere, la ſenſibilité & l'irritabilité des nerfs. Les perſonnes ſujettes aux vomiſſements, ſont celles qui ſont d'un tempérament pituiteux ou bilieux, qui ſont ſujettes aux vapeurs hypochondriaques, hyſtériques, ou qui ont l'eſtomac rempli de vents. Les femmes groſſes ſont auſſi fort ſujettes aux vomiſſements.

On reconnoit les ſignes qui précedent ou accom-

pagnent le vomissement à des efforts de l'estomac, & à des nausées ; à une cardialgie & des resserrements considérables autour du cœur, des frissonnements continuels ; à une lassitude répandue par tout le corps, à une affluence de salive dans la bouche, à une pesanteur à la tête & à des vertiges. Quand le vomissement est occasionné par quelques vomitifs, purgatifs ou poisons, il survient des douleurs plus ou moins vives, qui sont entre-coupées par des défaillances continuelles.

Toutes les fois que le vomissement se déclare, il faut tâcher de remonter à la cause qui le produit, pour placer les remedes convenables.

Quand le vomissement est occasionné par des glaires, de la bile ou quelques sérosités âcres, on le reconnoît par l'examen du tempérament, qui est ou pituiteux ou bilieux, qui rend ou beaucoup de glaires, ou beaucoup de bile ; par une langue plus ou moins chargée, & par une bouche amere ou des glaires abondantes qui en sortent ; par le mal que produisent les aliments glaireux dans les uns, & les aliments échauffants ou bilieux dans les autres.

Il faudra, en ce cas, dans le temps du vomissement, faire boire beaucoup d'eau chaude, pour favoriser les mouvements de l'estomac, & faire prendre ensuite le remede suivant :

Prenez, *De Sel d'Absinthe, vingt-quatre grains.*
De Suc de Limon, demi-once.

Mêlez le tout ensemble, pour une prise. Le remede suivant n'est pas moins efficace :

Prenez, *D'Eau de Menthe, cinq onces.*
De Sel d'Absinthe, un gros.
De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion, pour donner en deux fois, à quatre heures d'intervalle.

Ceux qui ne pourront point faire usage de cette potion, auront recours aux bols suivants :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, douze grains.*
De Sel d'Absinthe, quinze grains.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop

de coings, pour en faire un bol, à prendre en une dose.

On peut mettre sous la fossette de l'estomac un emplâtre de thériaque, ou le suivant:

Prenez, *De Gomme Tacamahaca,*
De Styrax bien choisi, de chaque deux onces.
Du Succin,
Des Clous de Girofle,
Du Mastic,
De l'Aloès,
De la Myrrhe pulvérisée, de chaque trois gros.
De Camphre, un gros.
De Thériaque, une quantité suffisante.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour en faire un onguent que vous étendrez sur une peau, & que vous appliquerez sur l'estomac, ayant soin de le renouveller tous les jours.

Si l'on apperçoit, après l'usage de ces remedes, que les vomissements subsistent toujours, & qu'on ait lieu de croire qu'il y a dans l'estomac des matieres glaireuses ou bilieuses, il faut avoir recours à l'émétique en lavage, pour vuider l'estomac. *Voyez* ÉMÉTIQUE.

Les femmes grosses sont quelquefois sujettes à cette espece de vomissement, sur-tout dans le commencement de leur grossesse, par rapport à la plénitude des vaisseaux, & au dégorgement plus grand qui se fait de glaires & de bile dans l'estomac, & par rapport à la trop grande quantité d'aliments dont elles se nourrissent: il faut, en ce cas, avoir recours à la saignée, à la diete, & purger doucement avec deux onces de manne, un gros de sel de Glauber, & une once de sirop de pommes; on pourra ensuite leur faire prendre, tous les jours avant dîner, un gros ou deux de poivre entier, ou quatre grains de musc en poudre, ou la potion suivante:

Prenez, *Du Vin d'Espagne, & de l'Eau de Canelle simple, de chaque quatre onces.*

De Thériaque, deux gros,
Des Eaux de Menthe,
D'Absinthe,
Du Sirop de Coings, de chaque trois onces.

La dose est de six cuillerées à bouche, une heure avant le repas.

Quand le vomissement reconnoît pour cause un tempérament vaporeux & nerveux, on y remédie avec les remedes indiqués à l'article VAPEUR.

Si le vomissement est excité par un émétique, par quelques purgatifs ou quelques poisons, on suit le traitement indiqué dans ces différents articles. *Voyez* ÉMÉTIQUE, PURGATIF & POISON.

Le vomissement qui provient de quelques vers qui se trouvent dans l'estomac, se guérit par l'usage de l'émétique, & par les remedes appropriés aux vers. *Voyez* VERS.

Quand les vomissements se déclarent au commencement des maladies aiguës, comme dans la fievre maligne ou dans la fievre putride, il faut en favoriser l'expulsion, après une ou deux saignées, par l'usage de l'émétique. *Voyez* FIEVRE MALIGNE, FIEVRE PUTRIDE.

Les vomissements qui se déclarent après avoir mangé, & dans lesquels on rejette des matieres crues & indigestes, sont les suites de l'indigestion: il suffit, dans ce cas, de faire prendre au malade beaucoup d'eau chaude, des lavements; &, quand l'estomac est bien vuide, & qu'il est tranquille, on peut prescrire la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Menthe, deux onces.*
D'Elixir de propriété, quinze gouttes.
De Sirop Diacode,
De Limon, de chaque une demi-once.

Mêlez le tout, pour une dose, à prendre deux heures après que l'estomac est tranquille; au reste, il faut suivre le traitement indiqué à l'article INDIGESTION.

Quand le vomissement est accompagné de sang qu'on rend par la bouche, il rentre dans la classe des hémorrhagies. *Voyez* HÉMORRHAGIE.

Il en eſt de même du vomiſſement de matieres noires. *Voyez* MALADIE NOIRE.

A l'égard du vomiſſement du pus, *voyez* ULCERE.

VOMITIF, ſ. m. remede qui excite le vomiſſement. *Voyez* ÉMÉTIQUE.

URINE SANGLANTE. *Voyez* PISSEMENT DE SANG.

VUE FOIBLE. *Voyez* AMBLYOPIE, YEUX.

VUIDANGES, ſ. f. pl. évacuation de ſang qui ſort par la matrice, après les couches. *Voyez* FEMMES EN COUCHE.





(Y E U)

YEUX. (*maladies des*) Les yeux ſont ſujets à bien des maladies, ainſi que toutes les autres parties du corps. Nous ne donnerons point un détail auſſi circonſtancié, & auſſi ample qu'il le faudroit, de tous les maux qui affligent cette partie : nous nous contenterons ſeulement d'indiquer les remedes les plus sûrs pour les maladies des yeux les plus communes.

De l'Inflammation des Yeux.

Les yeux ſont expoſés le plus ſouvent à s'enflammer. Nous en avons traité à l'article OPHTHALMIE : nous avertiſſons ſeulement d'éviter tous les collyres trop ſpiritueux, l'eau-de-vie, l'eſprit-de-vin; ces remedes incendiaires nuiſent beaucoup à l'œil. On peut prendre de l'eau toute ſimple, dans laquelle on fait diſſoudre un peu de trochiſque blanc de Rhaſis. Le collyre ſuivant eſt auſſi très-avantageux en ce cas :

Prenez, *Des Eaux de Roſes,*
De Plantain, de chaque une once.
De Sel de Nitre purifié, un gros.

Faites-le diſſoudre dans ces deux eaux; trempez-y des compreſſes de linge blanc, pliées en quatre, & appliquez-les ſur les yeux, ayant ſoin de les renouveller de temps en temps.

Mais ces remedes ne réuſſiſſent jamais heureuſement, à moins qu'on n'ait calmé l'inflammation : le lait des femmes, que l'on injecte dans les yeux, eſt très-efficace dans ce cas; le ſang d'un pigeon que l'on a égorgé, dont on fait couler quelques gouttes dans l'œil, produit auſſi un très-bon effet. *Voyez* OPHTHALMIE.

Foibleſſe de la Vue.

La vue eſt ſujette à s'affoiblir par l'âge, la fatigue, ou les maladies. Voici différents remedes qui y con-

viennent: on peut faire prendre à l'intérieur une infusion de fraise en guise de thé, & étuver les yeux, soir & matin, avec le vin d'aunée, ou bien avec l'eau distillée d'ormin. *Voyez* AMBLYOPIE.

Taies aux Yeux.

Les remedes suivants sont très-propres pour ronger les excroissances qui se forment sur la cornée.

Prenez, *Un Œuf frais.*

Faites-le cuire & durcir sur la cendre chaude; cassez-le en deux moitiés: ôtez-en le jaune, & mettez à la place, gros comme un pois de couperose blanche, & trois fois autant de sucre candi en poudre: ôtez la coque de l'œuf; vous jetterez sur l'œuf quatre cuillerées d'eau rose; renfermez le tout dans un linge que vous nouerez & suspendrez, & vous recevrez dans un verre la liqueur qui en coulera; vous exprimerez le linge; vous vous servirez de cette eau, pour en mettre trois ou quatre gouttes tous les matins sur la taie.

On peut aussi appliquer quelques gouttes de suc de fenouil, de suc de rhue, ou de suc de grande chélidoine.

Nuages sur les Yeux, ou Vue trouble.

Quand la vue est obscurcie, & que l'on apperçoit quelques nuages, on peut faire usage de la poudre suivante:

Prenez, *De l'Euphraise séchée, une once.*
De la Semence de Fenouil, deux gros.
De Macis,
De la Noix muscade, de chaque un gros.
Du Sucre Candi, une once.

Mêlez le tout ensemble pour quatre doses, dont il faut prendre une soir & matin, dans un petit verre de vin blanc.

Cataracte.

Il arrive tous les jours qu'il se forme des cataractes dans l'œil: quand elles sont anciennes, il faut avoir

recours à l'opération; quand elles sont nouvelles, on peut se servir du remede suivant:

Prenez, *D'Aloès en poudre, demi-gros.*

De Crocus metallorum *en poudre fine, un gros & demi.*

De Sucre Candi blanc, un gros.

De Tuthie préparée, quatre scrupules.

Mêlez le tout avec

Quatre onces de Vin blanc,

Autant d'Eau de Fenouil,

Huit onces d'Eau de Chélidoine.

Laissez macérer pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes. Lorsque vous vous en servirez, vous remuerez bien la bouteille. On en laisse tomber trois ou quatre gouttes dans l'œil, trois ou quatre fois le jour.

Un purgatif fort, ou un émétique puissant, a souvent enlevé des cataractes commençantes : on sent bien que ces remedes ne doivent être administrés que par des médecins prudents, & à des sujets robustes.

Ulcere à la Cornée.

On peut se servir, dans cette maladie, du collyre suivant :

Prenez, *Du Miel commun,*

Du Jus d'Oignon, de chaque partie égale.

Mêlez-les ensemble, & faites-en couler quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois par jour; & trempez dedans une compresse, pour appliquer dessus : vous la renouvellerez deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures.

Ulcere des Paupieres avec chassie.

Voici un collyre qui convient dans cette maladie.

Prenez, *D'Eau d'Euphraise,*

De Fenouil, de chaque une once.

De la Tuthie préparée, dix-huit grains.

Du Vitriol blanc, quatre grains.

Mêlez le tout, pour un collyre dont on laissera tomber quelques gouttes dans l'œil, trois ou quatre fois par jour.

Voilà en peu de mots toutes les maladies qui concernent les yeux. Les autres, comme la goutte-sereine, la cécité, sont incurables, & n'exigent aucune espece de remede; il est même dangereux d'en faire, parce qu'on peut irriter ces maux, & attirer des accidents plus grands sur la partie.

Nous ne sçaurions trop recommander, à ce sujet, d'être attentif à n'employer pour les yeux aucun remede âcre, spiritueux ou caustique, parce qu'il n'y a point de parties plus délicates que les yeux, qui demandent plus de ménagement, & dont la conservation soit plus utile à la vie.

FIN.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

Des Médicaments, tant simples que composés, qui entrent dans les Formules de cet Ouvrage; avec le Tarif du prix des Drogues simples, étrangeres, & des Médicaments composés.

On y a joint leurs Vertus principales, & les Doses auxquelles on peut les ordonner.

A

ABSYNTHE, plante stomachique, vermifuge, & emménagogue. La maniere la plus commune de l'employer est en infusion dans du vin blanc.

ÆTHIOPS minéral, préparation mercurielle qui se donne toujours en bols, & jamais autrement, depuis douze grains, jusqu'à un demi-gros par jour. L'æthiops se vend 3 f. 6 d. la demi-once.

AIGREMOINE, plante vulnéraire, déterſive.

ALKEKENGE. Ses baies ou son fruit sont très-utiles dans la gravelle; on en prend l'infusion en forme de thé.

ALOÈS, suc épaissi d'une plante qui porte le même nom. C'est un purgatif chaud: il est stomachique & emménagogue. Il se donne depuis vingt-quatre grains jusqu'à douze. L'aloès hépatique le plus commun se vend 3 f. l'once: l'aloès socotrin, celui qui mérite la préférence, 4 f. l'once.

ALUN purifié, se donne dans les pertes & dans les hémorrhagies violentes, depuis huit grains jusqu'à deux gros par jour. Prix 4 f. la demi-once.

AMANDES douces. Son huile peut se donner depuis une once jusqu'à une demi-livre par jour, & même plus, selon le but qu'on se propose.

ANCOLIE, plante des jardins, vulnéraire & apéritive.

ANIS, plante carminative. On en emploie la graine avec succès, dans les préparations où entre le séné; elle en corrige l'acrimonie, & empêche qu'il ne donne des tranchées.

ANTIMOINE crud, substance minérale disposée en longues aiguilles argentées. L'antimoine crud est recommandé dans les tisanes sudorifiques, à la dose d'une once pour deux pintes: c'est un remede d'une vertu très-médiocre, ou plutôt qui n'en a pas. Prix 4 f. la livre.

L'ANTIMOINE diaphorétique, ou sa chaux, s'emploie assez souvent depuis un scrupule

jusqu'à un gros par jour. Prix 4 l. la livre.

ARCANUM-DUPLICATUM, ou Sel de Duobus, sel neutre purgatif, qui se donne depuis un scrupule jusqu'à une demi-once. Prix 2 l. la livre.

ARMOISE, plante anti-hystérique & emménagogue.

ARRÊTE-BŒUF, plante apéritive.

ASPERGE, plante apéritive.

ASSA-FŒTIDA, gomme-résine, jaunâtre, d'une odeur insupportable. C'est un anti-hystérique très-puissant, appliqué même extérieurement : on la donne dans des potions depuis douze grains jusqu'à vingt-quatre ; & en bols depuis six grains jusqu'à un scrupule par jour. Prix 5 f. l'once.

AUNÉE, ou *Enula-Campana*, plante diurétique chaude. On emploie la racine en infusion, depuis un scrupule jusqu'à deux gros, pour une pinte d'eau.

AVOINE, excellent résolutif, appliqué après avoir été fricassé dans le vinaigre : elle s'emploie dans les tisanes.

B

BARDANE. (*grande*) Sa racine s'emploie dans les tisanes anti-scorbutiques, dans les décoctions pour les maladies de la peau, à la dose d'une once pour une pinte d'eau.

BAUME *d'Arcæus*, baume factice anti-septique, dont on ne fait usage que pour les plaies extérieures. Prix 6 f. l'once.

BAUME de soufre térébenthiné, baume qu'on prépare chez les apothicaires. Il s'emploie intérieurement pour les ulceres du poumon : il se donne depuis six gouttes jusqu'à vingt. Prix 2 l. le demi-livre.

BAUME tranquille, baume préparé dans les pharmacies : il s'emploie extérieurement dans les douleurs vives de rhumatisme. Prix 1 f. le gros.

BECCABUNGA, plante anti-scorbutiqne, qu'on ne doit pas faire bouillir quand on en fait usage.

BEC de grue, *ou* Herbe-à-Robert, plante vulnéraire, résolutive, fort estimée.

BÉTOINE, plante céphalique. C'est un vulnéraire résolutif : on en prend les infusions, ou bien en poudre par le nez.

BEURRE.

BLANC de Baleine, substance graisseuse, qu'on dit être le cerveau de la Baleine : on l'emploie dans les loochs, depuis un gros jusqu'à une demi-once. Prix 3 l. la livre.

BOL d'Arménie, terre absorbante & astringente : on l'emploie intérieurement, depuis douze grains jusqu'à deux scrupules. Prix 1 l. 10 f. la livre.

BOUILLON-BLANC, plante des champs : les fleurs sont pectorales, se prennent en infusion ; les feuilles entrent dans les lavements émollients.

BOUIS *ou* Buis. On peut substituer au gaïac le buis : on le fera entrer dans les tisanes sudorifiques.

BOURRACHE, plante qui contient un nitre enveloppé d'une forte de mucilage, excellent & doux résolutif.

BRYONE, *ou* Couleuvrée, plante ; sa racine seule est en usage. C'est un purgatif violent : on l'emploie infusée dans du vin blanc. Un gros suffit pour un demi-setier de vin blanc

en

on peut l'employer en poudre, depuis douze grains jusqu'à un scrupule.

Buglosse. *Voyez* Bourrache.

C

Camomille Romaine. Ses boutons infusés comme du thé, sont un remede carminatif & anodin.

Camphre, substance végétale, d'une odeur pénétrante, & huile essentielle, & figée, du laurier de Ceylan, selon quelques auteurs. Elle est résolutive, anti-septique & calmante: on s'en sert extérieurement & intérieurement; elle peut se donner à l'intérieur, depuis dix grains jusqu'à un gros dans la journée. Prix 6 f. l'once.

Canelle, écorce d'une odeur agréable, d'un goût âcre & piquant; elle est stomachique: elle se donne depuis six grains jusqu'à un scrupule. Prix 10 f. la livre.

Cantharides, mouches oblongues, d'une couleur azurée, d'une odeur fort puante. On les trouve en été sur les feuilles du peuplier & du frêne. On les réduit en poudre pour les appliquer extérieurement, unies avec un peu de levain; elles sont cathérétiques. Un gros de poudre doit suffire pour un emplâtre qu'on veut appliquer aux mollets. Prix 1 f. le gros.

Capillaire, plante pectorale.

Carotte, plante apéritive: la racine seule est en usage.

Casse, fruit d'un arbre qui croît aux Indes; c'est une silique ligneuse, longue & cylindrique, occupée par une pulpe noire, & des amandes blanches, distribuées dans des cellules distinctes. La moëlle s'ordonne dans les médecines, depuis deux gros jusqu'à une once & demie. C'est le purgatif le plus doux que nous ayons. On l'ordonne dans les lavements, depuis un quarteron, en bâtons qu'on fend selon leur longueur, jusqu'à une demi-livre. Prix 4 sous l'once. Ce prix varie en temps de guerre: la casse augmente beaucoup, sur-tout quand le commerce du Levant est intercepté.

Casse cuite. C'est la casse cuite & réduite à une certaine consistance, avec le sirop de violette: elle lâche doucement le ventre, prise à la dose d'une once ou de deux onces. Prix 8 f. l'once.

Castoréum; substance dure, cassante, brune, & d'une odeur pénétrante, qu'on trouve dans les testicules du castor. On l'emploie comme un anti-hystérique puissant, en bols, ou dans des potions, depuis six grains jusqu'à douze grains; la teinture, depuis dix gouttes jusqu'à un scrupule. Prix 10 f. l'once.

Catholicon double, électuaire purgatif, astringent, qu'on emploie dans les dévoiements, depuis un gros jusqu'à une once, dans une médecine. Prix 4 f. la livre.

Cérat de Galien. Prix 2 sous l'once.

Cérat Diapalme. Prix 3 sous l'once.

Cerfeuil, plante apéritive: on en ordonne les sucs, avec succès, dans l'hydropisie.

Céruse, plomb à demi dissous par la vapeur du vinaigre, &



réduit en une matiere fort blanche, pesante & friable. On l'emploie pour les emplâtres qu'on veut rendre résolutifs & dessicatifs. Prix 4 f. la demi-livre.

CHARDON-ROLAND. L'écorce de la racine, infusée dans le vin blanc, est excellente pour faire sortir les pierres de la vessie & des reins. Un gros suffit pour un demi-setier de vin blanc.

CHARDON à Foulon.

CHÉLIDOINE, (*grande*) ou Eclaire. Le suc de ses feuilles est rongeant: sa racine s'emploie dans les vieilles jaunisses, & dans les obstructions du foie. On la donne dans des bouillons, à la dose de deux gros.

CHICORÉE sauvage,
blanche; plantes stomachiques, & propres à animer & à mettre la bile en mouvement.

CHIENDENT.

CHOU rouge.

CINABRE artificiel: matiere dure, compacte, brillante, crystalline, très-rouge, composée de soufre & de vif-argent exactement unis intérieurement, & sublimés par l'action du feu. On le donne intérieurement, depuis deux grains jusqu'à un scrupule; on le fait entrer dans différentes pommades, pour les maladies de la peau. Prix 7 f. l'once.

CIRE jaune, *ou* vierge, blanche.

CITRON.

COCHENILLE, espece de punaise séchée, renfermant une poudre rouge; elle vient de l'Amérique. On l'emploie comme un cordial dans les potions, depuis six grains jusqu'à un scrupule.

COCHLÉARIA, *ou* Herbe aux cuillers, plante anti-scorbutique. *Voyez*, à ce sujet, BECCABUNGA.

COLOPHONE. C'est la térébenthine cuite. C'est un dessicatif, qu'on n'emploie guere qu'à l'extérieur.

COLOQUINTE, fruit gros comme une orange médiocre, presque rond, naturellement assez sec & léger, couvert d'une écorce dure, unie, &c. C'est un purgatif violent, qu'on ne donne jamais seul, à moins que ce ne soit en lavement. On en prescrit alors l'extrait, depuis un scrupule jusqu'à un gros & demi. Prix 4 f. l'once.

CONCOMBRE sauvage, purgatif violent. *Voyez* BRYONE.

CONFECTION Hamec, électuaire purgatif. Il entre dans les médecines qu'on ordonne pour les maladies de la peau, depuis un gros, un demi-gros, jusqu'à deux gros. Prix 3 l. la livre.

CONFECTION Alkermès, électuaire cordial: on le donne, soit dans des potions, soit en bol, depuis un scrupule jusqu'à un gros. Prix 5 l. la livre.

CONFECTION d'Hyacinthe, électuaire absorbant & cordial. Il se prescrit, soit dans des potions, soit en bol, depuis un scrupule, jusqu'à deux gros & demi par jour. Prix 5 l. la livre.

CONSERVE de Cynorrhodon, s'ordonne en bol, à la dose d'un gros, dans les dévoiements. Prix 2 l. la livre.

CONSERVE de Fumeterre; s'ordonne dans les maladies de peau, & quand il y a in-

dication de purifier la masse des humeurs, depuis un scrupule jusqu'à deux gros par jour. Prix 2 l. la livre.

CONSERVE liquide de Roses rouges, se donne dans les dévoiements, à la dose d'une demi-once par jour. Prix 40 s. la livre.

CONSOUDE, (*grande*) plante mucilagineuse, astringente; on ne se sert guere que de sa racine.

COQUILLES d'huîtres préparées, absorbant, se donne à l'intérieur, depuis six grains jusqu'à un demi-gros dans la journée. Prix 2 sous la demi-once.

CORAIL rouge préparé, astringent, & absorbant en même temps, se donne à l'intérieur, depuis un scrupule jusqu'à un gros. Prix 3 l. la demi-once.

CORALLINE, plante marine, vermifuge; se donne depuis dix grains jusqu'à un demi-gros. Prix 2 s. la demi-once.

CORNE-de-Cerf, astringent, s'emploie dans les tisanes, à la dose d'une once pour une pinte de tisane. Prix 1 s. la demi-once.

CRAIE préparée, absorbant qui peut se donner à l'intérieur, depuis un scrupule, jusqu à un gros. Prix 1 s. la demi-once.

CRÊME de Tartre, sel acide, uni à une partie grasse. Il est apéritif, & même purgatif. On le donne depuis un demi-gros jusqu'à trois gros. Prix 1 s. l'once.

CRESSON de Fontaine.

CRESSON de jardin, *ou* Alénois. *Voyez* BECCABUNGA.

CROISETTE, plante astringente, vulnéraire: on ne se sert que de ses feuilles.

D

DIAGREDE, extrait de la scammonée; c'est un purgatif hydragogue: il se donne depuis six grains jusqu'à un demi-gros. Prix 3 s. le gros.

DIASCORDIUM, électuaire astringent & corroboratif, qui se donne depuis demi-gros jusqu'à deux gros. Prix 2 s. le gros.

DIAPHŒNIC, électuaire purgatif; il se donne en lavement, jusqu'à la dose d'une once: dans les médecines, pour les tempéramenrs forts, on peut le donner jusqu'à une demi-once. Prix 3 l. la livre.

DIAPRUN, électuaire purgatif, fort doux: on l'emploie en guise de manne, depuis demi-once jusqu'à une once & demie, dans les médecines. Prix 3 l. la livre.

E

EAU de Chaux; s'emploie à l'intérieur dans les ulceres du poumon, & peut se prendre à la dose d'un demi-setier par jour: on commence par trois cuillerées. Prix 10 s. la pinte.

EAU-DE-VIE camphrée. Prix 30 s. la pinte.

EAU-DE-VIE. Prix 28 sous la pinte.

EAU vulnéraire. Prix 3 l. la pinte.

EAU distillée de Canelle, cordiale; se donne dans les potions, depuis trente gouttes, jusqu'à deux cuillerées à bouche. Prix 1 l. 10 s. le demi-setier.

EAU de Cerises noires, fait la base des potions cordiales. Prix 30 s. la pinte.

EAU de Chardon, eau cordiale, faisant aussi la base des potions cordiales. Prix 20 s. la pinte.

EAU d'Euphraise, s'emploie communément dans les collyres. Prix 20 f. la pinte.

EAU de Fleurs d'Orange, anti-spasmodique vanté. Prix 30 f. la pinte.

EAU de Fleurs de Tilleul, s'emploie dans les potions céphaliques, depuis une once jusqu'à quatre. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Fleurs de Sureau, résolutive : s'emploie sur les érysipeles : on n'en fait d'usage qu'à l'extérieur. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Fenouil, d'usage dans les collyres, depuis une once jusqu'à quatre. Prix 10 sous la chopine.

EAU de Laitue, s'emploie dans les juleps calmants, depuis deux onces jusqu'à quatre. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Lis, eau rafraîchissante, qu'on n'emploie guere qu'à l'extérieur. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Mélisse simple, s'emploie dans les potions céphaliques & anti-hystériques depuis demi-once jusqu'à deux onces. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Menthe; est d'usage dans les potions stomachiques, pour arrêter le hoquet ou le vomissement. On la donne depuis une demi-once jusqu'à quatre onces. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Morelle, calmante, ne s'emploie qu'à l'extérieur. Prix 10 f. la chopine.

EAU de Pariétaire, diurétique : elle s'emploie dans les potions, depuis demi-once jusqu'à quatre onces. Prix 10 sous la chopine.

EAU de Plantain, astringente; s'emploie dans les collyres & dans les potions astringentes, depuis demi-once jusqu'à quatre onces. Prix 10 sous la pinte.

EAU de Renouée, *ou* de Centinode. *Voyez* EAU DE PLANTAIN.

EAU de Roses, fort d'usage dans les collyres. Prix 12 f. la chopine.

ECORCE intérieure de Sureau, hydragogue puissant : on le prend infusé dans du vin blanc. La dose est, depuis un gros jusqu'à une demi-once pour une chopine de vin blanc.

ELLÉBORE blanc. Sa racine est très-purgative. On s'en sert rarement. Elle n'est guere d'usage que pour exciter l'éternument : on en prend alors par le nez, depuis six grains jusqu'à dix. Prix 8 f. la livre.

EMPLATRE
- de Ceruse. Prix 5 f. la livre.
- de Ciguë, fondant. Prix 3 l. la livre.
- de Diachylon gommé. Prix 4 l. la livre.
- de Mélilot. Prix 2 l. 10 sous la livre.
- de Minium. Prix 2 l. la livre.
- de Nuremberg. Prix 3 l. 12 f. la livre.
- de Vigo. Prix 3 l. la livre.
- Véficatoire. Prix 2 l. 10 f. la liv.

ENCENS, résine odorante; elle s'emploie dans les emplâtres dessicatifs. On la donne intérieurement pour provoquer les sueurs depuis quatre grains, jusqu'à dix. Prix 1 l. 10 f. la livre.

Esprit de sel Ammoniac. On le fait respirer, ou on en jette quelques gouttes dans le nez, dans les affections soporeuses; on peut même en faire avaler, dans certains cas qui sont rares. Prix 2 s. le gros.

Esprit-de-Vin. Prix 2 l. 10 s. la pinte.

Esprit-de-Vin camphré: s'emploie extérieurement contre la gangrene seche. Prix 3 l. la pinte.

Esprit volatil de corne-de-cerf; se donne dans des potions cordiales, depuis dix gouttes jusqu'à trente. On l'emploie sur-tout dans les paralysies. Prix 20 s. l'once.

Euphorbe; gomme jaune, très-âcre & brûlante à la bouche. Elle purge très-violemment, aussi ne l'emploie-t-on presque jamais à l'intérieur. On s'en sert quelquefois dans des sternutatoires, à la dose d'un ou deux grains. Prix 2 s. l'once.

Extrait de Genievre; stomachique, qui se prend avant le repas, depuis un scrupule jusqu'à un gros. Prix 40 s. la livre.

Extrait de Lierre terrestre, remede expectorant, fort chaud: il se donne en bol, depuis quatre grains jusqu'à quinze grains. Prix 40 s. la demi-livre.

Extrait de Véronique, vulnéraire déterſif: on le donne en bol, depuis huit grains jusqu'à quinze. Prix 2 s. 6 d. le gros.

Extrait de Tussilage, *ou* de Pas-d'Ane. C'est un expectorant fort doux, qui se prend en bol, depuis douze grains jusqu'à trente. Prix 10 s. la demi-once.

F

Farine de Féves, résolutive. On s'en sert dans les cataplasmes.

Farine de Froment, adoucissante. On s'en sert dans les cataplasmes.

Farine de Seigle, maturatif estimé pour hâter la suppuration d'une plaie.

Fénugrec, plante résolutive. La farine de sa graine s'emploie dans les cataplasmes.

Figues grasses. Elles adoucissent les âcretés du rhume. Appliquées à l'extérieur, elles hâtent la suppuration.

Filipendule, plante diurétique: on en emploie les feuilles & la racine.

Fleurs de Benjoin. Le benjoin est une résine odorante. Les fleurs sont un extrait de ce qu'il y a de plus subtil & de plus précieux dans cette résine. Elles sont incisives, pénétrantes, bonnes pour les ulceres du poumon & pour l'asthme. Elles entrent dans plusieurs compositions. On les donne seules, depuis quatre grains, jusqu'à quinze ou vingt. Fleurs de Benjoin, 1 l. le demi-gros.

Fleurs de Soufre. C'est le soufre purifié & dégagé des parties étrangeres. Elles s'emploient dans les pommades contre les maladies de la peau, & intérieurement, soit dans l'asthme, soit dans les maladies de peau, depuis dix grains jusqu'à un gros.

Follicules de Séné, purgatif plus doux que le séné; s'emploie dans les tisanes royales, depuis demi-once jusqu'à une once; & dans les médecines, depuis un gros jusqu'à deux gros. Prix 2. l. la demi-livre.

FOUGERE mâle. Sa racine s'emploie dans les tisanes vermifuges, à la dose d'une once par pinte.

FRAISIER. Sa racine est apéritive, & elle est fort d'usage dans les tisanes.

FUMETERRE, plante altérante, & fort estimée pour combattre les maladies de peau, qui sont rebelles.

G

GALBANUM, gomme d'une odeur forte & désagréable, d'un goût amer & un peu âcre : elle est fort employée dans les vapeurs hystériques : on en fait des emplâtres. Elle se donne intérieurement, depuis quatre grains jusqu'à quinze grains par jour. Prix 1 s. le gros.

GAÏAC, bois dur, pesant & très-résineux. On s'en sert pour faire les tisanes sudorifiques.

GINGEMBRE, racine d'un goût piquant, âcre, un peu aromatique : elle est incisive & stomachique. Elle se donne depuis six grains jusqu'à un scrupule. Prix 1 s. l'once.

GOMME Adragant ; gomme blanche, luisante, légere, en petits morceaux longs, menus, & entortillés en maniere de vers. Elle est humectante, adoucissante & rafraîchissante. Elle est bonne dans les dyssenteries. Prix 1 l. 10 s. la demi-livre.

GOMME Ammoniaque ; gomme jaunâtre par dehors, blanche par dedans, d'une odeur désagréable. Elle est apéritive. On l'emploie dans l'hydropisie, dissoute dans du vinaigre scillitique. Elle se donne alors dans une potion, à la dose d'un gros. Prix 1 s. le gros.

GOMME Arabique ; gomme en grosses larmes ou morceaux blancs, tirant quelquefois sur le jaune, clairs, transparents, gluants à la bouche, sans goût apparent. Elle est pectorale, humectante & rafraîchissante : elle ne possede pas cependant ces qualités au degré où les a la gomme adragant. On la donne en poudre, à la dose de dix grains jusqu'à vingt, ou en infusion. Prix 2 l. la liv.

GOMME Elémi ; gomme résineuse, blanche, tirant sur le verdâtre, odorante. On ne s'en sert que dans les emplâtres vantés, pour fortifier les nerfs. Prix 2. l. la livre.

GOMME-GUTTE ; gomme résineuse, seche, dure, cassante, & haute en couleur. Réduite en poudre, elle est d'un jaune foncé : c'est un purgatif hydragogue, très-puissant. On l'emploie depuis trois grains jusqu'à quinze. Il est bon de mêler avec elle quelque sel, comme la crême de tartre. Prix 1 s. le gros.

GRAINE de Lin, adoucissante. Sa farine se mêle avec le savon, pour faire des pilules savonneuses.

GRAINE de Kermès, diaphorétique ; s'emploie dans les potions cordiales.

GUIMAUVE, plante pectorale. Les feuilles s'emploient pour les lavements anodins : les fleurs & la racine entrent dans les tisanes pectorales.

H

HIEBLE. *Voyez* ECORCE DE SUREAU.

HIERA-PICRA, électuaire purgatif, très-âcre, qu'on ne donne qu'en lavement, depuis un gros jusqu'à une demi-once. Il ne convient

que dans les affections soporeuses & dans les coliques métalliques. Prix 5 s. l'once.

HOUBLON. Les graines en sont apéritives.

HOUX. (*petit*) La racine s'emploie, avec succès, dans les tisanes apéritives.

HUILE d'Amandes douces. Prix 2 s. l'once.

HUILE de Camomille ; s'emploie à l'extérieur, soit comme carminatif, soit comme anodin. Prix 1 l. la demi-livre.

HUILE de Laurier ; s'emploie en liniment, pour fortifier des parties paralysées ou affoiblies. Prix 15 s. la demi-livre.

HUILE de Lin ; entre dans les emplâtres & dans les lavements. Prix 10 s. la demi-liv.

HUILE de Lis ; entre dans différents emplâtres. On s'en sert pour faire des injections dans l'oreille. Prix 1 l. la demi-livre.

HUILE de Girofle, huile fort estimée pour les douleurs de nerfs : on l'emploie seulement à l'intérieur. Elle est âcre & un peu caustique. Prix 3 l. l'once.

HUILE de Millepertuis. On s'en sert, avec succès, dans les foulures, les luxations, mêlée avec égale partie d'eau-de-vie. Prix 1 l. la demi-livre.

HUILE de Noix. Elle n'est guere d'usage que dans le traitement des coliques des peintres. On la fait entrer dans les lavements, depuis deux onces jusqu'à quatre. Prix 12 s. la livre.

HUILE d'Olive, adoucissante prise en petite quantité, & purgative à la dose de cinq à six onces. On peut la substituer, quand elle est récente, à l'huile d'amandes douces. Prix 18 s. la livre.

HUILE Rosat ; s'emploie dans les fomentations émollientes & résolutives, dans les inflammations du bas-ventre & de la vessie. Prix 1 l. la demi-livre.

HUILE de Succin. *Voyez* HUILE DE GIROFLE. Prix 2 s. 6 d. le gros.

HUILE de Tartre par défaillance. Elle n'est guere d'usage que dans des expériences physiques : on s'en sert encore pour reconnoître s'il y a du plomb ou de ses préparations dans le vin. Dans un vin adouci par la litharge, ou autre préparation de plomb, on jette quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance. Le plomb tombe au fond du verre.

HUILE de Vers de terre. On s'en sert pour frotter des parties paralysées, ou attaquées de rhumatisme. C'est une huile très-pénétrante. Prix 30 s. la livre.

HYDROMEL simple. C'est un mélange d'eau & de miel.

HYDROMEL composé, mélange d'eau & de miel. On y ajoute différentes plantes, tels que la pulmonaire, l'hyssope. L'hydromel est sur-tout d'usage dans l'asthme, & dans les maladies de poitrine qui dépendent d'une lymphe visqueuse & épaisse. L'hydromel simple se prend en guise de tisane. L'hydromel composé s'ordonne à des doses moindres, suivant les plantes qu'on y fait entrer.

HYSSOPE, pectorale, incisive.

I

JALAP, racine qui nous est apportée des Indes occidentales, en rouelles épaisses, compactes, parsemées de

veines résineuses, difficiles à rompre avec les mains, mais faciles à casser avec le pilon, de couleur grise, d'un goût un peu âcre. C'est un purgatif hydragogue, qui se donne en poudre, depuis douze grains jusqu'à un gros. Prix 4 s. l'once.

Ipécacuanha, racine qui vient du Brésil, grosse comme le chalumeau d'une petite plume, compacte, tortue, ridée par anneaux, cordée dans son milieu, d'un goût âcre & amer : la plus estimée est la brune. On la donne comme vomitif incisif, depuis quatre grains jusqu'à un scrupule. On en donne l'infusion dans du vin, comme altérant; elle se donne à deux ou trois grains par jour. C'est le meilleur incisif de la lymphe, qui nous soit connu. Elle est fort employée dans les dyssenteries occasionnées par des glaires. Prix 20 s. l'once.

Iris de notre pays, *ou* Flambe. La racine, infusée dans le vin blanc, à la dose d'une demi-once pour une pinte, est un bon hydragogue.

Iris de Florence, racine blanche, grosse comme le pouce, ayant une odeur de violette, douce & agréable, d'un goût un peu piquant & agréable : elle est incisive & pénétrante. On la peut donner à la dose de six grains par jour. Prix 3 s. l'once.

K

Karabé, Succin *ou* Ambre : substance résineuse, dure, luisante & transparente, blanche ou jaune, qu'on nous apporte de la Prusse Ducale, en morceaux de différentes grosseurs & figures. C'est un excellent anti-hystérique : il se donne intérieurement, depuis six grains jusqu'à douze. Prix 4 sous l'once.

Kermès minéral, préparation d'antimonie. Il est incisif, diaphorétique, vomitif & purgatif, suivant les doses auxquelles il est donné. On le prescrit depuis un grain jusqu'à six par jour. Prix 20 s. le gros.

L

Laitue, plante rafraîchissante.

Lavande, plante céphalique & utile dans les maladies de nerfs.

Laudanum liquide de Sydenham. C'est l'extrait d'opium dissous dans le vin d'Espagne, avec différents aromatiques. Il se donne depuis cinq gouttes jusqu'à trente. Prix 20 s. l'once.

Laudanum solide : c'est l'extrait d'opium. Il se donne pour procurer du sommeil, & calmer les douleurs violentes, depuis un demi-grain jusqu'à quatre. Prix 30 s. la demi-once.

Lierre, plante pectorale, incisive.

Lilium de Paracelse; teinture de différents métaux, tels que le cuivre, le fer. Il s'ordonne dans les potions cordiales, depuis dix gouttes jusqu'à soixante & douze. Prix 8 s. le gros.

Limaille de Fer. La meilleure est celle qu'on porphyrise, après l'avoir humectée d'eau pendant quelques jours : c'est un excellent emménagogue. Elle se donne dans toutes les maladies où les solides sont relâchés & sans ressort :

elle se donne par jour depuis cinq grains jusqu'à douze. Prix 2 f. le gros, quand elle est porphyrisée : quand elle est brute, prix 8 f. la livre.

LITHARGE, plomb empreint des impuretés du cuivre, & réduit en forme de scorie ou d'écume métallique par la calcination. La litharge n'est employée que dans les emplâtres légérement dessicatifs. Prix 7 f. la livre.

LIS des Vallées, *ou* Muguet, plante céphalique, dont les fleurs se prennent en infusion.

M

MACIS. Le macis est la seconde écorce de la noix muscade, qu'on fait sécher. Il fortifie & réchauffe l'estomac : il est employé dans différentes compositions. Prix 4 f. le gros.

MANNE, suc qui découle du frêne, en Dauphiné, ou qu'on tire par des incisions. La premiere, appellée Manne en larmes, se vend 16 sous l'once. La seconde, appellée Manne en sorte, se vend 4. f. l'once.

MARJOLAINE, plante céphalique.

MAUVE, plante émolliente : les fleurs s'emploient dans les tisanes pectorales, & les feuilles dans les lavements & dans les décoctions émollientes.

MÉLILOT, plante employée dans les décoctions émollientes.

MÉLISSE. Les feuilles se prennent en infusion dans les affections vaporeuses.

MERCURE crud, demi-métal fluide, coulant, de couleur d'argent, fort pesant. Il se donne purifié, c'est-à-dire revivifié du cinabre, dans la passion iliaque, jusqu'à la dose d'une livre. Prix 4 l. 10 f. la livre.

MERCURE doux sublimé, ou *Aquila alba*, fondant ; se donne depuis six grains jusqu'à douze. Prix 3 f. le gros.

MERCURE précipité blanc, escarrotique puissant, dont on ne fait usage qu'à l'extérieur. Prix 1 f. 6 d. le gros.

MIEL Rosat, s'emploie dans les gargarismes déterfifs. Prix 30 f. la livre.

MIEL mercurial, miel avec lequel on a fait bouillir une certaine quantité de feuilles de mercuriale. Il s'emploie dans les lavements qu'on veut rendre légérement purgatifs, depuis deux onces jusqu'à six. Prix 30 f. la livre.

MIEL violat. *Voyez* MIEL Mercurial. Prix 30 f. la livre.

MILLEPERTUIS. L'huile dans laquelle on a fait infuser ses fleurs, est employée avec l'eau-de-vie dans les liniments pour les contusions & les blessures des nerfs.

MINIUM, plomb minéral pulvérisé, & rendu rouge par une longue calcination au feu : il est astringent & dessicatif. On ne l'emploie que dans les onguents & dans les emplâtres. Prix 10 f. la livre.

MORELLE, plante assoupissante, dont les feuilles s'appliquent avec succès sur les cancers.

MOUTARDE. On en fait usage pour rappeller la goutte ou d'autres humeurs qui se portent sur des parties intéressantes à la vie.

Myrrhe. Gomme réſinenuſe qui doit être choiſie récente, en belles larmes claires, tranſparentes, légeres, de couleur jaune dorée ou rougeâtre, d'une odeur forte & qui n'eſt point agréable, d'un goût amer & âcre : elle eſt apéritive & emménagogue. On la donne depuis quatre grains juſqu'à dix. Prix 4 l. la livre.

N

Navet. Racine pectorale, incisive, s'emploie dans les bouillons béchiques.

Noix de Galle. Excroiſſance ronde, qui naît ſur des branches de chêne piquées par un inſecte : elles ſont fort aſtringentes ; on en fait entrer dans pluſieurs emplâtres, dans des onguents, des injections & dans des fomentations.

Noix muſcade ; fortifie & réchauffe l'eſtomac. Elle peut ſe donner en poudre, dans certains tempéraments pituiteux, depuis deux grains juſqu'à ſix, avant le repas.

O

Œillet rouge. Fleur cordiale alexitere : on en fait un ſirop fort employé dans les potions cordiales.

Oignon blanc. Il eſt apéritif ; ſon ſuc eſt un diurétique eſtimé. On le donne à la doſe de trois ou quatre onces par jour dans l'hydropiſie.

Oignon de Lis, fort employé dans les cataplaſmes maturatifs.

Oignon de Scille. C'eſt un oignon ou une bulbe groſſe comme la tête d'un enfant, compoſée de lames épaiſſes, rougeâtres, ſucculentes, viſqueuſes, rangées les unes ſur les autres : des feuilles ſéchées, on en fait le vin ſcillitique, l'oxymel ſcillitique, & d'autres préparations fort employées dans l'hydropiſie. Le vin ſe donne à la doſe de trois onces par jour ; l'oxymel ſcillitique, à celle de quatre ; le vinaigre, à celle de ſix ; la poudre, à celle de vingt grains.

Onguent dit *Album Rhaſis*, connu dans le monde ſous le nom de *Blanc-Raiſin*, deſſicatif léger. Prix 2 ſ. 6 d. l'once.

Onguent de la Mere. Suppuratif fort doux. Prix 4 ſ. l'once.

Onguent de Ceruſe. Deſſicatif. Prix 1 ſ. le gros.

Onguent de Pompholix. Deſſicatif. Prix 5 ſ. l'once.

Onguent Ægyptiac. Deſſicatif & cathérétique. Prix 2 ſ. l'once.

Onguent Enulé. Prix 2 l. 10 ſ. la livre.

Onguent Napolitain. Prix 30 ſ. la livre.

Onguent Populéum. Anodin & émollient. Prix 36 ſ. la livre.

Onguent Roſat. Prix 36 l. la livre.

Onguent Suppuratif, *ou* Baſilicum. Prix 30 ſ. la livre.

Onguent de Styrax, antiſeptique fort eſtimé. Prix 3 l. 10 ſ. la livre.

Opiat de Salomon : confection ſtomachique, qui ſe prend avant le repas, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros. Prix 5 ſ. l'once.

Orange aigre.

Orcanette, racine de couleur rouge-foncée extérieurement, blanche intérieurement, rendant une belle

couleur vermeille quand on en frotte l'ongle : elle sert à donner une teinture rouge à l'onguent rosat, à des pommades, &c. Elle est astringente : elle arrête le cours de ventre, étant prise en décoction.

ORGE entier, graine adoucissante.

ORIGAN, plante céphalique.

ORTIE blanche : les fleurs sont estimées pour les pertes en blanc.

ORTIE grièche : le suc & l'infusion des feuilles s'ordonnent dans les pertes.

OSMONDE, *ou* Fougere fleurie, s'ordonne dans les tisanes apéritives.

OXYMEL scillitique ; mélange de miel, de vinaigre & d'oignon de scille, est un très-bon diurétique, qui peut se donner depuis une once jusqu'à six dans la journée. Prix 1 s. l'once.

OZEILLE ; les feuilles sont anti-scorbutiques : la racine en est apéritive.

P

PARIÉTAIRE, plante diurétique.

PATIENCE sauvage : sa racine s'emploie dans les jaunisses, & dans les maladies de la peau.

PERLES préparées ; absorbant, auquel on peut substituer d'autres moins cher.

PERSIL : sa racine est un apéritif chaud.

PIERRE hématite ; pierre dure, compacte, pesante, participant du fer, disposée en aiguilles pointues, de couleur brune-rougeâtre, mais devenant rouge comme du sang quand on la met en poudre : elle est astringente ; elle s'ordonne depuis quinze grains jusqu'à un gros.

PIERRE infernale ; cathérétique le plus vif, fort employé dans la chirurgie : elle est encore connue sous le nom de *crystaux de lune*. Elle se prépare avec l'argent & l'esprit de nitre. Prix 20 s. le gros.

PILULES de Morton, incisives & balsamiques : elles sont fort employées dans les ulceres de la poitrine. On les donne depuis quatre grains jusqu'à douze. Prix 10 s. le gros.

PISSENLIT : les feuilles sont rafraîchissantes, & propres à faire couler la bile. On les emploie, ainsi que les racines, dans les bouillons amers.

PIVOINE mâle : la racine en poudre est fort vantée pour les maladies de nerfs ; on la donne depuis un scrupule jusqu'à un gros par jour. On en fait prendre aussi les décoctions.

PLOMB brûlé : il entre dans plusieurs emplâtres, & il leur donne leur consistance. Prix 2 s. l'once.

POIRÉE, *ou* Bette, plante rafraîchissante.

POIVRE blanc, long, rond ou noir : ces trois sortes de poivres ont tous les mêmes qualités ; ils sont stomachiques, carminatifs. On les prend en grains avant le dîner, depuis quatre grains jusqu'à douze. Prix 4 sous l'once.

POIX de Bourgogne. Prix 4 s. la demi-livre.

POLYPODE de chêne, plante ressemblant pour les feuilles à la fougere mâle ; elle

croît aux pieds des vieux chênes : on ne se sert que de sa racine. Elle est laxative & apéritive.

POUDRE de cornachine ; mélange de parties égales de crême de tartre, de jalap & de diagrede : c'est un purgatif qu'on peut donner depuis vingt-quatre grains jusqu'à un gros. On appelle aussi cette poudre, *poudre de tribus*. Prix 2 f. le gros.

POUDRE de cloportes ; ce n'est autre chose que les cloportes séchés au four, & réduits en poudre très-fine : cette poudre est diurétique & fondante. On l'emploie, soit seule, soit mêlée avec d'autres médicaments, depuis quatre grains jusqu'à dix par jour. Prix 4 f. la demi-once.

POUDRE de guttete ; c'est un mélange de différentes substances qu'on croit propres aux maladies des nerfs : cette poudre se donne dans l'épilepsie, & dans toutes les maladies des nerfs, depuis un scrupule jusqu'à deux gros. Prix 5 f. la demi-once.

POUDRE contre les vers, ou *Semen contra* ; ce n'est autre chose que le *Semen contra* réduit en poudre : on la donne à ceux qui ont des vers, depuis un scrupule jusqu'à un gros.

POUDRE de viperes ; alexitere & sudorifique : on la donne dans les potions cordiales, ou en bol dans les paralysies, depuis dix grains jusqu'à un gros. Prix 5 f. la demi-once.

POULIOT, plante céphalique.

POURPIER, plante rafraîchissante, & vermifuge : on en tire une eau par la distillation, qui fait la base des potions vermifuges.

PULMONAIRE, plante béchique.

PULPE de casse ; c'est la moëlle de la casse, qu'on retire des cellules & des bâtons dans lesquels elle est contenue : quatre onces de bonne casse en bâton doivent donner une once de moëlle : elle s'emploie dans les médecines, à la dose d'un gros.

PULPE de pruneaux : on s'en sert à la place de la casse, & à la même dose, en y ajoutant un peu de follicules ; c'est une médecine assez douce, & qu'il est aisé de faire prendre aux enfants.

PYRETHRE, plante dont la racine très-âcre est employée dans les masticatoires, pour dégager les canaux salivaires. Prix 3 f. l'once.

Q

QUINQUINA, *ou écorce du Pérou* ; écorce d'un arbre qui croît au Pérou : il faut la choisir compacte, de couleur rougeâtre, amere au goût ; c'est un excellent tonique, stomachique & fébrifuge. On l'emploie en décoction contre les fievres intermittentes, depuis deux gros jusqu'à six ; & en bols, depuis un gros jusqu'à trois. Prix 6 l. la livre.

R

RAIFORT sauvage, racine anti-scorbutique : on la prescrit dans les tisanes, à la dose d'une once : on peut en mettre la rapure dans les bouillons, depuis un scrupule jusqu'à un gros.

RÉGLISSE, racine adoucissante, trop connue pour que

nous nous arrêtions sur ses vertus. Prix 6 s. la livre.

Rhubarbe, racine d'une couleur obscure en dehors, ou d'un rouge brun, d'une odeur assez agréable, & d'un goût un peu amer : on la donne, soit en infusion, soit en substance, depuis dix grains jusqu'à un scrupule : elle s'ordonne dans les dévoiements; c'est un purgatif astringent & corroboratif.

Romarin, plante céphalique.

Ronce : les feuilles sont d'un usage fréquent dans les gargarismes déterfifs.

Roses rouges, ou de Provins; elles sont astringentes : leur teinture se donne dans les dévoiements ; elles entrent dans plusieurs compositions stomachiques.

Roses pâles purgatives, quand on les prend en infusion : une ou deux pincées infusées dans une tasse d'eau tiede, purge très-bien : on en fait un sirop connu sous le nom de Sirop de roses pâles, qui est estimé. Il se met dans les médecines, depuis demi-once jusqu'à une once.

Riz : le riz est restaurant & adoucissant ; il modere les cours de ventre.

S

Sabine ; arbrisseau dont les feuilles ressemblent à celles du tamarisc, d'une odeur très-forte, d'un goût piquant & brûlant : les feuilles sont très-incisives & apéritives, & puissamment emménagogues : on l'emploie en poudre, depuis huit grains jusqu'à douze.

Safran Oriental, longs filets d'une belle couleur rouge, fort odorants, d'un goût balsamique & agréable : ces filets ne sont rien autres que les étamines d'une plante qui vient aussi-bien en ce pays-ci, dans le Gâtinois, qu'aux Indes. Aussi se contente-t-on du safran du Gâtinois, qui ne le cede en rien à celui qu'on faisoit venir autrefois des Indes. Le safran est cordial, anodin, apéritif & hystérique. On le donne en infusion, à la dose de douze grains pour deux tasses d'eau : on peut le donner en poudre, à la même dose. Prix 8 s. l'once.

Safran de Mars apéritif, préparation de fer qu'on donne dans les pâles-couleurs, dans les obstructions du foie, & quand il y a foiblesse & relâchement dans les solides : le safran de Mars se donne depuis trois grains jusqu'à dix par jour. Prix 5 sous l'once.

Sang-Dragon, est un suc gommeux, congelé, sec, friable, de couleur rouge comme du sang, tiré par incision d'un arbre qui vient aux Indes ; il est astringent : on l'emploie dans les hémorrhagies, depuis dix grains jusqu'à trente par jour. Prix 10 s. l'once.

Santal rouge ; bois qu'on nous apporte des Indes : il sert plus pour la teinture que pour la médecine ; son extrait est astringent, & il peut se donner en bol, jusqu'à deux scrupules par jour dans les dévoiements invétérés & opiniâtres.

Sassafras ; bois jaunâtre, odorant, d'un goût un peu âcre, aromatique, tirant sur

celui du fenouil ; il eſt d'uſage dans les tiſanes ſudorifiques : on le met dans le vaiſſeau, quand on eſt près de retirer le vaiſſeau du feu. Il s'emploie pour la pinte, depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Sauge ; plante céphalique, ſtomachique : on la donne en infuſion.

Savon blanc ; excellent remede pour fondre les glaires, ouvrir & enlever bien des obſtructions. Il y a des eſpeces de pierres de la veſſie qu'il peut faire fondre & réduire en petits fragments qui ſont alors emportés par les urines : celui qu'on doit préférer eſt celui de Veniſe. Le ſavon ſe donne en bol, depuis quatre grains juſqu'à un gros & demi par jour.

Sceau de Salomon ; plante commune dans les bois : ſa racine eſt déterſive & aſtringente ; on l'emploie contre les fleurs-blanches, en décoction, depuis un gros juſqu'à une demi-once pour une pinte d'eau.

Scorsonere, plante diaphorétique.

Sel de Glauber ; ſel neutre compoſé de l'acide vitriolique uni à la baſe du ſel marin : c'eſt un purgatif. Donné à petites doſes, il agit par les urines : on le preſcrit, depuis un ſcrupule juſqu'à deux gros, dans les médecines, ou dans les bouillons. Prix 40 ſ. la livre.

Sel d'Epſom ; il eſt plus doux que le ſel de Glauber : il ſe donne dans les médecines, depuis un gros juſqu'à demi-once : une once diſſoute dans une pinte d'eau, purge doucement & commodément. Prix 12 ſ. la livre.

Sel d'Abſinthe ; ſel fixe ou alkali : il eſt inciſif, & vermifuge : on le donne depuis cinq grains, juſqu'à quinze ou vingt grains. Prix 10 ſ. l'once.

Sel de Nitre purifié ; ſel neutre, diurétique puiſſant ; il ſe donne depuis dix grains juſqu'à un gros. Prix 10 ſ. la demi-livre.

Sel de Prunelle, ou cryſtal minéral ; s'emploie communément dans les lavements qu'on veut rendre laxatifs, à la doſe de deux ou trois gros. Prix 20 ſ. la livre.

Sel végétal ; ſel neutre, combiné de l'acide du tartre & de ſon alkali ; c'eſt un ſel doux & ſavonneux : il eſt d'uſage dans les médecines, depuis un ſcrupule juſqu'à deux gros. Une once diſſoute dans une pinte d'eau, purge doucement. Prix 40 ſ. la demi-livre.

Sel de Saignette, ou de la Rochelle ; ſel neutre, combiné de l'acide du tartre & de l'alkali de la ſoude. *Voyez* Sel neutre.

Sel ammoniac ; le ſel ammoniac eſt ſudorifique & inciſif : il s'emploie avec ſuccès dans les fievres quartes ; la doſe eſt depuis douze grains juſqu'à vingt-quatre. Prix 5 ſ. l'once.

Sel de Saturne, ſel métallique, dont on ne doit jamais ſe ſervir pour l'intérieur. Prix 3 ſ. le gros.

Sel de Mars de Riviere ; ſel métallique, compoſé de l'acide vitriolique uni au fer : il eſt apéritif, emménagogue ; on le donne depuis quatre

grains jusqu'à quinze. Prix 5. ſ. le gros.

SEMENCES d'*Agnus-castus*, ſont rafraîchiſſantes : on les emploie dans les émulſions, à la doſe de deux gros, & même plus.

SEMENCES de violettes; elles ſont purgatives, & elles entrent dans pluſieurs électuaires : on les emploie rarement ſeules.

SEMENCES : (*quatre*) *froides majeures* ce ſont celles de courge, de citrouille, de melon, & de concombre; on s'en ſert pour faire les émulſions : il en faut une once pour faire une pinte.

SÉNE mondé, feuilles purgatives; on l'emploie dans les médecines, depuis un gros juſqu'à deux. Il eſt la baſe des tiſanes royales; comme il peut donner des tranchées, on y ajoûte quelque aromatique, comme la coriande, l'anis.

SENEÇON, plante qui entre dans les décoctions & dans les lavements émollients.

SERPENTAIRE de Virginie; ſa racine griſe, filamenteuſe, fort odorante & aromatique : elle eſt inciſive & ſudorifique : on l'emploie avec ſuccès contre la gangrene, ou ſeule, ou mêlée avec le quinquina. On la donne depuis un ſcrupule juſqu'à deux gros. Prix 5 ſ. l'once.

SOLANUM, dit *Bella-dona*, plante aſſoupiſſante : ce ſont ſes feuilles ſéchées qu'on emploie contre le cancer, à la doſe de deux grains; mais ce remede demande la plus grande attention dans l'uſage qu'on en fait : il n'appartient qu'aux gens de l'art, & même aux plus entendus, de le manier.

STYRAX; gomme réſineuſe, odorante : on ne s'en ſert qu'extérieurement; elle arrête les progrès de la gangrene.

SUBLIMÉ corroſif, combinaiſon du mercure avec l'acide du ſel marin; c'eſt un poiſon dont on peut faire un excellent remede pour guérir la vérole, & en peu de temps ſes accidents; mais c'eſt encore un remede qui requiert l'œil & la prudence du médecin. Prix 1 ſ. le gros.

SUREAU; les fleurs ſont réſolutives & rafraîchiſſantes; on s'en ſert pour fomenter les parties éryſipélateuſes.

SYROP d'Abſinthe; il ne ſert gueres que pour lier des poudres, & leur donner la conſiſtance molle que doit avoir un opiat. Prix 50 ſ. la livre.

SYROP de Capillaire, béchique. Prix 50 ſ. la livre.

SYROP de Chicorée, composé de rhubarbe; purgatif aſtringent : il ſe donne, avec la manne, à la doſe d'une once. Prix 5 ſ. l'once.

SYROP des cinq Racines, apéritif; il ſe met dans les tiſanes apéritives, à la doſe de deux onces par pinte. Prix 3 ſ. l'once.

SYROP de Coings; il ſe met dans les tiſanes & les décoctions de l'eau de riz, qu'on preſcrit dans les dévoiements & la dyſſenterie; deux onces par pinte. Prix 3 ſ. l'once.

SYROP de Diacode, ou pavot blanc; aſſoupiſſant & relâchant : il ſe donne depuis deux gros juſqu'à une once; ſi on l'a donné en trop grande quantité, pour en empêcher

les mauvais effets, on donnera force suc de citron. Prix 4 s. l'once.

Syrop d'Erysimum, ou Herbe-aux-chantres, estimé pour l'extinction de voix : il se donne dans un looch, à la dose d'une once. Prix 40 s. la livre.

Syrop de Guimauve. Prix 4 s. l'once.

Syrop de fleurs de Pêchers : il est purgatif, il s'ordonne dans les médecines depuis une demi-once jusqu'à une once. Prix 40 s. la livre

Syrop de Nénuphar : on le met souvent dans les émulsions, dans les juleps rafraîchissants. Prix 40 s. la livre.

Syrop de grande Consoude ; astringent doux. Prix 40 s. la l.

Syrop de Lierre-terrestre, incisif ; s'emploie dans les loochs. Prix 40 s. la livre.

Syrop de Limon, anti-septique, & propre à faire couler la bile. Prix 40 s. la livre.

Syrop de Meures ; astringent, fort d'usage dans les gargarismes. Prix 40 s. la livre.

Syrop de Nerprun ; purgatif hydragogue : il est d'usage dans les médecines depuis une demi-once jusqu'à une once. Prix 40 s. la livre.

Syrop de Pavot rouge, anodin & somnifere : il se donne à la dose d'une once. Prix 3 l. la demi-livre.

Syrop de Roses seches ; s'emploie dans les tisanes astringentes, à la dose de deux onces par pinte. Prix 50 s. la pinte.

Syrop de Violettes, rafraîchissant. Prix 50 s. la livre.

T

Tabac ; ses feuilles en infusion, à la dose d'un gros, peuvent s'employer dans les lavements qu'on donne aux apoplectiques.

Tablettes martiales ; les tablettes martiales sont une espece d'électuaire solide, fait avec le sucre, la canelle, & le safran de mars : elles sont bonnes pour faire venir les regles & lever les obstructions. Elles se donnent depuis un gros jusqu'à deux par jour. Prix 5 sous l'once.

Tablettes, *ou* Electuaire dit *Diacarthami* ; le turbith en fait la base : on donne cet électuaire, qui est un purgatif assez fort, à la dose d'un gros dans les médecines, pour les tempéraments robustes. Prix 3 s. l'once.

Tacamahaca ; résine dure, transparente & odorante : elle est digestive, résolutive, nervale, anodine & céphalique : on l'emploie extérieurement, avec succès, pour fondre les tumeurs & calmer les douleurs. Prix 10 s. l'once.

Tartre émétique *ou* stibié ; sel provenant de l'union de l'acide du tartre avec le foie & le verre d'antimoine. Comme vomitif, il se donne depuis deux grains jusqu'à six : comme fondant & doux purgatif, il se donne à la dose d'un grain dans une pinte, ou même deux pintes d'eau ou de tisane. Quand l'action de l'émétique est trop vive & trop longue, on la modere, ou plutôt on l'enchaîne avec les acides minéraux, tels que l'acide vitriolique : on fait même quelquefois usage de l'opium. Prix 10 sous l'once.

TARTRE vitriolé ; sel neutre fait de l'alkali du tartre, & de l'acide vitriolique : il passe pour être apéritif ; il se donne dans les bouillons apéritifs, à la dose d'un gros. Prix 3 sous l'once.

TARTRE martial soluble ; c'est une espece de sel qui est le produit de l'union du tartre soluble avec la teinture de mars tartarisée : il est apéritif : il s'ordonne dans des bouillons, à la dose d'un gros. Prix 5 s. l'once.

TEINTURE de Castoréum, anti-hystérique fort estimé ; se donne dans des potions calmantes & anti-spasmodiques, depuis six gouttes jusqu'à quarante. Prix 5 sous l'once.

TEINTURE de myrrhe : stomachique puissant ; elle peut se donner à la dose de quatre ou cinq gouttes ; elle est aussi anti-septique, & elle est d'usage à l'intérieur, pour empêcher les progrès de la gangrene. Prix 5 s. l'once.

TÉRÉBENTHINE de Venise ; liqueur visqueuse, gluante, résineuse, huileuse & transparente, ayant la consistance & la qualité des baumes naturels ; elle est apéritive, propre pour la pierre, pour la colique néphrétique, pour les ulceres des reins : elle donne à l'urine l'odeur de violette ; elle s'emploie intérieurement, à la dose de dix gouttes, & en lavement, à celle d'une once ou de deux. Prix 2 l. la livre.

TERRE sigillée ; terre absorbante, rougeâtre : on l'emploie contre les pertes, à la dose d'un gros par jour. Prix 10 s. la demi-livre.

THÉRIAQUE, se donne depuis un scrupule jusqu'à un gros. Ses qualités, ainsi que sa composition, sont trop connues pour nous y arrêter. Prix 6 l. la livre.

TREFLE d'eau, ou *Ménianthes*, plante anti-scorbutique : on ne se sert que des feuilles.

TROCHISQUE de myrrhe. Prix 15 s. l'once.

TROCHISQUE alhandal, ou de coloquinte. *Alhandal* est un mot arabe qui signifie *coloquinte* ; c'est un purgatif très-violent, qui se donne dans l'hydropisie, depuis deux grains jusqu'à douze. Prix 4 s. l once.

TURQUETTE, *ou* Herniole, plante très-diurétique.

TUTIE ; suie métallique, qui s'attache au haut des fourneaux des fondeurs en bronze : elle est détersive, dessicative, propre pour les maladies des yeux, pour dessécher & cicatriser les plaies : on ne s'en sert qu'extérieurement. Prix 5 s. l'once.

V

VALÉRIANE sauvage ou des bois : sa racine, à la dose d'un gros pour un verre d'eau, est bonne pour les maladies des nerfs.

VERDET, *ou* Verd-de-gris, s'emploie dans des eaux styptiques, pour laver & déterger des ulceres.

VÉRONIQUE mâle, *ou* Thé de l'Europe, plante vulnéraire, détersive, fort estimée, & d'un grand usage dans les maladies du poumon.

VERRE d'antimoine : on en faisoit autrefois des tasses, dans lesquelles on faisoit infuser du vin qui devenoit un purgatif : c'est un remede trop actif, & qu'il faut laisser aux charla-

tans : cependant à petite dose, & mêlé avec la cire, on prétend qu'il est bon contre les fleurs-blanches : on le donne alors depuis quatre grains jusqu'à dix. Prix 2 s. l'once.

VERVEINE, bouillie avec le vinaigre, & appliquée sur le côté, elle est utile dans les pleurésies.

VINAIGRE scillitique ; vinaigre dans lequel on a fait infuser une certaine quantité d'oignon des scilles ; il s'emploie à la dose de quatre onces, & sert de base dans les potions anti-asthmatiques : c'est un diurétique puissant. Prix 2 s. l'once.

VIN émétique trouble ; il se donne depuis deux onces jusqu'à quatre, dans les lavements qu'on veut rendre très-purgatifs, tels que ceux qu'on donne dans l'apoplexie, & dans les coliques des peintres. Prix 3 sous l'once.

VIOLIER : ses feuilles sont émollientes, ses fleurs rafraichissantes, ses graines purgatives, & ses racines apéritives.

VITRIOL blanc : il entre dans les collyres, & ne se donne jamais à l'intérieur. Prix 10 s. la demi-livre.

VULNÉRAIRES de Suisse ; sont des feuilles de bugle, de sanicle, de pied-de-lion, de verge-d'or & de véronique, &c. Mêlées ensemble, on s'en sert en infusion.

Y

YEUX d'écrevisses ; absorbant, qui se donne contre les aigreurs, depuis dix grains jusqu'à un gros. Prix 5 sous l'once.

Fin de la Table des Médicaments.

AVIS.

LES prix que nous avons marqués pour un grand nombre des drogues & de compositions, ont été fixés d'après les Apothicaires de Paris, connus par leur probité & leur sçavoir dans leur profession : on ne doit cependant pas suivre exactement à la lettre ce qui est prescrit dans cette Table, parce que les prix des drogues, & sur-tout de celles qui viennent des pays étrangers, sont sujets à varier, & que toutes les drogues sont marquées aux taux les plus bas. C'est moins par crainte que les Apothicaires ne surfassent le Public, que nous avons donné ce Tarif, que pour le mettre à portée de connoître lui-même le prix des drogues.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Dictionnaire portatif de Santé*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, le 16 Juin 1776.

Signé, DEHORNE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT, Imprimeur, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public pluſieurs Ouvrages, ayant pour titre, *Dictionnaire de Santé*, &c. *Pathologie de Gaubius*, &c. s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformé-

ment aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-septieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante-seize, & de notre Regne le troisieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre royale & syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 596, fol. 180, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 19 Juillet 1776.
HUMBLOT, Adjoint.

